oblique. Au contraire, la *Regio* VI est construite autour d'un système orthogonal dont les proportions s'avèrent similaires à celle, de la cité de Poseidonia. Les planches publiées dans l'ouvrage (p. 242-245) et sur le CD-rom permettent d'appréhender cette description urbaine de manière plus précise et détaillée. Cette vue panoramique permet de confirmer que la transformation de Pompéi aux IV^e^ et III^e^ siècles n'a été qu'une révision du plan archaïque initial et qu'elle ne s'est ainsi pas faite *ex nihilo*. Les chapitres suivants explorent la question de l'identité ethnique des habitants de Pompéi, considérés comme un peuple indigène influencé par la culture étrusque au vu des traces épigraphiques, ainsi que le déclin de cette cité archaïque au tournant du second quart du V^e^ s. av. J-C. L'ouvrage s'achève par un catalogue exhaustif de ces découvertes archéologiques datées des VI^e^ et V^e^ s. av. n.è. Les informations sont présentées de la *Regio* I à IX, seules les traces relatives aux murs et fortifications ainsi qu'aux vestiges péri-urbains constituent des parties à part entière. Cette organisation permet de naviguer facilement dans le catalogue, d'autant plus que celui-ci est illustré et référencé de manière adéquate. Cette étude offre, par le biais d'un inventaire étoffé et de repositionnements planimétriques précis, une plongée dans les origines archaïques de Pompéi et permet ainsi de jeter un regard actualisé sur son développement urbanistique. Alexandra BOUCHERIE

Gernot LOSANSKY, *Die Obergeschossareale der Stadthäuser in Herculaneum: architektonische Anlage, raumkontextuelle Einordnung und häusliches Leben*. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2015. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 417 p., 249 ill. couleur, 61 ill. n./b. Prix : 148 €. ISBN 978-3-95490-109-8.

Les fouilles d'Herculanum et de Pompéi fournissent d'importantes informations sur le tissu urbain et la structure sociale de l'époque romaine. Cependant, les bâtiments qui subsistent ont bien souvent abrité des étages dont l'étendue, la variété d'utilisation, les accès et la chronologie du développement et de la construction restent largement inconnus. Une thèse soutenue par James N. Andrews en 2006, intitulée *The use and development of upper floors in houses at Herculanum*, constitue une première tentative visant à répondre à cette problématique. La thèse d'Andrews n'ayant pas encore abouti à la parution d'une monographie, on peut donc se réjouir qu'une publication sur le sujet ait enfin vu le jour. L'étude de Gernot Losansky est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2013 à la Julius-Maximilians-Universität Würzburg. L'auteur avait pour objectifs, d'une part d'analyser les étages des maisons d'Herculanum dans le contexte de l'architecture domestique romaine et, d'autre part, de mettre en évidence les relations qu'ils entretenaient avec la zone urbaine. La première partie (« Befundsituation ») débute par une introduction consacrée à l'histoire des fouilles à Herculanum. Elle est suivie par un catalogue où sont rassemblées les données collectées sur dix maisons. Cette sélection est apparemment basée sur les structures identifiées lors des fouilles du début du XX^e^ siècle et publiées par Amedeo Maiuri, mais elle paraît plutôt conditionnée par les modalités d'accès aux étages, ainsi que par la qualité et la quantité d'informations disponibles sur chaque édifice. En effet, les données recueillies sont majoritairement issues des sources secondaires, telles que les cahiers/publications de fouilles, les photographies

d'archives ou encore les plans anciens. L'auteur propose quelques réinterprétations des données collectées lors des fouilles d'A. Maiuri, mais on doit déplorer l'absence d'une étude plus personnelle des structures. En réalité, on devine assez rapidement que G. Losansky n'a pas eu accès à tous les étages. Il était donc difficile d'en étudier les différentes phases et d'effectuer une analyse diachronique de l'évolution des maisons. La deuxième partie du livre (« Systematisierung der Befunde und Analyze der Strukturen ») synthétise l'ensemble des données. G. Losansky fournit une analyse des systèmes architecturaux externes et internes des étages supérieurs. Cette partie est elle-même divisée en quatre chapitres qui traitent de différents problèmes. Dans le premier chapitre, l'auteur aborde les choix architecturaux qui concernent l'extension spatiale et le partitionnement des espaces. Dans une maison, le plan de l'étage supérieur ne reflète généralement pas celui du rez-de-chaussée. En effet, alors que ce dernier offre toujours la possibilité de se déplacer d'un bout à l'autre de la maison, l'étage supérieur est souvent divisé en deux ou trois unités indépendantes ayant chacune un accès séparé. Le chapitre aborde également l'organisation des salles et son évolution. En cela, il inclut quelques réflexions sur les revêtements décoratifs des murs et des sols. À Herculanum, l'étude diachronique du bâti et du décor permet justement d'envisager les répercussions de l'évolution des structures architecturales sur les programmes ornementaux à l'échelle d'un édifice, mais aussi de plusieurs bâtiments mitoyens. Or, au moment de la parution de ce volume, le décor des étages supérieurs n'avait pratiquement pas été publié et les ouvrages que l'auteur a consultés n'étaient pas suffisants pour permettre une réflexion approfondie sur le sujet. Des travaux – tels que le corpus des mosaïques d'Herculanum de F. Guidobaldi *et al*., *Mosaici antichi in Italia. Regione prima, Ercolano*, Pise – Rome, 2014 et le sujet développé par D. Esposito sur les peintures du site, *La pittura di Ercolano*, Rome, 2014 – ont déjà fourni quantité de données précieuses sur le décor des étages supérieurs. À ceux-ci, il conviendra désormais d'ajouter les résultats de l'enquête menée depuis 2014, dans le cadre du projet VESUVIA, sur l'évolution du bâti et des programmes ornementaux des édifices d'Herculanum (A. Dardenay, A. Allroggen-Bedel, H. Eristov, A. Grand-Clément, M.-L. Maraval, C. Marotta, N. Monteix et E. Rosso, *Herculanum. Des archives aux restitutions architecturales et décoratives*, dans *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome*, 2016. En ligne). Le deuxième chapitre comprend une analyse de la relation entre les niveaux inférieurs et supérieurs. L'auteur récapitule les données disponibles sur les escaliers, les balcons, les colonnades, les fenêtres et les loggias. Le troisième chapitre traite de la maison dans son ensemble, en distinguant les étages accessibles directement depuis la rue de ceux accessibles depuis l'intérieur de la maison. Dans ce dernier cas, l'auteur analyse séparément les appartements situés au-dessus de l'*atrium* et ceux situés au-dessus du péristyle. Enfin, le chapitre quatre propose un bref examen de la situation des balcons donnant sur la rue. D'un point de vue éditorial, le volume est bien réalisé. Les photographies sont en couleur et de bonne qualité. Les plans des rez-de-chaussée et des étages supérieurs sont publiés à la fin du livre. On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas eu la possibilité d'en dresser de nouveaux, plus détaillés. En bref, l'ouvrage de G. Losansky livre des idées qui demeurent très typologiques, architecturales et planimétriques, mais a le mérite de proposer une évaluation intéressante des étages supérieurs d'Herculanum. En plus d'apporter des

réponses à certaines questions, il invite à de nombreuses pistes de réflexion. Ce travail apparaît donc comme une contribution non négligeable à l'architecture résidentielle et à la vie de la maison à Herculanum. Julien ADAM

Julien SCHOEVAERT, *Les boutiques d'Ostie. L'économie urbaine au quotidien. I^er^ s. av. J.-C. – V^e^ s. ap. J.-C.* Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, XVIII-310 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 537). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7283-1294-8.

L'omniprésence des boutiques dans les villes romaines indique le rôle primordial qu'elles jouaient dans le quotidien de leurs habitants. Pourtant, ces « lieux de métier » sont longtemps restés en marge des études archéologiques, notamment à Ostie où les recherches à ce sujet sont restées discrètes depuis l'étude de G. Girri publiée en 1956. L'ouvrage de J. Schoevaert, qui est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2013 à l'Université Paris VII, pallie cette lacune et donne une vision nouvelle de ce phénomène économique majeur à l'embouchure du Tibre. Cette enquête bénéficie en outre des apports des travaux conduits sur d'autres sites depuis plusieurs décennies, en particulier à Pompéi et Herculanum. Dans l'introduction, l'auteur mentionne succinctement la bibliographie idoine, sans s'y attarder. En effet, cette étude se fonde principalement sur une enquête de terrain qui amena J. Schoevaert à documenter les structures *in situ*, ainsi qu'à explorer les archives du nouveau *Parco Archeologico di Ostia Antica*. Cette documentation est souvent négligée par les archéologues : il faut donc saluer cette démarche, même si toutes les archives disponibles n'ont pas été consultées, comme l'*archivio disegni*. L'ensemble de cette documentation de première main a permis de constituer un catalogue fourni qui est disponible en ligne sur le site de l'École française de Rome. Dans le prologue, l'auteur retrace brièvement l'histoire de l'emploi du terme *taberna* dans la littérature archéologique traitant d'Ostie et ce, depuis le XIX^e^ s. (chap. 1). Il s'interroge ensuite sur la réalité physique à laquelle le terme latin renvoie, puis sur la fonction des espaces ainsi désignés. Cette analyse le conduit à rejeter l'appellation *taberna* et à lui préférer celle de boutique. Dans un second temps (chap. 2), J. Schoevaert définit les critères qui permettent d'identifier une boutique. Dans cette optique, il s'interroge sur les différents critères retenus au cours du temps pour les identifier et s'arrête plus particulièrement sur le seuil à rainure longitudinal qu'il considère comme le seul critère discriminant fiable. Cependant, l'état de conservation d'Ostie le contraint à étendre son corpus aux « locaux situés en rez-de-chaussée, accessibles directement ou indirectement depuis la voie publique, ne possédant pas de fonction non commerciale manifeste (p. 38) », même si les critères architecturaux et topologiques ne sont pas systématiquement fiables. Dans un troisième temps (chap. 3), J. Schoevaert aborde la question fondamentale mais complexe de la chronologie des structures exhumées à l'embouchure du Tibre. Enfin (chap. 4), quelques pages sont consacrées au maniement difficile des archives consultées. L'auteur commence la première partie à proprement parler en établissant une typologie des seuils d'Ostie (chap. 5), puis il décrit les principales caractéristiques de l'aménagement des boutiques (sols, revêtements pariétaux), ainsi que de leurs annexes (étage, arrière-boutique). L'étude de ces espaces

Gregori e Gianmarco Bianchini, *Tra epigrafia, letteratura e filologia. Due inedite meditazioni sulla vita e sulla morte incise sull'ossario di Cresto* (p. 141-159). Christine Hamdoune e Cyrielle Landrea hanno studiato rispettivamente *L'épitaphe versifiée d'un esclave de la* familia *de Juba II*, p. 83-96 e *La* familia *méconnue des Valerii Messallae (Ier s. av. – Ier s. ap. J.-C.)*, p. 97-111. La sezione più ampia, la terza, è dedicata agli studi regionali. Qui la distinzione tra studi di carattere generale e specifico è marcata: alla prima possono essere fatti risalire i saggi di Alfredo Buonopane e Giovannella Cresci Marrone (*Patrone e liberti nella* Transpadania romana, p. 163-184) e di Francesca Cenerini (*La rappresentazione epigrafica dell'infanzia servile nella* Regio *ottava: alcuni esempi*, p. 227-241); alla seconda, sia pure con suggestioni di carattere diverso, quelli di Claudio Zaccaria, Fidelissimus servus, *Considerazioni sul rapporto servo-padrone (testimonianze aquileiesi)*, p. 185-213, Giovanni Mennella (*Liberi, liberti e schiavi in un* dossier *epigrafico da Eporedia CIL V, 6785*, p. 215-225; da Eporedia proviene tra l'altro la notevole iscrizione autocelebrativa del *mensor* L. Aebutius, *CIL* V, 6786: Mennella solleva il problema di una monumentalità locale che tendeva a divenire obsoleta ma che non si voleva accantonare), Maria Letizia Caldelli (*Schiavi e padroni ad Ostia: alcune riflessioni su un rapporto sociale ambivalente*, p. 253-267), Laura Chioffi (Amans domini, opseq(u)ens amicis: *vita da schiavi a Capua*, p. 269-277), Marina Silvestrini (*Inediti da Taranto. Echi delle guerre civili*, p. 279-296), Maria Bastiana Cocco (*La schiavitù nella* Sardinia: *sintesi dei dati alla luce della documentazione letteraria ed epigrafica*, p. 297-318). – Nel complesso il volume risulta apprezzabile per la varietà dei dati raccolti, per le suggestioni presenti e le analisi in talune casi originali e innovative che vi si ritrovano. Merita di essere considerato a giusto titolo un utile arricchimento delle nostre conoscenze dei complessi rapporti tra schiavi e padroni nel mondo romano e delle loro implicazioni. Arnaldo MARCONE

Jean-Pierre BOST, Georges FABRE & Laëtitia RODRIGUEZ (Ed.), *Inscriptions latines d'Aquitaine (ILA). Landes et Pyrénées-Atlantiques*. Bordeaux, Ausonius, 2015. 1 vol. 22,5 x 30,5 cm. 159 p., 1 tabl., 50 fig., 7 cartes. (INSCRIPTIONS LATINES D'AQUITAINE, 8). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35613-143-0.

Le présent corpus épigraphique, dont M.-Th. Raepsaet-Charlier a également rendu compte dans une chronique parue dans nos pages en 2017 (*AC* 86 [2017], p. 197-198), constitue la huitième livraison de la série consacrée aux *Inscriptions latines d'Aquitaine*, qui présente, en l'occurrence, les 54 épigraphes provenant des actuels départements français des Landes et des Pyrénées-Atlantiques. Parmi celles-ci, 20 sont gravées sur *instrumentum* (briques, tuiles ou marques de poids) et 9 étaient inédites ou avaient paru dans des publications peu accessibles. Cette décision peut paraître au premier abord surprenante, si l'on compare avec les autres volumes publiés, qui sont organisés autour d'une *ciuitas* (Bordeaux, Pétrucores, etc.). Deux raisons, principalement, expliquent ce choix. En effet, le territoire qui fait l'objet de ce travail n'a fourni qu'un nombre restreint de textes. En outre, les sources, tant littéraires qu'épigraphiques, dont nous disposons ne permettent pas de déterminer le nombre de cités qui y étaient alors établies et leurs frontières. À l'époque antique, Dax (*Aquae*

Tarbellicae), ville d'eaux, constituait la localité la plus importante de ces contrées, capitale de la *ciuitas Aquensium*, résultant de l'union de plusieurs tribus, dont les Tarbelles. Traversée par plusieurs voies romaines reliant le reste de la Gaule à l'Espagne ou menant à l'Italie, la région, suite aux vicissitudes liées à la fin de l'Empire de Postume, à l'occasion de la crise du IIIe s., fut séparée de l'Aquitaine pour former la province de Novempopulanie. La pauvreté du corpus épigraphique, où les épitaphes sont pratiquement absentes (mais cf. nº 30, relatives à des *C. Iulii* affranchis du Ier s. de notre ère), à la différence des autels, et qui est la conséquence en partie d'aléas historiques et de la négligence des hommes, résulte peut-être tout à la fois d'un affaiblissement de la culture écrite, inhérente à la présence de Rome et de la moindre diffusion des autels de marbre local, plus courants dans l'Est de l'Aquitaine. En revanche, son amplitude chronologique est à souligner, puisqu'il s'étend du Ier s. au Ve s. de notre ère. L'ensemble documentaire, édité selon les normes PETRAE, nous fait connaître principalement des hommes, comme il fallait s'y attendre, généralement citoyens romains. Ainsi l'attestent les *Valerii* (nº 7 et 9, à Dax ; 26 à Tardets ou 29 à La Pène-d'Escot) et les *Antonii*, alliés aux *Cornelii* (nº 8, à Dax), où L. Cornelius Valentinus fut le *pater adoptiuus* de C. Antonius Valentinus, héritier de son aïeule Antonia Secundina. En outre, il nous révèle aussi un phénomène de migration provenant ou en direction de la région, comme dans le cas d'Aemilius Placidus, venu de *Pompaelo* et décédé à Dax (nº 6). Pour ce qui est de la religion, les informations sont maigres, si l'on s'en tient exclusivement à l'épigraphie, même si Aire-sur-Adour, l'antique *Atura*, se détache quelque peu (nº 10-21, auxquels on joindra la nº 25, à Oloron), avec plusieurs dédicaces à Mars, invoqué avec plusieurs épiclèses (*Deus* Mars, Mars *Dominus*, Mars *Lelhunnus*, dont les dédicants sont des *L. Attii* et des *Tib. Claudii*). D'autres divinités apparaissent, comme Jupiter *Optimus Maximus* (nº 1, autel de calcaire érigé par M. Silvanius Silvinus à Dax), *Tutela sanctissima* (nº 2, autel de calcaire érigé par un(e) certain(e) Chrysanthus/is à Dax) ou des divinités topiques, telles que Herauscorritsehe, dont un *fanum* est attesté à Tardets (nº 26) ou le *Genius pagi* d'Hasparren, qui apparaît sur l'inscription versifiée la plus remarquable du corpus (nº 27). En effet, s'il est possible qu'elle soit la seule en partie aujourd'hui conservée d'un autel, elle se réfère à Vérus, *magister* du *pagus*, questeur, *IIvir* et flamine, sans doute à Dax, si l'on considère que le cursus est inverse, qui relate sa légation à Rome où il obtint la séparation de la Novempopulanie du reste de la Gaule et sa conversion en province. Le second texte relatif à un magistrat, jadis gravé sur une paroi rocheuse et désormais irrémédiablement détruit, concerne L. Valerius Valerianus (nº 29), *IIvir* à deux reprises, à Dax, vraisemblablement, responsable de la réfection de la voie vers *Caesaraugusta*, au IIe ou au IIIe s. Parmi les autres épigraphes dignes de mention, citons une tablette de défixion (nº 3, de Dax), l'inscription métrique de la fontaine de Brille à Saint-Sever (nº 22) ou le linteau de mausolée de Saint-Cricq-Chalosse comportant un texte versifié, dont la qualité du cliché rend difficile la lecture (nº 23). Signalons enfin trois miliaires (24 et 34, des IIIe-IVe s. et 28 à la datation imprécise). En conclusion, un corpus d'inscriptions qui, bien que réduit quant aux textes soigneusement édités qu'il présente, contribue à approfondir nos connaissances sur les confins de la province romaine d'Aquitaine.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Selon les auteurs de l'ouvrage, celui-ci est destiné à un public non spécialisé « qui souhaite se documenter sur la vision antique de la religion grecque » (p. 11). La *Périégèse* de Pausanias est en effet reconnue pour être l'ancêtre de nos guides touristiques et, en tant que telle, s'adresse à un large public. Fruit d'un travail collectif mené avec des étudiants, ce « guide des croyances de la Grèce antique » reprend tous les textes de Pausanias attestant de croyances ou de cultes (divins, héroïques, dynastiques), mais également ceux qui concernent des personnages historiques ou considérés comme tels par les Grecs. Ce travail adopte la présentation de Pausanias, à savoir un classement en dix livres/chapitres consacré chacun à une région de Grèce, elle-même subdivisée en sous-régions (par exemple : Livre I : Attique, Athènes, Mégaride). Chaque livre commence par une carte générale retraçant le parcours de Pausanias, accompagnée de la liste de ses différentes étapes, et suivie de trois autres listes alphabétiques : un catalogue des croyances générales, un catalogue des croyances locales par sites et un catalogue des sites par cultes. Cette présentation en trois catalogues est également adoptée pour les sous-régions. Ensuite, tant pour les régions que pour les sous-régions, viennent les textes, en traduction française (établie essentiellement à partir de l'édition de Jones en Loeb, mais également de la partie de l'œuvre déjà publiée dans la *CUF* et de l'édition commentée de Papachatzis publiée par l'Ecdotiki Athinon). C'est ici que le lecteur perd quelque peu pied dans cette organisation complexe : là où on s'attend à retrouver les titres des trois catalogues, on trouve les rubriques « croyances générales », « topographie, toponymie et curiosités artistiques », « personnages héroïques », « divinités ». En revenant à l'introduction, on comprend que ces trois dernières rubriques sont des sous-rubriques du « catalogue des croyances locales par site ». Quant au « catalogue des sites par culte », il ne renvoie pas à des textes propres, mais à ceux du deuxième catalogue dont il est tout compte fait une variante avec une autre entrée. Quant aux extraits, ils se déploient dans l'ordre du texte qui ne correspond pas à l'ordre alphabétique des catalogues. Les *indices* qui figurent en fin de volume et qui renvoient simplement aux livres peuvent être utiles. Au final, cet ouvrage ne satisfait ni le spécialiste en religion grecque (on peut déplorer l'absence de textes grecs et de commentaires, ainsi que la vision large et volontairement non précisée de ce qu'englobe le terme « croyance ») ni le non-spécialiste qui se perd dans un ouvrage à la consultation complexe et qui aurait besoin d'un commentaire de textes parfois un peu opaques pour le non-initié. Il peut toutefois constituer un outil de travail qui doit être complété par des études scientifiques sur l'apport de l'œuvre du Périégète dans l'étude de la religion grecque antique, comme celle de Vinciane Pirenne-Delforge (*Retour à la source. Pausanias et la religion grecque*, Liège, CIERGA, 2008 [KERNOS, Supplément 20]).

Carine VAN LIEFFERINGE

Émeline MARQUIS & Alain BILLAULT (Ed.), MIXIS. *Le mélange des genres chez Lucien de Samosate*. Paris, Demopolis, 2017. 1 vol. broché, 296 p. (COLLECTION QUAERO). Prix : 29,50 €. ISBN 978-2-35457-123-8.

Cet ouvrage collaboratif étudie la *mixis* chez Lucien, entendons par là le mélange tant des genres littéraires que des types de discours, des styles ou des registres linguis-

tiques. L'introduction comprend deux parties. Dans la première, Alain Billault résume la vie et l'œuvre de Lucien, en les situant dans leur contexte historique et intellectuel. Selon lui, la critique des grands auteurs du passé, omniprésente dans les textes du Syrien, témoignerait d'un regard interrogateur sur la tradition littéraire. Dans la seconde, Émeline Marquis se penche sur le « dialogue comique », le nouveau genre créé par le rhéteur, mêlant comme son nom l'indique la comédie au dialogue philosophique. Elle constate que la proportion des différents constituants de ce « mélange » varie en fonction des personnages mis en scène. L'ouvrage se divise en quatre sections. Dans la première, centrée sur les aspects théoriques et métalittéraires, A. Billault étudie la manière dont Lucien théorise son art de la *mixis* dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*. L'idée principale est qu'il ne suffit pas de mélanger deux genres qui sont tous deux beaux séparément pour obtenir un mélange harmonieux : encore faut-il que ce mélange soit réalisé dans de bonnes proportions. Ensuite, Karen ní Mheallaigh tente de comprendre la signification de la lune dans l'œuvre du Syrien. Il s'agirait d'un lieu situé à la frontière entre l'imagination et le réel, où l'on peut apercevoir de loin tout ce qui se passe sur terre et s'en moquer, ainsi qu'un espace inexploré, symbole d'un champ littéraire encore inexploité que Lucien entend bien être le premier à découvrir grâce à son art de la *mixis*. Dans ce cas, on peut penser que le Ménippe qui voyage sur la lune est peut-être un avatar de l'auteur lui-même. La chercheuse examine également les relations intertextuelles entre l'*Icaroménippe* et les autres genres, notamment les *Satires Ménippées* et la comédie ancienne. La section se clôt sur une contribution de Michel Briand qui, après avoir établi un parallèle entre les préoccupations de Lucien et celles des modernes, présente les *Histoires vraies* comme un roman « métafictionnel » où s'entrelacent différents registres et références à divers genres de la littérature classique. Il met également en évidence le lexique par lequel le rhéteur tenterait de créer une « synesthésie totale » en décrivant à la fois les sons, les images, les odeurs et les sensations liés aux scènes relatées. Dans la seconde section qui concerne la mise en œuvre du mélange des genres, Heinz-Günther Nesselrath s'interroge sur le statut du *Ménippe* par rapport aux *Dialogues des morts*. Il note d'abord qu'en plusieurs endroits de ce premier traité, l'auteur aurait pu insérer des dialogues dans les Enfers mais ne l'a pas fait. Il s'oppose ensuite à l'hypothèse selon laquelle les *Dialogues des morts* auraient été à l'origine des morceaux du *Ménippe*, extraits et développés par la suite pour en faire des épisodes indépendants et suggère d'identifier différentes sources à cette œuvre, en l'occurrence la comédie, le dialogue socratique et les épisodes homériques de nécromancie. Le chapitre suivant aborde la question du genre des deux *Phalaris* de Lucien, mélangeant l'éloquence judiciaire et délibérative au discours épidictique. Émeline Marquis s'oppose à l'idée communément admise selon laquelle ces deux pièces feraient l'apologie d'un tyran décrié par la tradition. Au contraire, une relecture du *Phalaris 2* apporte un nouvel éclairage sur le *Phalaris 1* : loin d'être une palinodie, les deux pièces ridiculiseraient un despote essayant de berner son auditoire avec une rhétorique dont personne ne serait dupe. Dans « Quel genre lui donner ? », Marine Glénisson tente de montrer comment le mélange de genres sert à créer le comique dans l'*Eunuque*. Alberto Camerotto examine quant à lui les vertus ambiguës (voire contradictoires) de Ménippe pour mieux comprendre le phénomène de *mixis*, ainsi que les objets que le personnage porte avec lui et la façon dont il est caractérisé. Vient

alors la troisième partie qui examine, dans chaque chapitre, les liens entre le genre composite façonné par Lucien et un autre genre bien précis. C'est ainsi que Myriam Diarra se focalise sur les rapports entre le dialogue comique et l'autobiographie qui serait insérée au sein de dialogues fictionnels. Ewen Bowie compare le ***Philopseudes***, racontant des histoires incroyables relatives à la magie, à différentes œuvres abordant cette même thématique, à savoir les ***Babyloniaca*** de Jamblique, *τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα* d'Antoine Diogène et les dialogues de Platon. Après une comparaison, le chercheur conclut que Lucien souhaite inviter son lecteur à comparer son travail à celui de ses prédécesseurs pour mettre en avant sa propre spécificité : la présentation des informations sous une forme dialoguée. Anne-Marie Favreau-Linder porte ensuite son attention sur les groupes de personnages qui pourraient jouer, dans les dialogues du Syrien, le rôle de chœur dans l'Ancienne Comédie. Ces groupes bruyants et dissonants contribueraient à la construction satyrique par leur attitude stéréotypée qui ne peut que les tourner en ridicule. Isabelle Gassino prend pour objet d'étude la ***Double accusation*** et le ***Pêcheur*** pour comprendre les liens entre mélange des genres (philosophie, comédie et tragédie) et la rhétorique judiciaire. Les scènes de procès, où sont battues en brèche les normes juridiques d'usage à Athènes, où l'action est censée se dérouler, seraient en fait une mise en scène par laquelle Lucien exposerait ses théories littéraires et critiquerait ses détracteurs sous une forme divertissante. Au terme de la section, Philip Bosman compare le ***Zeus tragédien*** au ***Zeus confondu***, pour en arriver à la conclusion suivante : dans le ***Zeus tragédien***, le mélange offre à Lucien l'occasion de mettre en scène un épicurien face à un adversaire stoïcien dans un débat philosophique tout en gardant une certaine distance par rapport à la pensée épicurienne ; en effet, l'attitude des dieux présentée au public s'oppose à la thèse des dieux autosuffisants défendue par l'épicurien Damis qui, pourtant, remporte la victoire. La quatrième partie sert d'épilogue : Francesca Mestre se demande pourquoi un passionné de langue comme Lucien a rédigé un traité faisant l'apologie de la danse, qui était considérée par ses contemporains lettrés comme une distraction de mauvais aloi. Après avoir examiné un par un les passages où le Syrien met en lien cette discipline avec les genres littéraires qu'il pratique, la chercheuse conclut que son but était de critiquer une pratique excessive ou vulgaire de la pantomime, alors qu'un homme bien éduqué se doit de cultiver la mesure. L'ouvrage se termine par une contribution de Daniel Béguin, décrivant la manière dont Lucien raille les travers de la société en adoptant une façon d'écrire proche du théâtre où les personnages sont présentés de façon stéréotypée (surtout les pseudo-philosophes, imposteurs dont Lucien, se posant en justicier, entend bien faire tomber les masques). D. Béguin aborde également la façon dont Lucien se met en scène, et les relations symboliques qu'il tisse entre les différentes allégories qu'il fait intervenir. Cet excellent volume, sur lequel nous n'avons aucune critique à émettre, nous semble de nature à éclairer le phénomène de *mixis* par le biais de regards croisés l'envisageant sous ses différents aspects.

Arnaud AMILIEN

aussi comment Diodore dans ce livre use avec parcimonie des discours, suivant l'exemple de Polybe. Quant aux sources de l'historien, C. Durvye montre précisément leur diversité, et les précise autant qu'il est possible. La notice offre aussi l'intérêt de montrer l'importance des différents personnages qui animent ces années, au premier rang desquels Agathocle, Antigone, Démétrios évidemment, mais aussi Ptolémée, Cassandre, Lysimaque, entre quelque cent dix figures évoquées (cf. p. XI). Une partie de la notice (p. LXXXVI-CVI) est consacrée à « l'ingénierie militaire », c'est-à-dire aux navires et aux machines de guerre. Une remarque à ce propos : p. XCVII, il est question de navires *aphraktoi* ; il aurait été intéressant, pour insérer le mot dans un ensemble d'expressions, de citer l'article *phrassô* de l'ouvrage de P. Chantraine, le *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque, histoire des mots* (*DÉLG*, Paris, 2e éd., 2009), article dû à J. Taillardat. L'histoire du texte occupe trente-quatre pages de la notice et expose très complètement et très précisément les caractéristiques des manuscrits et leur classement, selon les indications données par P. Bertrac dans le tome I de l'édition de Diodore dans la *CUF*. Pour le livre XX, les deux manuscrits de base (prototypes) descendant d'un manuscrit en onciale sont le Parisinus gr. 1665 (R) et le Laurentianus 70, 12 (F), à la base de deux familles. L'étude des autres manuscrits est aussi précise et intéressante. La tradition indirecte est représentée par Eusèbe pour un passage (chap. 14, 4-6) et par les dix-huit *Excerpta constantiniens,* qui, selon C. Durvye, plus nuancée que P. Bertrac – qui les pensait proches de F –, sont proches tantôt de F tantôt de R. Enfin, après avoir indiqué l'ensemble des éditions et des traductions de ce livre, la notice se termine par l'affirmation des principes de l'édition : on retiendra ce bon principe, éviter « dans la mesure du possible de modifier le texte des manuscrits ». Le texte n'appelle aucune critique et la traduction est claire et très lisible. Les notes (p. 153-277) sont très utiles, à la fois pour l'historien et pour le philologue, l'information de l'éditrice est ample et, me semble-t-il, aussi complète que possible. Une bibliographie de quatre pages est placée à la fin de la notice, juste avant sept pages fournissant un très utile « tableau chronologique des événements relatés dans le livre XX ». Un index des noms propres et des cartes sont en fin de volume. Voilà donc un beau volume qui fait honneur à l'édition initiée par Fr. Chamoux il y a bientôt cinquante ans. Nous nous bornerons à suggérer finalement deux menues corrections : p. XIX, dernière ligne, lire « de » au lieu de « des » ; p. XXI, 10e ligne, supprimer le *t* du premier mot. Michel CASEVITZ

Étienne NODET, *Texte et sommaires des* Antiquités *de Josèphe. Éditions multiples*. Leuven – Paris – Bristol, Peeters, 2017. 1 vol., 189 p. (CAHIERS DE LA REVUE BIBLIQUE, 89). Prix : 56 €. ISBN 9789042934887.

Dans cet ouvrage consacré aux *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, Étienne Nodet aborde deux grands thèmes correspondant à autant de chapitres. Le premier examine un par un les sommaires des vingt livres des *Antiquités*, traditionnellement attribués à un abréviateur chrétien. Or, ceux-ci sont de très mauvais résumés, comportant à la fois des éléments abondamment développés dans les livres et d'autres qui n'y sont que mentionnés ou en sont même absents. Cette répartition inégale de la matière conduit à relativiser le statut de ces prétendus « sommaires », qui n'en sont

peut-être pas. Qui plus est, certains détails invitent à penser qu'ils ont été écrits non par un auteur chrétien, mais par un auteur juif. Cela incite É. Nodet à formuler une hypothèse audacieuse : les « résumés » précédant chaque livre seraient en réalité des esquisses préliminaires dues à Flavius Josèphe. Une telle proposition n'est pas sans importance puisqu'elle permettrait de mieux connaître l'historien. En effet, d'une part, on constate que ces esquisses restent beaucoup plus proches des sources dont s'est servi Josèphe que les livres des *Antiquités*, ce qui permet de distinguer les idées qu'il reprend à ses prédécesseurs de celles qui sont susceptibles de lui être propres. D'autre part, postuler que les sommaires ont été écrits avant le reste de l'œuvre pousse à s'interroger sur la chronologie des productions de l'historien. Or, différents indices conduisent à penser que la *Vie* de Josèphe peut être considérée comme le XXI^e^ livre des *Antiquités*. Ceci posé, le second chapitre, plus technique, aborde la question des remaniements du texte, s'efforçant de distinguer ceux qui sont dus aux copistes et ceux qui remontent à l'écrivain juif lui-même. On sait en effet que ses livres étaient envoyés un par un à l'éditeur pour copie (*Vie* § 360-365), ce qui laissait à Josèphe l'opportunité de remanier les volumes précédents qui avaient déjà été partiellement diffusés. Il s'ensuit que deux éditions successives de l'œuvre circulaient à la même époque, ce qui complique considérablement le problème. Pour clarifier la situation, É. Nodet passe les *Antiquités* au crible de la critique textuelle en plusieurs étapes. Il fait tout d'abord état des corruptions récurrentes dans le texte (variantes peu significatives, fautes dans les noms propres sémitiques, lacunes, remaniements maladroits, citations d'historiens et d'écrits patristiques...) et se penche ensuite sur les principaux témoins en se fondant sur la nomenclature établie dans l'édition critique de référence de Niese. Il inclut parmi ceux-ci deux témoins latéraux, en l'occurrence l'*Épitomé* datant du X^e^ ou du XI^e^ siècle et l'ancienne traduction latine du VI^e^ siècle. Ceci fait, l'auteur tente d'expliquer les raisons de la multiplicité de ces témoins par des erreurs de copistes (contamination de deux manuscrits, insertion de gloses, etc.) pour ensuite établir un *stemma* sur la base de méthodes statistiques. L'ampleur du travail d'É. Nodet, éminent connaisseur de l'œuvre de Josèphe, en ce compris la *Guerre des Juif*s avec laquelle il a croisé les sommaires des *Antiquités* pour prouver qu'ils étaient dus au même auteur, force l'admiration. La monographie témoigne également d'une grande rigueur, chaque sommaire étant systématiquement étudié en suivant les mêmes étapes : (a) comparaison de leur contenu avec le texte du livre correspondant, (b) examen de la durée des faits relatés, (c) évaluation de l'usage des sources, (d) étude du sommaire en tant que récit, (e) omissions et leur explication, tout cela débouchant sur une conclusion justifiant, arguments à l'appui, que ces « tables des matières » ont été écrites par Josèphe et non par un abréviateur. On peut ajouter que, malgré le caractère répétitif de ce travail, É. Nodet parvient à en rendre la lecture fluide par une prose simple et des exemples marquants. Signalons par ailleurs que ce livre constitue un abrégé d'une étude de très longue haleine, accessible sur <academia.edu>. Il est donc le résultat d'un travail considérable où tout détail est pris en compte. Une telle minutie pousse à affirmer que, si les problèmes de tradition manuscrite sont particulièrement complexes et admettent difficilement des solutions totalement assurées, Étienne Nodet a mobilisé toutes les ressources disponibles pour étudier le dossier de la façon la plus complète possible dans l'état actuel de nos connaissances.

Arnaud AMILIEN

d'édition aussi respectable qu'Oxford University Press se soit accommodée d'une telle situation, qui n'est rien moins qu'une atteinte directe à une composante fondamentale de la notion même d'humanisme. François DE CALLATAŸ

Caroline VOUT, *Classical Art. A Life History from Antiquity to the Present*. Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. relié, XI-359 p., 80 ill coul., 132 ill. n./b. Prix : 30 £. ISBN 9780691177038.

Caroline Vout retrace ici l'histoire de l'art classique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours en se focalisant sur le concept même d'« art classique » et ses mutations au cours du temps. L'ouvrage tend à démontrer que la notion de « classique » est une construction idéologique complexe élaborée par des réappropriations successives, depuis l'Antiquité. L'exemple des *Tyrannoctones*, présenté en guise d'introduction, illustre justement ces problématiques : déjà célèbre et abondamment reproduit dans le monde gréco-romain, ce groupe a joui pendant les Temps modernes et l'Époque contemporaine d'une nouvelle notoriété, tour à tour auprès des collectionneurs, des artistes, des archéologues et des historiens de l'art, au point de devenir, pendant long-temps, l'un des icônes de l'art classique grec et de l'art grec reconstitué. Dans cette perspective, l'ouvrage propose de reconsidérer avec une grande minutie les contextes de production et de conservation des œuvres classiques ou des œuvres inspirées par elles au fil d'une série de moments-clefs de l'histoire occidentale. C. Vout développe donc une approche pratiquement stratigraphique pour disséquer les perceptions qui se sont progressivement superposées autour de ces œuvres. Dès lors, l'ouvrage s'articule chronologiquement, autour d'une série de moments-clefs soigneusement sélectionnés. En premier lieu, l'auteur aborde le contexte grec du V^e^ siècle av. J.-C. où les sculptures sont des emblèmes politiques pour la cité et les citoyens. À leur tour, les royaumes hellénistiques se réapproprient le style grec et en font l'apanage du pouvoir. Mais c'est aussi à cette période qu'apparaissent les premières grandes collections, parallèlement à l'émergence d'un discours sur l'art. À Rome, les mêmes phénomènes se produisent, se complexifient et s'intensifient. Ils atteignent leur acmé sous Néron et sous Hadrien. L'Antiquité tardive et le Moyen Âge ne sont pas oubliés : C. Vout rappelle que l'art antique était omniprésent à Constantinople puis à Venise qui se voulaient, l'une et l'autre, héritières de Rome. La Renaissance marque un regain d'intérêt pour l'art antique auprès des artistes et des cours italiennes, en particulier à Florence et à Rome. Rapidement, les cours européennes notamment en France et en Angleterre importent ces nouvelles pratiques grâce à la création de collections classiques et d'académies d'art qui attirent progressivement une sélection de pièces classiques. C. Vout se penche ensuite plus spécifiquement sur le collectionnisme anglais qui connaît un vif succès pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. À son tour, le siècle du néo-classicisme ravive de plus belle l'intérêt des artistes et des riches particuliers pour l'art classique alors qu'au même moment, les fouilles de Pompéi jettent une lumière nouvelle sur la vie quotidienne antique. Dans la foulée, les œuvres classiques deviennent progressivement des objets pour l'étude de l'art antique. Finalement, C. Vout montre aussi à travers quelques œuvres contemporaines ou l'agencement récent du musée Mougins, que l'art classique continue de vivre aujourd'hui et de

susciter de nouvelles réceptions. Ce travail ne se résume pas à un simple survol chronologique ; au contraire, à plusieurs reprises C. Vout se focalise sur certains contextes pour mieux se concentrer sur quelques situations particulièrement illustratives. C'est le cas du collectionnisme anglais qui attire toute l'attention de l'auteur pour la fin des Temps modernes. Mais ces choix permettent d'aborder beaucoup plus en profondeur les dynamiques de réception en présence. Et pour cause, C. Vout convoque systématiquement une quantité et une variété impressionnantes de témoignages. Il s'agit surtout de sources écrites, antiques et modernes, empruntées aux archéologues, artistes ou collectionneurs qui ont marqué de près ou de loin les études classiques, mais aussi de documents iconographiques qui restituent, par exemple, l'agencement des œuvres classiques dans les collections, ou l'inspiration classique qui préside à certaines créations artistiques. Grâce à de nombreux rapprochements et confrontations judicieuses, ces documents permettent de rendre la situation, contexte après contexte, avec un maximum de nuances. En plus du tableau nuancé que génère l'analyse de ces nombreux témoignages, cette méthode permet aussi d'aborder une série de thématiques transversales. C. Vout s'interroge ainsi notamment sur l'identité des collectionneurs d'antiques, leurs objectifs, les critères de sélection des œuvres « classiques », les sources d'approvisionnement en œuvres antiques, l'agencement des collections autour des œuvres antiques, le statut des copies et réappropriations artistiques. En définitive, ce travail de fond ouvre de nouvelles pistes de réflexion sur les réceptions des œuvres classiques en abordant un horizon chronologique particulièrement large, tout en présentant un grand nombre de documents qui permettent d'examiner en profondeur les nuances et les enchevêtrements complexes de ce phénomène en perpétuel renouvellement.

Antoine ATTOUT

Laurence TERRIER ALIFERIS, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 343 p., 359 fig. n./b. (LES ÉTUDES DU RILMA. ETRILMA, 7). Prix : 125 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-55317-7.

Les œuvres orfévrées, peintes et sculptées du Nord-Ouest de l'Europe à la fin du XII^e^ siècle et au début du XIII^e^ siècle relèvent d'un style distinct des arts roman et gothique. Dénommé « art 1200 » ou « style 1200 » depuis l'exposition éponyme de 1970, cet art se caractérise par un aspect antiquisant. C'est à la détermination des sources de ces caractères antiquisants et aux modalités de leur imitation par les artistes médiévaux que Laurence Terrier consacre sa monographie. Dans sa recherche des modèles antiques utilisés dans l'élaboration des œuvres de style 1200, l'auteure a systématiquement comparé le style de cette production aux corpus grec, romain, gallo-romain et byzantin. Elle discrimine ainsi les œuvres dont la création a nécessité l'observation directe d'un modèle antique de celles qui imitent des objets byzantins ou d'autres œuvres médiévales. Dans certains cas, il est possible d'identifier précisément des prototypes antiques visibles actuellement. Dans d'autres, l'auteure propose une comparaison avec des objets typologiquement et stylistiquement proches de ceux qui ont été imités, ces derniers ayant aujourd'hui disparu. Un troisième cas de figure est celui dans lequel un motif est considéré comme inspiré de l'Antiquité car trop sin-

indubitablement un monument d'érudition impressionnant, où l'auteur déploie une connaissance approfondie de l'œuvre d'Hérodote et des études portant sur l'historien d'Halicarnasse. Peut-être M. Krewet aurait-il pu être plus prudent dans son insistance sur l'existence d'une vision constante chez Hérodote, et reconnaître davantage les différences entre les degrés de liberté humaine montrés par les différents passages. Par exemple, à propos de la perte de l'anneau de Polycrate, il écrit au sujet de la réaction d'Amasis : « Wenn er lesen muß, daß dieser Ring auch noch zu Polykrates zurückkehrte, so kann er dies als eine Bestätigung durch das Göttliche deuten, daß Polykrates nicht das Richtige, dessen Verlust ihn tatsächlich am meisten schmerzte, von sich abgelehnt hat » (p. 427). Cette interprétation est-elle vraiment la plus évidente ou la plus plausible ? D'autre part, qu'il soit permis de se demander si, à certains endroits du livre, l'auteur n'aurait pas pu exprimer les mêmes idées d'une manière plus concise et plus efficace. *Vernunft und Religion bei Herodot* contient bon nombre de considérations intéressantes et importantes, mais il arrive que certaines d'entre elles soient situées au milieu de longs paragraphes et peu mises en évidence par rapport au reste du texte ; il est donc plus difficile de les retenir ou de les apprécier à leur juste valeur. À titre d'exemple, dans le chapitre consacré à la question de l'autonomie humaine chez les prédécesseurs d'Hérodote, Krewet donne des descriptions parfois très longues de passages de ces auteurs, qui ne constituent pourtant pas l'objet principal de son ouvrage. Il aurait pu les présenter bien plus brièvement avant de passer à des comparaisons avec l'œuvre d'Hérodote (il vaut la peine de noter que, des pages 623 à 634, le nom d'Hérodote n'apparaît pas une seule fois). En conclusion, quoique l'on puisse difficilement considérer l'intégralité du livre comme indispensable, bien des réflexions sont dignes d'intérêt, aussi bien en ce qui concerne les conceptions d'Hérodote lui-même qu'en ce qui concerne les influences possibles d'auteurs précédents. M. Krewet apporte une perspective bienvenue sur la question difficile de l'autonomie humaine par rapport au divin chez Hérodote ; les conclusions de l'auteur doivent être prises en compte par tous ceux qui s'intéressent à cette problématique.

Julien DELHEZ

Jessica PICCININI, *The Shrine of Dodona in the Archaic and Classical Ages. A History*. Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2017. 1 vol. broché, 14 x 21 cm, 203 p., ill. n./b. Prix : 14 €. ISBN 978-88-6056-547-1.

Issu d'une thèse soutenue en 2011, cet ouvrage propose une histoire synthétique du sanctuaire de Dodone ainsi que de son « aire d'influence » aux époques archaïque et classique. Reposant sur une floraison de publications liées au sanctuaire depuis 2006 et prétendant utiliser tout type de sources, ce volume est toutefois très avare en documentation illustrée : la photographie d'une situle en bronze « probablement » de Dodone, deux cartes générales et la photographie d'un papyrus de Pindare constituent l'ensemble des images. Il s'agit donc, malgré son titre, d'une réflexion sur les relations extérieures du sanctuaire de Dodone et l'évolution de sa place dans les réseaux de circulation archaïques et classiques à travers les textes littéraires, les références à une documentation archéologique étant largement rejetées dans les notes (par ex. aux p. 64-65). Le premier chapitre met en évidence le lent développement du sanctuaire

qui suscite peu à peu l'intérêt d'ethnè locales ; les comparaisons avec des phénomènes similaires à Olympie ou à Delphes souffrent d'être fondées sur une bibliographie déjà ancienne et ne tiennent pas compte des développements les plus récents sur les périodes hautes de ces sanctuaires. Le chapitre 2 évoque la présence eubéenne ancienne à Dodone et en Épire, et presque exclusivement les fondations eubéennes mentionnées par Plutarque et Pausanias. Le chapitre 3 est consacré aux Corinthiens dont les productions artisanales sont largement attestées à Dodone et en Épire depuis 800 av n. è. L'hypothèse selon laquelle ce matériel correspondrait au transfert d'intérêt du cypsélide Périandre de Delphes vers Dodone est séduisante mais n'est pas vérifiable. Le chapitre 4 examine la fréquentation des voisins du Nord-Ouest de la Grèce : tablettes oraculaires, dédicaces et mythologie témoignent de leurs préoccupations politiques ou religieuses concrètes. La présence des Apolloniates semble surpassée par celle des Corcyréens qui s'illustrent par une célèbre offrande de deux piliers surmontés, l'un d'un chaudron de bronze, l'autre d'un enfant tenant un fouet ; cette consécration symbolise vraisemblablement l'identité véhiculée par l'élite corcyréenne, mais pas avant le IV^e^ ou le III^e^ s. Des visiteurs plus lointains sont évoqués dans les chapitres suivants dès lors que la renommée « internationale » – emploi commode mais impropre – du sanctuaire augmente de façon considérable à partir du VI^e^ s. Ce mouvement d'ouverture est pour partie dû aux Spartiates (chap. 5), dont la relation au sanctuaire se fonde principalement ici sur l'analyse des nombreux fragments de vaisselle de bronze incluant des éléments décoratifs comme des personnages en course, des banqueteurs ou des statuettes divines. La tête de Zeus Ammon figurant sur la couverture de l'ouvrage n'a malheureusement pas de provenance dodonéenne sûre et on regrette que l'auteur s'en tienne pour cet objet conservé au Louvre à une mention orale de Jean Charbonneaux citée par Herbert W. Parke en 1967. J. Piccinini confirme néanmoins, à travers ce document et d'autres preuves épigraphiques de consultation de l'oracle, l'attachement des Spartiates aux sanctuaires oraculaires de Delphes, de Siwah en Libye et de Dodone. Le chapitre 6, le plus long de l'ouvrage (une trentaine de pages dont un long appendice consacré aux légendes de fondations des cités), est consacré à la Béotie et à la Thessalie. Comme très peu de tablettes oraculaires rendent manifeste la présence de visiteurs béotiens, l'auteur s'intéresse à la tradition de la « tripodephorie », bien mal attestée et difficile à dater (fin du V^e^ s. ?) et selon laquelle un trépied volé dans un sanctuaire béotien fut apporté à Dodone. Les relations de la Thessalie avec Delphes et Dodone se comprennent d'après la volonté des Aleuades de trouver une caution religieuse à leur généalogie et à leur pouvoir ; on regrette que l'analyse se fonde à nouveau, dans le cas de Delphes, sur une bibliographie plutôt dépassée (et au demeurant fort peu francophone). Les contacts entre Athènes et Dodone sont l'objet du dernier chapitre, les relations des Athéniens avec le sanctuaire étant bien développées au IV^e^ s., comme en témoignent les orateurs qui citent des oracles. Elles consistent dans des consultations, sacrifices, riches offrandes et théories, également perceptibles dans les sources épigraphiques et archéologiques. Autre contact intéressant, le culte de la déesse thrace Bendis est accueilli à Athènes avec l'aide d'un oracle de Dodone. L'auteur ne propose à l'issue de ces chapitres ni évocation des vestiges matériels du sanctuaire (dont les plus anciens aménagements conservés sont datés du IV^e^ s.), ni conclusion visant à souligner les résultats de cette recherche. En définitive, si cet ouvrage synthétique sur Dodone se révèle utile par sa

mise en perspective des derniers développements scientifiques, on regrette qu'une réflexion de ce type menée sur l'un des plus grands sanctuaires du monde grec ne tire pas de meilleur profit des débats menés dans la recherche récente sur d'autres sanctuaires majeurs souvent cités, comme Delphes ou Olympie : cela aurait permis de discuter plus précisément la chronologie de Dodone et de mieux caractériser les pratiques votives et la fréquentation du sanctuaire. Hélène AURIGNY

Luciana Gabriela SOARES SANTOPRETE & Philippe HOFFMANN (Ed.), *Langage des dieux, langage des démons, langage des hommes dans l'Antiquité*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol., 421 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 26). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57897-2.

Ce volumineux ouvrage de plus de 400 pages s'inscrit dans la production d'un vaste programme scientifique sur le « Corpus des énoncés de noms barbares » (CENOB) dirigé par Jean-Daniel Dubois qui signe l'avant-propos. Le projet est porté par trois équipes de Bruxelles, Padoue et Paris depuis 2006, et financé par l'ANR puis par l'EPHE. L'élaboration de cette base de données a été jalonnée de rencontres dont un colloque organisé à Paris en 2010 et dont la présente publication rassemble les actes. Le titre annonce d'emblée les trois émetteurs des messages – les dieux, les démons et les hommes –, et ce dans un très large champ temporel – d'Homère à Proclus –, selon un arc géographique tout aussi large, et à travers plusieurs courants de pensée d'époque tardive – du médioplatonisme aux *Oracles Chaldaïques* en passant par les néo-platonismes païen et chrétien et la Gnose, comme le précisent les deux éditeurs du volume. Pour autant ce n'est pas l'ordre chronologique qui est adopté dans la distribution des différentes études, et le lecteur ne comprend pas toujours la logique qui préside à leur répartition. – Le volume offre seize articles signés de chercheurs reconnus dans leur domaine. C'est d'abord M. Tardieu qui étudie « Langage des dieux, musiques des hommes » (p. 19-28) : dans les *Mystères d'Égypte* de Jamblique, le théurge doit se défaire de l'usage traditionnel de la voix, car la prononciation correcte des noms barbares exige une double ἀφαίρεσις – à la fois au niveau de la logique du langage et de l'imagerie de la voix. À sa suite, P. Chiron, à propos de « Le nom des dieux, la langue des dieux chez Homère » (p. 29-51), montre que le Poète a attaché une importance spéciale à l'étymologie des noms divins, générant une tradition pluriséculaire d'interprétation allégorique. Dans le vaste panorama des études sur la religion homérique du tournant du XX^e^ siècle à nos jours, aucune synthèse n'est apparue et P. Chiron prône le retour au texte homérique, l'étude de sa dimension poétique et l'analyse littéraire. Avec H. Seng (« Langage des dieux et langage des hommes dans les *Oracles Chaldaïques*, p. 53-78), nous faisons un bond dans le temps avec les textes oraculaires dits « chaldaïques » qui, datant du II^e^ siècle, ont exercé une grande influence sur les néoplatoniciens grecs dont les témoignages sont particulièrement exploités. Avec M. Troiano (« Rituels et énoncés barbares dans la Pistis Sophia », p. 79-96), nous restons dans la période grecque tardive – IV^e^ siècle : le texte grec de la première source gnostique fait l'objet d'une traduction en copte et c'est cette version dont l'auteur se propose de donner une nouvelle lecture. Nous restons dans la tradition des textes de Nag Hammadi avec Cl. Besset-Lamoine (« Le

ce qu'il est convenu d'appeler la « voix officielle » et pro-augustéenne de l'*Énéide* ne peut se concevoir autrement que sur le mode du bellicisme triomphaliste et manichéen, tout ce qui sort de ce registre tombant automatiquement dans le domaine de la subversion ; or cela ne va pas nécessairement de soi dans le contexte des années vingt, où les priorités politiques allaient sans doute moins vers la « croisade idéologique » (comme dans la décennie précédente) que vers la réconciliation, l'apaisement, et donc la déploration des pertes communes : la fameuse « polyphonie » virgilienne tant soulignée par les critiques (à la suite de G. B. Conte et non sans schématiser parfois sa pensée) n'aboutit pas inéluctablement à une cacophonie. Quoi qu'il en soit, malgré une tendance à la simplification problématique et, plus marginalement, au forçage interprétatif (par exemple p. 179, l'occurrence de l'adjectif *pulcher* en V, 728 est raccrochée de façon très lointaine et contournée à la thématique sacrificielle), cette thèse alerte et bien menée peut être considérée comme un bonne approche du thème de la mort prématurée dans l'*Énéide*, et intéressera vivement tous ceux qui s'intéressent de près à cette œuvre. François RIPOLL

Pablo MARTÍNEZ ASTORINO, *La apoteosis en las Metamorfosis de Ovidio. Diseño estructural, mitologización y "lectura" en la representación de apoteosis y sus contextos*. Bahia Blanca, Editorial de la Universidad Nacional del Sur, 2017. 1 vol. broché, 24 x 18 cm, XVI-394 p. (SERIE EXTENSIÓN. COLLECCION ESTUDIOS SOCIALES Y HUMANIDADES). Prix non communiqué. ISBN 978-987-655-080-2.

L'ouvrage est issu de la thèse de doctorat que Pablo Martínez Astorino a soutenue à l'Université de La Plata (Argentine) sous la co-direction de Lía Galàn et de l'éminent spécialiste d'Ovide, Karl Galinsky. La publication, avec une importante actualisation bibliographique, a été également enrichie grâce à différentes bourses, invitations en Allemagne et aides bibliographiques de collègues, à quoi s'ajoutent une douzaine d'articles de l'auteur déjà publiés. Le volume de près de 400 pages se développe en deux parties très disproportionnées, la première comptant 60 pages et la seconde 260. La présentation est très curieuse : les chapitres ne sont pas numérotés mais leur titre est encadré de deux §, ce qui ne permet pas un repérage facile dans le livre. La bibliographie qui suit est extrêmement riche, même si l'on peut déplorer des oublis comme l'étude – importante à mes yeux – de H. Vial, « Frontières en métamorphose : le prologue et l'épilogue des *Métamorphoses* d'Ovide » (in Br. Bureau & Chr. Nicolas éd., *Commencer et Finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, Lyon, 2008, II, p. 393-410) ; et l'auteur ne cite apparemment que des textes dont il s'est servi, ainsi de l'ouvrage dirigé par P. Knox, *A Companion to Ovid*, qui n'apparaît (p. 369) qu'au détour d'un article signé E. J. Kenney ; or, dans ce *Companion*, l'étude de G. D. Williams (« The *Metamorphoses* : Politics and narrative ») aurait également mérité d'être citée. L'ouvrage s'achève sur un double index fort utile – celui des passages cités et un index général. L'auteur adopte, dans chacun de ses chapitres, une construction rigoureuse : il fait systématiquement un état de la question avant de développer ses propres analyses fondées sur l'étude précise du passage qu'il a choisi d'étudier. Dans la première partie *L'apothéose dans la structure des* Métamorphoses (p. 31-91), il se focalise

étrangement – car il n'y a pas à proprement parler d'apothéose – sur la création de l'homme selon un double paradigme – intratextuel et intertextuel –, pour souligner que la mise en scène ovidienne commence par la création de l'homme pour se terminer par l'apothéose du poète. Il aurait peut-être été plus judicieux de commencer l'ouvrage par la *Valeur sémantique de l'apothéose* (titre de la seconde partie) pour bien délimiter le sens que l'auteur donne à ce terme. Pour en revenir à la première partie, dans le premier chapitre *Création de l'homme et apothéose*, l'auteur distingue (p. 39) deux versions de cette création, l'une par un *ille opifex rerum* de caractère philosophique et l'autre par un *satus Iapeto* (p. 47) de nature mythologique. Au paragraphe consacré à « paradigme de création et apothéose » (p. 59), l'auteur consacre une page intéressante aux emplois de *pars* (p. 59), appliquée au devenir de l'homme et à la partie de lui qui permet l'apothéose. Le chapitre sur *Les modèles poétiques* (p. 63-91) donne à l'auteur l'occasion d'insister sur l'influence d'Hésiode, mais aussi sur l'*Églogue* 6 de Virgile et sur le chant de Silène, ce qui permet à P. Martínez Astorino de traquer les sens de *carmen* dans les *Métamorphoses*. Quant à la seconde partie (p. 95-351), elle se déploie en cinq chapitres dont le premier et le dernier sont étrangement intitulés *Introduction* (p. 95-115) et *Conclusions* (p. 353-358). Chaque chapitre reproduit des travaux antérieurs de l'auteur, soit des articles soit des communications (à la pagination fort inégale), ce qui génère des redites, parfois dans les titres mêmes. Ces textes, dédiés à des figures renvoyant à des lieux et à des mythes, sont organisés pour conduire le lecteur d'un passé semi-historique – Thèbes – à l'histoire de Rome et aux grandes figures de Rome, dans les derniers livres. Dans le premier chapitre, *Ino, Cadmos et Harmonie dans le contexte de la filiation thébaine* (p. 117-152), s'affirme poétiquement l'idée que l'homme peut arriver à être dieu par sa *pietas*. Dans les pages consacrées à Hercules mythicus *: du* sanctius animal *à l'apothéose et à Rome* (p. 153-192), l'hypotexte virgilien sert de soubassement à la figure du héros qui est le paradigme du sauveur. Sa métamorphose le fait passer du statut de *uictor* à celui de *uindex*, et reste indissolublement liée à la *uirtus* du personnage. On passe ensuite à la figure d'Énée dans *Énée, Virgile et le motif de l'apothéose dans l'*Énéide-Odyssée *ovidienne* (p. 193-246), qui devient un héros romain par la réutilisation différenciée du récit virgilien et qui obéit à un motif intratextuel. Là encore, c'est la *uirtus* du personnage qui lui vaut cette métamorphose. Après Énée, en suivant le développement du poète, l'auteur s'intéresse à Romulus, dans le chapitre *'Mythologisation' et 'lecture' dans le passage de Romulus et Hersilia* (p. 247-280) : si l'apothéose d'Hersilia est une invention du poète, celle de Romulus remonte au premier livre des *Annales* d'Ennius, tout comme son identification à Quirinus. Nous en arrivons ensuite à Pythagore dans *Pythagore et l''apothéose' de Rome (*Métamorphoses *15, 418-452*) (p. 281-294) : l'auteur modifie le point de vue généralement adopté par la critique et focalise son propos sur le catalogue des villes pour montrer les affinités entre Rome (point culminant du catalogue) et le motif de l'apothéose. L'avant-dernier chapitre continue à suivre la chronologie puisqu'il y est question des apothéoses de César et d'Auguste (p. 295-335) : l'auteur s'inscrit en faux contre la posture majoritaire de la critique qui interprète les vers 746-751 dans un sens ironique ; pour lui, ce passage est absolument nécessaire à la dynamique narrative de l'œuvre. Il croit encore, contrairement à la critique en général, que le mythe est étroitement lié à l'histoire universelle. À ses yeux, le passage sur l'*ambitus* de Vénus est

central pour analyser la déviation de l'ironie ou sur la manière dont l'ironie, dans les *Métamorphoses*, cache toujours des allusions qui ne sont pas ironiques. Avant les dernières pages de conclusions (p. 353-358) qui ressaisissent les différents points de commentaire et d'analyse abordés dans le livre, le dernier chapitre est consacré à *L'apothéose dans la* sphragis *ovidienne : la* uirtus *du poète, le* sanctius animal *et Rome* (p. 337-351) : l'auteur pointe l'importance, dans le texte ovidien, du terme *opus* qui peut désigner l'œuvre artistique, mais aussi une tâche, un travail, une activité. Ovide voudrait dire qu'il a accompli une tâche lui permettant d'obtenir une apothéose et dans laquelle se manifeste sa *uirtus*, pointant ainsi la supériorité du poète et de la poésie. Il n'est pas facile d'écrire encore sur les *Métamorphoses* après toutes les études qui ont été consacrées à ce chef-d'œuvre. Pablo Martínez Astorino a trouvé une marge d'originalité en modifiant la focale et en ré-interrogeant les interprétations – par exemple l'ironie – à partir de l'étude des textes. Ce livre bien écrit et facile à lire, fruit d'années de travail sur les *Métamorphoses*, apporte sa pierre à la construction de l'interprétation ovidienne. Béatrice BAKHOUCHE

Anne LAGIÈRE, *La* Thébaïde *de Stace et le sublime*. Bruxelles, Société d'études latines de Bruxelles – Peeters, 2017. 1 vol., 300 p. (LATOMUS, 358). Prix : 57 €. ISBN 978-90-429-3558-7.

Cet ouvrage est l'émanation d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 2014. Il s'inscrit dans un regain d'intérêt actuel pour la question du sublime, illustré par plusieurs colloques récents et, dans le domaine de l'épopée latine, par la thèse de H. Day sur Lucain (2013) ainsi que par les travaux de Ph. Hardie. A. Lagière s'éloigne néanmoins de ces derniers par son refus de principe d'envisager le sublime « immanent » et « antéthéorique » d'origine empédocléenne et lucrétienne pour s'en tenir à une approche théorisante solidement arrimée sur les réflexions du pseudo-Longin (en une lecture un peu sélective et parfois simplificatrice de ce dernier toutefois). Un choix méthodologique qui se défend dans la mesure où le *Traité du Sublime*, sans doute antérieur de quelques années à la *Thébaïde*, s'inscrit dans un courant esthétique contemporain de la seconde moitié du I^er^ s. dont Sénèque et Lucain sont aussi imprégnés (au reste, la thèse d'A. Lagière associe étroitement esthétique sublime et esthétique sénéquienne, jusqu'à les assimiler un peu trop rapidement quelquefois, mais en apportant, du coup, des réflexions intéressantes sur l'influence sénéquienne chez Stace). Ce mémoire s'inscrit surtout dans la lignée des travaux pionniers de F. Delarue sur le sublime chez Stace, ainsi que de ceux de M. Leigh. Le chapitre préliminaire s'attache à la clarification notionnelle du sujet et, après avoir repoussé avec raison les notions peu opératoires de « baroque » et de « maniérisme », s'efforce de dégager du Pseudo-Longin, à défaut d'une illusoire définition unitaire du sublime, les traits caractéristiques de ce dernier : rôle central du *pathos* lié à l'*hypsos* comme déclencheur de l'effet d'*ekplèxis*, qui engendre l'état d'*ekstatis* ; un mécanisme fondamental dont la suite de l'ouvrage illustrera la mise en œuvre par des études de cas. L'importance des motifs de la verticalité (en hauteur ou en profondeur) et de l'ascension est bien soulignée, et l'analyse insiste sur le soubassement platonicien et stoïcien de la théorie, tout en opérant une différenciation opportune

mise en perspective des derniers développements scientifiques, on regrette qu'une réflexion de ce type menée sur l'un des plus grands sanctuaires du monde grec ne tire pas de meilleur profit des débats menés dans la recherche récente sur d'autres sanctuaires majeurs souvent cités, comme Delphes ou Olympie : cela aurait permis de discuter plus précisément la chronologie de Dodone et de mieux caractériser les pratiques votives et la fréquentation du sanctuaire. Hélène AURIGNY

Luciana Gabriela SOARES SANTOPRETE & Philippe HOFFMANN (Ed.), *Langage des dieux, langage des démons, langage des hommes dans l'Antiquité*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol., 421 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 26). Prix : 80 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57897-2.

Ce volumineux ouvrage de plus de 400 pages s'inscrit dans la production d'un vaste programme scientifique sur le « Corpus des énoncés de noms barbares » (CENOB) dirigé par Jean-Daniel Dubois qui signe l'avant-propos. Le projet est porté par trois équipes de Bruxelles, Padoue et Paris depuis 2006, et financé par l'ANR puis par l'EPHE. L'élaboration de cette base de données a été jalonnée de rencontres dont un colloque organisé à Paris en 2010 et dont la présente publication rassemble les actes. Le titre annonce d'emblée les trois émetteurs des messages – les dieux, les démons et les hommes –, et ce dans un très large champ temporel – d'Homère à Proclus –, selon un arc géographique tout aussi large, et à travers plusieurs courants de pensée d'époque tardive – du médioplatonisme aux *Oracles Chaldaïques* en passant par les néo-platonismes païen et chrétien et la Gnose, comme le précisent les deux éditeurs du volume. Pour autant ce n'est pas l'ordre chronologique qui est adopté dans la distribution des différentes études, et le lecteur ne comprend pas toujours la logique qui préside à leur répartition. – Le volume offre seize articles signés de chercheurs reconnus dans leur domaine. C'est d'abord M. Tardieu qui étudie « Langage des dieux, musiques des hommes » (p. 19-28) : dans les *Mystères d'Égypte* de Jamblique, le théurge doit se défaire de l'usage traditionnel de la voix, car la prononciation correcte des noms barbares exige une double ἀφαίρεσις – à la fois au niveau de la logique du langage et de l'imagerie de la voix. À sa suite, P. Chiron, à propos de « Le nom des dieux, la langue des dieux chez Homère » (p. 29-51), montre que le Poète a attaché une importance spéciale à l'étymologie des noms divins, générant une tradition pluriséculaire d'interprétation allégorique. Dans le vaste panorama des études sur la religion homérique du tournant du XX^e^ siècle à nos jours, aucune synthèse n'est apparue et P. Chiron prône le retour au texte homérique, l'étude de sa dimension poétique et l'analyse littéraire. Avec H. Seng (« Langage des dieux et langage des hommes dans les *Oracles Chaldaïques*, p. 53-78), nous faisons un bond dans le temps avec les textes oraculaires dits « chaldaïques » qui, datant du II^e^ siècle, ont exercé une grande influence sur les néoplatoniciens grecs dont les témoignages sont particulièrement exploités. Avec M. Troiano (« Rituels et énoncés barbares dans la Pistis Sophia », p. 79-96), nous restons dans la période grecque tardive – IV^e^ siècle : le texte grec de la première source gnostique fait l'objet d'une traduction en copte et c'est cette version dont l'auteur se propose de donner une nouvelle lecture. Nous restons dans la tradition des textes de Nag Hammadi avec Cl. Besset-Lamoine (« Le

dire à haute voix : une nouvelle approche des textes de Nag Hammadi », p. 97-119) qui s'attache à l'aspect de l'oralité dans l'énonciation des noms barbares, et ce à travers le texte copte des *Trois Stèles* de Seth. Nous abordons le double domaine grec et latin avec Cl. Moreschini qui étudie « Le démon de Socrate et son langage dans la philosophie médioplatonicienne » (p. 121-135), en passant en revue les idées de Plutarque, Apulée, Alcinoos, Calcidius et Hermias. Ce sont presque les mêmes textes que convoque A. Timotin (« La voix des démons dans la tradition médio- et néo-platonicienne », p. 137-152), mais dans une perspective différente : pour lui, soit les démons parlent la langue des hommes, soit leur voix est ineffable. L. G. Soares Santoprete, quant à elle, fait un pas de côté en étudiant « L'étymologie dans la procession de l'Étant à partir de l'Un et dans la remontée de l'âme jusqu'à l'Un selon Plotin » (p. 153-179). A. Lecerf, étudiant « Jamblique : universalisme et noms barbares » (p. 181-208) évoque d'abord les noms barbares comme symboles, ce qui n'est pas sans rappeler les développements de H. Seng, avant de passer à l'étude d'une sotériologie à deux entrées. Les effets d'écho avec ce qui précède se trouvent dans le texte de C. Jean sur « Adad chez les néoplatoniciens : une lecture assyriologique » (p. 221-229) qui déplie le dernier paragraphe de l'étude signée H. Seng. On s'éloigne un peu plus du langage des dieux ou des démons pour se rapprocher du langage des hommes avec les textes qui suivent, que ce soit l'étude de S. Van der Meeren sur « L''entretien philosophique d'après le commentaire de Proclus au *Premier Alcibiade* de Platon » (p. 230-262), ou celle de M. Vlad sur « Parler de rien. Damascius sur le principe au-delà de l'Un » (p. 263-280), même si le langage divin se lit en creux dans le titre même de l'étude de G. Casas, « Silence divin et pouvoir sacré : la théologie négative, de Plotin au Pseudo-Denys l'Aréopagite » (p. 281-305). C'est encore Denys qui est au centre de l'étude de D. Cohen (« Les fondements néoplatoniciens du *logos* théologique chez le Pseudo-Denys l'Aréopagite », p. 307-326). Le volume se clôt par un retour au monde latin, avec l'étude fort intéressante de Ch. O. Tommasi sur « L'Hymne au soleil de Martianus Capella : une synthèse entre philosophie grecque et théosophie barbare » (p. 327-349). – En choisissant délibérément de donner un aperçu des textes dans leur successivité, nous avons souhaité pointer le caractère apparemment désordonné de leur distribution. Il eût été plus judicieux de grouper davantage les textes qui se font écho comme ceux de H. Seng et C. Jean. C'est d'ailleurs le regroupement auquel procèdent les éditeurs du volume, dans leur présentation liminaire (Introduction, p. 10-17). – Les textes sont suivis d'une riche bibliographie générale, ainsi que de quatre index fort utiles – des sources anciennes, des noms, des thèmes et des termes grecs. Les éditions des textes anciens ne sont pas toujours – loin s'en faut – celles qui font aujourd'hui référence, ainsi du *De diuinatione daemonum* : l'édition de Migne est devenue obsolète depuis que G. Bardy *et al.*, en 1952, en a fait la première édition bilingue dans le volume *Mélanges doctrinaux* (parue dans la fameuse collection de la « Bibliothèque augustinienne »). S'agissant de Calcidius, le texte du *Commentaire au Timée* publié en 1962 par J. H. Waszink a été réédité en 1975 ; et il convient de signaler la traduction italienne de cette œuvre, dirigée par C. Moreschini (*Calcidio, Commentario al Timeo di Platone*, Milano, Bompiani, 2003). Quant à la bibliographie des auteurs modernes, elle n'intègre pas toujours des références trouvées en note ; ainsi de celle à l'ouvrage dirigé par N. Belayche *et al.*, *Nommer les dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans*

l'Antiquité, qui a été édité en 2005 dans la même collection que le présent ouvrage (voir p. 30 n. 4, 31 n. 7, 409 n. 45…). – Ces remarques ne sauraient occulter la grande qualité de l'ouvrage sur un thème difficile qui montre la porosité entre philosophie et religion. Béatrice BAKHOUCHE

Corinne BONNET, Nicole BELAYCHE, Marlène ALBERT-LLORCA, Alexis AVDEEFF, Francesco MASSA & Iwo SLOBODZIANEK, *Puissances divines à l'épreuve du comparatisme. Constructions, variations et réseaux relationnels*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 489 p., 18 fig. n./b., 27 fig. couleur (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES RELIGIEUSES, 175). Prix : 70 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56944-4.

Une des thèses les plus originales de Jean-Pierre Vernant est d'avoir considéré les dieux grecs non comme des personnes ayant une existence autonome, mais comme des puissances s'inscrivant dans un réseau de relations. Elles n'y apparaissent donc pas comme un sujet singulier, mais comme un pluriel, tantôt pluralité indéfinie, tantôt multiplicité nombrée. Une thèse qui s'oppose à la définition qu'un W. Burkert donnait des dieux, envisagés comme une pluralité d'êtres personnels, perçus par analogie avec l'homme et imaginés comme ayant une forme humaine. Cette thèse peut-elle aussi s'appliquer à des personnalités divines appartenant à d'autres champs historiques et géographiques ? Prolongeant la réflexion de Jean-Pierre Vernant dans les autres religions antiques et dans les religions tribales, les contributeurs de cet ouvrage revisitent, à travers la notion de « puissance divine », les concepts de panthéon et de divinité. L'Antiquité méditerranéenne au sens large, le monde indien, antique et contemporain, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique des Hopi sont au centre de ces questions, sous différents angles d'approche, tantôt historiques, tantôt anthropologiques. Les panthéons qui sont ici envisagés ont en commun d'être des panthéons populaires, et non des dieux issus d'une réflexion théologique savante. L'idée de « personne », qu'elle soit divine ou humaine, fondée sur un dualisme âme/corps, n'aurait, en effet, rien d'universel. Ainsi, en Israël, puissance et personne sont très tôt distinguées, ainsi que le soutient Ron Naiweld ; parfois encore, la puissance peut être temporairement personnifiée, et cela ne dure que le temps du rituel, comme chez les Sora, en Inde, sujet de la contribution de C. Guillaume-Pey. L'ouvrage est construit autour de cinq thématiques : les questions de méthodologie, la structure des panthéons, les relations des puissances divines au sein des panthéons, le pouvoir de ces puissances divines et enfin, leur captation. Après une introduction méthodologique, comprenant une contribution historiographique de V. Pirenne et de J. Scheid et une seconde de type ethnographique de G. Schlemmer sur les Kulung du Népal, c'est la structure et la plasticité des panthéons qui est envisagée à travers l'exemple de trois dieux souverains de Mésopotamie, Enlil, Marduk, Assur (J.-J. Glassner), et celui des puissances divines en réseau chez les Grecs (G. Pironti). A. Avdeeff explore la notion de panthéon dans l'hindouisme d'Inde du Sud, à travers l'astrologie et les pratiques divinatoires. Une des seules études clairement iconographiques de l'ouvrage (avec la réflexion d'Y. Volokhine sur la puissance du regard en Égypte ancienne, notamment dans les objets cosmétiques égyptiens en lien avec Hathor), est l'article de V. Zachari qui

Anna ANGUISSOLA, *Supports in Roman Marble Sculpture. Workshop Practice and Modes of Viewing*. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. relié, XXIII-255 p., 60 fig. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-41843-0.

Si les supports de statues en marbre ont intéressé de longue date les historiens de la sculpture antique (on ne saurait oublier la thèse de H. Muthmann, *Statuenstützen und dekoratives Beiwerk an griechischen und römischen Bildwerken*, Heidelberg, 1951), les tenons qui relient les bras au corps ou les jambes entre elles n'avaient fait l'objet que de rapides notations de détail à propos de telle ou telle réplique ; aussi le livre que leur consacre A. Anguissola – dont on connaît déjà l'importante contribution au problème des copies : *Difficillima imitatio*, Rome, 2012 – marquera-t-il une étape dans l'étude d'un problème auquel n'ont été apportées jusqu'ici que des explications trop ponctuelles. S'il ne fait aucun doute que ces tenons servent le plus souvent à renforcer la solidité d'un bras qui s'écarte trop violemment du corps ou d'une jambe trop fortement pliée lorsque l'individu représenté se penche au-delà de l'axe de gravité de la statue, il n'empêche que certains d'entre eux, parfois singulièrement voyants, voire disgracieux, eussent pu être évités en recourant notamment au « piecing » d'éléments rapportés, une technique pratiquée dès le VI^e^ siècle av. J.-C. dans la statuaire grecque. On n'y prêtait donc apparemment pas, dans le monde romain, l'attention que l'on y porte aujourd'hui. Attestés depuis l'époque hellénistique, ces tenons semblent de plus en plus fréquents à partir du début du I^er^ siècle av. J.-C. (statues de l'épave d'Anticythère) ; sculptés avec soin, souvent polis et parfois ornés de spirales décoratives, on les rencontre sur de nombreuses œuvres des I^er^ et II^e^ siècles de notre ère ; ils abondent même, dans l'Antiquité tardive, sur des statuettes comme la Diane de Saint-Georges-de-Montagne ou le Ganymède de Carthage, qui témoignent à cet égard de l'extraordinaire virtuosité des praticiens dans des réalisations de si petite taille. L'Apoxyomène du Vatican ou l'Artémis de Dresde, où ces « poteaux » de marbre sont tout à fait démesurés alors qu'il eût été si simple d'ajuster un bras sculpté séparément pour économiser un important volume de matière, sont ici rapprochés de la pratique, évoquée par Pline (XXXVI, 34, 36, 37 et 41), d'œuvres sculptées *ex uno lapide* et considérées de ce fait comme un tour de force technique, mettant en évidence l'habileté du sculpteur tout autant que la richesse d'un commanditaire qui ne lésinait pas sur les moyens pour orner sa demeure. Qu'il y ait également là, dans ces tenons si visibles et qui attirent ostensiblement l'attention sur le mouvement de l'œuvre (on rappellera ceux qui reliaient aux deux bras levés les extrémités du bandeau ceignant le front du Diadumène de New York, ou ceux qui maintiennent en l'air le bras droit des Discoboles de Castelporziano ou de Toulouse), une volonté de rappeler tout à la fois que l'original était en bronze et qu'il fallait une réelle maîtrise de la part du sculpteur pour extraire d'un bloc de marbre une forme donnant l'impression d'une parfaite fidélité par rapport au « modèle », surprendra peut-être le lecteur. A. Anguissola y voit une manière d'affirmer les caractéristiques proprement sculpturales de ces statues (« Statuesque Statues », p. 128-156) en les isolant de leur contexte, comme les cadres qui entourent les tableaux et empêchent en quelque sorte que la *mimesis* de la scène représentée ne soit trop parfaite. Éléments intrinsèques de l'œuvre, comme le seront les bases moulurées à partir du II^e^ siècle de notre ère, ces tenons auraient ainsi été vus et immédiatement oubliés (« […] they were

simultaneously seen and overlooked », p. 201) ; l'explication n'est-elle pas trop « intellectuelle » ? Que ces stratégies visuelles, ces « visual practices » (p. 207), aient conduit les Anciens à disserter doctement sur les mérites respectifs d'une statue en bronze ou en marbre et/ou sur la manière dont le sculpteur avait saisi tel ou tel moment d'un mythe connu de tous et que peintures et mosaïques illustraient par ailleurs en deux dimensions (p. 176-178) est, certes, corroboré par la découverte récente d'une réplique du groupe de Ménélas et Patrocle dans la villa de Luku, où il ornait une salle dont le pavement mosaïqué reprenait le même thème. Il n'empêche que la gêne optique occasionnée par ces tenons que l'on eût souvent pu éviter demeure, et qu'on ne peut entièrement exclure – l'auteur en est parfaitement consciente – que leur présence tienne aussi à des différences de tradition et de pratiques d'atelier, à la qualité médiocre de certains marbres, au manque de confiance que pouvaient avoir certains praticiens dans la stabilité et la solidité de leur œuvre – remarques de bon sens que n'autorisent pas à complètement évacuer cette conception moderne (?) de « statuesque statues » et la réponse de Derrida à la distinction kantienne entre *erga* et *parerga*, dont s'inspire ici le travail (p. 19-22). A. Anguissola a réuni dans ce livre, que nos collègues anglo-saxons qualifieraient à juste titre de « thought-provoking », un impressionnant ensemble de notations qui témoignent à suffisance d'une attention portée aux moindres détails techniques de ces œuvres. La bibliographie (p. 222-252) est abondante et remarquablement à jour ; tout au plus s'étonnera-t-on de ne trouver aucun renvoi à R. Bol *et al*., *Funde aus Milet*, 2. *Marmorskulpturen der römischen Kaiserzeit aus Milet*, Berlin – New York, 2011, que l'on eût attendu pour la Vénus des « Thermes de Faustine » aux p. 75 et 96. L'illustration photographique, parfois un peu grise et pâle, est complétée par d'excellents dessins précisant la forme de ces tenons (fig. 43 a-c, pour le Satyre verseur de Palerme) ou reconstituant leur tracé pour certaines œuvres où ils ont été brisés (fig. 23, 24, 40 a-b, 47 a-d) ; elle accompagne parfaitement la lecture de cet excellent volume.

Jean Ch. BALTY

Luigi SPERTI (Éd.), *Scultura di* Iulia Concordia *e Aquileia*. Giornata di studio Udine, 12 Aprile 2013. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2017. 1 vol. broché, X-163 p., nombr. ill. (RIVISTA DI ARCHEOLOGIA, SUPPLEMENTI 31). Prix : 89 €. ISBN 978-88-7689-292-9.

La sortie de presse et la présentation du catalogue des sculptures romaines du musée de Portogruaro rédigé par E. Di Filippo Balestrazzi (*AC* 83 [2014], p. 556-557) avait été l'occasion d'une journée d'étude consacrée à la sculpture de *Iulia Concordia* et d'Aquilée tenue à Udine ; en voici les actes. M. Verzar en profite pour définir la « Kopienkritik » et en cerner les limites, mais caractériser brièvement aussi cette approche nouvelle du problème des copies qui envisage de plus en plus la statuaire romaine comme un art de l'émulation. L. Rebaudo n'a guère de difficulté à montrer que la tête diadémée (n° 13 du catalogue de Portogruaro), loin de figurer une des femmes de la famille impériale julio-claudienne, n'est autre qu'une tête de divinité, que le satyre n° 27 est moderne, et la petite tête n° 28 l'œuvre d'un faussaire (cf. déjà mes remarques, p. 557). Dans un plus long article (p. 17-40), F. Rinaldi replace fort

proches pour ne pas nuire à la valeur documentaire de ces comparaisons) reproduisent les *militaria* mis au jour. Une belle réalisation d'Archaeopress Publishing Ltd !

Jean Ch. BALTY

Ben N. BERRESSEM, *Die Repräsentation der Soldatenkaiser. Studien zur kaiserlichen Selbstdarstellung im 3. Jh. n. Chr.* Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2018. 1 vol. relié, XI-487 p., VIII pl. (PHILIPPIKA. ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN. CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF ANCIENT WORLD CULTURES, 122). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11032-7.

Il était intéressant d'interroger tout à la fois la politique édilitaire, les émissions monétaires et le portrait des « Soldatenkaiser » pour chercher à définir le message qu'ils entendirent livrer de leur règne, et c'est assurément dans cette approche comparée que réside l'originalité de cette thèse, soutenue en janvier 2017 à l'Université de Trèves, ces différents *media* offrant une parfaite lisibilité de leur politique pour l'ensemble de la population de l'Empire. Ces cinquante ans (235-285) ne sont pas, comme le laisserait entendre le seul terme de « Soldatenkaiser » qui englobe une quinzaine de règnes successifs, une période homogène ; aussi, les nuances qu'apporte l'auteur au tableau trop général que l'on a parfois brossé de ces années de « crise » sont-elles nombreuses, sans bouleverser cependant les grandes lignes d'une évolution que la recherche historique a été conduite à retracer jusqu'ici mais dont il y a lieu de relativiser bien des points. Ainsi en va-t-il pour ce qui est de la vision souvent pessimiste que l'on donne de toute cette période en matière d'activité édilitaire – à Rome, notamment –, de l'absence trop souvent soulignée d'une politique véritablement personnelle de ces empereurs qui ne réagiraient, selon certains, qu'au gré des événements extérieurs – et d'une politique qui ne s'adresserait qu'aux soldats –, ou de l'isolement progressif de leur image et de leur personne par rapport au monde qui les entoure. Monuments (p. 53-132) et portraits (p. 133-334, avec un catalogue des effigies en ronde bosse aux p. 351-399) sont examinés règne par règne, la part réservée à ces portraits étant, on le voit, relativement importante compte tenu de ce qu'ils permettent d'entrevoir différentes stratégies de représentation, que ce soit par « Angleichung » à l'intérieur d'une même dynastie (mais celles-ci, que les uns et les autres, de Maximin le Thrace à Gallien, cherchent à établir, sont bien éphémères) ou par sacralisation de l'image impériale au cours des deux dernières décennies de la période (l'évolution vers un portrait de plus en plus abstrait y est singulièrement rapide, en dix ans, de Claude le Gothique à Probus). Dans ces cinquante ans, le règne de Gallien constitue donc une réelle charnière, se rattachant encore à la tradition antonino-sévérienne sur ce premier point, mais annonçant clairement les règnes suivants pour le second. B. N. Berressem n'a pas manqué de procéder à un examen critique de toutes les identifications proposées et son catalogue ne regroupe donc que 88 portraits (les portraits rejetés sont brièvement discutés, un par un, dans les notes souvent assez denses des p. 135-262). Les disparités sont étonnantes, on le sait, entre les règnes, et ce, quelle que soit leur durée : ainsi 27 effigies de Gordien III et 13 de sa femme Tranquillina, soit 40 portraits pour moins de 6 ans de règne – dont 3 ans de mariage – en regard des 7 effigies de Philippe l'Arabe et de son fils pour un nombre

d'années de règne presque identique ; mais un seul portrait pour des règnes comme ceux de Dèce (l'auteur rejette le portrait en bronze de Deva), de Claude le Gothique ou de Probus, et aucun d'Aurélien… Faut-il vraiment, à cet égard, renoncer à certaines propositions d'identification, comme on le fait encore trop souvent, sous prétexte qu'on ne connaît – jusqu'ici, ajouterai-je – aucune réplique de ces portraits ? C'est ce que fait l'auteur, « mangels weiterer Repliken » (p. 246), à propos d'Herennia Etruscilla, alors même que le buste de Toulouse présente, de son aveu même, tant de points de comparaison avec les effigies monétaires et que ce magnifique portrait, un « Halbkörperbüste », provient d'un domaine impérial qui a livré tant de portraits d'empereurs. Très au courant de la bibliographie de ces toutes dernières années, l'auteur aurait cependant dû tenir compte de l'important article de N. Darrous et J. Rohmer sur Shahba-*Philippopolis* (*Syria*, LXXXI [2004], p. 5-41) et, pour l'ensemble monumental de cette même ville (n. 675), de celui de P. Clauss-Balty (*ibid*., LXXXV [2008], p. 249-292) qui limite l'emploi du nom de *kalybe* aux seuls monuments de Hayat, Shaqqa et Umm ez-Zeitun. On s'étonnera, par ailleurs, que le monnayage de Zénobie et Wahballat ne soit pas pris en compte dans l'examen des émissions monétaires des usurpateurs, ni même simplement évoqué (les deux noms n'apparaissent pas dans l'index), alors que celui d'Uranius Antoninus est étudié (p. 288-292) parmi tous les autres, même les moins connus (Silbannacus, attesté par deux seules monnaies, p. 287-288). À une exception près, l'illustration (pl. I-VIII) reprend un choix de photographies d'avers de monnaies tirées de R. Delbrueck, *Die Münzbildnisse von Maximinus bis Carinus* (Das römische Herrscherbild, III.2), Berlin, 1940. Dans l'ensemble des notes et dans l'imposante bibliographie finale (p. 407-487), le nom de B. M. Felletti Maj est estropié F. Maj. Jean Ch. BALTY

Sven KIELAU, *Terrakotten aus Pergamon, Tonfiguren und -objekte aus der Wohnstadt am Südhang der Akropolis und von weiteren Fundorten*. Berlin, Walter De Gruyter, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, XXV-365 p., 33 fig. coul., 1023 fig. n./b. (PERGAMENISCHE FORSCHUNGEN, 17). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-059813-1.

Les statuettes et autres vestiges en terre cuite furent bien trop longtemps négligés par les archéologues et les historiens. Souvent cantonnée à une approche iconographique et stylistique quelque peu désuète, la coroplathie peine à trouver la place qui lui revient dans la recherche, à savoir celle d'un outil tout à fait probant dans l'étude des cultures antiques. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années environ que de nouvelles approches voient le jour concernant notamment des aspects techniques, la diffusion, mais surtout les contextes archéologiques. Quelques recherches monographiques ont posé les bases d'une analyse moderne, *e.g.* A. Muller, *Les terres cuites votives du Thesmophorion. De l'atelier au sanctuaire* (Études Thasiennes, 17 [1996]) ; D. Graepler, *Tonfiguren im Grab. Fundkontexte hellenistischer Terrakotten aus den Nekropolen von Tarent* (1997) ; G. S. Merker, *The Sanctuary of Demeter and Kore. Terracotta Figurines of the Classical, Hellenistic, and Roman Periods* (Corinth, XVIII. 4, 2000) ou plus récemment F. Rumscheid, *Die figürlichen Terrakotten von Priene. Fundkontexte, Ikonographie und Funktion in Wohnhäusern und Heiligtümern im Licht antiker Parallelbefunde* (2006). C'est dans cette lignée que s'inscrit l'impo-

opportunément les œuvres cataloguées par E. Di Filippo Balestrazzi dans le contexte urbain – le « paesaggio urbanistico » – de *Iulia Concordia*, de la fondation de la colonie au milieu du Ier siècle av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle, en tirant également parti des nombreux blocs architecturaux décorés ayant appartenu à des monuments de la ville et de quelques œuvres disséminées ici ou là (cathédrale et campanile, Palazzo Comunale). E. Pettenò revient sur l'histoire du musée et de ses collections ; elle s'intéresse aussi aux présentations muséographiques successives des œuvres dans le bâtiment. Deuxième volet de cette réunion scientifique, Aquilée fournit la matière des communications suivantes. L. Sperti publie trois *togati* du Palazzo Mangilli, à Udine, provenant très vraisemblablement d'Aquilée (p. 73-94) : ils comptent au nombre des plus anciens exemples de ce type statuaire en Cisalpine, au deuxième quart du Ier siècle av. J.-C. M. Buora s'intéresse à une urne cinéraire qui reprend le schéma décoratif de quelques sarcophages (un grand cartouche inscrit tenu par deux *Erotes*). Fr. Ghedini et G. Salvo renouvellent l'étude du sarcophage de Tortona (p. 109-132), exceptionnel à bien des égards dans une production que l'on est en droit d'attribuer à un atelier d'Aquilée, en suggérant que la représentation du mythe de Phaéton, au milieu du front de la cuve, et celle d'un des petits côtés où elles reconnaissent Éros et Ganymède s'affrontant au jeu des osselets (cf. un passage des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, III, 114-128, et la description du tableau des *Athyrontes* par Philostrate le Jeune, *Im*. 8) soient dues à l'influence de peintures célèbres sur le répertoire de l'atelier cisalpin. P. Casari publie deux portraits inédits, provenant des réserves du musée d'Aquilée : une tête féminine, très abîmée, datable du dernier quart du IIIe siècle, et une tête masculine tout aussi tardive, dont l'état de conservation ne permet malheureusement pas d'assurer qu'elle portait bien une couronne de chêne – ce qui en ferait un portrait impérial. Une dernière communication, due à P. Ventura, fournit un bilan des récents travaux de catalogage, de présentation et de restauration des collections de ce même musée. Un intéressant et utile volume, on le voit.

Jean Ch. BALTY

Boris Alexander Nikolaus BURANDT, *Die Ausrüstung der römischen Armee auf der Siegessäule des Marcus Aurelius in Rom. Ein Vergleich zwischen der skulpturalen Darstellung und den archäologischen Bodenfunden*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2017. 1 vol. broché, III-415 p., dont 246 pl. et 36 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 28). Prix : 45 £. ISBN 978-1-78491-693-0.

On ne l'a que trop oublié : la colonne de Marc Aurèle, qui avait déjà subi, depuis sa construction, incendies et tremblements de terre, a été assez sérieusement endommagée lors du sac de Rome par les lansquenets de Charles Quint en 1527 et a dû être stabilisée, renforcée et restaurée sous le pontificat de Sixte V et la direction de l'architecte Domenico Fontana durant la deuxième moitié du siècle ; certaines parties des reliefs ont également été affectées par ces travaux qui ont conduit à remplacer, par endroits, plusieurs personnages d'une même scène en insérant plus ou moins habilement (les personnages sont généralement de 10 à 20 % plus grands que les personnages originaux), dans les spires du monument, des plaques entièrement sculptées *ex novo* (scènes XXXIV-XXXV, XL, XLVII-XLVIII, LVIII, LXIV, LXIX-LXXI,

LXXVI, LXXIX, CXII-CXIV, en ordre principal). La recherche, le plus souvent centrée sur la narration figurée de ces campagnes militaires des années 166-175 ou sur des problèmes de pure histoire de l'art (comparaisons avec la colonne Trajane et style de la colonne Aurélienne) en a relativement peu tenu compte jusqu'ici ; pour le présent travail, qui visait à vérifier la fidélité de la représentation des armes et de l'équipement des soldats, il était évidemment essentiel de s'assurer de l'authenticité du moindre détail. C'est un premier et important apport de la thèse de B. Burandt, soutenue à l'Université de Cologne en 2015, que de fournir systématiquement un état exact du monument, chaque photographie de détail des spires de la colonne étant accompagnée ici d'une photographie plus petite indiquant en grisé les parties restaurées. La fouille et la publication récente de quatre camps et forts du *limes* danubien (Regensburg-Kumpfmühl, Eining-Unterfeld, Mušov, Iža) occupés durant ces années de guerre, voire détruits par les Marcomans, fournissaient, d'autre part, un précieux dossier de *militaria* pouvant être confrontés avec ceux que figuraient les scènes de la colonne ; c'était l'occasion rêvée d'effectuer ce contrôle, et elle a été parfaitement saisie par B. Burandt. Son travail envisage donc successivement les différentes armes et pièces d'équipement des soldats (épées, armes de jet, casques, cuirasses, boucliers, chaussures, tuniques, pantalons, ceintures, manteaux, étendards et enseignes, instruments de musique, outils, tentes), celles des légionnaires et cavaliers, mais aussi celles des unités auxiliaires ; à la description précise de celles de la colonne fait suite l'examen du matériel retrouvé dans ces camps et forts du *limes* et, pour les textiles qui n'ont évidemment pas été conservés dans ces régions humides, un examen des trop rares stèles et autels funéraires datant de cette deuxième moitié du IIe siècle, des peintures contemporaines et des sources textuelles. Il en ressort que la colonne Aurélienne reproduit sans exception un armement qui a réellement existé et était celui que portaient réellement les soldats des légions et autres unités engagées dans ces guerres, en dépit d'une certaine tendance à l'abstraction ou à la réduction d'échelle de cet équipement. À la différence de ce que l'on observe sur la colonne Trajane, les différentes unités ne peuvent cependant pas être distinguées ici par cet armement, qui leur est commun. Mais la colonne Aurélienne enregistre les changements intervenus sur certains points (boucliers ovales en lieu et place des boucliers rectangulaires, disparition du *pilum* au profit de la lance, port de la tunique à manches) et constitue donc un précieux témoignage sur cet armement vu le peu de stèles et autres reliefs funéraires de cette période. On notera aussi que les casques de « type Niederbieber » demeurent le type courant. Cet excellent travail, fort bien conduit et très documenté (tout au plus regrettera-t-on l'absence d'une carte permettant de localiser les sites fouillés et s'étonnera-t-on que l'auteur n'ait pas connu la publication de la thèse de H. Ubl, toujours signalée, p. 134, comme « Unpubl. Dissertation » [1969] : elle a paru dans la collection « Austria Antiqua », Vienne, 2013), rendra les plus grands services à tous ceux qui seront amenés, à l'avenir, à fouiller des camps ou forts de cette période ; inutile de dire qu'il intéressera aussi au plus haut point les spécialistes de plus en plus nombreux des *militaria* et de l'armée romaine – sans oublier pour autant les historiens de l'art antique, que le réalisme de la représentation ne saurait laisser indifférents. Les 246 planches, de très bonne qualité, reproduisent celles de l'édition Petersen – von Domaszewski – Calderini (1896) ; les figures, réalisées par l'auteur à partir des publications de fouilles (à des échelles certes différentes mais relativement

proches pour ne pas nuire à la valeur documentaire de ces comparaisons) reproduisent les *militaria* mis au jour. Une belle réalisation d'Archaeopress Publishing Ltd !

Jean Ch. BALTY

Ben N. BERRESSEM, *Die Repräsentation der Soldatenkaiser. Studien zur kaiserlichen Selbstdarstellung im 3. Jh. n. Chr.* Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2018. 1 vol. relié, XI-487 p., VIII pl. (PHILIPPIKA. ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN. CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF ANCIENT WORLD CULTURES, 122). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11032-7.

Il était intéressant d'interroger tout à la fois la politique édilitaire, les émissions monétaires et le portrait des « Soldatenkaiser » pour chercher à définir le message qu'ils entendirent livrer de leur règne, et c'est assurément dans cette approche comparée que réside l'originalité de cette thèse, soutenue en janvier 2017 à l'Université de Trèves, ces différents *media* offrant une parfaite lisibilité de leur politique pour l'ensemble de la population de l'Empire. Ces cinquante ans (235-285) ne sont pas, comme le laisserait entendre le seul terme de « Soldatenkaiser » qui englobe une quinzaine de règnes successifs, une période homogène ; aussi, les nuances qu'apporte l'auteur au tableau trop général que l'on a parfois brossé de ces années de « crise » sont-elles nombreuses, sans bouleverser cependant les grandes lignes d'une évolution que la recherche historique a été conduite à retracer jusqu'ici mais dont il y a lieu de relativiser bien des points. Ainsi en va-t-il pour ce qui est de la vision souvent pessimiste que l'on donne de toute cette période en matière d'activité édilitaire – à Rome, notamment –, de l'absence trop souvent soulignée d'une politique véritablement personnelle de ces empereurs qui ne réagiraient, selon certains, qu'au gré des événements extérieurs – et d'une politique qui ne s'adresserait qu'aux soldats –, ou de l'isolement progressif de leur image et de leur personne par rapport au monde qui les entoure. Monuments (p. 53-132) et portraits (p. 133-334, avec un catalogue des effigies en ronde bosse aux p. 351-399) sont examinés règne par règne, la part réservée à ces portraits étant, on le voit, relativement importante compte tenu de ce qu'ils permettent d'entrevoir différentes stratégies de représentation, que ce soit par « Angleichung » à l'intérieur d'une même dynastie (mais celles-ci, que les uns et les autres, de Maximin le Thrace à Gallien, cherchent à établir, sont bien éphémères) ou par sacralisation de l'image impériale au cours des deux dernières décennies de la période (l'évolution vers un portrait de plus en plus abstrait y est singulièrement rapide, en dix ans, de Claude le Gothique à Probus). Dans ces cinquante ans, le règne de Gallien constitue donc une réelle charnière, se rattachant encore à la tradition antonino-sévérienne sur ce premier point, mais annonçant clairement les règnes suivants pour le second. B. N. Berressem n'a pas manqué de procéder à un examen critique de toutes les identifications proposées et son catalogue ne regroupe donc que 88 portraits (les portraits rejetés sont brièvement discutés, un par un, dans les notes souvent assez denses des p. 135-262). Les disparités sont étonnantes, on le sait, entre les règnes, et ce, quelle que soit leur durée : ainsi 27 effigies de Gordien III et 13 de sa femme Tranquillina, soit 40 portraits pour moins de 6 ans de règne – dont 3 ans de mariage – en regard des 7 effigies de Philippe l'Arabe et de son fils pour un nombre

émule du grand peintre de Cos ; ou encore Michel-Ange, décrit sous la plume de Sade comme un tortionnaire, lorsqu'il souhaitait peindre, selon l'antique *mimesis*, l'expression de la douleur d'après nature, comme l'avait fait le grand Parrhasios désirant montrer avec un maximum de réalisme la souffrance de Prométhée supplicié. C'est également l'exemple d'Apelle qui est repris dans un chapitre entier consacré à « l'artiste amoureux de son modèle » : quand Alexandre s'aperçut que le peintre tombait sous le charme de Campaspe, une de ses maîtresses favorites, il la lui offrit ; l'aspect qui séduisait le plus dans cette historiette, c'est qu'elle illustrait en quelle estime étaient tenus les peintres. Mais bien d'autres anecdotes pourraient être citées encore. Riche, brillant et toujours marqué d'une érudition de bon aloi, ce livre est doté d'une illustration démonstrative et de bonne qualité, ce qui ajoute à la séduction qui s'en dégage. Janine BALTY

Sascha KANSTEINER, *Pseudoantike Skulptur II. Klassizistische Statuen aus antiker und nachantiker Zeit*. Berlin, W. de Gruyter, 2017. 1 vol. relié, VIII-124 p., 42 pl. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 47). Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-051797-2.

Ce deuxième volume relatif à la « Pseudoantike Skulptur » (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 291-293) battra indiscutablement tous les records au « Guinness Book » des citations d'*Academia.edu* tant il concerne de statues de nos musées – et de collections privées – « revisitées » en fonction de différentes caractéristiques qui invitent à les considérer comme modernes, c'est-à-dire « nachantik » ; et ce, qu'il s'agisse de têtes sculptées au XVII^e^ siècle (« neuzeitlich ») pour compléter des œuvres mises au jour depuis la Renaissance mais fragmentaires, ou de statues carrément réalisées « à l'antique », voire d'imitations ne datant que de la fin du XIX^e^ ou du début du XX^e^ siècle pour alimenter le commerce d'art et que l'on n'hésitera donc pas à tenir pour des faux. Dans le cadre du projet « Aneigung antiker Skulptur ab dem 16. Jahrhundert. Wahrnehmung und Kanonisierung » auquel il participe comme chercheur, S. Kansteiner a examiné avec la plus grande attention, depuis plus de dix ans, des centaines de statues qu'un index (p. 111-124) permet de retrouver aisément dans le corps du texte et dans les notes, abondantes et précieuses, elles aussi, pour tous les renseignements qu'elles contiennent. Absence de toute concrétion à la surface, qualité médiocre de la copie, mauvaise qualité du marbre utilisé (marbre de Carrare présentant de fortes veines ou des défauts), fausses cassures des membres ou cassures mal rendues, nez intact alors que l'œuvre présente d'autres parties brisées, absence de traces de tenons à des endroits où l'on en attendrait, absence de supports ou supports curieux, manière anormale de sculpter la pupille des yeux, le mamelon des seins ou la toison pubienne constituent autant de critères de suspicion, qui, s'ajoutant souvent les uns aux autres, emportent généralement la décision. Il en résulte que près de cent cinquante des œuvres étudiées ne sont autres que des imitations de statues classicisantes (p. 5-14), des « Neuschöpfungen all'antica » (p. 15-40), des « Umbildungen » modernes d'*opera nobilia* (p. 53-76) ou des imitations de l'un ou l'autre personnage de groupes statuaires classicisants (p. 77-80) – ce qui conduit à prendre également en compte et à réexaminer dans ce volume quelques statues antiques qui ont pu passer pour des « Neuschöpfungen » classicisantes (p. 41-52) mais sont ici tenues pour des

répliques d'œuvres classiques (l'Aurige de l'Esquilin, les différentes répliques du « type Albani – Copenhague », la tête de bronze du Louvre autrefois dite « tête de Bénévent »). Un important appendice (p. 85-102) regroupe une série d'imitations modernes de copies romaines d'*opera nobilia* grecs. C'est toute la chaîne de production de la statuaire antique qui est ici concernée et notre approche de l'histoire de la sculpture grecque et romaine qui s'en trouve ébranlée sur certains points. Les remarques techniques (certaines parfois un peu rapides, voire subjectives) et les conclusions qu'en tire l'auteur se succèdent, quasiment sans appel, tout au long du livre. Gravures et dessins anciens, histoire des collections, catalogues de ventes successives sont tour à tour convoqués pour suivre le cheminement de plusieurs œuvres ; le nom de sculpteurs comme B. Cavaceppi ou I. Buzzi, qui ne se sont pas toujours contentés de restaurer les œuvres, apparaît à différentes reprises ; celui de quelques collectionneurs abusés aussi… Tous nos musées ou presque ont, à un moment ou un autre de leur histoire, acheté ou reçu en don des pièces aujourd'hui suspectes, voire franchement falsifiées. Certaines d'entre elles, de ci, de là, sont cependant encore considérées comme antiques dans des publications récentes (cf. le torse d'Aphrodite dite « Vénus de l'Esquilin » du Louvre, l'Aphrodite du « type Louvre – Naples » de Holkham Hall, l'Hermès Lansdowne ou la Vénus « type Médicis » du Metropolitan Museum, le « pseudo-Discophore » de Bâle). Inutile de dire que les conclusions de S. Kansteiner ne réjouiront et ne convaincront pas tout le monde… Une chose demeure, n'en déplaise à certains de nos collègues anglo-saxons : la « Kopienkritik » a encore de beaux jours devant elle ; car c'est bien à elle que l'on doit cette explosion de notations critiques des plus salutaire. Jean Ch. BALTY

Carolyn HIGBIE, *Collectors, Scholars, and Forgers in the Ancient World. Object Lessons*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 14 x 22 cm, XV-276 p. Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-875930-0.

Voici un ouvrage au titre séduisant et à la couverture attrayante (quoique non référencée de façon adéquate) publié par Oxford University Press. Écrit dans un style alerte et plaisant, il est l'œuvre de Caroyln Higbie à qui l'on devait déjà *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of Their Past*, paru en 2003 chez le même éditeur. Ce livre réjouira l'amateur éclairé qui y trouvera rassemblées à peu près toutes les mentions de collectionneurs, de collections et de faussaires dont nous parlent les textes antiques. Grevé de trop de lacunes et d'une méthodologie incertaine, il décevra pourtant le lecteur informé. Les lacunes d'abord. Puisqu'il traite des collectionneurs, des savants et des faussaires dans l'Antiquité, mon premier réflexe fut d'aller voir ce qui y est dit de Posidippe de Pella, dont la récente et sensationnelle redécouverte nous rend une image tellement vivante sur la célébrité des sculpteurs antiques et les querelles de chapelles entre partisans d'écoles rivales. Mais l'index est muet à ce sujet (il n'est même pas évoqué p. 56 alors qu'il a là toutes les raisons de l'être [*nb* : les références en notes omettent la plupart du temps de donner les pages concernées, ce qui est une régression par rapport aux usages en sciences humaines]). L'index ne reprend pas non plus Jean Hardouin, l'exemple le plus extrême de pyrrhonisme qui en vint à tenir toute la littérature antique pour l'œuvre d'une bande de faussaires. Mieux

Si l'on songe à la découverte récente d'exceptionnelles tombes peintes à Bayt Ras / Capitolias (Jordanie), le sous-sol du Proche-Orient semble encore disposé à nous réserver de très belles surprises. Laurent THOLBECQ

Signe KRAG, *Funerary Representations of Palmyrene Women. From the First Century BC to the Third Century AD*. Turnhout, Brepols Publishers, 2018. 1 vol. broché, XII-421 p., nombr. fig. et graphiques (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-2-503-56965-9.

Partie intégrante et première étude monographique du « Palmyra Portrait Project » financé par la Fondation Carlsberg, cette thèse soutenue à Aarhus en 2015 s'appuie sur un *corpus* de 985 portraits funéraires féminins provenant des nécropoles de Palmyre et s'échelonnant de la fin du Ier siècle av. J.-C. (la plus ancienne inscription de fondation de tombeau date de 12 av. J.-C.) à la chute de la ville en 273 (les deux derniers portraits masculins datés sont de 252/253), soit sur près de trois siècles. Aucune de ces œuvres ne semble dépasser ce repère fatidique, alors même que l'oasis a continué à être habitée bien au-delà ; une page de son histoire avait bel et bien été définitivement tournée. La répartition chronologique de ces portraits en trois groupes proposée par H. Ingholt dès 1928 et adoptée par M.A.R. Colledge en 1976 est ici reprise, mais « testée » sur la base d'un examen systématique de toutes leurs caractéristiques (stèles, plaques de *loculi*, sarcophages, scènes de banquet, statues ou peintures ; gestuelle ; polychromie ; vêtements ; bijoux ; coiffes et coiffures) et, dès lors, nuancée sur certains points, quand bien même elle s'en trouve confirmée dans ses grandes lignes. Une attention particulière est accordée aux plaques figurant deux ou plusieurs personnes, qui, par leur position respective et leur gestuelle, autorisent à entrevoir le rapport familial qui les unit et que ne précisent pas toujours les inscriptions de ces monuments. Les groupes de banquet, qui vont jusqu'à représenter, au IIIe siècle, six, voire sept individus, constituent à cet égard d'étonnantes mises en scène de la famille dans les exèdres des tombeaux où elles sont tout spécialement mises en évidence. S. Krag prend très raisonnablement position contre l'idée de M. K. Heyn que le geste de la main levée tenant le voile ait pu remplacer, comme marqueur féminin, le motif du fuseau et de la quenouille tenus dans la main gauche (p. 35-36), ou celle de C. Finlayson que certains reliefs figurant une femme et un enfant dont le nom ne comporte aucun patronymique puissent faire allusion à un mariage temporaire (mariage *mut'a* ; p. 80-81). Statistiques, graphiques et « camemberts » chiffrent la présence des différentes caractéristiques de ces portraits, jusqu'à la disposition des doigts de la main pour définir certains gestes (un dessin schématique de ces mains eût été plus « parlant » que les brèves descriptions des graphiques 3.5 et 3.6) ; deux de ces gestes sont plus particulièrement étudiés par l'auteur, celui qui retient le voile – et dont la pose est plus ou moins maniérée – et celui de la « mano cornuta » – que l'on évitera cependant de reconnaître sur les scènes de banquet où le banqueteur tient un *skyphos* (p. 41) et où l'annulaire est en réalité replié contre le vase (cf., entre autres, les nos 278, 282, 564). Nombreuses sont, malheureusement, les approximations et formulations maladroites, voire fautives. Palmyre ne s'est jamais appelée Ἁδριανὸν Παλμυρηνόν (p. 6), mais bien Πάλμυρα Ἁδριανή, comme le

montrent les bulles d'archives de l'agora ; ce sont les habitants qui se signalent dans les inscriptions comme Ἀδριανοὶ Παλμυρηνοί. Ἀρετή et σωφροσύνη ne sont pas des adjectifs comme *carissima*, *dulcissima*, *pia*, etc. (p. 68). Pourquoi parler de « loculus plaques » (p. 30) à propos des « Kastengrabreliefs » de Rome et de l'Italie pour avouer, à la phrase suivante, « however, in Rome it […] did not have the same function of sealing a loculus » ? La comparaison avec Palmyre valait, certes, d'être évoquée, mais la dénomination adoptée est assurément erronée. La coiffure de Faustine l'Ancienne n'est pas une « Melonfrisur » (p. 73 : « This hairstyle is generally referred to as the melon or Faustina hairstyle » ; ce sont là deux coiffures tout à fait différentes). Ce n'est pas à proprement parler le bras levé (« the raised arm ») qui est un « female marker » (p. 35), mais le mouvement qu'il produit et qui porte la main au voile posé sur la tête ou au visage, c'est-à-dire le geste même, qui est un marqueur féminin – et ce, qu'il connote la *pudicitia* ou ne soit qu'une pose, plus ou moins maniérée. Le catalogue (p. 161-407), abondamment illustré, fournit une brève description de chaque monument, la date qu'il convient de lui attribuer ou que précise une inscription, ses dimensions, sa localisation actuelle, le texte de l'éventuelle inscription accompagnant le portrait et les références muséographiques et bibliographiques de l'œuvre ; inutile de dire qu'il rendra les plus grands services pour toute recherche ultérieure sur ces portraits féminins qui demeurent une des réalisations les plus fascinantes de la civilisation de l'oasis syrienne. L'approche si détaillée de S. Krag, avec ses chiffrages et les nuances qu'elle apporte aux classements proposés jusque-là, met en évidence les points forts d'une évolution ; elle n'entendait pas épuiser tous les aspects du portrait féminin palmyrénien et note, à plusieurs reprises, que certains d'entre eux, d'ordre esthétique, symbolique ou sémantique, « fall outside the scope of the present study » (p. 109 ; cf. p. 71 à propos de l'étoffe suspendue derrière certaines images : « Here, I address the function and use of the cloth in the portrait reliefs, not its potential symbolism », d'ailleurs qualifié de « largely speculative »). La place même de la femme, à la gauche (n^os^ 33, 525, 715, p. ex.) ou à la droite (n^os^ 137, 138, 436, p. ex.) de son mari, n'a pas non plus retenu l'auteur, qui s'est intéressée, en revanche, à la position qu'elle occupe à côté de lui ou légèrement derrière lui (p. 70-75) ; cette place, ailleurs significative (ou habituelle ?), n'aurait-elle aucun sens à Palmyre ? La forme des bustes et l'évolution que l'on pourrait constater d'une période à l'autre devraient être envisagées aussi et éventuellement mises en rapport avec ce que l'on observe à Rome (les quelques lignes des p. 30-31 ne sauraient suffire ; les graphiques 3.7 et 3.12 semblent indiquer que le nombre des bustes représentés sans bras augmente au III^e^ siècle ; serait-ce dû à la fréquence de leur représentation sous les lits de banquet à cette date ?). D'autres travaux ne manqueront sans doute pas de revenir sur ces différents points ; le *corpus* est maintenant établi – et bien établi –, il suscitera certainement de nouveaux questionnements encore. Jean Ch. BALTY

Caroline ARNOULD-BÉHAR & Véronique VASSAL (Ed.), *Art et archéologie du Proche-Orient hellénistique et romain. Les circulations artistiques entre Orient et Occident*. Oxford, BAR Publishing, 2018. 1 vol. broché, VII-115 p., ill. n./b. & coul. (BAR INTERNATIONAL SERIES, 2897). Prix : 28 £. ISBN 9781407316444.

blement de figurines féminines. Parmi les divinités masculines, signalons Dionysos, Héraclès et Asclépios qui n'est étrangement représenté que sept fois, ce qui surprend vu l'importance de son culte à Pergame. Des figurines de guerriers, de comédiens et autres représentations masculines ainsi que des grotesques et des objets (boucliers, instruments de musique, cornes d'abondance) complètent ce riche corpus. Le chapitre 6 se penche sur des questions d'ordre technique telles que la production, l'établissement de séries, ou l'existence d'ateliers. On soulignera l'utilisation apparemment assez répandue de moules en plâtre, attestés non seulement par leur découverte mais aussi par des traces cuites (de petites perles) laissées sur l'épiderme de nombreuses terres cuites. Le chapitre 7 constitue le catalogue des 1.030 fragments choisis, accompagnés de courtes notices. Un index des termes et sujets traités ainsi que des résumés en anglais et turc complètent l'étude. Une banque de données est consultable en ligne sur le site web du Deutsches Archäologisches Institut (http://arachne.dainst.org/project/pergamischeforschungen17). On saluera certes la présence d'images complémentaires dans cette banque (revers, photos en couleurs, dessins), mais on se demandera pourquoi les milliers de fragments non retenus n'y figurent pas ; dès lors que l'étude se présente comme une base pour des recherches futures en matière de coroplathie pergaménienne, il eût été souhaitable d'y intégrer l'intégralité du corpus découvert. En définitive, l'étude de Sven Kielau peut être qualifiée d'exemplaire : elle fera date, non seulement dans l'analyse de la coroplathie de Pergame et de l'Asie Mineure, mais aussi, de manière plus générale, dans la recherche sur les figurines en terre cuite antiques. Laurent GORGERAT

Friedrich KRINZINGER & Peter RUGGENDORFER (Éd.), *Das Theater von Ephesos. Archäologischer Befund, Funde und Chronologie*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2017. 2 vol. brochés, XLII-541 p., X-473 pl. (847 fig.), 18 plans (dont 1 en portefeuille) (FORSCHUNGEN IN EPHESOS, II/1). Prix : 186 €. ISBN 978-3-7001-7590-2.

Repéré par Cyriaque d'Ancône dès 1446-1447, dessiné par R. Pococke durant son voyage de 1740, le théâtre d'Éphèse allait être en partie dégagé par J.T. Wood en 1866, puis, plus systématiquement, à partir de 1898 et durant cinq campagnes, par l'Institut archéologique autrichien ; s'ensuivit sa publication en 1912 : R. Heberdey, G. Niemann & W. Wilberg, *Das Theater in Ephesos* (*Forschungen in Ephesos*, II). Le développement d'un tourisme de masse, depuis une cinquantaine d'années, et la volonté des autorités turques de présenter, à diverses occasions, des spectacles dans le monument rendaient aujourd'hui nécessaire que l'on procédât à des consolidations et restaurations, à certains aménagements aussi pour éviter d'éventuels accidents de personnes ; compte tenu des travaux qui allaient avoir lieu, la possibilité s'offrait en même temps d'achever le dégagement de quelques secteurs qui étaient demeurés sous la masse de terre provenant de la destruction des maisons du flanc occidental du Panayırdağ par les tremblements de terre des III^e^ et IV^e^ siècles, et de procéder à différents sondages pour contrôler plusieurs points de chronologie ou de technique. Une commission *ad hoc* de l'Académie de Vienne fut créée en 1999 pour établir les grandes lignes d'un projet réalisable et piloter l'ensemble des opérations ; fouilles et

sondages furent entrepris aussitôt, qui se poursuivirent jusqu'en 2011. Les résultats sont aujourd'hui devant nous : texte et planches d'un premier volume ; un deuxième volume, d'ores et déjà en préparation, suivra très prochainement, qui sera consacré à l'analyse architecturale et à une reconstitution théorique du mur de scène destinée à remplacer les deux propositions de G. Niemann (ce volume est confié à l'équipe de la Technische Universität de Vienne qui s'est chargée de tous les relevés géodésiques et du scannage laser 3D du monument). Et ces résultats d'un projet mené tambour battant sont impressionnants. C'est, d'une part, tout le problème des accès extérieurs qui s'en trouve renouvelé par le dégagement spectaculaire du monumental escalier sud (« Stiegengasse », où s'étaient accumulés de 2,50 à 5 m de terre) et de plusieurs vomitoires, dont certains avaient conservé d'importants éléments de leur voûte ; les dimensions du monument peuvent être désormais fixées à près de 150 m de diamètre et sa capacité estimée à quelque 20.000 spectateurs. Accessibilité de l'édifice au départ des rues voisines, distribution du public dans la *cavea* et évacuation de cette foule considérable au terme du spectacle peuvent dès lors être mieux appréhendées que précédemment, le théâtre étant désormais intégré de façon plus précise dans le plan d'ensemble de la ville (plan 17, en dépliant). Les très nombreux sondages effectués autorisent, d'autre part, une approche plus détaillée et plus circonstanciée de l'histoire du monument, depuis la construction d'un premier édifice (dont subsiste tout le niveau inférieur du *logeion*) dans le courant du deuxième quart du IIe siècle av. J.-C., jusqu'aux destructions dues au raid perse du début du VIIe siècle de notre ère (les dernières monnaies retrouvées datent de l'année 615/616). Huit phases successives ont vu l'agrandissement progressif et la transformation du bâtiment de scène (sous les règnes de Domitien et de Trajan, puis au milieu du IIe siècle), certaines modifications du niveau de l'*orchestra* (milieu du IIe siècle également) et l'extension de la *cavea* (peut-être dès le début de l'époque impériale), enfin divers avatars à la fin de l'Antiquité (bouchage de certains accès dès la fin du IVe siècle, puis intégration de toute la partie sud du monument dans l'enceinte byzantine de la ville). Les deux parties du volume publié à ce jour présentent l'analyse archéologique détaillée de chacun des sondages opérés ; elles fournissent l'ensemble du matériel recueilli (céramique, verre, monnaies, terres cuites, objets en métal et en os) et les résultats qui découlent directement de leur étude et des séquences stratigraphiques observées (également présentées en graphiques sous la forme de « matrices de Harris ») ; aux conclusions ponctuelles de chaque sondage fait suite une conclusion générale de cette minutieuse étude archéologique (p. 129-131). Vient alors le catalogue systématique de chacune de ces catégories d'objets (p. 133-338), que complète celui des éléments de sculpture mis au jour entre 1993 et 2012 (p. 339-373) et des inscriptions nouvellement trouvées dans le théâtre (p. 375-415, avec un appendice rappelant le texte des 13 inscriptions, déjà publiées, relatives à certaines étapes de la construction du monument, et un utile tableau de toutes celles qui proviennent également de ce secteur, tableau où sont rappelés les endroits de découverte et la nature ou le sujet du document). Entre bien d'autres trouvailles qu'il ne saurait être question de relever ici, on ne manquera pas de signaler quatre nouveaux piliers se rapportant à des gladiateurs, deux (SK 55-56 ; IN 4-5) comportant une épigramme célébrant Pardos et Achilleus, deux autres (SK 85-86, IN 6-7) livrant seulement les noms de Stephanos et Aithalès, mais figurant en relief ces combattants. Tous les objets découverts sont replacés,

chaque fois que faire se peut, dans la perspective la plus large, qui conduit notamment, pour les monnaies, à s'intéresser à la fréquence des différents ateliers monétaires pour chaque période considérée, mais aussi à comparer cette fréquence avec celle que fournissent d'autres chantiers de la ville (basilique du « Staatsmarkt », « Hanghaus I », « Verulanushallen », p. ex.). La fouille d'une portion de l'aqueduc d'Aristion, qui passe sous la *media cavea* du théâtre pour aller alimenter le nymphée de Trajan, a produit, par ailleurs, d'intéressants restes de faune ; ils sont répertoriés à leur tour (p. 417-432). M. Hofbauer, qui s'est chargé de l'analyse archéologique des sondages, A. Öztütk et G. Styhler-Aydın, qui livreront prochainement l'analyse architecturale du théâtre, présentent enfin les grandes lignes de l'évolution du monument depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive, en allemand (p. 433-473), puis en anglais (p. 475-512) ainsi qu'une rapide conclusion et un tableau récapitulatif, bilingues eux aussi, des différentes phases observées (p. 513-522 et 523-541). L'illustration est abondante et d'excellente qualité : photographies des structures mises au jour par ces sondages et du matériel archéologique découvert, profils de céramique, dessin des petits objets, photographies en couleurs de quelques pièces de céramique et de statuettes en *bigio antico* ou en *alabastro fiorito*, relevés de détail des sondages, plans, élévations et coupes du théâtre. C'est une documentation exceptionnelle qui est mise là à la disposition des chercheurs. Ces volumes récents des *Forschungen in Ephesos* – on pense également à ceux qui ont été précédemment consacrés au prytanée, au *bouleuterion*, au nymphée de Trajan ou aux « Hanghäuser » – comptent au nombre des meilleures publications des grands chantiers de fouilles du monde antique. On ne peut qu'en féliciter l'Institut archéologique autrichien et l'Académie de Vienne, sans oublier les auteurs de ces différents volumes que leur nombre ne permet malheureusement pas de citer nommément ici (il n'y en a pas moins de dix-neuf dans ce cas-ci). Notre réelle reconnaissance leur est acquise pour ce travail rigoureux et si clairement présenté malgré sa complexité. Jean Ch. BALTY

Lidewijde DE JONG, *The Archaeology of Death in Roman Syria. Burial, Commemoration and Empire*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, 18,3 x 26 cm, XV-365 p., 62 fig. n./b. Prix : 74,99 £. ISBN 978-1-107-13141-5.

Christoph EGER & Michael MACKENSEN (Ed.), *Death and Burial in the Near East from Roman to Islamic Times. Research in Syria, Lebanon, Jordan and Egypt*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 260 p., 134 fig. coul., 156 fig. n./b. (MÜNCHNER BEITRÄGE ZUR PROVINZIALRÖMISCHEN ARCHÄOLOGIE, 7). Prix : 149 €. ISBN 978-395490-317-7.

L'archéologie funéraire du Proche-Orient classique reste un sujet relativement négligé ; le pillage ancien et généralisé des nécropoles, la médiocrité de la documentation disponible et l'intérêt appuyé d'une certaine archéologie pour le monumental, le texte et l'image, ont laissé dans l'ombre des pans entiers de la question. À l'heure où sont introduites de nouvelles méthodes d'analyse – *e.g.* bio-anthropologiques –, le sujet connaît un renouvellement salutaire et généralisé dans lequel le monde méditerranéen accuse aujourd'hui encore un retard certain. Deux ouvrages récents tentent de

pistes sont ouvertes et tous les documents mis à la disposition du chercheur. C'est appréciable. Georges RAEPSAET

Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN & Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (Éds.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar*. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini. Madrid, Ediciones Universidad Autónoma de Madrid – Jaén, Editorial Universidad de Jaén, 2018. 1 vol. broché, 566 p., nombr. ill. Prix : 45 €. ISBN 978-84-8344-589-1 et 978-84-9159-087-3.

Par ce gros volume constituant les actes d'un colloque tenu les 3 et 4 mars 2016 à la Casa de Velázquez à Madrid, éditeurs et auteurs de près d'une vingtaine de communications rendent hommage aux travaux de pionnier de Gérard Nicolini dont la thèse sur *Les bronzes figurés des sanctuaires ibériques* (Paris, 1969) a marqué un véritable renouveau des études en ce domaine. C'est l'occasion, pour le récipiendaire, de rappeler les débuts de sa recherche à la fin des années 1950 / début des années 1960, sa méthode, ses fouilles. Le premier volet de ce colloque (« Historiografía y colleciones », p. 21-163) est tout entier consacré à brosser, par petites touches, l'histoire des premiers contacts des archéologues français avec la Péninsule, la constitution des collections ibériques du Louvre et leur installation dans le musée, mais aussi à évoquer les premiers érudits locaux et les collectionneurs (T. Román Pulido à Villacarrillo, G. de Osma y Scull et Adelaida Crooke y Guzmán à Madrid, J. P. Pérez Caballero à Valence). Un deuxième volet (« Orígenes, territorios y santuarios », p. 165-344) regroupe des communications relatives aux rapports entre ces statuettes ibériques et les bronzes phéniciens et orientalisants de la Péninsule au Premier Âge du Fer, à ceux qu'elles entretiennent avec la statuaire en pierre contemporaine, à la valeur de « marqueurs d'une identité » de ces ex-voto, aux rituels et aux structures sociales que permettent de reconstituer les différents types figurés, à leur gestuelle, aux sanctuaires où ils furent trouvés ainsi qu'à la répartition de ces lieux de culte dans le territoire et à leur orientation (on rappellera l'intérêt des observations astronomiques de C. Esteban, montrant que certaines parties de ces cavernes ou abris sous roche se trouvaient éclairées aux équinoxes, procurant de la sorte d'étonnantes hiérophanies solaires). Le troisième volet de cet hommage (« Nuevas aproximaciones », p. 345-566) rend compte de nouvelles approches, dont plusieurs ont été suggérées, voire initiées par les travaux de G. Nicolini : relation des différents types de coiffes féminines avec les différents âges de la vie, relation de certains types figurés avec le culte de divinités guérisseuses, signification des ex-voto d'hommes armés – et non de guerriers, par opposition à des paysans ou artisans qui ne seraient pas armés – dans une société où chacun doit pouvoir prendre les armes pour défendre la communauté, romanisation des sanctuaires – dont certains semblent bien avoir survécu aux Guerres Puniques (Muntanya Frontera de Sagonte) – ; sans oublier les aspects techniques (analyses métallographiques et étude des procédés de fabrication) et l'orfèvrerie (anneaux d'or), également chers à G. Nicolini. C'est tout le monde des bronzes ibériques qui est abordé dans ce beau volume bien illustré, un monde fascinant qui n'a que trop rarement encore retenu l'attention des chercheurs en dehors de la Péninsule, à de rares exceptions près. Jean Ch. BALTY

simultaneously seen and overlooked », p. 201) ; l'explication n'est-elle pas trop « intellectuelle » ? Que ces stratégies visuelles, ces « visual practices » (p. 207), aient conduit les Anciens à disserter doctement sur les mérites respectifs d'une statue en bronze ou en marbre et/ou sur la manière dont le sculpteur avait saisi tel ou tel moment d'un mythe connu de tous et que peintures et mosaïques illustraient par ailleurs en deux dimensions (p. 176-178) est, certes, corroboré par la découverte récente d'une réplique du groupe de Ménélas et Patrocle dans la villa de Luku, où il ornait une salle dont le pavement mosaïqué reprenait le même thème. Il n'empêche que la gêne optique occasionnée par ces tenons que l'on eût souvent pu éviter demeure, et qu'on ne peut entièrement exclure – l'auteur en est parfaitement consciente – que leur présence tienne aussi à des différences de tradition et de pratiques d'atelier, à la qualité médiocre de certains marbres, au manque de confiance que pouvaient avoir certains praticiens dans la stabilité et la solidité de leur œuvre – remarques de bon sens que n'autorisent pas à complètement évacuer cette conception moderne (?) de « statuesque statues » et la réponse de Derrida à la distinction kantienne entre *erga* et *parerga*, dont s'inspire ici le travail (p. 19-22). A. Anguissola a réuni dans ce livre, que nos collègues anglo-saxons qualifieraient à juste titre de « thought-provoking », un impressionnant ensemble de notations qui témoignent à suffisance d'une attention portée aux moindres détails techniques de ces œuvres. La bibliographie (p. 222-252) est abondante et remarquablement à jour ; tout au plus s'étonnera-t-on de ne trouver aucun renvoi à R. Bol *et al*., *Funde aus Milet*, 2. *Marmorskulpturen der römischen Kaiserzeit aus Milet*, Berlin – New York, 2011, que l'on eût attendu pour la Vénus des « Thermes de Faustine » aux p. 75 et 96. L'illustration photographique, parfois un peu grise et pâle, est complétée par d'excellents dessins précisant la forme de ces tenons (fig. 43 a-c, pour le Satyre verseur de Palerme) ou reconstituant leur tracé pour certaines œuvres où ils ont été brisés (fig. 23, 24, 40 a-b, 47 a-d) ; elle accompagne parfaitement la lecture de cet excellent volume.

Jean Ch. BALTY

Luigi SPERTI (Éd.), *Scultura di* Iulia Concordia *e Aquileia*. Giornata di studio Udine, 12 Aprile 2013. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2017. 1 vol. broché, X-163 p., nombr. ill. (RIVISTA DI ARCHEOLOGIA, SUPPLEMENTI 31). Prix : 89 €. ISBN 978-88-7689-292-9.

La sortie de presse et la présentation du catalogue des sculptures romaines du musée de Portogruaro rédigé par E. Di Filippo Balestrazzi (*AC* 83 [2014], p. 556-557) avait été l'occasion d'une journée d'étude consacrée à la sculpture de *Iulia Concordia* et d'Aquilée tenue à Udine ; en voici les actes. M. Verzar en profite pour définir la « Kopienkritik » et en cerner les limites, mais caractériser brièvement aussi cette approche nouvelle du problème des copies qui envisage de plus en plus la statuaire romaine comme un art de l'émulation. L. Rebaudo n'a guère de difficulté à montrer que la tête diadémée (n° 13 du catalogue de Portogruaro), loin de figurer une des femmes de la famille impériale julio-claudienne, n'est autre qu'une tête de divinité, que le satyre n° 27 est moderne, et la petite tête n° 28 l'œuvre d'un faussaire (cf. déjà mes remarques, p. 557). Dans un plus long article (p. 17-40), F. Rinaldi replace fort

opportunément les œuvres cataloguées par E. Di Filippo Balestrazzi dans le contexte urbain – le « paesaggio urbanistico » – de *Iulia Concordia*, de la fondation de la colonie au milieu du Ier siècle av. J.-C. jusqu'au IIIe siècle, en tirant également parti des nombreux blocs architecturaux décorés ayant appartenu à des monuments de la ville et de quelques œuvres disséminées ici ou là (cathédrale et campanile, Palazzo Comunale). E. Pettenò revient sur l'histoire du musée et de ses collections ; elle s'intéresse aussi aux présentations muséographiques successives des œuvres dans le bâtiment. Deuxième volet de cette réunion scientifique, Aquilée fournit la matière des communications suivantes. L. Sperti publie trois *togati* du Palazzo Mangilli, à Udine, provenant très vraisemblablement d'Aquilée (p. 73-94) : ils comptent au nombre des plus anciens exemples de ce type statuaire en Cisalpine, au deuxième quart du Ier siècle av. J.-C. M. Buora s'intéresse à une urne cinéraire qui reprend le schéma décoratif de quelques sarcophages (un grand cartouche inscrit tenu par deux *Erotes*). Fr. Ghedini et G. Salvo renouvellent l'étude du sarcophage de Tortona (p. 109-132), exceptionnel à bien des égards dans une production que l'on est en droit d'attribuer à un atelier d'Aquilée, en suggérant que la représentation du mythe de Phaéton, au milieu du front de la cuve, et celle d'un des petits côtés où elles reconnaissent Éros et Ganymède s'affrontant au jeu des osselets (cf. un passage des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, III, 114-128, et la description du tableau des *Athyrontes* par Philostrate le Jeune, *Im*. 8) soient dues à l'influence de peintures célèbres sur le répertoire de l'atelier cisalpin. P. Casari publie deux portraits inédits, provenant des réserves du musée d'Aquilée : une tête féminine, très abîmée, datable du dernier quart du IIIe siècle, et une tête masculine tout aussi tardive, dont l'état de conservation ne permet malheureusement pas d'assurer qu'elle portait bien une couronne de chêne – ce qui en ferait un portrait impérial. Une dernière communication, due à P. Ventura, fournit un bilan des récents travaux de catalogage, de présentation et de restauration des collections de ce même musée. Un intéressant et utile volume, on le voit.

Jean Ch. BALTY

Boris Alexander Nikolaus BURANDT, *Die Ausrüstung der römischen Armee auf der Siegessäule des Marcus Aurelius in Rom. Ein Vergleich zwischen der skulpturalen Darstellung und den archäologischen Bodenfunden*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2017. 1 vol. broché, III-415 p., dont 246 pl. et 36 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 28). Prix : 45 £. ISBN 978-1-78491-693-0.

On ne l'a que trop oublié : la colonne de Marc Aurèle, qui avait déjà subi, depuis sa construction, incendies et tremblements de terre, a été assez sérieusement endommagée lors du sac de Rome par les lansquenets de Charles Quint en 1527 et a dû être stabilisée, renforcée et restaurée sous le pontificat de Sixte V et la direction de l'architecte Domenico Fontana durant la deuxième moitié du siècle ; certaines parties des reliefs ont également été affectées par ces travaux qui ont conduit à remplacer, par endroits, plusieurs personnages d'une même scène en insérant plus ou moins habilement (les personnages sont généralement de 10 à 20 % plus grands que les personnages originaux), dans les spires du monument, des plaques entièrement sculptées *ex novo* (scènes XXXIV-XXXV, XL, XLVII-XLVIII, LVIII, LXIV, LXIX-LXXI,

contributions de ce volume encourageront une utilisation plus fréquente de la notion qui, à elle seule, résume un phénomène à la fois complexe et familier aux archéologues.

Jordan BOUCARD

Mathilde CARRIVE (Ed.), *Remployer, recycler, restaurer. Les autres vies des enduits peints*. Rome, École française de Rome, 2017. 1 vol. broché, 134 p., 29 pl. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 540). Prix : 23 €. ISBN 978-2-7283-1272-6.

Le présent opuscule publié par l'École française de Rome offre au public intéressé par la peinture antique le compte rendu d'une journée de discussions sur un thème peut-être inattendu à première vue. Le sous-titre qu'il a reçu désigne toutefois clairement la direction qu'a suivie la recherche : « les *autres vies* des enduits peints ». Il y a peu de temps encore, l'enduit peint aurait semblé n'avoir qu'une seule vie, qu'une seule fonction, celle d'offrir un décor aux murs d'une salle. Mais, à y regarder de plus près, on reconnaîtra que c'est le plus souvent sous une forme fragmentaire que l'enduit peint apparaît à l'archéologue – après la fin de son rôle décoratif – et qu'il est donc légitime de s'interroger sur son devenir à la destruction du support mural. Il en va d'ailleurs de même pour toute espèce de matériaux et c'est bien dans la ligne du colloque tenu à Poitiers, en 2002 (*La ville et ses déchets dans le monde romain : rebuts et recyclages*, Montagnac, 2003) que s'inscrit cette recherche. Les composantes en sont reclassées en deux chapitres : le premier examine précisément les fragments d'enduits peints dans leur fonction de matériaux qu'on jette ou que, plus généralement, on remploie, ou même qu'on recycle. Plusieurs exemples sont proposés en divers endroits (à Pompéi, notamment par l'examen des journaux de fouille anciens ; au Vieil-Évreux, dans l'Eure, et ailleurs en Gaule, par la gestion des déblais, directement sur les chantiers ; à Ostie-Porta Marina ou à Aquileia) avec des résultats plus ou moins démonstratifs selon les circonstances : nécessairement moins précis dans les cas où le travail se fait à travers le seul témoignage des archives, mais beaucoup plus convaincants quand il s'agit de constatations *de visu* sur le rôle efficace des fragments d'enduit peint, employés en couche préparatoire dans un sol sablonneux, comme à Ostie ; dans les maisons d'Aquileia, c'est le caractère drainant de leur composition qui a motivé leur utilisation, pour stabiliser un milieu trop humide. Les fragments peints sont devenus, dans ces cas-là, de véritables matériaux de construction. La deuxième partie du livre, plus brève, est consacrée à l'emploi des fragments dans une optique esthétique, indépendante du décor originel et visant à satisfaire le goût des collectionneurs, selon des modalités qui ont évolué du XVIII^e^ au XXI^e^ siècle. Deux articles, par ailleurs, ne se rattachent pas étroitement à l'une ou à l'autre partie mais apportent à l'ensemble d'intéressants compléments : l'un est relatif au statut juridique du décor peint par rapport à la maison à laquelle il appartient (*domus* ou *villa*), l'autre est le récit de la recréation expérimentale d'une fresque romaine, opération « qui redonne vie de manière radicale aux décors détruits » (M. Carrive) et s'inscrit donc aussi dans la problématique de ce livre. I. Bragantini s'est chargée des conclusions et s'y montre enthousiaste devant les progrès accomplis dans cette nouvelle voie de recherche. On ne peut que s'associer à cette réaction.

Janine BALTY

collègues allemands sont aussi actifs, avec une interrogation particulière concernant l'usage fait de ce sujet historique à un certain moment de leur histoire. Le livre en fait vient compléter la série d'ouvrages collectifs sur Sparte qu'Anton Powell édite régulièrement, série qui forme désormais une impressionnante collection. *Indices*.

Jacqueline CHRISTIEN

Emmanuelle HÉNIN & Valérie NAAS (Ed.), *Le mythe de l'art antique, entre anecdotes et lieux communs*. Paris, CNRS Éditions, 2018. 1 vol. broché, 15 x 23 cm, 487 p., 100 pl. (« GÉNÉTIQUE »). Prix : 25 €. ISBN 978-2-271-09020-1.

La peinture grecque est, on le sait, la grande absente de l'histoire de l'art antique, si l'on en juge par ce qu'on devine qu'elle fut. Pour la sculpture, mieux connue grâce à des copies d'époque romaine, le problème est un peu différent ; mais les originaux ne sont pas non plus très nombreux. Les artistes, peintres et sculpteurs qui exercèrent leur art entre l'époque de Périclès et celle d'Alexandre – période d'excellence s'il en fut – ont été cependant considérés pendant des décennies, des siècles même, comme des modèles absolus ; des écrits leur étaient consacrés et d'innombrables anecdotes couraient à leur sujet. Ainsi que le rappelle Agnès Rouveret dans la préface de ce livre, ce sont ces récits, devenus traditionnels, qui ont servi de vecteurs mémoriels dans les liens forts qui unirent, à partir de la Renaissance, l'art antique et l'art moderne. Les livres XXXIV à XXXVI de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien ne contiennent pas moins de cent soixante et une de ces anecdotes qui ont marqué profondément Vasari ; celui-ci s'en est aussitôt inspiré dans ses *Vite* d'artistes. C'est une rencontre, en quelque sorte du même type, qui a donné naissance à l'ouvrage qui nous retient ici : c'est en effet par la conjonction de leurs recherches, au départ divergentes, que V. Naas – spécialiste de Pline – et E. Hénin – davantage centrée sur le passage du texte à l'image et donc spécialiste de la peinture – ont pu concevoir ce long voyage à travers le temps des anecdotes antiques, qui servent tantôt de récits fondateurs aux interprétations modernes, tantôt (mais plus rarement) sont interprétées sur le mode comique ou burlesque. Sans cesse relus, commentés et transformés – dans la mesure où ils sont appliqués à des cas inédits –, ces récits, devenus des lieux communs, contribuent en fait à la création d'interprétations nouvelles. C'est le cas dans ce livre, qui surprend par sa richesse et par l'extraordinaire variété des thèmes, répondant, comme en écho, à la multiplicité des anecdotes elles-mêmes. Mais il est impossible de rendre ici justice à chacun des auteurs de communication de ce qui fut au départ un colloque tenu en octobre 2015 à l'École Normale Supérieure. Je rappellerai seulement, par allusions, quelques-unes des anecdotes les plus célèbres reprises par différents auteurs, directement ou en filigrane : Pausias et Glycère évoqués par Rubens, dans un tableau qui représente le peintre en compagnie de son épouse Isabella Brandt ; ou l'Aphrodite de Cnide, discrètement citée dans quatre lettres d'un poète, lui-même « agalmatophile » ; ou les poèmes composés sur le buste de Louis XIV par Bernin, les pièces italiennes s'attardant à l'image d'Alexandre et à l'éloge d'un Bernin-Lysippe, tandis que les poèmes français célèbrent plutôt un Bernin-Apelle ; mais aussi la figure d'Apelle, qui est à l'honneur à San Domenico de Bologne où fra Damiano, un marqueteur renommé en son temps, se pose en lointain

émule du grand peintre de Cos ; ou encore Michel-Ange, décrit sous la plume de Sade comme un tortionnaire, lorsqu'il souhaitait peindre, selon l'antique *mimesis*, l'expression de la douleur d'après nature, comme l'avait fait le grand Parrhasios désirant montrer avec un maximum de réalisme la souffrance de Prométhée supplicié. C'est également l'exemple d'Apelle qui est repris dans un chapitre entier consacré à « l'artiste amoureux de son modèle » : quand Alexandre s'aperçut que le peintre tombait sous le charme de Campaspe, une de ses maîtresses favorites, il la lui offrit ; l'aspect qui séduisait le plus dans cette historiette, c'est qu'elle illustrait en quelle estime étaient tenus les peintres. Mais bien d'autres anecdotes pourraient être citées encore. Riche, brillant et toujours marqué d'une érudition de bon aloi, ce livre est doté d'une illustration démonstrative et de bonne qualité, ce qui ajoute à la séduction qui s'en dégage. Janine BALTY

Sascha KANSTEINER, *Pseudoantike Skulptur II. Klassizistische Statuen aus antiker und nachantiker Zeit*. Berlin, W. de Gruyter, 2017. 1 vol. relié, VIII-124 p., 42 pl. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 47). Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-051797-2.

Ce deuxième volume relatif à la « Pseudoantike Skulptur » (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 291-293) battra indiscutablement tous les records au « Guinness Book » des citations d'*Academia.edu* tant il concerne de statues de nos musées – et de collections privées – « revisitées » en fonction de différentes caractéristiques qui invitent à les considérer comme modernes, c'est-à-dire « nachantik » ; et ce, qu'il s'agisse de têtes sculptées au XVII^e^ siècle (« neuzeitlich ») pour compléter des œuvres mises au jour depuis la Renaissance mais fragmentaires, ou de statues carrément réalisées « à l'antique », voire d'imitations ne datant que de la fin du XIX^e^ ou du début du XX^e^ siècle pour alimenter le commerce d'art et que l'on n'hésitera donc pas à tenir pour des faux. Dans le cadre du projet « Aneigung antiker Skulptur ab dem 16. Jahrhundert. Wahrnehmung und Kanonisierung » auquel il participe comme chercheur, S. Kansteiner a examiné avec la plus grande attention, depuis plus de dix ans, des centaines de statues qu'un index (p. 111-124) permet de retrouver aisément dans le corps du texte et dans les notes, abondantes et précieuses, elles aussi, pour tous les renseignements qu'elles contiennent. Absence de toute concrétion à la surface, qualité médiocre de la copie, mauvaise qualité du marbre utilisé (marbre de Carrare présentant de fortes veines ou des défauts), fausses cassures des membres ou cassures mal rendues, nez intact alors que l'œuvre présente d'autres parties brisées, absence de traces de tenons à des endroits où l'on en attendrait, absence de supports ou supports curieux, manière anormale de sculpter la pupille des yeux, le mamelon des seins ou la toison pubienne constituent autant de critères de suspicion, qui, s'ajoutant souvent les uns aux autres, emportent généralement la décision. Il en résulte que près de cent cinquante des œuvres étudiées ne sont autres que des imitations de statues classicisantes (p. 5-14), des « Neuschöpfungen all'antica » (p. 15-40), des « Umbildungen » modernes d'*opera nobilia* (p. 53-76) ou des imitations de l'un ou l'autre personnage de groupes statuaires classicisants (p. 77-80) – ce qui conduit à prendre également en compte et à réexaminer dans ce volume quelques statues antiques qui ont pu passer pour des « Neuschöpfungen » classicisantes (p. 41-52) mais sont ici tenues pour des

Umberto PAPPALARDO & Rosaria CIARDIELLO, *Die Pracht römischer Mosaiken. Die Villa Romana del Casale auf Sizilien*. Darmstadt, WBG – Philipp von Zabern, 2018. 1 vol. relié, 208 p., 162 pl. coul. Prix : 49, 95 €. ISBN 978-3-8053-4880-5.

En 1997, la *villa* romaine du Casale, à Piazza Armerina, est inscrite par l'Unesco au Patrimoine mondial de l'humanité. Cette décision marque pour l'édifice, fatigué par des décennies de tourisme destructeur et de structures vieillies, le début d'une nouvelle vie. Une campagne de restauration des mosaïques et des peintures murales mobilise, pendant cinq ans, de nombreux experts, un nouveau dispositif de circulation est installé, où le bois et le verre recyclé remplacent le plastique et le fer et – initiative de première importance – de nouvelles campagnes de fouille sont entreprises par l'Université de Rome (La Sapienza, P. Pensabene), qui permettent d'agrandir la surface connue de la *villa* et de confirmer, d'affiner ou de modifier différents points de la chronologie. Au sein d'un Parc archéologique remodelé, l'édifice rouvre ses portes, le 4 juillet 2012, promis à un succès déjà confirmé aujourd'hui. Telles sont les raisons de la parution de ce beau livre, si bien illustré, qui est essentiellement destiné au grand public cultivé. La première partie (Introduction) est due à U. Pappalardo : après une présentation rapide de la *villa* dans son environnement géographique et historique, l'auteur commente largement les restaurations du bâtiment et des mosaïques. La question de l'identification du propriétaire, qui a toujours passionné les esprits et a beaucoup varié au cours des années, est également abordée : même si l'incertitude du nom demeure, pour Pappalardo, on peut affirmer, au vu de l'architecture et du caractère du décor, qu'il ne pouvait s'agir que d'un haut fonctionnaire de l'administration impériale (civile ou militaire) – c'est la solution généralement admise aujourd'hui. Notons que l'interprétation intéressante mais trop récente (2017) de B. Steger (cf. *AC* 87 [2018], p. 697-700) n'a pu être prise en compte ici, même si l'ouvrage est cité dans la bibliographie finale. Les problèmes de l'origine africaine des ateliers et de la chronologie des pavements ne sont que rapidement esquissés, tandis que l'intérêt se marque davantage pour « les artisans au travail » (questions techniques relatives à la fabrication des mosaïques). Le chapitre se conclut sur une classification des thèmes (motifs décoratifs et géométriques, scènes de la vie quotidienne, scènes de genre, scènes mythologiques), qui définissent la *villa*, dans sa *pars urbana* (*locus amoenus* où le *dominus* s'adonne aux plaisirs intellectuels), comme dans sa *pars rustica* (lieu de production qui assure à la famille sa richesse). En annexe, on trouvera la traduction des témoignages de Pline (XXXVI, 61, 185-189) et de Vitruve (VII, 2-5) sur l'art de la mosaïque. La deuxième partie du livre, confiée à Rosaria Ciardiello, est consacrée à la description des pavements, conçue comme un itinéraire à travers la *villa*, itinéraire dont la poursuite est facilitée par la présence, au début du livre (p. 8-9), d'un grand plan où chaque salle est soigneusement numérotée. Au fil de la promenade, se distribuent les informations sur la fonction des lieux (thermes, palestre, *aula* basilicale...) et les analyses des mosaïques elles-mêmes, où sont souvent cités les auteurs des recherches antérieures. La diversité de ces avis peut nuire parfois à la cohérence du développement : alors qu'au début une chronologie au IV^e^ siècle, en deux phases – constantinienne et théodosienne –, est affirmée pour les mosaïques, R. Ciardiello signale, dans son commentaire des scènes à personnages, les identifications de G. V. Gentili relatives aux membres de la famille de l'empereur

Maximien (fin du IIIe s.), en qui il voyait le propriétaire de la *villa* (mais son hypothèse n'a pas été retenue). C'est sans doute le désir de fournir l'information la plus complète possible qui a primé ici sur une position plus logique – qui eût été d'opter toujours pour la même solution. Mais le but était, dans ce livre, d'éclairer le mieux possible un large public ; le lecteur soucieux d'une vision plus scientifique n'a d'ailleurs pas été tout à fait oublié puisqu'une bibliographie très complète est à sa disposition en fin de volume. Insistons enfin sur la qualité de l'illustration : les excellentes photographies de Luciano et Marco Pedicini contribuent pleinement à justifier le titre de l'ouvrage, « La splendeur des mosaïques ». Janine BALTY

Jutta DRESKEN-WEILAND, *Mosaics of Ravenna. Image and Meaning*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol. relié, nombr. ill. Prix : 86 €. ISBN 978-3-7954-3206-5.

Ce très beau livre sur les mosaïques de Ravenne, également publié en allemand sous le titre *Die frühchristlichen Mosaiken von Ravenna. Bild und Bedeutung* chez le même éditeur, comprend, entre un court prologue et une brève conclusion, trois grandes parties entre lesquelles sont répartis les monuments de Ravenne décorés de mosaïques d'après leur fonction (je traduis les titres) : I. « Une sépulture privée et ses mosaïques : le Mausolée de Galla Placidia » (on notera que l'auteur accepte l'interprétation devenue maintenant évidente que ce n'était pas la sépulture de Galla Placidia. Le titre du chapitre aurait peut-être pu l'indiquer, mais ce n'était sans doute pas nécessaire dans la mesure où c'est devenu un *locus communis*) ; II. « L'iconographie des espaces baptismaux » qui regroupe évidemment le Baptistère de la cathédrale, expression que l'auteur préfère à celle de Baptistère des Orthodoxes, et le Baptistère des Ariens ; III. « L'iconographie des mosaïques dans les édifices ecclésiastiques » (« church buildings », partie où l'on trouve, sans surprise, Saint-Apollinaire-le-Neuf, Saint-Vital, Saint-Apollinaire in Classe, et, en dernier, « Un oratoire privé : la chapelle archiépiscopale »). C'est sans doute la présence de ce dernier ensemble qui a empêché de donner à cette troisième partie le titre plus simple de mosaïques d'églises. En fait ce regroupement thématique correspond à peu près à un ordre chronologique sauf précisément pour la chapelle archiépiscopale qui avait sa place, d'après la chronologie acceptée par l'auteur, après les pages consacrées à Saint-Apollinaire-le-Neuf ou même avant celles-ci puisque les mosaïques des deux monuments sont contemporaines. Malgré le titre qui donne l'impression que J. Dresken-Weiland consacre le livre entièrement aux mosaïques et à leur signification, on voit facilement qu'il s'agit en fait d'un livre consacré aux monuments paléochrétiens de Ravenne. En effet, pour chaque monument étudié, quelques pages sont consacrées à l'architecture, ce qui était indispensable pour un livre visant clairement un lectorat allant au-delà du cercle restreint de spécialistes. Dans cette perspective, il n'aurait pas été inutile d'inclure dans les illustrations les plans des principaux monuments, qui auraient facilité la lecture, par exemple pour un monument aussi complexe que Saint-Vital, mais c'est le cas aussi pour le Baptistère de la cathédrale où l'emplacement des mosaïques (dont l'auteur tire des conclusions intéressantes) aurait ainsi pu être rendue visible. Mais c'est bien sûr sur les mosaïques que porte l'essentiel du livre ; et, pour ce qui est des mosaïques, c'est l'iconographie qui est l'élément principal, ce qui

en rapport avec le polymorphisme du Christ. Cette interprétation est moins évidente, sinon peu vraisemblable à Saint-Apollinaire-le-Neuf. Ce choix me semble difficile à expliquer ici. P. 139, la note 469 renvoie à un Cutler 2011, qui n'apparaît pas dans la bibliographie donnée à la fin du volume : il s'agit de son article « The Matter of Ivory and the Movement of Ideas: Thoughts on some Christian Diptychs of Late Antiquity » in Meredith, Hallie G. (éd.): *Objects in Motion: The Circulation of Religion and Sacred Objects in the Late Antique and Byzantine World* (BAR International series 2247), Oxford, 2011, p. 57-72. Une remarque importante est faite à propos des chapiteaux de Saint-Apollinaire in Classe qui sont plus anciens que l'église elle-même et sont restés dans des dépôts pendant deux ou trois décennies. À propos de la Croix de l'abside de cette église, l'auteur évoque un certain nombre de croix, réelles ou représentées, avec un buste du Christ à la croisée des bras ou au-dessus de la croix. Je ne suis pas sûr que les deux séries soient à interpréter de la même façon. Pour les bustes du Christ au-dessus de la croix, il faut mentionner l'abside de Saint-Jean-du-Latran à Rome où une telle iconographie est vraisemblable et qui serait l'exemple le plus ancien connu de la série. On ne peut qu'être d'accord avec la constatation que l'iconographie de l'abside de la chapelle archiépiscopale ne peut pas être interprétée dans un sens anti-arien. L'auteure suggère, à titre d'hypothèse, que l'inscription pourrait contenir un subtil message allant dans cette direction. Cela ne peut certes pas être exclu, mais, par principe méthodologique, je préfère m'abstenir d'hypothèses aussi ténues, même si elles sont loin d'être absurdes et même si, parfois, il est inévitable qu'on en fasse : elles peuvent être fécondes, mais, trop souvent, on les voit reprises comme des certitudes qui finissent par se répandre. Ce livre en tout cas mérite d'être lu et regardé, tant pour son texte que pour son illustration. D'un point de vue formel, il n'y a rien à lui reprocher. Il mérite de figurer dans de nombreuses bibliothèques ; son format, qui permet des photographies de qualité et de bien voir les détails, entraîne évidemment un certain coût, mais qui reste très raisonnable, compte tenu de la richesse et de la qualité de son contenu. Jean-Michel SPIESER

Marie-Patricia RAYNAUD & Agron ISLAMI, *Corpus of the Mosaics of Albania*. 1. *Butrint* intramuros. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol. relié, 292 p., 319 fig. (MOSAICS OF THE BALKANS 1). Prix : 40 €. ISBN 978-2-3561-3221-5.

Une nouvelle collection est née : les « Mosaics of the Balkans » ! Après plusieurs années de fouilles en Albanie, M.-P. Raynaud a décidé, en 2012, de mettre en œuvre – en collaboration avec son collègue, le restaurateur albanais A. Islami – un *Corpus des mosaïques d'Albanie*, qui constituerait un inventaire complet de tous les pavements découverts dans le pays, qu'ils soient conservés *in situ*, dans un musée ou dans un dépôt provisoire. La nécessité de réunir à cet effet une documentation exhaustive, site par site, offrirait du même coup l'occasion de former une équipe de spécialistes, soucieuse de parcourir les différentes étapes de l'activité archéologique, du terrain à la publication – un beau projet que l'accord passé, en 2013, entre l'Albanie et la France a rendu maintenant réalisable. Le site de la péninsule de Butrint (Butrint *intra-muros*) a été choisi comme premier objet d'étude, en raison du soutien accordé au projet de *corpus* par la « Butrint Foundation », et la préparation du volume I, tant dans les

archives que sur le terrain, a débuté dès 2015. Plusieurs autres volumes sont d'ores et déjà prévus (Byllis, Saranda, Durres, Apollonia, Lagha et Skhodra) et l'on ne peut que s'en réjouir : le livre qui sort aujourd'hui est, en effet, un *corpus* modèle ! Une courte introduction brosse, photographies et cartes à l'appui, la situation géographique de Butrint, au bord de son lac poissonneux, et rappelle rapidement les grandes lignes de son histoire, des lointains ancêtres illyriens au protectorat italien et aux premières fouilles des années 1930. Mais c'est depuis la fin du XX^e^ siècle, quand en 1992 Butrint fut désignée par l'Unesco comme appartenant au patrimoine culturel mondial, que la recherche archéologique déboucha sur d'importants résultats – contexte dans lequel s'inscrit désormais ce *corpus* de mosaïques. Le volume comporte deux parties distinctes, d'égal intérêt : le catalogue proprement dit et une série d'études particulières sur certaines des mosaïques. Dans le catalogue sont regroupées, par ordre chronologique, vingt-sept notices (une mosaïque d'époque hellénistique, quinze d'époque romaine et onze d'époque protobyzantine), chacune de celles-ci présentant, dans une même succession, toutes les informations techniques nécessaires (type de mosaïque, dimensions, densité des cubes, couleurs, état de conservation et restaurations éventuelles, description des motifs ou des images, discussion de la datation). Le deuxième chapitre contient huit articles de nature diverse, destinés à éclairer l'un ou l'autre aspect de tel pavement du catalogue (différents auteurs y ont contribué : E. Neri, M.-P. Raynaud, A.-O. Poilpré) ; cette initiative est bienvenue car de tels commentaires n'auraient pu être intégrés dans les notices elles-mêmes sans créer une impression de surcharge et nuire à l'uniformité de la présentation. À côté d'études sur des points précis (utilisation des tesselles de verre, analyses iconographiques ou observations d'ordre architectural), on trouve aussi des développements de synthèse plus larges : l'un concerne l'apport des mosaïques à l'histoire du site, un autre – bien documenté et convaincant – identifie les ateliers qui ont travaillé à Butrint à l'époque romaine (treize mosaïques sur quinze appartiennent à un même groupe) et au début de l'époque byzantine (toutes les mosaïques de deux des basiliques et du baptistère sont dues à l'activité d'un seul atelier qui avait œuvré aussi à Nicopolis, en Grèce) ; enfin, une longue étude générale est consacrée à ce prestigieux baptistère, à l'iconographie très particulière de sa mosaïque et à sa place dans le développement de ce type de bâtiment dans la première moitié du VI^e^ siècle. Le chapitre se clôt sur le problème de la conservation, qui se pose à chaque mission ; c'est l'occasion pour M.-P. Raynaud de définir le rôle de chacun des membres de l'équipe dans ce travail matériel, délicat et essentiel, supervisé en finale par A. Islami. Les responsables des recherches en bibliothèque, préalables à l'édition, ne sont pas oubliés non plus ; tous sont cités. Le *Corpus* des mosaïques d'Albanie est vraiment une œuvre collective et réussie, à laquelle on souhaite chance, succès et longue vie. On n'émettra qu'un seul regret (qui ne concerne d'ailleurs pas les auteurs, mais l'imprimeur) : quel dommage qu'un grand nombre des photographies, par ailleurs excellentes, soient beaucoup trop sombres et dès lors peu lisibles ! Janine BALTY

terme de la lecture de cet ouvrage, quelques remarques s'imposent. L'ouvrage pâtit d'un certain nombre de faiblesses qu'il ne saurait être question de toutes relever ici. D'une grande densité et d'une érudition soutenue, ce recueil, écrit d'une belle plume, n'est pas de lecture facile et ce pour plusieurs raisons : l'ampleur prise par les notes de bas de page (p. 1, 33, 51, etc.), qui occupent parfois une page entière (p. 22, 41, 59, etc.), interrompt constamment le fil de la lecture. Le lecteur peine à affronter cette masse compacte d'informations qui s'avère pourtant d'un grand intérêt. À cela, s'ajoutent les nombreuses digressions de l'auteur, l'abondance des citations et les allers-retours incessants entre texte et notes qui sont autant d'obstacles à la fluidité du discours. Le lecteur perd souvent le fil du propos et peine à en dégager les idées essentielles, et plus encore les apports personnels de l'auteur. Une solide conclusion générale et un résumé en anglais auraient ainsi permis de synthétiser les idées avancées et d'assurer une meilleure diffusion des résultats de cette étude. Ces quelques remarques sur la forme ne doivent cependant pas masquer le travail de fond que nous propose ici l'auteur. Le lecteur a conscience d'être devant un travail de recherche d'une grande générosité : P. Juhel nous livre sans hésitation le résultat de ses recherches et les conclusions auxquelles il est parvenu au terme d'un travail de plusieurs années. Cet ouvrage, qui s'adresse surtout à un lectorat de spécialistes de la question militaire, dresse un bilan indispensable de l'historiographie moderne qui a construit au fil du temps une histoire devenue bancale, si ce n'est parfois fantasmée, autour de la phalange et des institutions militaires macédoniennes. L'auteur s'est attelé à une tâche immense et nécessaire, celle de dénouer les fils d'un écheveau complexe qui s'est formé autour de l'un des thèmes favoris de l'*Altertumswissenschaft*. La masse documentaire réunie fait de cet ouvrage un outil destiné à une meilleure compréhension de l'infanterie d'élite macédonienne, même si les analyses et les conclusions ne manqueront pas de susciter de vives discussions.

Isabelle WARIN

Dominique MULLIEZ (Ed.), *Thasos. Métropole et colonies.* Actes du symposium international à la mémoire de Marina Sgourou, Thasos, 21-22 septembre 2006. *Θάσος. Μητρόπολη και αποικίες.* Πρακτικά του διεθνούς συμποσίου στη μνήμη Μαρίνας Σγούρου, Θάσος, 21-22 Σεπτεμβρίου 2006. Paris, De Boccard, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, ill. n./b., 454 p. (RECHERCHES FRANCO-HELLÉNIQUES, 5). Prix : 84 €. ISBN 978-2-86958-288-0.

L'ouvrage rassemble les actes d'un colloque organisé en 2006 en l'honneur de l'archéologue grecque Marina Sgourou, disparue prématurément après avoir consacré une grande partie de sa carrière à Thasos. Il comprend 24 contributions en français, en anglais et en grec, organisées de manière globalement thématique malgré l'absence de subdivision affichée. Les trois premières contributions dressent le décor de l'environnement thasien, en s'appuyant sur les données de la géoarchéologie et de la géomorphologie. Laurent Lespez retrace l'évolution des paysages thasiens depuis le Néolithique jusqu'à la fin du premier millénaire av. n.è. au gré des interactions homme-milieu, tandis que Gilles Sintès consacre une étude spécifique à la plaine de Liménas, lieu d'implantation du centre politique de la cité, fortement modifiée au fil

des siècles par l'anthropisation. Michèle Brunet et Zissis Bonias proposent ensuite un résumé des grandes phases de la géohistoire de Thasos à travers sa carte archéologique, tout en rappelant justement au lecteur les risques d'une lecture déterministe des rapports entre dynamiques environnementales et histoire des sociétés. Les trois contributions suivantes ont pour dénominateur commun la guerre : Anagnostis Agelarakis et Foteini Zafeiropoulou présentent les spectaculaires « polyandria » de Paros, tombes communes archaïques à probable recrutement militaire, à partir desquelles ils concluent à la constitution de Paros comme cité-état dès la fin du VIII^e^ siècle av. J.-C. ; François Salviat s'intéresse quant à lui au parcours du célèbre poète et général Archiloque, retraçant sa biographie militaire et personnelle, entre Thasos et Paros ; Angeliki Simosi étudie enfin le port de guerre de Thasos, constitué en plein cœur de la cité antique comme un véritable prolongement maritime de ses remparts. Deux articles traitent ensuite de questions architecturales. Tony Kozelj et Manuela Wurch-Kozelj proposent une nouvelle analyse (richement illustrée) de l'édifice à *paraskenia* de l'agora de Thasos, qu'ils proposent d'interpréter comme le propylée d'un bâtiment public qui pourrait avoir abrité les archives de la cité. Analysant les toitures des sanctuaires thasiens, Marie-Françoise Billot et Tony Kozelj décrivent quant à eux la mise en place au VI^e^ siècle av. J.-C. d'un système composite propre à Thasos, faisant notamment appel au travail d'artisans laconiens. Trois communications examinent différents aspects de l'occupation du territoire de Thasos. Giorgos M. Sanidas montre l'importance de l'insertion des activités économiques au cœur même de l'espace urbain, depuis la formation de la cité (autour d'un réseau de mines) jusqu'à l'époque classique où les activités se diversifient. Maria Nicolaïdou et Ioanna Patera présentent ensuite un ensemble de vestiges témoignant de l'implantation des Thasiens à l'Est de la Neapolis, notamment les restes d'une ville fortifiée identifiée comme l'antique Akontisma, et les ruines d'un probable comptoir commercial fortifié sur le littoral. Stratis Papadopoulos, Basileia Papalazarou et Sophia Tsoutsouben-Liouliou dressent enfin le bilan des travaux de M. Sgourou dans la nécropole archaïque et classique de Thasos, en s'attardant sur quelques objets métalliques tout à fait exceptionnels retrouvés parmi les mobiliers funéraires. Cinq contributions traitent de questions céramiques. Stefanos Gimatsidis s'efforce de restituer la naissance des réseaux d'échange dans le nord de l'Égée, aux époques géométrique et archaïque, à partir d'une analyse fondée sur les amphores commerciales. La contribution d'Anne Coulié est consacrée à la production du « Peintre des lions dansants », richement représentée à l'Artemision ; elle propose d'y voir les premières productions figurées d'un atelier de l'Ionie du Nord qui reste encore mal connu. Jean-Jacques Maffre, étudiant les rares exemplaires de vases attiques à figures rouges découverts à Thasos, conclut au peu de succès de cette catégorie céramique qui n'a pas été imitée localement. Jacky Kozlowski s'interroge sur la fonction probablement cultuelle des vases annulaires surmontés d'hydries miniatures, découverts en grand nombre dans le sanctuaire de Déméter. Katerina Bextis et Eleutheria Theodoroudi présentent enfin un atelier de production d'amphores d'époque hellénistique découvert à Liménaria. Cinq communications sont consacrées au travail de la terre cuite et à la sculpture. À partir des découvertes de l'Artémision, Stéphanie Huysecom-Haxhi analyse l'évolution technique, iconographique et stylistique de la petite plastique thasienne dont elle montre la forte tendance au syncrétisme culturel.

Katerina Chrysanthaki-Nagka examine un sarcophage en terre cuite de la nécropole de Galepsos, orné d'un décor au sceau cylindrique représentant l'aveuglement du cyclope Polyphème par Ulysse, qui témoigne de rapports artistiques étroits entre la colonie et sa métropole Thasos. Bernard Holtzmann commente ensuite un fragment de stèle funéraire à fronton de style sévère, représentant une tête de femme dans laquelle il décèle l'influence de Paros. Konstantina Panousi s'intéresse quant à elle à un ensemble de stèles funéraires représentant des femmes sur le point d'accoucher. Elle montre que, malgré le rapprochement fréquemment effectué entre la mort du guerrier au combat et la mort de la femme en couche, l'iconographie de la seconde apparaît bien plus pathétique qu'héroïque. Arthur Muller traite enfin d'un acrotère en marbre représentant une femme en position de course aérienne, caractéristique du second classicisme, qui constitue le premier exemple de sculpture architecturale connu à ce jour à Thasos. Deux contributions traitent des monnayages thasiens. Olivier Picard décrit la politique monétaire de Thasos à partir de l'analyse de ses systèmes monétaires successifs et de la circulation des monnaies. Marie-Christine Marcellesi envisage quant à elle la nature des rapports entre Thasos et ses colonies suggérés par leurs monnayages (liens culturels et politiques par l'iconographie, économiques par la métrologie). Le dernier article, rédigé par Yves Grandjean, est enfin consacré à un petit corpus de sept inscriptions (vœu de bonne navigation, commémoration de voyages officiels, etc.) provenant du sanctuaire d'Aliki, dont l'importance apparaît ainsi confirmée de l'époque archaïque jusqu'à la fin de l'époque impériale dans les voies de circulation thasiennes. L'ouvrage finit un peu abruptement, dénué d'une conclusion générale qui aurait pu être bienvenue pour ressaisir l'unité de l'ensemble. Il n'en reste pas moins un livre à la fois agréable à lire (notamment grâce à un important corpus d'illustrations et la présence de résumés en trois langues), et extrêmement riche. La mise à jour des articles depuis le colloque de 2006 permet d'éviter l'écart que l'on aurait pu craindre entre le contenu de l'ouvrage et l'actualité de la recherche, et l'on ne peut ainsi que se réjouir de voir enfin paraître ce gros volume qui offre un précieux renouvellement des connaissances sur l'histoire et l'archéologie de Thasos et de ses colonies. Reine-Marie BÉRARD

Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente. Vol. XCII*, Serie III, 14. 2014*. Athènes – Rome, SAIA – Giorgio Bretschneider Editore, 2016. 1 vol. 21 x 31 cm, xi-294 p. Prix : 150 €. ISSN 0067-0081.

À l'occasion des cent ans de l'*Annuario* (sous-titre : « 1914 - 2014: Cento anni di annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente »), plusieurs grands noms, parmi les hellénistes, de toutes nationalités, rendent hommage à la qualité scientifique de la revue, medium privilégié des missions de la SAIA : C. Ampolo rappelle que le premier volume de 1914, alors *Annuario della* Regia *Scuola…*, portait l'empreinte forte de D. Comparetti, père des études antiques italiennes modernes, mêlant archéologie, histoire et épigraphie, un trait qui ne sera pas démenti ; l'amplitude géographique de la revue couvre la Grèce continentale – essentiellement Athènes –, les îles grecques (la Crète, Lemnos et le Dodécanèse), ainsi que les régions correspondant à l'expansion coloniale italienne, le Levant et le

(chap. 1), aux écritures précarolines (chap. 2) et insulaires (chap. 3), à la minuscule caroline (chap. 4), aux écritures gothiques au Nord des Alpes (chap. 5) et enfin aux écritures italiennes de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance (chap. 6). Chaque chapitre se présente de la même façon : après une page d'introduction générale, plusieurs doubles pages sont consacrées à des écritures spécifiques, illustrées chacune par la reproduction d'un extrait manuscrit tiré des collections de Saint-Gall. Par exemple, la description de la *capitalis quadrata* est éclairée par la reproduction d'une page du Cod. Sang. 1394 présentant un passage de l'*Énéide* de Virgile (le *Vergilius Sangallensis,* copié vers 400). Le chapitre 7 (dû à Cornel Dora) présente l'histoire du scriptorium et de la bibliothèque de Saint-Gall ; le huitième (par Cornel Dora et Franziska Schnoor) est consacré aux initiales enluminées, tandis que le neuvième (par Peter Erhart) propose un parcours plus rapide dans les écritures documentaires. Le chapitre 10 (« Musteralphabete », par Klaus-Peter Schäffel) reconstitue, comme sur un cahier d'écolier, les alphabets types des principales écritures traitées dans les six premiers chapitres (à quelques exceptions près, comme la mérovingienne ou l'alphabet runique anglo-saxon qui ne sont pas repris). Sont ainsi présentés (sur base des documents de Saint-Gall dont la liste est reprécisée à la page 124) les alphabets de la *capitalis quadrata,* la *capitalis rustica,* l'onciale, la semi-onciale (cf. chapitre 1), la semi-onciale insulaire, la minuscule insulaire (cf. chapitre 3), les minuscules rhétique et alémanique (cf. chapitre 2), la minuscule caroline (cf. chapitre 4), la *rotunda* (cf. chapitre 6), la *textualis formata,* la bâtarde (cf. chapitre 5), la minuscule et la cursive humanistiques (cf. chapitre 6). Comme le signale une note à la dernière page, les alphabets en question sont également disponibles sous forme de polices à télécharger sur le site internet www.kps-fonts.ch. Le chapitre 10 explique aussi par l'exemple le vocabulaire paléographique (en allemand, évidemment) servant à décrire les différentes parties des lettres. Un appendice est consacré à l'étrange écriture oghamique, originaire d'Irlande, attestée dans le codex 904 de Saint-Gall. L'ouvrage se clôt par quelques pages de notes et une liste des sources manuscrites (on regrettera l'absence de bibliographie générale ; les ouvrages paléographiques de référence les plus souvent cités dans les notes sont, à première vue, Bischoff et Battelli). L'ensemble de l'ouvrage est un vrai régal pour les yeux, et constitue une excellente introduction à la paléographie, à travers le prisme des collections de l'abbaye de Saint-Gall.

Aline SMEESTERS

Patrick MORANTIN, *Lire Homère à la Renaissance. Philologie humaniste et tradition grecque*. Genève, Droz, 2017. 1 vol. broché, 17,5 x 24,8 cm, 407 p. (TRAVAUX D'HUMANISME ET RENAISSANCE, 575). Prix : 108 CHF. ISBN 978-2-600-01911-8.

L'auteur se propose d'étudier la démarche épistémologique de deux humanistes du XVI^e^ siècle dans leur étude des œuvres d'Homère. L'un, l'Italien Vettor Fausto, titulaire de la chaire de grec de l'École de Saint-Marc à Venise, est maintenant presque un inconnu par rapport au second, le Français Guillaume Budé, helléniste par excellence, qui persuada le roi François I^er^ de créer ce qui devint le Collège de France. Or, ces deux figures humanistes de la Renaissance qui fréquentaient des personnalités intellectuelles de premier plan (Érasme, Jean Lascaris) avaient des préoccupations

scientifiques identiques : il était donc logique de les replacer dans leurs contextes littéraire, linguistique, social. Pour ce faire, après la liste des abréviations (p. 7-8) et l'introduction (p. 9-16), P. Morantin consacre à ce travail deux parties (p. 17-178 et 179-357), divisées respectivement en deux et trois chapitres, résumées dans la conclusion (p. 359-378), elle-même suivie de la bibliographie (p. 379-392), de l'index des noms (p 393-401) et de la table des matières (p. 403-407). Un des premiers points soulignés fortement par P. Morantin est le plurilinguisme – langue vernaculaire, grec et latin – ou le bilinguisme – grec, latin – de ces deux humanistes occidentaux : l'étude du grec était jugée nécessaire pour bien appréhender le latin (p. 21-89), tant la structure grammaticale des deux langues était perçue comme semblable, et parce qu'il convenait d'imiter les anciens Romains eux-mêmes, qui s'efforçaient de pratiquer un bilinguisme latin – grec (Cicéron). De plus, la présence d'une forte communauté grecque à Venise favorisait l'apprentissage du grec, même si la langue grecque parlée à la Renaissance était éloignée du grec attique de l'Antiquité. Leurs sources des œuvres d'Homère peuvent être assez aisément identifiées. En effet, le *Venetus* A, le plus fameux manuscrit d'Homère, plus tard « redécouvert » par Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison, était alors consultable, la bibliothèque du cardinal Bessarion, grand amateur d'œuvres antiques, transportée à Venise en 1469, ayant été accessible à Vettor Fausto par l'intermédiaire de plusieurs humanistes intéressés par cette excellente bibliothèque. La connaissance approfondie de ce manuscrit et de quelques autres qu'avaient Vettor Fausto et Guillaume Budé se décèle sans difficulté à la lecture de leur exemplaire de l'*editio princeps* d'Homère, celui de V. Fausto à la bibliothèque de Saint-Marc de Venise sous la cote *Marcianus gr*. IX 35 et celui de G. Budé à la bibliothèque Firestone de l'Université de Princeton sous la cote ExI 2681.1488Q. Dans leurs annotations des textes homériques, les deux humanistes s'appuyaient sur les scholies de ceux qui sont appelés les philologues de l'Antiquité (Aristarque, Zénodote, Aristophane) et témoignaient ainsi d'un intérêt soutenu pour la philologie alexandrine (p. 91-178) : les notes de critique textuelle, bien résumées par les tableaux des p. 104-106, sont les plus nombreuses, à côté de notes lexicographiques, mythologiques, géographiques ou historiques. Guillaume Budé, qui disposait aussi d'une source inconnue (p. 209-216) et dont les annotations sont très nombreuses et diverses, s'attachait, comme déjà certains auteurs antiques, à découvrir un sens caché aux textes homériques (p. 240-257). Si la démarche scientifique de Guillaume Budé a fait l'objet d'un grand nombre d'études, il n'en reste pas moins qu'il est ardu de définir la « méthode philologique », dans la mesure où il faut cerner le statut épistémologique de la philologie (p. 313-322). La contradiction, pour Budé, réside en ce qu'il accepte la tradition antique sur Homère, alors qu'il est considéré comme « le patriarche de la pensée historique en France » (p. 349) : il n'y a pas eu, à la Renaissance, de « question homérique » (p. 365). La conclusion de P. Morantin va ainsi à l'encontre d'un certain modèle interprétatif actuel, formulé en particulier par Hans-Georg Gadamer, fondé sur la contestation de l'autorité de la tradition, sur l'idée de progrès, de l'historicisme : Vettor Fausto et Guillaume Budé, annotateurs d'Homère à la Renaissance, pratiquaient une critique homérique encore proche de celle des philologues alexandrins. Le livre de P. Morantin, écrit de façon claire et bien documentée, apporte un éclairage convaincant sur la démarche épistémologique de ces deux humanistes homérisants de la Renaissance. Monique BILE

l'introduction, en traçant un fil rouge entre les différentes contributions, pallie en partie ce manque. Le livre est complété, en début d'ouvrage, par une liste des cartes, des images et du tableau, une liste des abréviations utilisées pour les *corpora* et travaux de référence, une brève présentation de chaque auteur et, en fin d'ouvrage, par une riche bibliographie compilée et un bref index général, mêlant noms propres et thèmes en langue anglaise et termes antiques translittérés. Fort d'approches multi-disciplinaires, *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE* est à la hauteur de ses ambitions : en plus des apports individuels de chaque contribution, il offre de « new methodological insights into the larger questions of cultural exchange » (p. 11). L'intérêt de l'ouvrage réside en effet aussi dans la transposabilité de son questionnement et de ses réflexions méthodologiques à l'étude d'autres interactions, régions et périodes (par exemple, l'influence romaine à partir de la fin du IIe s. av. J.-C.). Par ses qualités indéniables, ce volume ne manquera pas d'intéresser un large public de chercheurs, spécialistes ou non. Laëtitia DOLNE

Pierre-Louis GATIER, Julien ALIQUOT & Lévon NORDIGUIAN (Ed.), *Sources de l'histoire de Tyr. II. Textes et images de l'Antiquité au Moyen Âge*. Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, Presses de l'Ifpo, 2017. 1 vol., 221 p. Prix : 20 $. ISBN 978-614-8019-28-9 ; 978-2-35159-733-0.

Ce volume fait suite à un premier recueil de *Sources de l'histoire de Tyr* paru en 2011, dont il constitue un prolongement pour l'Antiquité et le Moyen Âge. Textes littéraires, inscriptions, objets, images sont soigneusement présentés et interprétés dans onze sections portant sur un document, un ensemble ou une catégorie de documents, ou un auteur, six concernant l'Antiquité, cinq le Moyen Âge. Les limites chronologiques retenues sont celles qui vont de 332 av. J.-C., date du siège de Tyr par Alexandre, à 1291 ap. J.-C., date de la capture de la ville franque par les Mamelouks, suivie par sa destruction et son abandon durant plusieurs siècles. Ce sont donc seize siècles d'histoire politique, économique, sociale, religieuse et culturelle qui sont éclairés par la sélection documentaire retenue. Les historiens du Proche-Orient antique et médiéval seront reconnaissants aux éditeurs de mettre à leur disposition des sources connues, méconnues ou inédites afin d'enrichir notre connaissance de la grande métropole que fut Tyr. Julien Aliquot (p. 17-29) revient, avec le savoir-faire épigraphique que tout le monde connaît et apprécie, sur une inscription de Delphes recelant une lettre adressée par les Tyriens aux Delphiens, entre 142/1 et 126/5 av. J.-C. Il précise à la fois les circonstances de sa découverte, les interprétations dont elle a fait l'objet et s'efforce d'éclairer les circonstances et les arguments qui ont fondé l'appel à une parenté unissant les deux peuples. Le recours à Europe et Minos, donc à la Crète, comme passerelle entre Delphes et Tyr est une explication possible, qui demanderait cependant à être étayée par quelque indice dans le texte de l'inscription. Le parallèle avec un décret analogue provenant de Téos, en Asie Mineure, orienterait aussi, selon J. Aliquot, en direction de Minos, mais on se souviendra que Téos est aussi la cité de Dionysos, le petit-fils de Cadmos. Le même Julien Aliquot revisite aussi la dédicace fragmentaire bilingue (grec et latin) témoignant de l'offrande par Lepcis Magna d'une statue représentant la cité à Tyr, sa métropole à la toute fin du IIe

siècle ap. J.-C. (p. 79-86). Il tire au clair la relation entre les deux parties ou versions de l'inscription et explore l'aspect possible de la statue offerte aux Tyriens. Pierre-Louis Gatier et Dominique Pieri proposent ensuite (p. 31-52) une très utile mise au point sur les vins de Tyr et de Sarepta, et plus globalement sur les vins phéniciens, mentionnés dans divers livres bibliques et dans des sources classiques. Il rappelle aussi l'existence d'une légende tyrienne d'invention du vin, via Dionysos précisément. Ils fournissent ensuite un très utile catalogue d'images viticoles provenant de Tyr et de ses environs. Concernant le « dieu saint de Sarepta », évoqué p. 45, on pourra ajouter à la bibliographie mentionnée dans la note 58 : P. Xella, « Il "Dio Santo" di Sarepta », dans G. del Olmo Lete, L. Feliu & A. Millet Albà (Ed.), *Šapal tibnim mû illakū. Studies Presented to J. Sanmartín on the Occasion of his 65th Birthday*. Aula Orientalis Supplementa 22, 2006, p. 481-489. La mise au point sur les amphores servant à transporter le vin est très utile et s'accompagne d'une carte p. 51. Les sculptures en marbre provenant de Tyr et se trouvant dans des collections européennes (Paris, Berlin, Copenhague et Oslo) sont recensées et analysées par Karl-Uwe Mahler (p. 53-78) ; un catalogue soigneux est proposé pour ces neuf pièces, dûment illustrées. Marin de Tyr, cité par Ptolémée, auteur d'un *Guide pour dresser la carte du monde*, est au cœur du chapitre dû à Pascal Arnaud (p. 87-100). Il analyse l'apport de Marin à Ptolémée, réellement important, la question de sa datation (entre la fin d'Hadrien et le début d'Antonin), ses sources (notamment latines), sa méthode et le contenu de son ouvrage aujourd'hui perdu. On apprend ainsi que sa vision de la Méditerranée et d'un univers bien plus ample était « révolutionnaire » à tous égards, si on la compare à l'héritage d'Ératosthène. Jean-Claude Cheynet s'intéresse ensuite aux sceaux byzantins comme sources de l'histoire de Tyr (p. 101-116), des documents qui éclairent la vie économique et la hiérarchie ecclésiastique. Quatorze pièces sont présentées et, d'une manière générale, aucune autre cité du Liban ne comprend autant de sources de ce type ; il s'agit donc d'un corpus important et significatif. Jean-Charles Ducène analyse les témoignages des géographes arabes et orientaux d'époque médiévale sur Tyr (p. 119-130), un matériel déjà en partie réuni et étudié (cf. p. 119, n. 1). Il s'agit de descriptions de la ville, avec sa topographie particulière, son port, son arsenal, avant et après sa destruction de 1291 ; il s'agit aussi de témoignages d'époque ottomane lorsque subsiste un village et les ruines du port et des fortifications. Une nouvelle inscription funéraire d'époque franque découverte à Tyr est présentée par Cécile Treffort (p. 131-133), tandis que les sceaux seigneuriaux sont examinés par Marie-Adélaïde Nielen (p. 135-142). Michel Balard focalise sa contribution sur les sources génoises relatives à Tyr (p. 143-151), dans lesquelles la ville apparaît à la fin du XII^{e} siècle, quand bien même ce sont les Vénitiens qui contribuèrent à la prise de la ville en 1124. Les sources génoises éclairent aussi les événements du XIII^{e} siècle et le rôle économique de la cité qui accueille un comptoir génois. Krijnie Ciggaar s'intéresse à la chapelle du château de Tyr qui fut une des résidences des rois de Jérusalem (p. 153-172), à sa décoration, son mobilier, ses fonctions hybrides, les mariages et alliances, ses saints enfin. Dans une belle Annexe, Lévon Nordiguian et Patricia Antaki-Masson présentent les images de Tyr dans les archives photographiques du Père Antoine Poidebard, grande figure de l'archéologie libanaise, aviateur et photographe, jésuite et historien, une magnifique personnalité, auteur de clichés fabuleux des ports de Tyr dans les années 1930. Le volume se termine par des

index (sources antiques, sources médiévales, noms divins et mythologiques, noms de personnes, toponymes) et la liste des illustrations. Le volume, d'excellente facture, rendra de grands services aux historiens de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Corinne BONNET

Maurice SARTRE, *Cléopâtre, un rêve de puissance*. Paris, Tallandier, 2018. 1 vol. broché, 21,5 x 14,5 cm, 350 p., 8 pl. coul., 4 cartes. Prix : 21,50 €. ISBN 979-10-210-2698-8.

Il fallait une certaine intrépidité pour s'attaquer, après bien d'autres, au sujet « Cléopâtre » sans crainte de redites et en espérant apporter du neuf. Fort d'une fréquentation ancienne et parfaitement maîtrisée des sources, Maurice Sartre a relevé le défi et nous livre ici un essai qui confine à l'exercice de style tant le chemin était semé de chausse-trappes et le résultat convaincant. Soit un excellent sujet de séminaire : comment faire, sur base de sources multiples, souvent polémiques ou d'interprétation désespérée, en dépit de la gangue de propagande octavienne qui entoure les sources contemporaines des faits, en dépit aussi de débats ouverts parfois même du vivant des protagonistes et relayés par d'innombrables auteurs à leur suite, comment faire œuvre d'historien ? Car si l'ouvrage débute par quelques pages trempées d'une très belle plume romanesque, ce début de récit s'interrompt en effet brutalement pour ramener le lecteur à l'essentiel : les latitudes de l'historien ne sont pas celles du romancier. L'ouvrage explore donc, en une quinzaine de chapitres, les relations établies entre Rome et l'Égypte, de Sylla à 30 av. n.è. environ, à travers divers protagonistes, pas tous aussi célèbres que César, Marc Antoine, Octave et Cléopâtre d'ailleurs. Les sources, de diverse nature (littéraires, épigraphiques, papyrologiques, archéologiques), sont scrupuleusement placées sous les feux de la critique, certaines étant écartées, d'autres délaissées parce qu'inutilisables, d'autres encore interprétées en fonction du contexte mouvant de ces années folles. Le focus varie, de l'intimité des palais aux arrière-plans économiques et religieux des deux entités en présence, des alliances de circonstance aux enjeux dynastiques, des ambitions individuelles aux enjeux géopolitiques (les Parthes, déjà ou encore, c'est selon...), des nécessités stratégiques (le bois pour les flottes) aux enjeux financiers (un Trésor romain exsangue face à une richesse égyptienne en apparence inépuisable, d'où des prêts nombreux et une interdépendance ancienne des élites). La ligne tracée par M. Sartre revient à identifier les marges de manœuvre de Cléopâtre, jouet du bon-vouloir et des desiderata romains (au même titre que ses ancêtres directs ou d'autres princes-clients du Levant), et à inférer des sources disponibles les ambitions politiques de la reine ; s'ensuit un récit crédible qui nous vaut de nombreuses mises au point : date de naissance de Cléopâtre (décembre 70 plutôt que janvier 69), chronologie du règne et des « corégences », date de naissance de Césarion (sans doute entre mai et novembre 47 plutôt qu'en 44), sort de Chypre, lecture des « dons territoriaux » d'Antoine comme rétablissement d'une assise géographique proche-orientale lagide ancienne, interprétation théologico-politique des manifestations religieuses du couple royal Dionysos/Isis-Aphrodite, jusqu'à la mise en contexte du suicide de Cléopâtre par les connaissances médicinales de son temps. M. Sartre n'a de cesse de contextualiser et de rééquilibrer des récits

physiques caractéristiques, que sont la barbe et le *cirrus*, une mèche de cheveux particulière. Malgré une typologie un peu légère, qui comporte des exceptions et trop peu de spécimens, J.-P. Thuillier est convaincant lorsqu'il propose la répartition des athlètes en trois catégories d'âge, à la manière grecque attestée par ailleurs pour les *Robigalia*, avec les *minores* qui porteraient le *cirrus*, les *maiores* et leur barbe, et enfin une catégorie intermédiaire, les *imberba*, qui seraient figurés avec des attributs de transition. *Panem et luctatores. Pain public et sport privé* clôture l'ouvrage avec la démonstration de la négligence des historiens et philologues à l'égard de l'histoire du sport, en soulignant notamment l'excellente connaissance de Suétone à cet égard, et l'usage savant de termes sportifs pour caractériser les empereurs dont il traite. Ce recueil réuni par Hélène Dessales et Jean Trinquier, est un instrument essentiel pour tous ceux qui s'intéressent aux jeux romains et étrusques, qui livre un tour de la question à la fois rapide et exhaustif. La qualité constante de cet ensemble est notamment le fait de l'abondance et la variété des sources employées par J.-P. Thuillier qui manie un répertoire d'une étendue particulièrement impressionnante. Le lecteur trouvera ainsi, en plus de la qualité de l'analyse, un inventaire complet des témoignages de l'Antiquité sur le sujet. Sur la forme, l'utilisation d'illustrations en couleur, mais surtout la présence d'une bibliographie de J.-P. Thuillier et d'une bibliographie générale enrichissent encore cet ouvrage précieux. Alexandre WIMLOT

Alexandre GRANDAZZI, Urbs. *Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste*. Paris, Perrin, 2017. 1 vol. broché, 768 p. Prix : 30 €. ISBN 978-2-262-02880-0.

Alexandre Grandazzi est l'un des grands spécialistes de l'histoire romaine, auteur de plusieurs monographies dédiées à la fondation de Rome. Cet ouvrage de vulgarisation raconte pour sa part l'histoire de la Ville jusqu'à la mort d'Auguste, mais d'un point de vue original : « C'est de cette ville, et d'elle seulement, dont sera racontée ici l'histoire : Rome *intra muros* » (p. 26). Il s'inscrit dans le cadre d'un regain d'intérêt pour les recherches sur l'*Vrbs*, par exemple sur sa topographie, dans ce grand mouvement amorcé dans les années 1980. A. Grandazzi nous livre une étude chronologique et synthétique sur la ville de Rome. Il exclut de sa fresque historique tout ce qui est hors des murailles, ainsi que les édifices privés, trop peu documentés. Il s'attache donc aux monuments qu'ont laissés derrière eux tous ceux qui ont participé au pouvoir à Rome, depuis la deuxième partie de la période royale jusqu'à l'époque augustéenne : « La Ville est le lieu où le pouvoir cherche constamment à s'affirmer comme tel par des réalisations qui prouvent et augmentent sa légitimité » (p. 32). Il s'agit donc d'une histoire de Rome à travers ses monuments. Dans le prologue, l'auteur retrace la naissance du site d'un point de vue géomorphologique, avant de souligner l'importance de l'eau et du Tibre. Il tente ainsi de répondre à la question « Pourquoi quelque chose a-t-il pu naître là, et pourquoi ce quelque chose a-t-il pu devenir Rome ? » (p. 47). A. Grandazzi développe ensuite son propos en vingt-deux chapitres, répartis en trois grandes sections, mais sans subdivisions thématiques : la ville royale (*Regnum*), la ville libre (*Civitas*), la ville universelle (*Metropolis*). Malgré son imposant volume, le livre se lit facilement et rapidement. L'auteur affirme que

« ce récit, j'ai choisi de l'écrire au présent », pour « redonner au lecteur le regard et la perception qu'avaient alors les Romains de leur histoire urbaine dont […] ils ne connaissaient pas l'évolution future » (p. 29). Quant à la méthode, il s'appuie sur les dernières recherches dans les divers domaines étudiés, il ne rappelle pas toutes les discussions, toutes les polémiques d'experts, sauf quand il est impossible de trancher. Bref, il se concentre sur ce qui est le moins conjectural. L'auteur fait également appel à l'étymologie, et analyse, pour les premiers siècles, les légendes de la fondation de Rome, pour les confronter aux dernières découvertes de l'archéologie. Le début de l'ouvrage présente douze cartes de Rome, du site avant la fondation jusqu'au parcours du triomphe, en passant par les différents forums. À part la belle couverture, des reproductions de pièces de monnaie et une photo en noir et blanc, on regrettera l'absence d'illustrations. Car ce magnifique ouvrage s'adresse en effet à un public non érudit, comme le montrent les notes renvoyées en fin de volume, les citations grecques et latines données en traduction dans le texte, ainsi que la maison d'édition. Il s'agit néanmoins d'une vulgarisation de haut vol, destinée à des lecteurs lettrés et amateurs éclairés de l'histoire de Rome. Une chronologie assez détaillée de l'histoire de Rome précède un index général en fin de volume. Un seul défaut mineur, à mon sens : l'orientation bibliographique ne liste pas les ouvrages utilisés et cités par l'auteur, mais propose des lectures complémentaires pour approfondir certains thèmes abordés dans le livre. En résumé, voilà un livre-monument consacré aux monuments de Rome, qui retrace l'histoire de l'*Vrbs* avec brio. Élie BORZA

Daniel J. GARGOLA, *The Shape of the Roman Order. The Republic and its Spaces*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017. 1 vol. relié, XIV-289 p. (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 45 $. ISBN 978-1-4696-3182-0.

Toute société structure le temps et l'espace selon des critères historiques qui ne sont pas anodins mais liés aux conceptions religieuses, sociales et politiques qu'elle se fait de l'ordre du monde. Rome ne fait pas exception. Qu'elles soient littéraires, documentaires ou archéologiques, les sources qui nous renseignent sur la société et la vie publique de l'époque républicaine mettent en scène des séries d'oppositions spatiales : *domi* par rapport à *militiae*, l'*urbs* vis-à-vis de l'*ager* (ou des *agri*), de l'*Italia*, des *prouinciae*, et même, pour finir, de l'*orbis*. Ces couples structuraient la vision que les anciens avaient de Rome et de son empire. L'ambition de D. J. Gargola est d'identifier chacune de ces sphères, d'en découvrir les origines, de les expliquer en les situant dans leur contexte, et de proposer un schéma interprétatif cohérent de leur imbrication. Le chapitre I, « Representing the *Res publica* » (p. 12-43), est consacré, en guise de préambule, à la vision de la cité romaine par les anciens. Polybe, Cicéron, Varron, les plus anciens jurisconsultes, Tite-Live surtout, présentent l'histoire de Rome et de ses institutions comme un continuum immuable, transcendant les hommes qui les faisaient, et centré sur la Ville et le sénat. Pour présenter ce tableau, les auteurs de la fin de la République ont utilisé l'annalistique, le savoir conservé dans les livres sacerdotaux, des traditions orales perdues, documents dont les traces sont perceptibles dès les IV^e^-III^e^ s. : les principales catégories qui structuraient la vision de Rome, droits

du culte public qui est escamotée, dans la mesure où elle considère que les tauroboles « n'appartenaient pas aux grandes fêtes publiques » (p. 355). Existerait-il des tauroboles publics et privés dans les chefs-lieux (d'où la question ignorée du statut de Die) et des tauroboles uniquement privés dans des sanctuaires du territoire ? Par ailleurs, si chaque geste est détaillé et chaque action disséquée, on aurait aimé aussi que soient développées les associations de la Mère des Dieux à d'autres divinités et en particulier aux *Numina* impériaux. L'importance des défixions est également peu abordée. L'ouvrage comporte une « prosopographie des prêtres » qui n'en est pas une mais une liste très sèche. Loin de fournir un catalogue irréprochable de tous ces *sacerdotes*, on y trouve des bévues et des lacunes. Lacunes, l'absence de relation à la province et à la *civitas* dont relèvent les prêtrises (dans quelle cité se trouve Caveirac ? ; Claudius Zosimio est prêtre d'Alba (et non d'Albens ni de Die)) ; l'absence d'indication du niveau social du prêtre (Pacius et Zminthius sont des affranchis ; Cantria Longina relève de l'ordre équestre) ; références épigraphiques obsolètes (qui seront complétées dans l'annexe épigraphique pour les inscriptions concernées par les tauroboles). Erreurs, l'identification incorrecte de certains prêtres comme le Claudius affranchi d'Atticus du temple de Mayence, qui est un Claudius Atticus affranchi (impérial ?), comme la Claudia Acropolis affranchie d'Auguste (alors qu'elle est affranchie de Claude ou de Néron, ce qui modifie sa date) ; pourquoi la mention de « *sacerdotia* » pour indiquer une prêtrise à restituer (*AE* 1998, 334) ; Bassiana Tacita n'est pas nécessairement prêtresse : l'inscription n'est pas claire et *sacerdotis* est au génitif ; ne serait-elle pas l'épouse du prêtre ? En outre certains de ces prêtres sont davantage connus, ils exercent aussi des fonctions dans leur ville ou ailleurs et d'autres sacerdoces, toutes informations indispensables dans une « prosopographie » or il n'en est pas question sauf une ou deux fois. Une troisième annexe traite des personnes citées dans les inscriptions tauroboliques avec cette fois une description un peu plus précise. Une bibliographie et un index limité complètent le volume. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nadja AKSAMIJA, Clarck MAINES & Philip WAGONER (Ed.), *Palimpsests: Buildings, Sites, Time*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché, 22 x 28 cm, 247 p., 30 ill. n./b., 91 ill. couleur. Prix : 75 € + taxes. ISBN 978-2-503-57023-5.

Ce volume pose une réflexion nouvelle découlant d'une relecture de la notion de palimpseste, appliquée à l'architecture. Fruit d'un colloque organisé à l'Université Wesleyenne (Middletown, CT), le 28 février et le 1er mars 2014, il réunit une dizaine de contributions. Les éditeurs offrent, en guise d'introduction, une définition précise du palimpseste, vu à travers les édifices, les sites et dans la durée. Son sens original, qui se rapporte à un parchemin inscrit dont les écritures ont été effacées pour y laisser place à un nouveau texte, est appliqué ici à l'architecture et se définit en trois temps : construction de l'édifice d'origine, spoliation des matériaux et construction d'un nouveau bâtiment. Cette lecture permet par conséquent d'interroger les notions de réoccupation et de remploi. Le cadre historique est très vaste puisque les études traitent aussi bien de l'Antiquité romaine que du mémorial de Ground Zero à New York. Il en va de même de l'espace géographique qui couvre tous les continents. Les

contributions sont réparties en quatre parties. La première s'intéresse aux transformations de bâtiments. Philip Wagoner présente la mosquée indienne « Deval Masjid » de Bodhan, dans le Télangana indien. Le nom même de cette dernière évoque la notion de palimpseste puisqu'il signifie « la mosquée qui fut autrefois un temple » ; l'étude a permis de reconnaître les différentes phases du site : temple hindou du XIII^e^ siècle, il a été en partie détruit pour être réinvesti comme mosquée en 1323. Un cas similaire est présenté par Sheila Bonde qui aborde la *Porta Nigra* à Rome, porte de la fin du II^e^ siècle réoccupée au XI^e^ siècle par une église à Saint Siméon. La réoccupation s'est accompagnée de transformations architecturales majeures puisque les élévations ont été adaptées à la nouvelle fonction, comme l'illustre le plan d'évolution de l'édifice. L'auteur explore ensuite l'histoire de l'édifice jusqu'aux périodes les plus récentes, et sa transformation en musée. Un troisième article traite d'un édifice funéraire mamelouk du Caire daté de 1303 : Erik Gustafson livre la chronologie de cet édifice en insistant sur le réemploi d'éléments architecturaux, notamment celui d'un portail de style gothique français. La seconde partie (deux contributions) s'intéresse aux restaurations et à la réécriture. Sarah Newman traite d'exemples mayas. Bien que l'architecture soit abordée, au sujet de la superposition des édifices, l'article se concentre davantage sur les textes et évoque donc surtout le palimpseste dans son sens premier. Il est d'abord vu au travers des parchemins mayas puis par les dessins contemporains qui représentent les édifices précolombiens et qui ne représentent pas la réalité. Il est dommage que les aspects architecturaux ne soient pas plus détaillés car, au final, cet article ne contribue pas à développer la notion de palimpseste appliquée à l'architecture. Nadja Akasamija, historienne de l'art, offre une étude architecturale détaillée de cas de restauration de monuments de la Renaissance italienne. L'exemple de la loggia de l'hôpital des Innocents à Florence, réalisée par Filippo Brunelleschi, est représentatif, avec une restauration complète du pavement et des escaliers de la loggia en 1794, très détériorés du fait de dégradations successives depuis le XV^e^ siècle. La troisième partie mélange épigraphie et architecture et traite des édifices qui portent des inscriptions. L'archéologue Christopher Parslow présente les façades des *praedia* de Julia Felix à Pompéi. Les murs stuqués présentent de nombreuses inscriptions et graffiti par nature apposés dans un second temps, transformant l'édifice tout entier en palimpseste. Une constatation semblable est faite par Clark Maines qui aborde ce phénomène sur trois portails sculptés d'églises médiévales françaises. Dans ce cas, il est démontré que le palimpseste est à mettre en lien avec l'iconoclasme lié à la révolution française puisque certains textes et images religieux ont été remplacés par des objets du culte plus profane tels que des drapeaux tricolores. Les trois dernières communications traitent de la transformation de sites. Tamara Sears et Annalisa Bolin, évoquant respectivement Kadwaha en Inde et le Rwanda, abordent le palimpseste non plus à l'échelle d'un bâtiment mais d'une spatialité élargie. L'article qui clôture le volume traite de Ground Zero (New York), mémorial édifié sur l'emplacement du World Trade Center détruit par les attentats du 11 septembre. Ce cas se détache par sa singularité, étant donné que la nouvelle construction est un lieu de mémoire qui rappelle l'édifice précédent, contrairement à d'autres cas présentés. À travers ces nombreux exemples, les éditeurs espèrent imposer aux chercheurs la notion de palimpseste appliquée à l'architecture ; gageons que le concept forgé ici et les

contributions de ce volume encourageront une utilisation plus fréquente de la notion qui, à elle seule, résume un phénomène à la fois complexe et familier aux archéologues.

Jordan BOUCARD

Mathilde CARRIVE (Ed.), *Remployer, recycler, restaurer. Les autres vies des enduits peints*. Rome, École française de Rome, 2017. 1 vol. broché, 134 p., 29 pl. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 540). Prix : 23 €. ISBN 978-2-7283-1272-6.

Le présent opuscule publié par l'École française de Rome offre au public intéressé par la peinture antique le compte rendu d'une journée de discussions sur un thème peut-être inattendu à première vue. Le sous-titre qu'il a reçu désigne toutefois clairement la direction qu'a suivie la recherche : « les *autres vies* des enduits peints ». Il y a peu de temps encore, l'enduit peint aurait semblé n'avoir qu'une seule vie, qu'une seule fonction, celle d'offrir un décor aux murs d'une salle. Mais, à y regarder de plus près, on reconnaîtra que c'est le plus souvent sous une forme fragmentaire que l'enduit peint apparaît à l'archéologue – après la fin de son rôle décoratif – et qu'il est donc légitime de s'interroger sur son devenir à la destruction du support mural. Il en va d'ailleurs de même pour toute espèce de matériaux et c'est bien dans la ligne du colloque tenu à Poitiers, en 2002 (*La ville et ses déchets dans le monde romain : rebuts et recyclages*, Montagnac, 2003) que s'inscrit cette recherche. Les composantes en sont reclassées en deux chapitres : le premier examine précisément les fragments d'enduits peints dans leur fonction de matériaux qu'on jette ou que, plus généralement, on remploie, ou même qu'on recycle. Plusieurs exemples sont proposés en divers endroits (à Pompéi, notamment par l'examen des journaux de fouille anciens ; au Vieil-Évreux, dans l'Eure, et ailleurs en Gaule, par la gestion des déblais, directement sur les chantiers ; à Ostie-Porta Marina ou à Aquileia) avec des résultats plus ou moins démonstratifs selon les circonstances : nécessairement moins précis dans les cas où le travail se fait à travers le seul témoignage des archives, mais beaucoup plus convaincants quand il s'agit de constatations *de visu* sur le rôle efficace des fragments d'enduit peint, employés en couche préparatoire dans un sol sablonneux, comme à Ostie ; dans les maisons d'Aquileia, c'est le caractère drainant de leur composition qui a motivé leur utilisation, pour stabiliser un milieu trop humide. Les fragments peints sont devenus, dans ces cas-là, de véritables matériaux de construction. La deuxième partie du livre, plus brève, est consacrée à l'emploi des fragments dans une optique esthétique, indépendante du décor originel et visant à satisfaire le goût des collectionneurs, selon des modalités qui ont évolué du XVIII^e^ au XXI^e^ siècle. Deux articles, par ailleurs, ne se rattachent pas étroitement à l'une ou à l'autre partie mais apportent à l'ensemble d'intéressants compléments : l'un est relatif au statut juridique du décor peint par rapport à la maison à laquelle il appartient (*domus* ou *villa*), l'autre est le récit de la recréation expérimentale d'une fresque romaine, opération « qui redonne vie de manière radicale aux décors détruits » (M. Carrive) et s'inscrit donc aussi dans la problématique de ce livre. I. Bragantini s'est chargée des conclusions et s'y montre enthousiaste devant les progrès accomplis dans cette nouvelle voie de recherche. On ne peut que s'associer à cette réaction.

Janine BALTY

des sanctuaires tardo-républicains bien connus, tels ceux de Préneste, Tivoli et Terraccina, par le biais d'une analyse phénoménologique architecturale. L'outil heuristique principal n'est pas une typologie traditionnelle mais la prise en compte de leur singularité et de leur esthétique respectives, telles qu'elles s'expriment dans le concept de « architectural landscape ». Alessandro D'Alessio, pour sa part, met en lumière quelques-unes des caractéristiques essentielles de l'organisation et de la structure de ces mêmes sanctuaires tardo-républicains. C'est aussi aux grands sanctuaires d'Italie de la fin de la République que s'intéresse Andrea Carini, en orientant son enquête vers ceux, moins connus, qui furent établis dans la zone septentrionale de la Campanie. Enfin, Claudia Widow se penche sur les autels érigés dans les sanctuaires samnites au IIe s. av. n.è. Françoise VAN HAEPEREN

Alessandra AVAGLIANO, *Le origini di Pompei. La città tra il VI e il V sec. a.C.* Louvain, Peeters, 2018. 1 vol., 21 x 26,7 cm, VIII-245 p., illustrations et planches (BABESCH SUPPLEMENT, 33). Prix : 86 €. ISBN 978-90-429-3567-9.

Pompéi est un site archéologique remarquable dont la trame urbaine nous est parvenue, dans sa grande majorité, à la suite de l'ensevelissement de la cité par des nuées ardentes de l'éruption du Vésuve de 79. Pourtant, l'organisation urbanistique telle que nous la connaissons ne relève que des dernières phases d'aménagements urbains qui se sont succédé au fil des siècles. Les origines de la cité antique remontent à l'époque archaïque et c'est là tout l'objet de cet ouvrage qui offre une vue complète et panoramique de la ville de Pompéi, entre le début du VIe s. et la moitié du Ve s. av. n.è., avec une attention toute particulière à la question du développement et de l'organisation de l'espace urbain. A. Avagliano propose ainsi, en partant du plan de la ville pompéienne décelable aujourd'hui, de décomposer l'agencement de la cité en isolant et en replaçant les éléments urbains initialement présents à l'époque archaïque. Tel un palimpseste, une image reconstituée de la ville de Pompéi à ses débuts est offerte aux lecteurs. La démarche est argumentée et illustrée à l'aide de plusieurs supports : un catalogue complet des découvertes archéologiques datées de l'époque archaïque (p. 137 à 209), quatre planches du plan de la cité sur lesquelles ont été repositionnées ces découvertes ainsi qu'un CD-rom accompagnant le livre, qui présente ces planches sous format PDF. Dans la lignée des travaux *princeps* de Ch. Reusser, l'auteure livre donc une véritable compilation actualisée des données archéologiques relatives à l'organisation urbaine archaïque de la ville de Pompéi, en se fondant à la fois sur des études publiées et inédites ainsi que sur des travaux archéologiques en cours. En premier lieu, l'auteure traite l'historiographie de la question : les premiers débats sur les origines de Pompéi et son organisation urbaine remontent au XIXe siècle et aux premiers travaux de G. Fiorelli, A. Mau et H. Nissen. Elle met également l'accent sur la théorisation de ces origines avec le concept de l'*Altstadt* proposé par F. Haversfield. Celui-ci considère la zone sud-est de la ville (*Regio* VII et VIII), ce périmètre curviligne délimité par la succession des *vici dei Soprastanti*, *degli Augustali*, *dei Lupanare* et la *via dei Teatri*, comme le centre névralgique originel de la cité, caractérisé par une organisation non perpendiculaire des rues. Dans sa lignée, S. De Caro affirme que l'*Altstadt* constitue une zone privilégiée au sein de l'enceinte

urbaine à l'urbanisation unique, laissant les zones environnantes aux travaux d'agriculture et de pâturage. Avec ce concept de l'*Altstadt*, ces auteurs considèrent donc que le phénomène d'urbanisation majeur de Pompéi n'intervient qu'aux IV^e^ et III^e^ s. av. n.è., avec la planification de la nouvelle ville, *Neustadt*, dans la partie est de la cité (intersection de la *via Stabbia* avec les *via Nola* et *della Abondanzza*). Cet ouvrage, intégrant les découvertes archéologiques les plus récentes, s'attache au fil des sept chapitres suivants à démontrer l'incompatibilité de cette conceptualisation dépassée. Le deuxième chapitre replace la ville dans son contexte géomorphologique, au cœur de la vallée du Sarno ; il met en lumière les premières traces d'occupations préhistoriques et protohistoriques de la région, en insistant notamment sur la présence potentielle d'un village daté de l'âge de Bronze à proximité de l'actuelle *Regio V* et sur les nécropoles environnantes actives à l'âge du Fer. Au sein des chapitres suivants (chap. 3-5 et 7), A. Avagliano décrit, sur base de la documentation archéologique disponible, les éléments certes fragmentaires mais avérés qui ont composé la cité de Pompéi à l'époque archaïque. Elle insiste tout d'abord sur les vestiges de fondations des fortifications et des portes mis au jour, notamment aux alentours de la *Porta Nocera*, *Porta Vesuvio* et sous la tour *Mercurio*. Ces fortifications encerclant la colline pompéienne, suivant un tracé similaire à celles de la ville romaine, datent du premier quart du VI^e^ s. av. n.è. et sont construites avec des blocs de *pappamonte* (roche sédimentaire). Un exposé sur les techniques de construction à cette époque est proposé en annexe (p. 123-134). Par ailleurs, certaines rues ont pu être datées du VI^e^ s. av. n.è. (*e.g.* la *via Mercurio*) tandis que d'autres ont été restituées sur base de l'alignement des structures archaïques mises au jour (*e.g.* l'axe *via delle Terme – via della Fortuna – via di Nola*). Enfin, trois zones constitutives de la cité archaïque sont caractérisées en termes fonctionnels. La zone de l'*Altstadt*, délimitée à l'ouest par le temple d'Apollon et au sud-est par le temple d'Athéna, semble posséder dès sa création une connotation publique servant de centre pour la vie associative et politique, de par la présence de ces deux sanctuaires couplée à l'absence d'autres restes archéologiques. La *Regio* VI, quant à elle, semble dévolue à l'implantation de lots d'habitation. Elle est caractérisée par une urbanisation intense qui suit le plan d'organisation en damier, *per strigas*, typique des colonies de la Grande Grèce, comme mis en évidence par l'orientation perpendiculaire des fondations des bâtiments présents sur la *via Mercurio*. Enfin, la zone à l'est au-delà de la *via Stabbia* est parsemée d'édifices et est probablement utilisée à des fins agricoles. Dans le chap. 4, l'auteure s'attarde particulièrement sur les traces de sanctuaires et de lieux sacrés relevées à la fois à l'intérieur de l'enceinte urbaine (temple d'Apollon et d'Athéna dans l'*Altstadt*, colonne dite étrusque et colonne votive de la maison d'Orphée dans la *Regio* IV) et à l'extérieur (colline San Abbondio, sanctuaire de Fondo Iozzino). C'est au cœur du chap. 5 qu'est avancée une proposition de plan urbain pour cette ville archaïque (p. 92). L'auteure développe ici une description détaillée du réseau urbain et de l'organisation spatiale de cette cité, en la mettant en perspective dans le chap. 7 avec d'autres cités de Campanie (Cumes, Capoue, Neapolis, Poseidonia par exemple). Sur ce plan, l'*Altstadt* représente une zone à l'orientation visiblement autonome dont la grille urbaine est fondée sur l'intersection entre un axe nord-sud (*Via del Foro – Via delle Scuole*) et un axe est-ouest non rectiligne (*Via Marina – Via dell'Abbondanza*), au sein de laquelle le reste des rues suit un modèle d'orientation

oblique. Au contraire, la *Regio* VI est construite autour d'un système orthogonal dont les proportions s'avèrent similaires à celle, de la cité de Poseidonia. Les planches publiées dans l'ouvrage (p. 242-245) et sur le CD-rom permettent d'appréhender cette description urbaine de manière plus précise et détaillée. Cette vue panoramique permet de confirmer que la transformation de Pompéi aux IV^e^ et III^e^ siècles n'a été qu'une révision du plan archaïque initial et qu'elle ne s'est ainsi pas faite *ex nihilo*. Les chapitres suivants explorent la question de l'identité ethnique des habitants de Pompéi, considérés comme un peuple indigène influencé par la culture étrusque au vu des traces épigraphiques, ainsi que le déclin de cette cité archaïque au tournant du second quart du V^e^ s. av. J-C. L'ouvrage s'achève par un catalogue exhaustif de ces découvertes archéologiques datées des VI^e^ et V^e^ s. av. n.è. Les informations sont présentées de la *Regio* I à IX, seules les traces relatives aux murs et fortifications ainsi qu'aux vestiges péri-urbains constituent des parties à part entière. Cette organisation permet de naviguer facilement dans le catalogue, d'autant plus que celui-ci est illustré et référencé de manière adéquate. Cette étude offre, par le biais d'un inventaire étoffé et de repositionnements planimétriques précis, une plongée dans les origines archaïques de Pompéi et permet ainsi de jeter un regard actualisé sur son développement urbanistique. Alexandra BOUCHERIE

Gernot LOSANSKY, *Die Obergeschossareale der Stadthäuser in Herculaneum: architektonische Anlage, raumkontextuelle Einordnung und häusliches Leben*. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2015. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 417 p., 249 ill. couleur, 61 ill. n./b. Prix : 148 €. ISBN 978-3-95490-109-8.

Les fouilles d'Herculanum et de Pompéi fournissent d'importantes informations sur le tissu urbain et la structure sociale de l'époque romaine. Cependant, les bâtiments qui subsistent ont bien souvent abrité des étages dont l'étendue, la variété d'utilisation, les accès et la chronologie du développement et de la construction restent largement inconnus. Une thèse soutenue par James N. Andrews en 2006, intitulée *The use and development of upper floors in houses at Herculanum*, constitue une première tentative visant à répondre à cette problématique. La thèse d'Andrews n'ayant pas encore abouti à la parution d'une monographie, on peut donc se réjouir qu'une publication sur le sujet ait enfin vu le jour. L'étude de Gernot Losansky est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2013 à la Julius-Maximilians-Universität Würzburg. L'auteur avait pour objectifs, d'une part d'analyser les étages des maisons d'Herculanum dans le contexte de l'architecture domestique romaine et, d'autre part, de mettre en évidence les relations qu'ils entretenaient avec la zone urbaine. La première partie (« Befundsituation ») débute par une introduction consacrée à l'histoire des fouilles à Herculanum. Elle est suivie par un catalogue où sont rassemblées les données collectées sur dix maisons. Cette sélection est apparemment basée sur les structures identifiées lors des fouilles du début du XX^e^ siècle et publiées par Amedeo Maiuri, mais elle paraît plutôt conditionnée par les modalités d'accès aux étages, ainsi que par la qualité et la quantité d'informations disponibles sur chaque édifice. En effet, les données recueillies sont majoritairement issues des sources secondaires, telles que les cahiers/publications de fouilles, les photographies

de peintures ; les animaux domestiques sur les reliefs sculptés et une stèle de rétiaire inédite à Autun. La moisson est riche et tout archéologue, historien et historien de l'art des provinces de l'Empire trouvera à y glaner. Georges RAEPSAET

Jeanne-Marie DEMAROLLE (Ed.), *L'Antiquité en Lorraine : actualité de la recherche*. Nancy, Association d'historiens de l'Est, 2017. 1 vol., 130 p. (ANNALES DE L'EST, Hors-Série). Prix : 23 €. ISSN 0365-2017.

Ce numéro spécial des *Annales de l'Est* est consacré à l'Antiquité romaine et grecque, avec un tropisme marqué pour les gallo-romains. Le volume rassemble onze contributions réparties en trois thématiques : l'archéologie des territoires, les décors et des bilans disciplinaires. Un avant-propos de M. Reddé et une introduction de J.-M. Demarolle précèdent la première section de l'ouvrage. Cette dernière propose d'analyser la question de l'occupation des sols à la lumière de deux présentations d'habitats agglomérés aux statuts atypiques (Senon et Grand) et de deux contributions synthétiques sur des microrégions situées au nord et à l'est de la cité des Médiomatriques. Dans un premier temps J.-P. Petit dresse un état des connaissances du terroir situé à l'est de la Sarre à partir des deux agglomérations de Bliesbruck et de Scharzenacker. L'auteur propose un bilan documentaire utile, puis il s'appuie sur les travaux de recherche d'A. Stinsky et de R. Goering pour traiter du milieu rural. Une occupation dense marquée par un maillage très serré ressort de l'analyse autour de deux grands sites tournés commercialement vers le monde tréviro-rhénan. À l'évidence, cette contribution enrichit la synthèse régionale initiée dans le cadre du projet *Rurland*. Le deuxième article présente succinctement l'avancée des recherches de S. Ritz, doctorant à l'Université de Lorraine, sur l'agglomération de Senon : après un bref état de la recherche, S. Ritz présente à grands traits l'urbanisme antique en s'appuyant sur les données issues de prospections géophysiques et deux fouilles préventives. Le propos est servi par un travail remarquable de DAO qui permet de discuter de la forme de l'habitat par quartier et de relever des spécificités au sein des habitations de l'agglomération et du sanctuaire périurbain. Vus les moyens financiers importants engagés par l'État pour la prospection géophysiques de près de 164 ha, il est très encourageant de constater qu'un chercheur travaille sur ce sujet avec sérieux. Un changement d'échelle intervient avec la présentation d'A. Nüsslein : dans la continuité de sa thèse de doctorat soutenue en 2016 et des travaux du programme *Rurland*, il présente deux terroirs en montrant les différences qui existent en Lorraine. Parmi les facteurs déterminants, il pointe l'héritage protohistorique qui installe durablement des « noyaux durs » autour desquels va se densifier l'occupation jusqu'à la fin du Haut Empire. La dernière contribution de cette partie, co-signée par T. Dechezleprêtre, A. Guillem et A. Resch, porte sur l'historiographie des recherches à Grand. Elle retrace l'historique des travaux depuis les plans esquissés par les érudits du XVIII^e^ s. (Comte de Caylus, Morlat) jusqu'aux travaux universitaires de Ch. Bertaux et de J.-L. Remy. Les auteurs mettent l'accent sur la structuration de la donnée ancienne dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche dirigé par T. Dechezleprêtre entre 2012 et 2014 qui a abouti à la création d'un SIG. Par ailleurs, l'approche topographique du site peut mettre à profit depuis 2010 des relevés LidAR

qui facilitent l'interprétation de certains tracés linéaires comme les parcellaires et les voies. La deuxième section de l'ouvrage est consacrée au(x) décor(s) en tous genres. La contribution de L. Baurain-Rebillard (*Un vase à décor épique au Musée de Metz*) exploite une partie de la collection Campana conservée au Musée de la Cour d'Or (plus précisément l'amphore Metz 1908). Sur les 4.000 pièces de ce Fonds, 81 vases ont été versés à la collection messine. Ces derniers n'ont jamais fait l'objet d'une étude exhaustive. L'auteure analyse le décor tiré du cycle troyen (face A : Ajax portant le corps d'Achille ; face B : retrouvailles de Ménélas et d'Hélène). En note, L. Baurain-Rebillard indique que cette présentation anticipe la publication intégrale du Fonds. On peut donc se réjouir de cet ouvrage à venir et cet article attire l'attention sur une collection méconnue. Vient ensuite un article portant sur les décors pariétaux par D. Heckenbenner et M. Mondy. Les auteures reprennent ici une partie des conclusions issues de leur ouvrage consacré à Metz-*Divodurum* (Pictor 4) en élargissant la comparaison à d'autres sites de Lorraine (*villa* de Saint-Ulrich à Dolving et la *domus* de la Fontainotte à Grand). Bon nombre des décors sont publiés en ligne dans les Actes du colloque d'Otzenhausen de 2016. K.-A. Kazek reprend les thématiques de sa thèse de doctorat publiée en 2012 aux Presses universitaires de Rennes (*Jeux de l'amphithéâtre et décor en Lorraine gallo-romaine*). Il convoque ici différentes représentations (céramiques, mosaïques, enduits peints) issues des collections de Metz et de Grand pour montrer l'importance des jeux dans la société locale. Les démonstrations ne prennent peut-être pas suffisamment en considération la large diffusion du sujet sur les céramiques ni le caractère symbolique de représentations dans les demeures des élites. Les roches décoratives du site de Grand, qui viennent d'être répertoriées dans une base de données comportant 10 000 fragments, font l'objet d'une présentation par N. Nikiforoff ; il livre une étude de cas portant sur la « basilique » de Grand et d'intéressants résultats qui aboutissent à une réflexion sur la hiérarchie des contextes archéologiques de découverte. La troisième section du volume s'attache à dresser des bilans disciplinaires. P. Vipard, partant du constat qu'aucune mise à jour du corpus lorrain n'avait eu lieu depuis les travaux d'Y. Burnand, propose un article qui rassemble les découvertes épigraphiques récentes en Lorraine gallo-romaine. Ce travail de synthèse est assurément l'un des plus originaux du volume. Il met l'accent sur le grand nombre de nouvelles découvertes et souligne les principales avancées (entre autres, le statut de *Nasium*, le panthéon local de Grand et les témoignages de l'Antiquité tardive). Il revient par ailleurs sur les épitaphes découvertes à Marly et pointe, à juste titre, les difficultés d'une étude réalisée sur la base de photographies. Il améliore considérablement la lecture mais l'on regrette que son autopsie des écritures, antérieure de plusieurs mois à la publication des stèles, n'intervienne qu'à présent. La transmission des observations préalablement à la publication aurait sans doute évité cette balkanisation. Une seconde contribution présente la mise à jour des travaux d'É. Espérandieu pour la cité des Leuques par G. Moitrieux. Le volume présentera donc un corpus multiplié par huit (1174 témoignages) et un état des collections car beaucoup d'éléments lapidaires ont disparu. Grand (244 images) et *Nasium* (143) se taillent la part du lion, aux côtés de Deneuvre (130) et Soulosse-Saint Élophe (83). L'article souligne ainsi la bonne qualité des sculptures leuques contrairement aux idées reçues. La sculpture confirme la pleine insertion des Leuques dans une culture gallo-romaine où l'armée romaine a

été un facteur prépondérant de diffusion. J. Trapp revient de son côté sur l'historiographie de la recherche archéologique à Metz / *Diuodurum*. Malgré son titre, l'auteur remonte bien plus haut, depuis les écrits de Sigebert de Gembloux au XI^e^ s. jusqu'à nos jours. L'extension de la limite chronologique basse (2017) des travaux heuristiques n'apporte pas de nouveaux éléments par rapport à la thèse de doctorat publiée récemment. – En définitive, ce volume donne donc la mesure de l'activité universitaire en Lorraine, même si les colonnes ont été ouvertes aux conservateurs de sites majeurs et à des chercheurs issus de la filière préventive. Malgré un indéniable dynamisme, aucune thématique ou problématique centrale n'a pu servir de fil conducteur à ce numéro spécial. L'ouvrage constitue une compilation de travaux disparates qui comprend quelques contributions inédites et d'autres rebattues. Une logique géographique aurait sans doute été préférable plutôt qu'un rangement dans des thèmes parfois mal appropriés, à l'exception de la première section qui est assez homogène. En filigrane, on perçoit que plusieurs travaux universitaires en préparation sont prometteurs et que les recherches à Grand conservent une réelle vigueur.

Gaël BRKOJEWITSCH

Mathilde AVISSEAU-BROUSTET et Cécile COLONNA (Ed.), *Le luxe dans l'Antiquité. Trésors de la Bibliothèque nationale de France.* Musée départemental Arles antique, 1^er^ juillet 2017 – 21 janvier 2018. Arles, Musée – Gand, Snoeck, 2017. 1 vol. 23 x 28 cm, 352 p., nombr. ill., 2 cartes. Prix : 30 €. ISBN 978-94-6161-387-5.

Kenneth LAPATIN (Ed.), *Heiliger Luxus. Der römische Silberschatz von Berthouville.* Mayence, von Zabern, 2017. 1 vol. 24 x 32 cm, X-182 p., 119 ill., 2 cartes. Prix : 89,95 €. ISBN 978-3-8053-5093-8.

Découvert en 1830 dans le village de Berthouville, *Canetonum* dans la *civitas* normande des Lexoviens, dans une cache de temple au dieu Mercure, le trésor d'argenterie représente un ensemble de pièces d'un très grand luxe, d'une qualité plastique exceptionnelle et d'un intérêt historique rare grâce aux nombreuses dédicaces que les objets présentent. L'ensemble comprend aujourd'hui 69 pièces, sur la centaine mise au jour, plats, vases, canthares, gobelets, phiales, statues, datant du milieu du I^er^ au III^e^ siècle, certaines œuvres de fabrication italienne, d'autres issues d'ateliers gaulois ; mais ces points sont difficiles à établir et réclament la plus grande prudence. L'intérêt spécifique de cet ensemble de pièces rares et précieuses réside dans son contexte de découverte et sa cohérence. Non seulement il est conservé dans une large mesure, mais il a constitué le « trésor », réuni au fil du temps et placé dans une cachette maçonnée, d'un sanctuaire reconnu dans le territoire d'une cité, aux frontières des Lexoviens, Véliocasses et Aulerques Eburovices, un de ces « grands sanctuaires » qui accueillaient le culte public de l'ensemble de la cité. Ce n'étaient certes pas les seuls habitants des environs qui fréquentaient les temples et pouvaient offrir de tels présents, mais l'élite de la *civitas* qui venait de Lisieux (*Noviomagus*) et se retrouvait pour les grandes cérémonies publiques des Lexoviens. Parmi ceux-ci on citera Q. Domitius Tutus qui a fait plusieurs offrandes magnifiques et qui devait assurément représenter un membre illustre et puissant de l'aristocratie locale. Il n'est

historique de Velléius, éloignée à la fois du pessimisme sallustéen et de passéisme livien, est fondamentalement téléologique, et fait de la *uirtus* le facteur de continuité entre passé et présent. Le quatrième chapitre, sur Tacite, vient couronner l'ensemble. Sa progression suit chronologiquement les trois grands « blocs » de l'œuvre tacitéenne : *Agricola* et *Germanie* / *Histoires* / *Annales*. Les *opera minora* abordent, d'un côté, la problématique de la *uirtus* des Barbares : si ceux-ci possèdent certains traits de vertu qui rappellent ceux dont les Romains se sont éloignés (notamment le lien entre *uirtus* et lutte pour la *libertas*), leur individualisme et leur manque de dévotion à l'intérêt public aussi bien que l'archaïsme de leur modèle politique n'en font pas pour autant des exemples imitables. D'autre part, côté romain, le problème fondamental est celui de la redéfinition de la *uirtus* sous un régime qui met la *libertas* sous le boisseau : les valeurs de *constantia* et de *moderatio* émergent dès lors comme les piliers de cette nouvelle définition, à travers la figure exemplaire d'Agricola. Les *Histoires* illustrent les difficultés d'exercice de la *uirtus* dans les guerres civiles. Les quatre empereurs et leurs principaux généraux incarnent, à des degrés divers, des formes imparfaites de la *uirtus* ; quelques figures positives de vertu en action parviennent néanmoins à émerger sur la base des deux valeurs mentionnées plus haut : dans ce contexte troublé, il reste un espace pour la vertu, mais sous des formes moins héroïques et ostentatoires que jadis. L'étude des *Annales* confirme les grandes lignes de cette analyse. L'exercice traditionnel de la *uirtus* est impossible sous les mauvais empereurs : Germanicus est une figure positive, mais relevant d'un modèle héroïque révolu ; la valeur militaire ne peut plus prétendre à la même reconnaissance qu'autrefois, et la définition de la *uirtus* doit s'adapter au nouveau contexte. Une nécessaire adaptabilité qu'illustrent (avec des nuances dans le détail) les exemples positifs de vertu « politique » (Sénèque, Burrhus, Thraséa *et al.*) : le refus de l'*adulatio* et de la peur, la pratique active de la *moderatio* et de la *constantia* sont les pierres de touche de cette nouvelle *uirtus*, essentiellement morale et intériorisée, et qui s'exerce moins désormais au service de l'État qu'en dépit de ce dernier, identifié à l'empereur. La conclusion replace les quatre historiens dans la perspective de l'évolution politique générale et imagine, de façon assez astucieuse (p. 244-245), une sorte de « dialogue » entre eux. L'ouvrage s'achève par une très riche bibliographie, non exempte toutefois de quelques coquilles (les titres français comportent plusieurs erreurs de transcription, et j'ai relevé au moins une référence erronée : l'article de T. R. Stevenson « Women of Early Rome as *Exempla* in Livy » n'est pas dans *Classical Quarterly* mais dans *Classical World*), et par un index général. Au total, la thèse de Mme Balmaceda se recommande par sa cohérence et sa clarté, et intéressera aussi bien les historiens des idées que les étudiants en littérature ancienne. François RIPOLL

William FITZGERALD & Efrossini SPENTZOU (Ed.), *The Production of Space in Latin Literature*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, IX-298 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-876809-8.

Ce volume, édité par W. Fitzgerald et E. Spentzou, aborde la dimension psychogéographique de la littérature latine. Le titre de l'ouvrage fait référence à *La Production de l'espace*, monographie de H. Lefebvre partant du postulat que l'espace urbain

exerce un pouvoir hégémonique sur le citoyen, et participe, peu ou prou, à la contestation idéologique sociétale. Les contributions au présent livre, qui couvrent un vaste champ d'étude tant sur le plan chronologique (de Catulle à Augustin) que sur le plan générique (histoire, élégie, satire…), portent principalement sur le mouvement et la création de l'espace, ainsi que sur l'engagement spatial lors d'enjeux sociopolitiques dans la production littéraire latine. L'introduction, rédigée par W. Fitzgerald et E. Spentzou, situe le livre dans le cadre du récent virage spatial des humanités, tout en rappelant certaines notions psycho-géographiques clés. En outre, elle contextualise le volume en faisant référence aux études pertinentes sur les littératures grecque et latine qui ont contribué à l'étude de ces perspectives. E. Spentzou se pose la question de la potentielle existence, à Rome, d'une relation étroite entre les principaux centres urbains, la production littéraire et l'individualisme. L'auteur suggère qu'un pan de la poésie élégiaque latine reposait sur des formes spatiales propices à l'évasion et à l'érotisme. Properce et Ovide participèrent activement à l'édification littéraire de l'*Vrbs* en dialoguant avec cette dernière, celle-là même qui leur fournissait des opportunités de rencontres charnelles. D. Spencer explore la manière dont le *De lingua latina* de Varron s'efforce de fournir aux lecteurs une forme particulière de connaissance de soi par le biais de l'espace. Chaque itinéraire au cœur de Rome est décrit par Varron comme existant dans le temps, qu'il soit historique, expérimental ou phénoménologique. Le récit varronien produit un sentiment d'appartenance ou d'aliénation auprès de ceux qui étaient amenés à se déplacer dans l'espace urbain au cours d'une période de remise en question civico-politique. Dans sa contribution, J. Hudson examine la construction de l'espace véhiculaire dans les textes littéraires latins, en analysant quelques exemples de confrontation physique entre voyageurs aux modes de transport différents, et en problématisant la manière dont étaient perçus les moyens de locomotion passifs. J. Hudson montre que le portrait de Caton brossé par Sénèque, lequel louait le fait que le censeur se déplaçait uniquement à dos de cheval, ambitionnait d'explorer la manière dont l'éthique spatiale constituait un moyen efficace d'accéder à la vertu. D. Larmour prouve que les *Satires* de Juvénal se fondent en partie sur la spécularité, tant parce qu'elles reflètent les schémas de pensée de leur auteur, que parce qu'elles témoignent de leur préoccupation d'analyser la personnalité du citoyen. Dans les textes du satiriste, la « Ville spéculaire » de Rome comprenait nombre d'éléments disparates et confus tant sur le plan humain que sur le plan architectural, lesquels reflétaient la conscience troublée du narrateur-satiriste et celle de son lecteur-spectateur. M. Lewis, quant à lui, propose une nouvelle lecture de la Lesbie de Catulle grâce à l'examen de la poétique spatiale du poète auquel il se livre. Ses *carmina* se fondent sur les liens inextricables entre l'espace et le temps, et évoquent des mondes multiples (mythique, littéraire et contemporain) dans lesquels s'inscrit l'être aimé. S'ils façonnent Lesbie pour en faire le parangon de la femme indigne de confiance, cette figure varie sur certains points en fonction de l'espace civico-poétique dans lequel elle est représentée. W. Fitzgerald fait la démonstration que les *Odes* d'Horace jettent des ponts entre l'espace intime et la sphère impériale, et tendent à spatialiser les poèmes eux-mêmes en y plaçant *passim* des références géographiques. L'auteur montre en outre que Catulle et Horace, qui tentent de s'approprier la maîtrise de l'espace poétique, se préoccupent des trajectoires entre le centre et la périphérie, en faisant en sorte que les vastes territoires de l'Empire

s'infiltrent dans les quartiers et les rues de Rome. C. Edwards explore la manière dont Sénèque aborde dans ses écrits en prose la relation entre la ville cosmique, l'idéal du stoïcien, et un certain nombre de lieux physiques. Le philosophe antique suggère que l'idéal spatial abstrait et intime doit se substituer autant que faire se peut à la cité terrestre. Durant ses dernières années, il considérait d'ailleurs comme inutile le fait de décrire l'*Vrbs*, dans la mesure où il privilégiait la concrétisation de sa citoyenneté cosmique empreinte de moralité. T. Fuhrer constate qu'Augustin, dans ses *Confessions*, organise l'essentiel de ses premières années dans les espaces urbains de Carthage, de Rome et de Milan. Chacune de ces villes, acquérant au demeurant une force symbolique, se voit attribuer le rôle de point de passage sur le chemin de la purification morale et théologique. Ainsi, par le biais de la psycho-géographie, les trois cités décrites par Augustin constituent autant d'étapes pour atteindre le « Royaume de Dieu ». S. Bhatt analyse les écrits annalistiques de Tacite relatifs aux espaces de la maison et de l'exil. Elle identifie la manière dont les institutions étatiques œuvrèrent pour opposer ces deux pans de la socio-spatialité. La moderne affirme que Tacite ne considérait pas Rome en tant qu'espace de supériorité morale et de liberté, lequel ne pouvait être qu'intérieur. Ce faisant, l'agencement individuel et l'espace public sous l'Empire ne pouvaient que difficilement s'opérer harmonieusement. R. Alston examine la lecture faite par Tacite dans l'*Agricola* au sujet de la relation établie *de facto* entre l'individu et le territoire impérial. À travers une conception mondialiste, l'historien latin présente ce dernier comme un espace global sur le plan spatio-temporel opposé à l'ère barbare. Toutefois, Tacite construit un troisième lieu dans lequel il est permis de remettre en question la dimension totalitaire du temps et du principat. Dès lors, la servitude pouvait être tolérée dans la ville, car la liberté existait dans la psyché. Toutefois, cette « troisième dimension » était fragile et difficile d'accès puisqu'elle était limitée aux citoyens cultivés. Enfin, V. Rimell étudie la symbolique de la profondeur et de la densité des détroits dans la poésie latine de Catulle à Stace. Chez Ovide, l'Hellespont crée des ambiances et des effets sonores conflictuels, tantôt calmes, tantôt troubles et inquiétants. Le passage dans lequel le poète donne l'image suggestive de la noyade de Hellé dans le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie peut être lu comme un présage selon lequel Rome ne pourrait jamais détenir la maîtrise totale de l'Asie. Il en va de même pour Lucain : l'Hellespont, nimbé de mystère d'un point de vue métapoétique, demeure une terre susceptible de mettre un terme aux projets impériaux. Christophe BURGEON

Laurie LEFEBVRE, *Le mythe Néron. La fabrique d'un monstre dans la littérature antique (I^er^-V^e^ s.).* Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 1 fig., 364 p. (COLLECTION ARCHAIOLOGIA) Prix : 28 €. ISBN 978-2-7574-1729-4.

L'étude publiée par L. Lefebvre est issue d'une thèse de doctorat en langues et littératures anciennes soutenue en 2009 à l'Université Charles de Gaulle Lille 3. D'emblée, l'auteure souligne, dans son introduction, l'originalité – mais aussi les limites – de son approche du sujet, par comparaison avec l'historiographie moderne relative à Néron. Elle se définit comme spécialiste de l'analyse littéraire et de la rhéto-

Jean-Sébastien BALZAT, Richard W. V. CATLING, Édouard CHIRICAT & Thomas CORSTEN (Ed.), *A Lexicon of Greek Personal Names*. Vol. V.C. *Inland Asia Minor*. Oxford, Clarendon Press, 2018. 1 vol., L-477 p. Prix : 125 £. ISBN 978-0-19-881688-1.

Ce volume est le huitième tome du *Lexicon of Greek Personal Names* (*LGPN*), entreprise initiée par P. M. Fraser et E. Matthews dans les années 1970, dont l'objectif est de réunir toute la documentation attestant des individus portant un nom dans la partie hellénophone du monde antique, de 700 av. J.-C. à 600 ap. J.-C. Ce projet colossal visait à remplacer l'ouvrage de référence alors vieilli de W. Pape (*Wörterbuch der griechischen Eigenname*, Braunschweig, 1842, plusieurs fois revu et augmenté dans les trois décennies suivantes par G. E. Benseler). Le tome ici recensé couvre l'intérieur des terres de l'Asie Mineure, à savoir les régions de Phrygie, Kabalis, Milyas, Pisidie, Galatie, Lykaonie, Isaurie, Cappadoce, Paphlagonie, le Pont et l'Arménie mineure. Il vient ainsi compléter les tomes V.A et V.B qui étaient consacrés à la région côtière micrasiatique. Les éditeurs ont recensé un peu plus de 42.500 individus portant quelque 7.300 noms différents. En toute logique, les entrées sont organisées par ordre alphabétique des noms – un index renversé est fourni en fin de volume (p. 453-477). Les différents individus portant le même nom sont numérotés à l'intérieur de chaque notice selon un ordre géographique. Les noms les plus fréquents, à savoir Ἀλέξανδρος pour les hommes et Αμμια pour les femmes, sont respectivement portés par 759 et 276 individus, tandis que la majorité des noms sont bien plus rares et parfois attestés une seule fois (par exemple Κύναξ et Κυννίς). Contrairement aux autres aires géographiques couvertes par la série, l'Anatolie centrale n'a pas été en contact avec les Grecs avant les conquêtes d'Alexandre et seul un très petit nombre de noms grecs et romains sont attestés avant l'époque impériale. En revanche, cette région multi-ethnique, multilingue et multiculturelle fournit un grand nombre de noms non grecs issus des langues des peuples indigènes (Hittites, Perses, Celtes) qui ont vécu dans la région avant l'arrivée des Macédoniens. Cette particularité permet de mesurer non seulement la façon dont les noms grecs et puis italiens sont entrés dans le stock de noms attribués par les peuples indigènes d'Asie Mineure mais il permet aussi d'étudier le phénomène de résilience locale. Ces données sont d'une grande utilité pour l'étude des processus d'acculturation que sont l'hellénisation et la romanisation des différentes régions de l'Anatolie gréco-romaine. L'introduction (p. VII-XXX) précise la définition de chaque région, décrit leur identité culturelle, aborde certains problèmes liés à la géographie et aux dialectes et produit des statistiques détaillées région par région et nom par nom. Aux p. XXXI-XXXV, Robert Parker retrace l'historique et l'organisation générale du *LGPN*. Une liste des abréviations est fournie aux p. XXXVI-L. Aude BUSINE

Nathalie ROUSSEAU, *Du syntagme au lexique. Sur la composition en grec ancien*. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. broché, 15,8 x 23,8 cm, XIII-678 p. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE GRECQUE, 154). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-44649-3.

Le lexique grec ancien et sa morphologie sont d'une richesse confondante. Il s'y trouve par exemple une série de formes nominales du type de πρόνᾱος « situé devant

quel corps civique ? pourquoi ne serait-ce pas simplement la promotion automatique d'un magistrat sorti de charge ? Enfin la notion récurrente de nom « distingué » (n° 33, 35, 41...) me paraît un jugement de valeur moderne non pertinent. Sur le plan religieux, on regrettera une référence excessive aux « eaux guérisseuses » et à la « plasticité » de certains dieux qui seraient multifonctions. Au total donc un excellent corpus, une bonne introduction à l'histoire de la cité, mais qui impose une certaine prudence dans les commentaires spécifiques de chaque inscription.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Katharina BOLLE, Carlos MACHADO & Christian WITSCHEL (Ed.), *The Epigraphic Cultures of Late Antiquity*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol., 615 p. (HABES. HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 60). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-11558-2.

Cet imposant volume, qui réunit les contributions d'un colloque international qui s'est tenu à Heidelberg en 2009, a pour but de mieux cerner la diversité des pratiques épigraphiques dans l'Antiquité tardive ainsi que, de façon plus large, de s'interroger sur la place des inscriptions dans l'Empire romain à partir du IV^e^ siècle de n. ère. L'épigraphie tardo-antique a longtemps souffert de jugements négatifs, autant liés à des arguments quantitatifs (le nombre d'inscriptions diminue fortement à partir du milieu du III^e^ siècle) qu'à la dépréciation plus générale de la période chez les spécialistes des siècles précédents. Si on a longtemps traduit les particularités de l'Antiquité tardive en termes de déclin, les recherches de ces dernières décennies ont permis d'appréhender cette période comme un champ d'étude en soi afin d'en dégager les dynamiques qui lui sont propres. C'est dans le cadre du renouveau des études tardo-antiques que les inscriptions de l'Antiquité tardive sont analysées ici pour elles-mêmes, en tant que productions originales de cette période féconde. Les éditeurs de ce volume proposent de s'emparer des différences entre les inscriptions classiques et celles de l'Antiquité tardive pour tenter de comprendre la place des inscriptions dans les nouvelles structures sociales, politiques et religieuses de l'époque. C'est que, comme le précisent Katharina Bolle, Carlos Machado et Christian Witschel (p. 15-30) dans l'introduction, la période voit, outre une diminution importante du nombre de textes inscrits, des transformations majeures dans la pratique épigraphique : changement au sein des formules et des systèmes onomastiques ; plus grande hétérogénéité, liée entre autres à de fortes disparités entre régions de l'Empire ; changement des lieux de visibilité des honneurs rendus aux empereurs ; préférence pour les inscriptions versifiées, avec un succès croissant des épigrammes ; importance grandissante de l'épigraphie funéraire ; innovation dans les mosaïques, notamment dans les églises ; appauvrissement de l'épigraphie municipale ; ou encore nouvelles façons de réutiliser des matériaux anciens qui occupaient en nombre le paysage urbain des cités tardo-antiques. – Comme l'indique son titre « Regional Studies », la première partie réunit des études régionales afin de quantifier les changements et de mieux mesurer les disparités non seulement d'une province à l'autre mais parfois également d'une cité à l'autre au sein d'une même province. Christian Witschel (p. 33-53) propose une synthèse des pratiques épigraphiques dans l'Ouest de l'Empire, Judith Végh (p. 55-

110) se charge de l'Hispanie, Lennart Hildebrand (p. 111-146) de la Gaule méridionale, Katharina Bolle (p. 147-212) de la province italienne *Tuscia et Umbria*, Ignazio Tantillo (p. 213-270) de l'Afrique romaine, Stephen Mitchell (p. 271-286) de l'Asie Mineure et Leah Di Segni (p. 287-320) des provinces *Palaestina* et *Arabia*. Ces contributions proposent des cartes et des tableaux, ainsi que des tables en couleur reprises à la fin du volume. – La deuxième partie du livre, « Genres and Practices », se focalise sur différents types d'épigraphie. Carlos Machado (p. 323-361) étudie le phénomène de remploi des bases de statues et des textes qui y sont gravés en Italie, tandis qu'Ulrich Gehn (p. 363-405) analyse la relation qu'il y a entre statue et inscription à partir du corpus des statues de *togati* que l'on peut encore associer à leur base. Dans « Orations in prose » (p. 407-425), Silvia Orlandi analyse les inscriptions honorifiques en contexte funéraire pour dégager les nouveautés que présente ce type d'inscriptions dans l'Antiquité tardive, où les listes arides des postes successifs du défunt font place à des textes raffinés dont la langue ampoulée est inspirée par la rhétorique. La contribution de Lucy Grig (p. 427-447) porte sur les inscriptions funéraires métriques de Rome et celle d'Erkki Sironen (p. 449-470) analyse les influences littéraires des épigrammes en Grèce. Denis Feissel (p. 473-500) clôt cette partie en répertoriant et étudiant les attestations épigraphiques des fonctions municipales traditionnelles de *curator*, *defensor* et *pater civitatis* dans l'Orient romain tardif. – La troisième et dernière partie, intitulée « The New World of Christian Epigraphy », interroge l'impact du christianisme sur les nouvelles formes d'épigraphie tardo-antiques. Dans leur contribution méthodologique, Charlotte Roueché et Claire Sotinel (p. 503-514) reprennent l'histoire du champ d'étude « épigraphie chrétienne » et parviennent à la conclusion que cette catégorie induit un biais dans les analyses et ne rend pas justice à la complexité du monde tardo-antique. De leur avis, le vocable « épigraphie chrétienne » (Christian Epigraphy) devrait être abandonné au profit de celui, plus neutre, d'« épigraphie tardo-antique » (Late Antique Epigraphy), fondé sur un critère chronologique. Notons qu'elles ne mentionnent (ni ne critiquent) pas la récente base de données en ligne des inscriptions chrétiennes de Grèce et d'Asie Mineure *ICG – Inscriptiones Christianae Graecae* (http://www.epigraph.topoi.org), à laquelle contribuent pourtant deux auteurs du volume, à savoir S. Mitchell et E. Sironen. Il faut peut-être y voir une divergence de points de vue entre les auteures et d'autres participants. À titre d'exemple, S. Mitchell affirme que "Late Roman epigraphy is overwhelmingly an overtly Christian phenomenon. This is more than simply a statement that the inscriptions of Late Antiquity were erected in a largely Christian context. With very rare exceptions, the inscribed texts of the period between ca. 350 and 600 displayed the hall-marks of Christianity and thus through their very presence helped to create the Christian environment in a material and monumentalised format" (p. 279). C'est en cela que réside l'intérêt de l'ouvrage, qui offre à la fois de très solides études de cas et des pistes de réflexions ouvertes qui viendront à coup sûr nourrir les discussions futures. La contribution de Georgios Deligiannakis (p. 515-533) concerne les attestations des hérétiques que l'on peut déceler dans les inscriptions trouvées dans plusieurs îles égéennes. Rudolf Haensch (p. 535-554) propose une étude comparée des inscriptions trouvées dans les mosaïques des églises du Proche-Orient et celles d'Italie. Mark Handley (p. 555-593), enfin, s'intéresse à la problématique du prétendu déclin de l'écrit à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge à

travers le corpus des nombreux graffiti trouvés en Espagne, Gaule et Italie. Le livre est dépourvu de conclusion et d'index, mais cela ne nuit en rien à la grande qualité de cet ouvrage très cohérent qui pose les jalons de futures études sur la culture épigraphique de l'Empire romain tardo-antique. Aude BUSINE

Iman WILKENS, *La guerre de Troie a bien eu lieu… mais ailleurs*. Traduit de l'anglais par Jacques Guiod. Préface de Franc Ferrand. Édition révisée et augmentée. Paris, Plon, 2017. Prix : 22,50 €. ISBN 9782259259774.

Il volume costituisce la versione aggiornata di un'opera che fu accolta negli anni Novanta da un diffuso scetticismo, compendiato nell'articolo di A. Snodgrass («A Paradigm Shift in Classical Archaeology?», *CAJ* 12 [2002], p. 190) che ne smontò l'ipotesi generale e le supposte evidenze archeologiche; viene così da chiedersi quale sia il senso di una nuova edizione, spenta la nouvelle vague del revisionismo un po' dilettantesco sulla geografia omerica e delle letture bizzarre e non specialistiche che fiorirono alle diverse latitudini (cf. F. Vinci, *Omero nel Baltico*, 1995). – La tesi di Wilkens si riduce in breve all'assunto secondo il quale i poemi omerici non sarebbero che la versione rimaneggiata in greco di saghe celtiche dell'età del bronzo. In forza di questa ricostruzione, che definire fantasiosa è eufemistico e che l'autore non spiega né dimostra, nonostante la profusione di carte, disegni e mappe improbabili, la geografia omerica, da secoli croce e delizia dei filologi, si spiegherebbe perfettamente: basterebbe riposizionare il catalogo delle navi e l'oceano solcato da Odisseo nell'Atlantico e ricalcolare di conseguenza, in base alla nuova "geolocalizzazione" fornita, tempi di navigazioni e rotte marittime, e ottenere una perfetta quadratura del cerchio. Nella rilettura di Wilkens, che ricalca in realtà quella ottocentesca di Cailleux, Omero non è che il ricettore di una memoria druidica e i poemi si lasciano leggere in una chiave gnostico-iniziatica (la presentazione della "filosofia" dei poemi è lacunosa e anacronistica, e rivendica una "matrice" celtica imprecisata, in una giustapposizione di piani irrelati, si vedano soprattutto le p. 60-61). L'assenza di ogni qualsivoglia prospettiva storica e religiosa seria appare evidente, e non necessita di puntigliose puntualizzazioni, tanto la disamina dell'autore appare grossolana e tesa a una sintesi impossibile. La lettura simbolica di Wilkens non tiene conto della dimensione storica del pensiero greco, pretende di riferire a Omero una religione aniconica (p. 57: "Quant à Homère, il ne fait jamais état des statues des divinités, seulement d'autels (bomoi)"), smentita da almeno un passo dell'*Iliade*, la processione delle donne troiane al tempio di Atena sulla rocca, dove il poeta presenta la statua della dea, narrando che: "*esse tesero tutte, col grido sacro, le mani ad Atena/mentre prendendo il peplo, la bella guancia Teano lo pose sulle ginocchia d'Atena bella chioma* (Hom., *Il.* VI, 301-303). Il simulacro di Atena, che nel poema assolve a una precisa funzione narrativa e sacrale, è del tutto ignorato da Wilkens, deciso a rintracciare nei poemi la religione celtica della natura e il culto teriomorfico diffuso nell'età del bronzo. Wilkens non spiega in questo modo gli anacronismi interni al poema, ma li risolve tout court, senza peraltro dare loro profondità e spessore storici. – Il metodo dell'inchiesta è (molto latamente) archeologico e linguistico, o per lo meno archeologia e linguistica sono gli strumenti che l'autore invoca per dissezionare i poemi e

plupart sur le continent grec, où ils avaient été expédiés après avoir été fabriqués, inscrits et remplis en Crète ; une phrase de la p. 156 affirme malencontreusement que ces scribes auraient été actifs non seulement en Crète, mais aussi en Argolide et en Béotie. C'est évidemment une erreur). Il existe trois scribes identifiés qui n'ont écrit chacun que sur un vase, mais la plupart en ont entre 2 et 14 à leur actif. Voici maintenant quelques regrets. Les références aux mains de scribes identifiées sont complètement absentes de l'édition et ne figurent qu'en fin de volume : c'est dommage et complique inutilement la consultation. Dans les tableaux des signes isolés, il manque le « diviseur », pourtant bien attesté. Surtout, les dessins autres que ceux de Renate Sponer posent tous problème. Dans les textes attribués aux scribes identifiés (p. 159-192), ils divergent à la fois de ceux de Renate Sponer et des photos. Les dessins de signes isolés sont eux aussi difficiles. D'après l'endroit du livre où ils figurent, ils diffèrent : a) entre eux ; b) de ceux de Renate Sponer ; c) des dessins par Godart-Sacconi de textes attribués aux scribes identifiés. Pour échapper à ce cauchemar paléographique, on étudiera systématiquement les photos de Kostantinos Xenikakis et les dessins de Renate Sponer. Yves DUHOUX

Franco MONTANARI, *The Brill Dictionary of Ancient Greek*. Edité par Madeleine GOH & Chad SCHROEDER. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol., LX-2431 p. Prix : 99 €. ISBN 978-90-04-19318-5.

Ce dictionnaire de grec ancien est une traduction anglaise de la troisième édition (2013) du célèbre *Vocabolario della Lingua Greca* par Franco Montanari, qui constitue depuis plus de vingt ans un outil de référence pour plusieurs générations d'élèves et de chercheurs italiens. Il comporte pas moins de 140.000 entrées présentées selon une structure extrêmement claire et lisible (utilisation de symboles, de caractères gras, de numéros, et de tableaux récapitulatifs pour les mots aux significations multiples). Chaque entrée englobe des citations de textes anciens dans lesquelles le terme est mis en contexte. Comme notre dictionnaire grec-français *Le Grand Bailly*, le dictionnaire de Montanari est conçu pour être utilisé dès le début de l'apprentissage du grec, notamment grâce au choix de faire figurer les formes verbales irrégulières parmi les entrées, de sorte qu'il est possible de retrouver la provenance et le sens d'une attestation même si on ne connaît pas les temps primitifs du verbe en question. Le dictionnaire ici recensé se distingue cependant du Bailly dans la mesure où, à l'instar du dictionnaire anglophone de référence (Liddell & Scott, *Greek-English Lexicon*), il est constitué non seulement à partir de la langue littéraire mais aussi enrichi par des milliers d'occurrences fournies par l'épigraphie et la papyrologie, sur une période qui s'étale du VIII^e^ siècle avant notre ère au VI^e^ siècle de notre ère, et donc englobant la littérature chrétienne. Les abréviations utilisées (y compris les auteurs et les œuvres), sont réunies en une soixantaine de page en exergue du volume. Nul doute que cet ouvrage de référence figure déjà dans les rayons de toutes les bonnes bibliothèques de ceux qui maîtrisent mieux l'anglais que l'italien. Aude BUSINE

Edward Jay WATTS, *Hypatia. The Life and Legend of an Ancient Philosopher*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 224 p. (WOMEN IN ANTIQUITY). Prix : 22,99 £. ISBN 978-0-19-021003-8.

Le dernier volume de la collection "Women in Antiquity" est consacré à Hypatie d'Alexandrie, philosophe, mathématicienne et astronome qui a vécu à la charnière entre le IV^e^ et le V^e^ siècle de notre ère. E. Watts, spécialiste bien connu de l'Alexandrie tardo-antique, avait déjà consacré dans son livre *City and School in Late Antique Athens and Alexandria* (2006) un chapitre à la célèbre fille du mathématicien Théon. Reprenant le dossier et mettant la bibliographie à jour, il en fournit une biographie claire, subtile et efficace. Le choix de consacrer le prologue de la vie de la philosophe à sa mort (« A Lenten Murder » p. 1-5) peut sembler à première vue curieux, mais il est entièrement justifié tant le lynchage d'Hypatie en pleine rue au Carême de l'an 415 par une troupe de moines au service de l'évêque Cyrille a marqué les esprits et conditionné la façon dont elle est passée dans la postérité. Watts fait très justement remarquer que c'est son meurtre et non sa vie qui en a fait non seulement une martyre de l'obscurantisme et du fanatisme religieux, mais aussi une icône de l'émancipation féminine et du développement des sciences mathématiques et astronomiques. Le premier chapitre, « Alexandria » p. 7-19, introduit le cadre physique et le milieu intellectuel dans lequel vivait la philosophe. Le deuxième chapitre, intitulé « Childhood and Education » p. 21-35, tente de retracer le parcours scolaire d'Hypatie, au sujet duquel nos sources sont pratiquement muettes, en brossant le tableau de l'enseignement tant scientifique que philosophique prodigué aux autres membres de la même élite intellectuelle alexandrine. Dans le chapitre 3, « The School of Hypatia » p. 37-50, Watts tente cette fois-ci de reconstituer le contenu de l'enseignement philosophique d'Hypatie et notamment l'influence que les néoplatoniciens Plotin et Porphyre ont pu exercer sur elle. Le chapitre 4, « Middle Age » p. 51-62, est consacré à la période trouble qu'aurait connue Hypatie dans l'Alexandrie de la fin du IV^e^ siècle, que ce soit au sein de l'école platonicienne, alors en proie à une vive concurrence avec celle d'Athènes, ou à cause des mesures anti-païennes, et notamment la destruction du Serapeium, en 392, à l'instigation de l'évêque Théophile. Il faut cependant noter que l'on ne sait rien des conséquences de ces événements contre les païens sur la vie d'Hypatie, si ce n'est que la philosophe était selon toute vraisemblance présente dans la métropole égyptienne au moment des faits. Le chapitre 5, « A Philosophical Mother and Her Children » p. 63-78, traite de l'activité d'Hypatie en tant que professeure de philosophie. Se fondant sur une datation tardive des vestiges de salles de classe fouillées à Kom el-Dikka, Watts rejette l'hypothèse selon laquelle Hypatie aurait pu avoir enseigné à titre officiel dans une institution de type universitaire. Il n'en reste pas moins que la volonté d'Hypatie d'enseigner en public devant un auditoire élargi renoue avec la tradition platonicienne ancienne, qui avait été délaissée au fil du temps au profit d'un enseignement destiné uniquement à un petit nombre de disciples. Grâce au témoignage des lettres et traités du philosophe et futur évêque Synesios, ayant lui-même suivi les enseignements d'Hypatie, Watts décrit les relations privilégiées qu'entretenait Hypatie avec certains de ses élèves, lesquelles étaient fondées sur l'idéal philosophique de l'amour divin, dénué de toute attraction physique. Dans le sixième chapitre, « The Public Intellectual » p. 79-92, l'auteur

reconstitue la vie publique d'Hypatie et son rôle dans la cité, y compris ses relations avec les sphères dirigeantes. Le chapitre 7 (« Hypatia's Sisters », p. 93-106) fait une digression en évoquant quatre autres femmes philosophes, Pandrosion, Sosipatra, Asclepigenia et la femme de Maxime d'Éphèse, à partir desquelles Watts tente de compléter son portrait d'Hypatie. Il s'y interroge notamment sur l'impact de leur genre sur les choix de vie que ces femmes ont posés en devenant et en s'affichant comme philosophes. Dans "Murder in the Street" p. 107-120, Watts dépeint la situation politique et sociale à Alexandrie dans les années précédant 415 et décrit de la façon la plus détaillée possible le déroulement du meurtre d'Hypatie. Le chapitre 9 (« The Memory of Hypatia », p. 121-134) est consacré à la présentation d'Hypatie par les auteurs postérieurs. Cette partie constitue en réalité une présentation critique du corpus des différentes sources concernant la philosophe, à l'exception du témoignage des lettres et traités de son contemporain Synesios et de l'épigramme controversée que consacre Palladas à une certaine Hypatie, que Watts a décidé d'écarter. Dans « A modern Symbol » p. 135-147, l'auteur passe en revue la réception du personnage à partir de l'époque moderne jusqu'à aujourd'hui, que ce soit dans la littérature, la peinture, la photographie ou le cinéma. Le livre se clôt par une brève conclusion (« Reconsidering a Legend » p. 149-155), les notes de fin, une bibliographie et un index *nominum* et *rerum*. L'apport de ce livre foisonnant ne réside pas dans une nouvelle lecture des sources concernant la philosophe, à l'exception des pages consacrées à la *Chronique* de Jean de Nikiou (p. 131-134). L'intérêt principal du livre est à trouver dans la mise en relation des rares informations disponibles sur Hypatie avec le monde intellectuel, social, politique et religieux alexandrin que l'auteur connaît particulièrement bien. Le livre est parfois moins le portrait d'une femme, à laquelle l'auteur porte une admiration non dissimulée, que celui de la société dans laquelle elle a vécu. À force de vouloir tirer le meilleur parti de ces témoignages extérieurs, l'auteur émet de très nombreuses conjectures en imaginant comment Hypatie aurait pu réagir dans telle situation, en supposant ce qu'elle a dû ressentir face à tel événement ou encore en déduisant sa pensée à partir de celle d'autres dont elle a été proche, et notamment son élève Synésios. On en oublie parfois le caractère extrêmement restreint et éclaté du corpus des témoignages anciens sur la philosophe elle-même, à propos de laquelle nous ne savons en définitive que peu de choses. Que l'on suive ou non l'auteur dans tous ses développements, le livre n'en est pas moins très réussi, didactique et agréable à lire. Le livre intéressera tous ceux qui veulent en connaître davantage non seulement sur la figure marquante d'Hypatie mais aussi, de façon plus large, sur le monde intellectuel de la fin de l'Antiquité. Aude BUSINE

Sigrid SCHOTTENIUS CULLHED & Mats MALM (Ed.), *Reading Late Antiquity*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2018. 1 vol. relié, 267 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, Neue Folge, 2. Reihe, 156). Prix : 48 €. ISBN 978-3-8253-6787-9.

Beaucoup de collègues sont familiarisés avec les études du *Nachleben* de l'Antiquité classique. La parution d'un volume sur la *Wirkungsgeschichte* de l'Antiquité tardive, qui au cours des dernières décennies est devenue un domaine de recherches

concept d'« étrangers » dans ce contexte est surprenant, p. 87), mais il n'y a pas de mise en perspective avec ce que l'on sait des écoles régionales de musique. Le dernier paragraphe porte sur la situation des femmes, arguant qu'il pouvait y avoir des pythioniques au féminin à partir de l'inscription honorant une harpiste de Kymè (p. 195-198). Or l'inscription ne dit pas qu'elle a vaincu mais seulement qu'elle a donné des récitals pendant que se tenait le concours. Il paraît donc hasardeux d'imaginer un concours féminin à Delphes, *a fortiori* de harpe. Par ailleurs, la liste des pythioniques est incomplète : il manque Pythoklès d'Hermionè, connu par une inscription versifiée (*IG* IV, 682) selon laquelle « les rois l'avaient honoré de cadeaux ». Sans doute cette source a-t-elle été omise car sa victoire est désignée par une périphrase, « auprès de Castalie ». On ne saurait revenir ici sur le détail des textes, mais il faut tout considérer avec prudence. Par exemple, il y a un manque regrettable dans la transcription du palmarès de Gaios Antoninos Septimios Poplios : le commentaire dit explicitement que « pour les victoires, le nombre n'est pas précisé » (p. 230-232). Or il est bien sur la pierre mais encore fallait-il identifier le nombre υ′ο′β′ (472). Autre exemple : il faudrait ajouter à l'inscription honorant Titos Aèlios Aurèlios Beryllos (p. 246) une autre qui le mentionne (*IK Ephesos* 1137). En somme, cet ouvrage est utile mais il présente un certain nombre de défauts formels (surtout pour les épigraphistes). C'est pour l'essentiel une synthèse d'études existantes, à laquelle on peut reprocher quelques partis pris bibliographiques : sont généralement suivies les thèses développées dans des publications italiennes et il manque la bibliographie récente sur le sanctuaire phocidien, notamment en français.

Sylvain PERROT

Cécile DURVYE, *Diodore de Sicile. Bibliothèque Historique.* Tome XV. *Livre XX.* Texte établi, traduit et commenté par C. D. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol., CLIV-292 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 538). Prix : 45, 50 €. ISBN 978-2-251-00620-8.

Dans l'œuvre entière de Diodore de Sicile telle qu'elle nous a été transmise, le livre XX occupe une place particulière : c'est, parmi les quarante livres de l'œuvre, le dernier qui soit complet et celui qui clôt la seule décade qui soit complète. Dans la collection des Universités de France, il ne manque plus désormais que deux livres, le livre IV (appartenant à la première pentade, complète) et le livre XIII. Le contenu du livre XX est important et Cécile Durvye permet de l'apprécier, d'abord par sa notice, longue de 154 pages, qui insiste sur les personnages qui dominent les neuf années (de 310, après la bataille de l'Himéras à 302, avant la bataille d'Ipsos) que couvre le récit : Antigone et Agathocle dont les ambitions de conquête sont déçues, le premier tentant, avec son fils (ou son neveu) Démétrios (Poliorcète), de s'assurer la maîtrise des îles et des côtes de l'Égée et de l'Égypte et suscitant contre lui la coalition des Diadoques, le second essayant de chasser les Carthaginois de Sicile et échouant contre eux en Libye, cependant que, en 307, Démétrios lance des expéditions contre Chypre, l'Égypte et enfin Rhodes. C. Durvye montre très finement comment le récit de Diodore est articulé entre les différents théâtres d'opérations et comment le cadre annalistique n'empêche pas l'unité des principaux sujets traités. La notice montre

aussi comment Diodore dans ce livre use avec parcimonie des discours, suivant l'exemple de Polybe. Quant aux sources de l'historien, C. Durvye montre précisément leur diversité, et les précise autant qu'il est possible. La notice offre aussi l'intérêt de montrer l'importance des différents personnages qui animent ces années, au premier rang desquels Agathocle, Antigone, Démétrios évidemment, mais aussi Ptolémée, Cassandre, Lysimaque, entre quelque cent dix figures évoquées (cf. p. XI). Une partie de la notice (p. LXXXVI-CVI) est consacrée à « l'ingénierie militaire », c'est-à-dire aux navires et aux machines de guerre. Une remarque à ce propos : p. XCVII, il est question de navires *aphraktoi* ; il aurait été intéressant, pour insérer le mot dans un ensemble d'expressions, de citer l'article *phrassô* de l'ouvrage de P. Chantraine, le *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque, histoire des mots* (*DÉLG*, Paris, 2e éd., 2009), article dû à J. Taillardat. L'histoire du texte occupe trente-quatre pages de la notice et expose très complètement et très précisément les caractéristiques des manuscrits et leur classement, selon les indications données par P. Bertrac dans le tome I de l'édition de Diodore dans la *CUF*. Pour le livre XX, les deux manuscrits de base (prototypes) descendant d'un manuscrit en onciale sont le Parisinus gr. 1665 (R) et le Laurentianus 70, 12 (F), à la base de deux familles. L'étude des autres manuscrits est aussi précise et intéressante. La tradition indirecte est représentée par Eusèbe pour un passage (chap. 14, 4-6) et par les dix-huit *Excerpta constantiniens,* qui, selon C. Durvye, plus nuancée que P. Bertrac – qui les pensait proches de F –, sont proches tantôt de F tantôt de R. Enfin, après avoir indiqué l'ensemble des éditions et des traductions de ce livre, la notice se termine par l'affirmation des principes de l'édition : on retiendra ce bon principe, éviter « dans la mesure du possible de modifier le texte des manuscrits ». Le texte n'appelle aucune critique et la traduction est claire et très lisible. Les notes (p. 153-277) sont très utiles, à la fois pour l'historien et pour le philologue, l'information de l'éditrice est ample et, me semble-t-il, aussi complète que possible. Une bibliographie de quatre pages est placée à la fin de la notice, juste avant sept pages fournissant un très utile « tableau chronologique des événements relatés dans le livre XX ». Un index des noms propres et des cartes sont en fin de volume. Voilà donc un beau volume qui fait honneur à l'édition initiée par Fr. Chamoux il y a bientôt cinquante ans. Nous nous bornerons à suggérer finalement deux menues corrections : p. XIX, dernière ligne, lire « de » au lieu de « des » ; p. XXI, 10e ligne, supprimer le *t* du premier mot. Michel CASEVITZ

Étienne NODET, *Texte et sommaires des* Antiquités *de Josèphe. Éditions multiples*. Leuven – Paris – Bristol, Peeters, 2017. 1 vol., 189 p. (CAHIERS DE LA REVUE BIBLIQUE, 89). Prix : 56 €. ISBN 9789042934887.

Dans cet ouvrage consacré aux *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, Étienne Nodet aborde deux grands thèmes correspondant à autant de chapitres. Le premier examine un par un les sommaires des vingt livres des *Antiquités*, traditionnellement attribués à un abréviateur chrétien. Or, ceux-ci sont de très mauvais résumés, comportant à la fois des éléments abondamment développés dans les livres et d'autres qui n'y sont que mentionnés ou en sont même absents. Cette répartition inégale de la matière conduit à relativiser le statut de ces prétendus « sommaires », qui n'en sont

directement à la rue. En effet, la partie consacrée aux empiètements des boutiques sur l'espace de la rue traite avant tout des empiétements sur les portiques, qui, même s'ils sont ouverts au public, n'avaient probablement pas le même statut que la voirie *stricto sensu*. En fait, les empiétements de boutiques sur la chaussée restent assez rares à Ostie. Cette distinction permet de relativiser l'idée d'un affaiblissement du contrôle des autorités locales sur la voierie, sans avoir besoin de recourir, à l'instar de l'auteur, aux divers compromis que le droit romain permettait. Dans un second temps (chap. 12), il s'intéresse à la répartition des boutiques et montre qu'elles se situent principalement – mais pas seulement – le long des rues les plus fréquentées. Il en déduit que l'accessibilité jouait un rôle important dans le choix de leur emplacement. Toutefois, il remarque qu'un nombre non négligeable de « lieux de métier » se situe autour des palestres ou de cours intérieures aménagées dans certains immeubles. Même si les activités qui se déroulaient dans les boutiques restent souvent inconnues, J. Schoevaert se propose ensuite d'étudier la géographie du commerce et de l'artisanat en se focalisant sur les seuls commerces alimentaires et fouleries. Dans un dernier temps (chap. 13), il s'interroge sur les stratégies de séduction mises en place par les boutiquiers. Il considère que les façades d'Ostie étaient austères, généralement dépourvues de marqueur visuel particulier, exception faite de quelques rares enseignes en terre cuite du II^e^ s. ap. J.-C. ornant quelques façades. En revanche, des éléments de décoration paraient l'intérieur de certaines boutiques (comptoirs décorés de marbre, peintures, mosaïques), notamment à partir du III^e^ s. Bien que le corpus disponible soit restreint, J. Schoevaert en déduit que la stratégie de séduction mise en œuvre par les boutiquiers d'Ostie se transforma au cours du temps : les « enseignes » du haut-empire seraient remplacées à partir du III^e^ s. par une décoration accrue des espaces intérieurs. Bien que l'étude des boutiques d'Ostie puisse paraître un travail ingrat par rapport à d'autres sites, J. Schoevaert est malgré tout parvenu à donner un éclairage nouveau sur ce phénomène économique majeur, grâce à un travail sérieux mené à la fois *in situ* et dans les dépôts d'archives, qui offre ainsi un contrepoint bienvenu au modèle pompéien qui domine la littérature archéologique.

Grégory MAINET

Elizabeth FENTRESS, Caroline GOODSON & Marco MAIURO (Ed.), *Villa Magna. An Imperial Estate and its Legacies. Excavations 2006-10* (avec des dessins de Margaret ANDREWS et une publication électronique de J. Andrew DUFTON). Londres, The British School at Rome, 2017. 1 vol. relié, XX-516 p., 295 fig. n./b., 34 fig. coul. (ARCHAEOLOGICAL MONOGRAPHS OF THE BRITISH SCHOOL AT ROME, 23). Prix : 90 £. ISBN 978-0-904152-74-6.

L'ouvrage, monumental, établit une synthèse sur les fouilles menées, de 2006 à 2010, sur le site de la Villa Magna (toponyme conservé par une inscription sévérienne conservée à Anagni et par une inscription en remploi dans la façade de l'église médiévale San Pietro in Villamagna bâtie sur le site même) ; cette implantation correspond à une villa impériale particulièrement somptueuse dont les époques antonine et sévérienne marquèrent, dans l'Antiquité, un pic d'activité (illustré dans des inscriptions et par la correspondance de Marc Aurèle avec Fronton) et qui a ultérieurement connu

des phases médiévales. À l'heure actuelle, le site, occupé par un *casale*, permet d'observer en surface d'importantes citernes antiques ainsi que l'église médiévale déjà mentionnée. Les fouilles ont dégagé des espaces de réception liés à la vie agricole de la villa, en particulier une salle de banquet recouverte de marbre et desservie par un luxueux escalier, s'ouvrant sur un espace où l'on foulait le raisin et paré d'un *opus spicatum* en marbre blanc. La configuration des lieux a autorisé le rapprochement avec une lettre tirée de la correspondance de Marc Aurèle où Antonin le Pieux, en ce lieu, assiste aux vendanges depuis une salle de banquet. Cette impressionnante publication archéologique a été préparée par des rapports préliminaires souvent mis en ligne ; mais le livre reprend exhaustivement tous les dossiers et vise à établir un panorama complet. Il est découpé en quatre sections : une substantielle introduction, une section antique, une section médiévale et une conclusion particulièrement utile. La notion de paysage antique et de paysage médiéval est au cœur de la démarche rédactionnelle, le site étant replacé dans le contexte régional de son terroir, en lien avec le réseau de routes et les centres civiques voisins, au premier chef desquels se trouvent Anagni et Segni. Les rédacteurs ont tout fait pour permettre au lecteur de suivre la description : outre que le propos, très structuré et bien découpé, est toujours clair – p. XIX une brève note pédagogique livre les conventions chronologiques de manière à avoir des points d'ancrage assurés –, la publication est agrémentée d'une très riche iconographie. Plans, cartes, photographies, restitutions composent au total une base d'images comportant environ 294 figures dont les titres sont exhaustivement détaillés p. X-XVI. L'épigraphiste appréciera p. 28-38 la section consacrée aux documents antiques, médiévaux et modernes. Au sujet d'une inscription d'Anagni *CIL* X, 5918 (*ILS*, 406), livrant le nom d'une *stolata femina Marcia Aurelia Ceionia Demetrias*, on regrette que le propos, p. 28 et notes 9 et 11 p. 38, ne se détache pas d'une bibliographie périmée et reproduise l'hypothèse dépassée qu'il s'agit là de la concubine de Commode, *Marcia*, enregistrée sous le gentilice *Marcia* par la *PIR²* M 261, alors même que M. Kajava, *Roman Female Praenomina*, *Studies in the Nomenclature of Roman Women*, Helsinki, 1994, p. 170-171, a pu démontrer que la *stolata femina* aurait dû être dénommée couramment plutôt *Demetrias* et non par son prénom. On ne pensera donc pas que la concubine de Commode soit mentionnée dans l'épigraphie localement conservée et que l'affranchi impérial *Evhodus*, dont le souvenir est aussi conservé en ce lieu, était son père – et le rejet de cette identification a été depuis réaffirmé par Michael Flexsenhar, « Marcia, Commodus' 'Christian' Concubine and *CIL* X 5918 », dans *Tyche* 31, 2016, p. 135-147. On saluera la clarté, la beauté et l'élégance éditoriale de cette somme archéologique. L'ouvrage intéressera les historiens, les épigraphistes et les archéologues spécialisés en Antiquité comme en Moyen Âge et livre une masse impressionnante de données sur le Latium méridional. François CHAUSSON

Carlotta FRANCESCHELLI, Pier Luigi DALL'AGLIO & Laurent LAMOINE (Ed.), *Aqua publica dans la ville romaine : droit, technique, structures*, Journée d'études, Clermont-Ferrand, 9 novembre 2016. Pise – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2018. 1 vol., 168 p., ill. n/b. (AGRI CENTURIATI, AN INTERNATIONAL JOURNAL OF LANDSCAPE ARCHAEOLOGY, 13). Prix : 180 €. ISBN 978-88-3315-007-9.

Vassiliki POTHOU & Anton POWELL (Ed.), *Das antike Sparta*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol. relié, 17,6 x 24,6 cm, 319 p. (ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN) Prix : 60 €. ISBN 978-3-515-11371-7.

Issu du séminaire international sur Sparte de Ratisbonne, ce livre a pour but d'élargir l'audience de ce séminaire à des chercheurs de divers pays et aussi à des jeunes. Le séminaire n'avait pas seulement pour but l'étude de la Sparte antique, mais aussi la réception de Sparte, de l'Antiquité à nos jours, ce dernier point intéressant particulièrement nos amis allemands. Le premier de ces articles, de G. Rechenauer (p. 19-36), traite du rapport entre le corps humain et le pouvoir tant politique que social dans la Sparte antique ; ce serait alors la raison du traitement « masculinisant » du corps des femmes spartiates, des corps de dominants, hommes et femmes. A. Powell (p. 37-56) et S. Hodkinson (p. 57-86) isolent deux épisodes bien documentés de l'histoire spartiate – la bataille de Mantinée de 418 chez Powell, et le traitement de l'histoire de Sphodrias chez Xénophon pour Hodkinson – pour montrer que l'on a encore bien des sujets de réflexion à explorer à partir de quelques points qui nous livrent une vision réelle de la vie à Sparte. N. Richer, dans *Rumeur, acclamations et musique (*Phèmè*,* boè *et* mousikè*) à Sparte* » (p. 87-110) revient d'ailleurs (p. 95) sur l'histoire de Sphodrias. Ensuite, S. Rebenich traite de l'image de Sparte dans l'historiographie allemande, à travers la figure de H. Berve et de ses successeurs (p. 111-132). F.-G. Hermann se consacre à l'impact idéologique de Sparte dans la pensée de Kritias (p. 143-157). H. Roche revient (p. 157-180) à l'étude de l'influence de la vision de Sparte dans l'histoire contemporaine allemande en étudiant l'École royale prussienne des Cadets de 1818 à 1920. Th. Blank (p. 181-206) livre une étude sur l'*Archidamos* d'Isocrate et sur la rupture de ce texte avec la tradition (à mon avis, déjà exprimée plusieurs fois, parce qu'il y a réellement eu une rupture, masquée par Xénophon qui escamote la perte de la Messénie et, du même coup, les mesures prises par Agésilas et Archidamos pour restaurer la puissance combattante de Sparte et partir immédiatement à la reconquête des territoires perdus ; doit-on considérer que c'était secret militaire ? En tous cas, Isocrate, politique refoulé et attentif, nous signale qu'il s'est passé quelque chose qui touche aux fondamentaux militaires lacédémoniens). N. Bouidghaghen (p. 207-220) traite d'Hérodote et des Thermopyles. Ph. Davies évoque p. 221-243 la conspiration de Cinadon. D. Rhode s'attache (p. 245-270) au sujet, ô combien difficile, des finances de Sparte (je rappelle que l'inscription *IG*, V, 1, 1 et son complément énumérant des dons faits à Lacédémone ont été trouvés dans le Sud de la plaine de Sparte, en fait sur le lieu, ou, pour le nouveau morceau, près de l'endroit où l'on fouille actuellement le site mycénien auquel était certainement liée la tombe de Vaphio. L'article ignore la publication de M. Piérart (*BCH* 119 [1995]) qui date, il me semble à juste titre, cette contribution de 411. Enfin le livre se clôt p. 246-271 sur un article de V. Pothou, qui élargit le sujet (*Sparte, Qumran et Alexandrie*) en étudiant les sources hellénistiques et romaines qui ont comparé Spartiates et Juifs. Au total, un ensemble qui se veut rééquilibrant, en quelque sorte, en réinsérant (2 articles en français, 2 en anglais, 8 en allemand) les travaux allemands dans les études européennes sur Sparte, objet presque uniquement de recherches anglophones pendant quelques décennies. Mais (avec l'Europe ?), une nouvelle ère historiographique se lève : Français et Italiens réinvestissent le sujet, et ce livre vient donc rappeler que nos

collègues allemands sont aussi actifs, avec une interrogation particulière concernant l'usage fait de ce sujet historique à un certain moment de leur histoire. Le livre en fait vient compléter la série d'ouvrages collectifs sur Sparte qu'Anton Powell édite régulièrement, série qui forme désormais une impressionnante collection. *Indices*.

Jacqueline CHRISTIEN

Emmanuelle HÉNIN & Valérie NAAS (Ed.), *Le mythe de l'art antique, entre anecdotes et lieux communs*. Paris, CNRS Éditions, 2018. 1 vol. broché, 15 x 23 cm, 487 p., 100 pl. (« GÉNÉTIQUE »). Prix : 25 €. ISBN 978-2-271-09020-1.

La peinture grecque est, on le sait, la grande absente de l'histoire de l'art antique, si l'on en juge par ce qu'on devine qu'elle fut. Pour la sculpture, mieux connue grâce à des copies d'époque romaine, le problème est un peu différent ; mais les originaux ne sont pas non plus très nombreux. Les artistes, peintres et sculpteurs qui exercèrent leur art entre l'époque de Périclès et celle d'Alexandre – période d'excellence s'il en fut – ont été cependant considérés pendant des décennies, des siècles même, comme des modèles absolus ; des écrits leur étaient consacrés et d'innombrables anecdotes couraient à leur sujet. Ainsi que le rappelle Agnès Rouveret dans la préface de ce livre, ce sont ces récits, devenus traditionnels, qui ont servi de vecteurs mémoriels dans les liens forts qui unirent, à partir de la Renaissance, l'art antique et l'art moderne. Les livres XXXIV à XXXVI de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien ne contiennent pas moins de cent soixante et une de ces anecdotes qui ont marqué profondément Vasari ; celui-ci s'en est aussitôt inspiré dans ses *Vite* d'artistes. C'est une rencontre, en quelque sorte du même type, qui a donné naissance à l'ouvrage qui nous retient ici : c'est en effet par la conjonction de leurs recherches, au départ divergentes, que V. Naas – spécialiste de Pline – et E. Hénin – davantage centrée sur le passage du texte à l'image et donc spécialiste de la peinture – ont pu concevoir ce long voyage à travers le temps des anecdotes antiques, qui servent tantôt de récits fondateurs aux interprétations modernes, tantôt (mais plus rarement) sont interprétées sur le mode comique ou burlesque. Sans cesse relus, commentés et transformés – dans la mesure où ils sont appliqués à des cas inédits –, ces récits, devenus des lieux communs, contribuent en fait à la création d'interprétations nouvelles. C'est le cas dans ce livre, qui surprend par sa richesse et par l'extraordinaire variété des thèmes, répondant, comme en écho, à la multiplicité des anecdotes elles-mêmes. Mais il est impossible de rendre ici justice à chacun des auteurs de communication de ce qui fut au départ un colloque tenu en octobre 2015 à l'École Normale Supérieure. Je rappellerai seulement, par allusions, quelques-unes des anecdotes les plus célèbres reprises par différents auteurs, directement ou en filigrane : Pausias et Glycère évoqués par Rubens, dans un tableau qui représente le peintre en compagnie de son épouse Isabella Brandt ; ou l'Aphrodite de Cnide, discrètement citée dans quatre lettres d'un poète, lui-même « agalmatophile » ; ou les poèmes composés sur le buste de Louis XIV par Bernin, les pièces italiennes s'attardant à l'image d'Alexandre et à l'éloge d'un Bernin-Lysippe, tandis que les poèmes français célèbrent plutôt un Bernin-Apelle ; mais aussi la figure d'Apelle, qui est à l'honneur à San Domenico de Bologne où fra Damiano, un marqueteur renommé en son temps, se pose en lointain

Malkin d'avoir un peu vite écarté d'autres grilles de lecture, telles que l'hybridité, pour rendre compte du phénomène de la colonisation, d'autres, d'avoir privilégié les textes au détriment des documents archéologiques. Il n'en reste pas moins que nous nous trouvons en présence d'un livre riche, fourmillant d'idées neuves, stimulant et qui ne laissera personne indifférent. Il ouvre des perspectives que d'autres ne manqueront pas d'exploiter à sa suite. Monique MUND-DOPCHIE

Lukas THOMMEN, *Sparta. Verfassungs- und Sozialgeschichte einer griechischen Polis*. Stuttgart, J. B. Metzler Verlag, 2017². 1 vol. relié, IX-233 p., 12 ill. Prix : 29,95 €. ISBN 978-3-47604330-6.

D'abord, félicitons l'auteur d'être un trait d'union entre les savants de différents états, qui n'ont pas tous sa virtuosité linguistique. Il en profite pour donner, dans cette deuxième édition augmentée de cette présentation générale de Sparte, du début jusqu'à la Sparte romaine, une bibliographie renouvelée. Ce petit livre est plutôt destiné à une prise de connaissance rapide du sujet. Il n'y a pas de notes. Il s'agit d'un ouvrage d'approche globale, les recherches complémentaires devant se faire à l'aide de la bibliographie. J'apprécie que l'ouvrage donne une longue vision historique de Sparte, car l'état lacédémonien est aussi un acteur hellénistique important, le seul qui garde ses distances avec les Macédoniens et osera s'opposer à Rome lors de l'apparition de celle-ci sur ses côtes ! Par contre, je ne suis pas fondamentalement d'accord avec le titre, car si Sparte est peut-être une cité, l'état des Lacédémoniens, qui est en fait l'objet de l'étude, est lui, beaucoup plus complexe. Comme le définit Hérodote dans le discours de Démarate à Xerxès, c'est une *basileia*. Toujours est-il que nous allons voir, après un premier chapitre consacré aux problèmes bibliographiques et historiographiques, un deuxième chapitre consacré aux débuts de cet état et à ses rouages (p. 19-44) ; puis nous abordons la ligue du Péloponnèse (Chap. 3, p. 45-52) et ce que nous connaissons de l'éphorat et de la royauté fin VI^e^ s. et début V^e^ s. (Chap. 4, p. 53-64), en fait Chilon, puis les éléments historiques au temps de Cléomène I^er^. Le Chapitre 5 est consacré aux guerres médiques (p. 65-76), le suivant à la Pentekontaetie (p. 77-80). Viennent ensuite les chapitres sur le système politique et la société : le Chap. 7 est consacré aux éléments politiques (p. 81-98) avec en fin de chapitre deux points qui ont retenu l'attention de l'auteur (et posent effectivement problème), le nom d'Apella donné par Plutarque à l'assemblée et la mention de la *micra ekklesia* chez Xénophon. Le Chap. 8 est consacré à la société, telle qu'on la connaît au V^e^ s. (p. 99-130). En quelques pages, les diverses catégories sont abordées, trop rapidement évidemment pour que les innombrables questions posées par ces catégories soient vraiment abordées ; l'inconvénient majeur de ce tableau est de faire disparaître la problématique chronologique. Pour ma part, je crois que les *néodamodes* comme les *nothoi* de Xénophon – qui sont enfants de femmes spartiates mariées par ailleurs et de Spartiates en couples – sont des éléments d'adaptation de la société après la fin de la III^e^ guerre de Messénie (pour les néodamodes, voir mon « Sparte, nouveau regard... », dans M. C. Amouretti *et al*., *Le regard des Grecs sur la guerre. Mythe et réalité*. Paris, p. 128-178, en particulier p. 147-149). Quant aux kryptes et aux mothaces, ils n'apparaissent pas avant la perte de la Messénie (mais il

faut reconnaître que Xénophon ne nous parle ni de cette perte, ni de la réorganisation de la société pour la reconquête, et L. Thommen signale le problème pour les kryptes). Le court Chap. 9 (p. 131-134) est consacré à l'armée et précède celui consacré à la guerre du Péloponnèse (p. 134-144), suivi d'un autre court chapitre consacré à ces deux éléments fascinants, les navarques et les harmostes (p. 145-148). Le Chap. 12 est consacré à l'hégémonie spartiate (p. 148-154). Le Ch. 13, où apparemment L. Thommen se rallie à la thématique des condottiere spartiates à laquelle je ne crois pas (du moins pas ceux étudiés ; pour moi il s'agit de gens au service de leur patrie qui, tant bien que mal, cherchent à sauver des zones d'influence dans le cadre traditionnel de la symmachie) est une succession de noms et de fiches. La problématique hellénistique de Sparte est abordée seulement avec Areus (Chap. 14) et surtout Agis et Kléomène (Chap. 14, p. 163-172). Le tout est dépendant de Plutarque. Signe de cette vision faussée par Plutarque (qui avait besoin d'un parallèle à la vie des Gracques), le plus hellénistique des souverains de Sparte, celui qui ramène la dyarchie à une monarchie, qui a vécu à la cour séleucide et a peut-être été lui un condottiere) et qui a une garde de mercenaires étrangers, Léonidas II, n'a pas droit à sa fiche. On finit avec Nabis (Chap. 16) et par un petit chapitre sur la Sparte romaine (p. 176-182). Ce livre présente donc une énorme matière sous un format réduit. Cela implique des choix qui se font en général en privilégiant ce que j'appellerai une vulgate conservatrice. Dans un format semblable, il était sans doute difficile qu'il en soit autrement. D'autant plus qu'en donnant une vision sur la longue durée l'auteur fait preuve d'audace historique, et qu'il donne, je le répète, une bibliographie actualisée qui permet au lecteur intéressé d'approfondir les thèmes abordés. Tables, bibliographie thématique et court index. Jacqueline CHRISTIEN

Paul CARTLEDGE & Anton POWELL (Ed.), *The Greek Superpower: Sparta in the Self-Definitions of Athenians.* Swansea, The Classical Press of Wales, 2018. 1 vol. relié, X-280 p. Prix : 65 £. ISBN 9781910589632.

Cette nouvelle parution des Classical Press of Wales est la publication d'un colloque tenu à Cambridge en 2013 et s'inscrit dans la continuité des nombreux volumes consacrés à l'histoire de Sparte et à sa réception depuis *The Shadow of Sparta* (1994). À une note introductive et un avant-propos des deux éditeurs faisant le point sur le renouvellement historiographique à l'œuvre, succèdent neuf contributions qui examinent la référence à Sparte et aux Spartiates dans les sources écrites athéniennes, tant historiques que théâtrales, rhétoriques ou philosophiques, mais aussi dans l'art et l'architecture attiques. L'ambition affichée d'étudier Sparte à travers le regard des Athéniens ne constitue pas une démarche inédite pour quiconque s'est déjà confronté au « mirage spartiate » derrière lequel disparaissent la cité et son intelligibilité historique à partir de la fin de la guerre du Péloponnèse. Paula Debnar revient ainsi sur l'*Oraison funèbre* de Périclès rapportée par Thucydide pour y déceler les références à Sparte. L'auteur démontre d'une part à quel point celle-ci est omniprésente dans le discours, bien que la cité ne soit nommée qu'une seule fois. De l'autre, elle met en évidence une véritable mise en scène de la compétition dans tous les domaines entre Athéniens et Spartiates. Ces derniers sont tour à tour blâmés et

explore ainsi un pan encore peu étudié de l'archéologie crétoise (l'écrasante majorité des publications existantes traitent des monnaies de la période hellénistique). Cette situation s'explique à la fois par la rareté de la documentation, et par le fait que la plupart du temps les contextes de découvertes sont inconnus, ce qui empêche toute datation des monnaies sur la base stratigraphique. Dans le second article, P. Militello publie un nouveau fragment de tablette en linéaire A de Phaistos (PH 54), découvert en 2013, dans la région NE du palais (p. 155-165). Ce document épigraphique, composé de deux lignes, provient d'un contexte archéologique homogène (destruction), datable du Minoen Moyen IIIA, dans la même pièce (XL/101) où avait été découvert le célèbre disque. Cette reprise de la fouille Pernier permet de réinterpréter cette pièce comme un espace dédié au « traitement des liquides » (activités de teintureries ?) et non plus comme une salle d'archives. L'analyse paléographique propose de restituer I-SA-RI-KE pour la première ligne (la seule lisible), un terme constituant un *hapax*, si l'on prend le mot seul, mais dont la séquence de certains signes, qui n'est pas sans parallèles, pourrait indiquer un complément de lieu. – Au titre des mélanges, l'analyse iconographique d'un cratère attique à figures rouges, représentant une scène de komos, menée par A. Correale, et provenant d'un bâtiment archaïque du site d'Ephestia de Lemnos, conduit à attribuer le vase au Peintre de Triptolème (p. 169-193) ; R. Perna livre une synthèse historique de la mission archéologique italo-albanaise, menée depuis 2005 (fouilles et prospections de 2011 à 2015), à Hadrianopolis (Sofratikë) en Albanie méridionale, et portant sur l'évolution de l'urbanisme et du territoire de cette cité de la période hellénistique à la période byzantine (p. 195-260). – À la rubrique comptes rendus, A. Bertelli dresse un bilan sur l'historiographie des lieux de cultes dédiés aux héros en Grèce ancienne (p. 263-270), tandis qu'A. Salzano revient sur l'histoire de la recherche des ports militaires dans le monde grec (p. 271-277). – Trois recensions terminent le volume.

Jérémy LAMAZE

Sandrine AGUSTA-BOULAROT, Sandrine HUBER & William VAN ANDRINGA (Ed.), *Quand naissent les dieux. Fondation des sanctuaires antiques : motivations, agents, lieux*. Rome – Athènes, École française de Rome – École française d'Athènes, 2017. 1 vol. broché, 436 p., ill. n./b. et coul. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 534). Prix : 57 €. ISBN 978-2-7283-1266-5 (EFR), 978-2-86958-287-3 (EFA).

Issu du programme de recherche « Des espaces et des rites : pour une archéologie du culte dans les sanctuaires du monde méditerranéen » mené conjointement par les Écoles françaises de Rome et d'Athènes entre 2012 et 2016, cet ouvrage aborde la fondation des cultes antiques dans une volonté de décloisonnement géographique et *a fortiori*, forcément chronologique. L'originalité de la démarche réside dans la confrontation des études de sites localisés sur le pourtour du bassin méditerranéen au sens large, de l'époque grecque archaïque au Haut-Empire romain, considérant que dans l'Antiquité, le processus de fondation porte en lui systématiquement à la fois une dimension politique, par la relation entre l'exercice de la religion et l'émergence de la cité état, et une dimension sociale, au travers de la construction d'une identité collective grâce à la pratique des cultes. Cerner les intentions humaines, sur le plan

liturgique comme sur le plan architectural, et l'identité des acteurs de ces fondations, sont les fils directeurs des contributions portant sur les lieux de culte composant le paysage religieux d'une cité ou d'une région. Données épigraphiques et archéologiques éclairent ces trois concepts-clés – motivations, agents et lieux – exposés de ce fait de façon méthodique dans l'introduction, dont la lecture vient très bien remettre en perspective les observations menées sur les différents sites. J. Scheid examine les sources littéraires traitant de la fondation et de la refondation des temples romains, dont ne subsistent que des dépôts dont les circonstances de constitution nous échappent. Les textes livrent l'immatérialité de ces procédures et surtout la complexité des rites et des règles accompagnant ces processus. Une autre contribution particulièrement intéressante, rédigée par Sylvia Estienne, illustre le cadre juridique de ces actes, pour une lecture plus éclairée des espaces sacrés, de la perception de ceux-ci dans la sphère privée et dans le monde public et de la protection plus ou moins efficace que ces dispositions juridiques confèrent aux ensembles religieux. Les trois concepts-clés permettent également de saisir la portée de certains phénomènes propres à la religion polythéiste antique, tels le transfert sur le plan topographique des cultes, l'évolution des lieux de culte sous l'angle culturel et l'assimilation des divinités indigènes et étrangères. Ainsi l'étude du Létôon de Xanthos par L. Cavalier et J. Des Courtils éclaire les motivations qui sous-tendent les transformations du site et, dans ce cadre architectural renouvelé, l'identité des divinités honorées, signes d'une véritable révolution religieuse et culturelle. L'évolution culturelle des sanctuaires est également abordée dans la sphère gauloise par l'article de S. Agusta-Boularot sur l'apparition des divinités italiques en Gaule du sud et celui de W. Van Andringa, traitant plus largement du paysage religieux des trois Gaules et de l'attitude des communautés locales, à la lumière entre autres des recherches archéologiques menées ces dernières années sur les sanctuaires de Mirebeau et Tintignac. Les vestiges matériels sont peu explicites en revanche sur la création des ensembles gaulois eux-mêmes, faute de disposer d'une approche stratigraphique fine des dépôts les plus significatifs, voire tout simplement d'une ébauche chronologique. Sur le site du Cailar dans le Gard, l'analyse spatiale, architecturale et l'étude du mobilier menées par R. Roure, A. Creuzieux et B. Girard documentent les circonstances dans lesquelles un lieu de culte est aménagé au sein d'une fortification gauloise, dans un espace à l'origine dédié à des activités économiques. Mais l'interprétation proposée des vestiges mobiliers renvoie aux cérémonies accompagnant son aménagement, non au dialogue des hommes et des dieux conduisant à la décision de fonder un sanctuaire. Enfin, les données archéologiques mettent également en évidence le principe selon lequel l'architecture donne toute sa matérialité au processus de fondation. Pour le temple de Fortune Auguste à Pompéi, ce thème est abordé par A. Coutelas, T. Creissen et W. Van Andringa sous son aspect le plus concret, celui du chantier de construction du monument. Cette étude trouve un écho dans les contributions traitant du concept de « patrimoine religieux », pour reprendre les mots de P. Gros, dont les seuls éléments visibles restent les vestiges matériels. L'auteur analyse les modalités encadrant les restaurations ou reconstructions des sanctuaires et la valeur attribuée aux *uestigia* comme aux *ornamenta* dans ce cadre, autrement dit les notions de « mémoire sacrée » et d'authenticité matérielle. Celles-ci conduisent à s'interroger sur l'importance accordée à l'architecture, et sur la signification des transformations

architecturales observées tout au long de la vie des sanctuaires. Ce livre, dans son ensemble, offre donc une vision renouvelée du sujet par l'analyse des mécanismes culturels que trahissent la création et l'évolution des sanctuaires. La réflexion est cependant davantage approfondie pour la période romaine, grâce aux articles de fond évoqués précédemment, traitant de l'influence des cadres juridique, politique et social sur les sanctuaires dans les provinces conquises, et d'une façon plus générale, du regard porté par les communautés elles-mêmes sur ces biens matériels et leur gestion. Signalons enfin l'index général en fin d'ouvrage, particulièrement utile au lecteur face à la richesse des théonymes et à la diversité des lieux référencés.

Catherine COQUELET

Anne VILLARD-LE TIEC (Ed.), avec la collaboration d'Yves MENEZ & Patrick MAGUER, *Architectures de l'âge du Fer en Europe occidentale et centrale.* Actes du 40e colloque international de l'AFEAF, Rennes, du 4 au 7 mai 2016. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018. 1 vol. relié, 22,5 x 28,5 cm, 736 p., nombr. ill. n./b. & coul. (ARCHÉOLOGIE ET CULTURE). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7535-7442-7.

Le colloque de l'*Association française pour l'étude de l'Âge du Fer* organisé à Rennes en 2016 était le premier à être dédié entièrement à l'architecture de cette période. L'un des grands intérêts de la publication de ces actes repose sur l'apport d'un corpus extrêmement riche, composé de nombreux dossiers inédits issus des fouilles de ces dix dernières années, mais également sur des confrontations éclairantes entre documentation ancienne et données récentes. L'ouvrage bénéficie en outre d'une conception graphique et d'illustrations de grande qualité conférant à l'ensemble un confort de lecture très appréciable. Bien que la documentation concerne pour une grande part les résultats de fouilles françaises, les données provenant du Royaume-Uni, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne et de Tchéquie sont également convoquées. L'architecture est abordée au sens large du terme et ne se cantonne pas à la seule conception des bâtiments. Cinq chapitres regroupent l'essentiel des articles sur les thèmes de l'architecture funéraire et cultuelle, l'organisation spatiale des établissements, les installations défensives, l'architecture des bâtiments à proprement parler (le thème central) et les éléments de voiries. Ceux-ci sont suivis par une quinzaine d'études de cas plus succinctes aux sujets variés apportant, pour certains, un contrepoint ou un exemple supplémentaire aux réflexions plus largement menées qui précèdent. Dans son prologue, Patrick Maguer invite à dépasser une réflexion qui « s'arrête souvent au tracé de quelques lignes reliant des trous de poteau » (p. 11) et l'ouvrage tient ses promesses quant à cette ambition qui se trouve au cœur de la démarche exposée dans bon nombre des communications. Cela s'illustre premièrement par une volonté de réévaluer les évolutions typologiques et les aires culturelles communément admises à la lumière des nouvelles données produites par les fouilles. Bien que certains auteurs restent attachés à l'analyse des plans des bâtiments (parfois à juste raison) pour cerner les variations et extrapoler les élévations, la plupart d'entre eux s'appliquent à prendre en compte d'autres facteurs permettant d'interpréter plus finement l'évolution des structures architecturales. L'exemple le plus parlant se trouve dans les trois articles complémentaires dédiés au nord et à l'ouest de la France

s'infiltrent dans les quartiers et les rues de Rome. C. Edwards explore la manière dont Sénèque aborde dans ses écrits en prose la relation entre la ville cosmique, l'idéal du stoïcien, et un certain nombre de lieux physiques. Le philosophe antique suggère que l'idéal spatial abstrait et intime doit se substituer autant que faire se peut à la cité terrestre. Durant ses dernières années, il considérait d'ailleurs comme inutile le fait de décrire l'*Vrbs*, dans la mesure où il privilégiait la concrétisation de sa citoyenneté cosmique empreinte de moralité. T. Fuhrer constate qu'Augustin, dans ses *Confessions*, organise l'essentiel de ses premières années dans les espaces urbains de Carthage, de Rome et de Milan. Chacune de ces villes, acquérant au demeurant une force symbolique, se voit attribuer le rôle de point de passage sur le chemin de la purification morale et théologique. Ainsi, par le biais de la psycho-géographie, les trois cités décrites par Augustin constituent autant d'étapes pour atteindre le « Royaume de Dieu ». S. Bhatt analyse les écrits annalistiques de Tacite relatifs aux espaces de la maison et de l'exil. Elle identifie la manière dont les institutions étatiques œuvrèrent pour opposer ces deux pans de la socio-spatialité. La moderne affirme que Tacite ne considérait pas Rome en tant qu'espace de supériorité morale et de liberté, lequel ne pouvait être qu'intérieur. Ce faisant, l'agencement individuel et l'espace public sous l'Empire ne pouvaient que difficilement s'opérer harmonieusement. R. Alston examine la lecture faite par Tacite dans l'*Agricola* au sujet de la relation établie *de facto* entre l'individu et le territoire impérial. À travers une conception mondialiste, l'historien latin présente ce dernier comme un espace global sur le plan spatio-temporel opposé à l'ère barbare. Toutefois, Tacite construit un troisième lieu dans lequel il est permis de remettre en question la dimension totalitaire du temps et du principat. Dès lors, la servitude pouvait être tolérée dans la ville, car la liberté existait dans la psyché. Toutefois, cette « troisième dimension » était fragile et difficile d'accès puisqu'elle était limitée aux citoyens cultivés. Enfin, V. Rimell étudie la symbolique de la profondeur et de la densité des détroits dans la poésie latine de Catulle à Stace. Chez Ovide, l'Hellespont crée des ambiances et des effets sonores conflictuels, tantôt calmes, tantôt troubles et inquiétants. Le passage dans lequel le poète donne l'image suggestive de la noyade de Hellé dans le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie peut être lu comme un présage selon lequel Rome ne pourrait jamais détenir la maîtrise totale de l'Asie. Il en va de même pour Lucain : l'Hellespont, nimbé de mystère d'un point de vue métapoétique, demeure une terre susceptible de mettre un terme aux projets impériaux. Christophe BURGEON

Laurie LEFEBVRE, *Le mythe Néron. La fabrique d'un monstre dans la littérature antique (I^er^-V^e^ s.).* Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, 1 fig., 364 p. (COLLECTION ARCHAIOLOGIA) Prix : 28 €. ISBN 978-2-7574-1729-4.

L'étude publiée par L. Lefebvre est issue d'une thèse de doctorat en langues et littératures anciennes soutenue en 2009 à l'Université Charles de Gaulle Lille 3. D'emblée, l'auteure souligne, dans son introduction, l'originalité – mais aussi les limites – de son approche du sujet, par comparaison avec l'historiographie moderne relative à Néron. Elle se définit comme spécialiste de l'analyse littéraire et de la rhéto-

rique du discours historique, non comme historienne ou archéologue. Elle ne cherche donc pas à prendre position sur la délicate question d'une réhabilitation éventuelle du dernier empereur julio-claudien, posée dès le XVIII^e^ siècle par Diderot, qui s'interrogeait, déjà à l'époque, sur la véracité des faits décrits par les sources anciennes. Elle cherche avant tout à comprendre la manière dont Néron fut dépouillé, au fil du temps et des écrits, depuis Pline l'Ancien et Tacite jusqu'à Augustin, de son enveloppe de personnage historique pour être revêtu de celle de paradigme, de type atemporel et anhistorique, jusqu'à devenir un nom commun, *nero*, synonyme de *tyrannus*. L. Lefebvre ne s'intéresse pas tant, comme elle l'affirme elle-même, « à ce que cache le voile qui recouvre la réalité du règne de Néron, mais à ce voile lui-même », à savoir le processus de construction de la figure emblématique du dernier Julio-claudien, incarnation de la tyrannie et de la monstruosité, figure néanmoins susceptible de varier en fonction du contexte historique de production littéraire et de l'idéologie ambiante. L'analyse de la réécriture de l'histoire de Néron à des fins moralisatrices et selon des modèles rhétorico-littéraires préexistants (*topoi*) est la tâche principale que s'est assignée l'auteure. Dans un premier chapitre, celle-ci procède à une « archéologie de la légende » : en d'autres mots, elle s'attache à repérer les différentes strates du mythe néronien. La démarche est ici chronologique, depuis les premiers jalons de la constitution de la légende dans la littérature latine et grecque d'époque flavienne – dont beaucoup a malheureusement été perdu – jusqu'à l'expression du point de vue chrétien à partir des II^e^ et III^e^ siècles, sans oublier les sources principales que constituent Tacite et Suétone, seuls auteurs à avoir dressé un portrait complet du dernier empereur julio-claudien. Dans les chapitres formant le cœur de l'ouvrage, L. Lefebvre passe du point de vue chronologique à une approche thématique, qualifiée de « néronologie structurale » : à la figure de l'anti-*princeps* – à savoir de l'empereur indigne de sa fonction, débauché et efféminé, citharède, outrageusement dépensier –, s'ajoutent celles de l'anti-*pater* – c'est-à-dire du tyran cruel et sanguinaire, matricide –, et du *primus persecutor Christianorum*. Bien que l'ouvrage soit écrit dans un style remarquable et agréable à lire, cette présentation du sujet traité n'est pas sans défaut : tout d'abord, elle favorise les redites ; ensuite, elle accentue l'optique résolument littéraire – et peu en phase avec la réalité historique – adoptée par l'auteure. Une prise en considération d'autres types de sources – épigraphiques, numismatiques et surtout archéologiques –, en permettant une mise en regard des personnages mythique et historique de Néron, aurait sans doute contribué elle aussi à la compréhension de la construction de l'image posthume de Néron. La manière dont L. Lefebvre envisage la question de la *domus aurea* est assez révélatrice de son parti pris : elle part du principe qu'il est difficile de se faire une idée, à partir des descriptions antiques du palais de Néron, de son architecture véritable, car ce que nous en apprend l'archéologie « actuelle » ne correspond que peu ou prou à ces évocations littéraires ; pour expliquer le contenu très détaillé du passage de Suétone relatif à ce lieu emblématique du pouvoir de l'empereur, elle préfère faire appel à des précédents littéraires, à la tradition séculaire de l'*ekphrasis* d'une demeure somptueuse, qui remonte à la description homérique du palais et des jardins d'Alkinoos ; elle en conclut que « l'existence de précédents littéraires nous invite à lire les descriptions de la maison dorée moins comme des témoignages objectifs sur une réalité concrète que comme les produits d'une stylisation partiale et tendancieuse » (p. 124). Si cette affirmation

comporte sans aucun doute sa part de vérité, il convient néanmoins de la nuancer : tout d'abord, l'évocation suétonienne du parc grandiose de la *domus aurea* est peu conforme à celle du fameux jardin d'Alkinoos, simple verger et potager ; ensuite, les fouilles de la maison dorée menées par une équipe franco-italienne, sous la direction de Françoise Villedieu, ont conduit en 2009 à la découverte et à la reconstitution du mécanisme de la salle à manger tournante mentionnée par Suétone (<https://lejournal.cnrs.fr/videos/lincroyable-salle-a-manger-tournante-de-neron>). Ayant soutenu sa thèse précisément en 2009, L. Lefebvre n'aurait pas pu, à l'époque, faire référence à ces trouvailles exceptionnelles. Il est cependant regrettable qu'elle n'en ait pas tenu compte dans la version publiée de son travail. Elle se contente de dire, dans une note de bas de page (165, p. 122), que « la bibliographie relative à la *domus aurea* est immense » et de renvoyer à un ouvrage de 2003, paru « en dernier lieu » ! En dépit de ces remarques, le travail de L. Lefebvre apporte sans conteste sa pierre à l'édifice des connaissances relatives à un personnage qui n'a pas fini d'intriguer et de passionner. En fin de volume se trouvent diverses annexes (tableaux des crimes imputés à Néron, tableaux comparatifs des récits tardifs de la fin de Néron, arbre généalogique de Néron, extraits de textes antiques), une bibliographie et des index fort utiles.

Odile DE BRUYN

Philippe FLEURY, *De rebus bellicis. Sur les affaires militaires*. Texte établi, traduit et commenté par Ph. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXL-121 p. en partie doubles, 12 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 416). Prix : 49 €. ISBN 978-2-251-01476-0.

Le *De rebus bellicis* est un curieux opuscule dont on ne connaît pas l'auteur ; la date est très approximative, le contenu plutôt disparate, la finalité, pas très claire, les projets militaires plutôt fantaisistes. C'est dire que l'ouvrage fut diversement apprécié par un monde savant plus à l'aise avec des œuvres plus canoniques. Et pourtant... Philippe Fleury, dont on connaît l'apport décisif à l'édition et la tradition vitruvienne autant qu'à la reconnaissance de la compétence technique de l'Antiquité, nous convainc par son analyse serrée du texte et de son contenu que l'ouvrage vaut mieux que le relatif anonymat dans lequel on l'a tenu jusqu'ici et que les *machinae* proposées sont moins farfelues qu'il n'y paraît, même dans le cas de la liburne à propulsion bovine. Nous avons affaire « à un homme instruit, un lettré intelligent et conscient de l'être, qui veut être utile à l'État, non sur un plan idéologique, mais sur un plan pratique ». Si l'on a promené l'auteur sur deux siècles, Ph. Fleury s'arrête sur l'hypothèse la plus ancienne, faisant de Valentinien I^{er} et de Valens les destinataires du traité. Notre anonyme, à la différence des Poliorcètes, envisage les problèmes de la défense de l'État globalement, touchant aux problèmes financiers et administratifs, à la maîtrise des dépenses, au financement des troupes, à la lutte contre la corruption et les fraudes, avant de dresser une liste de machines de guerre utiles à la défense de l'Empire. Sont donc décrits, parfois avec plus de conviction que de clarté, la baliste à quatre roues, le *tichodifrus*, protection mobile pour préparer les assauts, un bouclier offensif à pointes, des traits plombés, un char à faux relevable à traction simple ou double, une sous-armure, un pont d'outres, une baliste de rempart, une liburne à

répliques d'œuvres classiques (l'Aurige de l'Esquilin, les différentes répliques du « type Albani – Copenhague », la tête de bronze du Louvre autrefois dite « tête de Bénévent »). Un important appendice (p. 85-102) regroupe une série d'imitations modernes de copies romaines d'*opera nobilia* grecs. C'est toute la chaîne de production de la statuaire antique qui est ici concernée et notre approche de l'histoire de la sculpture grecque et romaine qui s'en trouve ébranlée sur certains points. Les remarques techniques (certaines parfois un peu rapides, voire subjectives) et les conclusions qu'en tire l'auteur se succèdent, quasiment sans appel, tout au long du livre. Gravures et dessins anciens, histoire des collections, catalogues de ventes successives sont tour à tour convoqués pour suivre le cheminement de plusieurs œuvres ; le nom de sculpteurs comme B. Cavaceppi ou I. Buzzi, qui ne se sont pas toujours contentés de restaurer les œuvres, apparaît à différentes reprises ; celui de quelques collectionneurs abusés aussi… Tous nos musées ou presque ont, à un moment ou un autre de leur histoire, acheté ou reçu en don des pièces aujourd'hui suspectes, voire franchement falsifiées. Certaines d'entre elles, de ci, de là, sont cependant encore considérées comme antiques dans des publications récentes (cf. le torse d'Aphrodite dite « Vénus de l'Esquilin » du Louvre, l'Aphrodite du « type Louvre – Naples » de Holkham Hall, l'Hermès Lansdowne ou la Vénus « type Médicis » du Metropolitan Museum, le « pseudo-Discophore » de Bâle). Inutile de dire que les conclusions de S. Kansteiner ne réjouiront et ne convaincront pas tout le monde… Une chose demeure, n'en déplaise à certains de nos collègues anglo-saxons : la « Kopienkritik » a encore de beaux jours devant elle ; car c'est bien à elle que l'on doit cette explosion de notations critiques des plus salutaire. Jean Ch. BALTY

Carolyn HIGBIE, *Collectors, Scholars, and Forgers in the Ancient World. Object Lessons*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 14 x 22 cm, XV-276 p. Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-875930-0.

Voici un ouvrage au titre séduisant et à la couverture attrayante (quoique non référencée de façon adéquate) publié par Oxford University Press. Écrit dans un style alerte et plaisant, il est l'œuvre de Caroyln Higbie à qui l'on devait déjà *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of Their Past*, paru en 2003 chez le même éditeur. Ce livre réjouira l'amateur éclairé qui y trouvera rassemblées à peu près toutes les mentions de collectionneurs, de collections et de faussaires dont nous parlent les textes antiques. Grevé de trop de lacunes et d'une méthodologie incertaine, il décevra pourtant le lecteur informé. Les lacunes d'abord. Puisqu'il traite des collectionneurs, des savants et des faussaires dans l'Antiquité, mon premier réflexe fut d'aller voir ce qui y est dit de Posidippe de Pella, dont la récente et sensationnelle redécouverte nous rend une image tellement vivante sur la célébrité des sculpteurs antiques et les querelles de chapelles entre partisans d'écoles rivales. Mais l'index est muet à ce sujet (il n'est même pas évoqué p. 56 alors qu'il a là toutes les raisons de l'être [*nb* : les références en notes omettent la plupart du temps de donner les pages concernées, ce qui est une régression par rapport aux usages en sciences humaines]). L'index ne reprend pas non plus Jean Hardouin, l'exemple le plus extrême de pyrrhonisme qui en vint à tenir toute la littérature antique pour l'œuvre d'une bande de faussaires. Mieux

encore : une grande partie des entrées reprises il y a un siècle et demi déjà par Edmond Bonnaffé dans les tables de son ouvrage *Les collectionneurs de l'ancienne Rome : notes d'un amateur* (Paris, 1867, p. 125-128) sont ici absentes (de même que la référence au livre de Bonnaffé lui-même, pourtant la seule monographie sur le sujet). En parcourant la bibliographie, on se rend bientôt compte que C. Higbie ne cite pratiquement aucune étude qui ne soit pas en anglais. C'est bien simple : sur les quelque 400 titres repris, on en compte précisément 4 en allemand, 3 en français et 1 en italien, la plupart du temps d'ailleurs parce qu'il s'agit de sources primaires. L'auteur paraît tout ignorer des travaux de collègues qui, à l'instar de Marion Muller-Dufeu ou d'Eva Falaschi, ont pourtant récemment consacré une partie importante de leurs activités au sujet. Comme me l'indique Alain Schnapp, même les travaux classiques de Krzysztof Pomian sur le phénomène de la collection et d'André Vayson de Pradenne sur l'existence de collections dès la préhistoire sont ignorés. C'est très scandaleux. La connaissance des langues est non seulement une richesse distinctive des sciences humaines ; elle est obligatoire si l'on prétend faire un travail professionnel. Dans le cas contraire, on se condamne nécessairement à ignorer une kyrielle de contributions majeures. D'autant que le sujet est éminemment européen et que les travaux publiés en français, en allemand et en italien – pour s'en tenir à ces trois langues-là – l'emportent en volume (à tout le moins) sur ce qui s'est publié en anglais. Même en anglais, on enregistre des lacunes assez curieuses comme, pour se limiter à un cas de grande visibilité, les pages stimulantes qu'a consacrées Mary Beard à Verrès et aux « Roman art thieves » dans *Confronting the classics*, Londres, 2014, p. 88-95. Dans le cas présent, on a aussi l'impression que l'auteur a travaillé sans encadrement. C'est parfois rafraîchissant comme quand elle met en avant *The Invention of Tradition* (Cambridge, 1983), édité par Eric Hobsbawm et Terence Ranger, comme le modèle méthodologique dont elle s'est inspirée pour penser la manière dont le passé est recréé (même si elle admet que, faute de documentation, tout transfert vers l'Antiquité demeure conjectural). C'est parfois problématique, comme quand elle écrit : « I define forgery as an object or document that is not what it is said to be. » (p. 13) « Qui n'est pas ce qu'il est dit être. » Par qui ? Par le producteur, par le propriétaire, par le commentateur ? Il s'agit d'une définition tellement vague qu'elle en devient non opératoire puisque susceptible de couvrir la totalité du réel. Plus loin, elle reprend pour les faux les quatre catégories définies dans le catalogue d'une exposition tenue en 1973 au Minnesota Institute of Arts. On doutera qu'il s'agisse de la référence la plus appropriée pour une question somme toute importante. L'impression est dès lors celle d'un libre vagabondage, peu structuré, où l'occasion fait le larron. Toute l'introduction est à l'avenant : une promenade plaisante à travers une galerie de cas qui sont plus évoqués que fermement articulés. Et que l'on pourrait sans peine compléter dans la mesure où l'auteur – concentrée sur les textes – passe complètement à côté des découvertes archéologiques paraissant attester un tempérament de collectionneur (rien sur les cargaisons d'Anticythère ou de Mahdia, sur les trouvailles du Pirée, sur les compositions de certains trésors monétaires, etc.). La construction elle-même du livre est problématique qui se termine (Chapitre 4 : The Forgery of the Past) par là où il eut fallu sans doute commencer, c'est-à-dire la présentation des sources primaires (Pline, Pausanias, la chronique de Lindos, etc.) et des *case studies* qui fondent l'analyse. Les

chapitres 2 et 3, intitulés de façon un peu surprenante « visual forgeries » et « textual forgeries » (comme si les textes n'étaient pas « visuels »), indiquent bien la volonté de l'auteur de considérer les œuvres matérielles comme les œuvres littéraires, ce qui n'avait jamais été réalisé jusqu'ici. Et pour cause, serait-on tenté de dire, car cette division de support estompe complètement et de façon dommageable une division d'intention beaucoup plus importante. Soit deux catégories de créations qu'il convient de dissocier : celle qui relevait du délit, du crime économique comme les faux testaments, la fausse monnaie (ici placée avec les « faux textuels ») ou la contrefaçon de pierres précieuses, et celle qui ne l'était pas, comme c'est généralement le cas de l'ensemble des manifestations artistiques, dont l'auteur répète qu'elles n'étaient soumises ni au copyright ni aux royalties. « Remarkably, écrit l'auteur, not once in his discussion of sculpture does Pliny discuss forgery » (p. 201). Il n'y a là rien de remarquable et c'est bien là que réside le principal vice de l'ouvrage : l'anachronisme radical et ingénu d'une vision qui, de façon répétée, définit les faussaires comme des personnages duplices cherchant à s'enrichir en trompant leurs clients. Les notions majeures d'émulation, de citation et d'imitation artistique – les bases de l'histoire de l'art – sont pour ainsi dire ici absentes. Le mot « imitatio » n'est pas à l'index et est à peine traité pour dire qu'il s'agit de « quelque chose de différent du faux et du plagiat » (p. 147-148). À plusieurs reprises, la traduction tire abusivement les textes du côté de la falsification volontaire (p. 159 : l'expression « non esse meam » est traduite par « forgery » ; p. 165 : « fingendi » par « faking » et p. 175-176 : « interciderat » par « falsify »). Quoiqu'implicite, le parti pris est clairement de souligner les similitudes entre hier et aujourd'hui. L'Antiquité est alors repeinte aux couleurs plates de l'Amérique contemporaine et d'un capitalisme cupide, avec une grille de lecture simpliste et moralisante opposant le bon collectionneur au mauvais comme « good starting point » (p. 59, 71). De nombreux et subtils travaux avaient pourtant patiemment montré combien les catégories d'originaux et de copies étaient moins étanches dans l'Antiquité qu'aujourd'hui, combien les Romains étaient « guided little, if at all, by the name of the artist » (p. 110). Carolyn Higbie conteste cette vision. Il est bien possible, pour le monde gréco-romain, qu'on soit allé un peu trop loin dans la négation du statut d'artiste telle que nous l'entendons. Pour autant, le lecteur informé se demandera si ce qu'elle entend substituer – une revalorisation de l'artiste, de la conscience de sa valeur, et du *connoisseurship* de ceux qui l'apprécient, à l'aune de notre monde contemporain – ne constitue pas un regrettable retour en arrière, moins fin, moins intelligent. Un exemple parmi d'autres : à propos des signatures d'artistes, elle note, p. 85, que « some sculptors did not wish to be anonymous craftsmen ». Un article de Didier Viviers (en français et dès lors ignoré) avait plus finement montré combien la faible proportion de signatures par des artistes identifiés sur les vases (pensons aux 40 signatures de Douris sur les 300 vases qui lui sont attribués) et les sculptures s'expliquait tout autrement : non pas par la fierté des créateurs mais avant tout par la volonté des commanditaires (D. Viviers, « Signer une œuvre en Grèce ancienne : pourquoi ? Pour qui ? », dans J. de la Genière (éd.), *Les clients de la céramique grecque*, Paris, 2004, p. 141-154). C'est donc un livre-promenade qui nous est proposé, où le lecteur trouvera une foule de renseignements érudits plaisamment relatés, mais qui se révèle au total d'une grande ingénuité moderniste, faute de surface culturelle. Il est étonnant – et à vrai dire assez décourageant – de voir qu'une maison

d'édition aussi respectable qu'Oxford University Press se soit accommodée d'une telle situation, qui n'est rien moins qu'une atteinte directe à une composante fondamentale de la notion même d'humanisme. François DE CALLATAŸ

Caroline VOUT, *Classical Art. A Life History from Antiquity to the Present*. Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. relié, XI-359 p., 80 ill coul., 132 ill. n./b. Prix : 30 £. ISBN 9780691177038.

Caroline Vout retrace ici l'histoire de l'art classique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours en se focalisant sur le concept même d'« art classique » et ses mutations au cours du temps. L'ouvrage tend à démontrer que la notion de « classique » est une construction idéologique complexe élaborée par des réappropriations successives, depuis l'Antiquité. L'exemple des *Tyrannoctones*, présenté en guise d'introduction, illustre justement ces problématiques : déjà célèbre et abondamment reproduit dans le monde gréco-romain, ce groupe a joui pendant les Temps modernes et l'Époque contemporaine d'une nouvelle notoriété, tour à tour auprès des collectionneurs, des artistes, des archéologues et des historiens de l'art, au point de devenir, pendant long-temps, l'un des icônes de l'art classique grec et de l'art grec reconstitué. Dans cette perspective, l'ouvrage propose de reconsidérer avec une grande minutie les contextes de production et de conservation des œuvres classiques ou des œuvres inspirées par elles au fil d'une série de moments-clefs de l'histoire occidentale. C. Vout développe donc une approche pratiquement stratigraphique pour disséquer les perceptions qui se sont progressivement superposées autour de ces œuvres. Dès lors, l'ouvrage s'articule chronologiquement, autour d'une série de moments-clefs soigneusement sélectionnés. En premier lieu, l'auteur aborde le contexte grec du V^e^ siècle av. J.-C. où les sculptures sont des emblèmes politiques pour la cité et les citoyens. À leur tour, les royaumes hellénistiques se réapproprient le style grec et en font l'apanage du pouvoir. Mais c'est aussi à cette période qu'apparaissent les premières grandes collections, parallèlement à l'émergence d'un discours sur l'art. À Rome, les mêmes phénomènes se produisent, se complexifient et s'intensifient. Ils atteignent leur acmé sous Néron et sous Hadrien. L'Antiquité tardive et le Moyen Âge ne sont pas oubliés : C. Vout rappelle que l'art antique était omniprésent à Constantinople puis à Venise qui se voulaient, l'une et l'autre, héritières de Rome. La Renaissance marque un regain d'intérêt pour l'art antique auprès des artistes et des cours italiennes, en particulier à Florence et à Rome. Rapidement, les cours européennes notamment en France et en Angleterre importent ces nouvelles pratiques grâce à la création de collections classiques et d'académies d'art qui attirent progressivement une sélection de pièces classiques. C. Vout se penche ensuite plus spécifiquement sur le collectionnisme anglais qui connaît un vif succès pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. À son tour, le siècle du néo-classicisme ravive de plus belle l'intérêt des artistes et des riches particuliers pour l'art classique alors qu'au même moment, les fouilles de Pompéi jettent une lumière nouvelle sur la vie quotidienne antique. Dans la foulée, les œuvres classiques deviennent progressivement des objets pour l'étude de l'art antique. Finalement, C. Vout montre aussi à travers quelques œuvres contemporaines ou l'agencement récent du musée Mougins, que l'art classique continue de vivre aujourd'hui et de

Cantabres et les Astures, par exemple. D'autre part la rédaction même, le style, la manière de présenter les faits et d'organiser les discours comme celui prêté à Octave en 27, relèvent de l'histoire littéraire et la notice introductive ne manque pas de les étudier et de les commenter. La tradition du texte du livre 53 est abondante, directe et indirecte. Le livre fait partie de ceux (36 à 60) qui bénéficient de 12 manuscrits, certains de bonne qualité comme le *Marcianus gr.* 395, daté du milieu du IX^e^ s. L'éditrice s'appuie sur le *stemma* établi par Boissevain complété notamment par les recherches de M. Coudry, G. Lachenaud et V. Fromentin. La tradition indirecte se compose pour l'essentiel des *Extraits Constantiniens* du X^e^ s., de Xiphilin (XI^e^ s.) et de Zonaras (XII^e^ s.) et a permis d'utiles compléments ou éclairages. L'établissement du texte s'appuie de préférence sur le manuscrit le plus ancien et l'apparat critique est positif. Cette édition du livre 53 de Dion Cassius constitue donc, en plus d'un texte de référence éclairé d'une traduction rigoureuse, un solide ouvrage d'histoire pour l'étude et l'explicitation de la difficile question des pouvoirs d'Auguste et des sources du régime du Principat. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Simone FOLLET, *Philostrate. Sur les héros*. Texte établi et traduit par S. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, CCIV-348 p. en partie doubles, ill. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 531). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00617-8.

Voici deux décennies que l'*Heroikos* de Philostrate connaît un regain d'intérêt. Il devenait peu à peu souhaitable qu'en paraisse une nouvelle édition après celle de Ludo de Lannoy, publiée en 1977. Il était surtout temps d'en avoir une traduction française complète, car la seule jusqu'alors remontait à Blaise de Vigenère, éditée à titre posthume en 1611 puis en 1614. Simone Follet a le grand mérite d'avoir comblé cette double lacune. C'est là une boucle qui se referme : ce travail est l'issue d'une thèse de doctorat inédite, commencée en 1958 sous la direction de Pierre Chantraine et soutenue dix ans plus tard. Cet ouvrage constitue une excellente entrée en matière pour les non-spécialistes de Philostrate et apporte aux philologues de précieux éclairages sur les problèmes que pose la transmission du texte. L'introduction générale se compose de deux notices, respectivement consacrées au contexte de l'*Heroikos* et à sa tradition manuscrite. Elles sont suivies d'annexes très utiles où l'on trouvera la liste exhaustive des manuscrits, puis une bibliographie, certes incomplète, des éditions, des traductions et des commentaires critiques. La lecture du texte et de sa traduction sont facilitées par un appareil volumineux de notes qui en explicitent les références historiques, épigraphiques et littéraires, et sont redoublées d'un *index nominum* et de quelques illustrations. Ces mêmes notes sont également l'occasion de connaître les choix d'édition qui ont présidé à l'établissement des différents passages. S. Follet a eu l'occasion de consulter les manuscrits de l'*Heroikos* dans leur quasi-totalité. Face aux difficultés que pose le *stemma* bifide, elle prend en considération les données épigraphiques et l'état actuel des connaissances sur l'atticisme pour remonter, autant que faire se peut, au style de l'archétype. Elle ne corrige et ne normalise le texte que lorsque aucune autre option ne lui paraît possible, bien que certaines conjectures restent sujettes à discussion. Ainsi, en 2, 19, 8, la leçon des manuscrits *ἐν Ἡφαίστῳ*

peut-elle être gardée si l'on considère avec de Lannoy que le datif correspond au chant XVIII de l'*Iliade* : la formule s'intègre dans un commentaire d'Homère. Il n'est donc pas besoin de suivre Radermacher et de supposer que la leçon primitive comprenait un génitif local *ἐν Ἡφαίστου* comparable à l'expression *ἐν Ἅιδου*. Malgré cette réserve, S. Follet a su remettre en contexte la langue philostratéenne et mener une enquête complète sur l'atticisme de l'*Heroikos* (p. LXII-CXXIII) : cette tâche n'avait jamais été accomplie avec autant de précision depuis le quatrième volume d'*Atticismus* de Wilhelm Schmid, publié en 1896 – et encore ce dernier portait-il sur la totalité du corpus. La traduction rend elle-même justice au style de Philostrate : si elle s'écarte parfois du texte, c'est pour mieux le transposer dans un français fluide et élégant. Prenant position dans l'important problème d'attribution que suscitent les Philostrate, elle se conforme à l'opinion désormais commune : l'*Heroikos* est de la main de Flavius Philostrate, à qui reviennent également la *Vie d'Apollonios de Tyane*, les *Vies des sophistes* et la quasi-totalité du corpus (p. IX-XIX). S. Follet a en revanche une position originale sur les datations du texte et conserve celles qu'elle avait déjà soutenues lors de sa thèse de doctorat (p. XXIII-XXVII), contre les objections qu'avait formulées Peter Grossardt à son encontre (*Einfürhung, Übersetzung und Kommentar zum* Heroikos *von Flavius Philostrat*, 2006, vol. 1, p. 19). La deuxième victoire olympique qu'a remportée l'athlète Hélix et que mentionne l'*Heroikos*, 2, 6, 12, aurait eu lieu en 221, car l'épitome byzantine de l'*Histoire romaine*, 79, 10, 2-3, la placerait sous le règne d'Elagabal, entre 218 à 222. Cette hypothèse est défendable si l'on considère que l'aoriste *ὑπερῆρεν* dans l'épitome de Dion Cassius n'a pas la valeur d'une antériorité relative. Dans le cas contraire, cette victoire aurait été remportée avant Elagabal, soit en 217 dans le calendrier d'Olympie comme le veut l'opinion courante. Puisqu'il s'agit d'un travail de très longue haleine, on peut malgré tout regretter que S. Follet n'ait pas toujours tenu compte, dans son introduction générale et dans ses notes, de publications plus récentes qui ont contribué à jeter un regard nouveau sur les relations entre l'*Heroikos* et la tradition classique. Les quelques pages qu'elle dédie à Homère (p. XXXVII-XXXIX) pourront être complétées par les travaux de Lawrence Kim, qu'elle ne cite pas (*Homer between History and Fiction*, 2010). De même, elle place l'imitation des dialogues platoniciens sous le seul signe d'une admiration de Philostrate (p. XLVIII-XLIX) ; or les relations polémiques qu'il entretient avec Platon ont fait l'objet d'analyses plus détaillées par Owen Hodkinson (*Authority and Tradition*, 2011). Enfin, la lecture aurait été facilitée si S. Follet avait conservé telle quelle la numération du texte par chapitres et paragraphes qu'avait introduite de Lannoy, et qui constitue le système de référence employé dans toutes les études récentes. En dépit de ces quelques réserves, l'érudition qui sous-tend cette nouvelle édition et les immenses efforts menés pour éclairer le sens du texte rendra la lecture de cet ouvrage nécessaire à tout chercheur s'intéressant à l'*Heroikos* de Philostrate. Il offrira également aux étudiants francophones la possibilité de découvrir ce dialogue encore méconnu.

Valentin DECLOQUEMENT

faut reconnaître que Xénophon ne nous parle ni de cette perte, ni de la réorganisation de la société pour la reconquête, et L. Thommen signale le problème pour les kryptes). Le court Chap. 9 (p. 131-134) est consacré à l'armée et précède celui consacré à la guerre du Péloponnèse (p. 134-144), suivi d'un autre court chapitre consacré à ces deux éléments fascinants, les navarques et les harmostes (p. 145-148). Le Chap. 12 est consacré à l'hégémonie spartiate (p. 148-154). Le Ch. 13, où apparemment L. Thommen se rallie à la thématique des condottiere spartiates à laquelle je ne crois pas (du moins pas ceux étudiés ; pour moi il s'agit de gens au service de leur patrie qui, tant bien que mal, cherchent à sauver des zones d'influence dans le cadre traditionnel de la symmachie) est une succession de noms et de fiches. La problématique hellénistique de Sparte est abordée seulement avec Areus (Chap. 14) et surtout Agis et Kléomène (Chap. 14, p. 163-172). Le tout est dépendant de Plutarque. Signe de cette vision faussée par Plutarque (qui avait besoin d'un parallèle à la vie des Gracques), le plus hellénistique des souverains de Sparte, celui qui ramène la dyarchie à une monarchie, qui a vécu à la cour séleucide et a peut-être été lui un condottiere) et qui a une garde de mercenaires étrangers, Léonidas II, n'a pas droit à sa fiche. On finit avec Nabis (Chap. 16) et par un petit chapitre sur la Sparte romaine (p. 176-182). Ce livre présente donc une énorme matière sous un format réduit. Cela implique des choix qui se font en général en privilégiant ce que j'appellerai une vulgate conservatrice. Dans un format semblable, il était sans doute difficile qu'il en soit autrement. D'autant plus qu'en donnant une vision sur la longue durée l'auteur fait preuve d'audace historique, et qu'il donne, je le répète, une bibliographie actualisée qui permet au lecteur intéressé d'approfondir les thèmes abordés. Tables, bibliographie thématique et court index. Jacqueline CHRISTIEN

Paul CARTLEDGE & Anton POWELL (Ed.), *The Greek Superpower: Sparta in the Self-Definitions of Athenians.* Swansea, The Classical Press of Wales, 2018. 1 vol. relié, X-280 p. Prix : 65 £. ISBN 9781910589632.

Cette nouvelle parution des Classical Press of Wales est la publication d'un colloque tenu à Cambridge en 2013 et s'inscrit dans la continuité des nombreux volumes consacrés à l'histoire de Sparte et à sa réception depuis *The Shadow of Sparta* (1994). À une note introductive et un avant-propos des deux éditeurs faisant le point sur le renouvellement historiographique à l'œuvre, succèdent neuf contributions qui examinent la référence à Sparte et aux Spartiates dans les sources écrites athéniennes, tant historiques que théâtrales, rhétoriques ou philosophiques, mais aussi dans l'art et l'architecture attiques. L'ambition affichée d'étudier Sparte à travers le regard des Athéniens ne constitue pas une démarche inédite pour quiconque s'est déjà confronté au « mirage spartiate » derrière lequel disparaissent la cité et son intelligibilité historique à partir de la fin de la guerre du Péloponnèse. Paula Debnar revient ainsi sur l'*Oraison funèbre* de Périclès rapportée par Thucydide pour y déceler les références à Sparte. L'auteur démontre d'une part à quel point celle-ci est omniprésente dans le discours, bien que la cité ne soit nommée qu'une seule fois. De l'autre, elle met en évidence une véritable mise en scène de la compétition dans tous les domaines entre Athéniens et Spartiates. Ces derniers sont tour à tour blâmés et

loués ; même quand leurs qualités sont mises en avant, c'est pour mieux souligner l'appropriation et la sublimation de celles-ci par les Athéniens. Par sa prétention à faire d'Athènes une nouvelle Sparte, meilleure encore que son modèle, le discours révèle ainsi le rôle structurant de la cité lacédémonienne, bien loin de l'anti-Athènes rejetée dans l'altérité à laquelle elle est souvent réduite. Ellen Millender retrace ensuite la mise en place dans les œuvres d'Hérodote et Thucydide de l'opposition binaire entre les deux cités au moyen de leur utilisation respective du *logos*. Le contraste entre des Athéniens fins rhéteurs et des Spartiates laconiques vise à asseoir la légitimité en tant qu'*hégémon* d'Athènes. Les Athéniens sont capables d'écouter, débattre et décider raisonnablement pour mieux agir, au contraire de Spartiates incapables de délibérer, soucieux avant tout de leurs propres intérêts, enclins aux décisions opaques et excessivement prudents. L'opposition entre deux régimes de discours est cependant tout sauf nette et évolue en fonction des fins visées. C'est l'idéalisation par les Athéniens de la place du discours dans leur régime démocratique et dans l'exercice de leur hégémonie au sein de la Ligue de Délos qui a forgé la réputation de laconisme de Spartiates souvent réduits à n'être que le miroir des Athéniens dans les sources littéraires. A. Powell analyse le mouvement laconisant à Athènes afin d'en définir les acteurs, l'ampleur, les modalités et la durée. S'il identifie bien les années 404-403 av. J.-C. comme l'*acmé* des positions laconophiles, il déconstruit néanmoins méthodiquement la théorie selon laquelle les mesures des Trente auraient relevé d'une tentative planifiée de doter Athènes d'une *politeia* calquée sur celle de Sparte. La garnison spartiate a certes joué un rôle central dans les violences, mais Lacédémone semble s'être simplement accommodée d'une oligarchie locale qui se réclamait d'elle spontanément et grâce à laquelle elle a pu jouer sur le levier de la peur sans intervenir directement. La contribution de Michael Scott sort des sentiers battus des témoignages littéraires pour aborder les interactions spartiates avec l'art et l'architecture athéniennes. De la compétition ostentatoire entre les deux cités à Delphes et Olympie à la question de la monumentalisation de Sparte et d'Athènes, l'auteur développe une réflexion sur la relation entre monumentalité et pouvoir. Si les développements sur la tombe des Lacédémoniens ou sur la mise en scène monumentale des victoires athéniennes lors de la guerre du Péloponnèse sont convaincants, la théorie d'un urbanisme délibérément sobre comme duperie des Spartiates pour déguiser leur puissance véritable apparaît difficile à suivre. L'étude d'Edith Hall consacrée aux thèmes mythologiques spartiates dans les tragédies d'Euripide ouvre ensuite la réflexion sur les sources théâtrales. Ces références peuvent être lues au prisme de la construction de l'identité athénienne. Sparte est ainsi utilisée pour valoriser pêle-mêle, l'autochtonie des Athéniens, leur identité ionienne, leur régime démocratique, leur puissance navale, leur modèle culturel et leur statut de puissance impérialiste à même de défendre le monde grec face à la Perse. Athènes est souvent rapprochée d'Argos, à la fois miroir des tensions sociales à l'œuvre dans la cité et analogie de la rivalité avec Sparte. Plusieurs études de cas permettent de mettre en évidence les références au contexte de la guerre du Péloponnèse, comme l'*Andromaque* pour les opérations en Acarnanie, ou encore *Hélène* qui résonne des échos de l'expédition de Sicile. Enfin, l'auteur propose une interprétation à rebours des *Troyennes* qu'elle considère non pas comme une critique de la violente soumission de Milos par les Athéniens, mais plutôt comme celle de la prise d'Hysiai par

Sparte en 418-417. Ralph M. Rosen met pour sa part en lumière une utilisation différente de la figure des Spartiates dans la Comédie ancienne. En effet, au même titre que les Thébains, Cléon ou Périclès, ils sont tournés en ridicule et constituent l'une des cibles privilégiées d'Aristophane. L'auteur repose les termes d'un débat déjà ancien, en soulignant les difficultés d'interprétation de ces passages et se garde bien d'attribuer une couleur politique aux propos du dramaturge. Le recours aux fragments d'autres auteurs (notamment Eupolis) lui permet de relativiser la véhémence d'Aristophane et de voir dans ses moqueries le produit d'effets propres au genre comique et non à sa personnalité. Carol Atack met en valeur l'impossibilité pour l'Athènes d'Isocrate de se construire sans son pendant spartiate, dont la nature fluctue au cours de l'œuvre de l'orateur. Celui-ci use à foison de figures individuelles comme Thésée et Héraklès pour personnifier les communautés civiques et établir la supériorité d'Athènes, avant qu'un glissement ne s'opère puisque les deux personnages sont par la suite identifiés à Philippe II de Macédoine, nouveau champion panhellénique d'Isocrate. On notera la référence bienvenue aux travaux de C. Castoriadis, même si l'on pourra regretter l'absence de développements sur la société lacédémonienne engendrée par l'attention portée aux figures mythologiques individuelles et à la dyarchie, alors qu'il y avait matière à discussion (*Pan*. 177 *sq.* ; voir C. Mossé, « Les périèques lacédémoniens », *Ktèma* 2 [197]7, p. 121-124). La contribution consacrée par Fritz-Gregor Herrmann à la place de Sparte dans la *République* de Platon permet de développer les hypothèses de C. Atack sur la rivalité entre les écoles philosophiques athéniennes du IV^e^ siècle. L'antagonisme entre les deux cités développé par Isocrate s'oppose ainsi à la recherche utopique de la cité idéale d'un Platon qui use et abuse de la référence à Sparte, sans que ses intentions soient toujours transparentes. La critique de la démocratie athénienne est en effet au moins aussi dure que celle de Sparte et écorne l'image réductrice de laconisant souvent accolée à Platon. La référence à Sparte est certes évidente, mais l'auteur considère qu'elle s'adresse prioritairement à un auditoire sensible au laconisme et qu'elle constitue un appel non pas à imiter, mais plutôt à changer radicalement de *politeia*, aucun modèle ne parvenant à remplir tous les critères de l'idéal platonicien, Sparte pas davantage qu'Athènes. Malcolm Schofield propose enfin un retour sur la *Politique* d'Aristote, non pas pour ses positions bien connues sur la place des femmes ou la nature des institutions lacédémoniennes, mais afin d'explorer la notion d'impérialisme pour caractériser la domination spartiate sur le monde grec entre la fin de la guerre du Péloponnèse et Leuctres. Aristote distingue deux formes d'impérialisme : l'hégémonie, louable, et celle, blâmable, développée par Sparte, le despotisme. La nature même de la *politeia* spartiate, tournée vers la conquête, la domination et l'appât du gain et dépourvue de système fiscal efficace, constitue une limite inhérente à sa domination ; Sparte ne peut donc constituer un modèle à suivre. La force et la cohérence de l'ouvrage réside dans la volonté de considérer Sparte comme un horizon de référence, à la fois modèle et repoussoir structurant dans le cadre de la construction identitaire athénienne entre la fin du V^e^ et le début du IV^e^ siècle. F.-G. Herrmann note ainsi (p. 97) que l'importance de Sparte dans la littérature athénienne est une preuve de son importance dans la société, la partie visible du point de vue général sur l'ennemi vainqueur et principale puissance structurante du monde grec. Athènes, « école de l'Hellade », se trouve définie en négatif de Sparte. La bibliographie et les notes se situent à la fin de chaque

chapitre, l'index en fin de volume. Une conclusion des éditeurs aurait été bienvenue, mais cet ouvrage ne peut évidemment suffire à épuiser la question de la construction par les auteurs athéniens d'une cité fantasmée et essentialisée. Il permet néanmoins de revoir et d'actualiser plusieurs points essentiels du débat en un seul volume et constitue à ce titre une contribution décisive dans la déconstruction toujours en cours du « mirage spartiate ». Adrien DELAHAYE

Boris CHRUBASIK & Daniel KING (Ed.), *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, 256 p., 6 fig. n./b. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-880566-3.

Issu de la conférence internationale *Dialogues between Greece and the East* organisée en septembre 2013 à l'Université d'Exeter, cet ouvrage collectif est le résultat du travail de huit auteurs (et de nombreux autres collaborateurs) qui se sont proposé d'étudier les interactions entre la culture grecque et les communautés locales de la Méditerranée orientale et du Moyen-Orient à l'époque hellénistique. Dans la première contribution, « Hellenism? An Introduction », les éditeurs Boris Chrubasik et Daniel King remettent en question les concepts modernes réducteurs d'« Hellenism » et « Hellenization » pour caractériser les processus d'adoption, d'adaptation et d'interprétation de formes culturelles grecques par des communautés locales. Ils s'interrogent en particulier sur la validité de la division temporelle de l'« Hellenistic period » et sur la pertinence de l'appellation. Si l'on considère que celle-ci désigne une ère d'intensification et d'accélération des contacts des communautés non grecques avec la culture grecque, et si l'on tient compte, outre des événements politiques, de l'histoire culturelle des régions concernées, alors la période « hellénistique » devrait s'étendre du début du IV^e^ s. av. J.-C. (dès la chute de l'Empire perse) au milieu du III^e^ s. ap. J.-C. (car l'intégration se poursuit sous l'Empire romain) ; cette définition justifie l'étendue chronologique de l'ouvrage. Si les auteurs inscrivent ce dernier dans la lignée de *Hellenism in the East* (A. Kuhrt & S. Sherwin-White, 1987), avec un rejet de la position helléno-centriste et une attention particulière accordée aux pratiques locales, qui se sont maintenues malgré l'arrivée d'éléments grecs, ils tiennent à recentrer la discussion sur l'intégration de la culture grecque, thématique délaissée au profit d'études sur les facettes indigènes. Malgré la diversité des approches et des régions discutées, au nombre de quatre (Asie Mineure, Levant, Égypte et Mésopotamie), l'ouvrage trouve son unité dans le questionnement qui lie chaque chapitre : comment et pourquoi les communautés locales du monde oriental se sont-elles approprié des formes culturelles grecques (langue, modes de vie, religion, sciences, art) ? Suivent huit contributions articulées autour de trois thèmes interconnectés et rédigées par divers spécialistes de la période hellénistique (historiens, philosophes, classiques, assyriologues, papyrologues). Le premier thème est celui des formes locales de *polis* et comprend trois contributions. Afin d'identifier les moteurs de l'hellénisation en Asie Mineure, Stephen Mitchell (Berlin) enquête sur l'impact de l'arrivée de la culture grecque et sur son intégration au niveau local entre 400 et 250 av. J.-C. Étudiant successivement la Lycie, la Carie et la Lydie, il défend l'idée que l'adaptabilité de la *polis* et son caractère autonome ont encouragé les sociétés

Bouvier se penche sur les causes de la guerre, remarquant, après d'autres, l'absence de guerres de religion dans la société grecque antique qui a pourtant érigé la guerre en divinité et il s'interroge sur les raisons qui ont conduit les Grecs à admettre la guerre dans le champ religieux ou, plus exactement, à intégrer dans leur système polythéiste des divinités personnifiant la guerre et la discorde. Enfin, Miguel Herrero de Jauregui termine par une série de réflexions novatrices sur la thématique du salut, prérogative des dieux, des actions et du pouvoir salvateurs de ces derniers, ainsi que des limites imposées à ce pouvoir par la Moire ou la volonté contraire d'un autre dieu. Neuf chapitres donc, ordonnancés avec une belle cohérence, qui, pour reprendre les mots de Carmine Pisano, invitent « à reconnaître et à admirer la plasticité et la malléabilité du langage polythéiste » (p. 133). Carine VAN LIEFFERINGE

Michael KREWET, *Vernunft und Religion bei Herodot*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2017. 1 vol. relié, 786 p. (STUDIEN ZU LITERATUR UND ERKENNTNIS, 8). Prix : 66 €. ISBN 978-3-8253-6332-1.

Cet ouvrage constitue la thèse d'habilitation de l'auteur. L'objectif de Michael Krewet est d'évaluer le degré d'autonomie qu'Hérodote attribue à ses protagonistes humains par rapport au divin. En d'autres termes : dans l'œuvre d'Hérodote, dans quelle mesure les êtres humains sont-ils maîtres de leur destin ? La raison humaine peut-elle peser d'une manière décisive sur le cours des événements, ou est-elle impuissante face à la volonté des dieux ? Dans l'introduction (p. 1-92), M. Krewet présente les contributions de précédents philologues et les réponses qu'ils ont tenté d'apporter à cette problématique. Comme l'explique l'auteur, des débats importants ont eu lieu sur la compatibilité entre certains passages d'Hérodote, qui semblent laisser une place importante à la volonté humaine, et d'autre passages, qui paraissent présenter la volonté des dieux comme omnipotente (voir p. 4). L'auteur s'oppose à cette vision et s'efforce de rechercher ce qu'il y a de commun entre les différents passages de l'œuvre d'Hérodote, au lieu de les considérer comme mutuellement incompatibles, une attitude qui selon lui revient à nier l'unité de l'œuvre d'Hérodote : « Wenn das Urteil negativ ausfällt, liegt eine Negation des Einheitlichen vor. Einheitlich bedeutet Konstanz » (p. 5). Pour M. Krewet, qui souligne qu'Hérodote n'était ni un sceptique ni un agnostique (voir p. 53), l'explication la plus vraisemblable est qu'Hérodote envisageait la possibilité d'une autonomie humaine dans le cadre de limites définies par le divin : « Zum anderen scheint aufgrund der Textzeugnisse ebenso der Schluß denkbar, daß Herodot in seinen Darstellungen einem Denken gefolgt sein kann, das an eine göttliche Ordnung und Vorsehung glaubte, daß aber diese Vorsehung durchaus dem Menschen eine eigene Möglichkeit der Überlegung, Entscheidung und Umsetzung der Entscheidung in eine Handlung zugedacht hat. » (p. 56) Dans le chapitre 2 (p. 93-171), l'auteur présente sa méthodologie et ses critères d'interprétation ; il écrit que la recherche conclut « daß Herodots Konzeption der *Historien* literarischen Einflüssen unterliegt » (p. 93), et il lui importe de détecter ces influences littéraires. Il explique par ailleurs que sa monographie constitue une étude narratologique (voir p. 152) et insiste sur l'importance de comprendre le contexte littéraire de l'époque pour comprendre la manière dont l'œuvre d'Hérodote

était perçue (voir p. 137). Enfin, comme précisé dans l'introduction, M. Krewet ne croit pas en l'idée que la religion et la raison seraient concurrentes pour une prépondérance dans l'œuvre d'Hérodote : « Das Kernstück der Arbeit besteht in dem Versuch, den vermeintlichen Widerspruch von Religion und Vernunft […] durch eine sorgfältige Differenzierung aufzulösen » (p. 169). Ensuite, dans les chapitres 3 à 18, l'auteur passe en revue d'importants passages d'Hérodote qui nous éclairent sur les rôles respectifs de la raison humaine et du divin. Il commence par la première phrase des *Histoires* (p. 173-176), où Hérodote explique vouloir raconter τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων ; pour M. Krewet, cette formulation n'est pas anodine : « Es sollte zumindest aufgrund des Wortlauts des Proöms denkbar sein, daß Herodot die primäre Ursache für das Geschehen und die Gründe, warum die Perser und die Griechen Krieg führten, tatsächlich den Menschen zugewiesen hat » (p. 175-176). L'auteur s'intéresse par ailleurs à Candaule, à Gygès et à Crésus (p. 177-296), et il estime que les passages d'Hérodote qui les concernent indiquent que le divin n'agit pas de manière strictement déterministe : « Der göttliche Eingriff scheint eher darauf bedacht zu sein, eine Ordnung bewahren zu wollen, als menschliches Handeln und die Welt – womöglich gar beliebig – zu determinieren » (p. 231). En particulier, M. Krewet explique qu'Hérodote attribue clairement à Crésus la responsabilité de ses propres échecs : « Herodot verweist schon früh nach den Reaktionen des Kroisos auf die Orakelsprüche auf Kroisos' Fehler in der Deutung, den die Pythia später in seiner nicht erfolgten Überlegung lokalisiert » (p. 284). L'auteur aborde également le songe de Cyrus (p. 297-346), l'oracle aux Cyméens (p. 347-361), l'intervention divine dans la chute des Cnidiens (p. 363-365), l'oracle et le songe de Sabakos/Chabaka (p. 367-378), Psammétique (p. 379-384), le rêve et l'oracle de Cambyse (p. 385-420), Polycrate (p. 421-430), l'oracle aux Siphniens (p. 431-434), le plan de Zopyre (p. 435-437), l'oracle de la Pythie aux Thébains (p. 439-440), les songes de Xerxès et Artaban (p. 441-559), les oracles d'Athènes (p. 561-574) et leur interprétation par Thémistocle (p. 575-581), et enfin un passage du livre IX où Thersandre d'Orchomène explique : ὅ τι δεῖ γενέσθαι ἐκ τοῦ θεοῦ ἀμήχανον ἀποτρέψαι ἀνθρώπῳ (p. 583-587). D'une manière générale, comme expliqué plus haut, l'auteur est de l'avis qu'Hérodote donne une vision assez constante de la divinité, selon laquelle l'être humain agit dans le cadre de limites posées par le divin mais dispose tout de même d'une certaine liberté d'action : « Aufgrund der Konstanz wiederholt erkennbarer Strukturer und Motivationen in Herodots Darstellungen göttlicher Eingriffe liegt die Annahme nahe, daß diese konstant wiederkehrenden Merkmale in einem bestimmten Begriff Herodots vom Göttlichen gründen, den er in seinen Darstellungen anschaulich entfaltet hat » (p. 360). Après l'analyse en détail de tous ces passages, dans le chapitre 19 (p. 589-598), Krewet s'intéresse à quelques exemples supplémentaires qui, dit-il, ont été perçus comme impliquant l'absence de toute possibilité de choix pour les humains, et qu'il souhaite regarder sous un autre jour. Vient ensuite une série de comparaisons entre Hérodote et différents auteurs antérieurs en ce qui concerne le degré d'autonomie attribué aux êtres humains (p. 599-738). Dans la conclusion (p. 739-750), M. Krewet met en garde contre des interprétations modernes situant Hérodote à la charnière de deux époques, une époque archaïque empreinte de ferveur religieuse et une époque rationaliste représentée, entre autres, par l'historien Thucydide. Cet ouvrage, long de presque 800 pages, constitue

indubitablement un monument d'érudition impressionnant, où l'auteur déploie une connaissance approfondie de l'œuvre d'Hérodote et des études portant sur l'historien d'Halicarnasse. Peut-être M. Krewet aurait-il pu être plus prudent dans son insistance sur l'existence d'une vision constante chez Hérodote, et reconnaître davantage les différences entre les degrés de liberté humaine montrés par les différents passages. Par exemple, à propos de la perte de l'anneau de Polycrate, il écrit au sujet de la réaction d'Amasis : « Wenn er lesen muß, daß dieser Ring auch noch zu Polykrates zurückkehrte, so kann er dies als eine Bestätigung durch das Göttliche deuten, daß Polykrates nicht das Richtige, dessen Verlust ihn tatsächlich am meisten schmerzte, von sich abgelehnt hat » (p. 427). Cette interprétation est-elle vraiment la plus évidente ou la plus plausible ? D'autre part, qu'il soit permis de se demander si, à certains endroits du livre, l'auteur n'aurait pas pu exprimer les mêmes idées d'une manière plus concise et plus efficace. *Vernunft und Religion bei Herodot* contient bon nombre de considérations intéressantes et importantes, mais il arrive que certaines d'entre elles soient situées au milieu de longs paragraphes et peu mises en évidence par rapport au reste du texte ; il est donc plus difficile de les retenir ou de les apprécier à leur juste valeur. À titre d'exemple, dans le chapitre consacré à la question de l'autonomie humaine chez les prédécesseurs d'Hérodote, Krewet donne des descriptions parfois très longues de passages de ces auteurs, qui ne constituent pourtant pas l'objet principal de son ouvrage. Il aurait pu les présenter bien plus brièvement avant de passer à des comparaisons avec l'œuvre d'Hérodote (il vaut la peine de noter que, des pages 623 à 634, le nom d'Hérodote n'apparaît pas une seule fois). En conclusion, quoique l'on puisse difficilement considérer l'intégralité du livre comme indispensable, bien des réflexions sont dignes d'intérêt, aussi bien en ce qui concerne les conceptions d'Hérodote lui-même qu'en ce qui concerne les influences possibles d'auteurs précédents. M. Krewet apporte une perspective bienvenue sur la question difficile de l'autonomie humaine par rapport au divin chez Hérodote ; les conclusions de l'auteur doivent être prises en compte par tous ceux qui s'intéressent à cette problématique.

Julien DELHEZ

Jessica PICCININI, *The Shrine of Dodona in the Archaic and Classical Ages. A History*. Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2017. 1 vol. broché, 14 x 21 cm, 203 p., ill. n./b. Prix : 14 €. ISBN 978-88-6056-547-1.

Issu d'une thèse soutenue en 2011, cet ouvrage propose une histoire synthétique du sanctuaire de Dodone ainsi que de son « aire d'influence » aux époques archaïque et classique. Reposant sur une floraison de publications liées au sanctuaire depuis 2006 et prétendant utiliser tout type de sources, ce volume est toutefois très avare en documentation illustrée : la photographie d'une situle en bronze « probablement » de Dodone, deux cartes générales et la photographie d'un papyrus de Pindare constituent l'ensemble des images. Il s'agit donc, malgré son titre, d'une réflexion sur les relations extérieures du sanctuaire de Dodone et l'évolution de sa place dans les réseaux de circulation archaïques et classiques à travers les textes littéraires, les références à une documentation archéologique étant largement rejetées dans les notes (par ex. aux p. 64-65). Le premier chapitre met en évidence le lent développement du sanctuaire

Laura CARRARA, Mischa MEIER & Christine RADTKI-JANSEN (Ed.), *Die Weltchronik des Johannes Malalas. Quellenfragen*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 409 p. (ALTERTUMSWISSENSCHAFT. MALALAS STUDIEN 2). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11644-2.

En 2016, Mischa Meier, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Tübingen, Christine Radtki-Jansen, chercheuse associée à l'Université de Cologne, et Fabian Schultz, chercheur associé à l'Université de Tübingen, avaient édité un ouvrage collectif consacré à Jean Malalas, auteur syrien de langue grecque actif au VI^e^ siècle, dont l'œuvre a survécu sous la forme d'un unique manuscrit byzantin du XII^e^ siècle, le *Bodleianus Baroccianus 182*, dans une version passablement abrégée. Dès la lecture de ce volume assez dense, issu d'un colloque organisé en 2014, apparaissait la nécessité de poursuivre l'enquête sur cet auteur considéré comme un historien tardo-antique ou un chroniqueur protobyzantin selon l'angle de vue adopté, avec parfois des arrière-pensées sur la prééminence de l'historiographie classique représentée à la même époque par Procope de Césarée. Ce livre avait replacé Jean Malalas dans son contexte culturel (les relations entre foi et *paideia*), religieux (la querelle monophysite), urbain (la ville d'Antioche) et politique (le règne de Justinien). D'autres études étaient venues éclairer ses conceptions historiques et littéraires, beaucoup plus proches de Procope qu'on ne l'avait pensé jusque-là, ainsi que l'influence et de la transmission du texte sur l'historiographie dans le monde orthodoxe jusqu'au XIII^e^ siècle. – Le projet de publication électronique d'un commentaire historique et philologique presque linéaire, limité pour l'instant à certains passages plus ou moins développés du dix-huitième et dernier livre de la *Chronographie* de Jean Malalas, a justifié l'organisation en 2015 d'un autre colloque international, le deuxième d'une série apparemment longue, dont le présent livre rassemble les travaux. Parmi les éditeurs, F. Schultz a cédé la place à la philologue Laura Carrara, assistante scientifique à l'Université de Tübingen, puis chercheuse associée au projet de commentaire en ligne de Malalas, hébergé et financé par l'Université de Heidelberg pour la décennie à venir. La matière du livre est répartie en une quinzaine d'articles variant d'une dizaine à une cinquantaine de pages, ce qui contribue à l'impression d'un certain déséquilibre du traitement des différentes sources utilisées de manière certaine ou probable par Malalas. Alors qu'un tiers de l'œuvre de ce dernier est consacré à l'histoire biblique et juive, depuis la création du monde jusqu'à la captivité à Babylone, seuls deux articles, dus à William Adler et Umberto Roberto, examinent les sources dans lesquelles Malalas a puisé ses informations, en particulier Julius Africanus que le second auteur a commenté et traduit, et son emploi de l'évhémérisme pour démythifier l'histoire la plus ancienne. Tandis que les livres de Malalas traitant de la République romaine et du Haut-Empire ont été laissés de côté, la crise du III^e^ siècle est examinée avec soin par Laura Mecella qui réfute, de manière à notre avis convaincante, l'hypothèse de la prétendue dette historiographique contractée par Malalas auprès du chroniqueur Eustathe d'Épiphanie avancée par Warren Treadgold. Celui-ci, par le passé, jugea l'œuvre de Malalas avec une sévérité excessive. Cette volonté de réhabiliter ou de réévaluer la chronique de Malalas se manifeste également dans le bel article de Bruno Bleckmann qui montre que la lecture attentive de l'historien Magnus de Carrhes permit à Malalas de livrer une version de la campagne perse

de l'empereur Julien différente de celle d'Ammien Marcellin et de Zosime. Le témoignage de Libanius, contemporain comme Magnus de ces événements dramatiques, aurait peut-être mérité plus d'attention. – La question des sources du Ve siècle possiblement utilisées par Malalas fait l'objet de trois articles. Le premier, de Pia Carolla, à qui on doit une nouvelle édition à frais nouveaux de ce qui subsiste de l'œuvre historique de Priscus de Panium, propose d'identifier sur la base de critères littéraires et historiques quatre fragments supplémentaires de cet auteur dans la chronique de Malalas. De son côté Dariusz Brodka, qui s'était déjà penché sur la question de l'usage de Priscus par Malalas, complète et confirme l'article de Laura Mecella sur l'influence limitée d'Eustathe d'Épiphanie. La chronique universelle chrétienne composée par ce dernier aurait été peu utilisée par Malalas, sinon pour en tirer des informations relatives aux règnes des empereurs Zénon et Anastase. Pauline Allen offre une étude assez distincte des précédentes contributions en s'attachant moins à identifier des sources utilisées par Malalas qu'à examiner son point de vue sur les querelles doctrinales que celui-ci aurait cherché à minimiser en s'inscrivant dans le courant néo-chalcédonien favorable à une réconciliation avec les monophysites et en se montrant très discret sur la figure controversée de Sévère d'Antioche, patriarche contemporain de l'auteur. – La seconde moitié de l'ouvrage examine encore la généalogie textuelle de Malalas, mais de manière plus classique dans son propos et plus hétéroclite dans son ordonnancement. Michael Kulikowski s'interroge sans donner de réponse ferme sur l'usage des sources officielles par Malalas auquel il reproche ses errements chronologiques et souligne à bon droit comment il tend à effacer les limites issues de l'historiographie classique. Membre de l'équipe anglo-australienne qui avait publié en 1990 une série d'études sur Malalas, Roger Scott livre un article sur les livres XV à XVIII qui contredit le point de vue défendu avec conviction par Laura Mecella et Dariusz Brodka sur la faible dépendance de Malalas vis-à-vis d'Eustathe d'Épiphanie. De manière inattendue, celui-ci semble devenir un historien important alors qu'il subsiste peu de chose de cet auteur mystérieux. R. Scott défend néanmoins l'idée que non seulement Malalas, mais encore Procope de Césarée, Évagre le Scholastique, Théophane le Chroniqueur et Cedrenus sont tributaires d'Eustathe d'Épiphanie. Jonas Borsch et Christine Radtki-Jansen s'intéressent à l'usage des rapports militaires sur les relations byzantino-perses sous le règne de Justinien, tandis que Peter Van Nuffelen tente de montrer comment les historiens régionaux ont pu se trouver intégrés à l'œuvre de Malalas. Laura Carrara livre une étude fouillée, sans doute l'une des plus approfondies et des plus fines de tout le volume, sur les sources rhétoriques utilisées par Malalas dans le passage relatif au tremblement de terre qui ravagea Antioche en 526. Fabian Schultz tente de cerner une source commune aux prophéties et aux oracles mentionnés par Malalas, tandis que Wolfram Brandes entreprend un examen prosopographique des comploteurs qui tentèrent de renverser Justinien en 562. – Dépourvu de conclusion mais doté de précieux *indices* des citations et des noms de lieux et de personnages, ce volume touffu confirme l'intérêt que mérite l'œuvre historique de Jean Malalas, apporte un regard nouveau, parfois contradictoire, sur l'historiographie de l'Antiquité tardive et remet surtout à l'honneur la *Quellenforschung*. Sylvain DESTEPHEN

Boris DUNSCH & Felix M. PROKOPH (Ed.), *Geschichte und Gegenwart. Beiträge zu Cornelius Nepos aus Fachwissenschaft, Fachdidaktik und Unterrichtspraxis. Mit einem Forschungsbericht und einer Arbeitsbibliographie*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2015. 1 vol. relié, 17 x 24 cm, 461 p. (PHILIPPIKA, 91). Prix : 78 €. ISBN 978-3-447-10506-4.

Après une brève introduction et quelques mots de présentation, ce livre est divisé en une section scientifique (« Fachwissenschaft »), une section didactique (« Fachdidaktik »), une section de didactique appliquée (« Unterrichtspraxis »), et une section sur l'état de l'art et la bibliographie relative à Cornelius Nepos. Il eût été plus clair de constituer deux sections, l'une scientifique et l'autre didactique, d'autant plus que la première contribution, celle de Dieter Flach (*Warum nicht Cornelius Nepos?*, p. 17-32), passe en revue les grands historiens latins des programmes scolaires, César, Salluste, Suétone, Tacite (y compris le *Dialogue des orateurs*), et plaide pour que la *Vie d'Atticus* ou la *Vie d'Hannibal* de Nepos y retrouvent une place. Oui, si on veut. Après tout, comme l'écrivait Umberto Eco, même le « Journal de Mickey » serait intéressant s'il était commenté par Jakobson. Toutefois, les contraintes imposées aujourd'hui à l'école obligent à ne choisir qu'un peu du meilleur, et l'exposé factuel de Nepos ne me semble pas correspondre à cet impératif, quoique plusieurs collaborateurs de cet ouvrage collectif s'efforcent, nous allons le voir, de prouver le contraire. – Boris Dunsch, *Historia magistra vitae? Zu einer Debatte zwischen Nepos und Cicero*, p. 33-83, à propos du frg. 39 Marshall de Nepos (ap. Lact. *Inst*. III 15, 10), où celui-ci écrit à Cicéron que la philosophie n'est pas la *magistra vitae*, rappelle qu'il est possible de le comprendre comme une réponse à l'affirmation de la prééminence de la philosophie sur l'histoire et l'art oratoire. Je signale d'emblée que ce fragment est sollicité dans toutes les études portant sur la personnalité de Nepos tant il apparaît contradictoire avec l'ouverture d'esprit dont cet auteur témoigne dans sa *Préface* générale et dans la préface de la *Vie d'Épaminondas* (deux autres passages obligés) ; je crains qu'il s'agisse simplement d'une réaction superficielle de l'auteur à la suite d'un fait divers et qu'il soit surinterprété. En tout cas, ce débat sur l'histoire et la philosophie est remis ici dans son contexte culturel, ce qui permet à B. Dunsch d'argumenter à propos de l'amitié entre Cicéron et Nepos, de leurs visions de la théorie et de l'éthique dans l'histoire, de leurs jugements opposés sur l'intérêt que peut revêtir une accumulation d'informations factuelles, et de l'appréciation, bien trop flatteuse je le crains, émise par Nepos à propos des capacités de Cicéron à se faire historien (frg. 58 Marshall : … *dubito interitu eius utrum res publica an historia magis doleat*…). Il s'agit là de bonnes réflexions, mais qui passent parfois rapidement sur la question « Cicéron historien ? », qui a déjà été traitée de manière plus approfondie. – Dans une longue étude (*Cornelius Nepos und ein Stück Literaturgeschichte: Indizien zur Chronologie der* Imagines *des Atticus und des Varro*, p. 85-133), Felix M. Prokoph se demande qui, d'Atticus ou de Varron, a été le premier à éditer des *Imagines* (ou *Hebdomades*), des recueils de portraits d'hommes célèbres accompagnés de notices biographiques, éventuellement sous une forme épigrammatique. Les deux éditions se situeraient au début des années 30, mais au lieu de s'en tenir à cette prudente conclusion, F. Prokoph se démène comme un diable pour prouver que celle d'Atticus a précédé (et inspiré) celle de Varron. Il exploite pour cela au-delà des

limites raisonnables les quelques sources dont nous disposons, par exemple lorsqu'il tire de Nepos, *Att*. 21, qu'Atticus (décédé le 3 mars 32) aurait été trop malade durant les années 30 pour avoir élaboré alors une production littéraire. Je rappelle aussi qu'il faut être prudent avec les informations autobiographiques que livre Varron : contrairement à ce que celui-ci écrit dans la deuxième phrase des *Res rusticae*, il n'a pas attendu sa quatre-vingtième année pour rédiger son traité d'économie rurale. Un tel bourreau de travail ne s'asseyait jamais devant une feuille blanche. La question débouche sur un *non liquet*. – Magnus Frisch (*Begründung und Auswahlkriterien für die Lektüre historiographischer und biographischer Texte am Beispiel der Nepos-Lektüre*, p. 137-165), dans une contribution destinée aux professeurs, explique pourquoi à son sens Nepos mérite d'être lu dans l'enseignement secondaire et quelles *Vitae* seraient, outre la *Praefatio*, les plus intéressantes dans cette perspective. L'exposé reste toutefois théorique et général. – Joachim Klowski (*Intentionen, die Cornelius Nepos in seinen Viten verfolgt*, p. 167-189), conforte, par l'examen des *Vitae* d'Athéniens et de Timoléon, la thèse d'Anna Dionisotti (*JRS* 78 [1988], p. 35-49) selon laquelle Nepos aurait été attentif aux problèmes créés à Rome par le pouvoir que leurs troupes assuraient aux généraux, donc à la relation entre les succès militaires et le contrôle politique. Il confirme aussi la sympathie qu'éprouvait Nepos pour les tyrannoctones, non pour leur action proprement dite mais pour la liberté qu'ils restituaient à leurs concitoyens. Il voit également dans l'écart entre la *libertas senatus* et la *libertas populi Romani* la cause de la défaite si rapide des assassins de César. Tout cela nous rappelle que la lecture de Nepos et de Plutarque a contribué à façonner dans la jeunesse française du XVIII^e^ siècle des esprits révolutionnaires. Cette étude se signale par sa profondeur. Il aurait été prudent de signaler en note, à propos de l'anecdote du *quidam* qui ne reconnaît pas Aristide un jour d'ostracophorie (*Arist*. 1, 3-4), qu'elle n'est pas plausible et a dû être inventée par les partisans du « Juste ». – Rainer Nickel (*Die Epaminondas-Vita des Cornelius Nepos im Unterricht*, p. 193-211), un spécialiste de didactique des langues anciennes, rappelle qu'acquérir par la lecture de textes latins des compétences culturelles et interculturelles ne peut se faire sans l'acquisition de compétences linguistiques et interprétatives des textes dans leur langue originale (on en déduit que la tension entre théoriciens de la pédagogie et professeurs est malheureusement devenue universelle). Il montre qu'il est possible d'utiliser la *Vie d'Épaminondas* pour répondre aux exigences des programmes scolaires. – Hans-Joachim Glücklich, *Die ungewöhnliche Hannibal-Biographie des Nepos: Textarbeit, Bilder, Filme*, p. 213-264, donne des exemples d'exploitations didactiques de la *Vie d'Hannibal*. Les questions de langue et de traduction sont suivies du commentaire de quelques représentations figurées et de films ou spectacles qui ont mis en scène le général carthaginois (à commencer par un film muet, *Cabiria*, de Giovanni Pastrone, datant de 1914, donc bien avant la mode des péplums). – Dans la dernière section, Joachim Klowski, *Forschungsbericht zu Cornelius Nepos, beginnend mit Geigers Cornelius Nepos und den Arbeiten, die den Erfolg dieser Schrift vorbereitet haben*, p. 267-330, présente un état précis et détaillé des questions générales relatives à Cornelius Nepos (attribution de l'œuvre, constitution et contenu, rapport éventuel avec les *Tusculanes* de Cicéron, hypothèse de deux éditions) avant d'exposer ce qu'il appelle la « Renaissance de Nepos », c'est-à-dire la parution d'une série de monographies (le plus souvent en allemand) qui enrichissent notre jugement sur cet auteur,

et qu'il évalue en les confrontant à une thèse qu'il juge fondamentale, celle de Joseph Geiger, *Cornelius Nepos and Ancient Political Biography*, Stuttgart, 1985, lequel fit de Nepos l'inventeur du genre biographique. – Enfin, Boris Dunsch et Felix M. Prokoph fournissent une très complète *Arbeitsbibliographie zu Cornelius Nepos* (p. 331-449), qui recense les éditions et traductions depuis le XV^e^ siècle et couvre toute la littérature secondaire, y compris les recensions, jusqu'à la fin de 2014. Un index des sources et une présentation des auteurs concluent le livre. – Cet ouvrage d'une facture très soignée fait donc le point sur nos connaissances relatives à Cornelius Nepos, apporte des contributions scientifiques originales et ouvre des pistes pour utiliser cet auteur dans l'enseignement. La mission que s'étaient confiée les éditeurs est ainsi brillamment accomplie. Philippe DESY

Erich WOYTEK, *Die* Ciris *im Kontext der augusteischen Dichtung.* Wien, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2018. 1 vol. broché, 22,5 x 15 cm, 261 p. (WIENER STUDIEN, 39). Prix : 45,70 €. ISBN 978-3-7001-8105-7.

Depuis longtemps, la date de l'épyllion alexandrin *Ciris,* qui est transmis dans l'*Appendix Vergiliana* et où se trouve décrit l'amour passionnel de Scylla pour le roi Minos et sa métamorphose dans l'oiseau *ciris*, est l'objet d'un débat. Sur la base d'une étude approfondie des parallèles entre la *Ciris* et les poèmes de Catulle, de Virgile et d'Ovide, Erich Woytek démontre que la *Ciris* a été écrite après la publication des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile et avant la publication des *Amours* d'Ovide et l'*Enéide* de Virgile, c'est-à-dire dans les années 29-25 (voir les p. 140 et 158). Il avance de bons arguments pour conclure : (1) que l'auteur de la *Ciris* est probablement le même que celui du n° 9 du *Catalepton,* un poème qui comme la *Ciris* a été transmis dans l'*Appendix Vergiliana* ; (2) que les deux écrits forment un diptyque ; (3) qu'il est probable que l'auteur en est C. Asinius Pollio, et (4) que la *Ciris* a été composée probablement dans l'année 26 (voir la p. 207). – On voit d'emblée l'importance de ces conclusions, avec notamment une datation convaincante et une hypothèse bien argumentée concernant la paternité de la *Ciris* ; à cela, il convient d'ajouter que la méthode élaborée par l'auteur est exemplaire. – E. Woytek a étudié beaucoup plus de parallèles que ses prédécesseurs. Il ne s'est pas limité à la relation entre la *Ciris* et la version du récit de Scylla qu'Ovide nous offre dans ses *Met*. VIII, 1-151, mais il a étudié aussi les autres parallèles entre la *Ciris* et Ovide. En outre, il a étudié beaucoup plus de parallèles entre la *Ciris* et l'*Énéide* que ses prédécesseurs (voir les p. 17-18). Il a surtout fourni de grands efforts pour objectiver l'étude des parallèles et pour se libérer de jugements esthétiques subjectifs (voir entre autres les p. 15-17 et 160). – Dans les chapitres III et IV, E. Woytek étudie d'une façon systématique les techniques d'imitation mises en œuvre par l'auteur de la *Ciris* d'une part et par Virgile d'autre part (voir respectivement les p. 73-89 et 91-114) ; en outre il s'attarde sur les procédés imitatifs d'Ovide dans le chapitre II (voir les p. 21-72). Dans ces trois chapitres, E. Woytek développe un instrument très utile pour l'étude de parallèles littéraires ; cet instrument comprend les différents phénomènes distinctifs qui caractérisent l'imitation. – Pour juger de la technique imitative de l'auteur de la *Ciris*, E. Woytek a étudié les parallèles entre la *Ciris* et Catulle, un point

autrement dit, entre les élites détentrices du pouvoir et les multiples dépendances et forces productives. Les quatre parties, *Portoria*, *Officia*, *Tributa*, *Privata*, abordent successivement ces questions d'un point de vue assez proche de la perspective néo-institutionnaliste. Après une introduction qui fixe les enjeux, nous cheminons pas à pas dans les arcanes de la fiscalité impériale. Sept articles dans la première partie concernent les stations du Quarantième des Gaules, la ferme et les revenus douaniers des communautés municipales ; le chapitre des *Officia*, un livre à soi seul, de près de 200 pages, est consacré au personnel subalterne de l'administration financière et fiscale, accompagné d'un catalogue d'après les sources épigraphiques ; sous le titre de *Tributa*, sont abordés la fiscalité provinciale d'après Cicéron, Verrès, les cités et les assemblées provinciales, le vocabulaire et la politique de la fiscalité ; dans les *Privata*, sont évoqués le « capitalisme » des élites trévires et une liste comptable sur plomb à Bordeaux. La matière est complexe, ramifiée à souhait, souvent redoutable à aborder pour le non-initié. Mais c'est aussi le mérite de Jérôme France de parvenir à rendre claire cette matière difficile mais néanmoins fondamentale pour comprendre le fonctionnement de l'Empire. Ce livre rendra les plus grands services à tous.

Georges RAEPSAET

J. H. RICHARDSON, F. SANTANGELO, *The Roman Historical Tradition. Regal and Republican Rome*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol., 372 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965785-8.

Le principe de la collection des "Oxford Readings in Classical Studies" est bien connu ; il s'agit de réunir sur un même sujet un certain nombre d'articles qui, tout en représentant des approches différentes, ont été, chacun à leur manière, marquants ou influents, de les présenter dans une traduction anglaise (s'ils ont été rédigés dans une autre langue), avec de mêmes normes de publication, dans une version révisée par leurs auteurs ou, à tout le moins, munie d'un *addendum* faisant mention de la bibliographie récente. L'ensemble est précédé d'une introduction par les éditeurs scientifiques et suivi d'une bibliographie générale ainsi que d'un index. – Le présent volume, et cela le distingue de la plupart de ceux qui sont déjà parus dans la collection et qui portent pour la plupart sur un auteur ou sur une œuvre, s'attache aux traditions historiographiques relatives aux temps de la Royauté et de la République romaines, en privilégiant des études – elles sont ici au nombre de 13, dont 5 sont fournies en traduction – qui considèrent un événement ou un personnage. En l'occurrence, si l'on excepte un texte plus ancien d'E. Pais (sur les 300 Fabii), le choix des éditeurs met en relief deux « moments » dans l'étude du thème : les années 1960-1970, avec quatre articles originellement publiés entre 1964 et 1975 (E. Gabba ; E. Rawson ; J.-C. Richard ; R. T. Ridley), et surtout, à juste titre sans doute, la période récente, avec huit articles publiés entre 1993 et 2004 (J. N. Bremmer ; A. Carandini ; T. J. Cornell ; M. H. Crawford ; H. I. Flower ; M. Humm ; T. P. Wiseman ; F. Zevi). Trois textes présentent des *addenda* substantiels de la part de leurs auteurs (H. Flower, M. Humm, J.-C. Richard), l'un fournit des notes et une bibliographie actualisées (J. Bremmer) ; les autres sont suivis d'un bref *addendum* rédigé par les deux éditeurs, *addendum* revu le cas échéant (F. Zevi) par l'auteur de l'article lui-

même. – Au vu du thème retenu, le principal « facteur de variabilité » parmi les articles sélectionnés tient dans le crédit qui est accordé ou non à la tradition littéraire, certains modernes faisant preuve à son encontre de scepticisme et d'autres lui accordant foi, voire tentant de la réhabiliter. Ces points de vue sont ici l'un et l'autre représentés, puisqu'on trouve dans l'ouvrage un texte de T. P. Wiseman (pour le premier point de vue) aussi bien qu'un autre d'A. Carandini (pour le second). Plus précisément, le sommaire suit pour l'essentiel l'ordre chronologique des événements considérés en partant du plus ancien : les origines de Rome ; Numa ; Démarate, père de Tarquin l'Ancien ; Servius Tullius ; L. Brutus ; les Saliens et l'augure Attus Navius ; la bataille de Crémère ; Sp. Cassius ; les colonies fondées par Rome ; la *lex Ouinia* ; Ti. Sempronius Gracchus, père des Gracques. Cette étude sur les Gracques met toutefois particulièrement en avant le contexte de production des récits et cela sera aussi le cas des deux derniers articles qui, partiellement, échappent à la succession chronologique que met en avant la table des matières. L'un, en effet, considère de manière générique la vision et le traitement du passé romain par Cicéron ; l'autre s'intéresse à la manière dont Auguste promut une tradition relative aux dépouilles opimes. Au cœur de cette ultime enquête se trouve la bataille de Clastidium en 222, avant donc les événements discutés dans l'article sur le père des Gracques ; ce qui pousse les éditeurs à terminer avec ce texte n'est pas l'époque des faits racontés, mais le contexte augustéen du récit qui en est fait, élément qui semble le plus déterminant en la circonstance. – Ce point semble révélateur d'une tendance plus générale du volume, sans doute délibérée dans le chef de ses éditeurs, à ne pas trancher entre histoire et historiographie. Cela aurait pu constituer une faiblesse. Au contraire, en utilisant la rencontre des deux approches pour faire apparaître la complexité de la représentation qui était donnée aux Romains de leur propre passé, J. H. Richardson et F. Santangelo donnent à réfléchir de manière globale à la fois sur un passé reconstruit et sur les modalités de cette reconstruction. Assortissant à cet effet des articles de qualité, présentés dans une édition soignée, c'est en définitive un livre relativement peu formaté qu'ils proposent, une lecture stimulante à laquelle ils invitent. Olivier DEVILLERS

Jean-Paul THUILLIER, *Allez les rouges ! Les jeux du cirque en Étrurie et à Rome*, textes réunis par Hélène Dessales et Jean Trinquier. Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2018. 1 vol. 16 x 24 cm, 300 p., 50 ill. n./b. et coul. (ÉTUDES DE LITTÉRATURE ANCIENNE, 26). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7288-0580-8.

Jean-Paul Thuillier a dédié en grande partie sa vie scientifique à l'étude du sport dans le monde antique et a ainsi contribué à la mise en lumière d'un domaine longtemps négligé. Mobilisant aussi bien les sources littéraires et épigraphiques qu'archéologiques et prenant souvent le contre-pied de ses confrères, il a, au fil de sa longue carrière, brossé un tableau fidèle de ce qu'étaient le sport et les sportifs dans l'Antiquité. Cet ouvrage, qui fait la somme de ses articles les plus importants rédigés en français entre 1982 et 2008, est divisé en deux grandes parties, le sport en Étrurie (traitant des jeux hippiques et des jeux athlétiques) et le sport à Rome (qui regroupe les deux mêmes sous-sections, ainsi qu'une troisième intitulée « sport et littérature »). L'ouvrage est amorcé par *L'aurige Ratumenna*, un exemple parfait de ce qu'il est

ce qui apparaît comme une multiplicité de points de vue. Une telle démarche eût opportunément mis en valeur les nombreux renseignements et sujets de réflexions inspirés par cet ensemble de communications, dont certaines sont particulièrement stimulantes. Tel qu'il a été conçu, le présent ouvrage offre néanmoins une base solide – attestée notamment par la riche bibliographie insérée à la fin du volume – à partir de laquelle d'autres recherches pourront être entreprises. On lui souhaite donc un succès à la hauteur du travail accompli. Monique MUND-DOPCHIE

Annick FENET, *Les dieux olympiens et la mer. Espaces et pratiques cultuelles*. Rome, École française de Rome, 2016. 1 vol. broché, 24 × 16 cm, XVI-709 p., 80 figures, 15 cartes (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 509). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-1065-4.

Traiter des aspects marins de la religion grecque est extrêmement ambitieux tant le sujet est vaste. Dans ce travail issu d'une thèse de doctorat en Histoire ancienne défendue en 1998 à l'Université Paris 10, Annick Fenet questionne un riche corpus de sources écrites mais aussi l'archéologie, l'iconographie et la numismatique, dans la totalité du monde grec depuis les récits homériques jusqu'à l'époque impériale. L'ouvrage peut être considéré comme la nouvelle référence sur les « cultes maritimes » : il met à jour et enrichit par ses commentaires critiques le travail documentaire de Dietrich Wachsmuth, *Pompimos ho daimōn. Untersuchung zu den antiken Sakralhandlungen bei Seereisen*, Berlin, 1967. A. Fenet oriente son étude vers le rôle des divinités olympiennes en contexte marin ; ce prisme exclut donc de l'enquête les diverses entités, monstres marins et autres divinités marines dites mineures. Dans le but de comprendre pourquoi et comment ces grands dieux du panthéon agissent sur la mer et la navigation, la première partie de l'ouvrage fait l'inventaire, pour chaque divinité, des sources qui font état d'un rapport à la mer dans le mythe, la littérature, la topographie et la pratique du culte. L'interprétation des données est déjà présente dans la présentation : les dieux sont répartis en quatre catégories qui correspondraient à la nature de leur rapport à la mer. Athéna et Héra partent « à la conquête de la mer » (chap. I) ; Zeus, Aphrodite et Déméter sont unis par « la maîtrise des éléments » (chap. II) ; Apollon et Poséidon, par « la domination de la mer » (chap. III) ; « les frontières de la mer, ou la mer domestiquée » concernent Artémis, Dionysos et Hermès (chap. IV). Le biais de cette approche structuraliste est clairement avoué par l'auteure, qui envisage les personnalités divines en termes de modes d'activités, où chaque dieu « reste fidèle à ses prérogatives », ici appliquées à un contexte marin. Pour chaque divinité, la présentation des sources par zones géographiques, en tenant toujours compte de la chronologie, nuance heureusement ces catégories de personnalités divines et rend compte de la diversité et de la non-exclusivité de leurs interventions. Bien que cette question des personnalités divines et de leurs rapports à la mer en reste le fil conducteur, la seconde partie de l'ouvrage prend du recul par rapport à ces entités divines distinctes pour dresser un panorama des « pratiques cultuelles marines ». Celles-ci sont considérées selon deux axes, toujours contextuels : le sacré à bord du bateau (chap. V) et les ex-voto à terre (chap. VI). De la proue à la poupe, du décor aux noms théophores, le bateau lui-même est traité dans toute sa

dimension d'espace sacré. L'attention portée aux ancres, dont l'auteure fournit un catalogue raisonné, et une analyse détaillée des inscriptions et symboles, constitue un apport majeur de l'étude. Outre les ancres métalliques récupérées sur les épaves, le catalogue reprend également les ancres votives, toujours en pierre, parfois inscrites, et un commentaire sur leur contexte de découverte. Cette dernière partie sur les ex-voto à terre traite des offrandes de bateaux (ainsi que du bateau comme instrument du rituel), de parties de bateaux, d'images et modèles réduits de bateaux, et d'ustensiles de pêche. La synthèse est très complète si l'on s'en tient aux objets dont le caractère « marin » est immédiatement perceptible d'un point de vue formel, mais elle n'est pas strictement représentative de la pratique votive des gens de la mer. Un examen de l'ensemble du matériel votif de temples importants pour les navigateurs – on regrette ainsi le peu d'attention portée à Naucratis – aurait révélé que ces objets ne constituent qu'une fraction marginale des assemblages. Il est par ailleurs souvent délicat de restituer l'activité ou l'intention d'un dédicant, et son éventuelle perception du dieu en tant que patron de la navigation, sur base de la forme et de l'iconographie de son offrande. Néanmoins, l'ouvrage étoffe voire remplace la synthèse de M. Romero Recio, *Cultos Maritimos y Religiosidad de Navegantes en el Mundo Griego Antiguo*, Oxford, 2000, qui n'avait par ailleurs pas la qualité d'outil de travail du présent volume et de ses riches annexes, cartes et index. En fonction des espaces et des circonstances, les marins avaient la possibilité de se tourner vers une grande diversité d'entités ; Poséidon n'avait pas le monopole de la mer ! La recherche d'Annick Fenet souligne combien il faut voir dans cette notion de « cultes maritimes » une application « normale » du polythéisme grec à un contexte marin. Ce travail, dont il faut louer la pluridisciplinarité et l'érudition, deviendra assurément la nouvelle référence sur le sujet.

Marie DE WIT

Gabriella PIRONTI & Corinne BONNET (Ed.), *Les dieux d'Homère. Polythéisme et poésie en Grèce ancienne*. Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2017. 1 vol., 16 x 24 cm, 257 p., 6 fig. (KERNOS, SUPPLÉMENT, 31). Prix : 25 €. ISBN 978-2-87562-130-6.

L'objectif annoncé de cet ouvrage collectif est de montrer que « les divinités présentes dans les poèmes (homériques) ne constituent pas un banal ornement du récit, mais au contraire une voie féconde pour appréhender et comprendre la manière dont les Grecs concevaient et représentaient les puissances supérieures qui gouvernent le *kosmos* et guident le destin des hommes » (p. 8). Il s'agit donc de dégager la « représentation » des dieux qui traverse l'œuvre d'Homère dans l'idée que celle-ci est panhellénique, autrement dit partagée par l'ensemble de la culture grecque antique, même si des critiques, dès l'Antiquité, se sont élevées contre l'anthropomorphisme et l'immoralité des dieux homériques, critiques encore accentuées par la polémique chrétienne. Cet ouvrage veut inaugurer une nouvelle lecture des poèmes homériques, lecture au sens propre du terme puisqu'il entend mettre en lumière la connexion entre la complexité et la diversité des techniques narratives à l'œuvre dans les poèmes homériques d'une part, et, d'autre part, celles du monde des dieux d'Homère et des relations entre les sphères divine et humaine si intimement liées dans

chapitre, l'index en fin de volume. Une conclusion des éditeurs aurait été bienvenue, mais cet ouvrage ne peut évidemment suffire à épuiser la question de la construction par les auteurs athéniens d'une cité fantasmée et essentialisée. Il permet néanmoins de revoir et d'actualiser plusieurs points essentiels du débat en un seul volume et constitue à ce titre une contribution décisive dans la déconstruction toujours en cours du « mirage spartiate ». Adrien DELAHAYE

Boris CHRUBASIK & Daniel KING (Ed.), *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, 256 p., 6 fig. n./b. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-880566-3.

Issu de la conférence internationale *Dialogues between Greece and the East* organisée en septembre 2013 à l'Université d'Exeter, cet ouvrage collectif est le résultat du travail de huit auteurs (et de nombreux autres collaborateurs) qui se sont proposé d'étudier les interactions entre la culture grecque et les communautés locales de la Méditerranée orientale et du Moyen-Orient à l'époque hellénistique. Dans la première contribution, « Hellenism? An Introduction », les éditeurs Boris Chrubasik et Daniel King remettent en question les concepts modernes réducteurs d'« Hellenism » et « Hellenization » pour caractériser les processus d'adoption, d'adaptation et d'interprétation de formes culturelles grecques par des communautés locales. Ils s'interrogent en particulier sur la validité de la division temporelle de l'« Hellenistic period » et sur la pertinence de l'appellation. Si l'on considère que celle-ci désigne une ère d'intensification et d'accélération des contacts des communautés non grecques avec la culture grecque, et si l'on tient compte, outre des événements politiques, de l'histoire culturelle des régions concernées, alors la période « hellénistique » devrait s'étendre du début du IV^e^ s. av. J.-C. (dès la chute de l'Empire perse) au milieu du III^e^ s. ap. J.-C. (car l'intégration se poursuit sous l'Empire romain) ; cette définition justifie l'étendue chronologique de l'ouvrage. Si les auteurs inscrivent ce dernier dans la lignée de *Hellenism in the East* (A. Kuhrt & S. Sherwin-White, 1987), avec un rejet de la position helléno-centriste et une attention particulière accordée aux pratiques locales, qui se sont maintenues malgré l'arrivée d'éléments grecs, ils tiennent à recentrer la discussion sur l'intégration de la culture grecque, thématique délaissée au profit d'études sur les facettes indigènes. Malgré la diversité des approches et des régions discutées, au nombre de quatre (Asie Mineure, Levant, Égypte et Mésopotamie), l'ouvrage trouve son unité dans le questionnement qui lie chaque chapitre : comment et pourquoi les communautés locales du monde oriental se sont-elles approprié des formes culturelles grecques (langue, modes de vie, religion, sciences, art) ? Suivent huit contributions articulées autour de trois thèmes interconnectés et rédigées par divers spécialistes de la période hellénistique (historiens, philosophes, classiques, assyriologues, papyrologues). Le premier thème est celui des formes locales de *polis* et comprend trois contributions. Afin d'identifier les moteurs de l'hellénisation en Asie Mineure, Stephen Mitchell (Berlin) enquête sur l'impact de l'arrivée de la culture grecque et sur son intégration au niveau local entre 400 et 250 av. J.-C. Étudiant successivement la Lycie, la Carie et la Lydie, il défend l'idée que l'adaptabilité de la *polis* et son caractère autonome ont encouragé les sociétés

indigènes à l'adopter pour marquer leur indépendance politique face à l'autorité perse. Comparant les processus locaux d'hellénisation des cités de Tadmor-Palmyre et de Doura-Europos en Syrie, Ted Kaizer (Durham) observe que les deux, pourtant géographiquement proches, ont connu des « trajectoires de l'hellénisme » différentes avec un impact significatif à l'époque romaine : si Doura-Europos perd de son passé hellénistique pour retrouver un caractère parthe plus affirmé, la cité de Tadmor-Palmyre se développe culturellement et socialement en *polis* gréco-romaine monumentale. Philippe Clancier (Paris) s'intéresse à l'apparition à Babylone d'une nouvelle institution de type grec, les *politai/puliṭê*, au début du IIe s. av. J.-C., et à la relation entre ceux-ci et le groupe traditionnellement en charge de la cité, « the Babylonians », dans le contexte plus large du processus de poliadisation de la ville. À la lumière des publications des *Astronomical Diaries* (1988) et des *Babylonian Chronicles of the Hellenistic Period* (2006), il propose une nouvelle interprétation de l'organisation politique et sociale de Babylone. Le second thème, qui concerne l'impact politique et social de la culture grecque, est traité dans trois contributions. Boris Chrubasik (Toronto) étudie les raisons qui poussent, d'une part la dynastie des satrapes Hécatomnides de Carie, de l'autre l'élite juive des « Hellenizers » de la Judée pré-maccabéenne, à vouloir « devenir grecques » et à mettre l'emphase sur cet aspect dans leurs discours locaux. Cette « hellénisation », qui s'inscrit dans le cadre des relations entre les détenteurs du pouvoir local, leur communauté et le pouvoir central, est un outil politique de différenciation et d'autopromotion servant un but interne : stabiliser une position de pouvoir face à la rivalité d'autres élites locales. Johannes Haubold (Durham) se penche sur l'image royale d'Antiochos III à travers les traditions narratives grecque, romaine et babylonienne. En comparant les perspectives babylonienne et grecque de la perception de la royauté, il dégage des aspects du discours impérial communs aux deux traditions et prouve par là l'existence d'une vision du monde séleucide partagée. Spécialiste des associations privées d'Égypte ptolémaïque, Mario C. D. Paganini (Berlin) s'interroge sur la division moderne qui les classe entre associations grecques et associations égyptiennes. Après avoir éprouvé cette classification au contact des sources anciennes, il conclut qu'elle est artificielle et que les associations privées de l'Égypte ptolémaïque, plutôt que d'être strictement « grecques » ou « égyptiennes », pouvaient tirer leurs caractéristiques des deux traditions, sans qu'il y ait toutefois de fusion parfaite entre celles-ci. Enfin, le troisième thème, qui englobe les deux dernières contributions, porte sur la place des formes culturelles grecques dans la littérature, les sciences et les arts en Égypte. Myrto Hatzimichali (Cambridge) s'intéresse au dialogue interculturel entre la tradition littéraire grecque et la pensée juive en Égypte ptolémaïque au travers de la *Lettre d'Aristée*. Elle se focalise sur deux niveaux d'échanges : le rapport au savoir oral dans le cadre d'une scène sympotique et la relation à l'écriture dans celui de l'érudition littéraire et de la critique textuelle alexandrines. Enfin, Daniel King (Exeter) enquête sur l'interaction entre les traditions médicales grecques et égyptiennes à Tebtynis aux Ier et IIe s. ap. J.-C. Via l'analyse de textes médicaux, d'une part des traités théoriques, d'autre part des documents pharmaceutiques, il conclut à la présence d'idées et de pratiques médicales grecques à Tebtynis, ainsi qu'à la diversité des formes employées (de la médecine rationnelle aux pratiques érotiques, magiques et religieuses), à l'intersection entre les deux traditions. L'ouvrage ne possède pas de conclusion propre, mais

l'introduction, en traçant un fil rouge entre les différentes contributions, pallie en partie ce manque. Le livre est complété, en début d'ouvrage, par une liste des cartes, des images et du tableau, une liste des abréviations utilisées pour les *corpora* et travaux de référence, une brève présentation de chaque auteur et, en fin d'ouvrage, par une riche bibliographie compilée et un bref index général, mêlant noms propres et thèmes en langue anglaise et termes antiques translittérés. Fort d'approches multi-disciplinaires, *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE* est à la hauteur de ses ambitions : en plus des apports individuels de chaque contribution, il offre de « new methodological insights into the larger questions of cultural exchange » (p. 11). L'intérêt de l'ouvrage réside en effet aussi dans la transposabilité de son questionnement et de ses réflexions méthodologiques à l'étude d'autres interactions, régions et périodes (par exemple, l'influence romaine à partir de la fin du IIe s. av. J.-C.). Par ses qualités indéniables, ce volume ne manquera pas d'intéresser un large public de chercheurs, spécialistes ou non. Laëtitia DOLNE

Pierre-Louis GATIER, Julien ALIQUOT & Lévon NORDIGUIAN (Ed.), *Sources de l'histoire de Tyr. II. Textes et images de l'Antiquité au Moyen Âge*. Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, Presses de l'Ifpo, 2017. 1 vol., 221 p. Prix : 20 $. ISBN 978-614-8019-28-9 ; 978-2-35159-733-0.

Ce volume fait suite à un premier recueil de *Sources de l'histoire de Tyr* paru en 2011, dont il constitue un prolongement pour l'Antiquité et le Moyen Âge. Textes littéraires, inscriptions, objets, images sont soigneusement présentés et interprétés dans onze sections portant sur un document, un ensemble ou une catégorie de documents, ou un auteur, six concernant l'Antiquité, cinq le Moyen Âge. Les limites chronologiques retenues sont celles qui vont de 332 av. J.-C., date du siège de Tyr par Alexandre, à 1291 ap. J.-C., date de la capture de la ville franque par les Mamelouks, suivie par sa destruction et son abandon durant plusieurs siècles. Ce sont donc seize siècles d'histoire politique, économique, sociale, religieuse et culturelle qui sont éclairés par la sélection documentaire retenue. Les historiens du Proche-Orient antique et médiéval seront reconnaissants aux éditeurs de mettre à leur disposition des sources connues, méconnues ou inédites afin d'enrichir notre connaissance de la grande métropole que fut Tyr. Julien Aliquot (p. 17-29) revient, avec le savoir-faire épigraphique que tout le monde connaît et apprécie, sur une inscription de Delphes recelant une lettre adressée par les Tyriens aux Delphiens, entre 142/1 et 126/5 av. J.-C. Il précise à la fois les circonstances de sa découverte, les interprétations dont elle a fait l'objet et s'efforce d'éclairer les circonstances et les arguments qui ont fondé l'appel à une parenté unissant les deux peuples. Le recours à Europe et Minos, donc à la Crète, comme passerelle entre Delphes et Tyr est une explication possible, qui demanderait cependant à être étayée par quelque indice dans le texte de l'inscription. Le parallèle avec un décret analogue provenant de Téos, en Asie Mineure, orienterait aussi, selon J. Aliquot, en direction de Minos, mais on se souviendra que Téos est aussi la cité de Dionysos, le petit-fils de Cadmos. Le même Julien Aliquot revisite aussi la dédicace fragmentaire bilingue (grec et latin) témoignant de l'offrande par Lepcis Magna d'une statue représentant la cité à Tyr, sa métropole à la toute fin du IIe

chronologie. Enfin le catalogue comprend une partie majeure consacrée à la description systématique des objets présentés dans l'exposition qui ne portait pas uniquement sur Berthouville, mais sur l'ensemble des richesses du Cabinet des Médailles, offrant ainsi une vue très large sur tout ce qui avait trait au luxe dans l'Antiquité romaine : Camée de Chartres, Trésor de Rennes, Trésor de Naix, lingots d'or, monnaies d'or, bijoux somptueux, intailles exceptionnelles, verres, bronzes, mosaïques, meubles, et bien sûr vaisselle d'argent, le tout suivi d'une rubrique spéciale où sont minutieusement analysées chacune des pièces du trésor de Berthouville. La documentation photographique est d'une qualité aussi exceptionnelle que les objets présentés et les notices font preuve d'une grande érudition. Dans le volume anglo-allemand, sans catalogue spécifique, on trouve en supplément un chapitre consacré aux quatre *missoria* du Bas-Empire qui ont été joints au trésor dans ses pérégrinations, et qui provenaient de découvertes isolées des XVII^e^ au XIX^e^ siècles : le plat d'Achille, provenant du Rhône près d'Avignon, le « bouclier d'Hannibal » de Virieu, le plat d'Héraclès de Massa-Carrara en Toscane et le plat de Geilamir, roi des Vandales. Ces quatre grands plats d'argent en partie dorés figuraient dans l'exposition d'Arles et trouvaient leur étude dans le catalogue des œuvres exposées. Au total donc, l'ouvrage anglo-allemand exploite de manière détaillée les richesses de Berthouville sur les plans artistique et archéologique, tandis que le catalogue arlésien développe, autour de Berthouville, auquel il consacre en outre un chapitre historique et social original, et des notices descriptives complètes, un aperçu global du foisonnement luxueux antique au travers des exceptionnelles collections de la Bibliothèque de France. Ainsi, les deux ouvrages illustrent à leur manière les richesses d'une production de luxe dans le monde romain, luxe privé mais aussi luxe religieux, et donnent à voir par une fenêtre rare les splendeurs que pouvaient contenir les temples et les « grands sanctuaires » gallo-romains. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Annemarie KAUFMANN-HEINIMANN & Max MARTIN (Ed.), *Die Apostelkanne und das Tafelsilber im Hortfund von 1628. Trierer Silberschätze des 5. Jahrhunderts*. Trèves, Musée rhénan de Trèves, 2017. 1 vol. relié, 333 p., nbr. ill. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 35). Prix : 98 €. ISBN 978-3-944371-06-1.

Les découvertes anciennes ou récentes effectuées dans le centre urbain de Trèves montrent, si besoin en était encore, le caractère réellement hors-norme de la culture matérielle de cette capitale impériale au cours de l'Antiquité tardive. Bien plus, c'est un seul et même quartier qui a livré, au cours du temps, les trouvailles les plus prestigieuses : en 1628, un dépôt, malheureusement passé à la refonte, de 49 objets d'argenterie pesant 250 livres, soit environ 115 kg (!) ; en 1993, un trésor de 2650 *aurei* (voir *AC* 85 [2016], p. 589-590) et, en 1992, la remarquable cruche historiée, haute de 48 cm, qui fait l'objet de la présente publication. Le volume, un véritable monument de typographie et d'édition, comprend deux parties : la première est consacrée à la découverte de 1992, la seconde à celle du XVII^e^ s., mais c'est seulement à la fin de l'ouvrage qu'est évoquée l'hypothèse d'un seul et même ensemble, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons. Les découvertes récentes – cruche d'argent et monnaies d'or – interviennent au cours d'une longue période de fouilles, qui s'est étalée

sur trois décennies, de 1977 à 2006. Le contexte urbain est donc parfaitement connu même si les circonstances des trouvailles, dans les deux cas le fruit d'un hasard heureux, nous privent d'une bonne partie des données archéologiques, et plus précisément des conditions (et donc des raisons) de l'enfouissement de ces dépôts. Si le trésor d'*aurei* provient d'un édifice situé à une cinquantaine de mètres d'un temple de type classique posé sur podium, lui-même implanté juste au nord des *Barbara-thermen*, la cruche en argent est issue de l'*insula* voisine : 100 mètres et deux siècles et demi séparent les deux cachettes. Le contexte général de la découverte de 1992 est soigneusement documenté à l'aide de photos et de profils stratigraphiques, même si l'objet, ramassé sur un tas de déblais enlevés par des engins mécaniques avant la fouille, fut apporté au musée par un particulier. Lors de son premier déballage, l'aspect baroque de l'objet le fit un très bref instant considérer par Heinz Cüppers… comme une cruche en étain datant du début du XIX^e^ siècle ! L'archéologue H. Löhr décrit (p. 15-20) la stratigraphie complexe observée à l'endroit probable de l'enfouissement, et signale que le même remblai contenait une silique d'argent de Constantin III (407-411) et même un *solidus* de Justinien I (527-565). Ces deux monnaies nous donnent un intervalle chronologique assez large au sein duquel doit être placé l'usage et sans doute la perte ou le dépôt de la cruche. Avant même l'étude de l'objet, les auteurs ont choisi d'intégrer un important dossier purement iconographique, constitué de 22 planches d'une qualité rarement égalée, illustrant les différents fragments – puisque la cruche, globalement complète, a été découverte en plusieurs morceaux. Les photographies sont toutes accompagnées de dessins reproduits à la même échelle permettant une meilleure lecture des détails. On appréciera ainsi les lavis « à l'ancienne », indiquant les zones ayant conservé leur dorure. Annemarie Kaufmann-Heinimann, bien connue pour ses innombrables travaux sur l'argenterie antique, consacre ensuite un important chapitre (p. 45-127) à ce qui s'appelle désormais la « *frühchristliche Silberkanne aus Trier* ». De section polygonale, la cruche possède huit faces dont quatre portent les figures d'apôtres drapés : on y reconnaît Pierre et Paul, les autres ne sont pas identifiables. Ces motifs alternent avec autant de faces à décor géométrique. Sur la hauteur de l'objet, ce sont huit zones qui ont été définies, toutes portant un décor géométrique ou figuratif. Dès lors, ont été mis en évidence sur l'objet 64 (8 x 8) champs décorés de 22 ornements différents : l'auteur distingue huit types de décors (hachures, zigzags, damiers, dents de loup, etc.). La multiplication de ces champs rend complexe l'analyse de l'objet. Grâce à la colorisation des décors en fonction de leur technique, et leur report sur les dessins de montage, il semble assez évident que l'artiste ou les artistes responsables de cette œuvre monumentale – près d'un demi-mètre de hauteur, rappelons-le – ont eu pour règle d'éviter la juxtaposition de décors mineurs techniquement semblables, et même de refuser tout système d'alternance. En revanche, les zones les plus importantes, mais toujours à décor géométrique, sont plus systématiquement organisées, car elles rythment en les séparant non seulement les images des quatre apôtres principaux déjà mentionnés, mais encore les motifs mineurs : quatre agneaux, un thème qui sera développé aux p. 78-80, et quatre petits personnages drapés, représentés très exactement à la moitié de la taille des « grands » apôtres, ceux sur lesquels on a voulu attirer l'attention. A. Kaufmann-Heinimann s'attache ensuite à une étude formelle ; elle définit sept types et sous-types de cruches en argent datant des IV^e^ et V^e^ s. La forme de

chaque élément rapporté (embouchure, poucier, couvercle, etc.) est analysée, et des séries typologiques sont constituées. Mais la simple analyse formelle s'efface au profit des aspects technologiques des décors, qu'ils soient niellés ou en relief. Les comparaisons ne se limitent évidemment pas aux seules cruches, puisque des ornements de ce type figurent sur des seaux, des reliquaires, des boucles de ceinture ou des bracelets en métal, mais également sur des verres, des pyxides en os, des plaques en ivoire, des récipients en terre cuite ou même des sarcophages. Cette analyse formelle débouche sur l'examen de la fonction de ces grandes cruches : leur usage est illustré sur quelques scènes de banquets, comme celle figurant dans la catacombe des saints Pierre et Marcellin à Rome, ou celle illustrant le banquet de Didon et Énée sur une miniature du *Vergilius Romanus*. Ces deux images montrent des servantes ou des serviteurs apportant des aiguières semblables à celle de Trèves, en même temps que des gobelets à vin (ou à eau, selon l'auteur). La vaisselle de table fait du reste l'objet d'un chapitre spécifique. L'important catalogue (p. 90-127) réunit 63 cruches en argent issues de l'ensemble du monde romain ou byzantin. Leur examen permet à l'auteur de répartir les images en trois thèmes iconographiques principaux : ceux, traditionnels, issus du paganisme (17 attestations), les thèmes chrétiens (8 attestations) et les « signes chrétiens », ces derniers réduits à de simples inscriptions (4 attestations). Comme on le voit, la thématique chrétienne est loin d'être dominante : sur les plats ronds ou quadrangulaires, les motifs chrétiens sont à peu près absents du IV^e^ au VI^e^ s. C'est seulement à partir du VII^e^ s. qu'ils deviennent fréquents sur ce type de support. La thématique païenne connaît ainsi une très longue vie, même dans le milieu épiscopal qui n'hésite pas à faire usage de scènes cynégétiques ou bucoliques. Si la richesse iconographique et la qualité esthétique sont en permanence mises en évidence par les photographies, la cruche de Trèves a fait l'objet d'une restauration en vue de faire ressortir son décor. À l'occasion de cette restauration, l'étude minutieuse des traces de façonnage permit à L. Eiden (p. 129-157) de proposer, avec une relative précision, les différentes phases de la fabrication de l'objet. Par la même occasion, de nombreuses analyses physico-chimiques (S. Greiff, p. 158-173) ont été menées afin de déterminer la composition exacte de l'alliage. L'accent a été mis sur la dorure au feu, le niellage et l'apposition d'une argenture superficielle. Cette dernière, composée à 95 % d'argent, comprend un petit pourcentage de plomb. Son analyse isotopique montre une origine locale, sans doute l'Eifel. Le dernier chapitre de la première partie, celui de Barbara Niemeyer (p. 175-210), est consacré aux représentations, dans l'art du II^e^ au VI^e^ s., des cruches en argent. Le total est impressionnant, avec pas moins de 134 entrées se répartissant en 6 groupes typologiques. Deux phases particulièrement intenses de production/utilisation sont ainsi mises en évidence : les II^e^/III^e^ s., avec environ 50 exemplaires, et les IV^e^/V^e^ s. (env. 80 attestations), tous illustrés sous forme de dessins au trait mis à la même échelle. Dans la seconde partie de l'ouvrage, Max Martin présente le dépôt, disparu comme nous l'avons vu, de 1628 (p. 213-284). Il fut découvert dans un *vas lapideum*, un vase en pierre, par des novices lors de travaux menés dans le jardin des jésuites. Les 49 objets furent tous refondus, à l'exception de deux plats à décor chrétien. Un manuscrit rédigé juste après la découverte décrit le dépôt ; il fut publié et commenté dès 1979 par W. Binsfeld. Grâce à ces informations, M. Martin a reconstitué, sous une forme graphique, les différents éléments faisant partie de cet ensemble. L'auteur trouve d'excellents parallèles avec

les dépôts bien connus de Kaiseraugst, de Mildenhall, de l'Esquilin, de Carthage, et le trésor dit « de Seuso ». Bien plus, la composition relativement stéréotypée de ces dépôts permet d'y montrer des manques au niveau fonctionnel : l'absence de cuillères et, d'une manière générale, de gobelets et du service à boire, laisse supposer que la cruche de 1992 faisait bel et bien partie de l'ensemble mis au jour au XVII^e^ s. Dès lors, le dépôt de Trèves serait à considérer comme le témoin d'un seul et même service parfaitement homogène, plutôt que comme une accumulation de pièces éparses. M. Martin remarque également un accroissement progressif de la masse métallique que représentent ces services. Il suppose sur cette base la contemporanéité des ensembles de Trèves et de Seuso, qui sont datés du second quart du V^e^ s. Quant aux propriétaires de cet imposant service de table, ils nous sont au moins partiellement connus grâce aux graffitis relevés dans l'inventaire de 1628 : Nicetius/Audenta et Bassilia (?). Ceux-ci sont considérés par M. Martin comme des membres de la haute aristocratie romaine. Du reste, des membres de la classe sénatoriale sont bel et bien attestés à Trèves dans plusieurs inscriptions chrétiennes. Cette présence assurée de l'élite permet à M. Martin de retracer, grâce à l'étude des documents archéologiques de prestige découverts au fil du temps à Trèves, le statut de la ville jusqu'à la mort de Valentinien III en 455, qui marque une véritable rupture. Jean-Marc DOYEN

Raphaël GOLOSETTI, *Archéologie d'un paysage religieux. Sanctuaires et cultes du Sud-Est de la Gaule (V^e^ s. av. J.-C. – IV^e^ s. ap. J.-C.)*. Osanna Edizioni, Venoza, 2016. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 540 p., 165 fig. n./b. & couleur. (ARCHEOLOGIA NUOVA SERIE). Prix : 50 €. ISBN 978-88-8167-474-9.

Fruit d'une thèse défendue à l'Université de Provence en 2009, l'ouvrage analyse la répartition spatiale des sanctuaires protohistoriques et romains, des Alpes françaises au littoral méditerranéen. Répartition ou plutôt « organisation spatiale », l'auteur démontrant que l'emplacement des lieux de cultes n'est ni hasardeux ni insignifiant. La zone d'étude choisie traite volontairement une diversité de paysages (littoral, arrière-pays et montagne) ainsi que des territoires protohistoriques aux influences grecques et romaines contrastées. Un corpus de 173 sites, analysés par S.I.G., est accompagné d'une relecture critique de l'ensemble des sources archéologiques, épigraphiques et iconographiques, dont la plupart sont illustrées au fil des chapitres. R. Golosetti nuance entre autres la notion de sacralisation des espaces naturels (sources, bois, grottes…), qu'il convient de considérer définitivement comme des lieux de résidence des divinités et non plus systématiquement, sur base d'une approche « naturiste » dépassée, comme des éléments naturels divinisés. L'auteur s'interroge ensuite sur les processus d'implantation des lieux de culte. Alors que l'on s'est souvent cantonné à la notion floue de « sanctuaire de hauteur », le concept de géosymbole (un lieu référent dans l'espace) permet d'expliquer la position dominante d'une grande partie des sites sacrés : ces derniers définissent un paysage tel que les hommes ont voulu l'aménager. Certains sites naturels remarquables sont ainsi « choisis » par les hommes et les lieux de culte qui y sont installés forment à leur tour de nouveaux géosymboles. Mais d'autres facteurs expliquent ce processus d'implantation, comme la géographie humaine : l'aménagement d'espaces religieux dans des

G. Longo traque de son côté dans le corpus les passages relevant de la médecine et démontre qu'à travers son usage les déclamateurs recourent à des champs de connaissance hétérogènes pour soutenir leur narration et atteindre leurs buts perlocutoires : l'intertextualité endosse aussi des fonctions persuasives. La dernière partie, la plus achalandée, regroupe, dans une perspective plus attendue, des études consacrées à la contextualisation des *declamationes*, sur le plan éthique et politique. J. Connoly interroge l'éventuelle fonction éducative des *declamationes*, en se demandant si elles peuvent inculquer des normes éthiques chez les individus, au même titre que des normes sociales. O. Cappello travaille de son côté sur la manière dont se construit le modèle social et identitaire dans les *declamationes*, en sollicitant les paradigmes de l'inclusion et de l'exclusion comme critères d'élaboration du modèle harmonieux de société. G. Krapinger souligne que les *declamationes*, aussi fictives et excessives leurs intrigues paraissent-elles, font aussi référence à des réalités romaines – et étudie l'exemple des relations entre beau-fils et belle-mère, qui reflètent une réalité sociale : des conflits juridiques qui éclatent au sein de familles recomposées, et ne s'adossent pas seulement aux mythes, même si ces derniers permettent de pointer les problématiques essentielles de ce thème. Dans une perspective similaire mais sur un cas différent, celui d'un homme riche accusé de trahir sa cité et soupçonné d'œuvrer en faveur de la tyrannie, N. W. Bernstein montre que le scénario fictif de la déclamation n'en renvoie pas moins à des problématiques sociojuridiques réelles, concernant des hommes de pouvoir dans les cités grecques, sous l'Empire, soumis à l'autorité des juridictions et disant leur révérence dans les *declamationes* – comme ils pourraient bien avoir à le faire dans la réalité. P. Schwartz approfondit le sujet en travaillant sur six *declamationes minores* que réunit le thème du tyran, et démontre que ce personnage permet d'illustrer les dangers d'un comportement déviant capable de ruiner les fondements politiques et sociaux de la cité. Pour conclure cette rapide recension, l'ouvrage présente d'indéniables intérêts, d'abord parce qu'il procède à un examen circonstancié des *declamationes* attribuées à Quintilien, envisagées comme un corpus cohérent et travaillé à plusieurs reprises dans le détail de certains de ses textes. Ensuite, parce qu'il rend justice d'une manière jusqu'alors inégalée à la qualité textuelle de ces textes, en ouvrant le champ d'étude à sa dimension poétique, et en l'envisageant comme un genre à part entière, avec ses règles propres, ses caractéristiques singulières, et sa capacité à mobiliser une vaste culture contextuelle, qui puise beaucoup à la littérature et en fait un lieu de réflexion et d'apprentissage en étroite relation avec des faits de société contemporains. Aline ESTÈVES

Sergio AUDANO, *Tacito. Agricola*. Saggio introduttivo, nuova traduzione e note di S.A. Santarcangelo di Romagna, Rusconi Libri, 2017. 1 vol., CXVI-154 p. (CLASSICI GRECI E LATINI). Prix : 11 €. ISBN 978-88-18-03198-0.

La maison d'édition italienne Rusconi Libri, installée près de Bologne, relance la collection bilingue à couverture bleu foncé des « Classici Greci e Latini », auparavant publiée par Barbera Editore, mais toujours sous la direction d'A. Giordano Rampioni.

L'objectif est de donner accès aux textes anciens à un public jeune, mais aussi de non-spécialistes. Il ne s'agit pas d'une édition scientifique au sens propre (pas d'apparat critique, pas de *stemma*), mais différentes éditions qui le sont ont été consultées, ce qui a parfois amené à des choix de texte, motivés ensuite en note. L'ambition de cette publication repose sur la nouvelle traduction (signalée en capitales sur la couverture) du texte de Tacite, mais aussi sur l'introduction et les notes qui l'accompagnent. L'ensemble a été fourni par S. Audano, enseignant au lycée « Marconi-Delpino » de Chiavari et coordinateur du *Centro di Studi sulla Fortuna dell'Antico* de Sestri Levante, en Ligurie. Les deux parties de commentaire représentent la principale distinction de cette édition par rapport à d'autres collections, comme celle de la UTET (ouvrages bilingues, mais sans commentaire) ou de la BUR (ouvrages bilingues et avec des notes, mais dont l'introduction est souvent un article scientifique ou un chapitre d'ouvrage, non un texte rédigé pour l'occasion). S. Audano a fourni un travail approfondi et complet : l'introduction est claire et détaillée ; la partie sur la « fortune » de cette œuvre de la Renaissance à Napoléon est très intéressante ; la bibliographie fournie est parfaitement à jour ; la traduction est fidèle au texte original ; les notes nombreuses et développées éclairent utilement aussi bien le texte que son contexte de production. Un point contestable est la préférence donnée à une interprétation de la *Vie d'Agricola* comme œuvre relevant de la littérature consolatoire : elle vient des thèmes de recherche de S. Audano, qui a beaucoup travaillé sur ce genre littéraire. Tout·e chercheur·se, l'auteure de cette recension comprise, a bien sûr tendance à accorder une attention particulière, dans les textes étudiés, aux aspects qui l'intéressent personnellement et il faut noter que la prise en compte de cette dimension est originale et tout à fait intéressante, ne serait-ce que parce qu'elle permet d'envisager cette œuvre autrement que comme une annonce de l'historien que Tacite sera ensuite amené à devenir. Il est néanmoins étonnant que les liens avec la tradition historiographique ne soient jamais traités en eux-mêmes et disparaissent presque complètement derrière la dimension idéologique de l'œuvre. Ce parti pris est visible dès le plan de l'introduction, qui, après avoir présenté la vie de Tacite, traite de « l'*Agricola* entre littérature et idéologie » (comme si les deux s'opposaient), du « démasquement de l'impérialisme dans le discours de Calgacus » et d'Agricola devenant, d'un homme, un *exemplum*, avant de passer à la réception moderne de l'œuvre. La dimension historiographique est bien traitée en notes, mais elle aurait quand même dû apparaître aussi plus clairement dans l'introduction, au risque de rendre encore plus confuse dans l'esprit du lecteur la nature générique de cette œuvre, déjà difficile à déterminer. Ce choix de présentation a aussi un autre inconvénient par rapport au double public visé, car il suppose que les lecteurs ont déjà une bonne, voire une très bonne connaissance de la littérature latine. Il est vrai que le niveau de maîtrise du latin en Italie, malgré le déclin démographique récent des *licei classici*, reste assez élevé, mais le niveau scientifique de l'introduction montre qu'elle s'adresse en réalité davantage aux étudiants déjà un peu avancés dans leurs études qu'à un amateur cherchant à rester en contact avec la littérature antique. Cette difficulté était cependant inhérente à la double vocation explicite de cette collection et il est louable d'avoir essayé de la conserver pour un ouvrage qui peut être utilisé comme un premier pas vers l'étude critique de l'historiographie romaine. Il s'agit donc d'une édition tout à fait intéressante du point de vue pédagogique et scientifique, mais qui

n'est peut-être pas à recommander pour des étudiants n'ayant aucune idée des spécificités de l'écriture de l'histoire à Rome. En revanche, comme support de discussion pour des étudiants plus avancés, elle constitue un apport appréciable.

Pauline DUCHÊNE

Christopher NAPPA, *Making Men Ridiculous. Juvenal and the Anxieties of the Individual*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2018. 1 vol. relié, 15 x 24 cm, 236 p. Prix : 75 $. ISBN 978-0-472-13066-5.

Avec cette monographie, Christopher Nappa (University of Minnesota) a souhaité décrire certains des procédés par lesquels Juvénal explore la relation entre l'individu issu de l'élite romaine sous le Haut-Empire et le monde dans lequel il vit. Sous le terme d'« individu », il faut entendre ici l'homme (le *uir*) car, comme le souligne l'auteur, pour Juvénal, seuls comptent les individus mâles. Nappa esquisse ainsi un portrait du *uir* romain et explore son identité, tant par le biais de ce qui la constitue (sa classe, son niveau de richesse mais aussi le pouvoir que certains peuvent exercer sur d'autres membres de l'élite), que par celui de ce qui la sape ou la menace dans son intégrité. Nappa part de la définition de la masculinité dans la Rome antique communément acceptée à l'heure actuelle : le *uir* est celui qui pénètre sexuellement une autre personne (et qui ne se laisse *de facto* pas pénétrer), celui qui est à la tête d'une fortune lui permettant de faire vivre une maisonnée remplie d'esclaves mais aussi celui qui a un contrôle de lui-même et de ses pulsions. Par son analyse, il souhaite prouver que, finalement, l'une des bases de la masculinité romaine antique repose sur la question de l'autonomie pleine et entière. La méthode adoptée par Nappa est celle d'une analyse proche du texte, et plus particulièrement des passages où il est question d'anxiété autour de cette identité du *uir*. Non sans poser la précaution méthodologique suivante : il serait faux de penser que Juvénal parle en son nom dans ses *Satires* ou d'affirmer que les locuteurs du satiriste sont de pures et simples inventions fictionnelles, sans que Juvénal n'y ait laissé transparaître un peu de lui-même. Il convient donc, selon Nappa, de garder à l'esprit que l'on ne pourra malheureusement jamais savoir quelle était la vraie opinion du satiriste sur les thématiques qu'il aborde. – Le premier chapitre, intitulé « The Failed Satirist and the Failed Man » consiste en un examen approfondi de la première satire, ce qui lui permet d'analyser la façon dont Juvénal conçoit le style littéraire de la satire et d'où émerge ainsi sa propre identité en tant que satiriste. Pour l'auteur, cette pièce n'est pas qu'un simple aveu d'échec d'un programme littéraire de la part d'un satiriste raté, c'est aussi l'histoire du fantasme de pouvoir d'un *uir* auquel manque la vraie liberté de parole. Pour l'auteur, il s'agit là du plus grand exemple d'une « masculinité émasculée » (« manhood unmanned »). Le deuxième chapitre, nommé « The Body and the Failure of Autonomy », est consacré à l'analyse d'une utilisation récurrente de la part de Juvénal de toute une série de métaphores liées au corps. Nappa parvient ainsi à démontrer comment le corps, pour le satiriste, est souvent un moyen pour lui d'aborder des changements de statuts ou d'importance sociaux : le corps est le reflet de la place d'une personne dans la hiérarchie sociale. L'idée sous-jacente du satiriste est qu'il est impossible d'avoir un contrôle total de son corps et que le *uir* est d'office appelé à s'efféminer *in fine*. En

le temple », issu de πρὸ νηοῦ/νᾱοῦ « devant le temple ». Il s'agit de composés non figés constitués à partir de syntagmes prépositionnels – à distinguer morphologiquement d'un déverbatif comme ἄποικος « émigré » tiré d'ἀποικέω « émigrer ». Ce procédé de formation a eu du succès, puisque N. Rousseau en a recensé quelque 400 exemples dans l'impressionnant ouvrage qu'elle lui consacre (saluons au passage l'éditeur qui n'a pas reculé devant un volume de près de 700 pages). Ce travail est issu d'une thèse de doctorat défendue en Sorbonne en 2003. Il allie une philologie minutieuse, une linguistique rigoureuse et une érudition remarquable mises en œuvre pour identifier, répertorier, classer et étudier ces composés. L'examen part chaque fois d'une analyse des textes, soigneusement traduits (toujours par l'auteur), avec s'il le faut discussion de la tradition textuelle. Il s'y joint les interprétations anciennes (grammairiens, lexicographes, commentateurs) et récentes, auxquelles l'auteur ajoute régulièrement ses vues personnelles, bien argumentées. Son corpus est essentiellement littéraire (théoriquement jusqu'à Aristote, mais il y a des dépassements fréquents), mais il remonte heureusement au deuxième millénaire avec les documents mycéniens en linéaire B. La première partie (p. 19-163) est dévolue à la méthode – le procédé de formation, ses caractéristiques formelles, rôle de l'analogie et structuration du lexique. Le gros de l'ouvrage (p. 165-598) présente les 400 composés par catégories sémantiques (situation dans l'espace, dans le temps, abstraite). Vient ensuite la conclusion (p. 599-607) qui apprend, entre autres, que ces composés occupent une place importante dans les secteurs médical et paramédical ; il y manque malheureusement une synthèse chronologique de l'ensemble : elle aurait été éclairante. Suivent enfin la bibliographie, deux répertoires des formes étudiées et des *index verborum* (dommage qu'ils ne soient pas exhaustifs). Ce travail est admirable et mérite d'être consulté pour son intérêt non seulement grammatical, mais aussi littéraire et institutionnel (certaines discussions constituent de petites monographies). On pourrait regretter l'absence de prise en compte (si ce n'est accidentelle) de l'énorme corpus des inscriptions du premier millénaire, mais ceux qui voudront s'y plonger pourront désormais le faire bien plus facilement grâce à ce bel ouvrage. Yves DUHOUX

Alcorac ALONSO DÉNIZ, Laurent DUBOIS, Claire LE FEUVRE & Sophie MINON (Ed.), Édouard CHIRICAT (part.), *La suffixation des anthroponymes grecs antiques*. Actes du colloque international de Lyon, 17-19 septembre 2015, Université Jean-Moulin-Lyon 3. Genève, Librairie Droz, 2017. 1 vol. broché, 15,2 x 22,2 cm, XVIII-774 p., ill. n./b. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 55) Prix : 72 CHF. ISBN 978-2-600-05735-6.

L'anthroponymie n'est pas un monde, mais un univers incroyablement révélateur des langues et des sociétés dont elle émane. Cet ouvrage étudie la suffixation anthroponymique grecque depuis la période mycénienne jusqu'à l'époque romaine. Son titre met à juste titre l'accent sur son contenu principal, qui est morphologique, mais il est loin de s'y limiter : il y ajoute la sociologie, les relations interlinguistiques, les nouveautés lexicales, l'expressivité… Il démontre ainsi que l'anthroponymie bien comprise se prolonge bien au-delà de ses seuls aspects techniques. On y trouve d'ailleurs un nombre impressionnant de parlers autres que le grec : langues anatoliennes,

libyque, thrace, étrusque, langues indigènes du sud de l'Italie, langues italiques, latin… L'introduction (p. 1-30) livre une bonne présentation globale de l'anthroponymie grecque, commençant par les vues antiques grecques sur la question. La vingtaine d'articles suivants entre dans des points qui ne sont pas toujours de détail – ainsi, l'adaptation des anthroponymes grecs à l'étrusque ; les suffixes des anthroponymes grecs féminins ; les suffixes caractéristiques de l'onomastique personnelle de Béotie… L'ouvrage inclut de copieux résumés (en français, puis en anglais) ; une précieuse présentation synthétique des préfixes, suffixes et chaînes suffixales anthroponymiques grecques (p. 687-704 ; cette section fait écho à la maquette de la « génétique anthroponymique : liaisons radicales et dérivations suffixales » reproduite p. 18 et qui figurait dans l'affiche du colloque dont ce livre constitue les *Actes*). L'ensemble s'achève par des index (analytique – un peu trop partiel à mon goût, mais il a le mérite d'exister ; anthroponymes en grec et dans une vingtaine d'autres langues). Rien n'étant parfait, certaines positions pourront paraître contestables. Ainsi, il est dommage que l'introduction ne signale pas la fonction essentielle des anthroponymes, qui est de ***désigner*** (heureusement, plusieurs autres contributions en font état). Livre impressionnant, non seulement par son épaisseur, mais aussi par sa haute qualité.

Yves DUHOUX

Sandrine COIN-LONGERAY, *Poésie de la richesse et de la pauvreté : étude du vocabulaire de la richesse et de la pauvreté dans la poésie grecque antique, d'Homère à Aristophane : ἄφενος, ὄλβος, πλοῦτος, πενία, πτωχός*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2014. 1 vol., 16 x 24 cm., 241 p. Prix : 27 €. ISBN 978-2-86272-663-2.

Dans cet ouvrage, qui fait suite à sa thèse doctorale, l'auteure propose une étude sémantique des termes exprimant la richesse et la pauvreté dans la poésie grecque antique. Le corpus se limite à cinq familles lexicales : celles des termes ἄφενος, ὄλβος, πλοῦτος et πενία, dont le principal emploi est bien d'exprimer ces notions abstraites, et celle de πτωχός, terme concret permettant de compléter l'étude de πενία, seul terme abstrait exprimant proprement la pauvreté ; les mots composés comprenant un de ces termes ne sont pas étudiés à part entière, mais sont mis en rapport, s'il y a lieu, avec ceux-ci. Les termes dont le sens de « richesse » ou de « pauvreté » n'est induit que par le contexte (par ex. ἀγαθά, κτῆμα) ont été exclus. On notera qu'une prise en compte de ces derniers termes, à défaut de fournir des données pertinentes pour cette étude sémantique d'un corpus précis, aurait peut-être permis de relativiser certaines conclusions concernant la représentation générale de la richesse et de la pauvreté dans la littérature aux époques concernées. Par exemple, devant l'abondance de termes propres désignant la richesse par rapport à la seule famille de πενία : la misère « n'est pas un sujet de prédilection des poètes » (p. 150), et « on peut attribuer cela au fait que la littérature en général, et surtout la poésie archaïque, est une production artistique à l'usage d'un public aristocratique » (p. 206). La période retenue couvre la poésie d'Homère à Aristophane, et permet ainsi d'étudier également le corpus dans sa diachronie, que l'auteure met en parallèle avec les changements socio-économiques observés à l'époque classique. La méthode adoptée est essentiellement

attention sur quelques parallèles profonds (entre autres le sentiment et l'idée d'être « out of place ») entre les *Confessions* de saint Augustin et l'ouvrage autobiographique *Out of Place: A Memoir* (1999) de l'orientaliste palestinien Edward W. Said. Cette étude termine dignement le volume. – Voilà un recueil vraiment instructif et attrayant. C'est une bonne chose que les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité visitent de temps en temps ce qui se trouve dans la périphérie de leur domaine habituel. Cet ouvrage concerne la réception de l'Antiquité tardive dans la littérature et dans les études d'histoire de la culture occidentale. En marge de ce compte rendu, je voudrais faire remarquer que les éditeurs du volume n'ont pas pris en considération l'influence théologique très profonde que les Pères de l'Église de l'Antiquité tardive ont exercée sur le développement du christianisme ; de même on n'a pas attiré l'attention sur la présence de la littérature chrétienne de l'Antiquité tardive dans l'enseignement médiéval et dans celui des humanistes et des jésuites (voir par ex. Umberto Eco, *Le nom de la rose*). Willy EVENEPOEL

Louis GODART & Anna SACCONI (Ed.), *Supplemento al Corpus delle iscrizioni vascolari in lineare B.* Pisa – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 19 x 27,5 cm, 224 p., ill. (BIBLIOTECA DI PASIPHAE, 11) Prix : 225 €. ISBN 978-88-6227-947-5.

Les textes grecs les plus anciens, écrits en syllabaire linéaire B (deuxième millénaire avant J.-C.), ont presque tous été tracés sur tablettes d'argile. Pourtant, on en connaît quelque 180 qui ont été peints ou (rarement) gravés sur des récipients. Ces « vases inscrits » sont pour la plupart des amphores « à étrier » qui servaient à transporter probablement de l'huile. Pourquoi ont-ils été inscrits ? C'est une question fortement débattue (voir mes vues dans *Kadmos* 49 [2010], p. 47-92), d'autant plus que leur petit nombre contraste avec la quantité incalculable d'amphores « à étrier » mycéniennes anépigraphes. Anna Sacconi avait publié en 1974 le corpus des « vases inscrits » disponibles à l'époque. Son mari, Louis Godart, et elle publient aujourd'hui un supplément bienvenu consacré à 48 nouveaux documents, dont pas moins de 29 viennent de Crète occidentale (La Canée, Kastelli). Voici le plan du livre. Après l'introduction, viennent : 1) l'édition des inscriptions, presque toutes attestées sur des vases très fragmentaires. Dessins, excellents, de Renate Sponer et édition de Godart-Sacconi ; 2) les photographies en couleurs (véritablement admirables ; au format 1:1 pour les fragments, 1:3 pour les vases entiers, plus quelques-unes en 3:4) de Kostantinos Xenikakis ; 3) par Godart-Sacconi, identification des mains de scribe et dessins de tous les textes qui leur sont attribués ; 4) des dessins de chaque exemplaire des signes linéaires attestés sur les vases édités ; 5) des index des signes et mots linéaire B sur « vases inscrits ». Comme il s'agit d'un corpus, il n'y a, comme de juste, aucune interprétation ni commentaire des inscriptions. L'ouvrage est magnifiquement présenté et sera incontestablement utile. Outre la facilité de trouver réunis tous les textes publiés à ce jour et dispersés jusqu'ici, il livre quelques nouvelles lectures (aucune n'est révolutionnaire). Il fournit aussi toutes les datations disponibles, l'individualisation de 21 scribes différents (ce qui constitue un beau progrès), les différents sites où les « vases inscrits » par les scribes identifiés ont été trouvés (la

plupart sur le continent grec, où ils avaient été expédiés après avoir été fabriqués, inscrits et remplis en Crète ; une phrase de la p. 156 affirme malencontreusement que ces scribes auraient été actifs non seulement en Crète, mais aussi en Argolide et en Béotie. C'est évidemment une erreur). Il existe trois scribes identifiés qui n'ont écrit chacun que sur un vase, mais la plupart en ont entre 2 et 14 à leur actif. Voici maintenant quelques regrets. Les références aux mains de scribes identifiées sont complètement absentes de l'édition et ne figurent qu'en fin de volume : c'est dommage et complique inutilement la consultation. Dans les tableaux des signes isolés, il manque le « diviseur », pourtant bien attesté. Surtout, les dessins autres que ceux de Renate Sponer posent tous problème. Dans les textes attribués aux scribes identifiés (p. 159-192), ils divergent à la fois de ceux de Renate Sponer et des photos. Les dessins de signes isolés sont eux aussi difficiles. D'après l'endroit du livre où ils figurent, ils diffèrent : a) entre eux ; b) de ceux de Renate Sponer ; c) des dessins par Godart-Sacconi de textes attribués aux scribes identifiés. Pour échapper à ce cauchemar paléographique, on étudiera systématiquement les photos de Kostantinos Xenikakis et les dessins de Renate Sponer. Yves DUHOUX

Franco MONTANARI, *The Brill Dictionary of Ancient Greek*. Edité par Madeleine GOH & Chad SCHROEDER. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol., LX-2431 p. Prix : 99 €. ISBN 978-90-04-19318-5.

Ce dictionnaire de grec ancien est une traduction anglaise de la troisième édition (2013) du célèbre *Vocabolario della Lingua Greca* par Franco Montanari, qui constitue depuis plus de vingt ans un outil de référence pour plusieurs générations d'élèves et de chercheurs italiens. Il comporte pas moins de 140.000 entrées présentées selon une structure extrêmement claire et lisible (utilisation de symboles, de caractères gras, de numéros, et de tableaux récapitulatifs pour les mots aux significations multiples). Chaque entrée englobe des citations de textes anciens dans lesquelles le terme est mis en contexte. Comme notre dictionnaire grec-français *Le Grand Bailly*, le dictionnaire de Montanari est conçu pour être utilisé dès le début de l'apprentissage du grec, notamment grâce au choix de faire figurer les formes verbales irrégulières parmi les entrées, de sorte qu'il est possible de retrouver la provenance et le sens d'une attestation même si on ne connaît pas les temps primitifs du verbe en question. Le dictionnaire ici recensé se distingue cependant du Bailly dans la mesure où, à l'instar du dictionnaire anglophone de référence (Liddell & Scott, *Greek-English Lexicon*), il est constitué non seulement à partir de la langue littéraire mais aussi enrichi par des milliers d'occurrences fournies par l'épigraphie et la papyrologie, sur une période qui s'étale du VIII^e^ siècle avant notre ère au VI^e^ siècle de notre ère, et donc englobant la littérature chrétienne. Les abréviations utilisées (y compris les auteurs et les œuvres), sont réunies en une soixantaine de page en exergue du volume. Nul doute que cet ouvrage de référence figure déjà dans les rayons de toutes les bonnes bibliothèques de ceux qui maîtrisent mieux l'anglais que l'italien. Aude BUSINE

Jean-Sébastien BALZAT, Richard W. V. CATLING, Édouard CHIRICAT & Thomas CORSTEN (Ed.), *A Lexicon of Greek Personal Names*. Vol. V.C. *Inland Asia Minor*. Oxford, Clarendon Press, 2018. 1 vol., L-477 p. Prix : 125 £. ISBN 978-0-19-881688-1.

Ce volume est le huitième tome du *Lexicon of Greek Personal Names* (*LGPN*), entreprise initiée par P. M. Fraser et E. Matthews dans les années 1970, dont l'objectif est de réunir toute la documentation attestant des individus portant un nom dans la partie hellénophone du monde antique, de 700 av. J.-C. à 600 ap. J.-C. Ce projet colossal visait à remplacer l'ouvrage de référence alors vieilli de W. Pape (*Wörterbuch der griechischen Eigenname*, Braunschweig, 1842, plusieurs fois revu et augmenté dans les trois décennies suivantes par G. E. Benseler). Le tome ici recensé couvre l'intérieur des terres de l'Asie Mineure, à savoir les régions de Phrygie, Kabalis, Milyas, Pisidie, Galatie, Lykaonie, Isaurie, Cappadoce, Paphlagonie, le Pont et l'Arménie mineure. Il vient ainsi compléter les tomes V.A et V.B qui étaient consacrés à la région côtière micrasiatique. Les éditeurs ont recensé un peu plus de 42.500 individus portant quelque 7.300 noms différents. En toute logique, les entrées sont organisées par ordre alphabétique des noms – un index renversé est fourni en fin de volume (p. 453-477). Les différents individus portant le même nom sont numérotés à l'intérieur de chaque notice selon un ordre géographique. Les noms les plus fréquents, à savoir Ἀλέξανδρος pour les hommes et Αμμια pour les femmes, sont respectivement portés par 759 et 276 individus, tandis que la majorité des noms sont bien plus rares et parfois attestés une seule fois (par exemple Κύναξ et Κυννίς). Contrairement aux autres aires géographiques couvertes par la série, l'Anatolie centrale n'a pas été en contact avec les Grecs avant les conquêtes d'Alexandre et seul un très petit nombre de noms grecs et romains sont attestés avant l'époque impériale. En revanche, cette région multi-ethnique, multilingue et multiculturelle fournit un grand nombre de noms non grecs issus des langues des peuples indigènes (Hittites, Perses, Celtes) qui ont vécu dans la région avant l'arrivée des Macédoniens. Cette particularité permet de mesurer non seulement la façon dont les noms grecs et puis italiens sont entrés dans le stock de noms attribués par les peuples indigènes d'Asie Mineure mais il permet aussi d'étudier le phénomène de résilience locale. Ces données sont d'une grande utilité pour l'étude des processus d'acculturation que sont l'hellénisation et la romanisation des différentes régions de l'Anatolie gréco-romaine. L'introduction (p. VII-XXX) précise la définition de chaque région, décrit leur identité culturelle, aborde certains problèmes liés à la géographie et aux dialectes et produit des statistiques détaillées région par région et nom par nom. Aux p. XXXI-XXXV, Robert Parker retrace l'historique et l'organisation générale du *LGPN*. Une liste des abréviations est fournie aux p. XXXVI-L. Aude BUSINE

Nathalie ROUSSEAU, *Du syntagme au lexique. Sur la composition en grec ancien*. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. broché, 15,8 x 23,8 cm, XIII-678 p. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE GRECQUE, 154). Prix : 59 €. ISBN 978-2-251-44649-3.

Le lexique grec ancien et sa morphologie sont d'une richesse confondante. Il s'y trouve par exemple une série de formes nominales du type de πρόνᾱος « situé devant

le temple », issu de πρὸ νηοῦ/νᾱοῦ « devant le temple ». Il s'agit de composés non figés constitués à partir de syntagmes prépositionnels – à distinguer morphologiquement d'un déverbatif comme ἄποικος « émigré » tiré d'ἀποικέω « émigrer ». Ce procédé de formation a eu du succès, puisque N. Rousseau en a recensé quelque 400 exemples dans l'impressionnant ouvrage qu'elle lui consacre (saluons au passage l'éditeur qui n'a pas reculé devant un volume de près de 700 pages). Ce travail est issu d'une thèse de doctorat défendue en Sorbonne en 2003. Il allie une philologie minutieuse, une linguistique rigoureuse et une érudition remarquable mises en œuvre pour identifier, répertorier, classer et étudier ces composés. L'examen part chaque fois d'une analyse des textes, soigneusement traduits (toujours par l'auteur), avec s'il le faut discussion de la tradition textuelle. Il s'y joint les interprétations anciennes (grammairiens, lexicographes, commentateurs) et récentes, auxquelles l'auteur ajoute régulièrement ses vues personnelles, bien argumentées. Son corpus est essentiellement littéraire (théoriquement jusqu'à Aristote, mais il y a des dépassements fréquents), mais il remonte heureusement au deuxième millénaire avec les documents mycéniens en linéaire B. La première partie (p. 19-163) est dévolue à la méthode – le procédé de formation, ses caractéristiques formelles, rôle de l'analogie et structuration du lexique. Le gros de l'ouvrage (p. 165-598) présente les 400 composés par catégories sémantiques (situation dans l'espace, dans le temps, abstraite). Vient ensuite la conclusion (p. 599-607) qui apprend, entre autres, que ces composés occupent une place importante dans les secteurs médical et paramédical ; il y manque malheureusement une synthèse chronologique de l'ensemble : elle aurait été éclairante. Suivent enfin la bibliographie, deux répertoires des formes étudiées et des *index verborum* (dommage qu'ils ne soient pas exhaustifs). Ce travail est admirable et mérite d'être consulté pour son intérêt non seulement grammatical, mais aussi littéraire et institutionnel (certaines discussions constituent de petites monographies). On pourrait regretter l'absence de prise en compte (si ce n'est accidentelle) de l'énorme corpus des inscriptions du premier millénaire, mais ceux qui voudront s'y plonger pourront désormais le faire bien plus facilement grâce à ce bel ouvrage. Yves DUHOUX

Alcorac ALONSO DÉNIZ, Laurent DUBOIS, Claire LE FEUVRE & Sophie MINON (Ed.), Édouard CHIRICAT (part.), *La suffixation des anthroponymes grecs antiques*. Actes du colloque international de Lyon, 17-19 septembre 2015, Université Jean-Moulin-Lyon 3. Genève, Librairie Droz, 2017. 1 vol. broché, 15,2 x 22,2 cm, XVIII-774 p., ill. n./b. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 55) Prix : 72 CHF. ISBN 978-2-600-05735-6.

L'anthroponymie n'est pas un monde, mais un univers incroyablement révélateur des langues et des sociétés dont elle émane. Cet ouvrage étudie la suffixation anthroponymique grecque depuis la période mycénienne jusqu'à l'époque romaine. Son titre met à juste titre l'accent sur son contenu principal, qui est morphologique, mais il est loin de s'y limiter : il y ajoute la sociologie, les relations interlinguistiques, les nouveautés lexicales, l'expressivité… Il démontre ainsi que l'anthroponymie bien comprise se prolonge bien au-delà de ses seuls aspects techniques. On y trouve d'ailleurs un nombre impressionnant de parlers autres que le grec : langues anatoliennes,

traitant de l'affaire de Cylon, dont on se servit pour éclabousser la réputation de Périclès. On admirera sans réserve l'analyse minutieuse et fouillée des problèmes posés par le livre I et des nombreuses interprétations qui en ont été données, dont rend compte une riche bibliographie. Comme cela a déjà été dit, G. Liberman étudie tous les aspects des questions posées et porte un jugement nuancé sur les réponses apportées. Il a en outre l'incontestable mérite de s'appuyer sur le texte grec, ce qui lui permet de résoudre des difficultés que d'autres interprétations laissaient telles quelles (cf. par exemple ses analyses de la grammaire et du vocabulaire de la partie du chapitre 22 traitant de la méthodologie thucydidéenne à propos des discours, p. 52-62). Mais il convient de préciser que ces analyses ne peuvent être appréciées à leur juste valeur que par des spécialistes de Thucydide et que l'abondance des références bibliographiques formulées brièvement dans le corps du texte peut décourager un lecteur moins formé. En outre, on regrettera que Gauthier Liberman n'ait pas rédigé une conclusion dans laquelle il aurait précisé, au terme de son enquête, son propre jugement sur Thucydide plutôt que de le communiquer par des réactions disséminées au fil des pages. C'eût été l'occasion de synthétiser une pensée intelligente et originale, qui invite à attendre avec confiance et impatience l'édition de Thucydide dans les *Oxford Classical Texts*. Monique MUND-DOPCHIE

Alessandro VATRI, *Orality and Performance in Classical Attic Prose. A Linguistic Approach*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, XVI-334 p., 15 fig. n./b. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-879590-2.

Quelles différences y avait-il dans l'Athènes classique entre un discours soit improvisé oralement, soit lu à haute voix (d'après un texte tenu sous les yeux) ou récité (car appris par cœur) devant une assemblée ou un groupe privé, soit, enfin, destiné à la lecture personnelle ? D'autres qu'Alessandro Vatri se sont posé ces difficiles questions, mais il est le premier à s'y être sérieusement attelé avec ce livre tiré de sa thèse de doctorat d'Oxford. L'enjeu est complexe, puisque tous les discours qui nous sont parvenus ont été transmis sous forme écrite. De plus, aucun d'entre eux ne peut être considéré avec certitude comme le reflet fidèle d'une improvisation. Par contre, nous disposons de discours qui ont certainement été lus en public lors de cérémonies officielles (ainsi, l'*Oraison funèbre* d'Hypéride), ou qui sont fictifs (ainsi, l'*Apologie de Socrate* de Platon). Entre ces deux certitudes extrêmes, il y a l'infinité des possibles, avec des discours dont la composante spontanée ou rédigée est diversement appréciée. Vatri consacre donc plus de la moitié de son étude (p. 1-194) à des questions de théorie et de méthode : définition de l'« oralité » de la prose attique, contextes de réception, écriture (incluant la circulation) et compréhension des œuvres. Il est manifestement doué pour ces discussions, qui sont minutieuses et bien argumentées. Après quoi vient (p. 195-257) une partie plus originale du livre : un essai de comparaison de 14 discours (généralement en extraits, mais il y a cinq œuvres complètes), dus à sept auteurs différents. Chaque échantillon compte entre ± 1.700 et ± 2.400 mots (corriger le nombre 9.000 p. 198, qui est aberrant). L'auteur y cherche les phrases syntaxiquement ambiguës. Son but est de déterminer s'il existe des diffé-

rences dans le degré d'ambivalence des échantillons examinés. Vatri présente ensuite ses analyses, qui sont raisonnables, même si, bien entendu, on peut différer parfois d'avis. Quels sont leurs résultats ? Il y a un nombre étonnamment bas d'ambiguïtés : 53 en tout. Leur répartition est très inégale : sept échantillons en possèdent, les sept autres en sont dépourvus. Mais à l'intérieur des œuvres « ambiguës », c'est Thucydide qui l'emporte de loin avec 15 exemples. Un examen statistique bien mené montre ensuite que cette différence est hautement significative (il existe d'autres contrastes statistiquement significatifs entre certaines œuvres). Le score de Thucydide n'est évidemment pas étonnant pour tout connaisseur de son œuvre, réputée (dès l'Antiquité) spécialement difficile. Cette coïncidence est un très bon point en faveur de la validité de l'analyse et c'est elle que Vatri met en évidence. Il laisse malheureusement de côté des cas difficiles, par exemple les 9, 2 et 0 ambiguïtés des trois discours d'Isocrate sélectionnés (respectivement *Aréopagitique*, *Archidamos* et *Évagoras*). Comment les comprendre ou les expliquer ? Il ne s'y risque pas et constate simplement les différences. La prise en compte des seules ambiguïtés syntaxiques a donc ses limites et ne donne qu'une vue partielle de la réalité. Je voudrais donc encourager l'auteur à poursuivre ses recherches en creusant d'autres caractéristiques importantes. Ainsi, richesse du vocabulaire, longueur des mots, fréquence des conjonctions de subordination, des particules, des formes verbales, des modes utilisés, etc. Des examens de ce type seraient bien plus objectifs que la seule appréciation personnelle des ambiguïtés et permettraient aussi de combiner entre elles les différentes variables considérées.

Yves DUHOUX

Aldo TAGLIABUE, *Xenophon's* Ephesiaca. *A Paraliterary Love-Story from the Ancient World*. Groningue, Barkuis & Groningen University Library, 2017. 1 vol., 17 x 24 cm, VIII-243 p. (ANCIENT NARRATIVE. SUPPLEMENTUM, 22). Prix : 95,40 €. ISBN 9789492444127.

Après quelques articles consacrés aux *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse, A. Tagliabue présente dans cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, une procédure de réhabilitation très convaincante de ce roman longtemps méprisé par les spécialistes. Maîtrisant une bibliographie multilingue quasiment exhaustive sur le sujet, il dialogue constamment avec ses collègues et montre une grande honnêteté intellectuelle, ne cherchant pas à dissimuler les points où sa démarche peut paraître critiquable. Il soutient la thèse, explicite dès le sous-titre, que les *Éphésiaques* ne sont pas, *a priori*, une œuvre ratée ou abrégée, mais une œuvre répondant largement aux critères proposés par D. Couégnas (*Introduction à la paralittérature*, Paris, 1992) pour définir la paralittérature. Sa démonstration est aussi précise que méthodique. Reprenant le constat qui distingue Xénophon des autres romanciers grecs par sa simplicité, voire, pour certains, son schématisme, A. Tagliabue choisit d'examiner le roman pour lui-même, en dégageant ses spécificités. Parmi celles-ci figure d'abord l'évolution de l'amour partagé par les deux protagonistes que le récit de deux nuits d'amour met en évidence par contraste : au plaisir de l'union sexuelle succède le plaisir de la fidélité éprouvée et conservée ; si le modèle est en filigrane Homère, Xénophon manifeste une originalité certaine en faisant d'Anthia une héroïne supé-

dieux de l'Iran ancien pour le monde antique, et de l'Océanie, pour les religions tribales ? D'une manière générale, considérer les dieux comme des « puissances » et non comme des personnes me paraît plus pertinent pour les religions « tribales » que pour les religions anciennes. Il aurait été intéressant, par exemple, d'évoquer le cas des Baining de la péninsule de la Gazelle en Nouvelle-Bretagne, dont les ethnologues disent qu'ils n'ont ni culture ni religion, et qui pourtant matérialisent, sous forme de masques, des esprits de la nature aussi étranges que l'épaule de cochon ou le moustique des forêts, qui s'imposent à eux au cours de rêves ; on a ici l'impression de véritables « puissances » à l'œuvre. Enfin, on peut regretter que l'iconographie, qui pourrait être une clé d'interprétation des données, soit très peu sollicitée et ne figure souvent qu'à titre d'illustration. Isabelle TASSIGNON

Maria Anna DE LUCIA BROLLI (Ed.), *Il Santuario di Monte Li Santi-Le Rote a Narce. Scavi 1985-1996*. Volume III. *Le iscrizioni, le offerte alimentari. Conclusioni*. Pisa-Roma, Fabrizio Serra, 2016. 1 vol. broché, 21,5 x 31 cm, 95 p. (MEDITERRANEA. SUPPLEMENTI, 16 ; CIVILTÀ ARCAICA DEI SABINI NELLA VALLE DEL TEVERE, 8). Prix : 895 €. ISBN 978-88-6227-880-5.

Les fouilles du sanctuaire périurbain de Monte Li Santi-Le Rote à Narce ont mis au jour les vestiges d'un lieu de culte important et bien documenté, dont l'activité est datable entre la première moitié du V^e^ siècle et le début du I^er^ siècle avant notre ère. Les étapes les plus importantes de l'histoire du sanctuaire sont la construction d'une *platea* monumentale (peut-être autour d'un temple mal documenté) dans la première moitié du V^e^ siècle, puis le réaménagement complet de l'espace dans le troisième quart de ce même siècle avec la mise en place d'un *sacellum*, ensuite des travaux de restructuration du *sacellum* avec installation de murs délimitant trois pièces dans la seconde moitié du IV^e^ siècle, enfin dans le courant des III^e^ et II^e^ siècles la transformation d'une de ces trois pièces en enclos et la mise en place d'autels *sub diuo*, avant l'abandon du sanctuaire. – Le volume III de la publication des fouilles, édité sous la direction de Maria Anna De Lucia Brolli comme les précédents, contient une étude des inscriptions retrouvées dans le sanctuaire, par Laura Biondi (p. 11-37, avec tables), une analyse des vestiges d'offrandes alimentaires d'origine animale, par Jacopo De Grossi Mazzorin (p. 39-56), un bref *addendum* sur les découvertes monétaires (p. 57-61) et une conclusion (p. 63-67), tous deux par Maria Anna De Lucia Brolli, avant une bibliographie (p. 69-92) et une table des matières des trois volumes (p. 93-95). – Parmi les trente-deux inscriptions, quatre sont particulièrement intéressantes. L'inscription n° 3, gravée peut-être avant cuisson sur le fond d'une coupe en *bucchero nero*, porte la forme *apalus* en alphabet et en langue étrusque. Elle peut dater de la fin du V^e^ siècle. Il se pourrait qu'*apalus* soit à interpréter comme le génitif d'une forme anthroponymique (mais, comme l'indique L. Biondi, les parallèles en Étrurie du sud sont peu abondants), ou plutôt comme celui du nom d'Apollon, ce qui aurait des conséquences importantes pour l'histoire du culte de ce dernier, comme le souligne L. Biondi. Le fait qu'à Narce le prénom courant *velθur*, où la seconde voyelle est presque toujours notée avec un -u-, soit attesté au génitif sous la forme

velθarus dans la seconde moitié du Ve siècle (cf. Gabriël Bakkum, *The Latin Dialect of the Ager Faliscus. 150 Years of Scholarship*, Amsterdam, Vossiuspers UvA, 2009, inscription n° XVI) corrobore à nos yeux cette dernière hypothèse : dans les deux cas, la voyelle **-a-** pour ***-u-** attendu peut s'expliquer par la même évolution phonétique ou graphique locale. – Les inscriptions n° 1 et 2, qui peuvent dater du IIIe siècle, sont gravées sur des petits autels et attestent respectivement les théonymes *f]ortuna* et *miner(ua) maịa* en alphabet latin (il est difficile de déterminer dans quelle mesure la langue est purement latine ou peut également être considérée comme falisque). L'association entre le théonyme *miner(ua)* et l'épiclèse *maịa* nous paraît documenter un jeu de mots étymologique et théologique : comme le mentionne L. Biondi, le théonyme *Minerua* a été rapproché par les Latins eux-mêmes de *minuere* « diminuer », et *Maia* de *magnus* « grand » et *maiestas* « fait d'être plus grand > majesté ». En associant les deux, les auteurs inconnus de l'inscription nous semblent avoir voulu constituer une formule théonymique associant « petit » et « grand », peut-être comme renvoi indirect à la notion de totalité (cosmique ?), ce qui pour une associée de *Fortuna* paraît envisageable. – L'inscription n° 5, écrite après cuisson sur la paroi externe d'une coupe à vernis noir datée de la première moitié du IIIe siècle, paraît se lire *sace*, c'est-à-dire le nominatif masculin singulier de l'adjectif ***sakro-** « propriété d'un dieu » avec liquide finale non notée. L'emploi de cet adjectif est attesté épigraphiquement en pays falisque au neutre et au féminin également, pour qualifier des objets propriétés des dieux, comme le souligne L. Biondi. L'emploi d'un genre variable suppose que dans chaque texte le support matériel a été catégorisé comme appartenant à une catégorie lexicale précise, et non pas seulement comme « objet inanimé [en général] », ce qui impliquerait le seul usage du neutre. L'adjectif reprend le genre grammatical, variable, du lexème sous-entendu. La finale ***-ros** > ***-ers** > [-e(r)] notée *-e* peut indiquer que le falisque a connu la même évolution morpho-phonétique que le latin pour le nominatif masculin singulier des thèmes en ***-Cro-**, c'est-à-dire syncope d'[o], dégagement d'un point vocalique [ᵉrs], assimilation puis simplification en [r] du groupe de consonnes final, ce qui n'est pas documenté par ailleurs (cf. Bakkum, *op. cit.*, p. 126), ou bien que la langue de l'inscription est purement et simplement latine (finale latine *-er*). Quoi qu'il en soit, le texte atteste une prononciation faible de la liquide finale, non notée, ce qui est observé en falisque et en latin (cf. Bakkum, *op. cit.*, p. 90). Le sanctuaire a livré de nombreuses autres inscriptions sur céramique, dont les plus longues, la n° 6 et la n° 7, contiennent des formules onomastiques qui semblent latines et qui doivent être datées respectivement du Ier et du IIe siècle avant notre ère. – Le chapitre consacré aux offrandes alimentaires étudie avec une grande précision l'usage des différents animaux sacrificiels selon les périodes et les lieux de découverte à l'intérieur du sanctuaire. Les espèces les plus couramment représentées sont les bovins, les ovi-caprins et les porcins. Les animaux sauvages, comme il est de règle dans les cultes de l'Italie contemporaine, sont très peu nombreux. Le chien est également attesté, ce qui coïncide avec le fait que cet animal se mange jusqu'à l'époque médiorépublicaine, au moins à Rome, mais il est intéressant que soient sacrifiés aussi des animaux adultes, alors que seul le chiot semble consommé par les êtres humains à cette période (cf. Jacques André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1981[2], p. 140), ce qui coïncide avec son emploi comme animal sacrificiel (*katlu* « chiot ») dans le rituel des *huntia* des Tables

Eugubines. La volaille apparaît à la période hellénistique. L'absence presque complète de vestiges d'animaux malades, signalée par J. De Grossi Mazzorin à la p. 49, renvoie sans doute à une ou plusieurs phases de *probatio* avant tout sacrifice, ici aussi comme dans les Tables Eugubines. L'usage des porcins jeunes est ramené par J. De Grossi Mazzorin à un culte démétriaque, ce qui, au-delà du sanctuaire de Narce (qui semble bien renvoyer à un tel culte particulièrement dans la seconde moitié du IV^e^ siècle), est en soi un indice insuffisant de lien avec Déméter, dans la mesure où les porcelets (*sakre* « porcelet », *sif: feliuf* « porc à la mamelle », *purka* « jeune truie ») sont attestés dans les Tables Eugubines en relation avec des cultes très divers, dans lesquels Cérès n'est pas toujours présente, par exemple la *lustratio* et le rituel des tables III et IV. – L'ouvrage dont nous recensons ici le dernier volume est la publication exhaustive, précise et prudente, d'un sanctuaire dont la fouille a livré des données extrêmement riches. Les auteurs de la publication doivent être vivement remerciés pour la qualité du travail effectué. Les données relatives aux inscriptions et aux animaux sacrificiels sont des contributions importantes à toute étude typologique des sanctuaires et des cultes dans l'Italie républicaine, et, pour ce qui est des inscriptions, un apport majeur à notre connaissance de l'usage écrit des différentes langues à Narce au fil des siècles, entre étrusque, falisque et latin. Emmanuel DUPRAZ

Monique DONDIN-PAYRE & Nicolas TRAN (Ed.), *Esclaves et maîtres dans le monde romain. Expressions épigraphiques de leurs relations*. Rome, École Française de Rome, 2016. 1 vol., 410 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 527). Prix : 35 €. ISBN 978-2-7283-1240. ISSN 0223-5099.

Questo volume, che contiene gli atti della ventesima « Rencontre » epigrafica franco-italiana, raccoglie diciotto contributi, preceduti da un'introduzione di Fr. Chausson, articolati in tre sezioni, dedicati a un tema di notevole interesse sotto vari profili, le relazioni tra schiavi e padroni nel mondo romano così come si possono cogliere attraverso le iscrizioni. – La prima sezione riguarda il mondo servile e il diritto. Il primo saggio di Dominique Mulliez è in realtà dedicato essenzialmente al mondo greco: *La loi, la norme et l'usage dans les relations entre maîtres et esclaves à travers la documentation delphique (200 av. J.-C. – 100 ap. J.-C.)*, p. 13-30. Il secondo, di Egidio Incelli, *Le rapport maître et esclave et les modalités de manumission dans l'Empire romain* (p. 31-43) e, in qualche misura, il terzo, di Franco Luciani (*Cittadini come* domini*, cittadini come* patroni. *Rapporti tra* servi publici *e città prima e dopo la manumissione*, p. 45-64) trattano della questione dei rapporti tra schiavi e padroni alla luce dell'atto di manomissione. Il quarto contributo, di Nicolas Laubry, *La désignation de la postérité. Autour de la formule* libertis libertabusque posterisque eorum *dans les inscriptions funéraires romaines* (p. 65-79), legge la formula *libertis libertabusque posterisque eorum* anche in chiave di storia sociale. I saggi della seconda sezione, dedicata al rapporto tra il mondo servile, gli uomini, gli dei e la morte, trattano prevalentemente di argomenti specifici anche se con suggestioni interessanti come quelli di Antón Alvar Nuño, *Le malheur de Politoria: sur la malédiction d'une esclave contre sa matrone* (p. 113-127), Simona Antolini e Silvia Maria Marengo, *Dediche servili al* genius *dei padroni* (p. 129-140), Gian Luca

héros qui sortent de la condition humaine par le haut ou par le bas (Tydée et Capanée), et où l'on trouve en particulier de bonnes études littéraires (dans la continuité des travaux de F. Delarue et M. Leigh) sur le thème du lien entre titanisme et sublimité. La conclusion apporte notamment un éclairage rapide mais suggestif sur la postérité du sublime antique de Burke à Nietzsche, en passant par Kant. La bibliographie est assez fournie, mais n'a été qu'incomplètement réactualisée depuis la thèse : il aurait fallu ajouter Ph. Hardie, « Flavian Epic and the Sublime », in *Flavian Epic Interactions*, G. Manuwald & A. Voigt (eds.), Berlin, 2013, p. 125-138 et J. I. Porter, *The Sublime in Antiquity*, Cambridge, 2015. – Globalement, l'ouvrage est riche et intéressant, malgré une inclination à la restriction de perspective et aux glissements de problématique. Il se signale particulièrement par sa finesse et sa sensibilité dans l'étude des images. On peut toutefois regretter une certaine tendance, précisément, à réduire le sublime à des images ou à des motifs, ce qui donne lieu à une conception un peu « fixiste » et fragmentée de celui-ci. Une approche plus dynamique de l'étude des textes, attentive aux effets de composition et de gradation émotionnelle, aurait sans doute mieux mis en relief cette impression affective de « décollage » qui est sans doute une caractéristique essentielle du sublime du point de vue de la réception. En effet, celui-ci réside autant, si ce n'est plus, dans l'agencement organique des parties que dans chaque tableau pris isolément, et la notion de *sympathéia*, qu'A. Lagière met à juste titre en avant, aurait pu servir de base de départ pour une meilleure prise en compte de l'orchestration des mouvements affectifs du lecteur au niveau de la *dispositio* poétique. Cela dit, cet ouvrage, qui allie la clarté de la réflexion théorique à la finesse de l'analyse textuelle, apporte beaucoup d'éléments utiles à la compréhension de la démarche poétique de Stace, et constitue une bonne base de réflexion sur la question du sublime antique. François RIPOLL

Martin DINTER, Charles GUÉRIN & Marcos MARTINHO (Ed.), *Reading Roman Declamation. The Declamations ascribed to Quintilian*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2016. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, 312 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 342). Prix : 99,99 €. ISBN 978-3-11-035240-5.

L'ouvrage, qui regroupe des communications en anglais et en français issues d'une semaine de manifestations scientifiques menées au Brésil, constitue le premier volet d'un triptyque consacré à la déclamation à Rome ; il porte exclusivement sur celles que l'on attribue à Quintilien, les deux tomes suivants étant consacrés à Sénèque le rhéteur et à Calpurnius Flaccus. Après avoir rapidement rappelé l'intérêt socio-culturel que présente l'étude des *declamationes* pour cerner l'esprit d'une époque dont elles demeurent le reflet bien qu'elles mettent en scène des enjeux fictifs, l'introduction, claire et argumentée, propose dès l'abord un efficace état des lieux des travaux critiques portant sur ce genre rhétorique, qui comprend *controuersiae* et *suasoriae* – présentation fort bienvenue pour un sujet qui demeure encore relativement confidentiel. L'ouvrage se donne pour objectif particulier de traiter de la *declamatio* sous l'angle poétique : l'élaboration littéraire et technique de ces exercices d'apprentissage, pour un genre qui se situe au carrefour de la rhétorique et de la fiction, constitue en effet un champ jusqu'ici encore peu travaillé, dans la mesure où

la critique récente a surtout abordé les *declamationes* afin d'éclairer les concepts sociaux qui fondent leur arrière-plan culturel. Seconde nouveauté de l'ouvrage, le corpus sélectionné cible uniquement les *declamationes* attribuées à Quintilien, relevant toutes de la controverse, que l'on divise habituellement en *declamationes maiores* (controverses à part entière) et *declamationes minores* (controverses accompagnées des commentaires d'un enseignant-savant). L'introduction se clôt sur le résumé court mais précis de chacune des contributions, ce qui constitue également un outil utile (et pédagogique) ; fidèle à l'excellence de son travail d'édition, le site De Gruyter en propose du reste un accès libre en ligne. L'ouvrage se divise en quatre parties, qui permettent d'embrasser la totalité des directions envisageables à partir d'une problématique relevant de la poétique. La première partie est consacrée à la question de l'éducation rhétorique – au sens socio-éthique et technique – que laisse percevoir la lecture des *declamationes*, au gré de deux contributions qui se complètent. A. Corbeill (sur la parole des élèves) et A. Stramaglia (sur les indices métarhétoriques trahissant la voix de l'enseignant et attestant la réflexion technique du locuteur), démontrent que certaines approches critiques du genre méritent d'être nuancées : la *declamatio* permet de questionner l'ordre social établi ; déclamations d'école et déclamations d'apparat ne doivent pas nécessairement être opposées, car elles partagent un même fonds technique dont la conscience réflexive peut apparaître aussi dans les textes d'apparat. La seconde partie se penche sur la technique littéraire de Quintilien. Deux contributions portent sur des questions que l'on peut qualifier de stylistiques : S. Franchet d'Espèrey étudie le regard distancié que porte Quintilien, dans l'*Institution Oratoire*, sur la pratique de la *controuersia figurata*, en montrant que le rhéteur encadre son usage, de sorte que l'auditeur puisse se livrer à un décryptage dont la portée ne soit pas seulement ludique ; Danielle van Mal-Maeder revient sur l'*ethos* du père de famille mis en scène dans une déclamation de Quintilien : elle démontre que le style vindicatif du personnage relève d'un *ethos* élaboré en contrepoint des attentes typologiques, et témoigne d'une stratégie persuasive implicite, visant à détruire l'*ethos* du « bon » fils auquel il est opposé. Les deux autres contributions portent sur des thématiques que l'on peut qualifier de littéraires : C. Schneider, à partir d'une déclamation mettant en scène une mère désespérée par la disparition du fantôme de son fils, démontre que toute la controverse peut aussi se lire comme une réflexion métapoétique sur les pouvoirs de l'imagination ; le recours au thème et au procédé de la *phantasia* assure le lien réflexif entre les émotions suscitées par l'apparition du fantôme, et l'usage de la description à fonction perlocutoire (*euidentia*). M. T. Dinter, en se fondant sur les travaux de Ph. Hardie, étudie le motif de la *fama* comme trope littéraire et technique, et passe en revue ses différentes manifestations (dont le spectre de significations s'étend de la renommée à l'infamie, et comprend également l'idée de tradition, de mémoire culturelle, de renommée immortelle), en faisant notamment référence à Sénèque le rhéteur, pour qui la *fama* de l'orateur repose aussi sur l'art des *sententiae* ; l'examen conclut à l'usage sophistiqué du trope. La troisième partie aborde le corpus sous l'angle de l'intertextualité et de ses fonctionnalités. A. Rolle et J. Pingoud travaillent sur le thème central dans les *declamationes* de la *nouerca*, pour démontrer que ce « personnage » est élaboré en puisant auprès d'autres personnages féminins relevant des figures du blâme, la *meretrix* et la *uirago*, façonnage intertextuel qui la définit implicitement comme un monstre.

G. Longo traque de son côté dans le corpus les passages relevant de la médecine et démontre qu'à travers son usage les déclamateurs recourent à des champs de connaissance hétérogènes pour soutenir leur narration et atteindre leurs buts perlocutoires : l'intertextualité endosse aussi des fonctions persuasives. La dernière partie, la plus achalandée, regroupe, dans une perspective plus attendue, des études consacrées à la contextualisation des *declamationes*, sur le plan éthique et politique. J. Connoly interroge l'éventuelle fonction éducative des *declamationes*, en se demandant si elles peuvent inculquer des normes éthiques chez les individus, au même titre que des normes sociales. O. Cappello travaille de son côté sur la manière dont se construit le modèle social et identitaire dans les *declamationes*, en sollicitant les paradigmes de l'inclusion et de l'exclusion comme critères d'élaboration du modèle harmonieux de société. G. Krapinger souligne que les *declamationes*, aussi fictives et excessives leurs intrigues paraissent-elles, font aussi référence à des réalités romaines – et étudie l'exemple des relations entre beau-fils et belle-mère, qui reflètent une réalité sociale : des conflits juridiques qui éclatent au sein de familles recomposées, et ne s'adossent pas seulement aux mythes, même si ces derniers permettent de pointer les problématiques essentielles de ce thème. Dans une perspective similaire mais sur un cas différent, celui d'un homme riche accusé de trahir sa cité et soupçonné d'œuvrer en faveur de la tyrannie, N. W. Bernstein montre que le scénario fictif de la déclamation n'en renvoie pas moins à des problématiques sociojuridiques réelles, concernant des hommes de pouvoir dans les cités grecques, sous l'Empire, soumis à l'autorité des juridictions et disant leur révérence dans les *declamationes* – comme ils pourraient bien avoir à le faire dans la réalité. P. Schwartz approfondit le sujet en travaillant sur six *declamationes minores* que réunit le thème du tyran, et démontre que ce personnage permet d'illustrer les dangers d'un comportement déviant capable de ruiner les fondements politiques et sociaux de la cité. Pour conclure cette rapide recension, l'ouvrage présente d'indéniables intérêts, d'abord parce qu'il procède à un examen circonstancié des *declamationes* attribuées à Quintilien, envisagées comme un corpus cohérent et travaillé à plusieurs reprises dans le détail de certains de ses textes. Ensuite, parce qu'il rend justice d'une manière jusqu'alors inégalée à la qualité textuelle de ces textes, en ouvrant le champ d'étude à sa dimension poétique, et en l'envisageant comme un genre à part entière, avec ses règles propres, ses caractéristiques singulières, et sa capacité à mobiliser une vaste culture contextuelle, qui puise beaucoup à la littérature et en fait un lieu de réflexion et d'apprentissage en étroite relation avec des faits de société contemporains. Aline ESTÈVES

Sergio AUDANO, *Tacito. Agricola*. Saggio introduttivo, nuova traduzione e note di S.A. Santarcangelo di Romagna, Rusconi Libri, 2017. 1 vol., CXVI-154 p. (CLASSICI GRECI E LATINI). Prix : 11 €. ISBN 978-88-18-03198-0.

La maison d'édition italienne Rusconi Libri, installée près de Bologne, relance la collection bilingue à couverture bleu foncé des « Classici Greci e Latini », auparavant publiée par Barbera Editore, mais toujours sous la direction d'A. Giordano Rampioni.

déformations qu'elle a subies lors de sa conservation et de sa transmission l'empêchent néanmoins de porter son enquête plus avant. On continue ainsi à pratiquement tout ignorer des autres employés des deux *officia*, qu'ils se soient occupés de la finalisation, de la distribution ou de l'archivage des documents. L'auteur a également le mérite d'avoir cherché à déterminer s'il existait un « style » propre à certains *ab epistulis* ou *a libellis* ou si, inversement, son *corpus* témoignait du développement d'une sorte de langage bureaucratique. Mais, là aussi, sa réflexion est inévitablement restée à un stade embryonnaire. Ces limites, en grande partie imputables aux lacunes de la documentation, n'enlèvent néanmoins rien à la grande qualité de l'ouvrage. Les antiquisants qui s'intéressent aux rouages de l'administration impériale disposent désormais d'un précieux outil de travail qui recense et met à jour l'ensemble de nos connaissances sur deux chancelleries qui jouaient un rôle de relais crucial sous l'Empire. Agnès MOLINIER ARBO

Stefan FREUND, Meike RÜHL, Christoph SCHUBERT (Ed.), *Von Zeitenwenden und Zeitenenden. Reflexion und Konstruktion von Endzeiten und Epochenwenden im Spannungsfeld von Antike und Christentum*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 219 p. (PALINGENESIA, 103). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-11174-4.

Ce volume contient les contributions au colloque qui a eu lieu les 10 et 11 mai 2012 à l'Université de Wuppertal. Dans l'avant-propos, les éditeurs présentent un aperçu utile des différentes contributions et l'ouvrage se termine par un index général. Le sujet est captivant et il n'y a pas de doute qu'un recueil d'études sur les idées des Romains concernant les différents tournants de l'histoire romaine et les conceptions des païens et des chrétiens concernant la structure du temps et la fin des temps rendra de grands services. Dans chaque contribution, sont étudiées les réactions des contemporains en tenant compte des différents acteurs (l'empereur, les aristocrates, les païens et les chrétiens) et des différents types de texte (textes littéraires et documents officiels). – La première partie du volume concerne trois tournants de l'histoire romaine ('Zeitenwenden') : la transition de la République à l'Empire, la 'konstantinische Wende' (le passage à l'empire chrétien) et la fin de l'Empire romain d'occident. – U. Eigler traite le tournant augustéen comme un oxymore, parce que le *princeps* se considère d'une part comme un nouveau Romulus et d'autre part comme le représentant d'une ère nouvelle. Plus tard, on a souligné le fait qu'Auguste était le fondateur de l'empire romain. Sur le plan moral, le régime préconise un retour à la sobriété de la Rome primitive et idéalisée ; de fait Rome était devenue une grande ville cultivant l'*urbanitas*. À titre privé, Auguste avait le souci d'apparaître comme une personne sobre, alors que dans le domaine public, les Romains aspiraient au luxe et au marbre (voir la p. 23). – Selon B. Bleckmann, le terme de 'konstantinische Wende' est justifié ; mais il estime que les contemporains, même s'ils parlaient d'un temps nouveau, d'une part par convention (p. 32), d'autre part à cause des succès indéniables de l'empereur, n'avaient aucune idée de la signification historique du moment. Il souligne aussi qu'à ce moment de l'histoire, le facteur de la christianisation de l'empire n'était pas présent d'une façon prononcée ; aux yeux de l'empereur, le point le plus important était le pouvoir impérial et dynastique (voir

p. 32 ; cf. p. 36). Si on peut en croire Eusèbe de Césarée et Lactance, Constantin se serait considéré lui-même comme un instrument de Dieu. Aux yeux des empereurs Constance II ou Valentinien I, Constantin n'avait pas le même prestige qu'aux yeux de ses contemporains. Un rôle décisif dans la création de l'image ultérieure de Constantin le Grand a été joué non seulement par l'empereur Théodose II, mais aussi par l'histoire ecclésiastique de Gélase de Césarée, qui n'a pas été conservée mais dont on retrouve des traces dans l'histoire ecclésiastique de Rufin d'Aquilée. – Dans une contribution vaste et lucide, A. Eck traite de la chute de l'Empire romain d'Occident en 476. D'après lui, aucun des contemporains n'a compris que la dévaluation de la monnaie, la pression fiscale, l'appauvrissement et l'affaiblissement physique des gens étaient des phénomènes qui devaient entraîner le déclin du pouvoir politique et militaire de Rome (voir entre autres les p. 45 et 67-68). A. Eck pense que les notables et les écrivains de l'Antiquité tardive ont refoulé la réalité (il cite notamment Ausone, Macrobe, Symmaque et Sidoine Apollinaire) ; en même temps, il relève l'insouciance des classes supérieures qui étaient très riches. Il considère le fait que les chroniques mentionnent la chute de l'Empire d'Occident sans émotion visible comme un fait caractéristique. Quant à l'interprétation eschatologique et apocalyptique des faits, A. Eck la considère aussi comme une évasion. Dans le même ordre d'idées, il note que le poète Prudence, quelques années avant le sac de Rome en 410, dans ses *Libri contra Symmachum*, s'exprime sur le pouvoir de l'empire romain de façon triomphaliste. – On peut sans doute parler d'une appréciation erronée de la situation et d'un refoulement du réel, mais je n'arrive pas à croire que les classes supérieures étaient tout à fait aveugles ; un homme responsable comme Sidoine Apollinaire a appris à ses dépens qu'il se trouvait dans une situation impossible (voir les p. 48-49). Pour ma part, je ne parlerais pas d'insouciance (pour utiliser encore une fois le terme utilisé par Dill, voir la p. 47), mais plutôt de paralysie et d'un sentiment de désespoir (comp. la p. 61). – Dans la troisième partie du volume sont traitées les situations dans lesquelles les gens avaient l'impression de vivre la fin des temps ('Zeitenenden'). K. Wengst présente une interprétation de l'*Apocalypse* de saint Jean. L'apôtre ne s'attend pas à une catastrophe, il considère le régime romain de son temps comme une catastrophe dont il est lui-même le témoin. Au-dessus de ce régime injuste, il met l'autorité de Dieu et du Messie, qui apporteront la justice à ceux qui souffrent à cause de Rome ; l'*Apocalypse* est un écrit qui fait naître l'espérance. K. Wengst souligne le fait qu'aux yeux de saint Jean la fin des temps n'arrivera pas tout de suite (voir les p. 131-132) ; l'apôtre légitime son message en indiquant que les prophéties de l'Ancien Testament se réalisent dans le Christ (il cite entre autres *Dan.* 7 et *Jer.* 51, 48). – S. Freund nous présente un aperçu vaste et lucide du discours des écrivains paléochrétiens latins (de la *Passio Perpetuae* jusqu'à Lactance) sur la fin des temps (leur 'Endzeitdiskurs)'. Il commence par signaler les obstacles rencontrés par les écrivains chrétiens quand ils proclamaient, à ceux qui désiraient se convertir, la vision chrétienne sur la fin du monde et le Jugement dernier : parmi ces obstacles, il y avait entre autres le problème d'une conception linéaire et téléologique du développement du temps et les implications politiques de l'abandon de l'idée de la *Roma aeterna*. Puis S. Freund parle des différents auteurs et textes concernés. Il souligne qu'il faut tenir compte du fait que les textes ne s'adressent pas tous au même public. Lactance est le seul qui traite le thème d'une façon systématique (voir *Inst.* VII). Aussi bien Tertullien que

Lactance formulent le vœu que la fin des temps n'arrive pas tout de suite et ils considèrent la survie de Rome comme la garantie la plus sûre d'un délai de la fin du monde (voir Tertullien, *Apol*. 32, 1 et Lactance, *Inst*. VII, 25, 6). En ce qui concerne Lactance, S. Freund parle (à la p. 165) d'un grand écart entre "Romtreue" et triomphalisme eschatologique. Aussi bien saint Cyprien que Tertullien rattachent leur discours sur la fin des temps à ce que païens et chrétiens croyaient constater autour d'eux, c'est-à-dire le déclin (Tertullien) ou le vieillissement du monde (saint Cyprien, *Demetr*. 3, 1). Enfin on est frappé par les sentiments ambivalents de tous ces auteurs concernant la fin des temps : d'une part ils craignent le chaos inévitable et l'arrivée de l'Antéchrist, d'autre part ils attendent impatiemment le moment où Dieu apportera la justice aux croyants. – Aussi bien les *Instructiones* que le *Carmen apologeticum* de Commodien contiennent une partie eschatologique. C. Schubert, qui situe le poète au milieu du IIIe siècle, se concentre dans son étude sur les vers 805-1060 du *Carmen apologeticum*. Le poète est, comme Lactance, un chiliaste ; il offre à ses lecteurs une version personnelle et effrayante de l'eschatologie chrétienne (on y rencontre entre autres deux figures d'Antéchrist et un *Nero redivivus* !). Afin de persuader ses lecteurs de la vérité de sa vision prophétique et de les convertir au christianisme, il invoque sa propre conversion et la réalisation des prophéties de l'Ancien Testament dans le Christ ; de plus, sa vision de l'avenir est entremêlée de références dissimulées à des événements contemporains, comme les persécutions des empereurs Décius et Valérien. Il est difficile de se prononcer sur le public visé par le *Carmen apologeticum* : C. Schubert pense qu'il s'agit de païens qui étaient intéressés par la tradition juive (voir la p. 191) ; d'ailleurs, le poète combine des représentations eschatologiques judéo-chrétiennes et des emprunts à la littérature latine classique (voir les p. 190-194). – Il ne m'est pas possible de m'étendre dans le cadre de ce compte rendu sur la dernière contribution de la troisième partie du présent volume, à savoir l'étude de M. Stein sur la conception manichéenne du temps, ni sur les trois articles de la deuxième partie du volume : A. Wolkenhauer traite de l'absence de la notion du temps et d'une structure temporelle quand il s'agit de l'enfer, du paradis ou de la *nox intempesta* ; M. Rühl discute la façon dont, à l'époque de Néron, on parle à maintes reprises d'une *aurea aetas*, conçue par référence au temps de l'empereur Auguste ; E. Stein s'interroge sur les raisons pour lesquelles l'humaniste Italien Paolo Giovio (1486-1552) croit vivre une période de décadence. Willy EVENEPOEL

John William HANSON, *An Urban Geography of the Roman World, 100 BC to AD 300*. Oxford, Archaeopress, 2016. 1 vol. broché, VIII-818 p., 145 fig. n./b. et coul. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 18). Prix : 65 £. ISBN 978-1-78491-472-1.

There are many studies on ancient cities but few on 'urbanism' and its economic implications – none on the scale of the empire as a whole. This ambitious book based on an Oxford PhD dissertation aims to "*bring the discussion of the urbanism of the Roman world into line with* […] *studies of the urban geography and urban history of other places or periods"* (p. 6). It comprises 818 pages with a limited text part (195 pages, including 145 figures) and a long catalogue (available also on the website of the Oxford Roman Economy Project). After an introduction on the project and its

reconstitue la vie publique d'Hypatie et son rôle dans la cité, y compris ses relations avec les sphères dirigeantes. Le chapitre 7 (« Hypatia's Sisters », p. 93-106) fait une digression en évoquant quatre autres femmes philosophes, Pandrosion, Sosipatra, Asclepigenia et la femme de Maxime d'Éphèse, à partir desquelles Watts tente de compléter son portrait d'Hypatie. Il s'y interroge notamment sur l'impact de leur genre sur les choix de vie que ces femmes ont posés en devenant et en s'affichant comme philosophes. Dans "Murder in the Street" p. 107-120, Watts dépeint la situation politique et sociale à Alexandrie dans les années précédant 415 et décrit de la façon la plus détaillée possible le déroulement du meurtre d'Hypatie. Le chapitre 9 (« The Memory of Hypatia », p. 121-134) est consacré à la présentation d'Hypatie par les auteurs postérieurs. Cette partie constitue en réalité une présentation critique du corpus des différentes sources concernant la philosophe, à l'exception du témoignage des lettres et traités de son contemporain Synesios et de l'épigramme controversée que consacre Palladas à une certaine Hypatie, que Watts a décidé d'écarter. Dans « A modern Symbol » p. 135-147, l'auteur passe en revue la réception du personnage à partir de l'époque moderne jusqu'à aujourd'hui, que ce soit dans la littérature, la peinture, la photographie ou le cinéma. Le livre se clôt par une brève conclusion (« Reconsidering a Legend » p. 149-155), les notes de fin, une bibliographie et un index *nominum* et *rerum*. L'apport de ce livre foisonnant ne réside pas dans une nouvelle lecture des sources concernant la philosophe, à l'exception des pages consacrées à la *Chronique* de Jean de Nikiou (p. 131-134). L'intérêt principal du livre est à trouver dans la mise en relation des rares informations disponibles sur Hypatie avec le monde intellectuel, social, politique et religieux alexandrin que l'auteur connaît particulièrement bien. Le livre est parfois moins le portrait d'une femme, à laquelle l'auteur porte une admiration non dissimulée, que celui de la société dans laquelle elle a vécu. À force de vouloir tirer le meilleur parti de ces témoignages extérieurs, l'auteur émet de très nombreuses conjectures en imaginant comment Hypatie aurait pu réagir dans telle situation, en supposant ce qu'elle a dû ressentir face à tel événement ou encore en déduisant sa pensée à partir de celle d'autres dont elle a été proche, et notamment son élève Synésios. On en oublie parfois le caractère extrêmement restreint et éclaté du corpus des témoignages anciens sur la philosophe elle-même, à propos de laquelle nous ne savons en définitive que peu de choses. Que l'on suive ou non l'auteur dans tous ses développements, le livre n'en est pas moins très réussi, didactique et agréable à lire. Le livre intéressera tous ceux qui veulent en connaître davantage non seulement sur la figure marquante d'Hypatie mais aussi, de façon plus large, sur le monde intellectuel de la fin de l'Antiquité. Aude BUSINE

Sigrid SCHOTTENIUS CULLHED & Mats MALM (Ed.), *Reading Late Antiquity*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2018. 1 vol. relié, 267 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, Neue Folge, 2. Reihe, 156). Prix : 48 €. ISBN 978-3-8253-6787-9.

Beaucoup de collègues sont familiarisés avec les études du *Nachleben* de l'Antiquité classique. La parution d'un volume sur la *Wirkungsgeschichte* de l'Antiquité tardive, qui au cours des dernières décennies est devenue un domaine de recherches

fructueux, n'est pas une surprise, le contenu de cette collection était toutefois une révélation pour moi. Le présent volume ne traite pas seulement de romans et de poésie de différents pays d'Europe, mais aussi d'un certain nombre d'études importantes qui se rapportent à l'histoire de la civilisation européenne. – Les trois contributions de la première partie du volume (p. 15-70) peuvent servir jusqu'à un certain point d'introduction théorique et méthodologique. James Uden exprime l'idée que la littérature de l'Antiquité tardive (c'est-à-dire la période entre l'Antiquité classique et le Moyen Âge : « a period…'in-between' »), peut représenter « untimeliness » et « multiple temporalities ». Comme icônes de cette littérature, il présente d'une part le *Pervigilium Veneris* (« a text out of time », dont la datation est d'ailleurs incertaine), d'autre part le roman *Marius the Epicurean: His Sensations and Ideas* (1885), écrit par le philologue classique Walter Pater, qui dans cet ouvrage littéraire donne libre cours à son imagination en décrivant la genèse du *Pervigilium Veneris* ; d'ailleurs cet auteur a combattu la conviction que l'Antiquité tardive était une période de décadence. – Marco Formisano souligne « the otherness of late antique literature » et la rupture entre l'Antiquité classique et l'Antiquité tardive ; il prend pour point de départ les idées que Walter Benjamin (1892-1940) a formulées sur les notions *Ursprung* (« an original moment… that disturbs and disrupts »), *déviation* et *marginalité* et défend une approche « anachronique » des textes. En outre, il suit Benjamin dans son combat contre l'historicisme. En ce qui concerne la littérature de l'Antiquité tardive, il attire l'attention sur la présence des phénomènes de la fragmentation, de l'allégorie et de l'allégorèse ; comme exemple il examine l'épopée *De raptu Proserpinae* de Claudien qui, dans le sillage de la *praefatio,* peut être interprétée d'une façon allégorique. – À la différence de Formisano (p. 34 ; cf. les p. 39 et 41), je ne pense pas qu'il se trouve encore beaucoup de philologues classiques et historiens de l'Antiquité pour nier la rupture entre la littérature de l'époque classique et celle de l'Antiquité tardive. Je ne suis pas non plus d'accord avec ce que l'auteur affirme à la p. 39 : « The typical statement sounds like this: Claudian, Prudentius, or Ausonius are great poets because they extensively allude to and rework Virgil, Ovid, or Statius ». – Jesús Hernández Lobato démontre que les théoriciens du postmodernisme s'inspirent partiellement de l'Antiquité tardive, entre autres sur la théologie négative (particulièrement de Denys l'Aréopagite) et sur l'interprétation allégorique des textes (en particulier la doctrine des quatre sens de la Bible – saint Augustin discerne dans le *De Genesi ad litteram*, comme on sait, la signification historique, la signification allégorique, la signification morale et la signification anagogique). Nous savons que les *Confessions* de saint Augustin sont l'ouvrage le plus connu et le plus souvent lu de l'Antiquité tardive ; mais ici nous apprenons que Wittgenstein était obsédé par les *Confessions* et que Derrida et Lyotard ont suivi dans leurs écrits autobiographiques (respectivement *Circonfession* et *La confession d'Augustin*) les traces de saint Augustin. – La deuxième partie du volume (« Decadence and Decline », p. 71-179) comprend six contributions. Olof Heilo nous apprend que Jacob Burckhardt dans son livre *Die Zeit des Constantins der Grossen* (1853) a prononcé le jugement que l'art de l'Antiquité tardive était un art dégénéré, jugement qu'il a retiré ultérieurement. – Plus captivante est l'étude que Scott McGill consacre au roman *À rebours* (1884) de Joris-Karl Huysmans. Des Esseintes, « a decadent antihero » dont nous découvrons la bibliothèque latine et qui représente la mentalité « fin-de-siècle », préfère « la déca-

dence » des auteurs de l'Antiquité tardive au canon classique. L'Antiquité tardive est ici l'emblème d'une décadence jugée d'une façon positive. L'Antiquité tardive, qui commence selon nous en 284, fait pour Huysmans partie d'une période plus large (voir la p. 87, n. 8 ; cf. sur la délimitation de l'Antiquité tardive aussi *infra*). Parmi ses textes préférés, Des Esseintes compte entre autres le *Satyricon* de Pétrone, les *Métamorphoses* d'Apulée et le *Cento nuptialis* d'Ausone ; il fait l'éloge de Claudien, mais sélectionne ce qui concorde avec sa propre vision de l'Antiquité tardive. – Après ce roman, est examiné une nouvelle fois un essai qui se rapporte à l'histoire de la civilisation : Stefan Rebenich traite de *Der Untergang des Abendlandes* (1918-1922) d'Oswald Spengler. Il y a deux points qui me semblent importants pour l'étude de l'Antiquité tardive : 1° Spengler renonce à l'an 476 comme limite chronologique entre deux périodes et il ne considère pas l'Islam comme la fin de l'Antiquité mais comme faisant partie intégrante de cette période ; 2° sa conception de l'Antiquité comporte aussi une extension géographique du domaine de recherches ; Spengler accentue l'interdépendance du monde étudié par les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité d'une part et du monde oriental d'autre part. – Sigrid Schottenius Cullhed décrit quelques étapes de la réception remarquable de Rutilius Namatianus ; Gibbon a considéré ce poète comme un représentant de ceux qui ne pouvaient pas tourner le dos au passé splendide de Rome ; après la Révolution française on a perçu le poète comme un homme passionné et sensible ; la propagande du fascisme italien a abusé de son hymne à Rome – Dans son roman *Der heilige Palast* (1922), Alma Johanna Koenig a opposé son image de l'impératrice Theodora à l'image que Procope de Césarée a peinte dans ses *Anecdota* ; sous l'influence de la *Wiener Moderne*, la romancière juive-autrichienne a voulu décrire le luxe de Byzance, la ville « orientale » de l'Antiquité tardive ; c'est ce que nous montre la contribution claire et attrayante d'Henriette Harich-Schwarzbauer. – Dans la dernière contribution de cette partie du recueil, Chiara O. Tommasi nous explique pourquoi l'opéra *La fiamma* de Claudio Guastalla et d'Ottorino Respighi (de 1934) est situé dans le cadre « oriental » et « décadent » de la ville de Ravenne à la fin du VII^e^ siècle. – La première étude de la troisième partie du recueil (« Continuities and Transformations », p. 181-256), écrite par Ad Putter, est un type d'étude classique sur la continuité remarquable qui caractérise la tradition de la paraphrase poétique du récit biblique sur Jonas ; mais nous sommes surpris par la variante humoristique d'un Jonas chauve pas très intelligent (voir la *Cena Cypriani*, l'*Archipoeta*, le poète latin Marbode de Rennes (†1123) et le roman de chevalerie *Sir Gawain and the Green Knight* écrit en moyen anglais aux environs de 1390). – David Westberg nous conduit de nouveau vers l'Orient ; il étudie la façon dont l'auteur byzantin Jean Phocas (XII^e^ siècle), dans sa description des monuments de la Terre Sainte, a imité et visualisé les discours de Choricius de Gaza (du VI^e^ siècle). – Dans une étude intrigante, Helena Bodin traite d'un roman remarquable de 1986, *Le voleur*, du romancier suédois Göran Tunström ; elle aborde ce roman « from the perspective of cultural memory studies ». Au centre de ce livre, on retrouve « an obsession with writing » et aussi une obsession pour les manuscrits, e.a. le *Codex argenteus*, manuscrit gotique du temps de Theodoric le Grand, conservé à la bibliothèque universitaire d'Uppsala ; la source la plus importante du récit sur l'Antiquité tardive qui apparaît dans ce roman est le récit historique de Procope sur les guerres contre les Goths (*Bella* V-VIII). – Catherine Conybeare attire notre

attention sur quelques parallèles profonds (entre autres le sentiment et l'idée d'être « out of place ») entre les *Confessions* de saint Augustin et l'ouvrage autobiographique *Out of Place: A Memoir* (1999) de l'orientaliste palestinien Edward W. Said. Cette étude termine dignement le volume. – Voilà un recueil vraiment instructif et attrayant. C'est une bonne chose que les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité visitent de temps en temps ce qui se trouve dans la périphérie de leur domaine habituel. Cet ouvrage concerne la réception de l'Antiquité tardive dans la littérature et dans les études d'histoire de la culture occidentale. En marge de ce compte rendu, je voudrais faire remarquer que les éditeurs du volume n'ont pas pris en considération l'influence théologique très profonde que les Pères de l'Église de l'Antiquité tardive ont exercée sur le développement du christianisme ; de même on n'a pas attiré l'attention sur la présence de la littérature chrétienne de l'Antiquité tardive dans l'enseignement médiéval et dans celui des humanistes et des jésuites (voir par ex. Umberto Eco, *Le nom de la rose*). Willy EVENEPOEL

Louis GODART & Anna SACCONI (Ed.), *Supplemento al Corpus delle iscrizioni vascolari in lineare B.* Pisa – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 19 x 27,5 cm, 224 p., ill. (BIBLIOTECA DI PASIPHAE, 11) Prix : 225 €. ISBN 978-88-6227-947-5.

Les textes grecs les plus anciens, écrits en syllabaire linéaire B (deuxième millénaire avant J.-C.), ont presque tous été tracés sur tablettes d'argile. Pourtant, on en connaît quelque 180 qui ont été peints ou (rarement) gravés sur des récipients. Ces « vases inscrits » sont pour la plupart des amphores « à étrier » qui servaient à transporter probablement de l'huile. Pourquoi ont-ils été inscrits ? C'est une question fortement débattue (voir mes vues dans *Kadmos* 49 [2010], p. 47-92), d'autant plus que leur petit nombre contraste avec la quantité incalculable d'amphores « à étrier » mycéniennes anépigraphes. Anna Sacconi avait publié en 1974 le corpus des « vases inscrits » disponibles à l'époque. Son mari, Louis Godart, et elle publient aujourd'hui un supplément bienvenu consacré à 48 nouveaux documents, dont pas moins de 29 viennent de Crète occidentale (La Canée, Kastelli). Voici le plan du livre. Après l'introduction, viennent : 1) l'édition des inscriptions, presque toutes attestées sur des vases très fragmentaires. Dessins, excellents, de Renate Sponer et édition de Godart-Sacconi ; 2) les photographies en couleurs (véritablement admirables ; au format 1:1 pour les fragments, 1:3 pour les vases entiers, plus quelques-unes en 3:4) de Kostantinos Xenikakis ; 3) par Godart-Sacconi, identification des mains de scribe et dessins de tous les textes qui leur sont attribués ; 4) des dessins de chaque exemplaire des signes linéaires attestés sur les vases édités ; 5) des index des signes et mots linéaire B sur « vases inscrits ». Comme il s'agit d'un corpus, il n'y a, comme de juste, aucune interprétation ni commentaire des inscriptions. L'ouvrage est magnifiquement présenté et sera incontestablement utile. Outre la facilité de trouver réunis tous les textes publiés à ce jour et dispersés jusqu'ici, il livre quelques nouvelles lectures (aucune n'est révolutionnaire). Il fournit aussi toutes les datations disponibles, l'individualisation de 21 scribes différents (ce qui constitue un beau progrès), les différents sites où les « vases inscrits » par les scribes identifiés ont été trouvés (la

et qu'il évalue en les confrontant à une thèse qu'il juge fondamentale, celle de Joseph Geiger, *Cornelius Nepos and Ancient Political Biography*, Stuttgart, 1985, lequel fit de Nepos l'inventeur du genre biographique. – Enfin, Boris Dunsch et Felix M. Prokoph fournissent une très complète *Arbeitsbibliographie zu Cornelius Nepos* (p. 331-449), qui recense les éditions et traductions depuis le XV^e^ siècle et couvre toute la littérature secondaire, y compris les recensions, jusqu'à la fin de 2014. Un index des sources et une présentation des auteurs concluent le livre. – Cet ouvrage d'une facture très soignée fait donc le point sur nos connaissances relatives à Cornelius Nepos, apporte des contributions scientifiques originales et ouvre des pistes pour utiliser cet auteur dans l'enseignement. La mission que s'étaient confiée les éditeurs est ainsi brillamment accomplie. Philippe DESY

Erich WOYTEK, *Die* Ciris *im Kontext der augusteischen Dichtung.* Wien, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2018. 1 vol. broché, 22,5 x 15 cm, 261 p. (WIENER STUDIEN, 39). Prix : 45,70 €. ISBN 978-3-7001-8105-7.

Depuis longtemps, la date de l'épyllion alexandrin *Ciris,* qui est transmis dans l'*Appendix Vergiliana* et où se trouve décrit l'amour passionnel de Scylla pour le roi Minos et sa métamorphose dans l'oiseau *ciris*, est l'objet d'un débat. Sur la base d'une étude approfondie des parallèles entre la *Ciris* et les poèmes de Catulle, de Virgile et d'Ovide, Erich Woytek démontre que la *Ciris* a été écrite après la publication des *Bucoliques* et des *Géorgiques* de Virgile et avant la publication des *Amours* d'Ovide et l'*Enéide* de Virgile, c'est-à-dire dans les années 29-25 (voir les p. 140 et 158). Il avance de bons arguments pour conclure : (1) que l'auteur de la *Ciris* est probablement le même que celui du n° 9 du *Catalepton,* un poème qui comme la *Ciris* a été transmis dans l'*Appendix Vergiliana* ; (2) que les deux écrits forment un diptyque ; (3) qu'il est probable que l'auteur en est C. Asinius Pollio, et (4) que la *Ciris* a été composée probablement dans l'année 26 (voir la p. 207). – On voit d'emblée l'importance de ces conclusions, avec notamment une datation convaincante et une hypothèse bien argumentée concernant la paternité de la *Ciris* ; à cela, il convient d'ajouter que la méthode élaborée par l'auteur est exemplaire. – E. Woytek a étudié beaucoup plus de parallèles que ses prédécesseurs. Il ne s'est pas limité à la relation entre la *Ciris* et la version du récit de Scylla qu'Ovide nous offre dans ses *Met*. VIII, 1-151, mais il a étudié aussi les autres parallèles entre la *Ciris* et Ovide. En outre, il a étudié beaucoup plus de parallèles entre la *Ciris* et l'*Énéide* que ses prédécesseurs (voir les p. 17-18). Il a surtout fourni de grands efforts pour objectiver l'étude des parallèles et pour se libérer de jugements esthétiques subjectifs (voir entre autres les p. 15-17 et 160). – Dans les chapitres III et IV, E. Woytek étudie d'une façon systématique les techniques d'imitation mises en œuvre par l'auteur de la *Ciris* d'une part et par Virgile d'autre part (voir respectivement les p. 73-89 et 91-114) ; en outre il s'attarde sur les procédés imitatifs d'Ovide dans le chapitre II (voir les p. 21-72). Dans ces trois chapitres, E. Woytek développe un instrument très utile pour l'étude de parallèles littéraires ; cet instrument comprend les différents phénomènes distinctifs qui caractérisent l'imitation. – Pour juger de la technique imitative de l'auteur de la *Ciris*, E. Woytek a étudié les parallèles entre la *Ciris* et Catulle, un point

de repère sûr parce qu'il est établi que l'auteur de la *Ciris* a imité Catulle. Concrètement, il s'agit de différents types d'expansion d'éléments du modèle (entre autres par l'addition de synonymes, de syntagmes ou de phrases), ensuite du remplacement de certains mots par d'autres (par ex. d'un mot spécifique par un mot moins spécifique ou d'un mot courant par un néologisme). En outre, E. Woytek a constaté que souvent l'imitateur réutilise un passage du modèle à plusieurs reprises. Quand on étudie la place d'une imitation dans un contexte suffisamment large, on constate qu'elle est souvent caractérisée par certaines irrégularités ou imperfections qui portent soit sur la forme, soit sur le contenu (voir la p. 19). À certains endroits, il est nécessaire de qualifier une imitation de « cheville » ; dans d'autres cas, l'imitation est marquée par une volonté prononcée de surpasser le modèle ('Überbietung'). – Comme dans le cas de l'auteur de la *Ciris*, il s'agit chez Virgile le plus souvent de « Verdoppelungen aller Art… wohl das häufigste distinktive Kennzeichen von Sekundärstellen » (p. 91). Je voudrais remarquer ici qu'E. Woytek étudie, dans le cas de Virgile, en premier lieu des passages où le poète réutilise des éléments qui proviennent de ses propres ouvrages antérieurs (il s'agit donc de cas de 'Selbstimitation'). – En étudiant les parallèles entre la *Ciris* et Ovide, beaucoup de lecteurs sont amenés à voir dans le '*poeta minor*' de la *Ciris* l'imitateur. Ainsi, plusieurs chercheurs supposent aujourd'hui que la *Ciris* a été écrite après la mort d'Ovide et c'est pourquoi E. Woytek a voulu examiner la relation entre la *Ciris* et Ovide dans le chapitre qui suit son introduction (voir la p. 18). Or la réalité est toute différente : c'est Ovide, un poète de grand talent, qui a emprunté à plusieurs endroits des syntagmes ou convoqué des passages de la *Ciris*. Cela est d'ailleurs moins étrange qu'on ne pourrait le penser ; beaucoup d'artistes ont en créant leurs chefs-d'œuvre utilisé des créations de prédécesseurs moins talentueux et les ont transformées avec éclat. – L'auteur de la *Ciris* a soit utilisé soit rappelé les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile. Mais pour ce qui est des parallèles entre la *Ciris* et l'*Énéide*, ils témoignent, abstraction faite d'un ou deux passages, d'une relation inverse, selon E. Woytek : l'*Énéide* a été publiée plusieurs années après la *Ciris* et Virgile y évoque de temps en temps la *Ciris* (voir le chapitre V). – Bien que le poème 9 du *Catalepton* (en tant qu'élégie) soit écrit en distiques élégiaques et la *Ciris* (en tant qu'épyllion) en hexamètres, E. Woytek a trouvé beaucoup de convergences entre les deux poèmes. Il est parvenu à la conclusion que C. Asinius Pollio est l'auteur probable du *Catalepton* 9 et de la *Ciris* (voir les p. 209-221). Le *Catalepton* 9 et la *Ciris* ont été composés à l'occasion de la victoire militaire que Valerius Messalla Corvinus avait remportée en 27 av. J.-C. ; le *Catalepton* forme la première partie d'un diptyque, la *Ciris* en est la seconde partie et le présent poétique proprement dit (voir les p. 204 et 209-221). La position sociale d'Asinius Pollio lui permettait de parler à Messalla comme le poète le fait dans ces poèmes (voir en premier lieu les p. 195, 209 et 213-214). Messalla et Asinius Pollio étaient l'un et l'autre des personnages de premier plan, des généraux ayant connu le triomphe, des orateurs illustres et des protecteurs de poètes. En outre, la langue et le style du *Catalepton* 9 et de la *Ciris* sont comparables à plusieurs égards : à maintes reprises l'auteur utilise des mots qu'on ne trouve pas couramment dans la poésie, notamment des tournures qui proviennent de Cicéron, et aussi des archaïsmes ; on rencontre dans les deux poèmes beaucoup d'échos de Catulle et des *Bucoliques* de Virgile ; le poète a une conception alexandrine de la poésie ; dans ces deux poèmes on

retrouve des mots répétés à faible distance, sans justification spécifique ; de temps en temps le lecteur est confronté à des périodes assez lourdes ; comme poète, Asinius Pollio est un dilettante (voir les p. 197-204). – Abstraction faite des parallèles déjà mentionnés, E. Woytek traite aussi des relations entre la *Ciris* et Asinius Pollio d'une part et Horace d'autre part (aux p. 216-221) ; dans trois appendices, il s'attarde aussi sur les relations entre la *Ciris* et les livres I et II de Properce, le livre I des élégies de Tibulle et le *Panégyrique de Messalla*. – En ce qui concerne l'appréciation des 'Sekundärtexte' / 'Imitationen', je souhaiterais formuler quelques remarques, bien que ce soit avec beaucoup de circonspection. E. Woytek aborde son sujet d'une façon méticuleuse et fait preuve d'une grande objectivité. Mais il est évident qu'on ne peut pas tout juger d'une façon mathématique ; ceci s'applique en premier lieu aux irrégularités dans les Sekundärtexte (s'agissant d'une intégration dans le contexte ('Kontextintegration') imparfaite ou moins réussie). En outre, je ne peux pas croire que les poèmes dans lesquels des poètes comme Virgile, Horace ou Ovide utilisent ou évoquent leurs prédécesseurs ou modèles, présenteraient des irrégularités qui seraient plus ou moins comparables aux irrégularités qu'on trouve dans les vers de *poetae minores*. Je reconnais que Woytek exprime lui-même (aux p. 160-161) une remarque pertinente en ce qui concerne l'intégration d'un modèle ; il affirme à juste titre qu'il y a une différence entre un poète comme Virgile et un *poeta minor*. De plus, je suis le premier à concéder que les observations d'E. Woytek sur des irrégularités sont presque toujours pertinentes, par ex. aux p. 156-157, sur Virgile, *Aen*. IV, 283 et sqq., et particulièrement sur *adfatus*, *exordia sumere* et sur la relation entre les v. 283 et sqq. et les v. 287 et sqq. Mais sous la pression de la méthodologie utilisée, on risque de chercher ou de voir de petits défauts en des endroits où un lecteur « normal » ne verrait aucun problème. Je signale d'abord la p. 162 sur l'*Énéide* II, 403 sqq. et la p. 220 sur Horace, *Carm*. I, 13, 8-9. J'insiste surtout sur les p. 113-114 : à la p. 113 on lit : « Auch der Imitator Vergil ist nicht immer in der Lage, stilistische Glanzlichter seiner Vorlage in vollem Umfang wiederzugeben bzw. umzusetzen ». En ce qui concerne le fait que l'*Énéide* IV, 657 et sqq., au contraire de Catulle 64, 171-2, ne contient pas de *versus aureus* (voir les p. 113-114), il faut tenir compte du fait que Virgile ne veut pas offrir dans son *Énéide* autant de *versus aurei* ou *argentei* que Catulle (voir les chiffres donnés par Norden dans l'appendice III de son commentaire sur *Aen*. VI) ; et si Virgile, dans l'*Énéide* VI, 180 sqq., offre moins d'allitérations que son modèle Ennius (voir la p. 114: « Die Imitation ist an alliterierenden Verbindungen ärmer als die Vorlage »), il faut attribuer cela au fait que Virgile avait à cœur d'éviter les excès d'Ennius (ou de Naevius). Quoi qu'il en soit, l'ouvrage objet de ce compte rendu est sans aucun doute le résultat de recherches minutieuses, menées par un chercheur très aguerri dans ce genre d'études ; il est écrit d'une façon très claire et son argumentation est tout à fait convaincante ; nous tenons là une publication vraiment importante.

Willy EVENEPOEL

Lee M. FRATANTUONO & Riggs Alden SMITH, *Virgil,* Aeneid *8. Text, Translation and Commentary.* Leyde – Boston, Brill, 2018. 1 vol. relié, IX-801 p. (MNEMOSYNE, SUPPLEMENTS, 416). Prix : 199 €. ISBN 978-90-04-36735-7.

réponse dans l'article éclairant de Marianne et Michel Vaginay (p. 83). Déterminer la fonction et le statut des bâtiments (voire des établissements) semble toujours laisser bon nombre de chercheurs perplexes au vu du manque crucial d'indices à disposition dans la plupart des cas. Certains auteurs affirment qu'il n'est pas vraiment possible d'établir un lien solide entre les caractéristiques architecturales d'une structure et son statut ou sa fonction (de bons exemples sont fournis par A. P. Fitzpatrick, p. 67-78 et A. Danielisova *et al.*, p. 649-654). Néanmoins, certains cas de bâtiment présentant des dimensions et une qualité de mise en œuvre exceptionnelles ne laissent aucun doute sur leur statut ou le caractère collectif de leur usage. Cela est particulièrement évident dans le cas des bâtiments à abside de Vix (p. 259-272) et du vaste complexe monumental de PC 15 à Bibracte (p. 489-508). Au-delà des quelques grands thèmes abordés ici, le lecteur ne manquera pas de trouver suffisamment de cas instructifs dans cet ouvrage remarquable pour satisfaire toute volonté d'approfondir ses connaissances sur les multiples problématiques liées à l'architecture protohistorique. Cette publication représente de fait une compilation incontournable pour toute étude qui se pencherait sur l'Âge du Fer, mais elle reflète également les préoccupations actuelles de l'archéologie dans une acception plus large, et sera donc à même de nourrir les réflexions d'archéologues attachés à d'autres horizons de recherche.

Céline PAQUET

Luca CAPPUCCINI (Ed.), *Monte Giovi. "Fulmini e saette": da luogo di culto a fortezza d'altura nel territorio di Fiesole etrusca*. Firenze, All'Insegna del Giglio, 2017. 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 248 p., ill. (INSEDIAMENTI D'ALTURA, 2). Prix : 50 €. ISBN 9788878147874.

Réunissant les contributions de L. Cappucini, éditeur du volume, et de plusieurs autres archéologues chevronnés, ce livre rend compte des fouilles opérées sur le site nord-étrusque de Monte Giovi de 2010 à 2015 par l'Université de Florence. La localisation du site au sommet d'un relief dominant le Mugello et la plaine de l'Arno, la toponymie, enfin la découverte de petits bronzes votifs et de pointes de flèche dans les années 1970 et 1980 ne laissaient guère de doute sur l'existence d'activités cultuelles et militaires là où la photographie aérienne révélait un enclos rectangulaire de *ca* 50 x 30 m délimité par une levée de terre. Si, dans un passé récent, le creusement d'un coupe-feu puis l'implantation d'un relais radio ont malmené les couches archéologiques, la fouille, nécessairement limitée aux secteurs épargnés, a exhumé une intéressante succession de trois phases, illustrant, entre la fin de la période archaïque et la période hellénistique, un glissement fonctionnel déjà observé sur d'autres petits sites étrusques de la région. D'un *agger* en terre mêlée de cailloux, remontant au VII^e^ s. et interprété comme délimitant un espace cultuel, les lieux se muent en forteresse de hauteur apte au contrôle visuel d'un large espace environnant. L'implantation, sur le tracé de l'enclos primitif, d'une muraille en terre crue à socle de pierres sèches et l'apparition de quelques constructions à l'intérieur de l'espace emmuré, puis, en phase finale, la reconstruction et l'épaississement de la muraille rendent compte de cette transformation. Une fréquentation du site du XIV^e^ au XVI^e^ s. de notre ère est également documentée. L'économie générale du volume est

classique : introduction topographique, histoire des recherches antérieures, présentation, phase par phase, des structures mises au jour, étude du matériel, considérations conclusives. La fouille des vestiges bénéficie d'une présentation très claire jusque dans le détail des unités stratigraphiques, avec un apparat de plans et de photographies de qualité. En une quinzaine de pages est ainsi campé le contexte du matériel mis au jour, essentiellement représenté par de la céramique. L'étude de ce matériel occupe la majeure partie du volume (p. 46 à 180). On y trouve bien plus qu'un inventaire assorti de références à quelques parallèles. Chaque classe de céramique – pas moins de 16 classes ont été identifiées – fait l'objet d'une analyse soignée sous tous ses aspects et est replacée dans le cadre particulier de l'Étrurie septentrionale. L'apparat des notes infrapaginales est impressionnant et il faut bien reconnaître qu'en dépit de son aspect indigeste, il rendra d'inestimables services aux céramologues. La qualité de l'illustration graphique est irréprochable et il s'y ajoute une quinzaine de planches en couleur regroupées en fin de volume. La céramique en *bucchero*, traitée par L. Pulcinelli, ressortit à au moins deux ateliers distincts. Le site a également livré, en petite quantité certes, de la céramique attique, phénomène somme toute courant mais toujours étonnant vu l'isolement des lieux par rapport aux centres urbains. Elle est finement étudiée par G. Pesenti. Dans les pages conclusives, L. Cappuccini mobilise toute la documentation archéologique pour retracer l'histoire du site, ses fonctions, son occupation, son insertion régionale au fil des trois phases scandées par la fouille de l'enclos. Si l'exposé relatif aux phases II (550-400) et III (350-300), que sépare une période d'abandon consécutif à un incendie du site, emporte pleinement l'adhésion, les développements sur la phase originelle (650-550) pourraient susciter des réserves. L'auteur y accumule les hypothèses interprétatives sans finalement trancher entre un *templum* augural et celui d'un lieu de culte à ciel ouvert dédié à Tinia. En dépit des précautions d'usage, le discours tend vers une forme de surinterprétation des traces archéologiques, qui n'est pas sans faire songer aux excès de l'école "carandinienne" à Rome. À cette remarque près, on ne peut que saluer un ouvrage qui enrichit incontestablement nos connaissances de cette partie un peu plus austère de l'Étrurie, que sont ses contreforts apenniniens. Paul FONTAINE

Örjan WIKANDER (avec des contributions de Fredrik TOBIN), *Roof-Tiles and Tile-Roofs at Poggio Civitate (Murlo). The Emergence of Central Italic Tile Industry*. Stockholm, Svenska Institutet, 2017. 1 vol. broché, 22 x 27,5 cm, 278 p., ill. n/b (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE, IN 4°, 63). Prix : 636 SEK. ISBN 978-91-7042-184-6.

Il manquait pour Poggio Civitate, qui a livré quelques-unes des plus anciennes toitures de tuiles en Italie centrale, une véritable synthèse offrant un bilan raisonné de ce matériel découvert sur le site depuis 1966, et le replaçant dans le cadre plus général de l'apparition des toits de tuiles en Italie centrale, aux VII^e^-VI^e^ s. av. J.-C. Cette lacune est désormais comblée par l'ouvrage que publie Ö. Wikander, sans conteste l'un des meilleurs spécialistes du domaine. On lui doit l'étude exhaustive des tuiles d'Acquarossa, autre site phare pour les toitures de l'Étrurie archaïque, et la présente étude, issue d'une maturation d'un demi-siècle d'observations et de recherches, révèle

En même temps, une impulsion de départ venue du monde grec paraît difficilement contestable et tend désormais, et de façon assez unanime, à être mise en lien avec la tradition de l'exil des Bacchiades, peu avant le milieu du VII^e^ s. av. J.-C.

Paul FONTAINE

Francesco DE ANGELIS, *Miti greci in tombe etrusche. Le urne cinerarie di Chiusi*. Roma, Giorgio Bretschneider Editore, 2015. 1 vol. relié, 640 p., 178 pl. (MONUMENTI ANTICHI, 73). Prix : 395 €. ISBN 978-88-7689-290-5.

Cette somme « monumentale », déjà rien que par son poids de 3,3 kg et ses quelque 40 pages d'*Abbreviazioni bibliografiche*, est le fruit d'un long et patient travail de recensement initié il y a une dizaine d'années, à travers la constitution d'une banque de données informatisées. Palliant les lacunes du vieux répertoire de Brunn & Körte (1870-1916), l'ouvrage repose sur un nouvel inventaire, systématique et mis à jour, des urnes cinéraires et sarcophages hellénistiques en pierre et à décor en relief, découverts à Chiusi et dans son territoire. Cette production, analogue à celle de Volterra et Pérouse *grosso modo* à même époque, se distingue par son abondance – plus de 400 pièces sont ici répertoriées. Mais son grand intérêt réside, comme on le sait, dans la richesse des informations culturelles, artistiques et historiques qu'offrent tout à la fois les scènes figurées de la cuve, bien souvent tirées de mythes grecs, l'inscription identifiant le défunt et la représentation de celui-ci sur le couvercle. Laissant donc de côté les urnes en terre cuite fabriquées en grande série à partir du II^e^ s. av. J.-C., l'auteur s'attache aux œuvres d'un plus grand prix, sculptées dans l'albâtre et le travertin, entre le milieu du III^e^ s. av. J.-C. et les premières décennies du siècle suivant. Leur catalogue, sous la forme de *schede* ou brèves fiches d'inventaire rubriquées (typologie et matériau, provenance et lieu de conservation, dimensions, sujets figurés, inscription – le cas échéant revue et corrigée–, datation et attribution, bibliographie et illustrations) forme à lui seul la moitié de l'ouvrage, en ce compris les 182 planches photographiques. Celles-ci proposent d'excellents clichés en noir et blanc, et même en couleur pour les cinq dernières planches. Chaque pièce porte un numéro précédé d'un code défini, pour les couvercles isolés, par la typologie – par exemple **CopM**, signifiant que le gisant du couvercle est de sexe masculin – et, dans les autres cas, par l'iconographie du décor : ainsi **Batt** = scène de bataille, **Cli** = meurtre de Clytemnestre et Égisthe, **Et III** = représentation d'Étéocle et Polynice mourants. Toutes les pièces sont cataloguées dans l'ordre alphabétique des codes, ce qui permet de naviguer aisément dans ce *corpus* à partir des exposés thématiques formant la première partie du livre. Le chemin inverse est malheureusement moins aisé : l'index analytique (p. 448-455) ne reprend pas les pièces individuellement et n'offre donc pas au lecteur la possibilité d'y trouver mention de toutes les pages du livre où est citée une urne donnée. Le problème est réel pour ceux qui souhaiteront approfondir l'étude d'une œuvre particulière mais ce défaut « fonctionnel » est largement compensé par la richesse et la profondeur des observations, analyses et réflexions qui nourrissent la matière des six chapitres précédant le catalogue. Le chapitre I considère globalement les urnes produites en Étrurie à l'époque hellénistique et explore dans cet ensemble les tensions entre mythe, traditions artistique et

iconographique, identité étrusque et grécité. L'auteur aborde notamment la question des prototypes iconographiques à partir du cas des Sept contre Thèbes, en confrontant le célèbre fronton de Télamon à des urnes de Pérouse, Volterra et Chiusi. La chronologie, le style et le contexte historique des urnes de Chiusi constituent l'objet du chapitre II, qui englobe brillamment tout ce qui a déjà été dit sur le sujet et innove par sa méthodologie clairement articulée. Combinant des critères externes (entre autres le mobilier funéraire, la séquence des dépositions dans la tombe, les rapports généalogiques entre défunts) et internes (motifs iconographiques, style du relief), l'auteur distingue 20 groupes « stylistiques », nommés d'après des noms individuels de défunt (Groupe *Tutnàs Sclafra*, Groupe *Sentinate Larcna* ou encore *Hasti Afunei*). Chaque groupe comprend un « noyau » d'urnes bien caractérisées, autour duquel gravite une double couronne d'urnes, au titre d'« associations » ou de « juxtapositions», suivant les similitudes plus ou moins étroites avec le « noyau ». Les groupes sont présentés dans un ordre reflétant le plus possible leur chronologie relative. La chronologie absolue des groupes fait l'objet d'un développement distinct, préludant à un exposé jetant des ponts entre les évolutions observées dans la production des urnes et l'histoire politique et sociale de Chiusi, au cours d'une période marquée en Italie à la fois par la conquête romaine et les poussées gauloises, par les guerres puniques et, au plan culturel, par la diffusion de l'art hellénistique. Une interrogation que soulève à notre sens ce chapitre II est celle du rapport à établir entre les « groupes stylistiques » et la notion d'atelier. L'auteur envisage plutôt un réseau complexe de relations entre groupes – il évoque des « filons artistiques » – mais la question des rapports entre artisans de Chiusi, Volterra et Pérouse, et d'un éventuel commerce d'urnes entre ces trois centres, n'est pas traitée comme telle. On rappellera ici que le territoire de Chiusi ne recèle pas de gisement d'albâtre. Cela dit, l'objectif central de l'auteur, déployé dans les chapitres suivants, réside plutôt dans l'analyse approfondie de l'imagerie des reliefs, envisagée dans ses dimensions narrative et visuelle au sein d'une approche à la fois esthétique, sociale et anthropologique. À ce dernier égard, il est assez significatif que l'auteur ait choisi d'organiser fondamentalement la matière non en fonction des « groupes » précités ou de mythes particuliers, mais plutôt selon quatre grands thèmes en rapport avec des expériences de vie. Le chapitre III est dédié aux scènes de bataille apparemment étrangères à la figuration d'un mythe précis. Elles sont très nombreuses ; pas moins de 78 ont été recensées, contre 40 occurrences pour le mythe le plus représenté à Chiusi, celui du duel entre Étéocle et Polynice. Le thème du chapitre suivant, « Conflits entre frères et amitié fraternelle », couvre les images de l'affrontement fratricide entre les deux personnages précités et les scènes de refuge à l'autel – Achille et Ajax, Oreste et Pylade. Le thème « La jeunesse à risque », objet du chapitre V, s'attache entre autres à l'épisode de Cacu et des frères Vibenna, et à Alexandre menacé par Cassandre. Le chapitre VI, « La famille, le pouvoir et autres thèmes sur les urnes de Chiusi », regroupe plusieurs développements affublés de titres presque romanesques : *La vendetta disordinata : l'uccisione di Clitemnestra ed Egisto* ; *Il potere e il sacro : assassinio all'altare* (celui d'Egisthe ?) ; *La successione violenta al potere : Enomao e Penelope*... L'auteur a fait le choix d'écarter du champ de son examen les mythes peu attestés dans le répertoire de Chiusi, tels l'épisode d'Ulysse et Circé, et le meurtre d'Agamemnon. Les figurations eschatologiques et démoniaques sont également laissées de côté. La place réservée à la guerre et à la

violence en général dans les scènes du *corpus* ici étudié renvoie une image assez sombre de la société et de l'évolution des mentalités. Les liens que l'on peut établir avec l'histoire politique et sociale de Chiusi livrent certes une part d'explication mais on ne peut s'empêcher de s'interroger sur les préoccupations proprement religieuses qui sous-tendent les choix iconographiques. S'il n'épuise pas toutes les questions, l'ouvrage de F. de Angelis s'impose sans l'ombre d'un doute comme l'étude la plus importante jamais publiée sur une des productions les plus représentatives de l'artisanat artistique tardo-étrusque. Son édition sous la forme d'un livre traditionnel plutôt qu'en version numérique, en fait un instrument de travail de premier ordre, promis à une durabilité que l'on souhaite en rapport avec son prix élevé. Paul FONTAINE

Maria Pia DONATO & Vincent JOLIVET (Ed.), *Eredità etrusca. Intorno al singolare caso della tomba monumentale di Grotte Scalina (Viterbo)*. Vetralla, Davide Ghaleb Editore, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 161 p., ill n./b. et coul. (ARCHEOLOGIA CITTÀ E TERRITORIO, 5). Prix : 25 €. ISBN 978-88-85261-22-8.

Cet ouvrage réunit les communications présentées lors d'une rencontre tenue à Paris le 10 décembre 2016, sous la présidence de Stéphane Verger. Il comprend deux parties, une première dédiée à Grotte Scalina, un site d'origine étrusque et funéraire qui a été utilisé jusqu'à l'époque moderne, et une seconde qui porte sur de nombreux cas de réutilisation des sites funéraires étrusques au Moyen Âge et aux Temps modernes. Dans *Grotte Scalina. Vita morte e rinascita di una tomba monumentale etrusca*, Vincent Jolivet et Edwige Lovergne livrent un brillant bilan des fouilles archéologiques franco-italiennes menées de 2010 à 2017 à la tombe de Grotte Scalina, située entre Tuscania et Viterbe, redécouverte successivement au XIX^{e} siècle et en 1998. Le site a livré deux tombes individuelles jointes par un unique tumulus, datées de la fin du VI^{e} siècle av. notre ère, qui sont le premier témoignage d'occupation funéraire, mais surtout une tombe monumentale datée de la seconde moitié du IV^{e} siècle, creusée dans le tuf sur 12 mètres de large et 14 mètres de hauteur. Une grande salle qui a été fortement endommagée, un *unicum* probablement destiné au banquet funéraire, était à l'origine divisée par le dromos. Séparée en trois niveaux accessibles par des escaliers, la tombe fut scellée au II^{e} siècle av. notre ère, comme en témoigne un petit dépôt. La première chambre funéraire contenait huit sarcophages et une urne, et a livré un mobilier attribuable au monde masculin, tandis que la seconde, à laquelle menait un deuxième dromos, a souffert plus intensément des destructions et des pillages, mais recelait néanmoins un mobilier lié à la sphère féminine du III^{e} siècle av. notre ère. Trouvant des parallèles dans quelques nécropoles de la région, cette sépulture particulière s'inspirerait des palais macédoniens de Vergina et de Pella. Enfin, ce qui constitue son intérêt principal est la réoccupation de la zone par une communauté érémitique entre le VIII^{e} et le XIII^{e} siècle, avant l'établissement d'une structure en bois et enfin une intense fréquentation entre le XVI^{e} et le XVIII^{e} siècle liée au pèlerinage vers les monuments jubilaires romains. Le volet anthropologique, traité par Giordana Amicucci et Paola Catalano dans *1800 anni di sepolture*, a permis, grâce au Laboratorio di Antropologia della Soprintendenza Speciale Archeologia, Belle Arti e Paesaggio di Roma, de déterminer parmi des fragments anatomiques sans connexion

plus grandes causes de mortalité dans les sociétés médiévale et moderne. Des saints assurent la protection des pèlerins, et des institutions spéciales prennent en charge les morts ainsi délaissés, pour leur assurer une sépulture, et ce dès les XII^e^ et XIII^e^ siècles. Cette peur ne se désamorce pas au fil du temps puisqu'un culte à San Andrea Avellino se développe encore aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Il est par ailleurs repris sur des médailles, qui sont finalement une sorte de protection. Le dernier article conclut assez curieusement cette somme d'interventions car il ne porte finalement que sur un détail des découvertes de Grotte Scalina sans le lier véritablement à la sépulture étrusque. Ce manque de synthèse est un peu préjudiciable à l'ouvrage car les articles, tous de très bonne qualité, semblent aller un peu en tous sens. Il faut cependant en saluer l'originalité, imprimée par la volonté d'aborder la survivance des lieux étrusques aux époques médiévales et modernes. Chaque article possède sa bibliographie propre.

Alexandre WIMLOT

Diego RONCHI, *La colonia di* Circeii. *Dal tardo arcaismo alla colonia di Cesare padre: santuari ed evidenze monumentali*. Pise, Edizioni ETS, 2017. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 176 p., ill. n./b. (MOUSAI. LABORATORIO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DELLE ARTI, 6). Prix : 25 €. ISBN 9788846751225.

À près d'un siècle de la publication de la *Forma Italiae* sur Circei (1928), voici un ouvrage original qui pose un regard neuf sur des questions que le travail de G. Lugli n'avait pas épuisées, quoi qu'on ait pu en penser après lui. Non seulement de nouvelles découvertes mais aussi un travail d'approfondissement critique sur des vestiges connus de longue date conduisent D. Ronchi à ébranler sérieusement des interprétations que l'on croyait définitivement acquises. C'est là le principal intérêt de cette étude : sans entrer dans le détail d'un méticuleux travail de déconstruction puis de reconstruction du paysage politique et religieux du district de Monte Circeo, on retiendra l'hypothèse, résolument neuve, d'identification de la « Villa dei Quattro Venti » comme un sanctuaire tardo-républicain dédié à Vénus, en lien avec une fondation coloniale du père de Jules César. Par ailleurs, deux autres sanctuaires connus par la tradition voient leur localisation basculer dans le statut d'hypothèses en attente de confirmation : le sanctuaire de Circé près du sommet occidental du promontoire de Circei, et celui d'Athéna sur le Colle Monticchio, près du village de San Felice Circeo. Dans un registre plus formel, l'économie du livre pourra paraître un peu déroutante. Celui-ci combine en effet une série de développements à caractère monographique – chap. I à VI – avec des références à une carte topographique qui sert en même temps de support à une carte archéologique – chap. VII, qui n'en est pas vraiment une puisque certains numéros renvoient purement et simplement à des développements placés dans un des chapitres précédents. Par ailleurs, s'attaquer à la description d'un vaste et complexe monument à terrasses comme celui de la « Villa des Quatre Vents » représente un vrai défi. Le lecteur se perd un peu dans la présentation du monument, et l'abondance de plans, le cas échéant sans échelle et d'orientations diverses, ne facilite pas la compréhension d'ensemble. On regrettera aussi le découpage de la carte topographique de référence en sections réparties sur plusieurs planches non numérotées, d'échelles diverses également, et sans cotes

altimétriques. Une malheureuse coquille entache aussi le texte d'une dédicace essentielle dans la discussion relative à la fonction du complexe précité (p. 84) et l'on peut légitimement s'interroger sur l'intérêt de livrer de larges extraits de textes grecs et latins accompagnés d'une traduction italienne non originale. Ces observations mises à part, chaque chapitre livre une abondante information et nourrit la réflexion sur un volet du district de Circei. En voici la séquence : I. Le territoire ; II. L'histoire des études ; III. Les sources littéraires : Circei et le mythe de Circé ; IV. Sanctuaires du Circeo ; V. Viabilité, canaux navigables et « portualité » antique dans le district du Circeo ; VI. La colonie de *Circeii*, une lecture diachronique. Enfin, le lecteur découvrira que la célèbre tête de Circé figurant en couverture de l'ouvrage n'est en réalité probablement pas celle de la fameuse magicienne ! Paul FONTAINE

Mario TORELLI & Elisa MARRONI (Ed.), *Castrum Inui. Il santuario de Inuus alla foce del Fosso dell'Incastro*. Roma, Giorgio Bretschneider, 2018. 1 vol. broché, 24 x 34 cm, 597 p., nombr. ill n./b. et couleur (MONUMENTI ANTICHI, 76). Prix : 260 €. ISBN 978-88-7689-302-5.

De 2006 à 2102, la Surintendance du Latium a procédé à la fouille de l'escale portuaire antique d'Ardea, à l'embouchure du Fosso dell'Incastrato. Le site, identifié avec le *Castrum Inui* de Virgile (*En.* VI, 775), échappe ainsi, au moins en partie, à la destruction à laquelle semblait le condamner l'expansion immobilière dans cette portion du rivage tyrrhénien. L'exploration archéologique, dirigée par F. Di Mario, a mis au jour les vestiges d'une *statio* maritime, installée à l'époque augustéenne et active jusqu'à la fin de l'Empire mais aussi et surtout une aire sacrée remontant à la période archaïque : sur l'espace fouillé, trois temples et leurs autels ont été dégagés, illustrant un aménagement en plusieurs phases et remaniements, datés entre la fin du VI^e^ s. et le début de l'Empire, moment de construction de l'édifice le plus récent, un *sacellum* dédié au culte d'Esculape. Comme dans le cas du sanctuaire de *Sol Indiges*, à quelques 10 km plus au nord-ouest, sur le rivage de Lavinium, l'aire fut ceinturée d'un rempart à l'époque médio-républicaine, conformément à une politique de fortification générale des sites côtiers voulue par Rome dès avant les guerres puniques. Introduit par M. Torelli, cet épais volume, qui fait suite à plusieurs publications préliminaires, propose l'étude la plus complète des données connues à ce jour sur *Castrum Inui*, tant au plan archéologique qu'au plan historique. Sa parution dans la prestigieuse série des *Monumenti Antichi* constitue évidemment un gage de grande rigueur dans l'exposé des données de fait, et de grande qualité aussi – un peu austère certes – au plan éditorial. L'ouvrage s'articule en trois parties. La première, dédiée à la découverte et à la fouille du site, regroupe six contributions, dont les trois dernières s'attachent à proprement parler aux vestiges dégagés : F. Di Mario, *Premessa* (p. 1-13) ; F. Di Mario & D. Ronchi, *Storia degli studi e delle scoperte nel territorio di Ardea* (p. 15-28) ; L. Alessandri, *Inquadramento geoambientale e testimonianze umane delle fasi pre- e protostoriche* (p. 39-62) ; F. Di Mario & D. Ronchi, *Lo scavo: descrizione delle scoperte e delle fasi del santuario* (p. 64-139) – centré sur les deux premiers temples, tous deux montés sur un podium profilé : le temple « B » à *alae*,

altimétriques. Une malheureuse coquille entache aussi le texte d'une dédicace essentielle dans la discussion relative à la fonction du complexe précité (p. 84) et l'on peut légitimement s'interroger sur l'intérêt de livrer de larges extraits de textes grecs et latins accompagnés d'une traduction italienne non originale. Ces observations mises à part, chaque chapitre livre une abondante information et nourrit la réflexion sur un volet du district de Circei. En voici la séquence : I. Le territoire ; II. L'histoire des études ; III. Les sources littéraires : Circei et le mythe de Circé ; IV. Sanctuaires du Circeo ; V. Viabilité, canaux navigables et « portualité » antique dans le district du Circeo ; VI. La colonie de *Circeii*, une lecture diachronique. Enfin, le lecteur découvrira que la célèbre tête de Circé figurant en couverture de l'ouvrage n'est en réalité probablement pas celle de la fameuse magicienne ! Paul FONTAINE

Mario TORELLI & Elisa MARRONI (Ed.), *Castrum Inui. Il santuario de Inuus alla foce del Fosso dell'Incastro*. Roma, Giorgio Bretschneider, 2018. 1 vol. broché, 24 x 34 cm, 597 p., nombr. ill n./b. et couleur (MONUMENTI ANTICHI, 76). Prix : 260 €. ISBN 978-88-7689-302-5.

De 2006 à 2102, la Surintendance du Latium a procédé à la fouille de l'escale portuaire antique d'Ardea, à l'embouchure du Fosso dell'Incastrato. Le site, identifié avec le *Castrum Inui* de Virgile (*En.* VI, 775), échappe ainsi, au moins en partie, à la destruction à laquelle semblait le condamner l'expansion immobilière dans cette portion du rivage tyrrhénien. L'exploration archéologique, dirigée par F. Di Mario, a mis au jour les vestiges d'une *statio* maritime, installée à l'époque augustéenne et active jusqu'à la fin de l'Empire mais aussi et surtout une aire sacrée remontant à la période archaïque : sur l'espace fouillé, trois temples et leurs autels ont été dégagés, illustrant un aménagement en plusieurs phases et remaniements, datés entre la fin du VI^e^ s. et le début de l'Empire, moment de construction de l'édifice le plus récent, un *sacellum* dédié au culte d'Esculape. Comme dans le cas du sanctuaire de *Sol Indiges*, à quelques 10 km plus au nord-ouest, sur le rivage de Lavinium, l'aire fut ceinturée d'un rempart à l'époque médio-républicaine, conformément à une politique de fortification générale des sites côtiers voulue par Rome dès avant les guerres puniques. Introduit par M. Torelli, cet épais volume, qui fait suite à plusieurs publications préliminaires, propose l'étude la plus complète des données connues à ce jour sur *Castrum Inui*, tant au plan archéologique qu'au plan historique. Sa parution dans la prestigieuse série des *Monumenti Antichi* constitue évidemment un gage de grande rigueur dans l'exposé des données de fait, et de grande qualité aussi – un peu austère certes – au plan éditorial. L'ouvrage s'articule en trois parties. La première, dédiée à la découverte et à la fouille du site, regroupe six contributions, dont les trois dernières s'attachent à proprement parler aux vestiges dégagés : F. Di Mario, *Premessa* (p. 1-13) ; F. Di Mario & D. Ronchi, *Storia degli studi e delle scoperte nel territorio di Ardea* (p. 15-28) ; L. Alessandri, *Inquadramento geoambientale e testimonianze umane delle fasi pre- e protostoriche* (p. 39-62) ; F. Di Mario & D. Ronchi, *Lo scavo: descrizione delle scoperte e delle fasi del santuario* (p. 64-139) – centré sur les deux premiers temples, tous deux montés sur un podium profilé : le temple « B » à *alae*,

d'époque archaïque et reconstruit au IIIe s. av. J.-C., et le temple « A », à *cella* unique *in antis*, daté du IIe s. av. J.-C. ; S. Tortorella, *Il sacello di Esculapo* (p. 141-172) ; E. Marroni, *La* statio maritima (p. 173-254) – incluant un long mémoire sur le *cursus publicus* « maritime », fondé sur l'hypothèse, invérifiable, que la *statio maritima* de *Castrum Inui* constituerait un relais officiel du *cursus publicus*. La seconde partie du livre présente l'étude du matériel qui n'a pas été traité comme tel dans les rapports de la partie précédente : L. Ceccarelli, *Materiali di età arcaica* (p. 257-272) – revue des différentes classes de céramique significatives pour les VIe et Ve s. : bucchero, céramique étrusco-corinthienne, céramique attique et coupes ioniennes ; C. Rescigno, *Il santuario del Fosso dell'Incastrato (Ardea). Le terrecotte architettoniche di fase arcaica* (p. 273-342) ; Cl. Rossi, *La decorazione architettonica fittile del tempio A* (p. 343-362) ; A. Patrizia Arena, Castrum Inui *(Ardea): contesti ceramici significativi datati dall'età tardo-repubblicana/augustea all'età tardo-antica* (p. 362-437) ; R. Maria Nicolai, *Le monete* (p. 439-478). À l'abondante illustration en noir et blanc (photos et dessins) accompagnant les articles de ces deux premières sections du livre s'ajoutent, regroupées en fin de volume, douze planches en couleur. Elles sont particulièrement bienvenues en ce qui concerne les terres cuites architecturales polychromes. Seul bémol dans le cas présent, l'absence d'échelle sur les clichés, ce qui peut être trompeur. Ainsi le fragment de cimaise avec une tête archaïque de guerrier barbu, casqué et cornu, interprété par M. Torelli, mais sans certitude aucune, comme la figuration du dieu *Inuus*, mesure à peine 10,4 cm de haut. La troisième et dernière partie, *Il culto e il mito Virgiliano*, fait place à une revue commentée des sources littéraires anciennes relatives à la topographie virgilienne du *Latium vetus* – V. Micco, *I Latini e le città latine in Virgilio* (p. 541-565), contribution érudite précédée d'une autre qui retiendra plus particulièrement l'attention : M. Torelli, *Storia del santuario di* Castrum Inui *e dei suoi culti* Inuus, Indiges, Aeneas (p. 482-539), avec deux *Appendice* : I. *Le fonti letterarie su* Castrum Inui *e* Inuus/Indiges, 2. *Culti solari lungo il littorale tirrenico*. Dans la ligne d'écrits antérieurs, le savant italien propose ici un essai dont le fil rouge est la thèse d'une romanisation progressive du sanctuaire, sous la forme d'une « troyanisation » du culte, opérée au détriment de la voisine Lavinium : au culte d'*Inuus*, divinité locale à caractère préhistorique et liée aux aspects chtoniens de *Sol*, se substituerait, en vertu d'une équation *Inuus – Pan – Sol – Indiges – Aeneas*, le culte d'Énée, changement sanctionné au plan monumental par la réfection du temple B et l'installation de nouveaux autels au IIIe s. av. J.-C., puis, au siècle suivant, par la construction du temple A. Dans la mythographie tardo-républicaine, *Castrum Inui*, originairement port des Latins Rutules d'Ardea, aurait même détrôné Lavinium comme lieu du débarquement d'Énée. M. Torelli exploite et interprète habilement toutes les ressources disponibles – étymologie, tradition littéraire, archéologie, iconographie... – et s'appuie sur un jeu de ressemblances et d'analogies pour produire une forme de synthèse historique vraisemblable, sans cependant pouvoir, dans le cas précis du *Castrum Inui*, appuyer les identifications essentielles sur un document explicite et irréfutable. Pour brillants qu'ils soient, les arguments développés additionnent des hypothèses dont la somme n'équivaut jamais à une certitude. Ceci n'ôte rien à l'intérêt de l'exercice et on saura infiniment gré à son auteur de stimuler ainsi la recherche, sans oublier ce que la rapidité avec laquelle est

sorti ce volume, doit à son énergie et à celle de E. Marroni, coéditrice de la publication. Paul FONTAINE

Marion BOLDER-BOOS & Dominik MASCHEK (Ed.) *Orte der Forschung, Orte des Glaubens: neue Perspektiven für Heiligtümer in Italien von der Archaik bis zur Späten Republik. Akten der internationalen Tagung in Darmstadt am 19. und 20. Juli 2013*. Bonn, Dr. Rudolf Habelt Verlag, 2016. 1 vol. relié, VIII-189 p. Prix : 79 €. ISBN 978-3-7749-3979-0.

Issu d'une journée d'étude, l'ouvrage vise à présenter de nouvelles perspectives de recherche sur les sanctuaires d'Italie, depuis l'époque archaïque jusqu'à la fin de la République, en les envisageant en tant que lieux d'interactions entre les hommes et les dieux. Les études sur l'architecture, les décors et les dédicaces des sanctuaires sont situées dans le contexte de l'historiographie récente sur l'hellénisation et la romanisation, tout en prenant en considération le rôle des acteurs locaux. – La première partie de l'ouvrage est consacrée aux espaces sacrés dans différentes régions d'Italie. Marion Bolder-Boos s'intéresse aux sanctuaires de Gravisca (Pyrgi) et de San Omobono (Rome), en tant que zones de contacts entre locaux et « visiteurs » de diverses origines (Phéniciens et Grecs). Dieta Svoboda tente de mettre en lumière la mixité culturelle des trois sanctuaires de la colonie grecque d'Elea, en Lucanie : leur organisation spatiale doit être expliquée en tenant compte non seulement des schémas dérivés de l'architecture grecque mais aussi à partir de modèles spécifiquement lucaniens. Valentino Gasparini étudie le contexte historique, social et topographique qui voit la construction du temple de *Fortuna Augusta* à Pompéi (sur la question, le lecteur consultera aussi avec profit les travaux de W. Van Andringa qui, avec son équipe, a récemment fouillé le temple). Annalisa Calapà examine les sanctuaires d'Étrurie d'époque républicaine et du début de l'Empire, qui sont généralement présentés comme dédiés à des dieux guérisseurs, et remet en cause ces identifications. Les ex-voto anatomiques ne peuvent être considérés comme un trait propre aux cultes guérisseurs, comme le montrent leurs caractéristiques et leur distribution, tandis que les dits « sanctuaires de sources » ne peuvent que rarement être interprétés comme lieux de culte « guérisseurs », sur la base des sources épigraphiques et archéologiques. – La deuxième partie a pour objet les offrandes votives et les dédicaces dans les sanctuaires d'Italie. Andreas M. Murgan se penche sur la terminologie moderne appliquée aux diverses pratiques d'offrandes dans les sanctuaires antiques. Dans la mesure où celle-ci tend à compliquer, par sa diversité, la communication sur cette thématique, il appelle les chercheurs à fournir une description et analyse la plus fine possible des découvertes, en évitant des termes prêtant à confusion. Sur la base de quelques exemples, Cathrin Schmitt s'interroge sur les persistances et transformations dans les pratiques d'offrandes, attestées dans des sanctuaires de Grande Grèce : en quoi les évolutions éventuelles sont-elles dues aux influences et interactions entre Grecs, Italiques et Romains ? Marleen K. Termeer entend proposer de nouvelles pistes pour l'étude du matériel votif retrouvé dans les colonies latines, en tant que témoin du changement culturel dans l'Italie républicaine. – La troisième partie traite de l'architecture sacrée. Dominik Maschek propose une première tentative d'étude

classique : introduction topographique, histoire des recherches antérieures, présentation, phase par phase, des structures mises au jour, étude du matériel, considérations conclusives. La fouille des vestiges bénéficie d'une présentation très claire jusque dans le détail des unités stratigraphiques, avec un apparat de plans et de photographies de qualité. En une quinzaine de pages est ainsi campé le contexte du matériel mis au jour, essentiellement représenté par de la céramique. L'étude de ce matériel occupe la majeure partie du volume (p. 46 à 180). On y trouve bien plus qu'un inventaire assorti de références à quelques parallèles. Chaque classe de céramique – pas moins de 16 classes ont été identifiées – fait l'objet d'une analyse soignée sous tous ses aspects et est replacée dans le cadre particulier de l'Étrurie septentrionale. L'apparat des notes infrapaginales est impressionnant et il faut bien reconnaître qu'en dépit de son aspect indigeste, il rendra d'inestimables services aux céramologues. La qualité de l'illustration graphique est irréprochable et il s'y ajoute une quinzaine de planches en couleur regroupées en fin de volume. La céramique en *bucchero*, traitée par L. Pulcinelli, ressortit à au moins deux ateliers distincts. Le site a également livré, en petite quantité certes, de la céramique attique, phénomène somme toute courant mais toujours étonnant vu l'isolement des lieux par rapport aux centres urbains. Elle est finement étudiée par G. Pesenti. Dans les pages conclusives, L. Cappuccini mobilise toute la documentation archéologique pour retracer l'histoire du site, ses fonctions, son occupation, son insertion régionale au fil des trois phases scandées par la fouille de l'enclos. Si l'exposé relatif aux phases II (550-400) et III (350-300), que sépare une période d'abandon consécutif à un incendie du site, emporte pleinement l'adhésion, les développements sur la phase originelle (650-550) pourraient susciter des réserves. L'auteur y accumule les hypothèses interprétatives sans finalement trancher entre un *templum* augural et celui d'un lieu de culte à ciel ouvert dédié à Tinia. En dépit des précautions d'usage, le discours tend vers une forme de surinterprétation des traces archéologiques, qui n'est pas sans faire songer aux excès de l'école "carandinienne" à Rome. À cette remarque près, on ne peut que saluer un ouvrage qui enrichit incontestablement nos connaissances de cette partie un peu plus austère de l'Étrurie, que sont ses contreforts apenniniens. Paul FONTAINE

Örjan WIKANDER (avec des contributions de Fredrik TOBIN), *Roof-Tiles and Tile-Roofs at Poggio Civitate (Murlo). The Emergence of Central Italic Tile Industry*. Stockholm, Svenska Institutet, 2017. 1 vol. broché, 22 x 27,5 cm, 278 p., ill. n/b (ACTA INSTITUTI ROMANI REGNI SUECIAE, IN 4°, 63). Prix : 636 SEK. ISBN 978-91-7042-184-6.

Il manquait pour Poggio Civitate, qui a livré quelques-unes des plus anciennes toitures de tuiles en Italie centrale, une véritable synthèse offrant un bilan raisonné de ce matériel découvert sur le site depuis 1966, et le replaçant dans le cadre plus général de l'apparition des toits de tuiles en Italie centrale, aux VII^e^-VI^e^ s. av. J.-C. Cette lacune est désormais comblée par l'ouvrage que publie Ö. Wikander, sans conteste l'un des meilleurs spécialistes du domaine. On lui doit l'étude exhaustive des tuiles d'Acquarossa, autre site phare pour les toitures de l'Étrurie archaïque, et la présente étude, issue d'une maturation d'un demi-siècle d'observations et de recherches, révèle

les qualités que le temps peut apporter à une enquête menée avec patience et minutie, et pour les derniers contrôles, avec l'aide de F. Tobin. L'ouvrage s'articule en cinq chapitres couvrant successivement la typologie des tuiles, leur distribution sur le site, leur histoire – de l'extraction de l'argile à la destruction finale des bâtiments –, les décors, enfin la question de la chronologie et du contexte historique de l'apparition des toits de tuiles. Suivent trois appendices : sur la façon de fouiller une toiture, sur les tuiles pourvues d'une ouverture (*skylight-tiles*) et sur les tuiles marquées d'une lettre ou d'un signe. Une riche bibliographie et une impressionnante série d'index complètent cette étude dotée d'une illustration moins abondante qu'on aurait pu l'imaginer – ou l'espérer – mais qui est très soignée comme l'ensemble du travail éditorial. Le premier chapitre représente en réalité plus d'un tiers du livre et fournit pour chaque composante – tuile plate, couvre-joint, tuile faîtière, antéfixe, sima frontal, sima latéral – un catalogue des pièces significatives, classées selon une typologie qui est ensuite examinée en détail, puis complété par un recensement des parallèles en Italie centrale (Étrurie, Rome et Latium) ; une conclusion typo-chronologique clôture chaque section. Confronté à la diversité des dimensions des tuiles plates et des tuiles courbes, Ö. Wikander multiplie les groupements à un point qui peut interpeller le lecteur quand il faut bien constater *in fine* qu'elles sont sans grande incidence fonctionnelle, chronologique ou culturelle. À haute époque, chaque variante est le reflet d'une production donnée à un moment donné et en un lieu donné, et leur multiplicité rend compte essentiellement de l'absence de production industrielle comme la péninsule en connaîtra quelques siècles plus tard. Cette première partie de l'ouvrage se distingue par une grande technicité du propos et l'on se dit parfois que quelques figures explicitant la terminologie utilisée auraient été bienvenues. C'est l'occasion de rappeler ici que le fameux *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine* de R. Ginouvès, R. Martin et M.-C. Hellmann n'intègre pas les toitures de l'Italie centrale archaïque dans le champ de son deuxième volume (*Éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs*) paru en 1992, alors que les fouilles d'Acquarossa étaient déjà clôturées (1966-1978) et que celles de Poggio Civitate étaient toujours en cours. Par ailleurs, les travaux de N. Winter, autre éminente spécialiste des toitures archaïques, auteure entre autres du remarquable *Symbol of wealth and power. Architectural terracotta decoration in Etruria and Central Italy, 640-510 B.C.* (2009), sont davantage ciblés sur « l'art des toits » archaïques que sur le détail des caractéristiques techniques de leurs éléments constitutifs. Les chapitres suivants, traitant la matière sous des angles thématiques, permettent à Ö. Wikander de déployer toute sa science des toits archaïques, forte d'une très longue expérience d'étude concrète, et appuyée sur une parfaite connaissance de la bibliographie dont l'abondance et la dispersion dans de multiples séries et revues constituent depuis quelques décennies un défi permanent pour les chercheurs, quel que soit d'ailleurs le domaine de spécialité. Le lecteur trouvera dans ces pages d'excellentes synthèses très bien informées. Sans révolutionner les problématiques, elles offrent des *status quaestionis* de référence, extrêmement utiles pour toute étude future, notamment à propos de la reconstitution des toitures et de la genèse des toits en Étrurie. À ce dernier égard, Ö. Wikander livre une intéressante revue critique des points de vue et arguments, soulignant le rôle de l'Étrurie comme lieu d'élaboration largement autonome et tout aussi précoce qu'en Grèce propre (Olympie, Corinthe).

En même temps, une impulsion de départ venue du monde grec paraît difficilement contestable et tend désormais, et de façon assez unanime, à être mise en lien avec la tradition de l'exil des Bacchiades, peu avant le milieu du VII^e^ s. av. J.-C.

Paul FONTAINE

Francesco DE ANGELIS, *Miti greci in tombe etrusche. Le urne cinerarie di Chiusi*. Roma, Giorgio Bretschneider Editore, 2015. 1 vol. relié, 640 p., 178 pl. (MONUMENTI ANTICHI, 73). Prix : 395 €. ISBN 978-88-7689-290-5.

Cette somme « monumentale », déjà rien que par son poids de 3,3 kg et ses quelque 40 pages d'*Abbreviazioni bibliografiche*, est le fruit d'un long et patient travail de recensement initié il y a une dizaine d'années, à travers la constitution d'une banque de données informatisées. Palliant les lacunes du vieux répertoire de Brunn & Körte (1870-1916), l'ouvrage repose sur un nouvel inventaire, systématique et mis à jour, des urnes cinéraires et sarcophages hellénistiques en pierre et à décor en relief, découverts à Chiusi et dans son territoire. Cette production, analogue à celle de Volterra et Pérouse *grosso modo* à même époque, se distingue par son abondance – plus de 400 pièces sont ici répertoriées. Mais son grand intérêt réside, comme on le sait, dans la richesse des informations culturelles, artistiques et historiques qu'offrent tout à la fois les scènes figurées de la cuve, bien souvent tirées de mythes grecs, l'inscription identifiant le défunt et la représentation de celui-ci sur le couvercle. Laissant donc de côté les urnes en terre cuite fabriquées en grande série à partir du II^e^ s. av. J.-C., l'auteur s'attache aux œuvres d'un plus grand prix, sculptées dans l'albâtre et le travertin, entre le milieu du III^e^ s. av. J.-C. et les premières décennies du siècle suivant. Leur catalogue, sous la forme de *schede* ou brèves fiches d'inventaire rubriquées (typologie et matériau, provenance et lieu de conservation, dimensions, sujets figurés, inscription – le cas échéant revue et corrigée–, datation et attribution, bibliographie et illustrations) forme à lui seul la moitié de l'ouvrage, en ce compris les 182 planches photographiques. Celles-ci proposent d'excellents clichés en noir et blanc, et même en couleur pour les cinq dernières planches. Chaque pièce porte un numéro précédé d'un code défini, pour les couvercles isolés, par la typologie – par exemple **CopM**, signifiant que le gisant du couvercle est de sexe masculin – et, dans les autres cas, par l'iconographie du décor : ainsi **Batt** = scène de bataille, **Cli** = meurtre de Clytemnestre et Égisthe, **Et III** = représentation d'Étéocle et Polynice mourants. Toutes les pièces sont cataloguées dans l'ordre alphabétique des codes, ce qui permet de naviguer aisément dans ce *corpus* à partir des exposés thématiques formant la première partie du livre. Le chemin inverse est malheureusement moins aisé : l'index analytique (p. 448-455) ne reprend pas les pièces individuellement et n'offre donc pas au lecteur la possibilité d'y trouver mention de toutes les pages du livre où est citée une urne donnée. Le problème est réel pour ceux qui souhaiteront approfondir l'étude d'une œuvre particulière mais ce défaut « fonctionnel » est largement compensé par la richesse et la profondeur des observations, analyses et réflexions qui nourrissent la matière des six chapitres précédant le catalogue. Le chapitre I considère globalement les urnes produites en Étrurie à l'époque hellénistique et explore dans cet ensemble les tensions entre mythe, traditions artistique et

Annie VERBANCK-PIÉRARD, Véronique BOUDON-MILLOT & Danielle GOUREVITCH (Ed.), *Au temps de Galien. Un médecin grec dans l'Empire romain*. Paris, Somogy Éditions d'art, 2018. 1 vol. broché, 22,5 x 30 cm, 383 p., nombr. ill. couleur. Prix : 39 €. ISBN 978-2-7572-1398-8.

Ce livre grand format n'est pas seulement un catalogue de l'exposition consacrée à Galien qui s'est tenue au musée de Mariemont (Belgique) en 2018. Il s'agit d'une véritable synthèse sur le plus célèbre médecin d'époque romaine et sur l'exercice de la médecine au IIe siècle ap. J.-C., dont les différents chapitres ont été écrits par les plus grands spécialistes internationaux, dans une langue claire et accessible au grand public cultivé. Ce n'est pas la première synthèse en français sur la médecine romaine (voir par exemple V. Boudon-Millot, *Galien de Pergame*, Paris, 2012 ; V. Nutton, *La médecine antique*, Paris, 2016), ni le premier catalogue d'une exposition consacrée à la médecine (Mariemont, 1998, *Au temps d'Hippocrate* ; Nyon, 2010, *Quoi de neuf docteur* ; Athènes, 2014, *Hygeia*...) ; mais il se distingue des ouvrages déjà publiés sur le même sujet par la présence simultanée d'une très riche iconographie et d'un texte synthétique. C'est l'une de ses grandes forces, car comme le remarque Annie Verbanck-Piérard, p. 51, « l'iconographie de la plupart de ces ouvrages et articles, aussi savants soient-ils, se révèle remarquablement pauvre, sinon inexistante. C'est d'ailleurs vrai pour beaucoup de publications relatives à l'histoire de la médecine... ». Et pourtant, ce n'est pas une discipline qui peut se passer de représentations, mais comment voir le corps malade, les opérations chirurgicales, la consultation dans le cabinet... autrement qu'à travers les textes, dont les illustrations, si elles ont jamais existé, ne nous ont pas été conservées ? Pour combler cette lacune, le livre fait appel aux ex-voto de parties du corps malades offerts à Asclépios, et aux « grotesques », dont D. Gourevitch et M. D. Grmek ont initié l'étude médicale dans *Les maladies dans l'art antique*, Paris, 1998 ; les stèles funéraires de médecins ou de sages-femmes portent parfois gravée une scène quotidienne de leur profession : consultation, actes chirurgicaux (accouchement, saignée), médecin lisant... ; l'archéologie a fourni des lots importants d'instruments chirurgicaux. L'exposition joignait à tout cela des fragments de papyrus médicaux découverts en Égypte (traduits et commentés par M.-H. Marganne et A. Ricciardetto), des manuscrits et des fac-similés de manuscrits, comme le fameux Dioscoride de Vienne, célèbre par ses illustrations de plantes. Les photographies sont toutes d'excellente qualité et illustrent de manière claire les centres d'intérêt de l'ouvrage : la biographie de Galien et l'arrière-plan historique (marbres d'empereurs de la villa de Chiragan prêtés par le musée Saint-Raymond de Toulouse) ; la pratique médicale (maladies, traitements ; lien entre magie et médecine ; réflexions sur la théorie et l'expérience) ; l'écriture et la composition des traités médicaux dans l'Antiquité, et leur transmission dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge (papyrus, encre et calame, *codices*). Cependant, la qualité scientifique n'est pas sacrifiée aux dépens des images (abondante bibliographie p. 365-381). L'ouvrage fait en effet le point sur les connaissances actuelles, sans oublier les dernières découvertes : maison du chirurgien à Rimini, manuscrits de Galien découverts récemment comme le *Vlatadon* 14, édité dans la CUF sous le titre *Ne pas se chagriner* (corriger la faute de frappe p. 53). Il s'agissait dans cette exposition, selon A. Verbanck-Piérard p. 52, de « réhabiliter Galien ». C'est que cet auteur, par l'immensité de son œuvre

– un huitième de la littérature grecque conservée –, et par le commentaire qu'il fait des médecins qui l'ont précédé, notamment Hippocrate, est à la source de tout l'enseignement médical jusqu'au XVI^e siècle, où il a commencé d'être contesté par Vésale, qui a relevé lors de ses propres dissections les erreurs anatomiques de Galien (J. Vons) – c'est que le médecin romain ne pouvait, comme Vésale, disséquer des humains et a dû se rabattre sur les animaux (V. Boudon-Millot p. 38). L'étendue de son œuvre a d'ailleurs posé problème quand il s'est agi d'en dégager l'essentiel pour l'enseignement médical (N. Darlon-Palmieri). Mais en plus d'être un maître à penser, Galien se targuait d'être lui-même dans sa pratique un « excellent médecin » (le titre de l'un de ses livres est *L'excellent médecin est aussi philosophe*) : le savoir ne suffit pas si l'on n'est pas aussi « *poikilometis* » (p. 66), suffisamment rusé pour opposer ses propres ruses à celles de ses patients, comme cette matrone amoureuse d'un danseur, que Galien a percée à jour grâce à l'irrégularité de son pouls. La renommée, dans l'Antiquité, s'alimente des germes jetés par le médecin lui-même. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, synthétique, est composée de chapitres variés, suffisamment courts pour ne pas lasser mais suffisamment longs pour faire le tour de la question abordée ; la seconde, qui se distingue par des pages légèrement grisées, est le catalogue de l'exposition proprement dit, qui présente chaque objet avec à chaque fois un commentaire interprétatif et une bibliographie. Dans la partie synthétique, on trouve d'abord quelques chapitres écrits par V. Boudon-Millot rappelant la vie de Galien, sa formation, son exercice comme médecin des gladiateurs de Pergame, ses démonstrations anatomiques à Rome, l'édition et la transmission de ses textes jusqu'à l'époque moderne (qui fait l'objet de la dernière partie de la synthèse) ; une liste des œuvres conservées de Galien, avec les éditions bien sûr. Suivent quelques chapitres qui posent le cadre historique, socio-économique et culturel de son activité, comme celui de J. Scheid : « la vie à Rome au II^e siècle », de B. Rossignol : « les réseaux impériaux de Galien », de Br. Rochette : « le bilinguisme et les traductions » ; repères chronologiques p. 40-41 ; cartes, plans *passim*. L'étude de la « patientèle » de Galien permet à D. Gourevitch une réflexion sur sa déontologie : il soignait tous les patients, riches et pauvres, en adaptant éventuellement les remèdes pour les patients moins aisés, mais son intérêt était surtout scientifique. Mais la majeure partie des chapitres concerne la pratique de la médecine : Asclépiade promoteur de l'hydrothérapie (I. Israeowich), découvertes d'instruments chirurgicaux d'époque galénique (J. Ortalli, R. Jackson), médecine militaire (B. Rossignol), cas de trépanation (Ph. Charlier), médicaments et code d'écriture pharmacologique, ingrédients chers et moins chers (A. Guardasole) ; cachets à collyre oculaires (M. Labonnelie). Le cadre conceptuel n'est pas oublié, notamment la délicate question des médecines non rationnelles (magiques, religieuses) : thérapies d'Aelius Aristide (I. Israelowitch), emploi des amulettes même chez Galien (D. Gourevitch), contradiction entre l'observation et les idées reçues, qui l'emportent, même fausses (l'utérus double, Ch. Bonnet-Cadilhac). L'amateur d'histoire de la médecine appréciera les ponts jetés entre les concepts antiques et modernes : diagnostics rétrospectifs, comme la peste antonine qui serait la variole (D. Gourevitch), la *podagra* ou la goutte (Th. Appelboom), les maladies professionnelles et les formes du stress à Rome (D. Gourevitch) ; comment disait-on « faire du sport » en latin et en grec (E. Felsenheld). On admire p. 151 et p. 300 les modèles anatomiques de larynx de

cheval et de tête de porc conçus pour l'instruction des étudiants d'Alfort, qui donnent une idée des dissections de Galien ; l'archéologie expérimentale recrée un collyre oculaire et une pâte dentifrice (L. Totelin). Le médecin P. Verbanck donne son avis sur la valeur des remèdes de Galien, pas si dépassés que cela, dans lesquels il retrouve morphine, aspirine, placebo, génériques... Une seule critique, sur le plan adopté : le choix d'attendre la p. 51 pour placer l'introduction, soit après les chapitres biographiques, n'est pas le plus heureux. On comprend bien que les auteurs ont voulu donner d'abord quelques éléments historiques, mais l'on commence *ex abrupto* la lecture de l'ouvrage sans savoir où l'on va. Une petite contradiction interne : l'idée énoncée p. 65 qu'il n'y avait pas d'analgésiques ni de désinfectant est démentie en p. 149 et p. 187, car on peut considérer que l'application de vinaigre pour laver la plaie la désinfecte. L'ouvrage s'adresse certes à un public cultivé, mais certains mots très spécialisés auraient gagné à être définis : file active p. 43, apepsie p. 115, nielle p. 289, « portrait de femme assez génique » p. 332. Ces petites choses n'étant rien dans un ensemble aussi ambitieux et aussi réussi, cet ouvrage est indispensable à ceux qui entreprennent des études d'histoire de la médecine, et à tous ceux intéressés par la discipline, qui se feront de Galien une autre image que celle véhiculée par les clichés. Il sera également profitable aux historiens, qui pourront y trouver des sources rares pour l'étude de la vie quotidienne au II^e^ s. ap. J.-C. Valérie GITTON-RIPOLL

Megan CIFARELLI, Laura GAWLINSKI (Ed.), *What Shall I Say of Clothes? Theorical and Methodological Approaches to the Study of Dress in Antiquity*. Boston, Archaeological Institute of America, 2017. 1 vol. 15 x 23 cm, 223 p. (SELECTED PAPERS ON ANCIENT ART AND ARCHITECTURE, 3). Prix : 24, 95 $. ISBN 978-1-931909-34-1.

Le vêtement est — si l'on me permet ce jeu de mots — un sujet à la mode chez les antiquisants depuis une vingtaine d'années. Ce nouveau livre, qui rassemble onze articles majoritairement issus de journées d'études organisées à l'*Archeological Institute of America*, réussit quand même jusqu'à un certain point le tour de force de renouveler ce domaine de recherche. Loin de simplement constituer un nouveau chapitre de l'histoire du costume, il adopte en effet un point de vue résolument théorique : il appréhende la parure exclusivement en tant que marqueur identitaire pour faire ressortir son rôle dans la construction et la réception de l'identité de son porteur. Voilà une approche *a priori* très prometteuse, mais qui s'avère dans les faits complexe à mettre en œuvre, comme le révèle déjà l'organisation interne du livre. Celui-ci est en effet divisé en trois parties dont les finalités propres ne sont pas immédiatement perceptibles : si le troisième titre est clair (« Dress and identity »), les deux premières parties, comptant respectivement seulement deux et quatre articles, paraissent largement se recouper (« Getting Dressed » et « Being Dressed »). À cette difficulté s'ajoutent les problèmes posés par le caractère extrêmement ancien et aléatoire d'une partie du matériel archéologique sélectionné. Le livre parvient néanmoins à de beaux résultats. Le premier article, rédigé par K. Neumann (« Gods among Men: Fashioning the Divine Image in Assyria », p. 3-23) étudie un ensemble de représentations divines produites en Assyrie pendant le premier millénaire av. J. C. Pour l'auteur, les diffé-

des phases médiévales. À l'heure actuelle, le site, occupé par un *casale*, permet d'observer en surface d'importantes citernes antiques ainsi que l'église médiévale déjà mentionnée. Les fouilles ont dégagé des espaces de réception liés à la vie agricole de la villa, en particulier une salle de banquet recouverte de marbre et desservie par un luxueux escalier, s'ouvrant sur un espace où l'on foulait le raisin et paré d'un *opus spicatum* en marbre blanc. La configuration des lieux a autorisé le rapprochement avec une lettre tirée de la correspondance de Marc Aurèle où Antonin le Pieux, en ce lieu, assiste aux vendanges depuis une salle de banquet. Cette impressionnante publication archéologique a été préparée par des rapports préliminaires souvent mis en ligne ; mais le livre reprend exhaustivement tous les dossiers et vise à établir un panorama complet. Il est découpé en quatre sections : une substantielle introduction, une section antique, une section médiévale et une conclusion particulièrement utile. La notion de paysage antique et de paysage médiéval est au cœur de la démarche rédactionnelle, le site étant replacé dans le contexte régional de son terroir, en lien avec le réseau de routes et les centres civiques voisins, au premier chef desquels se trouvent Anagni et Segni. Les rédacteurs ont tout fait pour permettre au lecteur de suivre la description : outre que le propos, très structuré et bien découpé, est toujours clair – p. XIX une brève note pédagogique livre les conventions chronologiques de manière à avoir des points d'ancrage assurés –, la publication est agrémentée d'une très riche iconographie. Plans, cartes, photographies, restitutions composent au total une base d'images comportant environ 294 figures dont les titres sont exhaustivement détaillés p. X-XVI. L'épigraphiste appréciera p. 28-38 la section consacrée aux documents antiques, médiévaux et modernes. Au sujet d'une inscription d'Anagni *CIL* X, 5918 (*ILS*, 406), livrant le nom d'une *stolata femina Marcia Aurelia Ceionia Demetrias*, on regrette que le propos, p. 28 et notes 9 et 11 p. 38, ne se détache pas d'une bibliographie périmée et reproduise l'hypothèse dépassée qu'il s'agit là de la concubine de Commode, *Marcia*, enregistrée sous le gentilice *Marcia* par la *PIR²* M 261, alors même que M. Kajava, *Roman Female Praenomina*, *Studies in the Nomenclature of Roman Women*, Helsinki, 1994, p. 170-171, a pu démontrer que la *stolata femina* aurait dû être dénommée couramment plutôt *Demetrias* et non par son prénom. On ne pensera donc pas que la concubine de Commode soit mentionnée dans l'épigraphie localement conservée et que l'affranchi impérial *Evhodus*, dont le souvenir est aussi conservé en ce lieu, était son père – et le rejet de cette identification a été depuis réaffirmé par Michael Flexsenhar, « Marcia, Commodus' 'Christian' Concubine and *CIL* X 5918 », dans *Tyche* 31, 2016, p. 135-147. On saluera la clarté, la beauté et l'élégance éditoriale de cette somme archéologique. L'ouvrage intéressera les historiens, les épigraphistes et les archéologues spécialisés en Antiquité comme en Moyen Âge et livre une masse impressionnante de données sur le Latium méridional. François CHAUSSON

Carlotta FRANCESCHELLI, Pier Luigi DALL'AGLIO & Laurent LAMOINE (Ed.), *Aqua publica dans la ville romaine : droit, technique, structures*, Journée d'études, Clermont-Ferrand, 9 novembre 2016. Pise – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2018. 1 vol., 168 p., ill. n/b. (AGRI CENTURIATI, AN INTERNATIONAL JOURNAL OF LANDSCAPE ARCHAEOLOGY, 13). Prix : 180 €. ISBN 978-88-3315-007-9.

Fruit d'une journée d'étude organisée à Clermont-Ferrand en 2016 et consacrée à l'eau dans la ville antique, cet ouvrage a pour ambition de contribuer à la connaissance de la *città romana* à travers l'étude des réseaux hydrauliques antiques. Rassemblant principalement des archéologues et historiens, l'ouvrage s'inscrit cependant dans une démarche interdisciplinaire de par les domaines d'étude et les méthodes présentées. Ainsi, non seulement les structures archéologiques sont largement analysées, mais la législation propre aux infrastructures hydrauliques est également traitée, de même que la topographie et le contexte géomorphologique des régions ou villes étudiées. La première partie de l'ouvrage s'intéresse aux aspects juridiques de la gestion de l'eau durant l'Antiquité romaine. Elle reprend les articles écrits par Ph. Leveau et L. Maganzani, et fournit au lecteur un cadre législatif indispensable pour comprendre la gestion d'un réseau hydraulique très complexe, caractérisé par une multiplicité de statuts : comme le rappelle Ph. Leveau, le réseau est composé de structures appartenant aux *res publicae*, *res nullius*, *res universitatis* et *res communes*, chacune de ces classifications étant régie par ses propres lois. Mais outre les statuts juridiques, L. Maganzani a démontré que le domaine du droit en matière de gestion de l'eau comprenait également toute une série de procédures pour l'entretien des aqueducs, ainsi que de nombreuses sanctions en cas de dommages, d'appropriation ou de préjudice causé aux structures ou à leurs utilisateurs. En dépit de son titre, *Aqua publica*, l'ouvrage aborde la notion de privé dans la gestion urbaine de l'eau, que ce soit la privatisation de certaines structures, l'alimentation d'habitations privées, ou encore le financement privé de structures publiques. Les nouvelles réflexions sur le rapport entre les sphères privée et publique s'opposent d'ailleurs à une dichotomie trop rigide entre ces deux notions, préférant les voir interagir de manière dialectique. Cette idée est largement partagée par L. Maganzani, qui après avoir établi les types de structures qui pouvaient ou non être privatisées, affirme que le statut public d'une structure n'impliquait pas obligatoirement la prise en charge de son entretien par les pouvoirs publics. En effet, de par leur haute fonction dans la société, certains citoyens avaient la charge de participer à l'entretien des *res publicae.* Les aqueducs appartenant généralement à cette catégorie, il n'était pas rare que ceux-ci soient construits ou rénovés avec un financement privé, comme acte d'évergétisme. Le propos est encore enrichi par Ph. Leveau, dans le premier article de ces actes, lorsqu'il nuance la vision idéaliste de la distribution de l'eau dans l'Antiquité, vision héritée du XVIII[e] s. selon laquelle cette distribution était organisée selon une hiérarchie favorisant les intérêts de la collectivité avant ceux des particuliers. S'il semble que la collectivité était bel et bien privilégiée, notamment en cas de pénurie, et que des systèmes de mesure du volume d'eau octroyé aux particuliers permettaient de calculer la redevance qu'ils devaient au trésor public, cette vision est cependant nuancée par l'intervention de particuliers dans les structures administratives de la gestion de l'eau, ce qui leur laissait un pouvoir d'initiative relativement ample et leur permettait d'obtenir quelques privilèges. Bien que ces deux articles soient très intéressants pour étudier les réseaux hydrauliques romains, on peut néanmoins regretter l'absence d'une harmonisation sémantique induisant dès lors l'une ou l'autre confusion quant à certains termes, notamment celui de *res publicae* : L. Maganzani inclut dans cette catégorie les aqueducs, alors que Ph. Leveau, citant Gaius, établit que ceux-ci appartiennent au registre des *res universitatis*. Ces deux articles présentent en outre le

désavantage de ne pas opérer de distinction chronologique dans leur approche de la législation romaine. Ils tirent en effet des conclusions à partir de sources appartenant à des époques parfois fort éloignées dans le temps, pour construire un discours généralisant sur les aspects juridiques de la gestion de l'eau dans l'Antiquité, alors que ces sources ne traduisent pas forcément les mêmes réalités législatives. La seconde partie de l'ouvrage présente des cas d'étude localisés en Italie, en Gaule ou encore en Cappadoce. Parmi les articles les plus intéressants, notons ceux qui s'intéressent à la question de l'évacuation des eaux, thème qui a souvent été délaissé par le passé, comme le rappelle C. Franceschelli dans son introduction, et qui semble connaître un nouvel élan grâce aux études conduites ces dernières années à Rome, Ostie, Pompéi et Herculanum par G. C. M. Jansen, D. Camardo et E. Bianchi. Ainsi, l'évacuation de l'eau des quartiers artisanaux du Massif central a été examinée par F. Baret tandis qu'à Murviel-lès-Montpellier, P. Thollard a mis en évidence un système assez complexe de collecte et d'évacuation des eaux de ruissellement vers l'extérieur de la ville. Quant à Ostra, deux systèmes d'évacuation différents ont été identifiés. Tous deux se déversaient dans le fleuve, mais à des endroits différents, évitant de la sorte la surcharge du conduit et l'engorgement du fleuve, et démontrant ainsi l'efficacité du système romain. Celle-ci est également constatée par Ph. Leveau même si celui-ci n'hésite pas à reconnaître les limites du réseau hydraulique. Ces nouvelles recherches, sont d'autant plus intéressantes qu'elles ont été conduites non pas dans des villes de grande importance comme Rome, Pompéi ou Ostie, mais dans des centres de plus petite échelle. En effet, notre connaissance du monde romain ne peut se limiter à l'étude des métropoles, et l'analyse des réseaux hydrauliques ne peut pas non plus se borner à des échelles urbaines, comme c'est malheureusement souvent le cas. C'est pourquoi l'article de F. Baret sur les cités du Massif central est particulièrement intéressant. Prenant en considération plusieurs centres de la même région, F. Baret est parvenu à tirer des conclusions à l'échelle régionale, et a démontré que la gestion de l'eau était tout aussi importante dans les agglomérations secondaires dépourvues d'autonomie administrative que dans les villes de plus grande ampleur. Même si ces recherches sont encore en cours, leurs premières conclusions permettent de mieux saisir la complexité des réseaux hydrauliques dans l'Antiquité romaine, mais aussi de prendre conscience des moyens parfois impressionnants qui ont été déployés par les différentes villes pour l'installation de leur réseau hydraulique. Il n'est d'ailleurs pas rare que les structures aient été planifiées lors de projets d'aménagements urbains, comme c'est le cas à Murviel-lès-Montpellier, où le conduit d'évacuation a été prévu dans le projet de construction de l'enceinte, et à Ostra, où égouts et rues appartiennent à une même phase de construction, ce qui implique une planification du centre et du tracé des rues, probablement dans la seconde moitié du I^er^ s. av. J.-C. Ce sont également les traces de travaux de terrassement de grande ampleur, nécessitant une main-d'œuvre et des ressources très importantes, qui ont amené K. Ferrari, dans son analyse des canaux de Plaisance, à y reconnaître une intervention qui, selon lui, ne peut dater de la fin de l'Antiquité, mais de la « grande » époque romaine. Enfin, signalons que l'un des apports majeurs de cet ouvrage dans l'étude de l'eau durant l'Antiquité romaine réside dans l'intérêt porté au contexte géomorphologique et orohydrographique des régions étudiées. L'importance de cette démarche est démontrée non seulement par K. Ferrari pour les canaux de Plaisance, et M. T. Lachin

et G. Rosada dans leur étude du bassin de Tyana en Cappadoce, mais aussi par P. L. Dall'Aglio, C. Franceschelli, O. Nesci, L. Pellegrini et D. Savelli dans leur étude du réseau hydraulique de la ville d'Ostra. Là où les données archéologiques étaient difficiles à exploiter, l'examen géomorphologique de la région a permis de comprendre les choix opérés pour l'approvisionnement en eau de la ville ainsi que pour l'évacuation des eaux usées. Mais surtout, cette étude prouve également la très bonne connaissance de leur environnement qu'avaient les Romains. En dépit de ses quelques faiblesses, ce genre d'initiative, en multipliant les points de vue et les cas d'étude, nous offre donc un aperçu bienvenu de l'état des connaissances et des recherches en cours sur l'*aqua publica* dans le monde romain. Hélène GLOGOWSKI

Dylan Kelby ROGERS, *Water Culture in Roman Society*. Leiden – Boston, Brill, 2018. 1 vol. broché, XII-118 p. (BRILL RESEARCH PERSPECTIVES – ANCIENT HISTORY, 1). Prix : 70 €. ISBN 978-90-04-36894-1.

La collection *Brill Research Perspectives* a pour objectif de publier de longs articles, validés par un processus de *peer-review*, qui présentent un état de la recherche. La publication se fait au format papier et en ligne, ce qui permet aux auteurs d'actualiser leur bibliographie et leur analyse. Au sein de la collection, ce volume est le premier de la série *Ancient History* qui englobera l'ensemble du monde gréco-romain, de la Méditerranée à l'Europe et jusqu'au Proche-Orient, entre Âge du Bronze et Antiquité tardive. Disons d'emblée qu'il est difficile de rendre compte de l'ouvrage puisque ce fascicule, selon la ligne éditoriale, constitue lui-même une étude historiographique. D. Rogers inscrit son travail dans la lignée d'autres volumes consacrés à l'eau dans le monde antique (R. Tölle-Kastenbein, A. Malissard, B. A. Robinson, H. Fahlbusch) et définit (p. 3-4) la « culture de l'eau » qu'il entend étudier comme « un ensemble de pratiques qui expriment et façonnent la perception de la place d'une société dans l'ordre naturel, par rapport aux autres sociétés et à ses propres membres ». Les sections de l'ouvrage traitent successivement des sources écrites – littéraires et juridiques –, des sources archéologiques, des tendances et des diversités régionales, avant de conclure et de défendre la nécessaire approche holistique qui s'est développée récemment et doit être encouragée dans les études futures consacrées à l'eau. En se fondant sur les sources littéraires (Vitruve, Sénèque, Pline l'Ancien, Frontin), D. Rogers rappelle ce que les Romains considéraient comme une eau « bonne » ou « mauvaise » et les connaissances qu'ils avaient sur les propriétés physiques, techniques et thérapeutiques des eaux. Un autre aspect intéresse la gestion de l'eau. Après un rappel des méthodes employées et des débats modernes sur la question de la gestion des ressources hydrauliques, D. Rogers mentionne deux administrateurs essentiels : le responsable du Tibre et plus tard des égouts de Rome, et le *curator aquarum* qui gérait la distribution de l'eau dans la ville. La discussion rappelle les fonctions de ce dernier et les problèmes d'interprétation soulevés par l'ouvrage du plus célèbre d'entre eux, Frontin. Le *De Aquaeductu* a été considéré comme une œuvre littéraire (A. Saastamoinen), un traité incomplet (C. Bruun), un discours au Sénat (J. DeLaine) et même un panégyrique de l'empereur ou de Frontin lui-même (H. B. Evans). L'archéologie et l'épigraphie ont complété ces données par

Dio Chrysostom (Kasprzyk) and Lucian (Hodkinson). Part 9/The Novel studies Chariton, Xenophon Ephesius, and Achilles Tatius (De Temmerman); Longus and Heliodorus (J. Morgan). The volume has an Epilogue, a collective Bibliography at the end, and an Index of basic recurrent terms. The brief summary above shows that the structure of the volume is not always clear, as it is sorted thematically and not chronologically or by author: *e.g*. Herodotus comes after Theocritus; Xenophon is treated both as a historian and as a biographer, when a comparison might have been intriguing and while Josephus' history and autobiography are studied together. The selection of texts and authors is also indicative and, understandably of course, not illustrative of Greek narrative. On the one hand, the volume's time-frame, Archaic to Imperial times, is exclusive of narratives beyond the Second Sophistic: for example, the discussion of the novels could have lumped together these works that have been treated extensively in recent scholarship and could have made space for a discussion of late antique authors, such as Nonnus or Libanius. On the other hand, the selection of narratives includes largely conventional texts (epic, drama, historiography, biography – the novels in narratological studies are mainstream). Of particular significance, however, is the discussion of characters in Josephus (Van Henten & Huitink), which, despite the volume's focus on formal aspects of characterization, catches a glimpse of how the narrator's Jewish background influences the moral portrayal of his characters. Equally intriguing is the examination of Pausanias' *Periegesis*, a work that, erroneously as Pretzler convincingly shows, might not seem the best place to look for characters. Last but not least, while all authors meticulously allude to the volume's introduction and other relevant contributions in it, I found the discussions of several authors by one scholar particularly useful – *e.g.* the contributions by Rood, Pitcher, and De Temmerman – because they enable comparative assessments and give a better overview of characterization within a particular genre. Overall the breadth of the volume's contributions makes it a useful book for every student and scholar working on character and narratology in any field of Greek Literature as it offers a solid theoretical groundwork for further investigations in the field.

Anna LEFTERATOU

Jeremy MYNOTT, *Birds in the Ancient World: Winged Words*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 23,4 x 15,6 cm, XXIII-451 p., 74 fig. couleur, 9 fig. n./b., 2 cartes n./b. Prix : 30 £. ISBN 978-0-19-871365-4.

Ce volume entend illustrer la place des oiseaux dans le monde gréco-romain en s'appuyant sur les textes antiques, qui constituent sa principale source. Au total, 120 auteurs sont utilisés, ce qui témoigne de l'ampleur du travail. L'ouvrage débute par une préface de J. Mynott et par les remerciements d'usage. S'ensuit une note à destination des lecteurs fournissant des indications quant à la structure du volume et à l'utilisation des références ; un paragraphe rappelle en particulier la prudence nécessaire liée à l'identification, d'ailleurs souvent impossible, des oiseaux évoqués dans les textes. À titre d'exemple, J. Mynott pose la question de l'identité de ce que les auteurs antiques nomment le rossignol, un taxon très fréquemment cité sachant qu'une douzaine d'espèces connues, au comportement et à la morphologie proches,

comme les fauvettes ou les hypolaïs, rendent l'identification incertaine. Tout comme le rossignol, elles sont difficiles à observer, possèdent un chant remarquable et souvent très mélodieux. Des confusions entre espèces proches ont donc pu se produire durant l'Antiquité. Le lecteur appréciera aussi la présence d'une ligne du temps reprenant certains événements et auteurs majeurs ainsi que deux cartes localisant les sites mentionnés. L'ouvrage est structuré en six parties, elles-mêmes subdivisées en chapitres thématiques. Chacun est conçu de manière à pouvoir être lu indépendamment, ce qui rend, de l'aveu même de J. Mynott, les répétitions et références croisées inévitables. Toutefois, ces redites sont réduites au minimum et n'entravent pas la lecture. La première partie considère les oiseaux dans le monde naturel et aborde les saisons, la météorologie, le temps qui passe et l'environnement sonore. Plus particulièrement, cette partie souligne le rôle des oiseaux dans la perception que les populations antiques avaient de ces différentes composantes. Par exemple, l'hirondelle était, tout comme aujourd'hui, un important symbole du retour du printemps. Dans le cas de la météo, J. Mynott mentionne les prévisions réalisées sur base du comportement de certains oiseaux, comme le grand corbeau dont certains cris pouvaient être perçus comme annonce de mauvais temps. Le chapitre traitant du paysage sonore est particulièrement évocateur et souligne la place prépondérante que les oiseaux, dont les densités de populations étaient certainement bien plus élevées qu'aujourd'hui, devaient occuper dans un environnement pauvre en bruits parasites. La seconde partie, très concrète, s'intéresse à l'utilisation des oiseaux comme ressource par les hommes et traite de leur élevage, de leur chasse et de leur consommation. Dans la continuité, la troisième partie traite de l'utilisation des oiseaux pour le divertissement et le sport ainsi que des questions de domestication et de captivité. J. Mynott aborde aussi ici les relations, parfois ambivalentes, entre les hommes et les oiseaux, certaines espèces étant tantôt considérées comme nuisibles, tantôt comme bénéfiques. Le lecteur pourra s'étonner de retrouver ici des exemples de l'utilisation des plumes d'oiseaux, qui sembleraient plus à leur place dans la partie précédente qui traite de l'oiseau comme ressource. La quatrième partie explore les inventions et découvertes liées aux oiseaux, au travers de rencontres avec des curiosités (ou merveilles) réalisées principalement dans des contrées lointaines, l'un des taxons ayant le plus frappé les auteurs antiques étant l'autruche. Le travail scientifique précurseur d'Aristote se voit dédier un chapitre presque entier. Le rôle des oiseaux dans la médecine et l'alimentation, alors fortement liées comme l'entendaient Hippocrate et Galien, est également abordé. La cinquième partie traite plus spécifiquement des aspects symboliques liés aux oiseaux, comme leur signification dans les rêves, leur utilisation par les augures ou dans les pratiques magiques. Les références aux oiseaux dans les métamorphoses sont aussi nombreuses : dans la mythologie, la transformation d'une figure humaine en oiseau fait souvent office de punition ou de revanche mais parfois aussi d'échappatoire. Certains récits permettent également de justifier le comportement d'une espèce, comme le tambourinement des pics ; cette pratique serait l'expression de l'irritation du roi Picus, métamorphosé en pic après avoir refusé les avances de la magicienne Circé. La sixième et dernière partie se veut une extension et une synthèse des précédents chapitres, en considérant le rôle d'intermédiaire souvent prêté aux oiseaux. Le contenu se distancie pourtant parfois fortement du monde des oiseaux *stricto sensu*, ce qui pourra troubler le lecteur. J. Mynott revient là aux méta-

morphoses et aborde les ambiguïtés qui pèsent parfois dans les sources littéraires lorsqu'une divinité est décrite comme se comportant comme un oiseau. S'agit-il d'une évocation ou faut-il comprendre que la divinité prend effectivement temporairement la forme d'un oiseau ? Cette partie aurait sans doute gagné à être associée à la précédente, qui traite justement des métamorphoses. Ensuite, J. Mynott aborde le cas des créatures fabuleuses composites, comme les sirènes ou les harpies. Il discute également du statut de messager souvent attribué aux oiseaux, par exemple entre les hommes et les dieux, au travers de sacrifices. Leur faculté de pouvoir littéralement s'élever grâce au vol en faisait des messagers de choix. L'avant-dernier chapitre discute de la conception de terre-mère, ou terre nourricière et de la manière dont la nature était considérée durant l'Antiquité mais traite très peu d'oiseaux, bien qu'ils apparaissent ponctuellement dans les célébrations de la nature de plusieurs auteurs. En guise d'épilogue, J. Mynott souligne une plus grande familiarité avec les oiseaux durant l'Antiquité qu'à l'heure actuelle : les nombreuses références des auteurs à des espèces particulières devaient être compréhensibles par le plus grand nombre, comme dans la fameuse pièce *Les oiseaux* d'Aristophane ou les fables d'Ésope. Il conclut en énumérant quelques caractéristiques des oiseaux qui pourraient expliquer pourquoi ils sont et ont été des vecteurs privilégiés de notre rapport à la nature, comme leur ubiquité, leur abondance mais aussi et de manière plus surprenante, le fait qu'ils se tiennent sur deux pattes, à notre image. Et J. Mynott de rappeler l'expression de Platon, qui décrivait l'homme comme le bipède sans plumes. Au corps de l'ouvrage succède un appendice listant les taxons d'oiseaux apparaissant dans divers textes d'Ésope et d'Aristophane, ainsi que dans les représentations visuelles de Pompéi. Vingt pages retracent ensuite les biographies des auteurs cités. Bibliographie, crédits des illustrations et index, dont l'un dédié uniquement aux oiseaux, clôturent le texte. En définitive, J. Mynott s'intéresse certes aux oiseaux et à leur place dans le monde antique, mais dresse également un vaste panorama de la culture gréco-romaine. La combinaison de sa connaissance des oiseaux et de ses qualités de traducteur lui permet d'avoir un regard critique sur les textes originaux et de nuancer les traductions, que ce soit au niveau de l'identification des taxons ou de l'écologie des espèces. L'érudition de J. Mynott en matière d'ornithologie sera assurément perçue et appréciée par le lecteur féru d'oiseaux. Outre les très nombreuses citations littéraires, les références à l'iconographie sont également régulières. Les illustrations sont d'excellente qualité mais certaines auraient mérité une pleine page, quitte à être positionnées horizontalement. Si l'identification des espèces représentées dans l'art est toujours délicate, celles proposées par J. Mynott semblent toutes convaincantes, à l'exception de l'illustration 3.3 où deux oiseaux identifiés comme des paons sont manifestement des talèves sultanes *Porphyrio porphyrio*. En conclusion, J. Mynott offre ici un ouvrage très complet, de lecture facile et agréable, sur les oiseaux et leur place dans la culture gréco-romaine. Les différents aspects traités intéresseront autant le philologue que l'archéologue, mais aussi tout passionné d'Antiquité classique désireux d'en apprendre plus sur les oiseaux. Inversement, l'amateur d'oiseaux souhaitant s'ouvrir à la perception qu'avait le monde antique de la gent ailée y trouvera également son compte.

Quentin GOFFETTE

d'années de règne presque identique ; mais un seul portrait pour des règnes comme ceux de Dèce (l'auteur rejette le portrait en bronze de Deva), de Claude le Gothique ou de Probus, et aucun d'Aurélien… Faut-il vraiment, à cet égard, renoncer à certaines propositions d'identification, comme on le fait encore trop souvent, sous prétexte qu'on ne connaît – jusqu'ici, ajouterai-je – aucune réplique de ces portraits ? C'est ce que fait l'auteur, « mangels weiterer Repliken » (p. 246), à propos d'Herennia Etruscilla, alors même que le buste de Toulouse présente, de son aveu même, tant de points de comparaison avec les effigies monétaires et que ce magnifique portrait, un « Halbkörperbüste », provient d'un domaine impérial qui a livré tant de portraits d'empereurs. Très au courant de la bibliographie de ces toutes dernières années, l'auteur aurait cependant dû tenir compte de l'important article de N. Darrous et J. Rohmer sur Shahba-*Philippopolis* (*Syria*, LXXXI [2004], p. 5-41) et, pour l'ensemble monumental de cette même ville (n. 675), de celui de P. Clauss-Balty (*ibid*., LXXXV [2008], p. 249-292) qui limite l'emploi du nom de *kalybe* aux seuls monuments de Hayat, Shaqqa et Umm ez-Zeitun. On s'étonnera, par ailleurs, que le monnayage de Zénobie et Wahballat ne soit pas pris en compte dans l'examen des émissions monétaires des usurpateurs, ni même simplement évoqué (les deux noms n'apparaissent pas dans l'index), alors que celui d'Uranius Antoninus est étudié (p. 288-292) parmi tous les autres, même les moins connus (Silbannacus, attesté par deux seules monnaies, p. 287-288). À une exception près, l'illustration (pl. I-VIII) reprend un choix de photographies d'avers de monnaies tirées de R. Delbrueck, *Die Münzbildnisse von Maximinus bis Carinus* (Das römische Herrscherbild, III.2), Berlin, 1940. Dans l'ensemble des notes et dans l'imposante bibliographie finale (p. 407-487), le nom de B. M. Felletti Maj est estropié F. Maj. Jean Ch. BALTY

Sven KIELAU, *Terrakotten aus Pergamon, Tonfiguren und -objekte aus der Wohnstadt am Südhang der Akropolis und von weiteren Fundorten*. Berlin, Walter De Gruyter, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, XXV-365 p., 33 fig. coul., 1023 fig. n./b. (PERGAMENISCHE FORSCHUNGEN, 17). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-059813-1.

Les statuettes et autres vestiges en terre cuite furent bien trop longtemps négligés par les archéologues et les historiens. Souvent cantonnée à une approche iconographique et stylistique quelque peu désuète, la coroplathie peine à trouver la place qui lui revient dans la recherche, à savoir celle d'un outil tout à fait probant dans l'étude des cultures antiques. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années environ que de nouvelles approches voient le jour concernant notamment des aspects techniques, la diffusion, mais surtout les contextes archéologiques. Quelques recherches monographiques ont posé les bases d'une analyse moderne, *e.g.* A. Muller, *Les terres cuites votives du Thesmophorion. De l'atelier au sanctuaire* (Études Thasiennes, 17 [1996]) ; D. Graepler, *Tonfiguren im Grab. Fundkontexte hellenistischer Terrakotten aus den Nekropolen von Tarent* (1997) ; G. S. Merker, *The Sanctuary of Demeter and Kore. Terracotta Figurines of the Classical, Hellenistic, and Roman Periods* (Corinth, XVIII. 4, 2000) ou plus récemment F. Rumscheid, *Die figürlichen Terrakotten von Priene. Fundkontexte, Ikonographie und Funktion in Wohnhäusern und Heiligtümern im Licht antiker Parallelbefunde* (2006). C'est dans cette lignée que s'inscrit l'impo-

sante publication de Sven Kielau, basée sur sa thèse de doctorat soutenue en 2007 à l'Université de Münster. L'auteur y traite les figurines et objets en terre cuite découverts à Pergame. Cette étude complète le corpus antérieur publié en 1976 par E. Töpperwein, *Terrakotten von Pergamon* (Pergamenische Forschungen, 3). Sven Kielau présente un échantillonnage de 1.030 figurines ou fragments sur un total de 5.400 pièces découvertes lors des fouilles urbaines de Pergame entre 1973 et 1993. Le secteur fouillé se situe sur le versant sud de l'acropole, entre la ville haute, le sanctuaire de Déméter et l'Héraion. Le titre de l'étude est évocateur de la difficulté d'une mise en contexte précise des figurines en terre cuite. L'auteur a choisi délibérément le terme large de « ville » (Wohnstadt) plutôt que celui de « maisons ». Certes, toutes les figurines et objets proviennent d'un milieu urbain, mais il est impossible, compte tenu de l'histoire du site marqué par des phases de construction multiples ainsi que de nombreux épisodes de réaménagement et de destruction, de préciser s'ils appartenaient jadis à des inventaires domestiques *stricto sensu* ou plutôt à des ateliers, des échoppes, des dépôts voire même à de petits sanctuaires urbains. À l'exception de deux figurines (l'Asclépios n° 392 et l'Hygie n° 07, qui furent intentionnellement enfouis), aucun des 5.400 exemplaires ne peut être attribué à un contexte d'utilisation clairement défini. Le premier chapitre livre une liste des abréviations bibliographiques ainsi qu'un lexique relatif aux fouilles de Pergame. Le chapitre 2 précise l'approche méthodologique choisie et présente les contextes archéologiques par un résumé des fouilles menées à Pergame entre 1973 et 1993. Est ainsi publié un plan fort utile, illustrant les divers secteurs d'activités (habitat, commerce, religion, culture et sport, etc.) jusqu'à présent inédit. Le chapitre 3 est dédié aux figurines provenant d'autres contextes de Pergame (sanctuaires, tombes, contextes incertains), ainsi qu'aux terres cuites conservées dans diverses collections et musées. L'impossibilité d'attribuer les figurines à des contextes d'utilisation précis se répercute également sur les questions d'ordre chronologique traitées dans le chapitre 4. Compte tenu du fait qu'un nombre important de figurines provient de la fouille de diverses citernes, l'auteur en réexamine la stratigraphie antérieurement publiée et réévalue leur pertinence chronologique. Couvrant une époque de 100 av. J.-C. à 125 ap. J.-C., le contenu desdites citernes implique que la majorité des terres cuites date des époques hellénistique et romaine. Seuls sept exemplaires peuvent être attribués aux époques archaïque et classique. Au-delà des contextes pergaméniens, S. Kielau inclut aussi bien les résultats provenant d'autres sites comme Myrina (particulièrement intéressant compte tenu de la proximité géographique du site) et Troie dont la chronologie est communément acceptée, ou encore Athènes et Priène. En outre, il évoque des méthodes stylistiques plus traditionnelles telles que l'analyse des coiffures féminines. Sa méthode de datation est prudente et transparente, ce qui n'est pas toujours le cas dans de telles études. Le chapitre 5 comporte le noyau de l'étude. L'auteur y présente une discussion iconographique et typologique du matériel coroplathique. Les représentations féminines dominent très largement le répertoire. On y retrouve en première place notamment les figurines représentant la Déesse mère Cybèle, suivie d'Aphrodite. Celle-ci incarne particulièrement bien l'aspect populaire de la coroplathie dans la mesure où l'on retrouve la déesse ornée de coiffures à la mode. Athéna et Artémis – dont le culte n'est pas attesté à Pergame – complètent le corpus des divinités féminines. Plus d'1/6 des fragments répertoriés peuvent être attribués à des draperies provenant vraisembla-

blement de figurines féminines. Parmi les divinités masculines, signalons Dionysos, Héraclès et Asclépios qui n'est étrangement représenté que sept fois, ce qui surprend vu l'importance de son culte à Pergame. Des figurines de guerriers, de comédiens et autres représentations masculines ainsi que des grotesques et des objets (boucliers, instruments de musique, cornes d'abondance) complètent ce riche corpus. Le chapitre 6 se penche sur des questions d'ordre technique telles que la production, l'établissement de séries, ou l'existence d'ateliers. On soulignera l'utilisation apparemment assez répandue de moules en plâtre, attestés non seulement par leur découverte mais aussi par des traces cuites (de petites perles) laissées sur l'épiderme de nombreuses terres cuites. Le chapitre 7 constitue le catalogue des 1.030 fragments choisis, accompagnés de courtes notices. Un index des termes et sujets traités ainsi que des résumés en anglais et turc complètent l'étude. Une banque de données est consultable en ligne sur le site web du Deutsches Archäologisches Institut (http://arachne.dainst.org/project/pergamischeforschungen17). On saluera certes la présence d'images complémentaires dans cette banque (revers, photos en couleurs, dessins), mais on se demandera pourquoi les milliers de fragments non retenus n'y figurent pas ; dès lors que l'étude se présente comme une base pour des recherches futures en matière de coroplathie pergaménienne, il eût été souhaitable d'y intégrer l'intégralité du corpus découvert. En définitive, l'étude de Sven Kielau peut être qualifiée d'exemplaire : elle fera date, non seulement dans l'analyse de la coroplathie de Pergame et de l'Asie Mineure, mais aussi, de manière plus générale, dans la recherche sur les figurines en terre cuite antiques. Laurent GORGERAT

Friedrich KRINZINGER & Peter RUGGENDORFER (Éd.), *Das Theater von Ephesos. Archäologischer Befund, Funde und Chronologie*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2017. 2 vol. brochés, XLII-541 p., X-473 pl. (847 fig.), 18 plans (dont 1 en portefeuille) (FORSCHUNGEN IN EPHESOS, II/1). Prix : 186 €. ISBN 978-3-7001-7590-2.

Repéré par Cyriaque d'Ancône dès 1446-1447, dessiné par R. Pococke durant son voyage de 1740, le théâtre d'Éphèse allait être en partie dégagé par J.T. Wood en 1866, puis, plus systématiquement, à partir de 1898 et durant cinq campagnes, par l'Institut archéologique autrichien ; s'ensuivit sa publication en 1912 : R. Heberdey, G. Niemann & W. Wilberg, *Das Theater in Ephesos* (*Forschungen in Ephesos*, II). Le développement d'un tourisme de masse, depuis une cinquantaine d'années, et la volonté des autorités turques de présenter, à diverses occasions, des spectacles dans le monument rendaient aujourd'hui nécessaire que l'on procédât à des consolidations et restaurations, à certains aménagements aussi pour éviter d'éventuels accidents de personnes ; compte tenu des travaux qui allaient avoir lieu, la possibilité s'offrait en même temps d'achever le dégagement de quelques secteurs qui étaient demeurés sous la masse de terre provenant de la destruction des maisons du flanc occidental du Panayırdağ par les tremblements de terre des III^e^ et IV^e^ siècles, et de procéder à différents sondages pour contrôler plusieurs points de chronologie ou de technique. Une commission *ad hoc* de l'Académie de Vienne fut créée en 1999 pour établir les grandes lignes d'un projet réalisable et piloter l'ensemble des opérations ; fouilles et

d'époque flavienne de Hawarte en Apamène (M. Wagner & D. Zielińska, *Last Masterpieces of Ancient Painters*, Varsovie, 2012), et de celui de Sidon, désormais localisé (J.-M. Saint-Jalm, « Vers la localisation du *mithraeum* de Sidon », *Topoi* 18.1 [2013], p. 295-313) et dont la statuaire conservée au Louvre a fait l'objet d'une restauration récente. Un bémol toutefois : la mise en contexte topographique du *mithraeum* de Césarée Maritime souffre gravement de l'absence de plan général des vestiges exhumés, les plans publiés dans ce volume se limitant aux carrés de fouille ouverts par l'équipe dans ce qui paraît être un désert urbain. Pour un plan des *horrea*, l'on se référera utilement à J. Patrich, « Warehouses and Granaries in Caesarea Maritima », dans A. Raban & K. G. Holum (Ed.), *Caesarea Maritima: A Retrospective After Two Millennia*, Leiden, 1996, p. 146-175, fig. 1 et 5. Et pour saisir l'insertion du complexe dans la grille urbaine d'époque romaine et son articulation sur les vestiges adjacents, on utilisera les éclairantes analyses de J. Patrich dans E. Stern (Ed.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, 5, Suppl. Vol., Jérusalem, 2008, p. 1676-1677 et le plan publié dans *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima* (2000), p. 4, fig. 3. Bref index. Laurent THOLBECQ

Achim LICHTENBERGER, *Terrakotten aus Beit Nattif. Eine Untersuchung zur religiösen Alltagspraxis im spätantiken Judäa*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol., XVI-299 p., 446 ill. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 7). Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-56884-3.

Ce beau volume sur les terres cuites découvertes à Beit Nattif (Judée) est le résultat de recherches menées par Achim Lichtenberger à Mayence et à Jérusalem. Il constitue essentiellement une présentation commentée d'un corpus limité d'artéfacts et d'un catalogue illustré (p. 17-185 ; 195-249), complété par une étude livrant des informations sur les contextes géographique, archéologique et chronologique, les techniques de fabrication, les ateliers de production, la typologie et une interprétation de ce corpus de figurines de terres cuites. Deux planches en couleur de bonne qualité en échelle 1:1 présentent les trois principaux groupes de figurines définissant le type « Beit Nattif » : femme, cavalier et oiseau/colombe. Comme entrée en matière, et avant d'aborder la combinaison de ces trois groupes, qui déterminera par la suite très essentiellement l'interprétation du corpus qui n'avait jusqu'ici été que partiellement publié (D. Baramki, « Two Roman Cisterns at Beit Nattīf », *Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine* 5, 1936, p. 3-10), l'auteur donne dans une introduction des informations de base sur les figurines de Beit Nattif comme leur localisation (mais l'échelle des cartes est trop petite), leur datation et leur valeur pour la classification de la population et la culture de la Judée après la révolte de Bar-Kokhba (132-135 après J.-C.). L'objectif principal de l'auteur est de contribuer au développement d'une nouvelle interprétation des pratiques quotidiennes non orthodoxes et non conformes d'une piété populaire qui s'écarte de la norme établie par des groupes rabbiniques ayant à l'époque une forte influence sur la production de textes. Seront ainsi particulièrement mis à l'épreuve les concepts de « paganisme » et de « judaïsme ». À travers et à l'aide de la confrontation annoncée des sources textuelles et matérielles, l'auteur remettra en question des approches historico-philosophiques qui propagent

des démarcations exclusives plutôt que des transitions culturelles. Du point de vue de chercheurs engagés dans l'art figuratif à petite échelle du Levant Sud, comme l'ont démontré depuis les années 1970 Othmar Keel et ses étudiants (voir notamment les ouvrages publiés dans la série *Orbis Biblicus et Orientalis* et *Orbis Biblicus et Orientalis. Series Archaeologica*), l'alignement critique du monde du texte et de la culture matérielle n'est pas une démarche inédite, mais elle n'a pas encore été appliquée à ce corpus précis et à la détermination de ses implications pour la compréhension de la structure démographique de la Judée impériale. Le lieu de la découverte de deux citernes contenant les terres cuites est le site de Beit Nattif, l'antique Bethletepha, situé au sud-ouest de Jérusalem, à la frontière de la Shéphélah (« les basses terres »). Le site a été mentionné par Pline et Josèphe comme capitale d'une toparchie judéenne. Plusieurs bassins (*miqwes*) et ossuaires ont été utilisés comme « marqueurs ethniques » et associés à une population juive, durant la période du Second Temple. L'expulsion de toute la population urbaine et rurale d'Aelia Capitolina suite aux événements de 135 doit être mise en doute, puisque déjà à la fin du IIe siècle, une communauté juive y est attestée. À partir de 200, Beit Nattif, étant assignée à la zone urbaine d'Éleutheropolis, appartenait à une région dans laquelle des juifs étaient semble-t-il *de iure* tolérés. Durant l'époque impériale, la présence d'une population romaine est également attestée à Beit Nattif, par des installations, des artéfacts funéraires et des inscriptions grecques comprenant des noms latins. D'une manière générale, la théorie traditionnelle selon laquelle il ne restait presque plus de juifs dans la région (M. Avi-Yonah, « Oriental Elements in the Art of Palestine in the Roman and Byzantine Periods », *Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine* 10 [1940], p. 105-151) n'est pas confirmée par l'archéologie. Des lampes à huile du type de Beit Nattif affichant une *menorah* témoignent même du contraire, alors même que les monnaies, par exemple de Diospolis, montrent un large spectre de dieux païens. Néanmoins, le profil ethnique de la région est difficile à déterminer et l'une des questions auxquelles l'auteur cherche à apporter une réponse sera : qui a acheté les terres cuites de Beit Nattif ? Les premières figurines et lampes à huile de Beit Nattif ont été découvertes par hasard en 1917 dans deux citernes adjacentes avant d'intégrer le commerce des antiquités. Ce n'est qu'en 1934 que des fouilles régulières ont été effectuées, dont les résultats, incluant une sélection des objets, ont été publiés en 1936 (*supra*). En raison de l'absence d'usure et d'un traitement incomplet, on peut supposer que ces lampes et ces figurines sont des déchets d'ateliers. Leur classification chronologique à la fin du IIIe et au début du IVe siècle peut être déterminée en fonction de la typologie des lampes à huile et des monnaies retrouvées dans les citernes, même si une chronologie absolue de ces objets ou une chronologie relative des citernes ne sont pas possibles (ainsi p. 8, mais *a contrario* p. 185 où l'auteur se réfère à Rosenthal-Hegginbottom pour une chronologie relative des citernes). De même, les terres cuites du type « Beit Nattif » trouvées ailleurs (Jérusalem, Megiddo, Gezer, Pella) ne permettent pas une datation plus précise. Très intéressante, l'observation que du total de 341 (p. 185) ou 342 (p. 8) fragments de figurines catalogués, près de 20 % du corpus proviendrait du même moule. Dans le cadre de sa recherche d'une définition précise de la composition de la population de la Judée à la fin de l'Antiquité, A. Lichtenberger examine également l'iconographie des lampes retrouvées dans les citernes de Beit Nattif. Il observe que la plupart d'entre elles présentent une

décoration non figurative (plus de 90 %) ; seuls très peu d'exemples affichent des animaux, notamment des oiseaux, ou des humains (gladiateurs). La découverte de deux lampes avec une *menorah* est frappante. L'auteur rappelle qu'à l'époque post-hasmonéenne-hérodienne, l'interdiction juive des images a été interprétée de façon beaucoup moins rigoureuse qu'auparavant ; cependant, des représentations païennes de dieux (comme par exemple à Gérasa aux Ier-IIe siècles) sont absentes du corpus des lampes de Beit Nattif. Néanmoins, il faut garder à l'esprit que la représentation artistique de symboles théologiques juifs en était encore à ses débuts et ne se développa pas avant le IVe siècle. En définitive, en ce qui concerne l'éventuel cercle de clients des lampes de Beit Nattif, l'auteur conclut que la présence de différents groupes, juifs et non juifs, ne peut être ni exclue ni prouvée. D'après les analyses pétrographiques de 13 échantillons, l'auteur conclut que les terres cuites et les lampes des deux citernes de Beit Nattif sont toutes fabriquées à partir de la même argile locale. Cette observation appuie l'hypothèse selon laquelle tous ces objets proviennent du même atelier. Aucun moule en argile destiné à la production des figurines n'a été retrouvé, mais la présence de moules en pierre calcaire destinés à la production des lampes à huile pourrait indiquer que les figurines étaient également fabriquées dans des moules en calcaire (cf. de tels moules attestés à Caesarea Maritima aux IVe-Ve siècles), ce qui expliquerait qu'aucun signe d'usure du moule (ce qui serait visible pour des moules en argile) ne peut être observé sur les figurines. De même, le style plutôt schématique des figurines pourrait s'expliquer par des modèles en calcaire ; par ailleurs, l'utilisation de terres cuites finies comme matrices n'a pas pu être prouvée. Les figurines du même type dans les deux citernes sont prises du même moule, elles appartiennent toutes, semble-t-il, à la même « génération ». La grande majorité des figurines sont façonnées dans un moule frontal, le verso étant habituellement formé à la main. Seules les colombes sont systématiquement prises de deux moules. Plusieurs outils en os découverts dans les citernes auraient pu être utilisés pour le post-traitement qui inclut l'addition de parties mineures modelées, le traçage des traits du visage et l'application, après cuisson, de peinture aux yeux, aux cheveux, au costume et à la peau. Sur quelques exemples, des restes d'engobe blanche ont été détectés. Néanmoins, l'impression d'ensemble est que le processus de production des terres cuites de Beit Nattif était inachevé, ce qui signifie que les citernes contiennent très probablement des déchets de production. La variété des types des figurines est assez grande. Pour les figurines féminines, l'auteur identifie huit types de base, avec variantes. À l'exception des 24 têtes féminines isolées qui sont difficiles à classer par rapport au reste du corps (et qu'on ne devrait pas appeler « type »), les types de base sont avant tout différenciés à l'aide de la position des mains : femme nue aux bras levés (24 fragments), type « pudica » (femme nue, la main droite saisit le sein gauche, la main gauche placée proche du pubis ; 18 fragments), type « gravida » (femme nue enceinte, les mains probablement placées sur le ventre ; 5 fragments) et type « kourotrophos » (femme allaitant un bébé ; 1 fragment). La classification des types « bloc » (féminin, semble-t-il ; 10 fragments sans tête), « debout, indéterminé » (femme nue se tenant debout ; 48 fragments) et « cadre architectural, indéterminé » (8 fragments) comporte plusieurs incertitudes : ils n'affichent pas de contours féminins au sens propre du terme (« bloc »), les genoux légèrement pliés renvoient plutôt à une femme assise ou appuyée contre un siège (« debout, indéterminé ») et les fragments d'édicule

ne montrent qu'une seule fois des pieds de femme (« cadre architectural, indéterminé »). Dans ce dernier cas, pour son interprétation de « la déesse dans son sanctuaire », l'auteur passe à des exemples attestés en Jordanie (la fig. 15 d'une « *Jordantalplakette* » n'est pas pertinente) et soupçonne une préférence locale pour ce motif traditionnel. Étonnant est le choix de l'exemple de figurine pilier judéenne (Judean Pillar Figurine/JPF, c. 700 av. J.-C., p. 33), les deux mains placées au niveau de l'estomac, pour illustrer le type « pudica », ce qui est peu pertinent (ajoutons en note de lecture, que la femme du type « pudica » assise dans un édicule n'appartient pas au type le plus attesté à Beit Nattif ; par ailleurs, la pièce a été restaurée et provient du marché de l'art ; p. 33-35, n. 40). Mais le lecteur comprendra plus tard la raison de cette association voulue. Pour les figurines masculines, l'auteur présente six types dont la majorité sont des cavaliers dirigés vers la droite (48 fragments ; la reproduction de la fig. 24, un cavalier judéen, façonné à la main en ronde bosse, datant de c. 700 av. J.-C., de nouveau, laisse la critique perplexe, mais voir ci-dessus). Une figurine de cheval brisé semble renvoyer au motif rare d'un cavalier se tenant debout à côté de son cheval (cf. AO 3090 Louvre). D'autres types attestés sont le cavalier montant un oiseau (2 fragments), l'homme au bouclier (2 fragments), 11 fragments de jambes avec ourlet en vague et 13 têtes d'hommes, de plus des têtes à boucle latérale (3 fragments), des têtes indéterminées (4 fragments), des mains (3 fragments) et des pieds/jambes (3 fragments). De 54 autres terres cuites, seules de petites ou plus grandes parties de la base et du verso sont conservées. Le corpus de Beit Nattif contient également des figurines zoomorphes : des oiseaux, tirés de deux moules, interprétés comme colombes (19 fragments), un bœuf, un chien, un félidé, la tête et la patte d'un dromadaire (?) et deux fragments d'animaux indéterminés. Enfin, l'auteur clôt le catalogue des terres cuites trouvées dans les citernes de Beit Nattif par une trentaine de fragments très difficiles à déterminer. La grande majorité des 341 entrées de catalogue est inédite. Les photos en noir et blanc sont de bonne qualité, mais devraient impérativement être complétées par une version en ligne afin que la communauté des chercheurs puisse participer à une identification plus précise de certains fragments et utiliser ce matériau pour de plus amples recherches. Les dessins joints, grisâtres avec contraste minimal, sont peu utiles. En raison de l'absence d'identité de moules entre les deux citernes, les déchets de l'atelier (s'il s'agit vraiment d'un seul atelier) semblent être entrés dans les citernes à des moments différents. À l'aide des monnaies, l'auteur date le contenu de la citerne I à la fin du III^e^ s. et celui de la citerne II au début du IV^e^ siècle (p. 185, mais voir les p. 7-8 où il hésite à assigner une date aux citernes). En ce qui concerne la quantité totale des originaux trouvés, il convient de noter qu'à cause de leur forte fragmentation, le nombre des artéfacts dont les 341 fragments proviennent n'est pas clair ; une estimation prudente pourrait suggérer entre 60 et 100 pièces. Les huit pages (p. 187-194) sur la composition et le style des terres cuites trouvées à Beit Nattif ne convainquent pas. Le moindre mal est que l'auteur utilise les désignations de « figure », « figurine » et « statuette » sans aucun souci de définir sa terminologie. Il montre également son peu d'expérience en mettant en relation et comparant les détails de posture, de proportions corporelles, de visage, de coiffure, de parure, etc. de manière complètement indifférenciée sur des matériaux et des types de supports distincts, attestés à travers tout le monde antique et dans des époques éloignées, et cela sans fondement théorique. L'argumentation de l'auteur est

avant tout orientée vers la fidélité au détail exact ou réaliste et à la tradition connue par d'autres représentations ailleurs : il ne se pose pas la question de l'expressivité de la représentation spécifique et « inhabituelle » des figurines de Beit Nattif. À la place d'une *Scheitelzopffrisur* qui afficherait plutôt un rouleau tressé que deux nœuds sur la tête, la critique propose d'identifier la coiffure particulière des figurines féminines de Beit Nattif avec une *Scheitelknotenfrisur* aux boucles (ou tresses repliées) latérales (voir M. Gkikaki, *Die weiblichen Frisuren auf den Münzen und in der Grossplastik der klassischen und hellenistischen Zeit. Typen und Ikonologie*, 2014 ; cf. *AC* 84 [2015], p. 499-500). – L'ouvrage est complété par un catalogue de deux groupes de terres cuites du type « Beit Nattif », c'est-à-dire (a) 24 figurines provenant des fouilles en Cis- et en Transjordanie (p. 195-212) dont deux reproduites seulement par des dessins et quatre sans illustrations (leur publication est en préparation). La provenance de la figurine presque complète aux bras levés (p. 210-211, Inv. Nr. 3100) conservée au musée Dar as-Saraya à Irbid en Jordanie est inconnue (elle n'appartient donc pas au groupe 1) ; le verso modelé de la figurine complète RN 90239 découverte à Pella (p. 212-213) montre que la femme représentée ne se tient pas debout, mais est assise ou appuyée contre un siège (voir ci-dessus et les p. 215, 219, 230, 246 et 249). Le second groupe se compose de 44 figurines conservées dans des musées en Israël (à Haifa, Jerusalem, Tel Aviv), aux États-Unis (Semitic Museum Harvard University), en France (Louvre) et au Canada (Royal Ontario Museum) dont la majorité est dans un très bon état et montre même encore des restes de peinture ; elles proviennent toutes du marché de l'art ou ont été acquises directement auprès de collectionneurs. Dans de nombreux cas, les figurines des groupes (a) et (b) affichent des détails intéressants, non attestés ou seulement indiqués de manière très rudimentaire dans le corpus des deux citernes à Beit Nattif. Ceci s'applique par exemple au type « kourotrophos » (p. 212-213), à la « danseuse » habillée et tenant un hochet (Israel Museum 69.27.567, p. 220) et à la « gravida » mettant les mains sur les hanches ou les plaçant sur le ventre (p. 230, 246 et 249). Certes, les figurines du groupe (b) doivent nécessairement être mises en valeur, mais citées uniquement sous réserve de déclaration de leur provenance inconnue. Que l'auteur n'hésite pas à évaluer des artefacts acquis au marché se manifeste dans sa présentation d'objets comparatifs du musée Bible+Orient à Fribourg en Suisse (p. 33, 90 et 155) ; selon les normes internationales, il conviendrait d'indiquer qu'ils sont d'origine inconnue. L'observation de variations de style entre les terres cuites des citernes et d'ailleurs, et les différences des qualités d'argile confirmées par les analyses pétrographiques n'impliquent pas nécessairement l'existence de plusieurs ateliers. Un seul atelier peut utiliser différentes qualités d'argile de même que plusieurs ateliers peuvent travailler avec la même qualité d'argile. En plus, un seul atelier qui produit sur une certaine période de temps peut changer la composition de l'argile utilisé et modifier des détails de style dans sa production. Ainsi, il est généralement supposé que les lampes à huile du type « Beit Nattif » proviennent de plusieurs ateliers en Judée du Sud ; et il pourrait en être de même pour les figurines... Mais après avoir examiné diverses possibilités, l'auteur conclut finalement, sur base d'une argumentation assez vague, à l'existence d'un seul atelier pour toutes les terres cuites du type « Beit Nattif » (p. 252). Aussi incertaine en principe que leur production dans un atelier unique, est la fonction des terres cuites du type « Beit Nattif ». Les figurines anthropo- et zoomorphes ont uniquement été

découvertes dans des maisons privées et des tombes, et jamais dans des sanctuaires. Elles ont toutes un support et étaient destinées à être placées debout, deux figurines disposant de trous semble-t-il pour être suspendues. De ces contextes, l'auteur conclut que ces objets ont une fonction religieuse ou magique dans le domaine privé. En application de cette conclusion, il réduit toutes les figurines bien variées de son catalogue aux types « femme nue », « cavalier » et « colombe » et rejoint du même coup les modèles d'interprétation de W. Helck, *Betrachtungen zur grossen Göttin und den ihr verbundenen Gottheiten*, Religion und Kultur der alten Mittelmeerwelt in Parallelforschungen 2, München, 1971 et de S. Böhm, *Die 'nackte Göttin'. Zur Ikonographie und Deutung unbekleideter weiblicher Figuren in der frühgriechischen Kunst*, Mainz, 1990 : la représentation de la femme nue mise dans un édicule ou sur un support est l'icône de la Déesse nue proche-orientale. L'auteur admet, au moins, que pour la femme aux bras levés, qu'il considère comme musicienne – je pense qu'il vaudrait mieux l'interpréter comme danseuse –, une interprétation comme déesse est difficile. En réalité, il me semble que ces femmes aux bras levés et les femmes enceintes ne sont pas nécessairement liées à des êtres divins, mais elles produisent une *efficacy*, c'est-à-dire elles servent de médiateurs entre les gens ayant une préoccupation particulière et le divin (cf. D. Frankfurter, « Terracotta Figurines and Popular Religion in Late Antique Egypt: Issues of Continuity and 'Survival' », dans G. Tallet & C. Zivie-Coche (Ed.), *Le myrte & la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand*, Montpellier, 2014, p. 129-141 ; R. Hunziker-Rodewald, « Conception, grossesse et accouchement. L'enchantement des figurines du Levant Sud à l'âge du fer », dans S. Donnat, R. Hunziker-Rodewald & I. Weygand (Ed.), « *Figurines féminines nues* ». *Néolithique – IV^e siècle ap. J.-C. Proche-Orient, Égypte, Nubie, Méditerranée orientale, Asie centrale. Actes du colloque international Strasbourg, 25-26 juin 2015*, Paris, sous presse, p. 241-255). A. Lichtenberger consacre deux des quatre derniers chapitres de son ouvrage à l'iconographie de la déesse nue proche-orientale associée au cavalier et à la colombe, notamment en Judée de l'Âge du Fer (p. 257-259, 261-262). Mais il est loin de discuter des détails iconographiques au sens propre du terme, sa présentation ne consistant qu'en un enchaînement de citations de chercheurs qui depuis 1920 observèrent la présence, entre autres, de la colombe, du cavalier et de la femme nue dès l'Âge du Bronze jusqu'à l'époque impériale romaine dans les cultures balkaniques, anatoliennes et syro-palestiniennes. En postulant des coutumes proche-orientales largement répandues et des pratiques locales qui en découlaient, sans préciser les détails concernant le corpus étudié ici, l'auteur n'apporte rien à la discussion et ne reflète que superficiellement une position comparative traditionnelle du XX^e siècle. C'est particulièrement vrai de remarques relatives à Ashéra, dans lesquelles il renvoie à une piété familiale judéenne impliquant la « Déesse nue » et les figurines pilier judéennes (cf. p. 33 ; la forme asexuée du pilier et la peinture de beaucoup de ses figurines indiquent qu'elles n'ont très probablement pas été présentées nues) sans se référer aux approches les plus récentes du sujet (cf. E. Darby, *Interpreting Judean Pillar Figurines. Gender and Empire in Judean Apotropaic Ritual*, Tübingen, 2014). Vers la fin du volume, l'auteur revient à la question de la clientèle des producteurs des terres cuites de Beit Nattif. Sur la base d'une citation rabbinique, il conclut que l'atelier concerné peut avoir produit des lampes à huile et des terres cuites pour des juifs et des païens. Pour les clients juifs,

qui après 135 n'ont probablement jamais complètement disparu du pays, l'auteur s'appuie sur le phénomène de la *longue durée*, c'est-à-dire une hypothèse de 1000 ans de continuité entre les figurines des VIII^e^-VII^e^ siècles av. n.è. et celles de Beit Nattif. Sans pouvoir retracer la chaîne de la culture matérielle depuis l'Âge du Fer jusqu'à la fin de l'Antiquité, il postule une « ré-orientalisation » de l'Antiquité tardive, dont les porteurs ne peuvent pas être identifiés hors de tout doute comme juifs ou comme païens. Au moins, les figurines de Beit Nattif montrent, d'une part, la parenté des pratiques juives avec celles de l'environnement païen et indiquent, d'autre part, pour le judaïsme de l'Antiquité tardive, la large gamme de pratiques religieuses. Le volume se clôture par un résumé en anglais, une bibliographie et plusieurs *indices*. Il sera considéré, malgré les faiblesses relevées ici, comme un ouvrage de référence sur le corpus des figurines de Beit Nattif. Nos félicitations !

Régine HUNZIKER-RODEWALD

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *The Archaeology and History of Jerash. 110 Years of Excavations*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XX-277 p., 254 ill. n./b. (JERASH PAPERS, 1). Prix : 130 € + taxes. ISBN 978-2-503-57820-0.

En marge de leurs travaux menés entre 2011 et 2016 à Jérash, Jordanie (voir *AC* 87 [201]8, p. 674-675), et dans la lignée des deux volumes du *Jerash Archaeological Project* édités par F. Zayadine en 1986 et 1989, A. Lichtenberger et R. Raja publient un utile ouvrage, premier d'une nouvelle collection, réunissant une quinzaine de contributions dues à la fois aux vétérans de l'archéologie de la ville et à une jeune génération de chercheurs. C'est là une excellente initiative. Le volume apporte en effet son lot de nouveautés, qu'il s'agisse de dossiers anciennement ouverts (*macellum*, temples de Zeus et d'Artémis) ou de travaux plus récents (thermes de l'est, quartier nord-ouest et quartier sud-ouest tout nouvellement exploré). Curieusement, les éditeurs ont cru bon de présenter les communications par ordre alphabétique d'auteur, ce qui est absurde, au lieu de leur préférer une présentation chronologique ou thématique. La lecture du volume en est inutilement perturbée. On en présentera ici les résultats les plus saillants en respectant un ordre logique. Deux communications posent le contexte : Eva Mortensen livre un minutieux inventaire des voyageurs qui visitèrent Jérash avant la Première Guerre mondiale et des archives graphiques et photographiques produites alors (p. 167-186) ; il comprend de nombreuses nouveautés que l'on se réjouit de voir traitées en détail dans le second volume annoncé de la collection. De son côté, David D. Boyer présente (p. 59-86), dans le sillage des travaux du regretté Jean Sapin (1930-2015), ce qui constitue sans doute la première analyse géomorphologique approfondie du territoire proche de la ville (dans un rayon de 5 km). L'article comprend une remarquable étude de l'occupation de la région, du Paléolithique au XIX^e^ s., essentiellement axée sur la gestion de l'eau, y compris par aqueducs pour la période romaine. Particulièrement neuve également, l'étude de l'érosion accélérée des sols et celle des glissements de terrain qui ont altéré la topographie de la ville et de ses alentours, aux V^e^, VI^e^ et VII^e^ siècles. Mis à part une présentation par M. al-Nahar du site néolithique de Tell Abu Suwwan (p. 7-14), les

« ce récit, j'ai choisi de l'écrire au présent », pour « redonner au lecteur le regard et la perception qu'avaient alors les Romains de leur histoire urbaine dont […] ils ne connaissaient pas l'évolution future » (p. 29). Quant à la méthode, il s'appuie sur les dernières recherches dans les divers domaines étudiés, il ne rappelle pas toutes les discussions, toutes les polémiques d'experts, sauf quand il est impossible de trancher. Bref, il se concentre sur ce qui est le moins conjectural. L'auteur fait également appel à l'étymologie, et analyse, pour les premiers siècles, les légendes de la fondation de Rome, pour les confronter aux dernières découvertes de l'archéologie. Le début de l'ouvrage présente douze cartes de Rome, du site avant la fondation jusqu'au parcours du triomphe, en passant par les différents forums. À part la belle couverture, des reproductions de pièces de monnaie et une photo en noir et blanc, on regrettera l'absence d'illustrations. Car ce magnifique ouvrage s'adresse en effet à un public non érudit, comme le montrent les notes renvoyées en fin de volume, les citations grecques et latines données en traduction dans le texte, ainsi que la maison d'édition. Il s'agit néanmoins d'une vulgarisation de haut vol, destinée à des lecteurs lettrés et amateurs éclairés de l'histoire de Rome. Une chronologie assez détaillée de l'histoire de Rome précède un index général en fin de volume. Un seul défaut mineur, à mon sens : l'orientation bibliographique ne liste pas les ouvrages utilisés et cités par l'auteur, mais propose des lectures complémentaires pour approfondir certains thèmes abordés dans le livre. En résumé, voilà un livre-monument consacré aux monuments de Rome, qui retrace l'histoire de l'*Vrbs* avec brio. Élie BORZA

Daniel J. GARGOLA, *The Shape of the Roman Order. The Republic and its Spaces*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017. 1 vol. relié, XIV-289 p. (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 45 $. ISBN 978-1-4696-3182-0.

Toute société structure le temps et l'espace selon des critères historiques qui ne sont pas anodins mais liés aux conceptions religieuses, sociales et politiques qu'elle se fait de l'ordre du monde. Rome ne fait pas exception. Qu'elles soient littéraires, documentaires ou archéologiques, les sources qui nous renseignent sur la société et la vie publique de l'époque républicaine mettent en scène des séries d'oppositions spatiales : *domi* par rapport à *militiae*, l'*urbs* vis-à-vis de l'*ager* (ou des *agri*), de l'*Italia*, des *prouinciae*, et même, pour finir, de l'*orbis*. Ces couples structuraient la vision que les anciens avaient de Rome et de son empire. L'ambition de D. J. Gargola est d'identifier chacune de ces sphères, d'en découvrir les origines, de les expliquer en les situant dans leur contexte, et de proposer un schéma interprétatif cohérent de leur imbrication. Le chapitre I, « Representing the *Res publica* » (p. 12-43), est consacré, en guise de préambule, à la vision de la cité romaine par les anciens. Polybe, Cicéron, Varron, les plus anciens jurisconsultes, Tite-Live surtout, présentent l'histoire de Rome et de ses institutions comme un continuum immuable, transcendant les hommes qui les faisaient, et centré sur la Ville et le sénat. Pour présenter ce tableau, les auteurs de la fin de la République ont utilisé l'annalistique, le savoir conservé dans les livres sacerdotaux, des traditions orales perdues, documents dont les traces sont perceptibles dès les IV^e^-III^e^ s. : les principales catégories qui structuraient la vision de Rome, droits

sacré, privé, « public », étaient alors déjà en place. Le chapitre II, « Rome, its Magistrates and its Empire » (p. 44-82), aborde les rapports entretenus par la Ville avec ses dépendances. Le mandat des magistrats, en premier lieu les consuls, était étroitement lié à Rome, où les retenaient diverses cérémonies en des lieux signifiants. L'entrée en charge solennelle, chaque année, des magistrats, était un élément supplémentaire en ce sens, qui trouvera son apogée dans le confinement de la magistrature dans la Ville avec la *lex Pompeia* de 52, puis avec l'Empire, au profit de la promagistrature et surtout d'un fonctionnariat équestre. Les activités militaires étaient les seuls événements d'ampleur hors de Rome qui étaient jugés dignes d'intérêt. Encore étaient-ils en quelque sorte annexés à la ville par les triomphes qui s'y célébraient et les monuments qui les y commémoraient. Ce tropisme est également visible dans le processus de colonisation et son corollaire, la construction des grandes voies qui les reliaient à Rome : ces dernières devaient faciliter l'accès et le départ de la Ville et étaient sécurisées par des colonies. La disposition radiale des routes trahit la vision qu'avaient les élites romaines de leur pouvoir et de leurs dépendances : des cités et des peuples vaincus/assujettis, alliés, amis, et reliés à Rome. Les conclusions tirées de l'analyse des *prouinciae*, que l'on ne peut que partiellement définir avant Auguste comme des espaces délimités, renforcent ce sentiment d'indétermination géographique de l'*imperium*. Cependant, un niveau intermédiaire existait entre l'*urbs* et le reste du monde : l'Italie. Dans le chapitre III, « Rome and its Italy » (p. 83-118), sont donc abordées les différentes modalités de la relation qui unissait Rome à la péninsule. Étudiant historiquement l'apparition et le développement du concept d'*Italia*, perceptible dès la première moitié du IIIe s., l'auteur se penche sur les différents statuts de ses habitants, citoyens, Latins, alliés, qui étaient perçus comme un tout vis-à-vis de l'extérieur. Pourtant, force est de constater que les magistrats agissaient moins dans cet espace qu'à Rome. La seule exception relative est constituée par le Latium, où l'établissement des tribus rurales, mais aussi la construction d'aqueducs et de routes, partant toutes de Rome – fait significatif –, témoignent d'un sentiment de sécurité et d'appropriation. Néanmoins, la présence administrative de l'État romain se faisait sentir dans toute l'Italie : passage des magistrats, envois de lettres, édits, lois et sénatus-consultes, commissions coloniales et agraires, *locationes* censoriales. Les prodiges acceptés et expiés constituent également un indice des conceptions romaines de l'espace : si la ville et le Latium regroupent près de la moitié d'entre eux, toutes les régions de la péninsule, et des communautés de tous types (colonies citoyennes et latines, villes alliés) sont concernées. Il est à noter que ces prodiges étaient expiés à Rome pour l'immense majorité d'entre eux. De la même façon, le *census* et le *dilectus* fournissent des éléments allant dans le même sens : si une certaine autonomie locale existait pour le recensement et la conscription des Latins et des alliés, les citoyens étaient tenus de se rendre à Rome pour ces opérations jusqu'au Ier s. av. J.-C. Sont ainsi repérées trois zones primordiales, par ordre d'importance, dans les conceptions romaines de l'espace : la ville et ses environs immédiats, le Latium, le reste de l'Italie. Le chapitre IV, « The Augurs and their Spaces » (p. 119-153), constitue le cœur de l'argumentaire de D. J. Gargola. La centralité de Rome se mesure également à l'action des augures. Le collège y avait rituellement délimité l'*urbs*, contrôlait les auspices, étroitement liés à cet espace, qui permettaient aux magistrats d'agir non seulement dans la ville, mais

aussi à l'extérieur. La limite entre les deux était constituée par le *pomoerium*, qui divisait l'exercice de l'*imperium* entre sphère *domi* et *militiae*. L'auteur prend donc position pour une délimitation spatiale et non fonctionnelle des deux domaines où prenait place l'action des magistrats. Surtout, il suppose une intervention des augures dans la formation du concept d'*Italia* aux IV^e^-III^e^ s. au plus tard : il interprète la typologie auspiciale des *agri* transmise par Varron (*L. l.*, V, 33) comme un ensemble d'espaces délimités de plus en plus loin de Rome, et structurant la péninsule. Les augures définirent donc une série de zones, *templa*, *pomoerium*, *agri*, dans une hiérarchie ascendante au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la ville : l'intérieur de chacune de ces zones était privilégié par rapport à l'extérieur. Les applications concrètes de cet axiome font l'objet du chapitre suivant « Sciences of the Center » (p. 154-186) : les temples, les colonies, les camps militaires, avaient tous un centre valorisé, et étaient clairement distingués de l'extérieur. Ils étaient structurés selon deux axes, Nord-Sud et Est-Ouest, comme c'était également le cas de l'ensemble formé par la curie, le *comitium* et les rostres. Les conceptions spatiales romaines sont visibles dans le plan de plusieurs colonies (Ostie, Minturnes, Pyrgi), et ont été utilisées pour la réorganisation de villes existantes, comme à Bantia. Elles sont également à la base de l'organisation du camp légionnaire décrit par Polybe. Ces centres étaient destinés à accueillir certaines activités, analogues à celles qui se déroulaient à Rome. Enfin, le chapitre VI, « Laws, Decrees, Edicts, and their Spaces », s'attarde sur la façon dont ces différents textes normatifs étaient inscrits dans l'espace dominé par Rome. Notamment, l'emphase était mise sur les actions des magistrats et du sénat, qui étaient spatialement délimitées. Dans un parallèle avec le travail des augures, l'auteur constate que les autorités romaines structuraient hiérarchiquement l'espace qu'elles gouvernaient, avec une série de zones d'importance décroissante partant de la ville jusqu'aux provinces, avec l'Italie, elle-même subdivisée, formant dans son ensemble un espace intermédiaire intimement lié à Rome. D. J. Gargola conclut son ouvrage en mettant l'accent sur l'action des augures. Leur discipline, qui créa les procédures permettant aux magistrats d'agir dans et hors de la ville, était fondée sur la définition rituelle d'espaces imbriqués et hiérarchiquement ordonnés. Cette conception, qui réservait à Rome une place centrale, était également celle des élites romaines, qui concevaient leur empire moins comme un territoire soumis que comme un ensemble de zones reliées à la ville et différenciées selon leur proximité et leur nature. L'auteur a croisé avec bonheur textes littéraires, sources documentaires et données archéologiques, dans une approche multidisciplinaire qui tient compte des derniers résultats de la recherche. Ce faisant, il apporte une contribution précieuse aux études actuelles sur les rapports entre centre et périphéries dans l'Antiquité. De ce point de vue, on ne peut que saluer cet ouvrage qui expose le cadre théorique de la façon dont la Rome républicaine percevait son environnement.

Grégory IOANNIDOPOULOS

Annette HAUG & Patric-Alexander KREUZ (Ed.), *Stadterfahrung als Sinneserfahrung in der römischen Kaiserzeit*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. relié, 15,6 x 23,5 cm, XXI-303 p., 57 ill. n./b., 8 ill. couleur (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 2). Prix : 90 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56216-2.

à l'aide des textes littéraires et épigraphiques, latins ou grecs, la gestion et la perception des secteurs en ruines dans les villes romaines à l'époque impériale. Elsa-Maria Tschäpe, *Das grosse Laufen. Körperlich-sinnliche Wahrnehmung der Grossstadt von Horaz bis Juvenal,* p. 197-221, analyse à travers le thème de la densité du trafic à Rome, agglomération devant avoisiner le million d'habitants au cours du dernier tiers du IIe s. ap. J.-C., la perception sensorielle de la grande ville dans les textes d'Horace, de Martial et de Juvénal. Kristoph Jürgens, *Städtische Wahrnehmungsbereiche im Fest. Die Leukophryena in Magnesia am Mäander in der Kaiserzeit*, p. 223-246, prend comme exemple la procession en l'honneur d'Artémis Leukophryena à Magnésie du Méandre et son impression sur les sens lors d'une expérience religieuse vécue dans un cadre spatio-temporel déterminé. Axel Gering, *Brüche in der Stadtwahrnehmung. Bauten und Bildausstattung des Forums von Ostia im Wandel*, p. 247-266, oppose le paysage bâti et monumental du forum d'Ostie au début de l'époque impériale et à la fin de l'Antiquité et en tire les conclusions sur l'évolution de l'impression produite sur les passants. Ursula Quatember, *Eine Stadt der Sinne ? Sensuelle Wahrnehmung im Ephesos der römischen Kaiserzeit*, p. 267-293), article dont il existe une traduction française intégrale d'Anne-Laure Vignaux dans *Trivium* 27, 2017, en ligne <http://journals.openedition.org.janus.biu.sorbonne.fr/trivium/5597>), traite l'exemple d'Éphèse, l'une des villes les plus populeuses du bassin méditerranéen à l'époque romaine et aussi l'une des mieux documentées par les différents types de sources, et souligne à la fois la difficulté épistémologique d'une reconstitution précise des diverses perceptions sensorielles et l'importance de la thématique pour les études sur l'Antiquité. En guise de conclusion, pour appréhender les perceptions sensorielles dans les villes antiques, les éditeurs A. Haug et P.-A. Kreuz, *Perspectives of research into sensory perception of the city*, p. 295-300, proposent quatre critères d'analyse : la caractérisation des modes de perception sensorielle dans l'Antiquité, les niveaux de discours qui transmettent les expériences, la prise en compte du rang social du flâneur, la remise en perspective historique des expériences sensorielles vécues. L'illustration, constituée de plans et de photos en noir et blanc, inégalement réparties entre les contributions, est intégrée dans le texte mais un cahier de douze planches en couleurs est inséré au début du volume, après le sommaire et la liste des planches et des figures. À la fin de l'ouvrage, un triple index, noms géographiques, écrivains grecs et latins d'époque romaine et auteurs modernes facilite la consultation de ce livre qui ne peut qu'ouvrir de nouvelles pistes aux chercheurs pour l'exploration des villes du monde romain. Michel MOLIN

Christophe BURGEON, *Domitien : un empereur controversé*. Louvain-La-Neuve, Academia, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 24 cm, 190 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-8061-0373-4.

L'auteur s'était déjà fait connaître par plusieurs monographies et articles traitant des guerres puniques et des valeurs romaines. Cette fois, notre historien s'emploie à débusquer « le véritable Domitien… homme mystérieux dont la personnalité était multiple ». Soulignant que la dernière étude en langue française consacrée au personnage remonte à 1893, Burgeon relève d'emblée la coexistence à son propos, chez les

auteurs anciens, de deux opinions antinomiques. D'un côté, Pline le Jeune, Tacite, Juvénal et Suétone, qui dressent le portrait d'un « monstre pervers, narcissique et paranoïaque », mais il est fort probable que ce portrait d'épouvante servait le dessein de mettre en valeur, par contraste, les premiers Antonins. D'un autre côté, Silius Italicus, Stace, Martial et Flavius Josèphe, fervents partisans, voire panégyristes de l'empereur, mais qui, à l'exception du dernier, étaient des poètes, non des historiens, et, surtout, qui ont écrit durant le règne de Domitien, lequel, et sur ce point les avis convergent, n'était pas homme à supporter la contradiction ou le défi. Dès lors, clairement, l'approche purement littéraire ne saurait suffire. Aussi, décidé à jeter « un regard neuf et intègre » sur la vie de Domitien et, plus spécialement, sur son activité politico-militaire, Burgeon en appelle également aux sources épigraphiques et numismatiques. Or, reconstituer le règne de cet empereur, savoir la suite circonstanciée des événements qui le constituent, s'avère une tâche d'autant plus complexe que ledit empereur a fait l'objet d'une *damnatio memoriae,* peine radicale consistant à effacer tous les souvenirs du défunt : destruction des statues, martelage des inscriptions, censure littéraire (Plutarque, Pline le Jeune). Le travail de l'auteur, minutieux, est subdivisé en 23 sections, chacune abordant une thématique particulière. À titre d'exemples, citons l'administration, la restauration de la religion romaine traditionnelle, la restauration de la moralité, l'armée, les diverses guerres menées sur le Rhin et le Danube, les conspirations, la persécution des philosophes. Et la conclusion de Burgeon se veut nuancée : pas plus que les autres empereurs, Domitien n'a été « sanguinaire ou souillé par la luxure ». Plusieurs points positifs peuvent même être portés à son crédit : soucieux de la cohésion de l'Empire, il fut bon administrateur, dota Rome d'une justice et d'une administration régulières, tenta de restaurer les valeurs ancestrales, les bonnes mœurs, et il défendit la religion traditionnelle contre les nouvelles croyances, notamment le christianisme. « Sous son règne, Rome fut brillante : provinces prospères, conditions économiques de l'Italie améliorées, frontières renforcées (p. 172) ». À son débit, il convient d'inscrire qu'il ne parvint pas à restaurer les finances de l'État et que sa nature, tout à la fois tourmentée et narcissique, le poussa à nombre d'actes d'une grande cruauté. Sans doute, cette biographie, alerte et agréablement rédigée, ne clôturera-t-elle pas le débat, mais reconnaissons-lui le grand mérite de s'inscrire dans le droit fil de ce courant d'études scrupuleuses aboutissant à une certaine réhabilitation de grands personnages qu'une tradition historique, séculaire, voire millénaire, condamnait sans plus ample informé.

Huguette JONES

Tiziana CARBONI, *La parola scritta al servizio dell'imperatore e dell'impero : l'*Ab epistulis *e l'*A libellis *nel II secolo D. C.* Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 2017. 1 vol. 16 x 22,5 cm, 289 p. (ANTIQUITAS I. ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 70). Prix : 73 €. ISBN 978-3-7749-4078-9.

Ce livre, qui est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Cagliari en 2016, a un dessein ambitieux, celui de renouveler le dossier des *ab epistulis* et des *a libellis* pendant une période qui va du règne d'Hadrien à celui de Sévère Alexandre. Il ne se limite en effet pas à une recherche

et G. Rosada dans leur étude du bassin de Tyana en Cappadoce, mais aussi par P. L. Dall'Aglio, C. Franceschelli, O. Nesci, L. Pellegrini et D. Savelli dans leur étude du réseau hydraulique de la ville d'Ostra. Là où les données archéologiques étaient difficiles à exploiter, l'examen géomorphologique de la région a permis de comprendre les choix opérés pour l'approvisionnement en eau de la ville ainsi que pour l'évacuation des eaux usées. Mais surtout, cette étude prouve également la très bonne connaissance de leur environnement qu'avaient les Romains. En dépit de ses quelques faiblesses, ce genre d'initiative, en multipliant les points de vue et les cas d'étude, nous offre donc un aperçu bienvenu de l'état des connaissances et des recherches en cours sur l'*aqua publica* dans le monde romain. Hélène GLOGOWSKI

Dylan Kelby ROGERS, *Water Culture in Roman Society*. Leiden – Boston, Brill, 2018. 1 vol. broché, XII-118 p. (BRILL RESEARCH PERSPECTIVES – ANCIENT HISTORY, 1). Prix : 70 €. ISBN 978-90-04-36894-1.

La collection *Brill Research Perspectives* a pour objectif de publier de longs articles, validés par un processus de *peer-review*, qui présentent un état de la recherche. La publication se fait au format papier et en ligne, ce qui permet aux auteurs d'actualiser leur bibliographie et leur analyse. Au sein de la collection, ce volume est le premier de la série *Ancient History* qui englobera l'ensemble du monde gréco-romain, de la Méditerranée à l'Europe et jusqu'au Proche-Orient, entre Âge du Bronze et Antiquité tardive. Disons d'emblée qu'il est difficile de rendre compte de l'ouvrage puisque ce fascicule, selon la ligne éditoriale, constitue lui-même une étude historiographique. D. Rogers inscrit son travail dans la lignée d'autres volumes consacrés à l'eau dans le monde antique (R. Tölle-Kastenbein, A. Malissard, B. A. Robinson, H. Fahlbusch) et définit (p. 3-4) la « culture de l'eau » qu'il entend étudier comme « un ensemble de pratiques qui expriment et façonnent la perception de la place d'une société dans l'ordre naturel, par rapport aux autres sociétés et à ses propres membres ». Les sections de l'ouvrage traitent successivement des sources écrites – littéraires et juridiques –, des sources archéologiques, des tendances et des diversités régionales, avant de conclure et de défendre la nécessaire approche holistique qui s'est développée récemment et doit être encouragée dans les études futures consacrées à l'eau. En se fondant sur les sources littéraires (Vitruve, Sénèque, Pline l'Ancien, Frontin), D. Rogers rappelle ce que les Romains considéraient comme une eau « bonne » ou « mauvaise » et les connaissances qu'ils avaient sur les propriétés physiques, techniques et thérapeutiques des eaux. Un autre aspect intéresse la gestion de l'eau. Après un rappel des méthodes employées et des débats modernes sur la question de la gestion des ressources hydrauliques, D. Rogers mentionne deux administrateurs essentiels : le responsable du Tibre et plus tard des égouts de Rome, et le *curator aquarum* qui gérait la distribution de l'eau dans la ville. La discussion rappelle les fonctions de ce dernier et les problèmes d'interprétation soulevés par l'ouvrage du plus célèbre d'entre eux, Frontin. Le *De Aquaeductu* a été considéré comme une œuvre littéraire (A. Saastamoinen), un traité incomplet (C. Bruun), un discours au Sénat (J. DeLaine) et même un panégyrique de l'empereur ou de Frontin lui-même (H. B. Evans). L'archéologie et l'épigraphie ont complété ces données par

la découverte de tuyaux et l'étude des estampilles, même si Rome et quelques villes de la péninsule italique sont surreprésentées dans ce domaine. La législation, existante depuis la préhistoire pour ce qui concerne l'eau, distinguait dans le monde romain des droits de l'eau publics ou privés, déterminés par le lien avec le terrain où se trouvait l'eau. La gestion était effectuée dans les campagnes par des coopératives (ainsi à Lamasba, Numidie) ou selon des servitudes, en ville par l'attribution de concessions pour obtenir l'eau courante à domicile. Si le problème de l'acquisition ou de l'expropriation, par l'État, des terrains pour la construction des aqueducs est abordé, on aurait souhaité une référence à P. Leveau et J.-L. Paillet, *L'alimentation en eau de Caesarea de Maurétanie et l'aqueduc de Cherchel*, Paris, 1976, qui ont très tôt abordé cette question. D. Rogers évoque les divers domaines qui ont concouru à l'examen des découvertes archéologiques ainsi que les groupements de chercheurs (*Cura aquarum*, *Frontinus Gesellschaft*) et les projets sur financement (Hydromed) directement tournés vers la thématique de l'hydraulique antique. À partir des années 1980, le domaine de l'ingénierie romaine a fait l'objet d'études diachroniques et comparatives, puis d'autres incluant les aspects sociaux et économiques. L'intérêt a été grandissant pour les aspects utilitaires (A. Wilson, A.-O. Koloski-Ostrow) et techniques (Ö. Wikander, J. P. Oleson). Les travaux actuels intègrent les analyses archéométriques, en particulier des dépôts carbonatés des conduits d'aqueducs (C. Passchier, G. Sürmelihindi). De plus, on assiste à une mise en contexte des aqueducs avec les autres monuments des eaux (J. Richard, E. Giorgi). Autant d'études pluridisciplinaires et diachroniques que D. Rogers souhaite voir poursuivies, en insistant sur les implications socio-économiques des aqueducs. Dans le domaine du bain romain, les discussions se sont orientées sur l'aspect « hygiénique » des installations, qui a été nuancé. L'importance des bains grecs a été révélée récemment (Balnéorient) après les recherches fondatrices de R. Ginouvès. Une des tendances actuelles est l'étude des bains sur la longue durée, avec un intérêt pour l'évolution des pratiques, y compris jusqu'au temps présent. Le grand travail de ces deux dernières décennies concerne cependant l'évacuation des eaux et l'assainissement. Après un article fondateur d'A. Scobie, une étude des latrines par R. Neudecker, le sujet de la propreté et des installations de latrines a bénéficié des travaux de G. Jansen et A.-O. Koloski-Ostrow. Il faudrait ajouter à ce panorama deux travaux récents d'A. Bouet, *Les latrines dans les provinces gauloises, germaniques et alpines*, Paris, 2009, et S. Hoss (Ed.), *Latrinae: Roman Toilets in the Northwestern Provinces of the Roman Empire*, Oxford, 2017. Les jeux d'eau, parmi lesquels les fontaines, ont également fait l'objet d'analyses renouvelées : après les études monographiques et typologiques, une plus grande attention est portée au contexte, aussi bien domestique (H. Dessales) qu'urbain (S. Agusta-Boularot, J. Richard). Un intérêt grandissant pour les études sur les sens et le ressenti dans l'Antiquité se développe désormais, et D. Rogers aborde lui-même la question dans ses autres travaux. Dans une perspective diachronique, une section traite de l'eau dans l'Antiquité tardive : les travaux se sont multipliés récemment (E. Giorgi, J. Pickett, I. Jacobs et J. Richard) mais l'intérêt reste porté sur Constantinople et l'Orient. Les investigations méritent d'être poursuivies, en accordant une attention particulière aux Codes théodosien et justinien pour les informations qu'ils fournissent sur la gestion de l'eau. À l'échelle régionale, il est souligné que les distinctions repérables dans l'usage et la consommation de l'eau

doivent être associées aux diverses conditions climatiques et aux pratiques locales. Dans une dernière section, D. Rogers reprend l'ensemble des aspects abordés dans une vision holistique, transversale. La capacité à capter l'eau et à la conduire, la distribuer, la concéder, la donner en spectacle a été, pour les Romains, synonyme de pouvoir et de domination. À propos d'une fontaine, l'inscription *CIL* VIII, 2631 (p. 72) provient de Lambèse et non d'Urbino : les deux édiles ne restaurent pas un *saliens* mais un *lacus* dans lequel l'eau avait cessé de couler (*cessaverit ut saliret*) depuis quatre années. Il faut aussi percevoir l'expérience culturelle partagée de l'eau, dans le contexte religieux, comme élément naturel du paysage (selon la notion de « *waterscape* » développée par A. Rogers) et dans le domaine des plaisirs associés aux cinq sens dont les sources littéraires aussi bien que les vestiges archéologiques se font l'écho. D. Rogers défend l'importance de l'eau comme grille de lecture de la vie romaine dans tous les domaines, économique, politique, culturel et sociétal, et l'on souscrit volontiers à sa réflexion. L'ouvrage s'adresse tant aux étudiants à partir du Master qu'aux chercheurs qui souhaitent engager un travail sur le thème de l'eau à l'époque romaine et recherchent une étude introductive. La force de ce travail est l'approche globale d'une « *water culture* » et non pas seulement des aspects techniques de la question de l'eau dans l'Antiquité. Grâce à son remarquable effort de synthèse, D. Rogers offre en 80 pages d'analyse une vision très générale mais complète du sujet. Nicolas LAMARE

Marco VITALE, *Das Imperium in Wort und Bild. Römische Darstellungsformen beherrschter Gebiete in Inschriftenmonumenten, Münzprägungen und Literatur*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol. relié, 374 p., 185 fig. n./b. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 246). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11554-4.

Spécialiste du culte impérial dans l'Orient romain et auteur de plusieurs contributions concernant les représentations et le statut des provinces orientales, Marco Vitale publie ici sa thèse d'habilitation en histoire ancienne soutenue en 2016 à l'Université de Zurich. Il y explore dans le détail l'évolution de la représentation figurée des peuples vaincus et des territoires conquis, de l'époque républicaine au milieu du V^e^ s., sur base des sources écrites et iconographiques, par l'entremise d'une contextualisation poussée des cadres – historique, juridique, institutionnel, politique, symbolique… – dans lesquels ces images sont apparues. En découle une synthèse particulièrement riche et très documentée témoignant de processus multiples, plus polysémiques qu'il n'y paraissait peut-être à première vue. Après les prolégomènes d'usage (partie 1, p. 13-48) dans lesquels l'auteur tord le cou à quelques idées reçues (*e.g.* l'image n'est pas *a priori* destinée aux illettrés, les personnifications de provinces sont féminines parce que le genre des provinces est grammaticalement féminin...), M. Vitale explore en parallèle l'évolution des codes de représentation et des définitions juridiques romaines des espaces conquis (partie 2, p. 49-181). Cette évolution témoigne d'un glissement progressif des discours, de la mise en scène de la victoire républicaine à celle de la soumission puis de l'intégration à l'édifice impérial (époque antonine), parallèlement à la substitution aux *gentes*/*nationes* vaincues, des représentations de provinces, progressivement introduites comme personnifications.

Katerina Chrysanthaki-Nagka examine un sarcophage en terre cuite de la nécropole de Galepsos, orné d'un décor au sceau cylindrique représentant l'aveuglement du cyclope Polyphème par Ulysse, qui témoigne de rapports artistiques étroits entre la colonie et sa métropole Thasos. Bernard Holtzmann commente ensuite un fragment de stèle funéraire à fronton de style sévère, représentant une tête de femme dans laquelle il décèle l'influence de Paros. Konstantina Panousi s'intéresse quant à elle à un ensemble de stèles funéraires représentant des femmes sur le point d'accoucher. Elle montre que, malgré le rapprochement fréquemment effectué entre la mort du guerrier au combat et la mort de la femme en couche, l'iconographie de la seconde apparaît bien plus pathétique qu'héroïque. Arthur Muller traite enfin d'un acrotère en marbre représentant une femme en position de course aérienne, caractéristique du second classicisme, qui constitue le premier exemple de sculpture architecturale connu à ce jour à Thasos. Deux contributions traitent des monnayages thasiens. Olivier Picard décrit la politique monétaire de Thasos à partir de l'analyse de ses systèmes monétaires successifs et de la circulation des monnaies. Marie-Christine Marcellesi envisage quant à elle la nature des rapports entre Thasos et ses colonies suggérés par leurs monnayages (liens culturels et politiques par l'iconographie, économiques par la métrologie). Le dernier article, rédigé par Yves Grandjean, est enfin consacré à un petit corpus de sept inscriptions (vœu de bonne navigation, commémoration de voyages officiels, etc.) provenant du sanctuaire d'Aliki, dont l'importance apparaît ainsi confirmée de l'époque archaïque jusqu'à la fin de l'époque impériale dans les voies de circulation thasiennes. L'ouvrage finit un peu abruptement, dénué d'une conclusion générale qui aurait pu être bienvenue pour ressaisir l'unité de l'ensemble. Il n'en reste pas moins un livre à la fois agréable à lire (notamment grâce à un important corpus d'illustrations et la présence de résumés en trois langues), et extrêmement riche. La mise à jour des articles depuis le colloque de 2006 permet d'éviter l'écart que l'on aurait pu craindre entre le contenu de l'ouvrage et l'actualité de la recherche, et l'on ne peut ainsi que se réjouir de voir enfin paraître ce gros volume qui offre un précieux renouvellement des connaissances sur l'histoire et l'archéologie de Thasos et de ses colonies. Reine-Marie BÉRARD

Annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente. Vol. XCII*, Serie III, 14. 2014*. Athènes – Rome, SAIA – Giorgio Bretschneider Editore, 2016. 1 vol. 21 x 31 cm, xi-294 p. Prix : 150 €. ISSN 0067-0081.

À l'occasion des cent ans de l'*Annuario* (sous-titre : « 1914 - 2014: Cento anni di annuario della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente »), plusieurs grands noms, parmi les hellénistes, de toutes nationalités, rendent hommage à la qualité scientifique de la revue, medium privilégié des missions de la SAIA : C. Ampolo rappelle que le premier volume de 1914, alors *Annuario della* Regia *Scuola…*, portait l'empreinte forte de D. Comparetti, père des études antiques italiennes modernes, mêlant archéologie, histoire et épigraphie, un trait qui ne sera pas démenti ; l'amplitude géographique de la revue couvre la Grèce continentale – essentiellement Athènes –, les îles grecques (la Crète, Lemnos et le Dodécanèse), ainsi que les régions correspondant à l'expansion coloniale italienne, le Levant et le

Nord de l'Afrique (Leptis Magna et la Cyrénaïque), sans oublier la Sicile et la Grande-Grèce ; B. d'Agostino met en avant l'approche holistique de la revue, allant de la Préhistoire aux périodes historiques, sans jamais perdre de vue l'approche critique de la documentation étudiée ; T. Hölscher insiste sur le caractère international, par excellence, de cette dernière, qui reflète l'une des multiples facettes des programmes de recherche de l'*École italienne*, à l'instar du projet « Topografia di Atene » ; C. Isler-Kerényi considère l'*Annuario* comme allant de pair avec les prestigieuses revues éditées par l'Accademia dei Lincei (*Monumenti antichi*, *Notizie degli Scavi*) ; si A. Snodgrass appelle de ses vœux son bicentenaire, A. Schnapp, quant à lui, souhaite une longue vie à cet *agalma* unique que constitue la revue qui « établit un pont entre passé et futur », dans un contexte où le savoir archéologique se trouve fragilisé. – Un premier article d'E. Greco porte sur les vingt années de recherche, menées conjointement par l'auteur (depuis 1992) en collaboration avec S. Luppino (†), sur l'urbanisme de Thourioi en Grande-Grèce, près de l'antique Sybaris (p. 1-11). Plusieurs sondages ont permis de préciser le réseau viaire de la cité, ainsi que l'emplacement de certaines *plateiai* décrites par Diodore de Sicile (XII, 10). Du reste, la fouille systématique de Casa Bianca a permis de mettre au jour un grand sanctuaire dédié à Isis (I^er^ s. ap. J.-C.) qui superpose une succession de sanctuaires dont le plus ancien remonte à l'époque archaïque. – Les études athéniennes commencent avec le rapport préliminaire de V. E. Dimitriou portant sur l'acropole d'Athènes durant le Néolithique final jusqu'au Bronze ancien (p. 15-31). Il s'agit d'une reprise *ex novo* des fouilles menées dans les années 1920 par D. Levi sur la pente sud, en particulier d'un fond de cabane néolithique, au nord de la stoa d'Eumènes, et d'anfractuosités du rocher, au nord du temple d'Asklépios. Le but étant de replacer ces éléments en contexte, au regard des découvertes faites ces 80 dernières années (la dernière brève mention de ces découvertes remontant à 1933), et ceci à plus forte raison que, parmi le matériel archéologique (outils en pierre, lames et nodules d'obsidienne, céramique commune et culinaire, dont des faisselles), le mobilier provenant des petites grottes n'avait jamais été entièrement étudié et publié. Il appert que le type céramique qui caractérise la cabane à foyer est typique de la phase de Sesklo et de Dimini, ce qui permet de dater son occupation entre le Néolithique moyen et final, tandis que la présence de céramique d'un type commun à l'Attique et à Kefala témoigne de contacts avec les Cyclades, et donc d'une culture commune avec d'autres sites de l'Attique. En définitive, l'ensemble de la zone semble attester un noyau d'habitat qui aurait perduré jusqu'au Bronze ancien II. – E. Gagliano tente de réconcilier traditions littéraires et documentation archéologique, en revenant sur l'iconographie de l'Hermès des Propylées de l'acropole d'Athènes, mentionné par Pausanias sous le nom d'Hermès *Propylaios* (I, 22, 8), et associé au groupe des Charites (p. 33-67). En reprenant l'étude de plusieurs blocs sculptés archaïques, l'auteure propose que, contrairement à une opinion généralement admise faisant de l'Hermès *Propylaios* une œuvre d'Alcamène (de la fin du V^e^ s. av. J.-C.), sous la forme d'un pilier hermaïque représentant le dieu barbu, le Périégète aurait pu voir sur l'acropole la représentation d'un Hermès juvénile, imberbe, en somme un Hermès « encore apollinien ». L'analyse s'appuie sur l'ensemble des sources, reprenant le dossier des piliers hermaïques micro-asiatiques, et livre une analyse iconographique très complète (pas moins de 9 peintures vasculaires et reliefs servent de point de

comparaison aux blocs sculptés étudiés) sur les plus anciens témoignages de la figure du dieu Hermès, qui, sous sa forme juvénile, trouve sa plus ancienne représentation sur l'île de Crète au VIII^e^ s. av. J.-C. – C. Di Nicuolo réalise une étude holistique d'une stèle funéraire attique, conservée au Martin von Wagner Museum de Wurtzbourg (HA 1489), comportant une inscription (*IG* II-III^2 11804), étudiée par F. Camia (p. 78-79), qui constitue l'unique témoignage épigraphique d'un *balaneus*, terme qui désigne dans le monde grec le responsable d'un établissement de bains publics (p. 69-97). L'analyse onomastique de cette inscription d'époque classique permet une approche historico-sociale ; si le statut juridique du défunt est incertain, il s'agit vraisemblablement d'un homme libre, de condition modeste. Or, cette stèle en marbre du Pentélique, qui présente un lécythe en relief, provient d'une zone de la nécropole très proche du « cimetière public » d'Athènes, ce qui est d'autant plus notable du fait de l'absence généralisée de *semata* funéraires pour ce type de profession, une relation topographique pour laquelle C. Di Nicuolo propose une explication tout à fait intéressante et nouvelle. – A. Ottati ouvre une réflexion, point de départ à de futures recherches, autour du programme décoratif de l'Odéon de la Villa d'Hadrien à Tivoli, à partir de l'identification controversée de huit statues des Muses actuellement conservées au musée du Prado de Madrid (p. 99-128). Le débat porte sur l'unité de ce groupe statuaire qui semble refléter la marque de différents ateliers, et ceci à plus forte raison qu'outre de légères différences stylistiques il y a des doubles (il n'y a, en fait, que six types distincts) ; au reste, l'appartenance à la *Villa Hadriana* est assurée seulement pour quatre de ces Muses. L'auteur y reconnaît des marbres du Pentélique (sans examen en laboratoire, toutefois), plutôt que de Paros, comme les spécialistes le pensaient jusqu'alors. Il semble que l'existence d'un atelier attique à la Villa d'Hadrien soit désormais un fait établi. A. Ottati, après avoir analysé les marbres et leurs ateliers, replace cette iconographie dans la série des représentations des Muses dans la statuaire grecque et romaine, laissant à penser que le programme iconographique du théâtre de cette résidence impériale a pu influencer d'autres séries par la suite. – Les études spartiates se résument à un court article de M. Lupi portant sur la division de l'armée spartiate en différentes unités (*lochoi*) pour la période comprise entre le VI^e^ et le début du V^e^ s. av. J.-C. (p. 131-136). D'après une version couramment admise, l'armée lacédémonienne aurait été composée de cinq unités, un schéma que l'on faisait coïncider avec les cinq villages qui, d'après la tradition, constituaient la cité de Sparte. Or, comme l'auteur le montre, la réalité de cette organisation semblait plus qu'évanescente, elle résulterait d'une confusion issue des scholiastes ; en réalité, la division en cinq *lochoi* correspondrait en fait à celle de l'armée argienne, tandis que l'armée spartiate était divisée en sept unités. – Les études crétoises sont représentées par deux articles dont l'amplitude chronologique va de l'âge du bronze à la période historique. Dans le premier, qui traite de la chronologie des premières frappes monétaires de Cnossos, C. Devoto propose de remonter la date d'apparition de la monnaie (que les spécialistes, à la suite de G. Le Rider, situaient généralement entre *ca*. 425 et 360 av. J.-C.) au début du V^e^ s. av. J.-C., phénomène qui vaut sans doute pour l'ensemble des *poleis* crétoises, et qui semble corroboré par les inscriptions qui attestent des termes monétaires, bien que leur interprétation puisse être ambivalente (p. 139-153). Illustré d'une planche reproduisant les monnaies étudiées, l'article propose d'abandonner définitivement la chronologie basse et

explore ainsi un pan encore peu étudié de l'archéologie crétoise (l'écrasante majorité des publications existantes traitent des monnaies de la période hellénistique). Cette situation s'explique à la fois par la rareté de la documentation, et par le fait que la plupart du temps les contextes de découvertes sont inconnus, ce qui empêche toute datation des monnaies sur la base stratigraphique. Dans le second article, P. Militello publie un nouveau fragment de tablette en linéaire A de Phaistos (PH 54), découvert en 2013, dans la région NE du palais (p. 155-165). Ce document épigraphique, composé de deux lignes, provient d'un contexte archéologique homogène (destruction), datable du Minoen Moyen IIIA, dans la même pièce (XL/101) où avait été découvert le célèbre disque. Cette reprise de la fouille Pernier permet de réinterpréter cette pièce comme un espace dédié au « traitement des liquides » (activités de teintureries ?) et non plus comme une salle d'archives. L'analyse paléographique propose de restituer I-SA-RI-KE pour la première ligne (la seule lisible), un terme constituant un *hapax*, si l'on prend le mot seul, mais dont la séquence de certains signes, qui n'est pas sans parallèles, pourrait indiquer un complément de lieu. – Au titre des mélanges, l'analyse iconographique d'un cratère attique à figures rouges, représentant une scène de komos, menée par A. Correale, et provenant d'un bâtiment archaïque du site d'Ephestia de Lemnos, conduit à attribuer le vase au Peintre de Triptolème (p. 169-193) ; R. Perna livre une synthèse historique de la mission archéologique italo-albanaise, menée depuis 2005 (fouilles et prospections de 2011 à 2015), à Hadrianopolis (Sofratikë) en Albanie méridionale, et portant sur l'évolution de l'urbanisme et du territoire de cette cité de la période hellénistique à la période byzantine (p. 195-260). – À la rubrique comptes rendus, A. Bertelli dresse un bilan sur l'historiographie des lieux de cultes dédiés aux héros en Grèce ancienne (p. 263-270), tandis qu'A. Salzano revient sur l'histoire de la recherche des ports militaires dans le monde grec (p. 271-277). – Trois recensions terminent le volume.

Jérémy LAMAZE

Sandrine AGUSTA-BOULAROT, Sandrine HUBER & William VAN ANDRINGA (Ed.), *Quand naissent les dieux. Fondation des sanctuaires antiques : motivations, agents, lieux*. Rome – Athènes, École française de Rome – École française d'Athènes, 2017. 1 vol. broché, 436 p., ill. n./b. et coul. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 534). Prix : 57 €. ISBN 978-2-7283-1266-5 (EFR), 978-2-86958-287-3 (EFA).

Issu du programme de recherche « Des espaces et des rites : pour une archéologie du culte dans les sanctuaires du monde méditerranéen » mené conjointement par les Écoles françaises de Rome et d'Athènes entre 2012 et 2016, cet ouvrage aborde la fondation des cultes antiques dans une volonté de décloisonnement géographique et *a fortiori*, forcément chronologique. L'originalité de la démarche réside dans la confrontation des études de sites localisés sur le pourtour du bassin méditerranéen au sens large, de l'époque grecque archaïque au Haut-Empire romain, considérant que dans l'Antiquité, le processus de fondation porte en lui systématiquement à la fois une dimension politique, par la relation entre l'exercice de la religion et l'émergence de la cité état, et une dimension sociale, au travers de la construction d'une identité collective grâce à la pratique des cultes. Cerner les intentions humaines, sur le plan

Erik HALLAGER & Birgitta P. HALLAGER (Ed), *The Greek-Swedish Excavations at the Agia Aikaterini Square Kastelli, Khania 1970-1987, 2001, 2005 and 2008. Results of the Excavations under the Direction of Yannis Tzedakis and Carl-Gustaf Styrenius, Vol. V.1-2, The Late Minoan IIIA:1 and II Settlements*. Stockholm, Svenska Institutet I Athen, 2016. 2 vol. reliés, texte et planches, 496 p. + 218 p. (ACTA INSTITUTI ATHENIENSIS REGNI SUECIAE, Séries in-4°, 47.5). Prix : 848 Cour. suéd. ISBN 978-91-7916-064-7.

Depuis 1997, Birgitta et Erik Hallager, entourés de nombreux collègues, réalisent un projet exemplaire de publication finale des fouilles d'un secteur de la ville de Khania, en Crète occidentale, un établissement côtier établi sur la colline de Kastelli et principalement occupé durant l'Âge du Bronze. Les huit volumes prévus, dont cinq sont aujourd'hui publiés, suivent l'historique des fouilles et présenteront donc l'occupation moderne, vénitienne et Géométrique du site, puis ses différents niveaux minoens en remontant le temps, du Minoen Récent (MR) IIIC au Minoen Ancien. D'emblée, il faut souligner la clarté et le détail de la présentation de la stratigraphie et des vestiges immobiliers et mobiliers de cette fouille qui, bien que limitée dans l'espace, a produit un matériel particulièrement abondant. Bien que les spécialistes de l'archéologie minoenne soient aujourd'hui familiers de ce projet, les éditeurs s'efforcent en guise d'introduction à chaque volume d'exposer très explicitement leurs processus de fouilles, d'étude, et de publication ainsi que l'articulation de cette dernière (p. 16-19). Le cinquième volume concerne l'établissement correspondant aux phases MR II et MR IIIA1 (1450-1375 av. J.-C.). Celui-ci fait suite à la violente destruction MR IB qui laissa totalement en ruines l'habitat néopalatial (qui fera l'objet du volume VI). Durant la fouille des années 1970-1987, l'occupation MR II-IIIA1 avait été identifiée stratigraphiquement comme une phase unique. La reprise de l'étude a finalement permis de distinguer deux horizons d'occupation correspondant à chacune de ces deux phases. Les éléments stratigraphiques qui ont permis cette distinction sont exposés de manière parsemée dans la partie consacrée à la stratigraphie et au catalogue (p. 34-194) et dans le chapitre dédié à l'architecture (p. 198-203), mais sont brièvement résumés p. 321-322. Cet habitat couvrant deux à trois générations est qualifié de « squat » : seules quelques pièces des maisons MR IB détruites de ce secteur sont réoccupées et simplement reconstruites ; en cela, cet établissement diffère fortement des phases antérieures et postérieures, lorsque les habitations occupaient une superficie bien plus importante. L'horizon MR II-IIIA1 examiné ici concentre, à l'échelle de l'île, la transition entre l'effondrement de la civilisation minoenne des « Seconds Palais » et l'établissement d'un nouveau système d'organisation socio-politique dominé par le palais de Cnossos, où s'installe une nouvelle administration en Linéaire B traditionnellement considérée comme mycénienne. À cet égard, l'aspect rudimentaire de l'habitat de Kastelli (p. 189-203) contraste avec d'autres caractéristiques de cet établissement, comme le soin particulier apporté à la remise en place des rues adjacentes ou la qualité et la quantité de la poterie retrouvée, qui marque notamment l'essor du plus tard fameux « Kydonian Workshop ». Ces aspects laissent supposer l'existence d'un site MR II-IIIA1 important à Khania, auquel répondent notamment les tombes de guerriers majestueuses mises au jour en 2004 (place Nomarhia). La particularité de cet habitat et de

son mobilier est qu'ils se caractérisent très peu par des dépôts en place, vu les nettoyages et réoccupations successifs des sols (p. 30). Les fouilleurs disposent donc de peu d'éléments pour identifier la fonction des espaces, ce à quoi s'ajoute par exemple l'absence de foyers ou de fours permettant de situer précisément les espaces communs de cuisine, pourtant bien attestés aux autres phases d'occupation (p. 200). En revanche, à cet établissement correspondent de nombreuses fosses remplies de débris. Deux d'entre elles en particulier contenaient des quantités impressionnantes de poteries MR IIIA1 liées au stockage, et surtout à la présentation et à la consommation de nourriture (nombreux petits vases ouverts, cratères amphoroïdes et louches, p. 285-286), mais aussi des os d'animaux et coquillages marins (p. 54, 139). Ces deux fosses ont été creusées et comblées à un même moment, vu les nombreux tessons de céramique jointifs au sein et entre ces deux ensembles (p. 203). La nature de ces fosses n'est pas établie : selon les auteurs, leur creusement pourrait être lié en partie à une importante collecte de matériaux de construction (blocs de pierre), alors que leur comblement pourrait résulter tant d'un ou plusieurs grand(s) repas communautaire(s) (*feasting*), que de l'importante opération de nettoyage de l'habitat suite à sa destruction par incendie au MR IIIA1 avancé. Ces fosses sont récurrentes en archéologie minoenne, à plusieurs époques ; leurs biographies, contenus et significations divergent certainement et mériteraient une étude synthétique (voir déjà M. Andreadaki-Vlasaki & E. Papadopoulou, « The habitation at Khamalevri, Rethymnon, during the 12th century BC », dans A. L. D'Agata & J. Moody (Ed.), *Ariadne's Threads. Connections between Crete and the Greek Mainland in Late Minoan III (LM IIIA2 to LM IIIC),* [2005], p. 409-414 ; J. Driessen, A. Farnoux & C. Langohr, « Favissae. Feasting Pits in LM III: Apogorevetai to spasimo? », dans L. Hitchcock, R. Laffineur & J. Crowley (Ed.), *Dais: The Aegean Feast*, [2008], p. 197-206). Un important chapitre est consacré à la poterie (p. 208-289). L'analyse des vases MR II et MR IIIA1 de production locale est articulée selon trois catégories techno-stylistiques : la poterie fine décorée (respectivement 7 % et 11 % de l'ensemble), la poterie fine sans traitement de surface (rare au MR II, près de 10 % de l'ensemble au MR IIIA1) et la poterie grossière sans traitement de surface (93 % et 89 %). Pour chaque catégorie, les différentes formes de vases sont étudiées en détail pour chacune des deux phases, et des comparaisons avec la poterie d'autres centres crétois sont proposées et discutées. La poterie non locale et importée est présentée séparément et par régions d'origine, provenant principalement de Cnossos, de l'île de Kythera et du continent mycénien (y compris des vases HR IIIA2 qui montrent que cette phase débute avant la fin du MR IIIA1 en Crète). À cette structure correspondent les planches de dessins, alors que les planches de photos sont organisées par contextes. À l'instar des volumes précédents, les analyses, comparaisons et contextualisations extrêmement détaillées de B. Hallager, complétées par des données statistiques (p. 324-339), constituent une mine d'informations pour les céramologues. D'autant que ce type d'étude exhaustive, traitant systématiquement tous les types du répertoire céramique d'un site (la poterie fine non décorée et la céramique grossière culinaire ou de stockage sont scrupuleusement étudiées), reste relativement rare en archéologie minoenne. Suivent quatre chapitres réservés au reste du mobilier : l'analyse d'une tasse MR IIIA1 probablement importée de Cnossos et portant une inscription en Linéaire A, la présentation de différents types d'objets mis au jour dans

les couches MR II-IIIA1, en pierre, en métal (y compris de résidus de production) et en céramique (poids à tisser), qui permet de restituer certaines des activités artisanales des habitants, mais aussi des accessoires personnels, l'analyse des figurines et vases en pierre, et enfin l'étude des outils en obsidienne. On s'étonnera que le chapitre consacré à l'inscription en Linéaire A (écriture de l'époque néo-palatiale) sur un objet MR IIIA1 soit l'occasion pour E. Hallager de réitérer son opposition à l'hypothèse que la nouvelle administration centralisée qui se met en place à Cnossos et caractérisée par l'usage du Linéaire B (écriture d'origine *minoenne* qui transcrit la langue des *Mycéniens*) s'y installe dès le MR II-IIIA1 (J. Driessen, *An Early destruction in the Mycenaean Palace at Knossos*: *A New Interpretation of the Excavation Field-Notes of the South-East Area of the West Wing*, 1990). Cette tasse devient ainsi une pièce majeure de son argument, démontrant que le Linéaire A était toujours en usage au MR IIIA1 et que, dès lors, le palais de Cnossos était encore sous domination minoenne, et non mycénienne. Ce débat, dont les prémisses remontent aux années 1980, nous apparaît aujourd'hui relativement stérile, d'autant que l'auteur ne fait aucunement référence aux travaux qui ont examiné en détail les profonds changements qui caractérisent la société crétoise aux MR II-IIIA1, tant à Cnossos que dans les autres régions crétoises (pour un état de la question, Ch. Langohr, *Periferia. Étude régionale de la Crète aux Minoen Récent II-IIIB (1450-1200 av. J.-C.). 1. La Crète centrale et occidentale*, Aegis 3, 2009, p. 175-218). Le nouveau chapelet d'insignes de pouvoir inventé à Cnossos dès le MR II et qui se diffuse rapidement dans les centres crétois principaux, particulièrement à Khania, répond davantage selon moi à une identité mixte, qui intègre autant la réactivation d'anciens symboles s'enracinant dans le passé néopalatial, que des marqueurs culturels mycéniens. La question du positionnement chronologique précis d'une domination proprement mycénienne de l'île ne semble dès lors plus constituer la problématique la plus pertinente. Les auteurs concluent qu'avec la phase MR IIIA1, l'établissement de Khania fait montre d'un développement fulgurant, ainsi que de changements nets dans sa culture matérielle. Cette observation se fonde, pour ce qui est des fouilles de Kastelli, essentiellement sur la poterie. Là où des catégories de poterie domestique étaient restées très conservatrices (vases culinaires et de stockage), y compris jusqu'au MR II, celles-ci intègrent à partir du MR IIIA1 de nouvelles formes. De plus, le fameux atelier local (« Kydonian Workshop ») – dont la céramique fine décorée rayonnera particulièrement sur l'île au MR IIIB (XIII^{e} s. av. J.-C.) – prend précisément son essor au MR IIIA1, en s'inspirant de productions de Cnossos ou du continent grec et en intégrant plusieurs formes ou décors innovants. Dans une deuxième partie, ce cinquième volume des fouilles gréco-suédoises de Khania Kastelli intègre sept chapitres d'analyses synthétiques, qui présentent différents types de matériaux retrouvés dans ce secteur de la ville minoenne *de manière diachronique*, à travers les différents habitats du Minoen Ancien au Minoen Récent IIIC (3000-1100 av. J.-C.). Sont ainsi examinés les *pithoi*, les sceaux, les documents scellés, les êtres vivants invertébrés, le bétail sauvage, la microfaune, et les résidus archéobotaniques. Si ces études sont à nouveau très détaillées, poursuivant l'objectif de fournir une documentation et une analyse les plus explicites possibles des données, on regrettera que plusieurs de ces chapitres n'intègrent pas une remise en contextes de leurs résultats, au moins à l'échelle du site, qui aurait permis de dégager des pistes

d'interprétation plus globale de ces artéfacts et écofacts. Malgré ces quelques réserves, cet ouvrage est à l'image des précédents volumes et constitue une somme de travail colossal et généreux, pour laquelle ses auteurs ne peuvent qu'être sincèrement félicités. Il ne fait aucun doute qu'il demeurera une référence majeure et hautement consultée pour les études en archéologie minoenne et égéenne. Charlotte LANGOHR

Angela BELLIA, Antonio DE SIENA & Giorgio GRUPPIONI (Ed.), *Solo tombe di 'musicisti' a Metaponto? Studio dei resti ossei e degli strumenti musicali contenuti nei corredi funerari*. Pisa – Roma, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 25 cm, 124 p., ill. n./b. (TELESTES. STUDI RICERCHE DI ARCHEOLOGIA MUSICALE NEL MEDITERRANEO, 3). Prix : 32 €. ISBN 978-88-8147-460-8.

La principale originalité de cet ouvrage tient au fait qu'il présente l'étude complète de trois sépultures de musiciens – ou du moins d'individus sensibles à la culture musicale – du Ve siècle avant notre ère. Les auteurs sont en effet conscients que la présence d'un instrument ne suffit pas à caractériser le défunt comme un musicien. Le livre se compose de deux grandes parties : d'une part l'étude anthropologique des restes osseux et d'autre part celle des artefacts sonores exhumés, replacés dans le contexte plus général de la vie musicale en Grande-Grèce. Quatre nécropoles de Métaponte comportaient chacune une tombe avec des vestiges de cordophones, généralement interprétés comme des lyres (il est impossible de distinguer lyre et barbiton au vu des restes). Trois d'entre elles ont fait l'objet d'une analyse anthropologique (la tombe 20 de Crucinia, datée de la première moitié du Ve siècle, n'est pas assez bien documentée) : la tombe 415 (La Torre a Pisticci), la tombe 336 (Pantanello) et la tombe 18 (Torre di Mare). Les deux premières sont datées du milieu du Ve siècle, la troisième de la seconde moitié du Ve siècle. Le protocole d'étude, dont les principes méthodologiques sont exposés, a permis d'arriver aux conclusions suivantes. L'individu de la tombe 18 est un jeune adulte de 17-25 ans, au sexe inconnu, présentant deux caries sur vingt-neuf dents conservées. Celui de la tombe 415 est un jeune homme de 20-24 ans souffrant de lésions osseuses et d'une anémie congénitale ou carentielle (hémoglobinopathie). Le cas de l'individu de la tombe 336 est assez remarquable d'un point de vue médical. C'est un homme de 40-45 ans, qui mesurait entre 171 et 180 cm. Il présente une asymétrie des articulations supérieures, une robustesse des os, des signes d'ostéophytose, une calcification des cartilages costaux et laryngaux, une fusion des quatrième et cinquième métacarpes et surtout un creusement sur l'os sphénoïde ; les os des pieds et des mains sont particulièrement gros et la région maxillo-mandibulaire est protubérante. Ces symptômes avaient conduit une étude précédente à poser un diagnostic différentiel d'acromégalie ou de gigantisme acromégalique : un dérèglement hormonal dû à un adénome sur l'hypophyse provoque une augmentation anormale de la taille des pieds et des mains et une dysmorphie faciale progressive. Ce nouvel examen paléopathologique confirme le diagnostic. Aujourd'hui, on ne peut diagnostiquer cette pathologie qu'entre 7 et 10 ans après le début du dérèglement et c'est généralement autour de quarante ans qu'elle devient évidente. Le défunt a ainsi développé les symptômes à la fin de sa vie. Les fusions osseuses peuvent être dues à un stress biomécanique pour

paralittérature, mais s'en distingue essentiellement sur deux points, « namely the thematic intertextuality with texts belonging to different genres and the protagonists' varied characterization ». Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut donc le comparer non pas aux autres romans grecs, mais, dans l'Antiquité, à *l'Histoire d'Apollonius roi de Tyr*, et, à l'époque contemporaine, aux romans de cape et d'épée, aux séries télévisées et aux films de série B. On aboutit alors logiquement à la conclusion que « in the Imperial Era Xenophon of Ephesus deliberately wrote a paraliterary love-story ». Du coup, la théorie selon laquelle il s'agirait d'une œuvre abrégée tombe, et A. Tagliabue donne l'estocade à ses partisans dans les dernières pages : dans le livre III des *Éthiopiques*, dans la description d'une procession à Delphes, il semble bien qu'Héliodore imite la procession d'Éphèse décrite par Xénophon et joue de l'intertextualité : d'abord tenté par « a literary account of the procession », le personnage narrateur livre, sous la pression d'un interlocuteur curieux, « an expansion of the brief Xenophontic narrative of the same episode ». Le livre se termine par une invitation à opérer une révolution copernicienne : puisque les *Éphésiaques* ne se réduisent pas à la paralittérature, mais partagent avec les romans du *corpus* des éléments de sophistication, ces romans qui passent pour plus sophistiqués recèlent sans doute aussi des éléments de paralittérature qu'il s'agit de découvrir !

Patrick ROBIANO

Florence BOURBON, *Hippocrate,* Tome XII. 4e partie, *Femmes stériles, Maladies des jeunes filles, Superfétation, Excision du fœtus*. Texte établi et traduit par F. B. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, 12,5 x 19 cm, VIII-410 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 534). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00619-2.

Ce volume regroupe deux courts traités et deux fragments ayant trait au volet gynécologique de la *Collection hippocratique*. L'étude comparée de ces textes entre eux et avec les autres traités de la *Collection* démontre qu'ils relèvent d'auteurs différents ; ils témoignent de ce que les enjeux de la gestation et de la procréation prirent une importance considérable dès la constitution de la médecine comme art. Ces quatre témoins ont selon toute vraisemblance été rédigés entre la fin du Ve siècle et le début du IVe siècle av. J.-C. L'éditrice peut être considérée comme une spécialiste du sujet puisqu'elle fut déjà en charge de la réédition du traité *Nature de la femme* au sein de la même collection (Tome XII.1, 2008). *Femmes stériles* fut considéré par Littré comme un prolongement de *Maladies des femmes I et II* et se trouve donc souvent cité sous l'intitulé *Maladies des femmes III* mais l'éditrice insiste sur le caractère autonome de ce texte : ce traité ne porte pas seulement sur la stérilité *stricto sensu* mais sur l'ensemble des situations qui font qu'une femme ne parvient pas à concevoir ou à mettre au jour un enfant. *Maladies des jeunes filles* n'est qu'un fragment conservé d'un traité – son début – dont la perspective était assez large, puisqu'il devait couvrir la maladie sacrée (épilepsie), les paralysies et les terreurs ; nous conservons la partie traitant des terreurs observées chez les jeunes filles. On peut penser que ce passage fut délibérément extrait de son contexte en vue d'être ajouté aux traités gynécologiques. On ne peut que regretter la perte de l'ensemble car l'ouvrage

s'annonce comme une réflexion sur les maladies aux manifestations extraordinaires que l'on a tendance à imputer à la volonté divine et à confier aux devins pour résolution. Ce texte était donc d'un grand intérêt pour comprendre la conception de la maladie à l'époque de sa rédaction. *Superfétation* (Περὶ ἐπικυήσιος) porte sur un phénomène bien attesté chez certains mammifères mais toujours discuté chez l'homme, le fœtus supplémentaire se formant dans l'utérus, qui n'a rien à voir avec la grossesse gémellaire. Ce traité se démarque du savoir transmis par d'autres textes, notamment sur le plan des pratiques thérapeutiques. Après avoir passé en revue différentes hypothèses, l'éditrice semble pencher en faveur d'une attribution au philosophe Léophanes, mentionné par Aristote (*Génération des animaux*, 765a), qui vécut entre le V^e^ et le début du IV^e^ siècle av. J.-C., auteur auquel Littré avait également attribué *Femmes stériles*. Le fragment *Excision du fœtus* ne traite pas seulement de l'opération indiquée par son titre mais de chirurgie gynécologique au sens large ; il devait appartenir à un traité de gynécologie de portée plus large. La notice d'introduction à *Femmes stériles* montre avec beaucoup de précision que son contenu présente des rédactions parallèles avec d'autres textes de la *Collection hippocratique*, ce qui indique clairement que les rédacteurs de ces premiers textes médicaux se lisaient, se complétaient et se répondaient entre eux. On peut tirer les mêmes observations de la lecture des trois autres témoins. Chacun des quatre textes est présenté comme une entité à part, avec sa propre notice introductive, ses notes et son *index verborum*. Cependant la première notice pose les éléments de contexte qui peuvent être utiles à la lecture de tous les textes rassemblés dans cette édition. Les relevés lexicologiques sont exhaustifs puisque les *index* qui les recueillent présentent des entrées telles que : δέ *passim*, γάρ *passim*, ὁ, ἡ, τὸ *passim*, etc. Une telle précision ne pouvait se concevoir que sur des écrits d'une étendue limitée ; il est vrai toutefois que le relevé avec référencement des outils syntaxiques les plus courants n'avait en soi pas de sens – les outils numériques dont nous disposons désormais rendant obsolètes les tables d'occurrences – mais le linguiste appréciera de pouvoir disposer d'un état complet de la langue au sein de cet échantillon de textes. Les quatre textes sont accompagnés d'une annexe reprenant un chapitre de *Maladies des femmes I*. Une bibliographie, un lexique des substances pharmaceutiques (désignation grecque) et un index des noms français de substances botaniques sont également proposés. Ce travail se révèle à la hauteur de l'entreprise de réédition de la *Collection hippocratique* dans la Collection des Universités de France, dont il illustre la rigueur et la précision. Il confirme la grande expertise de son auteure dans le domaine de la médecine antique.

Frédéric LE BLAY

Michel FEDERSPIEL, *Pseudo-Aristote. Des couleurs, des sons, du souffle*. Texte traduit et commenté par M. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., XIII-210 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 26 €. ISBN 978-2-25-144689-9.

Ce volume est la troisième livraison d'une série de cinq volumes destinée à offrir la traduction d'écrits du corpus aristotélicien. Les deux premiers parus ont proposé la traduction des traités *Du ciel* (vol. 1) et *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (vol. 2). *Du monde, Des vents, Des plantes* (vol. 4) et *Histoires merveilleuses,*

quente et un statut social important). Au terme de cette étude, on ne peut qu'être convaincu par la théorie sous-jacente de Nappa : les relations sociales semblaient bien jouer un rôle central dans l'identité masculine des membres de l'élite romaine durant le Haut-Empire, du moins dans les *Satires* de Juvénal. Un petit bémol cependant : l'historiographie sur laquelle Nappa s'appuie ou qu'il réfute de temps à autre est malheureusement presque exclusivement anglophone (seule une quinzaine de références bibliographiques sont dans une autre langue que l'anglais). Pour ne citer que quelques exemples francophones, les travaux de Florence Dupont et Thierry Éloi ou encore ceux de Catherine Baroin sur la/les masculinité(s) romaine(s) auraient apporté à l'auteur d'autres éclairages. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un ouvrage essentiel pour les études de genre dans l'Antiquité romaine. Héloïse MALISSE

Moïra CRÉTÉ (Ed.), *Discours et systèmes de représentation : modèles et transferts de l'écrit dans l'Empire romain*. Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol., 338 p. Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-558-9.

Ce volume regroupe les actes de deux colloques organisés à l'Université de Nice Sophia Antipolis en septembre 2009 et décembre 2010, où historiens et littéraires étaient réunis pour étudier les pratiques et les usages de l'écrit dans les sociétés anciennes. Les contributions ont été regroupées en quatre volets : intertextualité épigraphique ; intertextualité littéraire ; intertextualité : littérature et épigraphie ; textes, formes et espaces : l'écrit mis en scène. Une conclusion par Stéphane Benoist (« Discours impérial et rhétorique de l'éloge, art oratoire et culture de l'écrit dans le monde romain », p. 327-338) reprend les principaux enseignements que l'on peut tirer des contributions précédentes. Ces entrées indiquent que le versant historique de ces études repose pour une bonne part sur l'épigraphie, mise en relation avec la production littéraire. C'est un des premiers enseignements que l'on peut tirer, si besoin était, de cette série d'études : la culture de l'écrit dans les sociétés antiques repose pour une large part sur l'omniprésence des inscriptions avant d'être une expérience littéraire. C'est un point important qu'il faut sans cesse rappeler pour bien situer la notion même d'écrit. – Au titre de l'intertextualité épigraphique, S. Benoist (« Identité(s) du prince et discours impérial, l'exemple des titulatures, de Sévère à Julien », p. 17-37) fait une revue des usages en matière de titulature impériale au cours des III^e^ et IV^e^ siècles ap. J.-C., insistant sur les permanences et les infléchissements, qui traduisent la conception que l'on peut se faire des valeurs et des vertus impériales. L'affirmation de plus en plus marquée d'une fonction inscrite dans la durée, en lien avec l'idée d'éternité de la cité, semble un fait saillant de cette histoire. Le règne des Sévères marque également un renouvellement de la conception du régime instauré par Auguste à travers l'apparition de la nouvelle désignation *dominus noster*, destinée à triompher au seuil de l'Empire devenu chrétien. M. Christol (« L'affirmation de la gloire : la légitimation du pouvoir de Septime Sévère dans l'épigraphie », p. 39-70) étudie la manière dont on peut parler du prince dans un cadre institutionnel et nous rappelle que la pratique de la titulature ne peut se comprendre qu'en rapport avec un moment donné. La notion même de « titulature » requiert des précautions car il est

nécessaire de distinguer les différentes formes de documentation sur lesquelles l'analyse porte : le contexte de rédaction de chacune peut infléchir les normes mêmes du discours. Un second article du même auteur (« La légitimité de Constantin aux premiers temps de son pouvoir : inscriptions, monnaies, panégyriques », p. 71-101) passe en revue les différentes formes de documentation écrite qui constituent les témoignages de la vie politique et institutionnelle ; ce très riche relevé nous confronte à la profusion de l'écrit sous toutes ses formes (y compris les plus sommaires que sont les bornes milliaires) dans la culture de l'empire romain. Les noms comme les titulatures sont présents partout, envahissent l'espace et les formulations qu'ils expriment traduisent une réalité complexe et mouvante. Pour clore ce premier volet épigraphique, M. Aberson (« L'implicite et l'explicite dans les inscriptions dédicatoires (République-Empire) », p. 103-119) procède à une analyse linguistique et formelle fine de documents épigraphiques célébrant un don ; il s'intéresse en particulier aux codes sociaux et institutionnels qui, du point de vue du lectorat, peuvent justifier le caractère implicite d'une formulation, l'implicite étant *a priori* possible lorsqu'il ne peut y avoir d'ambiguïté sur le sens du texte. Sa conclusion, bien qu'elle ne puisse développer cet aspect, met toutefois en évidence l'existence de documents où l'implicite est porteur de problèmes d'interprétation. – Le volet sur l'intertextualité littéraire s'ouvre sur une figure représentative de son temps, le rhéteur Aelius Aristide (L. Miletti, « Usage et circulation de l'écrit parmi les néosophistes. Le cas d'Aelius Aristide », p. 123-138). Ce personnage constitue une fois de plus un cas d'étude exceptionnel car, comme le rappelle Miletti, « à cause de sa nature égocentrique et entièrement consacrée à l'observation – sinon à la contemplation – de lui-même, [il] s'avère être pour nous la source la plus riche d'information sur sa propre méthodologie d'écrivain, de rhéteur et d'homme de culture en général, ainsi que sur sa vie passée en compagnie de ses songes mais surtout de sa bibliothèque et de ses "produits de l'écriture" ». Nous proposons de nuancer ce jugement en lui opposant la figure de Galien de Pergame qui, de tous les auteurs grecs, a transmis les écrits et témoignages les plus étendus sur son activité d'auteur. L'analyse, qui se fonde sur le commentaire de passages des *Discours sacrés*, met bien en évidence la manière dont Aristide menait son activité d'orateur et la relation qu'il entretenait avec ses propres écrits. M. Ribreau (« Le débat contradictoire, cadre énonciatif des "traités polémiques" d'Augustin », p. 139-156) étudie la manière dont le Père de l'Église, dans le cadre de sa lutte contre les hérésies, transmet par écrit une pratique orale, dans le cadre énonciatif du débat contradictoire, au lieu de se livrer systématiquement aux formes plus classiques que sont le discours judiciaire, la lettre, le commentaire de texte ou le dialogue, formes auxquelles il peut également recourir. De fait, Augustin se livra à de tels débats publics, dont les échanges purent être recueillis par des sténographes ; ainsi, certains de ces textes ne sont pas des œuvres composées de toutes pièces mais les *monumenta* de discussions effectives. L'étude montre que l'évêque d'Hippone pouvait adapter la forme de ses écrits aux circonstances mêmes dans lesquelles le débat avec ses adversaires se déroulait. M. Faure-Ribreau (« De la scène au *volumen* : Quintilien lecteur de la comédie romaine », p. 157-179) s'intéresse à la place que le professeur de rhétorique peut accorder à la lecture de la comédie dans l'apprentissage comme dans la pratique de l'éloquence. Cette réflexion offre notamment quelques remarques intéressantes sur les notions de *persona* et de *decorum* dans le contexte

culturel et philosophique romain, dénotant l'influence exercée par Cicéron sur Quintilien. Est ainsi confirmée l'influence du philosophe, qualifié de « maillon indispensable », sur le théoricien de l'art oratoire. L. Lefebvre (« L'historien antique face à ses sources : Eusèbe de Césarée lecteur de Flavius Josèphe », p. 181-188) illustre l'un des processus majeurs de l'écriture de l'histoire dans l'Antiquité, « à savoir la reprise et la resémantisation perpétuelles de textes antérieurs ». Ici, l'historiographe chrétien remanie un passage de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe condamnant les crimes de Néron. – Les liens entre littérature et épigraphie donnent lieu à trois études. E. Valette (« De la commémoration rituelle des morts au recueil poétique : l'écriture des *Parentalia* d'Ausone », p. 191-219) montre comment les compositions du poète latin du IV^e^ siècle traduisent la persistance d'un modèle de poésie qui se présente à la fois comme du chant et de l'écriture, mêlant références à la voix et à la matérialité du texte : l'usage d'inscriptions fictives est une caractéristique notable de l'inspiration élégiaque latine, qu'Ausone exploite pour s'inscrire dans la tradition antérieure comme pour s'en démarquer. A. Hostein (« Panégyrique et épigraphie. Observations sur le *Panégyrique latin* VIII (5) », p. 221-239) revient sur une pièce d'un corpus généralement négligé, celui des discours encomiastiques rédigés en milieu gallo-romain à la fin de l'Antiquité : le discours retenu pour l'analyse des relations entre formulaires épigraphiques et rhétorique épidictique concerne la cité d'Autun (*Augustodunum*), capitale des Éduens, sous le règne de Constantin (311 ap. J.-C.) et permet de tracer quelques caractéristiques formelles de la « littérature administrative » qui connaît alors un développement considérable. Moïra Créte (« La topique de l'*Elogium* dans les hommages publics », p. 241-257) s'intéresse à l'empreinte rhétorique qui inspire la rédaction des hommages publics sous forme lapidaire (gravés généralement sur les bases de statues) à partir du III^e^ siècle ap. J.-C., largement influencée par la topique théorisée au cours de la période de la Seconde Sophistique. – Le dernier volet, qui s'intéresse à la mise en scène de l'écrit, propose trois études illustrant de manière très précise la matérialisation de l'écrit dans l'espace romain : Nicolas Mathieu (« Couples et familles dans les monuments funéraires des contrées gallo-germaniques : quelques remarques à propos de la relation entre texte(s) et image(s) », p. 261-276) ; S. Orlandi (« Discorsi su pietra : qualche osservazione su forma e contenuto », p. 277-294) ; S. Lefebvre, « Pline le Jeune et l'épigraphie : témoignages sur la place de l'écrit dans l'espace civique », p. 295-323). Ils nous rappellent à quel point les mondes grec et romain ont été des civilisations de l'épigraphie. Ce fait nous invite à porter sur la notion même d'écrit et de littérature un regard qui ne peut se limiter aux textes transmis par la tradition manuscrite. – Le tout s'achève sur l'analyse synthétique de S. Benoist (« Discours impérial et rhétorique de l'éloge, art oratoire et culture de l'écrit dans le monde romain. Quelques remarques conclusives », p. 327-338). – On aura compris que cet ouvrage fait la part belle à l'épigraphie et à l'écriture administrative ou institutionnelle même si sa seconde partie présente peu de liens avec de tels enjeux. C'est peut-être l'une des faiblesses de cette collection d'études : quatre d'entre elles, malgré leur indéniable intérêt, ne semblent pas trouver leur place au sein de cet ensemble. La notion d'intertextualité est de fait exploitée ici sous des registres qui renvoient à des pratiques et des contextes qui ne sont pas de même nature. On peut penser qu'elle ne constitue pas un fil directeur suffisamment rigoureux, à moins de bénéficier d'une définition conceptuelle préa-

lable, pour permettre tous les regroupements. La question des modèles et des transferts de l'écrit, telle qu'annoncée dans le titre, est en revanche assez bien couverte, sous ses différentes facettes, par ce recueil. Mais on reconnaîtra qu'il s'agit d'un enjeu susceptible de recouper un champ très vaste des études sur l'Antiquité. Dans ces conditions, il paraît assez difficile de porter un jugement d'ensemble sur les travaux réunis, dont on ne doit pas pour autant s'interdire de reconnaître la précision, chacun sur le domaine qui est le sien. L'ouvrage ne sera sans doute pas lu dans son intégralité par un même lecteur mais les lecteurs pourront y trouver, au gré de telle ou telle contribution, une documentation et des analyses fines en lien avec les travaux qui sont les leurs. Frédéric LE BLAY

Catalina BALMACEDA, *Virtus Romana. Politics and Morality in the Roman Historians*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 312 p., ill. (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 45 $. ISBN 978-1-4696-3512-5.

Professeur associé à la Pontifica Universidad Catolica du Chili, C. Balmaceda est spécialiste de l'historiographie romaine en général, et de Velléius Paterculus en particulier. La synthèse qu'elle propose ici sur la notion de *uirtus Romana* se distingue des études antérieures sur le même sujet (W. Eisenhut, M. McDonnell *et al.*) en ce qu'elle ne privilégie pas l'approche lexicologique et sémantique (même si les relevés d'occurrences sont une étape préliminaire importante à la base de son travail), mais se focalise sur un genre littéraire déterminé (l'historiographie) dans une perspective diachronique (de Salluste à Tacite en passant par Tite-Live et Velléius). Elle relève par conséquent davantage de l'histoire des idées morales et politiques (les deux étant indissociablement liées à Rome) que de l'anthropologie. Elle s'inscrit à ce titre en parfaite complémentarité avec les autres travaux précités. Son objectif est de montrer comment l'évolution du régime politique de la fin de la République au Principat antonin, et le positionnement éthico-politique des auteurs face à ce processus, ont influé sur leur définition et leur représentation de la *uirtus*. L'introduction commence par rappeler les principaux traits distinctifs de l'historiographie romaine (importance de la rhétorique, souci de *delectare* et de *mouere* autant que de *docere*, visée d'exemplarité morale), avant de souligner la centralité du concept de *uirtus* dans la problématique historiographique latine et d'introduire les différentes parties de l'ouvrage. Le chapitre premier se situe en amont des quatre auteurs précités et sollicite principalement Cicéron. Il est axé sur la question de l'extension sémantique de *uirtus*, de son sens étymologique de *uirilitas* à une acception morale plus large proche de l'*arété* grecque. L'auteur s'attache à montrer que le terme de *uirtus* s'est élargi pour ainsi dire naturellement et de façon immanente de la notion de « courage » à celle de « valeur », plutôt que sous l'influence directe et extérieure de la conception grecque de l'*arété* : comme le montre une étude attentive des occurrences du mot chez Caton, Plaute et Térence, c'est parce que *uirtus* avait déjà en latin cette acception élargie qu'elle a absorbé à la fois les sens respectifs d'*andréia* et *arété* sans qu'il soit besoin de forger un terme spécifique pour traduire cette dernière. L'influence hellénique sur la définition du concept est postérieure à ce processus et a surtout permis sa rationa-

s'annonce comme une réflexion sur les maladies aux manifestations extraordinaires que l'on a tendance à imputer à la volonté divine et à confier aux devins pour résolution. Ce texte était donc d'un grand intérêt pour comprendre la conception de la maladie à l'époque de sa rédaction. *Superfétation* (Περὶ ἐπικυήσιος) porte sur un phénomène bien attesté chez certains mammifères mais toujours discuté chez l'homme, le fœtus supplémentaire se formant dans l'utérus, qui n'a rien à voir avec la grossesse gémellaire. Ce traité se démarque du savoir transmis par d'autres textes, notamment sur le plan des pratiques thérapeutiques. Après avoir passé en revue différentes hypothèses, l'éditrice semble pencher en faveur d'une attribution au philosophe Léophanes, mentionné par Aristote (*Génération des animaux*, 765a), qui vécut entre le V^e^ et le début du IV^e^ siècle av. J.-C., auteur auquel Littré avait également attribué *Femmes stériles*. Le fragment *Excision du fœtus* ne traite pas seulement de l'opération indiquée par son titre mais de chirurgie gynécologique au sens large ; il devait appartenir à un traité de gynécologie de portée plus large. La notice d'introduction à *Femmes stériles* montre avec beaucoup de précision que son contenu présente des rédactions parallèles avec d'autres textes de la *Collection hippocratique*, ce qui indique clairement que les rédacteurs de ces premiers textes médicaux se lisaient, se complétaient et se répondaient entre eux. On peut tirer les mêmes observations de la lecture des trois autres témoins. Chacun des quatre textes est présenté comme une entité à part, avec sa propre notice introductive, ses notes et son *index verborum*. Cependant la première notice pose les éléments de contexte qui peuvent être utiles à la lecture de tous les textes rassemblés dans cette édition. Les relevés lexicologiques sont exhaustifs puisque les *index* qui les recueillent présentent des entrées telles que : δέ *passim*, γάρ *passim*, ὁ, ἡ, τὸ *passim*, etc. Une telle précision ne pouvait se concevoir que sur des écrits d'une étendue limitée ; il est vrai toutefois que le relevé avec référencement des outils syntaxiques les plus courants n'avait en soi pas de sens – les outils numériques dont nous disposons désormais rendant obsolètes les tables d'occurrences – mais le linguiste appréciera de pouvoir disposer d'un état complet de la langue au sein de cet échantillon de textes. Les quatre textes sont accompagnés d'une annexe reprenant un chapitre de *Maladies des femmes I*. Une bibliographie, un lexique des substances pharmaceutiques (désignation grecque) et un index des noms français de substances botaniques sont également proposés. Ce travail se révèle à la hauteur de l'entreprise de réédition de la *Collection hippocratique* dans la Collection des Universités de France, dont il illustre la rigueur et la précision. Il confirme la grande expertise de son auteure dans le domaine de la médecine antique.

Frédéric LE BLAY

Michel FEDERSPIEL, *Pseudo-Aristote. Des couleurs, des sons, du souffle*. Texte traduit et commenté par M. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol., XIII-210 p. (LA ROUE À LIVRES). Prix : 26 €. ISBN 978-2-25-144689-9.

Ce volume est la troisième livraison d'une série de cinq volumes destinée à offrir la traduction d'écrits du corpus aristotélicien. Les deux premiers parus ont proposé la traduction des traités *Du ciel* (vol. 1) et *Problèmes mécaniques, Des lignes insécables* (vol. 2). *Du monde, Des vents, Des plantes* (vol. 4) et *Histoires merveilleuses,*

Physiognomoniques (vol. 5) sont à paraître. Ces textes ne disposaient jusqu'à présent pas d'une traduction en français, n'étant pas considérés comme relevant du maître du Péripatos lui-même. M. Federspiel (1941-2013), spécialiste des textes grecs à contenu scientifique ou technique, avait conçu le projet de les traduire dès les années 1970. Ici, Jean-Yves Guillaumin a été chargé de reprendre et de réviser le travail important déjà mené pour permettre sa publication dans la collection « La roue à livres », qui constitue un complément nécessaire à la Collection des Universités de France en mettant à disposition du public les traductions de textes originaux. Aude Cohen-Skalli a été chargée de rédiger une courte préface présentant le texte au sein de la tradition aristotélicienne et rendant hommage à l'œuvre de son traducteur. – Ce volume présente un caractère plus érudit que les livraisons habituelles de la collection. Le commentaire donne souvent les textes en grec et le traducteur intervient régulièrement sur le texte qu'il traduit, concevant son travail à mi-chemin entre une traduction annotée et une édition critique. Il présente en fin de volume un abondant commentaire linéaire. Les éditions de référence sont respectivement celles de M. F. Ferrini (Pisa, 1999), U. Klein (Darmstadt, 1972) et A. Roselli (Pisa, 1992). On notera avec attention la double coquille de l'introduction au troisième traité (p. 56), qui donne la date de 1922 pour cette troisième édition. – Les deux premiers traités peuvent être rattachés aux recherches portant sur la physique, dont l'importance au sein de la tradition aristotélicienne n'est plus à démontrer. Le troisième relève assez nettement de la littérature médicale ; il se place donc dans le sillage de l'œuvre biologique d'Aristote mais n'en présente pas moins un caractère assez singulier au sein du corpus. L'auteur y intègre en particulier des éléments relatifs aux découvertes et théories des grands médecins anatomistes de l'époque hellénistique, ainsi Praxagoras, Hérophile et surtout Érasistrate. Ces trois textes n'ont pas joui d'une grande fortune dans l'Antiquité, ce qui rend la détermination de leur attribution incertaine. Théophraste et Straton de Lampsaque ont pu être invoqués par la tradition. M. Federspiel propose de retenir le nom du second pour le traité *Des sons*, dont nous ne devons la conservation qu'aux extraits recueillis par Porphyre dans son commentaire à l'*Harmonique* de Ptolémée. – La méthode caractérisant ces textes à caractère technique, consistant à recourir à de nombreux référents analogiques empruntés à la sphère de l'expérience quotidienne, qui peuvent faire office d'illustrations comme d'arguments ou de preuves à part entière, confère à ces écrits une dimension de témoignage concret sur la culture technologique et artistique des contemporains. Leur lecture intéresse donc l'archéologue comme l'historien. – Bien que le commentaire linéaire très précis reporté en fin de volume propose de nombreuses citations et analyses lexicales à partir du texte original, on pourra regretter de ne pas pouvoir disposer du texte grec en regard de la traduction. La littérature savante et technique se satisfait en effet difficilement de la seule traduction, malgré la qualité de celle-ci (qui est en l'occurrence indéniable). La manière de qualifier les sons et les couleurs en particulier renvoie à des notations que seule la langue d'origine permet de saisir dans leur spécificité, qui tient autant de la technicité, dont la précision repose souvent sur la dénomination métaphorique, que de la perception, dont les travaux des historiens comme des anthropologues ont démontré qu'elle était ancrée dans la culture. Il n'en reste pas moins que cette publication vient très heureusement combler un manque. Frédéric LE BLAY

libyque, thrace, étrusque, langues indigènes du sud de l'Italie, langues italiques, latin… L'introduction (p. 1-30) livre une bonne présentation globale de l'anthroponymie grecque, commençant par les vues antiques grecques sur la question. La vingtaine d'articles suivants entre dans des points qui ne sont pas toujours de détail – ainsi, l'adaptation des anthroponymes grecs à l'étrusque ; les suffixes des anthroponymes grecs féminins ; les suffixes caractéristiques de l'onomastique personnelle de Béotie… L'ouvrage inclut de copieux résumés (en français, puis en anglais) ; une précieuse présentation synthétique des préfixes, suffixes et chaînes suffixales anthroponymiques grecques (p. 687-704 ; cette section fait écho à la maquette de la « génétique anthroponymique : liaisons radicales et dérivations suffixales » reproduite p. 18 et qui figurait dans l'affiche du colloque dont ce livre constitue les *Actes*). L'ensemble s'achève par des index (analytique – un peu trop partiel à mon goût, mais il a le mérite d'exister ; anthroponymes en grec et dans une vingtaine d'autres langues). Rien n'étant parfait, certaines positions pourront paraître contestables. Ainsi, il est dommage que l'introduction ne signale pas la fonction essentielle des anthroponymes, qui est de ***désigner*** (heureusement, plusieurs autres contributions en font état). Livre impressionnant, non seulement par son épaisseur, mais aussi par sa haute qualité.

Yves DUHOUX

Sandrine COIN-LONGERAY, *Poésie de la richesse et de la pauvreté : étude du vocabulaire de la richesse et de la pauvreté dans la poésie grecque antique, d'Homère à Aristophane : ἄφενος, ὄλβος, πλοῦτος, πενία, πτωχός*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2014. 1 vol., 16 x 24 cm., 241 p. Prix : 27 €. ISBN 978-2-86272-663-2.

Dans cet ouvrage, qui fait suite à sa thèse doctorale, l'auteure propose une étude sémantique des termes exprimant la richesse et la pauvreté dans la poésie grecque antique. Le corpus se limite à cinq familles lexicales : celles des termes ἄφενος, ὄλβος, πλοῦτος et πενία, dont le principal emploi est bien d'exprimer ces notions abstraites, et celle de πτωχός, terme concret permettant de compléter l'étude de πενία, seul terme abstrait exprimant proprement la pauvreté ; les mots composés comprenant un de ces termes ne sont pas étudiés à part entière, mais sont mis en rapport, s'il y a lieu, avec ceux-ci. Les termes dont le sens de « richesse » ou de « pauvreté » n'est induit que par le contexte (par ex. ἀγαθά, κτῆμα) ont été exclus. On notera qu'une prise en compte de ces derniers termes, à défaut de fournir des données pertinentes pour cette étude sémantique d'un corpus précis, aurait peut-être permis de relativiser certaines conclusions concernant la représentation générale de la richesse et de la pauvreté dans la littérature aux époques concernées. Par exemple, devant l'abondance de termes propres désignant la richesse par rapport à la seule famille de πενία : la misère « n'est pas un sujet de prédilection des poètes » (p. 150), et « on peut attribuer cela au fait que la littérature en général, et surtout la poésie archaïque, est une production artistique à l'usage d'un public aristocratique » (p. 206). La période retenue couvre la poésie d'Homère à Aristophane, et permet ainsi d'étudier également le corpus dans sa diachronie, que l'auteure met en parallèle avec les changements socio-économiques observés à l'époque classique. La méthode adoptée est essentiellement

l'analyse distributionnelle, chaque terme ayant été « étudié pour lui-même, dans la somme de tous ses emplois qui doivent nous amener, par les significations, à son sens » (p. 11) ; l'étymologie, par ailleurs incertaine pour la plupart de ces mots, est toutefois discutée au début de chaque chapitre. L'ouvrage en comprend cinq, un par famille lexicale, ainsi qu'une conclusion générale. Après l'étymologie des termes d'une famille, chaque chapitre aborde leurs éventuels composés attestés, leurs occurrences (illustrées par des tableaux indiquant l'analyse morphologique du terme, le genre littéraire et éventuellement l'auteur), et surtout leurs emplois, à l'appui desquels l'auteure définit le « sens » (*i.e.* le sens de base), les « significations » (*i.e.* les sens contextuels) et les « valeurs » (*i.e.* les connotations) de chaque terme ; les emplois les plus exemplaires sont cités dans leur contexte, et une traduction est fournie pour chaque texte grec. Ainsi, la famille d'ἄφενος, essentiellement attestée dans l'épopée, renvoie à une richesse héritée, liée au pouvoir, à la possession de terres et au prestige. Celle d'ὄλβος, attestée dans tous les genres poétiques, contient la notion de richesse octroyée par les dieux, non spécifiquement matérielle ; liée à la prospérité et au bonheur d'une famille, elle peut également être perçue comme un patrimoine familial, et partage donc des caractéristiques avec l'ἄφενος. Elle s'oppose à l'origine au πλοῦτος, terme moins marqué et utilisé essentiellement pour désigner la manifestation extérieure de la richesse, sans notion de faveur divine ; avec la tragédie et la comédie, ce dernier finit cependant par acquérir une valeur péjorative bien marquée, que l'auteure attribue à l'avènement d'une richesse non aristocratique, d'un πλοῦτος privé d'ὄλβος, notion inexistante chez Homère. La famille de πενία se révèle moins attestée que les précédentes ; elle renvoie à une pauvreté inéluctable, assimilée au malheur, à l'exclusion sociale, voire à la bassesse morale. Enfin le πτωχός, dont le plus célèbre exemple est celui d'Ulysse dans l'*Odyssée*, apparaît comme un *topos* littéraire, celui du noble tombé dans la pauvreté ; parmi ses caractéristiques, on trouve notamment le statut d'errant et l'absence de travail, ce qui le distingue par ailleurs du simple πένης, et en fait une figure périphérique aux notions précédentes. L'ouvrage offre une analyse bien plus détaillée de chacun des termes dans leurs chapitres respectifs, en ne manquant pas de mettre en évidence le rapport qu'ils entretiennent entre eux au sein du corpus. Il a le grand mérite d'améliorer notre compréhension de notions parfois peu considérées dans leur complémentarité : en particulier, l'analyse de πλοῦτος et ὄλβος, qui fait l'objet d'une grande partie de l'ouvrage, montre le rapport entretenu par ces deux termes qui constitue une opposition féconde dans la littérature, plus riche qu'une simple opposition de registre de langue. Les explications historiques et socio-économiques apportées par l'auteure aux changements observables dans la diachronie ne font pas l'objet, quant à elles, d'un développement et d'une argumentation dans cet ouvrage. Si elles apportent certainement un complément intéressant aux données linguistiques discutées, la qualité indéniable de l'ouvrage réside bien dans l'étude sémantique qu'il propose.

Martin LEBOUTTE

Eleanor DICKEY, *Learn Latin from the Romans. A Complete Introductory Course Using Textbooks from the Roman Empire*. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, XVII-512 p. Prix : 24,99 £. ISBN 978-1-316-50619-6.

l'*index locorum* et l'*index nominum*. Pour l'aperçu de la tradition textuelle et la description des principaux manuscrits, R.A. Kaster s'est servi en particulier de l'article que C.E. Murgia avait écrit pour la *Virgil Encyclopedia*. On ne peut qu'espérer que cette édition de haute valeur scientifique, qui devrait être définitive, connaîtra rapidement un heureux aboutissement par la publication du dernier volume, c'est-à-dire le tome III (*in Aen.* VI-VIII), dont la charge est revenue à une équipe de trois philologues, E. Christian Kopff, Dirk Obbink et James Brusuelas, après la mort de P.K. Marshall en 2001. Le projet concernant le volume I, qui devait comprendre les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, a été, quant à lui, abandonné après la mort de G.P. Goold en 2001. Bruno ROCHETTE

Angelo GIAVATTO & Frédéric LE BLAY (Ed.), *Autour de la* Consolation de Philosophie *de Boèce*. Neuilly, Atlande, 2015. 1 vol. broché, 12 x 18 cm., 190 p. (FORUM). Prix : 14,85 €. ISBN 978-2-35030-316-1.

Ce volume, qui fait suite à une journée d'études organisée à Nantes le 23 avril 2012 autour de la *Consolation de Philosophie* de Boèce, regroupe les contributions des cinq intervenants. La première communication, celle de Frédéric Le Blay (« La *Consolatio Philosophiae* comme témoignage et testament »), insiste sur la dimension intertextuelle de l'œuvre de Boèce. Le texte apparaît en effet comme le témoin d'un long héritage dans lequel il s'inscrit autant sur le plan formel que philosophique ; l'exposé parcourt les caractéristiques génériques propres à la littérature antique décelables dans la *Consolatio* et faisant de cette œuvre non seulement le testament d'un condamné, mais le témoignage de toute une tradition alors sur le point de disparaître, ou de prendre d'autres formes. Dominique Doucet (« La roue et le cercle ») aborde ensuite la question de la structure de l'œuvre : sans remettre en cause une répartition fondamentale en cinq livres, il tente d'articuler les trois remarques faites par Philosophie à la fin du livre 1, à partir desquelles Pierre Courcelle (1967) dégageait déjà un plan en quatre parties, en attirant toutefois l'attention sur trois métaphores récurrentes de l'œuvre, celles du médecin et des couples vie-patrie et roue-cercle, qui permettent de nuancer cette partition en mettant en évidence l'unicité de la *Consolatio*. Trois hymnes (3, 9 ; 3, 12 ; 5, 4) sont ensuite examinés et mis en rapport avec les étapes importantes du parcours de Boèce, renforçant le caractère triadique annoncé par les trois métaphores précédentes. Béatrice Bakhouche (« Figures de Philosophie dans la *Consolation de Philosophie* de Boèce ») s'intéresse à la *figura* de Philosophie, son rôle dans l'œuvre et son rapport avec le personnage de Boèce. Son apparence et les objets qui la caractérisent (robe, livres, sceptre) sont analysés dans leur dimension symbolique ; l'influence des *Noces de Mercure et de Philologie* de Martianus Capella est ici mise en avant. Le personnage de Philosophie apparaît comme un médiateur, permettant à l'œuvre de présenter une fusion originale du dialogue platonicien et du genre de l'apocalypse allégorique ; l'exposé pointe la cohérence de ce personnage, malgré sa plasticité apparente qui a surtout retenu l'attention des commentateurs (cf. P. Courcelle, 1980). Min-Jun Huh (« La théorie néoplatonicienne de la vertu et la *Consolation de Philosophie* ») se penche ensuite sur la notion de vertu telle qu'elle apparaît dans la *Consolation*, et relève les indices d'une influence de la théorie

néoplatonicienne, qui depuis Plotin, puis Porphyre, prête à la vertu une dimension non seulement éthique, mais également métaphysique, en ce qu'elle permet à l'âme de remonter vers l'Intellect, son principe. L'exposé vise également à montrer que la structure même de l'œuvre est peut-être marquée par les quatre degrés de vertus (politiques, purificatrices, théorétiques et paradigmatiques). Enfin, Cyrille Michon (« La prescience et la liberté, le temps et l'éternité. Une relecture du dernier livre (V) de la *Consolation de Philosophie* ») revient sur un paradoxe abordé en quelques lignes dans l'œuvre et qui a fait couler beaucoup d'encre, celui de la prescience des actes libres par Dieu, et sur la solution qu'y apporte Boèce. Il reprend le dossier en partant de l'interprétation récente de John Marenbon (2003, 2005), qui s'oppose à l'interprétation traditionnelle, et apporte sa propre vision du problème. Les arguments de Boèce sont discutés et mis dans le contexte plus large du débat sur les futurs contingents. Le recueil fournit donc un ensemble de réflexions qui ont le mérite de souligner la richesse et la complexité, sur le plan littéraire comme sur le plan philosophique, de cette œuvre de Boèce, si influente pour la pensée médiévale, et dont on n'a pas encore fini de commenter tous les aspects. Martin LEBOUTTE

Jaś ELSNER & Jesús HERNANDEZ LOBATO (Ed.), *The Poetics of Late Latin Literature*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol., VIII-534 p. (OXFORD STUDIES IN LATE ANTIQUITY). Price: 64 £. ISBN 978-0-19-935563-1.

This dense, rich volume in five parts collects fifteen essays by specialists and is opened by an introduction by the Editors that focuses on the notion of Late Antiquity. This notion has recently received valuable problematisations, e.g. in the introduction to *Decadence: "Decline and Fall" or "Other Antiquity"?* (eds. Therese Fuhrer and Marco Formisano, Heidelberg: Winter, 2014), and in the first editorial of *Late Antiquity* and of *Studies in Late Antiquity: A Journal*, under the editorship of Elizabeth DePalma Digeser. As for the later Latin *literature*, an important parallel will be found in the *Cambridge History of Later Latin Literature* edited by Gavin Kelly and Aaron Pelttari, forthcoming from CUP, which will be accompanied by the *Cambridge Dictionary of Later Latin Literature* edited by the same scholars. The volume under review, however, focuses specifically on poetry; it also builds upon, and further develops in different directions, the work by Jacques Fontaine, Jean-Louis Charlet, and Michael Roberts. – Both 'pagan' and Christian poetry is analysed, although 'pagan' poets receive most of the attention, especially Ausonius, Sidonius, Claudianus, Optatianus and Namatianus. Among the Christian poets, Prudentius and Paulinus of Nola are prominent, but also Augustine is deployed for his language criticism. It must be noted, however, that he knew no Greek or very little (as I argued in *Origen in Augustine*, *Numen* 60 [2013], p. 280-307). – Michael Squire's contribution on Optatianus' visual poetics in *Carmina figurata* opens the First Part, *The Explosion of Form: Late Antique Experimentalism*, which is devoted to generic innovation in late antiquity. Franca-Ela Consolino focuses on polymetry in ancient poetry, especially Ausonius, Paulinus of Nola, Ennodius of Pavia, and Sidonius Apollinaris. Isabella Gualandri deals with Augustine's theory of language and its relation to ancient Latin poetry, especially Optatianus. – *Late Antique Intertextuality* is the

Koen DE TEMMERMAN & Evert VAN EMDE BOAS (Ed.), *Characterization in Ancient Greek Literature.* Leiden, Brill, 2017. 1 vol. relié, 15,5 x 23,5 cm, XVI-705 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 411. STUDIES IN ANCIENT GREEK NARRATIVE, 4). Prix : 154 €. ISBN 978-90-04-35630-6.

This book, from the series *Studies in Ancient Greek Narrative (SAGN)*, is a narratological examination of characters in a variety of ancient Greek narratives. The previous volumes of the series treated narrators, narrates, and narratives (*SAGN* 1), time (*SAGN* 2), and space (*SAGN* 3). Like its predecessors, *SAGN* 4 follows the format and overall aim of the series, the focus being on the formal devices within a text which authors employ to enchant or persuade their audiences (*SAGN* 4: ix ~ *SAGN* 1: xii). The volume has a clear narratological scope and applies the same methodological tools to a variety of texts stretching from the Archaic to the Imperial Period. The editors are experts in their respective fields (Koen De Temmerman, novel; van Emde Boas, drama) and have brought together an impressive team of twenty experts, who have also contributed to prior *SAGN* volumes. Together they co-sign the thirty-four contributions of the volume. As it is impossible to summarize 708 pages, I will offer below a brief summary and address some key issues. In a very useful Introduction, the editors lay out their concept of character and characterization. It needs to be noted that every reader should consult the Introduction and the Glossary before reading a particular chapter, since all the contributors make ample use of this theoretical groundwork. Contrarily to other narratological approaches in previous *SAGN* volumes, this book is more sensitive to questions of genre and has amplified the notion of 'narrative' so as to include narratives that are not usually examined within this scope, such as off-stage passages in drama (p. 5-6). The Introduction presents ancient (moral, typification vs. individuation, static and dynamic), and modern (actantic, semiotic, mimetic, cognitive) concepts of character. The discussion of the application of cognitive methodologies (p. 15-19) on ancient texts is particularly intriguing, as cognitive approaches is a blossoming field in Classics. The Introduction includes a discussion of the various techniques of characterization used throughout: *i.e.* name-giving and *antonomasia*; direct characterization; and indirect characterization which is further divided in metaphorical characterization (*synkrisis, parabolè, paradeigma,* intertextual allusions) and metonymical characterization (emotions, social/intellectual, action, *éthopoiia, gnômai,* focalization, apparence, setting). Part 1/Epic and Elegiac Poetry includes articles on Homer (de Jong); Hesiod (Koning); the Homeric Hymns (de Jong); Apollonius Rhodius (Klooster); Callimachus (Harder); and Theocritus (Klooster). Part 2/Historiography includes contributions on Herodotus (de Bakker); Thucydides and Xenophon (Rood); Polybius, Appian and Cassius Dio (Pitcher); Josephus (Van Henten and Huitink); and Pausanias (Pretzler). Part 3/Choral Lyric includes an article on Pindar and Bacchylides (Currie). Part 4/Drama includes studies on Aeschylus (Van Emde Boas); Sophocles (Lloyd); Euripides (Van Emde Boas); Aristophanes (A. Bowie), and Menander (Brown); Part 5/Oratory examines Lysias (De Bakker); Aeschines and Demosthenes (Worman). Part 6/Philosophy is on Plato (K. Morgan). Part 7/Biography contains articles on Xenophon (Huitink); Plutarch (Mossman); and Philostratus (Demoen). Part 8/Between Philosophy and Rhetoric includes two contributions on

Dio Chrysostom (Kasprzyk) and Lucian (Hodkinson). Part 9/The Novel studies Chariton, Xenophon Ephesius, and Achilles Tatius (De Temmerman); Longus and Heliodorus (J. Morgan). The volume has an Epilogue, a collective Bibliography at the end, and an Index of basic recurrent terms. The brief summary above shows that the structure of the volume is not always clear, as it is sorted thematically and not chronologically or by author: *e.g*. Herodotus comes after Theocritus; Xenophon is treated both as a historian and as a biographer, when a comparison might have been intriguing and while Josephus' history and autobiography are studied together. The selection of texts and authors is also indicative and, understandably of course, not illustrative of Greek narrative. On the one hand, the volume's time-frame, Archaic to Imperial times, is exclusive of narratives beyond the Second Sophistic: for example, the discussion of the novels could have lumped together these works that have been treated extensively in recent scholarship and could have made space for a discussion of late antique authors, such as Nonnus or Libanius. On the other hand, the selection of narratives includes largely conventional texts (epic, drama, historiography, biography – the novels in narratological studies are mainstream). Of particular significance, however, is the discussion of characters in Josephus (Van Henten & Huitink), which, despite the volume's focus on formal aspects of characterization, catches a glimpse of how the narrator's Jewish background influences the moral portrayal of his characters. Equally intriguing is the examination of Pausanias' *Periegesis*, a work that, erroneously as Pretzler convincingly shows, might not seem the best place to look for characters. Last but not least, while all authors meticulously allude to the volume's introduction and other relevant contributions in it, I found the discussions of several authors by one scholar particularly useful – *e.g.* the contributions by Rood, Pitcher, and De Temmerman – because they enable comparative assessments and give a better overview of characterization within a particular genre. Overall the breadth of the volume's contributions makes it a useful book for every student and scholar working on character and narratology in any field of Greek Literature as it offers a solid theoretical groundwork for further investigations in the field.

Anna LEFTERATOU

Jeremy MYNOTT, *Birds in the Ancient World: Winged Words*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, 23,4 x 15,6 cm, XXIII-451 p., 74 fig. couleur, 9 fig. n./b., 2 cartes n./b. Prix : 30 £. ISBN 978-0-19-871365-4.

Ce volume entend illustrer la place des oiseaux dans le monde gréco-romain en s'appuyant sur les textes antiques, qui constituent sa principale source. Au total, 120 auteurs sont utilisés, ce qui témoigne de l'ampleur du travail. L'ouvrage débute par une préface de J. Mynott et par les remerciements d'usage. S'ensuit une note à destination des lecteurs fournissant des indications quant à la structure du volume et à l'utilisation des références ; un paragraphe rappelle en particulier la prudence nécessaire liée à l'identification, d'ailleurs souvent impossible, des oiseaux évoqués dans les textes. À titre d'exemple, J. Mynott pose la question de l'identité de ce que les auteurs antiques nomment le rossignol, un taxon très fréquemment cité sachant qu'une douzaine d'espèces connues, au comportement et à la morphologie proches,

comme hors de ses frontières conseillées par l'oracle d'Apollon à Delphes (9) ont conduit à revêtir le méchant habit du philosophe puis à en tenir le rôle, enseignant à ses interlocuteurs le chemin de la vertu afin de leur permettre de pouvoir ensuite gouverner au mieux leurs concitoyens, tel Socrate qu'il reconnaît avoir cité et pris pour modèle (14-37). La notice et le commentaire posent la question du statut de ce texte relevant à la fois de l'autobiographie et du discours philosophique recourant souvent au *logos* socratique transmis par Platon, dont sont récapitulées toutes les occurrences. Soixante-dix pages de bibliographie développent les références données par les auteurs dans les introductions et les notes et deux *indices* placés en fin de volume, l'un des idionymes et des ethnonymes et l'autre des textes littéraires cités, facilitent la consultation de l'ouvrage. Celui-ci sera donc très utile autant aux lecteurs cultivés qu'à la communauté scientifique pour comprendre deux discours particulièrement complexes de Dion Chrysostome qui y revendique avoir fait profession de philosophe.

Michel MOLIN

Manuel María SANZ MORALES, Ramiro GONZÁLEZ DELGADO, Myriam LIBRÁN MORENO & Jesús UREÑA BRACERO, *La (inter)textualidad en Plutarco. Actas del XII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas. Cáceres, 8-10 octubre de 2015*. Cáceres – Coimbra, Universidad de Extremadura, Servicio de Publicaciones, 2017. 1 vol., 11-397 p. Prix : 12 € (relié). ISBN 978-84-9127-002-7.

This is a collaborative volume containing the Acts of the III International Symposium organised by the Spanish Plutarchean Society. The broad theme of the Symposium regards different fields of specialisation, which serve to illustrate the wide range of Plutarch's interests and knowledge, not in vain he was called "the polygraph from Chaeronea". The book has been efficiently divided into five sections: "Textuality" (p. 13-72), "Intertextuality: Greek authors in Plutarch" (p. 73-184), "Intertextuality: reception of Plutarch's texts in Antiquity" (p. 185-223), "Classical tradition: reception of Plutarch's writings from Renaissance to our days" (p. 225-290) and "Literary, historical and philosophical aspects of Plutarch's works" (291-390). The useful *Index locorum corporis Plutarchei* (p. 391-397) gathers the references to all the passages commented throughout the thirty-five articles. In addition, a multilingual approach shall be noticed, since the articles are written in Spanish, Italian, English, French and Portuguese. The first section of the volume is dedicated to philological aspects: the establishment of Plutarch's texts, the means of diffusion and the ambits of reception. On the one hand, J. A. Fernández Delgado and F. Pordomingo (p. 15-28) present the last updates about the discoveries of papyri containing Plutarch's writings. On the other hand, M. Sanz Morales (p. 29-41) explains that phonology and morphology have a significant influence on our conception of Plutarch's language. The evidences for this assertion can be found in the three subsequent analyses: the new critical proposal and translation for the treatise *De facie quae in orbe lunae apparet* 938D by A. Pérez Jiménez (p. 43-50); the study of the rhetoric and stylistic resources and the lexical references in *Regum et imperatorum apophthegmata* by S. Citro (p. 51-59), and the overview of *De liberis educandis'* editions exposed by F. Tanga (p. 61-72). The conception of intertextuality serves as methodological approach for sections two

and three. It consists, in the second section, of researching the information transmitted by Plutarch about Greek authors through his quotations and commentaries. This is the longest section of the book, a representative example of Plutarch's large readings. A.C. Vicente Sánchez (p. 131-140) introduces important remarks about intertextuality and then she contrasts the coincident references in Plato's *Letters* and in Plutarch's *Life of Dion*. We must be aware that, if it were not for Plutarch, we would never have known about the verses of certain Greek poets. For instance, the poetesses that D. Romero González (93-99) discusses in his article. We can also appreciate how Plutarch received influence from Herodotus' method of narration or from specialised texts like the *Hippocratic Corpus*. The third section focuses on the reception of Plutarch's writings in the works of Aulus Gellius (p. 187-193), Eusebius of Caesarea (p. 207-214) or Eunapius of Sardis (p. 215-223). Precisely the intertextual "dialogue" of Eunapius and Plutarch allows J. Campos Daroca to introduce the new concept of "architext". In addition, Plutarch had a great influence on early Christian literature. I. Muñoz Gallarte (p. 195-205) illustrates this by analysing the literary motif of the moon's abyss in the Nag Hammadi Library, the heresiologists and the *Corpus Hermeticum*. The fourth section is dedicated to the reception of Plutarch from Renaissance to our days. C. García Gual (p. 227-240) reviews the reception of *Moralia* and *Lives* in Western culture, and particularly in Spain. Thus, Plutarch's treatises *Perì dusopías* or his *Parallela minora* were translated into Latin by great humanists, Erasmus of Rotterdam (p. 251-261) or Guarino, and they inspired later authors like Juan de Espinosa (p. 251-261), Lorenzo de Zamora (p. 263-271) or the philosopher Xavier Zubiri (p. 283-290). The Franciscan friar Juan de Torquemada used Plutarch as the hypotext for his *Monarquía Indiana* (p. 273-281): it constitutes a significant proof of how classical authors serve to interpret the Holy Scriptures. The fifth and last section addresses literary, historical and philosophical aspects. Just to name a few examples: F. Frazier (p. 293-306) proposes a new literary approach for the biographical texts of Plutarch's *Lives*; while J. García López (p. 311-319) analyses the formal structure and the religious elements of the same treatise. D. Leâo (p. 357-364), on his behalf, discusses the context of the word *politeuma* in the *Lives* and *Moralia*. Finally, N. Simôes Rodriges (p. 371-381) and P. Volpe (p. 383-389) dedicate their studies to social issues in Plutarch's writings, that is, the conception of the *hetairai* and *pornai* and the relationship between animals and humans, respectively. In summary, the quality of this volume lies, principally, in the interdisciplinary character of its works. Scholars from different fields find in Plutarch a reason to cooperate in order to promote and carry on with the study of such an influential and multifaceted author.

Nerea LÓPEZ CARRASCO

Jacques BOULOGNE, Marion MULLER-DUFEU & Maude PICOUET-DE CRÉMOUX (Ed.), *Choses vues et entendues par Pausanias. Guide des croyances de la Grèce antique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol., 20 x 27 cm, 439 p., 76 photos, 15 cartes et plans (ARCHAIOLOGIA). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7574-0886-5.

réponses à certaines questions, il invite à de nombreuses pistes de réflexion. Ce travail apparaît donc comme une contribution non négligeable à l'architecture résidentielle et à la vie de la maison à Herculanum. Julien ADAM

Julien SCHOEVAERT, *Les boutiques d'Ostie. L'économie urbaine au quotidien. I^er^ s. av. J.-C. – V^e^ s. ap. J.-C.* Rome, École française de Rome, 2018. 1 vol. broché, XVIII-310 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 537). Prix : 39 €. ISBN 978-2-7283-1294-8.

L'omniprésence des boutiques dans les villes romaines indique le rôle primordial qu'elles jouaient dans le quotidien de leurs habitants. Pourtant, ces « lieux de métier » sont longtemps restés en marge des études archéologiques, notamment à Ostie où les recherches à ce sujet sont restées discrètes depuis l'étude de G. Girri publiée en 1956. L'ouvrage de J. Schoevaert, qui est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2013 à l'Université Paris VII, pallie cette lacune et donne une vision nouvelle de ce phénomène économique majeur à l'embouchure du Tibre. Cette enquête bénéficie en outre des apports des travaux conduits sur d'autres sites depuis plusieurs décennies, en particulier à Pompéi et Herculanum. Dans l'introduction, l'auteur mentionne succinctement la bibliographie idoine, sans s'y attarder. En effet, cette étude se fonde principalement sur une enquête de terrain qui amena J. Schoevaert à documenter les structures *in situ*, ainsi qu'à explorer les archives du nouveau *Parco Archeologico di Ostia Antica*. Cette documentation est souvent négligée par les archéologues : il faut donc saluer cette démarche, même si toutes les archives disponibles n'ont pas été consultées, comme l'*archivio disegni*. L'ensemble de cette documentation de première main a permis de constituer un catalogue fourni qui est disponible en ligne sur le site de l'École française de Rome. Dans le prologue, l'auteur retrace brièvement l'histoire de l'emploi du terme *taberna* dans la littérature archéologique traitant d'Ostie et ce, depuis le XIX^e^ s. (chap. 1). Il s'interroge ensuite sur la réalité physique à laquelle le terme latin renvoie, puis sur la fonction des espaces ainsi désignés. Cette analyse le conduit à rejeter l'appellation *taberna* et à lui préférer celle de boutique. Dans un second temps (chap. 2), J. Schoevaert définit les critères qui permettent d'identifier une boutique. Dans cette optique, il s'interroge sur les différents critères retenus au cours du temps pour les identifier et s'arrête plus particulièrement sur le seuil à rainure longitudinal qu'il considère comme le seul critère discriminant fiable. Cependant, l'état de conservation d'Ostie le contraint à étendre son corpus aux « locaux situés en rez-de-chaussée, accessibles directement ou indirectement depuis la voie publique, ne possédant pas de fonction non commerciale manifeste (p. 38) », même si les critères architecturaux et topologiques ne sont pas systématiquement fiables. Dans un troisième temps (chap. 3), J. Schoevaert aborde la question fondamentale mais complexe de la chronologie des structures exhumées à l'embouchure du Tibre. Enfin (chap. 4), quelques pages sont consacrées au maniement difficile des archives consultées. L'auteur commence la première partie à proprement parler en établissant une typologie des seuils d'Ostie (chap. 5), puis il décrit les principales caractéristiques de l'aménagement des boutiques (sols, revêtements pariétaux), ainsi que de leurs annexes (étage, arrière-boutique). L'étude de ces espaces

l'amène à nuancer l'idée selon laquelle les boutiques faisaient systématiquement office d'habitat. Selon lui, seules les boutiques dotées d'un espace annexe devaient être habitées. Ensuite (chap. 6), il s'intéresse aux phases de construction des boutiques et propose une périodisation divisée en trois temps : avant le IIe s. ap. J.-C., du IIe s. au milieu du IIIe s. et du milieu du IIIe à l'abandon du site. Si les deux dernières périodes sont amplement abordées dans cet ouvrage, il est regrettable que la première ne le soit pas de manière plus approfondie ; même si le tissu urbain antérieur au IIe s. ap. J.-C. est moins connu, les données disponibles auraient permis de réfléchir à la question des boutiques durant cette période. J. Schoevaert s'attache ensuite à définir les différents contextes architecturaux (immeubles, rangées de boutiques, « complexes », entrepôts, maisons) dans lesquels sont aménagés ces « lieux de métier ». Dans un dernier temps (chap. 7), il traite des transformations qui affectèrent certaines d'entre elles (renforcement de la structure, création d'étage, ouverture ou fermeture de baies), puis de leur abandon progressif durant l'Antiquité tardive. Les résultats de cette première partie corroborent la vision traditionnelle de l'évolution économique d'Ostie : un essor au IIe s. dans le cadre de la reconstruction de la ville, puis un déclin progressif à partir de la seconde moitié du IIIe s., qui s'accélère au IVe s. La deuxième partie se concentre sur la place des boutiques et de leurs activités au sein de l'économie d'Ostie. Elle propose d'abord (chap. 8) une revue critique des activités identifiées jusqu'à présent dans une soixantaine de boutiques. Il s'agit principalement de commerces alimentaires (55) et de fouleries (4), parmi lesquelles deux ont été identifiées par l'auteur en se fondant sur les *Giornali di Scavo*. Soulignons également la présence d'une teinturerie, d'une verroterie et d'une verrerie. Toutefois, les boutiques auxquelles est rattachée une activité précise demeurent rares. Les sources épigraphiques et iconographiques comblent quelque peu ce panorama restreint des métiers exercés à l'embouchure du Tibre, même s'il est impossible de les rattacher à telle ou telle boutique. La place de ces lieux dans l'économie générale d'Ostie est abordée dans un deuxième temps (chap. 9). Les boutiques ne sont pas les seules structures économiques de cette ville portuaire, où elles côtoyaient les « grands ateliers » de foulons et de boulangers, les *horrea*, ainsi que d'autres structures dédiées à la vente, tels que le *macellum* ou le *forum vinarium*. J. Schoevaert envisage ensuite le rapport entre le développement des boutiques et celui de l'activité portuaire et conclut que les boutiques bénéficièrent du dynamisme des échanges, même si leurs activités n'étaient pas nécessairement liées à ceux-là. Dans un dernier temps (chap. 10), l'auteur s'intéresse aux boutiquiers eux-mêmes. Malheureusement, les données disponibles ne permettent guère de caractériser précisément cette population à Ostie et contraignent à recourir à d'autres sources. Il note cependant une distinction nette entre les membres des collèges et les *tabernarii*. Dans la troisième partie, J. Schoevaert porte son attention sur l'insertion des boutiques dans le tissu urbain, et plus particulièrement sur leur rapport avec les rues de la cité. Dans un premier temps (chap. 11), il envisage les liens entre les boutiques et les « portiques » qui équipent de nombreux édifices dès l'époque tardo-républicaine. Les portiques qui bordent les rues d'Ostie sont en effet systématiquement associés à des boutiques. Cette articulation témoigne des liens étroits qui existent entre ces deux composantes des immeubles de rapport et cette relation intime lui donne l'occasion de s'interroger sur les empiètements tardifs des boutiques sur ces espaces, qu'il assimile cependant trop

directement à la rue. En effet, la partie consacrée aux empiètements des boutiques sur l'espace de la rue traite avant tout des empiétements sur les portiques, qui, même s'ils sont ouverts au public, n'avaient probablement pas le même statut que la voirie *stricto sensu*. En fait, les empiétements de boutiques sur la chaussée restent assez rares à Ostie. Cette distinction permet de relativiser l'idée d'un affaiblissement du contrôle des autorités locales sur la voierie, sans avoir besoin de recourir, à l'instar de l'auteur, aux divers compromis que le droit romain permettait. Dans un second temps (chap. 12), il s'intéresse à la répartition des boutiques et montre qu'elles se situent principalement – mais pas seulement – le long des rues les plus fréquentées. Il en déduit que l'accessibilité jouait un rôle important dans le choix de leur emplacement. Toutefois, il remarque qu'un nombre non négligeable de « lieux de métier » se situe autour des palestres ou de cours intérieures aménagées dans certains immeubles. Même si les activités qui se déroulaient dans les boutiques restent souvent inconnues, J. Schoevaert se propose ensuite d'étudier la géographie du commerce et de l'artisanat en se focalisant sur les seuls commerces alimentaires et fouleries. Dans un dernier temps (chap. 13), il s'interroge sur les stratégies de séduction mises en place par les boutiquiers. Il considère que les façades d'Ostie étaient austères, généralement dépourvues de marqueur visuel particulier, exception faite de quelques rares enseignes en terre cuite du II^e^ s. ap. J.-C. ornant quelques façades. En revanche, des éléments de décoration paraient l'intérieur de certaines boutiques (comptoirs décorés de marbre, peintures, mosaïques), notamment à partir du III^e^ s. Bien que le corpus disponible soit restreint, J. Schoevaert en déduit que la stratégie de séduction mise en œuvre par les boutiquiers d'Ostie se transforma au cours du temps : les « enseignes » du haut-empire seraient remplacées à partir du III^e^ s. par une décoration accrue des espaces intérieurs. Bien que l'étude des boutiques d'Ostie puisse paraître un travail ingrat par rapport à d'autres sites, J. Schoevaert est malgré tout parvenu à donner un éclairage nouveau sur ce phénomène économique majeur, grâce à un travail sérieux mené à la fois *in situ* et dans les dépôts d'archives, qui offre ainsi un contrepoint bienvenu au modèle pompéien qui domine la littérature archéologique.

Grégory MAINET

Elizabeth FENTRESS, Caroline GOODSON & Marco MAIURO (Ed.), *Villa Magna. An Imperial Estate and its Legacies. Excavations 2006-10* (avec des dessins de Margaret ANDREWS et une publication électronique de J. Andrew DUFTON). Londres, The British School at Rome, 2017. 1 vol. relié, XX-516 p., 295 fig. n./b., 34 fig. coul. (ARCHAEOLOGICAL MONOGRAPHS OF THE BRITISH SCHOOL AT ROME, 23). Prix : 90 £. ISBN 978-0-904152-74-6.

L'ouvrage, monumental, établit une synthèse sur les fouilles menées, de 2006 à 2010, sur le site de la Villa Magna (toponyme conservé par une inscription sévérienne conservée à Anagni et par une inscription en remploi dans la façade de l'église médiévale San Pietro in Villamagna bâtie sur le site même) ; cette implantation correspond à une villa impériale particulièrement somptueuse dont les époques antonine et sévérienne marquèrent, dans l'Antiquité, un pic d'activité (illustré dans des inscriptions et par la correspondance de Marc Aurèle avec Fronton) et qui a ultérieurement connu

n'est peut-être pas à recommander pour des étudiants n'ayant aucune idée des spécificités de l'écriture de l'histoire à Rome. En revanche, comme support de discussion pour des étudiants plus avancés, elle constitue un apport appréciable.

Pauline DUCHÊNE

Christopher NAPPA, *Making Men Ridiculous. Juvenal and the Anxieties of the Individual*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2018. 1 vol. relié, 15 x 24 cm, 236 p. Prix : 75 $. ISBN 978-0-472-13066-5.

Avec cette monographie, Christopher Nappa (University of Minnesota) a souhaité décrire certains des procédés par lesquels Juvénal explore la relation entre l'individu issu de l'élite romaine sous le Haut-Empire et le monde dans lequel il vit. Sous le terme d'« individu », il faut entendre ici l'homme (le *uir*) car, comme le souligne l'auteur, pour Juvénal, seuls comptent les individus mâles. Nappa esquisse ainsi un portrait du *uir* romain et explore son identité, tant par le biais de ce qui la constitue (sa classe, son niveau de richesse mais aussi le pouvoir que certains peuvent exercer sur d'autres membres de l'élite), que par celui de ce qui la sape ou la menace dans son intégrité. Nappa part de la définition de la masculinité dans la Rome antique communément acceptée à l'heure actuelle : le *uir* est celui qui pénètre sexuellement une autre personne (et qui ne se laisse *de facto* pas pénétrer), celui qui est à la tête d'une fortune lui permettant de faire vivre une maisonnée remplie d'esclaves mais aussi celui qui a un contrôle de lui-même et de ses pulsions. Par son analyse, il souhaite prouver que, finalement, l'une des bases de la masculinité romaine antique repose sur la question de l'autonomie pleine et entière. La méthode adoptée par Nappa est celle d'une analyse proche du texte, et plus particulièrement des passages où il est question d'anxiété autour de cette identité du *uir*. Non sans poser la précaution méthodologique suivante : il serait faux de penser que Juvénal parle en son nom dans ses *Satires* ou d'affirmer que les locuteurs du satiriste sont de pures et simples inventions fictionnelles, sans que Juvénal n'y ait laissé transparaître un peu de lui-même. Il convient donc, selon Nappa, de garder à l'esprit que l'on ne pourra malheureusement jamais savoir quelle était la vraie opinion du satiriste sur les thématiques qu'il aborde. – Le premier chapitre, intitulé « The Failed Satirist and the Failed Man » consiste en un examen approfondi de la première satire, ce qui lui permet d'analyser la façon dont Juvénal conçoit le style littéraire de la satire et d'où émerge ainsi sa propre identité en tant que satiriste. Pour l'auteur, cette pièce n'est pas qu'un simple aveu d'échec d'un programme littéraire de la part d'un satiriste raté, c'est aussi l'histoire du fantasme de pouvoir d'un *uir* auquel manque la vraie liberté de parole. Pour l'auteur, il s'agit là du plus grand exemple d'une « masculinité émasculée » (« manhood unmanned »). Le deuxième chapitre, nommé « The Body and the Failure of Autonomy », est consacré à l'analyse d'une utilisation récurrente de la part de Juvénal de toute une série de métaphores liées au corps. Nappa parvient ainsi à démontrer comment le corps, pour le satiriste, est souvent un moyen pour lui d'aborder des changements de statuts ou d'importance sociaux : le corps est le reflet de la place d'une personne dans la hiérarchie sociale. L'idée sous-jacente du satiriste est qu'il est impossible d'avoir un contrôle total de son corps et que le *uir* est d'office appelé à s'efféminer *in fine*. En

effet, même en veillant à ne pas se laisser aller à l'amollissement dû à l'utilisation excessive de produits luxueux, des facteurs extérieurs (se faire battre impunément par des soldats, par exemple) ou encore les effets irréversibles de la vieillesse (impotence, etc.) rattraperont toujours le *uir*, menaçant ainsi sa masculinité. Dans le troisième chapitre, « The Dangers of Debasement : Manhood and Class », l'auteur examine des passages où des membres de l'élite masculine romaine se comportent mal et en particulier les cas où ils « trahissent leur classe sociale » (« class betrayals »). Nappa analyse ainsi notamment l'exemple issu de la deuxième satire où Gracchus, membre de l'ordre sénatorial, se marie à un *cornicen*, un simple musicien d'un statut social très bas (possiblement un esclave). Gracchus prend le rôle de la mariée, s'abaissant ainsi à « jouer la femme ». L'auteur met très justement en avant le fait que le locuteur de cette satire n'est pas simplement offusqué par la question d'inversion de genre : il l'est tout autant par le scandale de l'association d'un patricien à un esclave. Gracchus aggrave même son cas en jouant le rôle d'un gladiateur. Nappa avance d'autres exemples où des patriciens se produisent honteusement sur scène en tant qu'histrions, sapant ainsi leur masculinité. L'auteur pointe un autre type de « class betrayal », celui où le locuteur de la cinquième satire s'attaque à Trebius, un client maltraité à la table de son patron Virron, non seulement par celui-ci mais aussi par ses esclaves. Le locuteur est scandalisé par le fait que Trebius continue à endurer ce traitement dégradant, sans doute dans l'espoir d'un jour profiter de la richesse de son patron. Le quatrième chapitre, intitulé « A Woman's World », est basé sur l'analyse des personnages qui se sentent menacés dans leur masculinité non seulement par des femmes, mais aussi par des hommes efféminés et/ou des eunuques. L'auteur y démontre que l'on peut ainsi y voir une définition de ce qu'était la masculinité, du moins dans les *Satires* de Juvénal, mais également que le genre lui-même n'était en réalité qu'un marqueur instable de l'identité d'une personne. En effet, les locuteurs des différentes satires de Juvénal mettent en avant des cas où des femmes romaines sont davantage attirées par des hommes efféminés voire même pire, par des eunuques : quel danger ces semi-hommes représentent-ils pour les vrais *uiri* s'ils sont considérés par une partie de la gent féminine comme étant aussi virils que les autres… De même, l'auteur pointe du doigt les passages où des femmes (comme Caesonia, Messaline ou Agrippine) dominent des hommes. Nappa termine son chapitre par une analyse convaincante de la sixième satire en adoptant un point de vue qui diffère de celui de l'historiographie traditionnelle : selon lui, cette satire n'est pas seulement une attaque sexiste à l'encontre des femmes, il s'agit aussi d'un poème où le locuteur marque son inquiétude face à une Rome de plus en plus « unmanned ». Dans le cinquième et dernier chapitre « Economies of Manhood », l'accent est cette fois mis sur le contrôle, la perte et la gestion de la richesse. Nappa avance ainsi que la richesse chez Juvénal n'est pas qu'intimement connectée au statut social : elle l'est également à la masculinité. Il s'agirait même d'une véritable obsession qui transparaît tout au long des *Satires*. Est abordée la thématique des femmes plus riches que leurs maris, ce qui les rend ainsi esclaves de celles-ci, mais également celle de la masculinité « achetée » (« purchasing manhood ») avec l'analyse de la neuvième satire. Il y est en effet question de Nevolus, un homme qui a rendu le grand service d'engendrer un enfant à la place de son patron impotent, Virron, afin que celui-ci puisse répondre aux critères de l'idéologie morale augustéenne (être marié, avoir des enfants, une richesse consé-

quente et un statut social important). Au terme de cette étude, on ne peut qu'être convaincu par la théorie sous-jacente de Nappa : les relations sociales semblaient bien jouer un rôle central dans l'identité masculine des membres de l'élite romaine durant le Haut-Empire, du moins dans les *Satires* de Juvénal. Un petit bémol cependant : l'historiographie sur laquelle Nappa s'appuie ou qu'il réfute de temps à autre est malheureusement presque exclusivement anglophone (seule une quinzaine de références bibliographiques sont dans une autre langue que l'anglais). Pour ne citer que quelques exemples francophones, les travaux de Florence Dupont et Thierry Éloi ou encore ceux de Catherine Baroin sur la/les masculinité(s) romaine(s) auraient apporté à l'auteur d'autres éclairages. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un ouvrage essentiel pour les études de genre dans l'Antiquité romaine. Héloïse MALISSE

Moïra CRÉTÉ (Ed.), *Discours et systèmes de représentation : modèles et transferts de l'écrit dans l'Empire romain*. Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol., 338 p. Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-558-9.

Ce volume regroupe les actes de deux colloques organisés à l'Université de Nice Sophia Antipolis en septembre 2009 et décembre 2010, où historiens et littéraires étaient réunis pour étudier les pratiques et les usages de l'écrit dans les sociétés anciennes. Les contributions ont été regroupées en quatre volets : intertextualité épigraphique ; intertextualité littéraire ; intertextualité : littérature et épigraphie ; textes, formes et espaces : l'écrit mis en scène. Une conclusion par Stéphane Benoist (« Discours impérial et rhétorique de l'éloge, art oratoire et culture de l'écrit dans le monde romain », p. 327-338) reprend les principaux enseignements que l'on peut tirer des contributions précédentes. Ces entrées indiquent que le versant historique de ces études repose pour une bonne part sur l'épigraphie, mise en relation avec la production littéraire. C'est un des premiers enseignements que l'on peut tirer, si besoin était, de cette série d'études : la culture de l'écrit dans les sociétés antiques repose pour une large part sur l'omniprésence des inscriptions avant d'être une expérience littéraire. C'est un point important qu'il faut sans cesse rappeler pour bien situer la notion même d'écrit. – Au titre de l'intertextualité épigraphique, S. Benoist (« Identité(s) du prince et discours impérial, l'exemple des titulatures, de Sévère à Julien », p. 17-37) fait une revue des usages en matière de titulature impériale au cours des III^e^ et IV^e^ siècles ap. J.-C., insistant sur les permanences et les infléchissements, qui traduisent la conception que l'on peut se faire des valeurs et des vertus impériales. L'affirmation de plus en plus marquée d'une fonction inscrite dans la durée, en lien avec l'idée d'éternité de la cité, semble un fait saillant de cette histoire. Le règne des Sévères marque également un renouvellement de la conception du régime instauré par Auguste à travers l'apparition de la nouvelle désignation *dominus noster*, destinée à triompher au seuil de l'Empire devenu chrétien. M. Christol (« L'affirmation de la gloire : la légitimation du pouvoir de Septime Sévère dans l'épigraphie », p. 39-70) étudie la manière dont on peut parler du prince dans un cadre institutionnel et nous rappelle que la pratique de la titulature ne peut se comprendre qu'en rapport avec un moment donné. La notion même de « titulature » requiert des précautions car il est

Eugubines. La volaille apparaît à la période hellénistique. L'absence presque complète de vestiges d'animaux malades, signalée par J. De Grossi Mazzorin à la p. 49, renvoie sans doute à une ou plusieurs phases de *probatio* avant tout sacrifice, ici aussi comme dans les Tables Eugubines. L'usage des porcins jeunes est ramené par J. De Grossi Mazzorin à un culte démétriaque, ce qui, au-delà du sanctuaire de Narce (qui semble bien renvoyer à un tel culte particulièrement dans la seconde moitié du IV^e^ siècle), est en soi un indice insuffisant de lien avec Déméter, dans la mesure où les porcelets (*sakre* « porcelet », *sif: feliuf* « porc à la mamelle », *purka* « jeune truie ») sont attestés dans les Tables Eugubines en relation avec des cultes très divers, dans lesquels Cérès n'est pas toujours présente, par exemple la *lustratio* et le rituel des tables III et IV. – L'ouvrage dont nous recensons ici le dernier volume est la publication exhaustive, précise et prudente, d'un sanctuaire dont la fouille a livré des données extrêmement riches. Les auteurs de la publication doivent être vivement remerciés pour la qualité du travail effectué. Les données relatives aux inscriptions et aux animaux sacrificiels sont des contributions importantes à toute étude typologique des sanctuaires et des cultes dans l'Italie républicaine, et, pour ce qui est des inscriptions, un apport majeur à notre connaissance de l'usage écrit des différentes langues à Narce au fil des siècles, entre étrusque, falisque et latin. Emmanuel DUPRAZ

Monique DONDIN-PAYRE & Nicolas TRAN (Ed.), *Esclaves et maîtres dans le monde romain. Expressions épigraphiques de leurs relations*. Rome, École Française de Rome, 2016. 1 vol., 410 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 527). Prix : 35 €. ISBN 978-2-7283-1240. ISSN 0223-5099.

Questo volume, che contiene gli atti della ventesima « Rencontre » epigrafica franco-italiana, raccoglie diciotto contributi, preceduti da un'introduzione di Fr. Chausson, articolati in tre sezioni, dedicati a un tema di notevole interesse sotto vari profili, le relazioni tra schiavi e padroni nel mondo romano così come si possono cogliere attraverso le iscrizioni. – La prima sezione riguarda il mondo servile e il diritto. Il primo saggio di Dominique Mulliez è in realtà dedicato essenzialmente al mondo greco: *La loi, la norme et l'usage dans les relations entre maîtres et esclaves à travers la documentation delphique (200 av. J.-C. – 100 ap. J.-C.)*, p. 13-30. Il secondo, di Egidio Incelli, *Le rapport maître et esclave et les modalités de manumission dans l'Empire romain* (p. 31-43) e, in qualche misura, il terzo, di Franco Luciani (*Cittadini come* domini*, cittadini come* patroni. *Rapporti tra* servi publici *e città prima e dopo la manumissione*, p. 45-64) trattano della questione dei rapporti tra schiavi e padroni alla luce dell'atto di manomissione. Il quarto contributo, di Nicolas Laubry, *La désignation de la postérité. Autour de la formule* libertis libertabusque posterisque eorum *dans les inscriptions funéraires romaines* (p. 65-79), legge la formula *libertis libertabusque posterisque eorum* anche in chiave di storia sociale. I saggi della seconda sezione, dedicata al rapporto tra il mondo servile, gli uomini, gli dei e la morte, trattano prevalentemente di argomenti specifici anche se con suggestioni interessanti come quelli di Antón Alvar Nuño, *Le malheur de Politoria: sur la malédiction d'une esclave contre sa matrone* (p. 113-127), Simona Antolini e Silvia Maria Marengo, *Dediche servili al* genius *dei padroni* (p. 129-140), Gian Luca

Gregori e Gianmarco Bianchini, *Tra epigrafia, letteratura e filologia. Due inedite meditazioni sulla vita e sulla morte incise sull'ossario di Cresto* (p. 141-159). Christine Hamdoune e Cyrielle Landrea hanno studiato rispettivamente *L'épitaphe versifiée d'un esclave de la* familia *de Juba II*, p. 83-96 e *La* familia *méconnue des Valerii Messallae (Ier s. av. – Ier s. ap. J.-C.)*, p. 97-111. La sezione più ampia, la terza, è dedicata agli studi regionali. Qui la distinzione tra studi di carattere generale e specifico è marcata: alla prima possono essere fatti risalire i saggi di Alfredo Buonopane e Giovannella Cresci Marrone (*Patrone e liberti nella* Transpadania romana, p. 163-184) e di Francesca Cenerini (*La rappresentazione epigrafica dell'infanzia servile nella* Regio *ottava: alcuni esempi*, p. 227-241); alla seconda, sia pure con suggestioni di carattere diverso, quelli di Claudio Zaccaria, Fidelissimus servus, *Considerazioni sul rapporto servo-padrone (testimonianze aquileiesi)*, p. 185-213, Giovanni Mennella (*Liberi, liberti e schiavi in un* dossier *epigrafico da Eporedia CIL V, 6785*, p. 215-225; da Eporedia proviene tra l'altro la notevole iscrizione autocelebrativa del *mensor* L. Aebutius, *CIL* V, 6786: Mennella solleva il problema di una monumentalità locale che tendeva a divenire obsoleta ma che non si voleva accantonare), Maria Letizia Caldelli (*Schiavi e padroni ad Ostia: alcune riflessioni su un rapporto sociale ambivalente*, p. 253-267), Laura Chioffi (Amans domini, opseq(u)ens amicis: *vita da schiavi a Capua*, p. 269-277), Marina Silvestrini (*Inediti da Taranto. Echi delle guerre civili*, p. 279-296), Maria Bastiana Cocco (*La schiavitù nella* Sardinia: *sintesi dei dati alla luce della documentazione letteraria ed epigrafica*, p. 297-318). – Nel complesso il volume risulta apprezzabile per la varietà dei dati raccolti, per le suggestioni presenti e le analisi in talune casi originali e innovative che vi si ritrovano. Merita di essere considerato a giusto titolo un utile arricchimento delle nostre conoscenze dei complessi rapporti tra schiavi e padroni nel mondo romano e delle loro implicazioni. Arnaldo MARCONE

Jean-Pierre BOST, Georges FABRE & Laëtitia RODRIGUEZ (Ed.), *Inscriptions latines d'Aquitaine (ILA). Landes et Pyrénées-Atlantiques*. Bordeaux, Ausonius, 2015. 1 vol. 22,5 x 30,5 cm. 159 p., 1 tabl., 50 fig., 7 cartes. (INSCRIPTIONS LATINES D'AQUITAINE, 8). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35613-143-0.

Le présent corpus épigraphique, dont M.-Th. Raepsaet-Charlier a également rendu compte dans une chronique parue dans nos pages en 2017 (*AC* 86 [2017], p. 197-198), constitue la huitième livraison de la série consacrée aux *Inscriptions latines d'Aquitaine*, qui présente, en l'occurrence, les 54 épigraphes provenant des actuels départements français des Landes et des Pyrénées-Atlantiques. Parmi celles-ci, 20 sont gravées sur *instrumentum* (briques, tuiles ou marques de poids) et 9 étaient inédites ou avaient paru dans des publications peu accessibles. Cette décision peut paraître au premier abord surprenante, si l'on compare avec les autres volumes publiés, qui sont organisés autour d'une *ciuitas* (Bordeaux, Pétrucores, etc.). Deux raisons, principalement, expliquent ce choix. En effet, le territoire qui fait l'objet de ce travail n'a fourni qu'un nombre restreint de textes. En outre, les sources, tant littéraires qu'épigraphiques, dont nous disposons ne permettent pas de déterminer le nombre de cités qui y étaient alors établies et leurs frontières. À l'époque antique, Dax (*Aquae*

aussi à l'extérieur. La limite entre les deux était constituée par le *pomoerium*, qui divisait l'exercice de l'*imperium* entre sphère *domi* et *militiae*. L'auteur prend donc position pour une délimitation spatiale et non fonctionnelle des deux domaines où prenait place l'action des magistrats. Surtout, il suppose une intervention des augures dans la formation du concept d'*Italia* aux IV^e^-III^e^ s. au plus tard : il interprète la typologie auspiciale des *agri* transmise par Varron (*L. l.*, V, 33) comme un ensemble d'espaces délimités de plus en plus loin de Rome, et structurant la péninsule. Les augures définirent donc une série de zones, *templa*, *pomoerium*, *agri*, dans une hiérarchie ascendante au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la ville : l'intérieur de chacune de ces zones était privilégié par rapport à l'extérieur. Les applications concrètes de cet axiome font l'objet du chapitre suivant « Sciences of the Center » (p. 154-186) : les temples, les colonies, les camps militaires, avaient tous un centre valorisé, et étaient clairement distingués de l'extérieur. Ils étaient structurés selon deux axes, Nord-Sud et Est-Ouest, comme c'était également le cas de l'ensemble formé par la curie, le *comitium* et les rostres. Les conceptions spatiales romaines sont visibles dans le plan de plusieurs colonies (Ostie, Minturnes, Pyrgi), et ont été utilisées pour la réorganisation de villes existantes, comme à Bantia. Elles sont également à la base de l'organisation du camp légionnaire décrit par Polybe. Ces centres étaient destinés à accueillir certaines activités, analogues à celles qui se déroulaient à Rome. Enfin, le chapitre VI, « Laws, Decrees, Edicts, and their Spaces », s'attarde sur la façon dont ces différents textes normatifs étaient inscrits dans l'espace dominé par Rome. Notamment, l'emphase était mise sur les actions des magistrats et du sénat, qui étaient spatialement délimitées. Dans un parallèle avec le travail des augures, l'auteur constate que les autorités romaines structuraient hiérarchiquement l'espace qu'elles gouvernaient, avec une série de zones d'importance décroissante partant de la ville jusqu'aux provinces, avec l'Italie, elle-même subdivisée, formant dans son ensemble un espace intermédiaire intimement lié à Rome. D. J. Gargola conclut son ouvrage en mettant l'accent sur l'action des augures. Leur discipline, qui créa les procédures permettant aux magistrats d'agir dans et hors de la ville, était fondée sur la définition rituelle d'espaces imbriqués et hiérarchiquement ordonnés. Cette conception, qui réservait à Rome une place centrale, était également celle des élites romaines, qui concevaient leur empire moins comme un territoire soumis que comme un ensemble de zones reliées à la ville et différenciées selon leur proximité et leur nature. L'auteur a croisé avec bonheur textes littéraires, sources documentaires et données archéologiques, dans une approche multidisciplinaire qui tient compte des derniers résultats de la recherche. Ce faisant, il apporte une contribution précieuse aux études actuelles sur les rapports entre centre et périphéries dans l'Antiquité. De ce point de vue, on ne peut que saluer cet ouvrage qui expose le cadre théorique de la façon dont la Rome républicaine percevait son environnement.

Grégory IOANNIDOPOULOS

Annette HAUG & Patric-Alexander KREUZ (Ed.), *Stadterfahrung als Sinneserfahrung in der römischen Kaiserzeit*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. relié, 15,6 x 23,5 cm, XXI-303 p., 57 ill. n./b., 8 ill. couleur (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 2). Prix : 90 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56216-2.

Cet ouvrage, le second d'une nouvelle collection éditée par Brepols, « Studies in Classical Archaeology », publie les actes d'un colloque tenu à Hanovre du 25 au 28 juin 2014 sur un thème encore rarement étudié en Histoire ancienne, celui de la perception par les sens de la ville dans l'empire romain, dans treize contributions, immédiatement suivies de la bibliographie à laquelle renvoient les notes de bas de page (neuf en allemand, quatre en anglais, dont la conclusion due aux deux organisateurs qui sont aussi les directeurs de la publication). Une phrase de Cassius Dion, 56, 5, 3, citée p. 105 à la fin de leur contribution *Sensory perception of ancient cities*, p. 73-110, tirée d'un discours attribué à Auguste en faveur de la natalité : « Ce sont les gens, sans aucun doute qui font qu'une ville est ce qu'elle est, non des maisons, des portiques ou des places désertes » permet de résumer le propos du colloque : l'étude des villes de l'empire romain sous le principat s'est jusqu'à présent centrée sur le cadre architectural et son aspect visuel mais peu intéressée au ressenti et à la perception par les cinq sens de ce cadre par les habitants. L'introduction des deux directeurs de la publication, *Sinne des Stadt*, « L'expérience sensorielle de la ville », p. 1-6, présente les différentes contributions. Les trois premières, dues à des auteurs qui ne sont pas spécialistes de l'Antiquité, replacent la réflexion sur la ville antique dans une perspective plus large : Anne Brandl, *Räumlichkeit als Stadterfahrung. Ein städtebautheoretischer Blick*, p. 7-28, présente l'historiographie des débats sur la question chez les théoriciens de l'urbanisme ; Beate Binder, *Gefühlsräume und Raumgefühle. Stadtanthropologische Perspektiven auf Konstellationen von Räumen und Emotionen/Affekten*, p. 29-51, exprime le point de vue de l'anthropologue, et Christa Kamleithner, *Offnen, Schliessen, Filtern und Kanalisieren. Zum sozialen Gebrauch der Sinne*, p. 53-72, celui de la sociologue. En revanche les huit autres sont des études de cas s'appuyant essentiellement sur des textes d'époque impériale romaine, épigraphiques et surtout littéraires. Le texte d'Annette Haug et de Patric-Alexander Kreuz, déjà évoqué (p. 73-110), est axial puisqu'il fait l'historiographie de la question pour l'Antiquité, évoque les stimulations des cinq sens dans la ville antique, en prenant les trois cas de Rome, de Pompéi et d'Ostie et récapitule les sources d'informations dont dispose l'historien sur le sujet : sources littéraires ou documents figurés permettent de dresser des cartes des stimuli des différents sens. Alessandra Bravi, *Visualscapes: die Regeln der visuelen Wahrnehmung in Stadt-landschaften*, p. 111-130, à partir des plans du théâtre de Pompée, des *monumenta Asinii Pollionis*, du Palatin à Rome et du forum de Constantin à Constantinople, en reconstitue l'environnement visuel et l'impression qui en résultait. Après avoir souligné la prise en compte des cours d'eau dans la localisation des villes de la Bretagne romaine (*Lindum*, *Londinium*, *Verulamium*), Adam Rogers, *Waterscapes and the urban experience in the Roman period : the case of Roman Britain*, p. 131-157, y montre l'importance des aménagements hydrauliques (canalisations, rives, drainage) dont la recherche doit être étendue à l'ensemble des villes de l'empire, y compris dans des régions moins arrosées, l'approvisionnement en eau étant une des caractéristiques de la romanisation. Jeremy Hartnett, *Sound as a Roman urban social phenomenon*, p. 159-178, étudie le paysage sonore à partir de nombreux témoignages littéraires et épigraphiques montrant aussi bien les implications sociales des nuisances que le rôle de la musique. Julian Schreyer, *Baufällige Areale in kaiserzeitlichen Städten und die Frage nach ihrer sinnlichen Wahrnehmbarkeit*, p. 179-196, examine

à l'aide des textes littéraires et épigraphiques, latins ou grecs, la gestion et la perception des secteurs en ruines dans les villes romaines à l'époque impériale. Elsa-Maria Tschäpe, *Das grosse Laufen. Körperlich-sinnliche Wahrnehmung der Grossstadt von Horaz bis Juvenal,* p. 197-221, analyse à travers le thème de la densité du trafic à Rome, agglomération devant avoisiner le million d'habitants au cours du dernier tiers du IIe s. ap. J.-C., la perception sensorielle de la grande ville dans les textes d'Horace, de Martial et de Juvénal. Kristoph Jürgens, *Städtische Wahrnehmungsbereiche im Fest. Die Leukophryena in Magnesia am Mäander in der Kaiserzeit*, p. 223-246, prend comme exemple la procession en l'honneur d'Artémis Leukophryena à Magnésie du Méandre et son impression sur les sens lors d'une expérience religieuse vécue dans un cadre spatio-temporel déterminé. Axel Gering, *Brüche in der Stadtwahrnehmung. Bauten und Bildausstattung des Forums von Ostia im Wandel*, p. 247-266, oppose le paysage bâti et monumental du forum d'Ostie au début de l'époque impériale et à la fin de l'Antiquité et en tire les conclusions sur l'évolution de l'impression produite sur les passants. Ursula Quatember, *Eine Stadt der Sinne ? Sensuelle Wahrnehmung im Ephesos der römischen Kaiserzeit*, p. 267-293), article dont il existe une traduction française intégrale d'Anne-Laure Vignaux dans *Trivium* 27, 2017, en ligne <http://journals.openedition.org.janus.biu.sorbonne.fr/trivium/5597>), traite l'exemple d'Éphèse, l'une des villes les plus populeuses du bassin méditerranéen à l'époque romaine et aussi l'une des mieux documentées par les différents types de sources, et souligne à la fois la difficulté épistémologique d'une reconstitution précise des diverses perceptions sensorielles et l'importance de la thématique pour les études sur l'Antiquité. En guise de conclusion, pour appréhender les perceptions sensorielles dans les villes antiques, les éditeurs A. Haug et P.-A. Kreuz, *Perspectives of research into sensory perception of the city*, p. 295-300, proposent quatre critères d'analyse : la caractérisation des modes de perception sensorielle dans l'Antiquité, les niveaux de discours qui transmettent les expériences, la prise en compte du rang social du flâneur, la remise en perspective historique des expériences sensorielles vécues. L'illustration, constituée de plans et de photos en noir et blanc, inégalement réparties entre les contributions, est intégrée dans le texte mais un cahier de douze planches en couleurs est inséré au début du volume, après le sommaire et la liste des planches et des figures. À la fin de l'ouvrage, un triple index, noms géographiques, écrivains grecs et latins d'époque romaine et auteurs modernes facilite la consultation de ce livre qui ne peut qu'ouvrir de nouvelles pistes aux chercheurs pour l'exploration des villes du monde romain. Michel MOLIN

Christophe BURGEON, *Domitien : un empereur controversé*. Louvain-La-Neuve, Academia, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 24 cm, 190 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-8061-0373-4.

L'auteur s'était déjà fait connaître par plusieurs monographies et articles traitant des guerres puniques et des valeurs romaines. Cette fois, notre historien s'emploie à débusquer « le véritable Domitien… homme mystérieux dont la personnalité était multiple ». Soulignant que la dernière étude en langue française consacrée au personnage remonte à 1893, Burgeon relève d'emblée la coexistence à son propos, chez les

Gianluca VENTRELLA, Thierry GRANDJEAN & Lucie THÉVENET, *Dion de Pruse dit Dion Chrysostome. Œuvres. Discours olympique ou Sur la conception première de la divinité (Or. XII). À Athènes, sur sa fuite (Or. XIII).* Texte établi, introduit et commenté par G. V., traduit par T. G. et L. T. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. relié, 775 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 535). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00616-1.

Ce gros volume est le deuxième des *Discours* de Dion de Pruse dit Chrysostome publié dans la série grecque de la collection Budé, après celui, dû à Cécile Bost-Pouderon, qui contient les *Discours XXXIII à XXXVI (Premier Discours à Tarse ; Second Discours à Tarse ; Discours à Célènes de Phrygie ; Discours borysthénique)*, paru en 2011 (recension *AC* 82 [2013], p. 313-314). Les deux discours édités dans ce deuxième volume sont séparés par une petite dizaine d'années : 97, immédiatement après la mort de Domitien, pour le premier, avant le gouvernement de Varenus Rufus en Bithynie, dont la datation oscille entre 102/103 et 105/106, pour le second. Chacun des discours est précédé d'une notice historique, littéraire et philologique qui présente les circonstances de l'élaboration du discours, son plan et les intentions de l'orateur, et explique le *stemma* de la tradition du texte, les choix de l'apparat critique et est accompagné d'un abondant commentaire de 357 pages pour le *Discours olympique*, de 121 pour le *Discours sur la fuite*, rejeté ici à la suite des doubles pages donnant selon l'habitude le texte et la traduction en regard. Malgré leur écart chronologique, les discours se rapportent tous deux à la *φυγή* de Dion, mot ambigu en grec puisqu'il désigne aussi bien une fuite volontaire qu'un exil imposé, ce qui correspond précisément au cas de l'orateur face aux poursuites lancées contre les intellectuels par Domitien qui pouvaient aller jusqu'à la condamnation à mort. Ils ont en commun un ton hostile à l'impérialisme romain, étonnant chez Dion qui devait par la suite adhérer à la propagande illustrée sur les reliefs de la colonne Trajane et qui exaltait la conquête de la Dacie par les armées romaines (*Or. XLVIII*, daté de 105), évoquer son amitié avec les empereurs Nerva et Trajan (*Or. XLVII*) et de façon générale s'exprimer en faveur de la domination romaine (*Or. XXXI*). C'est au contraire la critique exposée des visées expansionnistes des dirigeants romains qui permet de dater l'*Or. XII* après l'assassinat de Domitien à l'automne 96, lors de la première célébration des jeux panhelléniques qui suivit au cours de l'été 97, au terme d'une longue route que vient d'achever l'orateur à partir du pays des Gètes (16) présentés comme un peuple épris de liberté et abusé par des manœuvres diplomatiques mensongères (19-20). Le discours fut prononcé devant le temple de Zeus où se trouvait la célèbre statue due à Phidias. Dion s'y présente non plus en sophiste mais en philosophe désireux de convaincre son auditoire de l'inhérence à l'espèce humaine depuis les origines du sentiment du divin, chez les Grecs comme chez les barbares (27), d'où le sous-titre *Sur la conception première de la divinité*, inspiré aux visiteurs d'Olympie par la statue de Phidias, ce qui permet d'introduire une longue prosopopée de celui-ci (55-83), qui ne s'achève que pour céder la parole à Zeus lui-même qui enjoint aux habitants de l'Élide de perpétuer la célébration des jeux. Le second discours présenté dans l'ouvrage est censé être adressé aux Athéniens et part d'une réflexion sur la *φυγή* ornée de citations de l'*Odyssée*, d'Euripide et d'Hérodote (1-8). L'*Or. XIII* prend ensuite le tour d'une confession de l'orateur que ses errances aux confins de l'empire

comme hors de ses frontières conseillées par l'oracle d'Apollon à Delphes (9) ont conduit à revêtir le méchant habit du philosophe puis à en tenir le rôle, enseignant à ses interlocuteurs le chemin de la vertu afin de leur permettre de pouvoir ensuite gouverner au mieux leurs concitoyens, tel Socrate qu'il reconnaît avoir cité et pris pour modèle (14-37). La notice et le commentaire posent la question du statut de ce texte relevant à la fois de l'autobiographie et du discours philosophique recourant souvent au *logos* socratique transmis par Platon, dont sont récapitulées toutes les occurrences. Soixante-dix pages de bibliographie développent les références données par les auteurs dans les introductions et les notes et deux *indices* placés en fin de volume, l'un des idionymes et des ethnonymes et l'autre des textes littéraires cités, facilitent la consultation de l'ouvrage. Celui-ci sera donc très utile autant aux lecteurs cultivés qu'à la communauté scientifique pour comprendre deux discours particulièrement complexes de Dion Chrysostome qui y revendique avoir fait profession de philosophe.

Michel MOLIN

Manuel María SANZ MORALES, Ramiro GONZÁLEZ DELGADO, Myriam LIBRÁN MORENO & Jesús UREÑA BRACERO, *La (inter)textualidad en Plutarco. Actas del XII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Plutarquistas. Cáceres, 8-10 octubre de 2015*. Cáceres – Coimbra, Universidad de Extremadura, Servicio de Publicaciones, 2017. 1 vol., 11-397 p. Prix : 12 € (relié). ISBN 978-84-9127-002-7.

This is a collaborative volume containing the Acts of the III International Symposium organised by the Spanish Plutarchean Society. The broad theme of the Symposium regards different fields of specialisation, which serve to illustrate the wide range of Plutarch's interests and knowledge, not in vain he was called "the polygraph from Chaeronea". The book has been efficiently divided into five sections: "Textuality" (p. 13-72), "Intertextuality: Greek authors in Plutarch" (p. 73-184), "Intertextuality: reception of Plutarch's texts in Antiquity" (p. 185-223), "Classical tradition: reception of Plutarch's writings from Renaissance to our days" (p. 225-290) and "Literary, historical and philosophical aspects of Plutarch's works" (291-390). The useful *Index locorum corporis Plutarchei* (p. 391-397) gathers the references to all the passages commented throughout the thirty-five articles. In addition, a multilingual approach shall be noticed, since the articles are written in Spanish, Italian, English, French and Portuguese. The first section of the volume is dedicated to philological aspects: the establishment of Plutarch's texts, the means of diffusion and the ambits of reception. On the one hand, J. A. Fernández Delgado and F. Pordomingo (p. 15-28) present the last updates about the discoveries of papyri containing Plutarch's writings. On the other hand, M. Sanz Morales (p. 29-41) explains that phonology and morphology have a significant influence on our conception of Plutarch's language. The evidences for this assertion can be found in the three subsequent analyses: the new critical proposal and translation for the treatise *De facie quae in orbe lunae apparet* 938D by A. Pérez Jiménez (p. 43-50); the study of the rhetoric and stylistic resources and the lexical references in *Regum et imperatorum apophthegmata* by S. Citro (p. 51-59), and the overview of *De liberis educandis'* editions exposed by F. Tanga (p. 61-72). The conception of intertextuality serves as methodological approach for sections two

auteurs anciens, de deux opinions antinomiques. D'un côté, Pline le Jeune, Tacite, Juvénal et Suétone, qui dressent le portrait d'un « monstre pervers, narcissique et paranoïaque », mais il est fort probable que ce portrait d'épouvante servait le dessein de mettre en valeur, par contraste, les premiers Antonins. D'un autre côté, Silius Italicus, Stace, Martial et Flavius Josèphe, fervents partisans, voire panégyristes de l'empereur, mais qui, à l'exception du dernier, étaient des poètes, non des historiens, et, surtout, qui ont écrit durant le règne de Domitien, lequel, et sur ce point les avis convergent, n'était pas homme à supporter la contradiction ou le défi. Dès lors, clairement, l'approche purement littéraire ne saurait suffire. Aussi, décidé à jeter « un regard neuf et intègre » sur la vie de Domitien et, plus spécialement, sur son activité politico-militaire, Burgeon en appelle également aux sources épigraphiques et numismatiques. Or, reconstituer le règne de cet empereur, savoir la suite circonstanciée des événements qui le constituent, s'avère une tâche d'autant plus complexe que ledit empereur a fait l'objet d'une *damnatio memoriae,* peine radicale consistant à effacer tous les souvenirs du défunt : destruction des statues, martelage des inscriptions, censure littéraire (Plutarque, Pline le Jeune). Le travail de l'auteur, minutieux, est subdivisé en 23 sections, chacune abordant une thématique particulière. À titre d'exemples, citons l'administration, la restauration de la religion romaine traditionnelle, la restauration de la moralité, l'armée, les diverses guerres menées sur le Rhin et le Danube, les conspirations, la persécution des philosophes. Et la conclusion de Burgeon se veut nuancée : pas plus que les autres empereurs, Domitien n'a été « sanguinaire ou souillé par la luxure ». Plusieurs points positifs peuvent même être portés à son crédit : soucieux de la cohésion de l'Empire, il fut bon administrateur, dota Rome d'une justice et d'une administration régulières, tenta de restaurer les valeurs ancestrales, les bonnes mœurs, et il défendit la religion traditionnelle contre les nouvelles croyances, notamment le christianisme. « Sous son règne, Rome fut brillante : provinces prospères, conditions économiques de l'Italie améliorées, frontières renforcées (p. 172) ». À son débit, il convient d'inscrire qu'il ne parvint pas à restaurer les finances de l'État et que sa nature, tout à la fois tourmentée et narcissique, le poussa à nombre d'actes d'une grande cruauté. Sans doute, cette biographie, alerte et agréablement rédigée, ne clôturera-t-elle pas le débat, mais reconnaissons-lui le grand mérite de s'inscrire dans le droit fil de ce courant d'études scrupuleuses aboutissant à une certaine réhabilitation de grands personnages qu'une tradition historique, séculaire, voire millénaire, condamnait sans plus ample informé.

Huguette JONES

Tiziana CARBONI, *La parola scritta al servizio dell'imperatore e dell'impero : l'*Ab epistulis *e l'*A libellis *nel II secolo D. C.* Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 2017. 1 vol. 16 x 22,5 cm, 289 p. (ANTIQUITAS I. ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 70). Prix : 73 €. ISBN 978-3-7749-4078-9.

Ce livre, qui est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Cagliari en 2016, a un dessein ambitieux, celui de renouveler le dossier des *ab epistulis* et des *a libellis* pendant une période qui va du règne d'Hadrien à celui de Sévère Alexandre. Il ne se limite en effet pas à une recherche

purement prosopographique, mais tente également d'étudier les *officia* eux-mêmes, en explorant, à partir de l'ensemble de la documentation existante, leur champ de compétences et leur mode de fonctionnement. La démarche adoptée est simple : après avoir dressé un état de l'art sur des fonctions qui s'avèrent à cette époque exclusivement équestres (p. 9-17), l'auteur présente d'abord les personnages eux-mêmes (p. 19-95) puis tous les documents émis par les bureaux dont nous avons gardé la trace (p. 97-207). Chaque partie suit un ordre chronologique, règne par règne, sauf pour les Sévères, tous regroupés en un chapitre unique. Pour chaque période, l'auteur dresse des listes exhaustives de l'ensemble des détenteurs connus de ces fonctions ainsi que des pièces émises sous leur égide. Chaque liste est systématiquement accompagnée d'un commentaire. Dans la partie consacrée à la personne des *ab epistulis* et des *a libellis*, l'auteur essaie ainsi toujours de cerner les motivations de la nomination de chacun d'entre eux et de reconstituer l'ensemble de sa carrière. De nombreux problèmes y sont également abordés et reconsidérés à nouveaux frais, tel celui de l'apparition et de la pérennisation de la charge d'*ab epistulis graecis*. Celle-ci serait un pur produit des circonstances : elle serait née à la faveur des voyages des princes, et notamment de l'expédition de Lucius Verus, le co-empereur de Marc Aurèle, en Orient. La deuxième partie, consacrée aux lettres et libelles, est extrêmement riche, car elle prend en compte l'ensemble de la documentation conservée, épigraphique, papyrologique et juridique (le *Codex Iustinianus* est, comme on pouvait s'y attendre, largement mis à contribution). Là encore, l'auteur répertorie et classe soigneusement l'ensemble des matériaux dont elle dispose, et les tableaux ainsi établis sont eux aussi assortis d'un commentaire qui examine le contexte et le contenu de chaque pièce. Un tel effort d'analyse débouche souvent sur des avancées concrètes : p. 145-149, l'auteur réussit par exemple à rattacher de manière convaincante au règne d'Antonin le Pieux une lettre acéphale faisant partie d'un ensemble d'*epistulae* gravées sur pierre à Coronée ; p. 167-168, elle montre que la « lettre aux Athéniens » de Marc Aurèle ne peut en aucun cas être considérée comme une *epistula*. L'ouvrage est donc d'une haute tenue scientifique. On regrette simplement que la troisième partie, où l'auteur cherche à faire la synthèse de sa documentation et à tracer ce qu'elle appelle le « profil administratif » des *ab epistulis* et des *a libellis* (p. 209-221), soit peut-être un peu succincte et laisse le lecteur sur sa faim. Mais pouvait-il en être autrement ? L'auteur souligne d'emblée que les deux *officia* étaient moins des « bureaux » que des « fonctions », qui assuraient une relation directe de l'empereur à l'ensemble de ses sujets. Ses détenteurs devaient donc avant tout jouir de la confiance du prince. Il était dès lors impossible de déterminer des charges préparatoires que l'ensemble des fonctionnaires auraient obligatoirement occupées avant d'être placés à la tête de la correspondance ou des libelles, ou encore de repérer des compétences pré-requises. Comme le note l'auteur, si la plupart des *ab epistulis* et des *a libellis* de la période possédaient un haut niveau littéraire et/ou juridique, leur nomination a sans doute été avant tout motivée par les relations personnelles qu'ils entretenaient avec l'empereur ou ses proches. Sa reconstitution du fonctionnement des chancelleries reste elle aussi inévitablement fort lacunaire : elle cherche bien à retracer les différentes étapes d'élaboration des *epistulae* (p. 213-214) et des rescrits (p. 219) depuis la réception des lettres ou requêtes envoyées par les provinces jusqu'à l'expédition des réponses impériales. Le caractère aléatoire de sa documentation et les

déformations qu'elle a subies lors de sa conservation et de sa transmission l'empêchent néanmoins de porter son enquête plus avant. On continue ainsi à pratiquement tout ignorer des autres employés des deux *officia*, qu'ils se soient occupés de la finalisation, de la distribution ou de l'archivage des documents. L'auteur a également le mérite d'avoir cherché à déterminer s'il existait un « style » propre à certains *ab epistulis* ou *a libellis* ou si, inversement, son *corpus* témoignait du développement d'une sorte de langage bureaucratique. Mais, là aussi, sa réflexion est inévitablement restée à un stade embryonnaire. Ces limites, en grande partie imputables aux lacunes de la documentation, n'enlèvent néanmoins rien à la grande qualité de l'ouvrage. Les antiquisants qui s'intéressent aux rouages de l'administration impériale disposent désormais d'un précieux outil de travail qui recense et met à jour l'ensemble de nos connaissances sur deux chancelleries qui jouaient un rôle de relais crucial sous l'Empire. Agnès MOLINIER ARBO

Stefan FREUND, Meike RÜHL, Christoph SCHUBERT (Ed.), *Von Zeitenwenden und Zeitenenden. Reflexion und Konstruktion von Endzeiten und Epochenwenden im Spannungsfeld von Antike und Christentum*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 219 p. (PALINGENESIA, 103). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-11174-4.

Ce volume contient les contributions au colloque qui a eu lieu les 10 et 11 mai 2012 à l'Université de Wuppertal. Dans l'avant-propos, les éditeurs présentent un aperçu utile des différentes contributions et l'ouvrage se termine par un index général. Le sujet est captivant et il n'y a pas de doute qu'un recueil d'études sur les idées des Romains concernant les différents tournants de l'histoire romaine et les conceptions des païens et des chrétiens concernant la structure du temps et la fin des temps rendra de grands services. Dans chaque contribution, sont étudiées les réactions des contemporains en tenant compte des différents acteurs (l'empereur, les aristocrates, les païens et les chrétiens) et des différents types de texte (textes littéraires et documents officiels). – La première partie du volume concerne trois tournants de l'histoire romaine ('Zeitenwenden') : la transition de la République à l'Empire, la 'konstantinische Wende' (le passage à l'empire chrétien) et la fin de l'Empire romain d'occident. – U. Eigler traite le tournant augustéen comme un oxymore, parce que le *princeps* se considère d'une part comme un nouveau Romulus et d'autre part comme le représentant d'une ère nouvelle. Plus tard, on a souligné le fait qu'Auguste était le fondateur de l'empire romain. Sur le plan moral, le régime préconise un retour à la sobriété de la Rome primitive et idéalisée ; de fait Rome était devenue une grande ville cultivant l'*urbanitas*. À titre privé, Auguste avait le souci d'apparaître comme une personne sobre, alors que dans le domaine public, les Romains aspiraient au luxe et au marbre (voir la p. 23). – Selon B. Bleckmann, le terme de 'konstantinische Wende' est justifié ; mais il estime que les contemporains, même s'ils parlaient d'un temps nouveau, d'une part par convention (p. 32), d'autre part à cause des succès indéniables de l'empereur, n'avaient aucune idée de la signification historique du moment. Il souligne aussi qu'à ce moment de l'histoire, le facteur de la christianisation de l'empire n'était pas présent d'une façon prononcée ; aux yeux de l'empereur, le point le plus important était le pouvoir impérial et dynastique (voir

cheval et de tête de porc conçus pour l'instruction des étudiants d'Alfort, qui donnent une idée des dissections de Galien ; l'archéologie expérimentale recrée un collyre oculaire et une pâte dentifrice (L. Totelin). Le médecin P. Verbanck donne son avis sur la valeur des remèdes de Galien, pas si dépassés que cela, dans lesquels il retrouve morphine, aspirine, placebo, génériques... Une seule critique, sur le plan adopté : le choix d'attendre la p. 51 pour placer l'introduction, soit après les chapitres biographiques, n'est pas le plus heureux. On comprend bien que les auteurs ont voulu donner d'abord quelques éléments historiques, mais l'on commence *ex abrupto* la lecture de l'ouvrage sans savoir où l'on va. Une petite contradiction interne : l'idée énoncée p. 65 qu'il n'y avait pas d'analgésiques ni de désinfectant est démentie en p. 149 et p. 187, car on peut considérer que l'application de vinaigre pour laver la plaie la désinfecte. L'ouvrage s'adresse certes à un public cultivé, mais certains mots très spécialisés auraient gagné à être définis : file active p. 43, apepsie p. 115, nielle p. 289, « portrait de femme assez génique » p. 332. Ces petites choses n'étant rien dans un ensemble aussi ambitieux et aussi réussi, cet ouvrage est indispensable à ceux qui entreprennent des études d'histoire de la médecine, et à tous ceux intéressés par la discipline, qui se feront de Galien une autre image que celle véhiculée par les clichés. Il sera également profitable aux historiens, qui pourront y trouver des sources rares pour l'étude de la vie quotidienne au II^e^ s. ap. J.-C. Valérie GITTON-RIPOLL

Megan CIFARELLI, Laura GAWLINSKI (Ed.), *What Shall I Say of Clothes? Theorical and Methodological Approaches to the Study of Dress in Antiquity*. Boston, Archaeological Institute of America, 2017. 1 vol. 15 x 23 cm, 223 p. (SELECTED PAPERS ON ANCIENT ART AND ARCHITECTURE, 3). Prix : 24, 95 $. ISBN 978-1-931909-34-1.

Le vêtement est — si l'on me permet ce jeu de mots — un sujet à la mode chez les antiquisants depuis une vingtaine d'années. Ce nouveau livre, qui rassemble onze articles majoritairement issus de journées d'études organisées à l'*Archeological Institute of America*, réussit quand même jusqu'à un certain point le tour de force de renouveler ce domaine de recherche. Loin de simplement constituer un nouveau chapitre de l'histoire du costume, il adopte en effet un point de vue résolument théorique : il appréhende la parure exclusivement en tant que marqueur identitaire pour faire ressortir son rôle dans la construction et la réception de l'identité de son porteur. Voilà une approche *a priori* très prometteuse, mais qui s'avère dans les faits complexe à mettre en œuvre, comme le révèle déjà l'organisation interne du livre. Celui-ci est en effet divisé en trois parties dont les finalités propres ne sont pas immédiatement perceptibles : si le troisième titre est clair (« Dress and identity »), les deux premières parties, comptant respectivement seulement deux et quatre articles, paraissent largement se recouper (« Getting Dressed » et « Being Dressed »). À cette difficulté s'ajoutent les problèmes posés par le caractère extrêmement ancien et aléatoire d'une partie du matériel archéologique sélectionné. Le livre parvient néanmoins à de beaux résultats. Le premier article, rédigé par K. Neumann (« Gods among Men: Fashioning the Divine Image in Assyria », p. 3-23) étudie un ensemble de représentations divines produites en Assyrie pendant le premier millénaire av. J. C. Pour l'auteur, les diffé-

rentes pièces du costume codifié dont était revêtue la statue du dieu concouraient à « diviniser », au sens littéral du mot, l'effigie et constituaient en même temps un vecteur de différenciation sociale pour les personnes réputées proche du dieu (le roi) qui s'en revêtaient aussi. J. A. Verduci (« Early iron age within Southern Levantine Mortuary Contexts: An argument for existential significance in understanding material culture », p. 25-44) s'est pour sa part intéressée aux bijoux déposés au début de l'âge de fer dans des tombes philistines. À travers une analyse d'une grande sensibilité, elle montre que ceux-ci ne reflétaient pas passivement le statut social du défunt mais représentaient déjà pour les vivants un moyen concret de maintenir l'identité individuelle de celui-ci. Dans la deuxième partie, A. M. Whitmore (« Fascinating *Fascina*: apotropaic magic and how to wear a penis », p. 47-65) explore, à travers la documentation archéologique et les textes, le rôle apotropaïque du *fascinum,* apparemment surtout porté par les enfants. On lit encore avec plaisir les deux études suivantes, consacrées à la portée subjective de la couleur et de l'éclat des bijoux. E. Beckman (« Color-coded: the relationship between color, iconography, and theory in Hellenistic and Roman gemstones », p. 67-82), présente d'abord une série d'agates et de jaspes jaunes tardo-hellénistiques et romains où était gravé un scorpion, pour repérer, à l'aide de textes empruntés à l'astronomie et à la médecine, les vertus magiques et curatives associées à la couleur de ces pierres. A. Q. Castor (« Surface tensions on Etruscan and Greek gold jewelry », p. 83-100) met ensuite en évidence les enjeux perceptifs de bijoux étrusques et grecs finement travaillés. M. Cifarelli (« Costly choices: signaling theory and dress in period IVb Hasanlu », p. 100-119) aborde le dossier des encombrantes et dangereuses épingles que semblent avoir portées au début de l'âge du fer les dames d'Hasanlu (Iran). Elle émet l'hypothèse originale qu'il s'agirait d'un « choix coûteux » (un peu, dans un autre registre, comme la mutilation des pieds des anciennes Chinoises), destiné à mettre en scène, en une période d'instabilité, l'invulnérabilité de ces femmes. La troisième partie expose elle aussi, à propos d'un matériel très varié, des thèses novatrices. Un collectif de cinq auteurs (Ayse Bursali, Rana Özbal, Emma Baysal, Hadi Özbal, Baris Yagci : « Neolithic blue beads in Nothwest Turkey: the social significance of skeuomorphism », p. 123-141) y étudie par exemple les multiples perles bleues imitant les turquoises présentes sur de nombreux sites d'Anatolie et du proche Orient dès le VII^{e} millénaire : ce serait la preuve qu'il existait certainement dès cette époque, contrairement aux idées reçues, une forme de hiérarchie sociale dans ces régions. On trouve encore d'ambitieuses analyses théoriques consacrées à la fonction sémantique du costume, comme celle de N. McFerrin (« Fabrics of inclusion: deep wearing and the potentials of materiality on the Apadana reliefs », p. 143-159) ou encore de L. Gawlinski (« Theorizing religious dress », p. 161-178), qui appréhende le costume religieux grec notamment à partir de la frise du Parthénon. Les deux derniers articles portent sur l'Antiquité tardive : E. Wueste (« The costumes of the late antique honorific monuments: conformity and divergence within the public and political sphere », p. 179-201) parcourt le *corpus* de cinquante-six monuments honorifiques qui nous restent des années 284-550. Il prouve ainsi que le choix des vêtements (toge, *pallium*, chlamyde, etc.) et des accessoires qui l'accompagnaient (rouleau, *mappa,* fibule…) était considéré, par-delà sa grande diversité, comme autant de symboles des qualités civiques et militaires de leurs porteurs et de leur capacité à occuper la

fonction publique qu'ils détenaient. M. K. Heyn (« Western men, eastern women? Dress and cultural identity in Roman Palmyra », p. 203-219), dans son étude des portraits de Palmyre, montre enfin que, contrairement à la vision la plus commune, les costumes des Palmyréniennes sont caractérisés à cette époque par le même effort de convergence avec les standards occidentaux que ceux des hommes, pourtant *a priori* plus soucieux d'afficher leur romanité. On voit à quel point le dessein d'appliquer aux parures antiques les concepts de la sociologie moderne peut s'avérer fructueux. Le livre donne certes souvent l'impression de mettre sur le même plan et d'étudier pêle-mêle, sans solution de continuité, un matériel assez hétéroclite. Le résultat global est néanmoins incontestablement réussi : on prend conscience que, déjà aux époques les plus reculées, le costume faisait l'homme. Ajoutons pour finir que les nombreuses illustrations qui accompagnent chaque article concourent à rendre plus agréable encore la lecture d'un ouvrage empli de curiosités. Agnès MOLINIER-ARBO

Greta HAWES (Ed.), *Myths on the Map. The Storied Landscapes of Ancient Greece*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, XVII-332 p., 23 ill. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-874477-1.

L'ouvrage édité par Greta Hawes regroupe quinze communications présentées au sixième colloque de Bristol portant sur le mythe qui eut lieu entre le 31 juillet et le 2 août 2013. L'introduction permet à Greta Hawes de définir le thème choisi pour le colloque et pour le livre, à savoir l'interaction entre le mythe et l'espace dans lequel il se déroule, qu'il s'agisse de références topographiques précises et de l'aura symbolique qui les entoure, d'associations créées par le mythe entre différents lieux, ou de particularités locales mythifiées. (1) Katherine Clarke cerne ensuite dans une première communication le poids du passé mythique dans les descriptions de lieux et dans l'établissement de leur identité, comme l'attestent notamment le crédit accordé à Homère par Strabon et les références aux voyages des héros qui insèrent dans un même réseau différents peuples et villes. (2) Pour sa part, Daniel W. Berman analyse les éléments mythiques qui anticipent et préparent la fondation d'espaces civiques à travers trois cas différents, ceux de Thèbes-avant-Thèbes et de Crotone et de ses trois fondateurs (Héraclès, Croton, Myscellus), puis celui du conflit d'Athéna et de Poséidon à propos de leur installation sur l'Acropole. (3) Avec la contribution de Richard Buxton, nous découvrons comment la Sicile, et surtout l'Etna cracheur de pierres et de lave en fusion, permettent de connecter les trois types de Cyclopes attestés dans la tradition gréco-latine, les Cyclopes bergers de l'*Odyssée*, les Cyclopes forgerons et les Cyclopes bâtisseurs (de murs cyclopéens). (4) De son côté, Elizabeth Minchin démontre qu'un site particulier de l'Hellespont, à savoir l'étroite surface de mer qui sépare Sestos et Abydos et qui est traversée de courants dangereux, constitue un élément essentiel et récurrent de la légende de Léandre et d'Héro et permet à cette histoire touchante de l'emporter sur le souvenir des traversées bien réelles opérées à cet endroit par Xerxès et par Alexandre. (5) Emma Aston souligne, en plus du caractère hellénique de l'affrontement des Centaures et des Lapithes, un ancrage thessalien de ces deux populations, la première montagnarde et pastorale située à la périphérie, la seconde, agricole et centrale, renvoyant l'une et l'autre à des groupes attestés dans

fonction publique qu'ils détenaient. M. K. Heyn (« Western men, eastern women? Dress and cultural identity in Roman Palmyra », p. 203-219), dans son étude des portraits de Palmyre, montre enfin que, contrairement à la vision la plus commune, les costumes des Palmyréniennes sont caractérisés à cette époque par le même effort de convergence avec les standards occidentaux que ceux des hommes, pourtant *a priori* plus soucieux d'afficher leur romanité. On voit à quel point le dessein d'appliquer aux parures antiques les concepts de la sociologie moderne peut s'avérer fructueux. Le livre donne certes souvent l'impression de mettre sur le même plan et d'étudier pêle-mêle, sans solution de continuité, un matériel assez hétéroclite. Le résultat global est néanmoins incontestablement réussi : on prend conscience que, déjà aux époques les plus reculées, le costume faisait l'homme. Ajoutons pour finir que les nombreuses illustrations qui accompagnent chaque article concourent à rendre plus agréable encore la lecture d'un ouvrage empli de curiosités. Agnès MOLINIER-ARBO

Greta HAWES (Ed.), *Myths on the Map. The Storied Landscapes of Ancient Greece*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, XVII-332 p., 23 ill. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-874477-1.

L'ouvrage édité par Greta Hawes regroupe quinze communications présentées au sixième colloque de Bristol portant sur le mythe qui eut lieu entre le 31 juillet et le 2 août 2013. L'introduction permet à Greta Hawes de définir le thème choisi pour le colloque et pour le livre, à savoir l'interaction entre le mythe et l'espace dans lequel il se déroule, qu'il s'agisse de références topographiques précises et de l'aura symbolique qui les entoure, d'associations créées par le mythe entre différents lieux, ou de particularités locales mythifiées. (1) Katherine Clarke cerne ensuite dans une première communication le poids du passé mythique dans les descriptions de lieux et dans l'établissement de leur identité, comme l'attestent notamment le crédit accordé à Homère par Strabon et les références aux voyages des héros qui insèrent dans un même réseau différents peuples et villes. (2) Pour sa part, Daniel W. Berman analyse les éléments mythiques qui anticipent et préparent la fondation d'espaces civiques à travers trois cas différents, ceux de Thèbes-avant-Thèbes et de Crotone et de ses trois fondateurs (Héraclès, Croton, Myscellus), puis celui du conflit d'Athéna et de Poséidon à propos de leur installation sur l'Acropole. (3) Avec la contribution de Richard Buxton, nous découvrons comment la Sicile, et surtout l'Etna cracheur de pierres et de lave en fusion, permettent de connecter les trois types de Cyclopes attestés dans la tradition gréco-latine, les Cyclopes bergers de l'*Odyssée*, les Cyclopes forgerons et les Cyclopes bâtisseurs (de murs cyclopéens). (4) De son côté, Elizabeth Minchin démontre qu'un site particulier de l'Hellespont, à savoir l'étroite surface de mer qui sépare Sestos et Abydos et qui est traversée de courants dangereux, constitue un élément essentiel et récurrent de la légende de Léandre et d'Héro et permet à cette histoire touchante de l'emporter sur le souvenir des traversées bien réelles opérées à cet endroit par Xerxès et par Alexandre. (5) Emma Aston souligne, en plus du caractère hellénique de l'affrontement des Centaures et des Lapithes, un ancrage thessalien de ces deux populations, la première montagnarde et pastorale située à la périphérie, la seconde, agricole et centrale, renvoyant l'une et l'autre à des groupes attestés dans

la réalité. (6) C'est à un vase thébain provenant de la colline Isménion que s'intéresse Stephanie Larson, dont les figures rouges, représentant le combat de deux sphinges, renvoient davantage à des légendes locales qu'à des œuvres panhelléniques telles que l'*Œdipe-roi* de Sophocle. (7) L'attention de Jeremy McInerney se porte sur le cas de Callimaque, dont les œuvres attestent d'une façon exemplaire la poétique de la diaspora grecque de l'époque hellénistique ; car les ancrages géographique et ethnologiques des personnages y fusionnent des éléments tirés de la tradition antérieure des mythes et ceux qui se réfèrent à l'actualité politique et géographique. (8) De la même façon l'Arcadie de Pausanias se situe, selon Julie Baleriaux, entre conservatisme et innovation. Celle-ci montre en effet que les cultes du monde pastoral survivent sous le gouvernement romain dans une région quasi désertique et font de celle-ci un espace habité comme autrefois par des dieux face au développement de centres urbains importants. (9) Avec Christina A. Salowey, nous observons que les combats livrés respectivement par Achille contre le fleuve Scamandre et par Héphaïstos contre l'Acheloos reposent sur un fondement réel. Qu'ils soient intermittents comme le Scamandre ou à flux constant comme l'Acheloos, les fleuves de l'est méditerranéen, en raison de leur cours sur un sol karstique, sont remplis de chutes, de cavités, de tourbillons, dégageant ainsi une force souvent destructrice. C'est pourquoi leur personnification met en évidence une violence qu'affrontent des héros de premier plan. (10) Betsey A. Robinson souligne, quant à elle, à travers les exemples de Corinthe et d'Éphèse, l'importance que l'architecture élaborée des fontaines aux époques hellénistique et romaine accorde à la célébration de la nature, des généalogies mythiques, des fondateurs, des patrons, des législateurs et des divinités de la cité, ainsi qu'à la conservation du souvenir d'éléments mythifiés des paysages. (11) L'étude d'Aara Suksi montre comment le regard panoptique des dieux, réservant aux dieux la fonction de cartographe du monde, est remise en cause dans le théâtre tragique à travers le trajet des futures errances d'Io prédit par Prométhée et le relais de flambeaux organisé par Clytemnestre pour annoncer immédiatement « ici » la nouvelle de la chute de Troie « là-bas ». (12) Iris Sulimani étudie les îles mythiques et utopiques intégrées par Diodore de Sicile dans une représentation de la terre qui se veut réaliste, à côté d'îles bien connues et régulièrement visitées ; elle centre essentiellement son approche sur les îles « bienheureuses » de l'océan Atlantique et sur la Panchaïe d'Évhémère. (13) Robert L. Fowler pose la question intrigante de la représentation de l'au-delà du monde connu, dont les limites par ailleurs ne sont pas déterminées de façon indiscutable. Il compare sous cet angle les démarches d'Homère, de Phérécyde d'Athènes et d'Hérodote. (14) Analysant les mythographes de l'époque impériale, Charles Delattre montre que leurs mentions abondantes de toponymes ne visent pas à dégager une représentation cartographique ou hodologique des lieux, mais à révéler des enchaînements de significations, destinés à promouvoir une mémoire culturelle chez les nouvelles élites. (15). Enfin, Richard Hunter explore « le mythe libyen » et ses paysages, tels qu'ils sont présentés chez Dion de Pruse, Apollonios de Rhodes et Lucain et dont les interprétations allégoriques ou rationalistes dépendent de l'insertion de l'épisode dans le mythe ou dans l'histoire. Le livre ne comporte malheureusement pas de conclusions qui auraient pu rendre compte des échanges entre spécialistes habituellement favorisés par ce type de congrès et dégager des lignes directrices dans

ce qui apparaît comme une multiplicité de points de vue. Une telle démarche eût opportunément mis en valeur les nombreux renseignements et sujets de réflexions inspirés par cet ensemble de communications, dont certaines sont particulièrement stimulantes. Tel qu'il a été conçu, le présent ouvrage offre néanmoins une base solide – attestée notamment par la riche bibliographie insérée à la fin du volume – à partir de laquelle d'autres recherches pourront être entreprises. On lui souhaite donc un succès à la hauteur du travail accompli. Monique MUND-DOPCHIE

Annick FENET, *Les dieux olympiens et la mer. Espaces et pratiques cultuelles*. Rome, École française de Rome, 2016. 1 vol. broché, 24 × 16 cm, XVI-709 p., 80 figures, 15 cartes (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 509). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-1065-4.

Traiter des aspects marins de la religion grecque est extrêmement ambitieux tant le sujet est vaste. Dans ce travail issu d'une thèse de doctorat en Histoire ancienne défendue en 1998 à l'Université Paris 10, Annick Fenet questionne un riche corpus de sources écrites mais aussi l'archéologie, l'iconographie et la numismatique, dans la totalité du monde grec depuis les récits homériques jusqu'à l'époque impériale. L'ouvrage peut être considéré comme la nouvelle référence sur les « cultes maritimes » : il met à jour et enrichit par ses commentaires critiques le travail documentaire de Dietrich Wachsmuth, *Pompimos ho daimōn. Untersuchung zu den antiken Sakralhandlungen bei Seereisen*, Berlin, 1967. A. Fenet oriente son étude vers le rôle des divinités olympiennes en contexte marin ; ce prisme exclut donc de l'enquête les diverses entités, monstres marins et autres divinités marines dites mineures. Dans le but de comprendre pourquoi et comment ces grands dieux du panthéon agissent sur la mer et la navigation, la première partie de l'ouvrage fait l'inventaire, pour chaque divinité, des sources qui font état d'un rapport à la mer dans le mythe, la littérature, la topographie et la pratique du culte. L'interprétation des données est déjà présente dans la présentation : les dieux sont répartis en quatre catégories qui correspondraient à la nature de leur rapport à la mer. Athéna et Héra partent « à la conquête de la mer » (chap. I) ; Zeus, Aphrodite et Déméter sont unis par « la maîtrise des éléments » (chap. II) ; Apollon et Poséidon, par « la domination de la mer » (chap. III) ; « les frontières de la mer, ou la mer domestiquée » concernent Artémis, Dionysos et Hermès (chap. IV). Le biais de cette approche structuraliste est clairement avoué par l'auteure, qui envisage les personnalités divines en termes de modes d'activités, où chaque dieu « reste fidèle à ses prérogatives », ici appliquées à un contexte marin. Pour chaque divinité, la présentation des sources par zones géographiques, en tenant toujours compte de la chronologie, nuance heureusement ces catégories de personnalités divines et rend compte de la diversité et de la non-exclusivité de leurs interventions. Bien que cette question des personnalités divines et de leurs rapports à la mer en reste le fil conducteur, la seconde partie de l'ouvrage prend du recul par rapport à ces entités divines distinctes pour dresser un panorama des « pratiques cultuelles marines ». Celles-ci sont considérées selon deux axes, toujours contextuels : le sacré à bord du bateau (chap. V) et les ex-voto à terre (chap. VI). De la proue à la poupe, du décor aux noms théophores, le bateau lui-même est traité dans toute sa

personaggio di Filocleone, il “maniaco” dei processi e della poesia tragica, che come ben illustra l’autore, mostra la capacità trasformativa potenziale di ogni personaggio comico. Non certo casuale è la similitudine tra Filocleone e Odisseo, la maschera più proteiforme tra gli eroi del mito, che nel testo di Aristofane diventa il paradigma della tensione centrifuga e della volontà di evasione del protagonista. La lettura mostra l’estremismo di Filocleone, l’esplosione della sua mania e del suo amore cieco per la tragedia, devianza contro la quale la commedia, eletta ad antidoto, attiva tutta una serie di contromisure, fino alla rocambolesca conversione “comica” finale del personaggio. L’esame delle *Tesmoforiazuse* riguarda la figura del poeta tragico, quale è rappresentato nella messa in scena comica. Considerando soprattutto la scena del travestimento di Agatone e della messa in scena dell’*Elena* e dell’*Andromeda*, Farmer rilegge i tecnicismi letterari del testo, per presentare la lettura metatestuale di Aristofane, che si serve della parodia interna della messa in scena tragica per proporre al suo pubblico una riflessione sull’illusione scenica (perfettamente rappresentata dal testo eccentrico dell’*Elena*) e per attivare un gioco multiforme di ripetizioni in stile tragico. A questo proposito si segnale il paragrafo sul personaggio di Eco (p. 185 s.) e sui significati allusivi prestati alla sua figura: prelevata dalla tragedia dell’*Andromeda*, Eco incarna idealmente la parodia tragica, attraverso la ripetizione deviata e insensata del discorso e l’alterazione progressiva della forma tragica, che diviene comica, stigmatizzando, proprio attraverso la sua trasformazione, il fallimento del primo sistema semiotico. – L’ultimo capitolo dedicato ad Aristofane riconsidera i testi del Pluto e dei frammenti del *Gerytades*. Il capitolo, più sintetico e conciso degli altri, sviluppa efficacemente il tema del concorso tragico e lo riconfigura in funzione dell’allusione metatestuale, nel confronto con gli altri generi letterari, che porta, inesorabilmente e forzatamente, al trionfo della commedia. – Mi si impone di precisare in questa sede una lettura differente da quella di Farmer per ciò che attiene il significato del lemma Θρακοφοῖται (gli ‘habitués’ della Tracia) nel F 156 del *Gerytades.* Farmer (p. 200) sottolinea la patina misteriosa del termine (« is equally mysterious to us, it seems to indicate that in some sense the poets are close to death »), ma in realtà si tratta di un neologismo di conio aristofaneo, che rinvia in modo inequivoco alla “mania” per la Tracia diffusa nel V secolo a. C. Aristofane forgia il termine Θρᾳικοφοῖται (cf. *CGF* 149-50; si confronti M. A. Sears, *Athens, Thrace and the Shaping of Athenian Leadership*, Cambridge 2013, p. 43 s.), per farsi beffe della fascinazione ateniese per il rude popolo straniero. Come ha ben mostrato Sears, nel solco degli studi di F. Lissarague, l’élite ateniese amava circondarsi di oggetti traci in vista di un’autopromozione sociale. Il termine, così interpretato, può ben essere integrato nella lettura più generale ingaggiata da Farmer sulla *mania* come forma parodiata e parodica dello stile tragico. – L’unità tematica del volume resta, nondimeno, innegabile e ha il merito di presentare une riflessione coerente e originale, che si serve di strumenti di raffinata analisi letteraria e filologica per offrire uno studio esaustivo e originale. Paola SCHIRRIPA

Gauthier LIBERMAN, *Les préliminaires de la guerre. Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2017. 1 vol., 291 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 99). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-186-7.

Chargé de publier une édition critique de la totalité de l'ouvrage de Thucydide dans la prestigieuse collection des *Oxford Classical Texts* et de faire cours sur le premier livre qui sert d'introduction à l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, Gauthier Liberman se devait de mener une enquête et une étude tous azimuts sur ce texte infiniment complexe. Car les jugements à son sujet sont très contrastés, les uns y voyant un chef-d'œuvre de construction littéraire et intellectuelle, d'autres un chaos inextricable (cf. p. 7). En outre, les opinions sont tout aussi divergentes sur l'ensemble de l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, qu'on a eu le tort autrefois de considérer comme un tout soigneusement mis au point, alors qu'il s'agissait d'un texte que son auteur avait entrepris de remanier et qu'il a laissé inachevé. Enfin, les rapports des antiquisants avec Thucydide ont évolué en même temps que l'époque dans laquelle ils travaillaient : il importait à certains de déconstruire une figure prestigieuse et de remplacer la quête de la vérité par la promotion du relativisme ; de plus, on a eu tendance à perdre le contact avec l'original grec, dont la langue difficile exigeait un effort de compréhension qu'on n'était plus toujours prêt à lui consacrer. Un des très grands mérites de G. Liberman a dès lors été de revenir au texte et de faire le point sur les diverses interprétations qui en ont été données sans *a priori* idéologique ou politique et sans parti pris dicté par des considérations sur les problèmes actuels. Le premier chapitre fait le point sur les éléments chrono-biographiques qu'on peut rassembler sur Thucydide : une *Vie de Thucydide* composée à l'époque byzantine et des informations fournies par le contenu de l'œuvre de l'historien. Le deuxième chapitre, consacré à l'octateuque thucydidéen, démontre qu'il est erroné d'attribuer à Thucydide la répartition de son ouvrage en livres, correspondant aux dimensions des rouleaux de papyrus ou à des critères esthétiques ; il en va de même pour le titre retenu par la tradition. Le troisième chapitre s'intéresse à l'objet du récit thucydidéen et à la « question thucydidéenne », à savoir la question de l'unité de l'œuvre, posée une première fois en 1845 par Franz Wolfgang Ullrich. Thucydide affirmant d'emblée qu'il avait commencé à écrire dès le début de la guerre, on peut en effet se demander de quelle guerre il s'agit : soit la guerre d'une durée de 27 ans, interrompue par la paix de Nicias, soit la Guerre archidamienne de 10 ans, laquelle fut suivie par une autre guerre de 10 ans, la Guerre de Décélie, comme le percevaient les Athéniens. La question est d'autant plus pertinente, qu'il existe une seconde préface (V, 26), où l'historien évoque une durée de 27 ans, mentionne la défaite finale d'Athènes et considère que la paix de Nicias n'est en définitive qu'une trêve. G. Liberman, pour sa part, considère que le débat entre unitaristes (partisans de l'œuvre considérée comme un tout monolithique) et analystes (partisans d'une évolution de la réflexion de Thucydide à partir de l'enclenchement de la Guerre de Décélie) est plus enrichissant que néfaste : car il n'est pas interdit de penser que l'œuvre est assurément le résultat d'un travail entrepris dès le début de la guerre et poursuivi tout au long de celle-ci, mais qu'elle a subi par la suite des remaniements, que Thucydide n'a pas pu mettre au point, comme il l'avait souhaité, car la mort l'en a empêché. Le quatrième chapitre aborde la question des discours dans l'œuvre de Thucydide, qu'il étudie en les mettant en relation avec le chapitre méthodologique I, 22, dont la traduction est révisée. S'y pose la question de l'objectivité de Thucydide, puisque ceux-ci ne reproduisent pas les discours réellement prononcés, la recherche de la vérité se confondant avec la recherche de l'intelligibilité du réel historique. Le cinquième chapitre traite de la

cause réelle de la guerre, telle qu'elle est énoncée au chapitre I, 23 et dans d'autres passages de l'œuvre, et discute de la définition que Thucydide donne de cette cause réelle par opposition aux causes apparentes (prétextes, occasions). Le sixième chapitre envisage la question de l'exactitude et de l'impartialité de Thucydide, en soi et en relation avec Hérodote, pour conclure que « l'apologie malhonnête » d'Athènes ne correspond pas à une intention de l'historien mais procède du flou et des imperfections du récit, dus une fois encore à des remaniements mal digérés. G. Liberman en profite pour expliquer la hargne de certains historiens à l'égard de Thucydide, provoquée en particulier par son habitude de ne pas consigner les différentes versions d'un fait auxquelles il a été confronté et de ne pas fournir les raisons de ses choix ; c'est oublier un peu vite son apport comme penseur politique, lequel continue à contribuer à sa gloire. Dans le septième chapitre, G. Liberman revient sur les chapitres I, 1-23, que des critiques antiques considèrent comme un proème formant un tout. Or cette unité n'est qu'apparente, ne serait-ce qu'en raison de la présence du chapitre 22 consacré aux problèmes méthodologiques dans la narration des faits et dans les discours ; ce dernier est donc un intrus dans un développement consacré au passé – en particulier aux guerres précédentes –, sans oublier quelques contradictions et doublets. Se pose dès lors à nouveau la question des remaniements non aboutis introduits par Thucydide dans son texte initial. Le huitième chapitre poursuit cette analyse en épinglant l'inachèvement et les strates de composition apparaissant dans le livre I. Quant au neuvième chapitre, il analyse les continuités et discontinuités dans la chronologie et dans la narration, en particulier la discontinuité chronologique introduite par la pentécontaétie dans un récit articulé sur la continuité chronologique. Le constat permet de démontrer que Thucydide a introduit un remaniement provisoire, qu'il n'a pas eu le temps de revoir et qui a été conservé tel quel par le responsable de l'édition posthume. Le dixième chapitre fournit des aperçus sur « le style de l'immortalité », en d'autres termes sur l'écriture thucydidéenne. L'historien a utilisé le vieil attique et a recouru, selon les critiques antiques, à un style volontairement obscur, s'adressant uniquement à des élites. En réalité, il vaut mieux parler de la difficulté de l'écriture d'un Thucydide s'efforçant d'exprimer avec nuance et précision chaque idée et ne répugnant pas à la subtilité artificielle d'ornements rhétoriques (antithèse, isocolie, rime) et à l'expression alambiquée de lieux communs. Ici aussi, il convient de ne pas négliger le facteur de l'inachèvement de l'œuvre, qui s'ajoute au fait de se trouver au croisement de deux périodes de la prose grecque, face à l'influence des sophistes et à une dialectique entre la tradition et une originalité de pensée et d'expression. Le onzième chapitre introduit des remarques sur le texte et l'histoire du texte, qu'il s'agisse du dialecte dans lequel celui-ci a été rédigé, de l'auteur de la division de l'ouvrage en huit livres, des sources archétypales, des éditions antiques de l'ouvrage et de celles qui leur ont succédé. Le livre de G. Liberman contient enfin trois annexes, portant sur des points particuliers qui s'intègrent malaisément dans les onze chapitres à visée synthétique : une analyse du premier discours de Périclès (I, 140-144) au moins aussi éclairant que le célèbre discours sur la démocratie en ce qui concerne le fonctionnement de l'impérialisme athénien et l'image de Périclès construite par l'historien ; l'image de Sparte dans le livre I, plus fidèle et plus complexe que ne le prétendent les contempteurs d'un Thucydide partisan ; une analyse des témoignages relatifs à l'emplacement du tombeau de Thucydide. S'y ajoute encore un *addendum*

traitant de l'affaire de Cylon, dont on se servit pour éclabousser la réputation de Périclès. On admirera sans réserve l'analyse minutieuse et fouillée des problèmes posés par le livre I et des nombreuses interprétations qui en ont été données, dont rend compte une riche bibliographie. Comme cela a déjà été dit, G. Liberman étudie tous les aspects des questions posées et porte un jugement nuancé sur les réponses apportées. Il a en outre l'incontestable mérite de s'appuyer sur le texte grec, ce qui lui permet de résoudre des difficultés que d'autres interprétations laissaient telles quelles (cf. par exemple ses analyses de la grammaire et du vocabulaire de la partie du chapitre 22 traitant de la méthodologie thucydidéenne à propos des discours, p. 52-62). Mais il convient de préciser que ces analyses ne peuvent être appréciées à leur juste valeur que par des spécialistes de Thucydide et que l'abondance des références bibliographiques formulées brièvement dans le corps du texte peut décourager un lecteur moins formé. En outre, on regrettera que Gauthier Liberman n'ait pas rédigé une conclusion dans laquelle il aurait précisé, au terme de son enquête, son propre jugement sur Thucydide plutôt que de le communiquer par des réactions disséminées au fil des pages. C'eût été l'occasion de synthétiser une pensée intelligente et originale, qui invite à attendre avec confiance et impatience l'édition de Thucydide dans les *Oxford Classical Texts*. Monique MUND-DOPCHIE

Alessandro VATRI, *Orality and Performance in Classical Attic Prose. A Linguistic Approach*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, XVI-334 p., 15 fig. n./b. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-879590-2.

Quelles différences y avait-il dans l'Athènes classique entre un discours soit improvisé oralement, soit lu à haute voix (d'après un texte tenu sous les yeux) ou récité (car appris par cœur) devant une assemblée ou un groupe privé, soit, enfin, destiné à la lecture personnelle ? D'autres qu'Alessandro Vatri se sont posé ces difficiles questions, mais il est le premier à s'y être sérieusement attelé avec ce livre tiré de sa thèse de doctorat d'Oxford. L'enjeu est complexe, puisque tous les discours qui nous sont parvenus ont été transmis sous forme écrite. De plus, aucun d'entre eux ne peut être considéré avec certitude comme le reflet fidèle d'une improvisation. Par contre, nous disposons de discours qui ont certainement été lus en public lors de cérémonies officielles (ainsi, l'*Oraison funèbre* d'Hypéride), ou qui sont fictifs (ainsi, l'*Apologie de Socrate* de Platon). Entre ces deux certitudes extrêmes, il y a l'infinité des possibles, avec des discours dont la composante spontanée ou rédigée est diversement appréciée. Vatri consacre donc plus de la moitié de son étude (p. 1-194) à des questions de théorie et de méthode : définition de l'« oralité » de la prose attique, contextes de réception, écriture (incluant la circulation) et compréhension des œuvres. Il est manifestement doué pour ces discussions, qui sont minutieuses et bien argumentées. Après quoi vient (p. 195-257) une partie plus originale du livre : un essai de comparaison de 14 discours (généralement en extraits, mais il y a cinq œuvres complètes), dus à sept auteurs différents. Chaque échantillon compte entre ± 1.700 et ± 2.400 mots (corriger le nombre 9.000 p. 198, qui est aberrant). L'auteur y cherche les phrases syntaxiquement ambiguës. Son but est de déterminer s'il existe des diffé-

fa per esempio Archiloco nell'elegia a Pericle è del tutto consentaneo a quello omerico (fr. 13 West, κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης). Anche nel caso del mare color del vino (*oinops*), l'epiteto si cristallizza molto presto nella tradizione mediterranea, e dipende in parte dalla diversa percezione cromatica degli antichi, già oggetto di numerosi studi. – Resta il problema vero della geografia omerica, che spiega il proliferare di titoli eccentrici e di ricerche pionieristiche nell'editoria accademica e pseudo-accademica degli ultimi venti anni: come ha ben argomentato G. Cerri, la geografia omerica (soprattutto quella dell'*Odissea*) è "al di fuori di ogni verosimiglianza, anche solo poetica" (Cerri, *L'Oceano di* Omero, *cit*., 13-46, p. 19), elemento che forse giustifica almeno parzialmente esperimenti come quello di Wilkens. – La prefazione di F. Ferrand chiarisce vieppiù gli scopi editoriali di una ripubblicazione, nata in un solco ormai ricco e rodato di opere che trasformano in generale l'oggetto di studio dell'"antico" in una caccia al tesoro appetibile e glamour, in una scoperta sensazionalistica, in un cartonato. Ferrand invita i cosiddetti accademici titolati a voler prendere sul serio l'ipotesi di Wilkens (p. 9), pronto a scommettere che non lo faranno: in questo ha ragione. L'accademia è sicuramente polverosa, ma è pronta a misurarsi con le nuove ipotesi, anche quando siano azzardate, a condizione che siano frutto di una ricerca seria, rigorosa, scientifica, condizioni che purtroppo sono disattese dal volume di I. Wilkens. Paola SCHIRRIPA

Irad MALKIN, *Un tout petit monde. Les réseaux grecs de l'Antiquité*. Traduit par Julie Delamard. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, 389 p., 18 fig. (MONDES ANCIENS, 6). Prix : 26,50 €. ISBN 978-2-251-44812-1.

À une époque où les études consacrées à l'Antiquité gréco-romaine paraissent dépassées aux yeux de ceux qui privilégient l'utilité immédiate et l'ancrage dans le présent, il existe au moins deux moyens de contrer une telle tendance : le premier consiste à souligner la proximité des auteurs anciens par rapport à nous-mêmes, en tenant néanmoins compte de leur altérité en raison du contexte différent dans lequel ils ont vécu ; le second, à recourir à des méthodologies nouvelles, mises au point dans d'autres disciplines, pour revisiter des sujets antiques. C'est ce dernier moyen qu'Irald Malkin a utilisé dans son livre *A Small Greek World : Networks in the Ancient Mediterranean* (Oxford, 2011), dont le présent ouvrage est la traduction. Pour ceux qui n'ont pas lu l'édition originale, précisons qu'Irad Malkin recourt aux dynamiques de connectivité des réseaux actuels de la Toile comme grille de lecture de la colonisation grecque en Méditerranée durant la période archaïque. Il s'en justifie longuement dans un premier chapitre introductif. En effet, alors que l'expansion grecque était auparavant envisagée à travers le modèle centralisateur de l'opposition entre centre et périphérie, elle peut être analysée, selon lui, à partir de concepts de réseaux qui font apparaître d'autres modèles de relation, qu'il s'agisse de réseaux décentralisés ou de réseaux distribués à travers une multitude de nœuds ou de pôles. La diversité des liens unissant, à la manière de la Toile, les différents comptoirs, établissements, colonies, métropoles entraînerait dès lors une question : a-t-elle joué un rôle dynamique et créateur dans la formation globale de la civilisation grecque ? Les cinq chapitres suivants constituent des études de cas, qui permettent de mieux cerner le fonctionnement

du réseau réticulaire des établissements grecs établis sur la plupart des rivages de la Méditerranée et de répondre à cette question. Le chapitre 2 « Mise en réseau insulaire et convergence hellénique : de Rhodes à Naucratis », analyse ainsi les processus qui ont entraîné le regroupement de trois cités indépendantes établies sur l'île de Rhodes – Lindos, Camiros, Ialysos – en une entité rhodienne à Naucratis, colonie fondée par des Grecs de diverse provenance, puis, en retour, leur regroupement sur l'île de Rhodes. Le chapitre 3 « La Sicile et les Grecs : Apollon Archégète et le réseau sicéliote », démontre que la diversité d'origine des colons grecs venus peupler la Sicile et leur interaction mutuelle ont facilité l'émergence d'une identité sicéliote ; ont joué en faveur de celle-ci les relations communes des Grecs établis dans l'île avec les sanctuaires d'Olympie et surtout de Delphes, comme l'atteste la présence de l'autel d'Apollon Archégète sur le site de la cité de Naxos en Sicile. Le chapitre 4 « Héraclès et Melqart : les héros en réseau », étudie le culte de ces deux héros en Sicile, particulièrement dans le territoire contesté de sa partie occidentale. Le syncrétisme opéré entre eux permet de rapprocher les Grecs et les Phéniciens ; il permet également de créer des liens entre ces deux groupes de colons et les indigènes, sans oublier les arrivants postérieurs. Le chapitre 5 « Réseaux et "terrains d'entente" en Méditerranée occidentale », traite des colonies fondées directement ou indirectement par la cité de Phocée en Asie Mineure, lesquelles sont particulièrement nombreuses, recouvrent une aire très étendue et ce, pendant un temps fort long ; ces circonstances ont d'ailleurs attiré sur elles l'attention d'auteurs de la littérature archaïque. I. Malkin voit dans les colonies phocéennes établies au sud de la France et à l'est de l'Espagne la parfaite illustration d'un réseau réticulaire régional centré sur quelques pôles de distribution, qui établit simultanément des liens avec des réseaux éloignés de la Méditerranée. Le centre de cette configuration n'est toutefois ni Phocée ni une des cités fondées par des Phocéens, mais la Méditerranée elle-même. Le chapitre 6 « Cultes et identité dans le *Far West* : Phocéens, Ioniens et Hellènes », repère les éléments qui contribuent à établir une identité commune entre les cités phocéennes de l'Extrême-Ouest méditerranéen. Un des facteurs intervenant dans l'émergence de cette identité commune est le culte d'Artémis d'Éphèse qui y est répandu, car il concilie les identités phocéenne, régionale, ionienne et finalement hellénique. La conclusion synthétise les apports fournis par les différents chapitres et pousse I. Malkin à mettre à mal, pour la période archaïque tout au moins, plusieurs représentations. Est ainsi contredite « la hiérarchie impliquée par une vision centre-périphérie ou bien entre les "Grecs chez eux" (au centre) et les "Grecs outre-mer" (à la périphérie) » (p. 295), car les relations entre métropoles et colonies sont loin d'être univoques. De même, le critère d'identité ethnique constitué par le contraste binaire entre Grecs et Barbares – « Les Grecs étaient grecs parce qu'ils n'étaient pas "barbares" ou parce que les Barbares les voyaient comme étant collectivement grecs » (p. 300) – pourrait être remplacé par l'opposition entre les différences multipolaires chez les Barbares, que les Grecs pouvaient constater, et « ce qui était connaissable, acceptable et communément grec » (p. 301). Enfin, I. Malkin suggère de ne plus admirer les Grecs pour avoir donné naissance à leur civilisation et à leur sentiment d'identité commune malgré leur émiettement territorial, mais pour avoir établi, à cause de celui-ci, des réseaux réticulaires qui ont créé un centre grec virtuel accentuant la pratique et la conscience que les Grecs eurent de leurs points communs (p. 283). Certains reprocheront peut-être à Irad

Malkin d'avoir un peu vite écarté d'autres grilles de lecture, telles que l'hybridité, pour rendre compte du phénomène de la colonisation, d'autres, d'avoir privilégié les textes au détriment des documents archéologiques. Il n'en reste pas moins que nous nous trouvons en présence d'un livre riche, fourmillant d'idées neuves, stimulant et qui ne laissera personne indifférent. Il ouvre des perspectives que d'autres ne manqueront pas d'exploiter à sa suite. Monique MUND-DOPCHIE

Lukas THOMMEN, *Sparta. Verfassungs- und Sozialgeschichte einer griechischen Polis*. Stuttgart, J. B. Metzler Verlag, 2017². 1 vol. relié, IX-233 p., 12 ill. Prix : 29,95 €. ISBN 978-3-47604330-6.

D'abord, félicitons l'auteur d'être un trait d'union entre les savants de différents états, qui n'ont pas tous sa virtuosité linguistique. Il en profite pour donner, dans cette deuxième édition augmentée de cette présentation générale de Sparte, du début jusqu'à la Sparte romaine, une bibliographie renouvelée. Ce petit livre est plutôt destiné à une prise de connaissance rapide du sujet. Il n'y a pas de notes. Il s'agit d'un ouvrage d'approche globale, les recherches complémentaires devant se faire à l'aide de la bibliographie. J'apprécie que l'ouvrage donne une longue vision historique de Sparte, car l'état lacédémonien est aussi un acteur hellénistique important, le seul qui garde ses distances avec les Macédoniens et osera s'opposer à Rome lors de l'apparition de celle-ci sur ses côtes ! Par contre, je ne suis pas fondamentalement d'accord avec le titre, car si Sparte est peut-être une cité, l'état des Lacédémoniens, qui est en fait l'objet de l'étude, est lui, beaucoup plus complexe. Comme le définit Hérodote dans le discours de Démarate à Xerxès, c'est une *basileia*. Toujours est-il que nous allons voir, après un premier chapitre consacré aux problèmes bibliographiques et historiographiques, un deuxième chapitre consacré aux débuts de cet état et à ses rouages (p. 19-44) ; puis nous abordons la ligue du Péloponnèse (Chap. 3, p. 45-52) et ce que nous connaissons de l'éphorat et de la royauté fin VI^e^ s. et début V^e^ s. (Chap. 4, p. 53-64), en fait Chilon, puis les éléments historiques au temps de Cléomène I^er^. Le Chapitre 5 est consacré aux guerres médiques (p. 65-76), le suivant à la Pentekontaetie (p. 77-80). Viennent ensuite les chapitres sur le système politique et la société : le Chap. 7 est consacré aux éléments politiques (p. 81-98) avec en fin de chapitre deux points qui ont retenu l'attention de l'auteur (et posent effectivement problème), le nom d'Apella donné par Plutarque à l'assemblée et la mention de la *micra ekklesia* chez Xénophon. Le Chap. 8 est consacré à la société, telle qu'on la connaît au V^e^ s. (p. 99-130). En quelques pages, les diverses catégories sont abordées, trop rapidement évidemment pour que les innombrables questions posées par ces catégories soient vraiment abordées ; l'inconvénient majeur de ce tableau est de faire disparaître la problématique chronologique. Pour ma part, je crois que les *néodamodes* comme les *nothoi* de Xénophon – qui sont enfants de femmes spartiates mariées par ailleurs et de Spartiates en couples – sont des éléments d'adaptation de la société après la fin de la III^e^ guerre de Messénie (pour les néodamodes, voir mon « Sparte, nouveau regard... », dans M. C. Amouretti *et al*., *Le regard des Grecs sur la guerre. Mythe et réalité*. Paris, p. 128-178, en particulier p. 147-149). Quant aux kryptes et aux mothaces, ils n'apparaissent pas avant la perte de la Messénie (mais il

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

David MULROY, *Agamemnon. Aeschylus. A Verse Translation by D.M. with Introduction and Notes*. Madison – Londres, University of Wisconsin Press, 2016. 1 vol. broché, XLIV-81 p. Prix : 12.95 $. ISBN 978-0-299-30634-2.

Poursuivant son entreprise de traduction des auteurs classiques destinée aux étudiants novices en littérature grecque, David Mulroy nous livre un *Agamemnon* d'Eschyle, tragédie qui est selon lui la meilleure non seulement du dramaturge, mais aussi de l'ensemble du théâtre tragique parvenu jusqu'à nous. Comme il l'a fait pour les pièces « thébaines » de Sophocle, il adopte des vers rimés pour transposer les strophes des chants choraux et une version en prose pour rendre les vers iambiques et trochaïques des dialogues en faisant strictement correspondre les vers grecs et les vers anglais ; quant aux vers anapestiques qui précèdent les chants choraux, il les traduit en prose sans se préoccuper de les rendre ligne par ligne et en les notant en italiques dans le texte. Ainsi, le public non averti peut percevoir le rythme et les harmonies de la langue eschyléenne sans passer par une érudition indigeste. Les textes grecs sur lesquels il s'est fondé sont ceux des éditions d'Alan H. Sommerstein (Loeb) et de Denys Page (OCT) ; ont également été utilisés l'*Agamemnon* monumental d'Eduard Fraenkel (Oxford University Press) et le commentaire de l'*Agamemnon* que David Raeburn et Oliver Thomas ont destiné aux étudiants (Oxford University Press). Disons tout de suite que la traduction ainsi conçue ne rend pas compte des difficultés d'un texte corrompu ou lacunaire en de nombreux passages ; en revanche, elle est fluide et élégante, permettant de la sorte à un large public de savourer la densité poétique et la créativité linguistique d'un auteur épris de lyrisme. Une introduction bien conçue fournit au préalable les éléments nécessaires pour situer le contexte dans lequel la tragédie a vu le jour : une biographie d'Eschyle expurgée de ses éléments légendaires, une analyse du déroulement du drame et un appendice consacré à l'arrière-plan mythologique de l'*Agamemnon*, en l'occurrence le mythe de Tantale et l'histoire de ses descendants Atrée et Thyeste. De brèves notes viennent à l'appui tant de l'introduction que de la traduction. On ne sera pas toujours d'accord avec les choix opérés par David Mulroy face à des leçons divergentes ou fautives ; on regrettera parfois des simplifications excessives du message véhiculé ; on notera en passant quelques erreurs de détails dans les commentaires, telle l'attribution à Thyeste de trois fils alors que la tragédie d'Eschyle lui en reconnaît treize (cf. p. XXXVI et *Ag*. 1605). Mais ce sont là des remarques de détail qui ne diminuent en rien le mérite d'un beau travail de vulgarisation. Saluons au contraire une telle initiative, qui contribue, autant si pas davantage que des ouvrages spécialisés, à faire connaître et apprécier à la jeunesse d'aujourd'hui un auteur que beaucoup de générations d'autrefois s'étaient révélées incapables d'apprécier. Monique MUND-DOPCHIE

Elinor MYARA KELIF, *L'imaginaire de l'âge d'or à la Renaissance*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol., 510 p., 140 ill. (ÉTUDES RENAISSANTES). Prix : 90 €. ISBN 978-2-503-57469-1.

Le présent ouvrage est le résultat d'une enquête vaste et minutieuse sur les traditions figuratives d'un mythe particulièrement populaire dans l'Europe de la Renaissance. La documentation étant abondante, Elinor Myara Kelif a pris soin dans son introduction d'en fixer le cadre conceptuel, chronologique et géographique. Son étude concerne des œuvres figurant le mythe *stricto sensu* ; elle envisage la tradition iconographique depuis la fin du XV^e^ siècle, le *terminus post quem* étant l'édition des *Métamorphoses* d'Ovide réalisée par Zoan Rosso en 1497, le *terminus ante quem*, la première décennie du XVII^e^ siècle, quand sont élaborées des productions qui constituent l'aboutissement des thèmes mis au point antérieurement ; enfin, elle porte sur quatre entités territoriales attestant des systèmes politiques différents, qui suscitent des utilisations différentes de l'âge d'or : l'Italie, ses cours princières et sa papauté, la France, les anciens Pays-Bas et l'empire germanique. De même, Elinor Myara Kelif précise d'emblée sa méthode : elle entend confronter « les sources antiques, leur réinterprétation moderne puis leur figuration de manière à restituer chacune des traditions du mythe ayant joué un rôle dans l'imaginaire de l'âge d'or à la Renaissance » (p. 17). Cette confrontation dicte l'agencement du livre en trois parties. La première partie traite de ce que l'auteure qualifie de « mythe ovidien ». C'est en effet la version du mythe des quatre âges de l'humanité proposée par la première *Métamorphose* et accessoirement par la quinzième qui constitue le texte fondateur pour les écrivains et les artistes de la Renaissance, ceux-ci n'ignorant cependant pas les versions proposées antérieurement par Hésiode et par Aratos de Soles. Les illustrations insérées dans diverses éditions de cette œuvre forment l'essentiel du corpus, dont les caractéristiques communes et les particularités dues aux divers ancrages géographiques des artistes sont soigneusement analysées. Elles présentent l'âge d'or comme la période la plus ancienne d'une histoire de l'humanité se déroulant dans le sens d'une décadence ; il s'agit d'un temps idéalisé, d'une incarnation hyperbolique du bonheur, évoqué à travers plusieurs lieux communs dotés d'une longévité exceptionnelle : beauté et harmonie de la faune, de la flore et des couples inscrits dans un cadre luxuriant, dont l'inspiration antique et les ajouts novateurs sont analysés avec beaucoup de finesse. De plus, en tant que première étape de l'histoire humaine, l'âge d'or ne pouvait qu'être rapproché du Paradis terrestre. Le processus, initié par des Pères de l'Église, tels Lactance et Tertullien, est largement reproduit à la Renaissance, car les artistes n'hésitent pas à transférer les caractéristiques de l'un à l'autre, comme l'attestent notamment les tableaux de l'âge d'or et du Paradis terrestre de Lucas Cranach l'Ancien. Enfin, Elinor Myara Kelif s'intéresse aux représentations de l'âge d'or sorties du contexte du mythe des races en ce qu'elles permettent de définir le bonheur parfait d'autrefois comme le contraire des maux du temps présent et de le rapprocher de la sorte du bonheur poursuivi par l'utopie ou conservé dans la campagne également idéalisée de la littérature bucolique. La deuxième partie est centrée sur le retour de l'âge d'or, dont la quatrième églogue de Virgile est le texte emblématique. Ce thème, incarnant l'espérance d'un nouveau bonheur parfait, autorise davantage l'innovation que celui d'un bonheur d'autrefois définitivement perdu. Ainsi, il

intègre ce que les humanistes et les artistes considèrent comme une résurrection des lettres, des sciences et des arts ; il symbolise, notamment à travers les fêtes liées à des joyeuses entrées, le programme politique des Médicis et des rois de France, lesquels ne se proposent pas de restaurer une vie primitive idéalisée, mais la paix, la justice et la prospérité dans un monde réel ; il est également utilisé par l'Église pour renforcer l'eschatologie chrétienne : assimilation de l'enfant de la quatrième églogue à l'enfant Jésus et du retour de l'âge d'or aux mille ans de bonheur précédant la catastrophe finale et le jugement dernier. Ces diverses instrumentalisations contribuent dès lors à détacher l'âge d'or de son origine mythique et à le transformer en un concept applicable à toutes sortes de bonheurs idéalisés. La troisième partie, intitulée « Variations », aborde la question de l'influence réciproque exercée par le thème de l'âge d'or et par des thèmes apparentés ; le point de départ de celle-ci est la conceptualisation de l'âge d'or en tant qu'état de bonheur et l'allégorisation de ses attributs, essentiellement la Justice et la Paix. Sont dès lors analysés les rapports entretenus par l'âge d'or avec le « *locus amoenus* », avec les jardins d'amour et la *voluptas* du *Roman de la Rose* de Jean de Meung, avec l'abondance et l'harmonie symbolisées par les noces de Pélée et de Thétis et par l'introduction des figures d'Apollon, d'Orphée, de Vertumne et Pomone dans la représentation de cet âge heureux. Pour terminer son enquête, Elinor Myrara Kelif s'interroge sur la place occupée par l'âge d'or dans une perspective anthropologique de l'origine de l'humanité. Elle rappelle qu'à côté de la conception pessimiste de l'histoire humaine, celle d'un déclin inéluctable à partir d'un état de perfection, existe une conception optimiste, qui envisage les premiers temps comme ceux d'une humanité grossière et bestiale, à laquelle le progrès technique permet d'accéder à une vie meilleure ; se pose *ipso facto* la question de la valeur positive de la civilisation qui en découle, parce que celle-ci s'accompagne de la cupidité, de la violence et de la luxure, pour n'évoquer que les vices les plus importants. Dans cette perspective, le moment idéal se situerait à mi-chemin entre le primitivisme originel et la décadence morale engendrée par les facilités offertes par le progrès technique, comme le conçoit Lucrèce. Les penseurs de la Renaissance se trouvent donc placés devant trois choix interprétatifs : un état de nature idéalisé, un état de nature valorisé reflétant une certaine réalité, celle des Amérindiens nouvellement découverts, qui inspirent la représentation du Bon Sauvage, un état de nature dénigré, celui des Cannibales. On comprend immédiatement pourquoi l'âge d'or devient apte à désigner aussi bien l'état de nature idéalisé que l'état de nature jugé positivement. Concluons cette recension en constatant qu'il est impossible de passer en revue tous les apports que ce livre magnifique, d'une facture matérielle irréprochable, apporte à notre compréhension de l'âge d'or tel qu'il a été décrit et illustré à la Renaissance. Aussi me contenterai-je d'en épingler trois. On admirera d'abord le relevé impressionnant de monographies, d'articles et d'ouvrages collectifs consacrés de loin ou de près à l'âge d'or : ceux-ci ont permis à l'auteure d'affiner le questionnement de son corpus de sources et constitue le noyau de bibliographie sur lequel devront s'appuyer les futurs chercheurs intéressés par l'étude de l'âge d'or avant d'entamer leurs investigations. On appréciera également la confrontation équilibrée entre les sources textuelles et iconographiques ; on s'étonnera néanmoins que la liste des images ne soit pas fournie en complément de celle des textes et que les 140 illustrations ne soient signalées que par un chiffre gras dans l'index des noms. Quoiqu'il en soit, les ana-

lyses qui sont faites de ce corpus sont remarquables d'intelligence et de finesse et intéresseront aussi bien les spécialistes de la Renaissance que ceux de l'Antiquité. Ces derniers émettront peut-être quelques réserves sur certains points, réserves, précisons-le d'emblée, qui n'entament en rien la valeur de l'ensemble. Ils risquent en effet d'être agacés par la présence récurrente de la graphie « Pelée », écorchant le nom de l'époux de Thétis, dont les noces sont célébrées par Catulle et illustrées par plusieurs tableaux et gravures. De même, ils tiendront à rappeler que le Saturne latin regroupe sous le même nom des divinités d'origine différente, le Saturne qui est l'équivalent latin du Kronos grec, dieu de l'âge d'or primordial, et le Saturne d'origine italique, qui, après avoir été chassé de son royaume de Crète par Jupiter exerce son règne sur le Latium : cette version italique est également un mythe, qui se prêtera par la suite à une lecture évhémériste et s'appliquera de façon métaphorique à tel bon gouvernant romain inscrit dans le temps de l'histoire. Enfin, il ne sera pas convaincu de l'existence d'un âge d'or lucrétien *stricto sensu*. Certes, il se ralliera volontiers au fait d'attribuer au poète épicurien une vision positive de l'évolution de l'humanité grâce à l'acquisition des techniques et il admettra que celui-ci parle en termes élogieux d'une vie heureuse offerte aux hommes grâce à la découverte de la musique ; mais il estimera que ce bonheur – en l'occurrence éphémère – se réfère davantage à l'idéal bucolique qu'à celui de l'âge d'or, qui n'est pas nommé mais auquel il emprunte l'un ou l'autre trait. En troisième lieu, on sera reconnaissant à Elinor Myara Kelif d'avoir cerné de façon convaincante ce qui constitue la malléabilité constitutive de l'âge d'or. Dès l'Antiquité sont à l'œuvre de façon sous-jacente des facteurs de différenciation dans les références qui en sont faites. Les Anciens distinguent déjà le temps primordial caractérisé par un bonheur parfait hors d'atteinte, le temps historique de règnes heureux du passé, le retour de l'âge d'or dans le présent ou dans le futur, retour qui tantôt amène un bonheur semblable à celui l'âge d'or primordial, tantôt est porteur de désirs nouveaux en rapport avec l'actualité ; enfin, ils amorcent une conceptualisation d'un âge d'or, qui aboutira à faire de celui-ci le synonyme de n'importe quel bonheur réalisé dans le passé ou réalisable *hic et nunc* ou dans un avenir proche. Les écrits et la tradition iconographique de la Renaissance développeront ces potentialités en utilisant l'hyperbole et en soulignant davantage certaines similarités entre l'âge d'or et des mythes connexes – le Paradis terrestre, le jardin idéalisé – et en pratiquant certains amalgames avec d'autres visions de l'origine de l'humanité et de son développement. Bref, nous avons affaire à un *magnum opus*, auquel, on l'espère, Elinor Myara Kelif en ajoutera d'autres, de la même qualité et de la même envergure, pour le plaisir des chercheurs et du public cultivé.

Monique MUND-DOPCHIE

architecturales observées tout au long de la vie des sanctuaires. Ce livre, dans son ensemble, offre donc une vision renouvelée du sujet par l'analyse des mécanismes culturels que trahissent la création et l'évolution des sanctuaires. La réflexion est cependant davantage approfondie pour la période romaine, grâce aux articles de fond évoqués précédemment, traitant de l'influence des cadres juridique, politique et social sur les sanctuaires dans les provinces conquises, et d'une façon plus générale, du regard porté par les communautés elles-mêmes sur ces biens matériels et leur gestion. Signalons enfin l'index général en fin d'ouvrage, particulièrement utile au lecteur face à la richesse des théonymes et à la diversité des lieux référencés.

Catherine COQUELET

Anne VILLARD-LE TIEC (Ed.), avec la collaboration d'Yves MENEZ & Patrick MAGUER, *Architectures de l'âge du Fer en Europe occidentale et centrale.* Actes du 40e colloque international de l'AFEAF, Rennes, du 4 au 7 mai 2016. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018. 1 vol. relié, 22,5 x 28,5 cm, 736 p., nombr. ill. n./b. & coul. (ARCHÉOLOGIE ET CULTURE). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7535-7442-7.

Le colloque de l'*Association française pour l'étude de l'Âge du Fer* organisé à Rennes en 2016 était le premier à être dédié entièrement à l'architecture de cette période. L'un des grands intérêts de la publication de ces actes repose sur l'apport d'un corpus extrêmement riche, composé de nombreux dossiers inédits issus des fouilles de ces dix dernières années, mais également sur des confrontations éclairantes entre documentation ancienne et données récentes. L'ouvrage bénéficie en outre d'une conception graphique et d'illustrations de grande qualité conférant à l'ensemble un confort de lecture très appréciable. Bien que la documentation concerne pour une grande part les résultats de fouilles françaises, les données provenant du Royaume-Uni, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne et de Tchéquie sont également convoquées. L'architecture est abordée au sens large du terme et ne se cantonne pas à la seule conception des bâtiments. Cinq chapitres regroupent l'essentiel des articles sur les thèmes de l'architecture funéraire et cultuelle, l'organisation spatiale des établissements, les installations défensives, l'architecture des bâtiments à proprement parler (le thème central) et les éléments de voiries. Ceux-ci sont suivis par une quinzaine d'études de cas plus succinctes aux sujets variés apportant, pour certains, un contrepoint ou un exemple supplémentaire aux réflexions plus largement menées qui précèdent. Dans son prologue, Patrick Maguer invite à dépasser une réflexion qui « s'arrête souvent au tracé de quelques lignes reliant des trous de poteau » (p. 11) et l'ouvrage tient ses promesses quant à cette ambition qui se trouve au cœur de la démarche exposée dans bon nombre des communications. Cela s'illustre premièrement par une volonté de réévaluer les évolutions typologiques et les aires culturelles communément admises à la lumière des nouvelles données produites par les fouilles. Bien que certains auteurs restent attachés à l'analyse des plans des bâtiments (parfois à juste raison) pour cerner les variations et extrapoler les élévations, la plupart d'entre eux s'appliquent à prendre en compte d'autres facteurs permettant d'interpréter plus finement l'évolution des structures architecturales. L'exemple le plus parlant se trouve dans les trois articles complémentaires dédiés au nord et à l'ouest de la France

qui rassemble un corpus des plus imposants couvrant la totalité de l'âge du Fer (p. 273-348). En combinant une démarche typologique basée sur les éléments de plan et l'analyse des indices directement liés à la mise en œuvre (l'emploi des matériaux, l'emprise au sol et la section des supports, la nature des comblements des tranchées...), cette synthèse édifiante permet la mise en lumière d'évolutions qui n'auraient probablement pas pu être perçues à travers des critères purement formels. Holger Wendling, à travers l'exemple de Manching (p. 155-172), remet en question les critères habituellement considérés comme les marqueurs typologiques d'une ville pour évaluer le degré d'urbanisation des sites. Il invite à se tourner plutôt vers des informations qui traduisent le caractère dynamique du processus, comme la densité du bâti et la variabilité des bâtiments à travers le temps. Bien que la question de la terminologie soit traitée par de nombreux auteurs, la multitude d'appellations différentes utilisées à travers cette publication pour décrire des types de constructions semblables peut provoquer une certaine confusion. La contribution de Christophe Laurelut, Willy Tegel et Jan Vanmoerkerke (p. 389-398), bien qu'elle n'apporte pas vraiment de solution concrète aux divergences entre chercheurs comme elle l'ambitionne, a le mérite d'affirmer une volonté de dépasser la différenciation stricte entre architecture « à poteaux plantés » et architecture « à pans de bois ». En effet, de multiples exemples cités dans cette publication illustrent les solutions hybrides adoptées (à Bibracte, p. 469-488, à Talant, p. 605-612) et les allers et retours entre traditions séculaires, innovations et influences externes (à Orléans, p. 509-522, en Lorraine, p. 613-618, en Catalogne, p. 625-632), témoignant d'une évolution architecturale qui n'est ni linéaire, ni homogène pour l'ensemble du monde celtique. Pour interpréter les différences régionales, de nombreux articles abordent la dimension du déterminisme géologique. À propos des maisons du nord-ouest de la France au second Âge du Fer (p. 327-347) par exemple, les auteurs constatent que l'usage de la pierre dans les constructions se concentre exclusivement dans les régions proches des affleurements granitiques armoricains. Des liens similaires s'observent pour la France dans les cartes de répartition proposées en fin d'ouvrage par Katherine Gruel et Olivier Buchsenschutz. Certains auteurs poussent la réflexion sur les matériaux en s'interrogeant sur l'organisation, l'investissement collectif et la gestion de l'approvisionnement en matières premières, telles que le bois et le fer, qu'induisent la mise en œuvre d'infrastructures de grande ampleur ou aux modules standardisés. L'article de synthèse sur l'architecture des fortifications dans l'ouest de la France (B. Houdusse *et al.*, p. 203-220) aborde cette question à travers une étude poussée des matériaux de construction qui permet d'envisager sous un angle nouveau les types de mises en œuvre et ce qu'elles impliquent d'un point de vue socio-économique. Dans une contribution qui vise avant tout à mettre en évidence la présence d'une standardisation des modules de construction sur l'oppidum de Bibracte, Andrea Fochesato (p. 469-488) développe également un raisonnement sur la gestion forestière et les modes d'approvisionnement nécessaires à une production massive et standardisée du bois d'œuvre. Ces considérations amènent à s'interroger sur la conception des bâtiments, l'existence d'unités de mesures et de spécialistes de l'architecture dans le monde celtique, grandes questions qui apparaissent à maintes reprises dans les contributions. L'histoire des sociétés antérieures et extérieures au monde celtique, ainsi que les apports de l'anthropologie fournissent l'esquisse d'une

réponse dans l'article éclairant de Marianne et Michel Vaginay (p. 83). Déterminer la fonction et le statut des bâtiments (voire des établissements) semble toujours laisser bon nombre de chercheurs perplexes au vu du manque crucial d'indices à disposition dans la plupart des cas. Certains auteurs affirment qu'il n'est pas vraiment possible d'établir un lien solide entre les caractéristiques architecturales d'une structure et son statut ou sa fonction (de bons exemples sont fournis par A. P. Fitzpatrick, p. 67-78 et A. Danielisova *et al.*, p. 649-654). Néanmoins, certains cas de bâtiment présentant des dimensions et une qualité de mise en œuvre exceptionnelles ne laissent aucun doute sur leur statut ou le caractère collectif de leur usage. Cela est particulièrement évident dans le cas des bâtiments à abside de Vix (p. 259-272) et du vaste complexe monumental de PC 15 à Bibracte (p. 489-508). Au-delà des quelques grands thèmes abordés ici, le lecteur ne manquera pas de trouver suffisamment de cas instructifs dans cet ouvrage remarquable pour satisfaire toute volonté d'approfondir ses connaissances sur les multiples problématiques liées à l'architecture protohistorique. Cette publication représente de fait une compilation incontournable pour toute étude qui se pencherait sur l'Âge du Fer, mais elle reflète également les préoccupations actuelles de l'archéologie dans une acception plus large, et sera donc à même de nourrir les réflexions d'archéologues attachés à d'autres horizons de recherche.

Céline PAQUET

Luca CAPPUCCINI (Ed.), *Monte Giovi. "Fulmini e saette": da luogo di culto a fortezza d'altura nel territorio di Fiesole etrusca*. Firenze, All'Insegna del Giglio, 2017. 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 248 p., ill. (INSEDIAMENTI D'ALTURA, 2). Prix : 50 €. ISBN 9788878147874.

Réunissant les contributions de L. Cappucini, éditeur du volume, et de plusieurs autres archéologues chevronnés, ce livre rend compte des fouilles opérées sur le site nord-étrusque de Monte Giovi de 2010 à 2015 par l'Université de Florence. La localisation du site au sommet d'un relief dominant le Mugello et la plaine de l'Arno, la toponymie, enfin la découverte de petits bronzes votifs et de pointes de flèche dans les années 1970 et 1980 ne laissaient guère de doute sur l'existence d'activités cultuelles et militaires là où la photographie aérienne révélait un enclos rectangulaire de *ca* 50 x 30 m délimité par une levée de terre. Si, dans un passé récent, le creusement d'un coupe-feu puis l'implantation d'un relais radio ont malmené les couches archéologiques, la fouille, nécessairement limitée aux secteurs épargnés, a exhumé une intéressante succession de trois phases, illustrant, entre la fin de la période archaïque et la période hellénistique, un glissement fonctionnel déjà observé sur d'autres petits sites étrusques de la région. D'un *agger* en terre mêlée de cailloux, remontant au VII^e^ s. et interprété comme délimitant un espace cultuel, les lieux se muent en forteresse de hauteur apte au contrôle visuel d'un large espace environnant. L'implantation, sur le tracé de l'enclos primitif, d'une muraille en terre crue à socle de pierres sèches et l'apparition de quelques constructions à l'intérieur de l'espace emmuré, puis, en phase finale, la reconstruction et l'épaississement de la muraille rendent compte de cette transformation. Une fréquentation du site du XIV^e^ au XVI^e^ s. de notre ère est également documentée. L'économie générale du volume est

les dépôts bien connus de Kaiseraugst, de Mildenhall, de l'Esquilin, de Carthage, et le trésor dit « de Seuso ». Bien plus, la composition relativement stéréotypée de ces dépôts permet d'y montrer des manques au niveau fonctionnel : l'absence de cuillères et, d'une manière générale, de gobelets et du service à boire, laisse supposer que la cruche de 1992 faisait bel et bien partie de l'ensemble mis au jour au XVII^e^ s. Dès lors, le dépôt de Trèves serait à considérer comme le témoin d'un seul et même service parfaitement homogène, plutôt que comme une accumulation de pièces éparses. M. Martin remarque également un accroissement progressif de la masse métallique que représentent ces services. Il suppose sur cette base la contemporanéité des ensembles de Trèves et de Seuso, qui sont datés du second quart du V^e^ s. Quant aux propriétaires de cet imposant service de table, ils nous sont au moins partiellement connus grâce aux graffitis relevés dans l'inventaire de 1628 : Nicetius/Audenta et Bassilia (?). Ceux-ci sont considérés par M. Martin comme des membres de la haute aristocratie romaine. Du reste, des membres de la classe sénatoriale sont bel et bien attestés à Trèves dans plusieurs inscriptions chrétiennes. Cette présence assurée de l'élite permet à M. Martin de retracer, grâce à l'étude des documents archéologiques de prestige découverts au fil du temps à Trèves, le statut de la ville jusqu'à la mort de Valentinien III en 455, qui marque une véritable rupture. Jean-Marc DOYEN

Raphaël GOLOSETTI, *Archéologie d'un paysage religieux. Sanctuaires et cultes du Sud-Est de la Gaule (V^e^ s. av. J.-C. – IV^e^ s. ap. J.-C.)*. Osanna Edizioni, Venoza, 2016. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 540 p., 165 fig. n./b. & couleur. (ARCHEOLOGIA NUOVA SERIE). Prix : 50 €. ISBN 978-88-8167-474-9.

Fruit d'une thèse défendue à l'Université de Provence en 2009, l'ouvrage analyse la répartition spatiale des sanctuaires protohistoriques et romains, des Alpes françaises au littoral méditerranéen. Répartition ou plutôt « organisation spatiale », l'auteur démontrant que l'emplacement des lieux de cultes n'est ni hasardeux ni insignifiant. La zone d'étude choisie traite volontairement une diversité de paysages (littoral, arrière-pays et montagne) ainsi que des territoires protohistoriques aux influences grecques et romaines contrastées. Un corpus de 173 sites, analysés par S.I.G., est accompagné d'une relecture critique de l'ensemble des sources archéologiques, épigraphiques et iconographiques, dont la plupart sont illustrées au fil des chapitres. R. Golosetti nuance entre autres la notion de sacralisation des espaces naturels (sources, bois, grottes…), qu'il convient de considérer définitivement comme des lieux de résidence des divinités et non plus systématiquement, sur base d'une approche « naturiste » dépassée, comme des éléments naturels divinisés. L'auteur s'interroge ensuite sur les processus d'implantation des lieux de culte. Alors que l'on s'est souvent cantonné à la notion floue de « sanctuaire de hauteur », le concept de géosymbole (un lieu référent dans l'espace) permet d'expliquer la position dominante d'une grande partie des sites sacrés : ces derniers définissent un paysage tel que les hommes ont voulu l'aménager. Certains sites naturels remarquables sont ainsi « choisis » par les hommes et les lieux de culte qui y sont installés forment à leur tour de nouveaux géosymboles. Mais d'autres facteurs expliquent ce processus d'implantation, comme la géographie humaine : l'aménagement d'espaces religieux dans des

zones qualifiées de « marginales », comme les grands cols alpins, s'expliquerait par la position des voies de fréquentation et des points de traversée, de franchissement. Plus qu'un lieu naturel, le sanctuaire devient alors un repère : il définit l'espace et protège la communauté humaine. Dans les contextes urbains, le rôle polarisateur joué par les sanctuaires est moins évident, comme à Glanum où le développement de l'agglomération autour du sanctuaire de source reste à prouver. Un important chapitre traite de la relation du lieu de culte au sein de l'espace urbain, et ce dès l'âge du Fer. Il en ressort une conception de l'espace sacré similaire à celles des sociétés contemporaines classiques grecques ou romaines, avec des emplacements choisis à but communautaire. Au Haut-Empire, certains sanctuaires protohistoriques sont abandonnés, d'autres transformés, mais la plupart des lieux de cultes romains semblent avoir été créés au même moment que les nouvelles agglomérations. Dans l'espace rural, les sanctuaires sont rarement isolés et jouent le même rôle que dans les noyaux urbanisés : répondre aux besoins des communautés. Au final, une approche novatrice basée sur des concepts empruntés à l'anthropologie et la géographie humaine offre des clés de lecture originales, complémentaires à la typologique « classique » des sanctuaires (grands sanctuaires civiques, sanctuaires d'agglomération, de *pagus*, de villa, etc.) : des lieux de cultes comme géosymboles, au sein du paysage et d'un espace défini par les communautés elles-mêmes. Une lecture mémorielle est également proposée pour certains lieux de culte établis sur d'anciens oppidums gaulois, voire dans certaines agglomérations dont l'occupation s'étale de l'âge du Fer à l'époque romaine. On soulignera la grande maitrise de R. Golosetti à propos d'une période aussi longue (V^e^ s. av. J.-C. – IV^e^ s. ap. J.-C) et pour une région aussi contrastée culturellement que géographiquement. Nicolas PARIDAENS

Florian STILP, *L'arc d'Orange. Origine et Nachleben*. Paris, les Belles Lettres / Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017. 1 vol. 22,5 x 24,5 cm, 262 p., nombr. ill. Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-44616-5.

Djemila FELLAGUE, « Retour sur l'arc d'Orange (Vaucluse), son environnement et sa datation », *Gallia*, 73-2 (2016), p. 145-168.

Il n'est guère fréquent que deux publications sur un sujet aussi précis qu'un monument romain paraissent quasiment en même temps, l'une ignorant l'autre, ou presque. Cela étonnera moins quand on sait combien les controverses sont vives autour de l'arc d'Orange, dont la datation est promenée de l'époque d'Auguste au III^e^ siècle au départ de l'analyse des mêmes éléments architecturaux, sculptés et épigraphiques. La vulgate française en fait un monument de l'époque de Tibère, éventuellement dédié à Germanicus puis restitué à Tibère, tandis que des chercheurs étrangers tendent à le rajeunir d'un siècle ou deux. Il faut reconnaître que la dédicace n'est pas vraiment conservée mais déduite de traces de fixation de lettres de bronze auxquelles on a fait dire plusieurs versions. Pour commenter ce monument dans la recherche actuelle, nous partirons de l'étude novatrice de Djemila Fellague qui se pose beaucoup de questions méthodologiques et qui entame son étude par un retour aux fouilles, anciennes et plus récentes, effectuées dans l'environnement immédiat de l'arc. Au

d'interprétation plus globale de ces artéfacts et écofacts. Malgré ces quelques réserves, cet ouvrage est à l'image des précédents volumes et constitue une somme de travail colossal et généreux, pour laquelle ses auteurs ne peuvent qu'être sincèrement félicités. Il ne fait aucun doute qu'il demeurera une référence majeure et hautement consultée pour les études en archéologie minoenne et égéenne. Charlotte LANGOHR

Angela BELLIA, Antonio DE SIENA & Giorgio GRUPPIONI (Ed.), *Solo tombe di 'musicisti' a Metaponto? Studio dei resti ossei e degli strumenti musicali contenuti nei corredi funerari*. Pisa – Roma, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 25 cm, 124 p., ill. n./b. (TELESTES. STUDI RICERCHE DI ARCHEOLOGIA MUSICALE NEL MEDITERRANEO, 3). Prix : 32 €. ISBN 978-88-8147-460-8.

La principale originalité de cet ouvrage tient au fait qu'il présente l'étude complète de trois sépultures de musiciens – ou du moins d'individus sensibles à la culture musicale – du Ve siècle avant notre ère. Les auteurs sont en effet conscients que la présence d'un instrument ne suffit pas à caractériser le défunt comme un musicien. Le livre se compose de deux grandes parties : d'une part l'étude anthropologique des restes osseux et d'autre part celle des artefacts sonores exhumés, replacés dans le contexte plus général de la vie musicale en Grande-Grèce. Quatre nécropoles de Métaponte comportaient chacune une tombe avec des vestiges de cordophones, généralement interprétés comme des lyres (il est impossible de distinguer lyre et barbiton au vu des restes). Trois d'entre elles ont fait l'objet d'une analyse anthropologique (la tombe 20 de Crucinia, datée de la première moitié du Ve siècle, n'est pas assez bien documentée) : la tombe 415 (La Torre a Pisticci), la tombe 336 (Pantanello) et la tombe 18 (Torre di Mare). Les deux premières sont datées du milieu du Ve siècle, la troisième de la seconde moitié du Ve siècle. Le protocole d'étude, dont les principes méthodologiques sont exposés, a permis d'arriver aux conclusions suivantes. L'individu de la tombe 18 est un jeune adulte de 17-25 ans, au sexe inconnu, présentant deux caries sur vingt-neuf dents conservées. Celui de la tombe 415 est un jeune homme de 20-24 ans souffrant de lésions osseuses et d'une anémie congénitale ou carentielle (hémoglobinopathie). Le cas de l'individu de la tombe 336 est assez remarquable d'un point de vue médical. C'est un homme de 40-45 ans, qui mesurait entre 171 et 180 cm. Il présente une asymétrie des articulations supérieures, une robustesse des os, des signes d'ostéophytose, une calcification des cartilages costaux et laryngaux, une fusion des quatrième et cinquième métacarpes et surtout un creusement sur l'os sphénoïde ; les os des pieds et des mains sont particulièrement gros et la région maxillo-mandibulaire est protubérante. Ces symptômes avaient conduit une étude précédente à poser un diagnostic différentiel d'acromégalie ou de gigantisme acromégalique : un dérèglement hormonal dû à un adénome sur l'hypophyse provoque une augmentation anormale de la taille des pieds et des mains et une dysmorphie faciale progressive. Ce nouvel examen paléopathologique confirme le diagnostic. Aujourd'hui, on ne peut diagnostiquer cette pathologie qu'entre 7 et 10 ans après le début du dérèglement et c'est généralement autour de quarante ans qu'elle devient évidente. Le défunt a ainsi développé les symptômes à la fin de sa vie. Les fusions osseuses peuvent être dues à un stress biomécanique pour

les sujets d'âge avancé, mais aussi être d'origine systémique ou génétique. La question reste entière de savoir si cet homme, du fait de la déformation de ses traits physiques, a joui d'un statut différent dans la société de Métaponte. Des analyses génétiques ADN sont encore en cours. L'examen des trois squelettes a également conclu qu'au vu de l'état dentaire, leur alimentation était peu riche en sucres. Enfin, il faut souligner qu'une éventuelle activité musicale ne laisse pas de trace visible sur le corps. La seconde partie s'ouvre avec quelques considérations préliminaires sur le contexte archéologique, soulignant que l'interprétation des artefacts sonores doit s'appuyer sur celle de l'ensemble du mobilier, en attribuant sans aucun préjugé une égale valeur à chaque objet. Néanmoins, comme on ne connaît pas l'historique des œuvres, il est possible que certains objets appartiennent à une « tradition familiale », ce qui leur conférerait une importance plus grande. En outre, le mobilier est nécessairement lacunaire. Ces préalables posés, les auteurs présentent les mobiliers des tombes de Métaponte, sachant que les cordophones se trouvent dans des tombes masculines. Le reste du mobilier est en lien avec différents thèmes (activités athlétiques/éducation, banquet, guerre et musique), ce que confirment en partie les thèmes iconographiques des vases déposés avec le défunt. À Métaponte, les tombes grecques sont généralement assez sobres, le luxe étant plutôt visible à l'extérieur. Dans le contexte des diasporas grecques, ces objets peuvent être des marqueurs ethniques. En outre, la position périphérique des tombes pourrait indiquer que les défunts ne seraient pas de culture grecque, mais plutôt des populations autochtones hellénisées. Dans cette perspective, la présence d'un instrument de musique fait question : est-ce celui d'un professionnel, un bien de prestige ou un marqueur d'assimilation de la culture grecque ? Il est donc opportun de comparer la situation de Métaponte au reste de la Grande-Grèce, ce qui fait l'objet de la dernière contribution de ce volume. On y trouve une synthèse des trouvailles faites sur les sites de Poseidonia, Crotone, Locres, Tarente et Lecce. À Poseidonia, plusieurs tombes (fin VI^e^ siècle – début V^e^ siècle) ont livré des cordophones pour des individus d'âges très différents (un jeune homme et un homme d'une soixantaine d'années entre autres). L'une d'entre elles contenait également un *aulos*. Le cas exceptionnel de la « Tombe du plongeur » a conduit les chercheurs à faire l'hypothèse d'une connotation eschatologique du cordophone trouvé dans cette sépulture, en lien avec le programme iconographique qui représente des banqueteurs au barbiton, voire celle d'un lien avec l'orphisme et le pythagorisme, particulièrement présents dans cette région. C'est l'interprétation qui est proposée pour le cordophone trouvé dans une tombe de Crotone (470-460), où Pythagore a séjourné vers 530. À Locres, la dizaine de tombes fouillées appartient à la sphère masculine et se caractérise par la richesse du mobilier, allant dans le sens d'un statut social élevé. Parmi les individus, on trouve aussi bien des enfants que des adultes. La présence d'un cordophone dans les tombes d'enfant est interprétée comme le signe d'un rite de passage inaccompli : ce serait un marqueur de *paideia* et une sorte de projection de ce qui ne pourra pas avoir lieu. À Tarente, deux tombes du V^e^ siècle ont livré un cordophone et le reste du mobilier irait dans le sens d'un lien avec le banquet dans l'au-delà. Enfin, les tombes de Roca (Lecce) illustrent le cas de dépôts de cordophones grecs dans les communautés non grecques, puisque c'est une aire d'occupation messapienne. Ces tombes, s'échelonnant du V^e^ au III^e^ siècle, ont livré plusieurs éléments de la culture hellénique avec des vases de

production locale. Les liens interculturels sont ici manifestes. Le cas de Métaponte se trouve enrichi de ces parallèles. Le mobilier de la tombe 20 comporte des objets appartenant à la vie militaire et agonistique. La tombe 18 contenait divers artefacts montrant l'intégration du défunt dans la communauté : un stylet prouve que le défunt était alphabétisé. La présence d'équipements militaires (leur dépôt funéraire est une coutume osco-samnite) et celle de vases protolucaniens laissent à penser qu'il pourrait s'agir d'un guerrier italique entré au service de la cité grecque. La tombe 415 a livré le même type de mobilier, mais elle avait un caractère monumental plus marqué. Les vases semblent être un support préférentiel de diffusion des valeurs culturelles et sociales. Ces deux tombes étaient situées en périphérie, d'où l'hypothèse d'une élite indigène, éventuellement initiée à l'orphisme et au pythagorisme. La surenchère d'éléments grecs, comme dans la « Tombe du plongeur », serait une manière de compenser l'origine indigène du défunt. Enfin, la tombe 336, où était inhumé l'individu souffrant d'acromégalie, se distingue des autres, en ce qu'elle était couverte par des tuiles. Elle comportait plusieurs vases dont un alabastre rare. L'analyse de l'iconographie va dans un sens eschatologique. Le dysfonctionnement hormonal induit par la pathologie entraînant un abaissement de la voix, on peut se demander si le défunt avait profité de sa voix grave pour se faire remarquer comme chanteur. Si c'est bien un musicien, la déformation des os de sa main en revanche l'a contraint à cesser de jouer de l'instrument à la fin de sa vie. Est formulée l'hypothèse de voir dans cet homme un étranger à la cité, peut-être disciple du Pythagoricien Hippase de Métaponte. En effet, sur 218 Pythagoriciens, 38 sont originaires de Métaponte. Sa taille inhabituelle d'ailleurs le rapprochait de Pythagore, qui était plus grand que la moyenne. La conclusion proposée de ce cas d'étude suggère que ces particularités physiques du mort ont pu donner l'impression qu'il était un chaman doté de pouvoirs thaumaturgiques. L'ouvrage se clôt sur des tableaux synoptiques très utiles réunissant les principales données anthropologiques et archéologiques. En somme, malgré quelques redites et quelques hypothèses méritant un examen plus approfondi, ce livre propose une synthèse utile sur les cordophones trouvés dans les tombes de Grande-Grèce. On regrette toutefois l'absence d'étude organologique pour couronner l'ensemble.

Sylvain PERROT

Pierre O. JUHEL, *Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide. Cinq études militaires entre histoire, philologie et archéologie*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd., 2017. 1 vol. broché, x-277 p., nombr. ill. n./b. et coul. (ARCHAEOPRESS ARCHAEOLOGY). Prix : 34 £ (+ taxes). ISBN 978-1-78491-732-6.

Cet ouvrage rassemble cinq études issues des recherches menées par Pierre Juhel dans le cadre de sa thèse de doctorat en histoire ancienne et archéologie, *L'armée du royaume de Macédoine à l'époque hellénistique (323-148 av. J.-C.). Les troupes « nationales ». Organisation et analyse de l'iconographie militaire, avec déductions quant à la nature de l'armement*, soutenue en 2007 à l'Université de Paris IV. Ce livre, qui a pour cadre la Macédoine des Antigonides, se présente sous la forme d'un recueil de textes portant sur l'apparition et la nature de la phalange macédonienne (p. 1-93), sur l'infanterie d'élite que sont les hypaspistes et les peltastes (p. 94-160),

Maria Elena DELLA BONA, *Agoni poetico-musicali nella Grecia antica. 2. I Pythia di Delfi*. Pisa – Roma, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 312 p. (TESTI E COMMENTI, 30). Prix : 98 €. ISBN 978-88-6227-982-6.

Ce volume est le deuxième d'une série consacrée aux concours grecs poético-musicaux (il eût été préférable de parler de concours thyméliques et scéniques) qui en compte désormais trois, mais alors que le premier est consacré à une région (Béotie) et le troisième à une cité (Sparte), celui-ci ne porte que sur un seul concours, les *Pythia* de Delphes, ce qui exclut de fait le concours des *Sôtèria*. Le volume présente les mêmes qualités que les autres, au sens où il fournit un corpus de sources traduites et commentées, accompagné d'une introduction assez conséquente sur l'histoire du concours et ses modalités. De ce point de vue, c'est un ouvrage utile qui repose sur une documentation riche et variée, puisque sont concernées aussi bien les sources dites « littéraires » (plus exactement issues de la tradition manuscrite), épigraphiques et papyrologiques – respectivement 70, 63 et 3 entrées. Toutefois, ces volumes ne sauraient prétendre au statut de synthèse complète sur les concours, puisque l'iconographie et les vestiges ne sont que très partiellement évoqués. La constitution même du corpus pose difficulté, car la sélection des sources « littéraires » et des sources épigraphiques n'obéit pas aux mêmes principes. En effet, les sources épigraphiques portent bien sur l'objet de la collection, les concours poético-musicaux, à une réserve près : sont retenues les inscriptions concernant les hérauts et les joueurs de *salpinx*, alors que ces disciplines figurent au programme des concours gymniques. On peut l'admettre dans l'idée que ces hommes interviennent dans la proclamation de tous les concours, y compris musicaux, mais le choix n'est jamais assumé en ces termes. Les sources « littéraires » sont plus hétéroclites : elles concernent le concours pythique en général. Il n'y a donc pas de réelle homogénéité. Ce manque de cohérence se double d'un défaut de méthode dans la présentation des sources. Ce n'est certes pas un travail d'édition, mais l'ouvrage n'indique pas les leçons retenues pour les sources « littéraires ». Quant au corpus des inscriptions, qui est plus problématique, les lemmes sont souvent incomplets. Il n'y a aucun apparat critique, si bien qu'on ne sait pas à qui est dû l'établissement du texte présenté (il ne s'agit pas toujours de l'*editio princeps*). Il arrive que le commentaire revienne sur certains problèmes de lecture, ce qui est bienvenu, mais ce n'est pas systématique. Les pierres n'ont donc pas été revues. Ces généralités posées, on peut en venir au détail du volume, qui comporte une assez longue introduction destinée à donner un aperçu assez complet du concours des *Pythia*, en commençant par la situation historique et géographique : la construction du temple, ses destructions successives et un point sur les édifices de spectacle, théâtre et stade. L'histoire de ces bâtiments est plus que succincte et ne rend pas compte des études qui en ont été faites, notamment les articles de J.-Fr. Bommelaer (voir en dernier lieu la seconde édition du *Guide de Delphes*, 2016). Dans l'ensemble, les travaux sur la topographie du sanctuaire ne sont pas cités. En outre, pour les gradins d'apparat construits au milieu du stade, il serait plus juste d'y voir une tribune d'honneur que seulement des sièges réservés aux juges (p. 15). Vient ensuite une assez longue partie sur l'histoire du concours lui-même, qui commence par rappeler le mythe fondateur : les *Pythia* appartiennent aux *agônes épitaphioi*, puisqu'ils commémorent la mort du serpent Python. La figure tutélaire d'Apollon archer et citharède permet de faire le

parallèle entre concours musical et concours gymnique, comme le soulignent les sources tardives. Cet examen du mythe se clôt sur la fête du Septerion et le rite de la daphnéphorie depuis la vallée de Tempé. Le texte aborde ensuite la question de la première organisation du concours au VI^e^ siècle et donc le problème de la datation des premières Pythiades, avec les difficultés que pose le texte de Pausanias dans le décompte, par comparaison avec la *Chronique de Paros* et les scholies de Pindare. Selon l'ouvrage, le problème fondamental est que les Pythiades n'ont jamais servi de calendrier officiel comme les Olympiades, ce qui doit être relativisé au vu de la machine d'Anticythère. Comme l'intervalle qui s'est écoulé entre 591/590 (fin de la première guerre sacrée, réforme d'Eurylochos et concours chrématite selon la *Chronique de Paros*) et 586/585 (concours chrématite selon Pausanias) est de cinq ans et non quatre, la première édition chrématite, juste après la guerre sacrée, n'aurait pas de valeur pour Pausanias, ce qui justifierait qu'il qualifie de « deuxième Pythiade » l'année 582/581, date de la restauration du concours stéphanite. Un tableau illustre avantageusement le propos (p. 29). Le manque de sources jusqu'à la deuxième guerre sacrée, et même jusqu'à la troisième guerre sacrée (exception faite de la loi amphictyonique de 380 et de la pompe de Jason de Phères) ne permet pas d'avoir une idée précise sur le rôle des amphictyons dans l'organisation des concours. Si la troisième guerre sacrée et ses conséquences sont mieux documentées, des zones d'ombre subsistent sur le rôle exact de Philippe de Macédoine qui préside les *Pythia* en 346. Les conclusions sur ce point mériteraient d'être nuancées : s'appuyant sur un récent article d'A. Manieri qui essaie de démontrer que le péan de Philodamos est une commande macédonienne, l'ouvrage soutient l'idée que les *Pythia* sont sous contrôle macédonien, rappelant aussi la liste des Pythioniques réalisée par Aristote et Callisthène. On regrette qu'il n'y ait pas de discussion plus critique des sources, car d'autres commentateurs ont montré le rôle tout aussi important d'Athènes. Au cœur de ce débat figure l'éventuelle introduction du dithyrambe dans les *Pythia* : Philippe pourrait promouvoir une divinité dynastique, mais Athènes peut revendiquer la paternité du genre, d'autant que l'introduction d'un concours tragique est peut-être à situer aussi à cette période. L'évolution du concours aux époques hellénistique et romaine est moins sujette à débat et les principaux jalons en sont maîtrisés : organisation des *Pythia* à Athènes par Démétrios Poliorcète en 290, institution des *Sôtèria* amphictyoniques puis étoliens, rôle de Néron jusqu'à l'ultime oracle rendu à Julien. Toute cette partie n'est donc pas toujours centrée sur le concours lui-même, avec beaucoup de développements sur la situation politique générale. Le propos se porte ensuite sur le problème de la période musicale, qui ne compte historiquement que trois concours, mais qui a peut-être été augmentée à l'époque romaine du Bouclier d'Argos ou des *Aktia* de Nikopolis. Viennent ensuite le rôle de l'amphictyonie dans l'organisation des concours, le déroulement des épreuves et les récompenses. Le développement sur les pommes agonistiques ignore les contributions les plus récentes. S'agissant du programme musical, la partie sur le nome pythique est assez superficielle : le témoignage du grammairien Démétrios Lakon n'est pas mentionné et les trois autres textes (Strabon, Pollux et scholie à Pindare) sont cités sans être confrontés. Signalons en revanche qu'est reprise l'hypothèse récente d'E. Pöhlmann sur l'exécution du nome polycéphale avant le nome pythique. L'introduction se clôt sur une prosopographie des pythioniques, avec quelques commentaires sur leur origine géographique (le

concept d'« étrangers » dans ce contexte est surprenant, p. 87), mais il n'y a pas de mise en perspective avec ce que l'on sait des écoles régionales de musique. Le dernier paragraphe porte sur la situation des femmes, arguant qu'il pouvait y avoir des pythioniques au féminin à partir de l'inscription honorant une harpiste de Kymè (p. 195-198). Or l'inscription ne dit pas qu'elle a vaincu mais seulement qu'elle a donné des récitals pendant que se tenait le concours. Il paraît donc hasardeux d'imaginer un concours féminin à Delphes, *a fortiori* de harpe. Par ailleurs, la liste des pythioniques est incomplète : il manque Pythoklès d'Hermionè, connu par une inscription versifiée (*IG* IV, 682) selon laquelle « les rois l'avaient honoré de cadeaux ». Sans doute cette source a-t-elle été omise car sa victoire est désignée par une périphrase, « auprès de Castalie ». On ne saurait revenir ici sur le détail des textes, mais il faut tout considérer avec prudence. Par exemple, il y a un manque regrettable dans la transcription du palmarès de Gaios Antoninos Septimios Poplios : le commentaire dit explicitement que « pour les victoires, le nombre n'est pas précisé » (p. 230-232). Or il est bien sur la pierre mais encore fallait-il identifier le nombre υ′ο′β′ (472). Autre exemple : il faudrait ajouter à l'inscription honorant Titos Aèlios Aurèlios Beryllos (p. 246) une autre qui le mentionne (*IK Ephesos* 1137). En somme, cet ouvrage est utile mais il présente un certain nombre de défauts formels (surtout pour les épigraphistes). C'est pour l'essentiel une synthèse d'études existantes, à laquelle on peut reprocher quelques partis pris bibliographiques : sont généralement suivies les thèses développées dans des publications italiennes et il manque la bibliographie récente sur le sanctuaire phocidien, notamment en français.

Sylvain PERROT

Cécile DURVYE, *Diodore de Sicile. Bibliothèque Historique.* Tome XV. *Livre XX.* Texte établi, traduit et commenté par C. D. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol., CLIV-292 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 538). Prix : 45, 50 €. ISBN 978-2-251-00620-8.

Dans l'œuvre entière de Diodore de Sicile telle qu'elle nous a été transmise, le livre XX occupe une place particulière : c'est, parmi les quarante livres de l'œuvre, le dernier qui soit complet et celui qui clôt la seule décade qui soit complète. Dans la collection des Universités de France, il ne manque plus désormais que deux livres, le livre IV (appartenant à la première pentade, complète) et le livre XIII. Le contenu du livre XX est important et Cécile Durvye permet de l'apprécier, d'abord par sa notice, longue de 154 pages, qui insiste sur les personnages qui dominent les neuf années (de 310, après la bataille de l'Himéras à 302, avant la bataille d'Ipsos) que couvre le récit : Antigone et Agathocle dont les ambitions de conquête sont déçues, le premier tentant, avec son fils (ou son neveu) Démétrios (Poliorcète), de s'assurer la maîtrise des îles et des côtes de l'Égée et de l'Égypte et suscitant contre lui la coalition des Diadoques, le second essayant de chasser les Carthaginois de Sicile et échouant contre eux en Libye, cependant que, en 307, Démétrios lance des expéditions contre Chypre, l'Égypte et enfin Rhodes. C. Durvye montre très finement comment le récit de Diodore est articulé entre les différents théâtres d'opérations et comment le cadre annalistique n'empêche pas l'unité des principaux sujets traités. La notice montre

Jean-Pierre SODINI, Tony KOZELJ & Manuela WURCH-KOZELJ, *Le nymphée d'une maison de l'Antiquité tardive à Thasos (terrains Tokatlis / Divanakis / Voulgaridis)*. Athènes, École française d'Athènes, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 214 p., 192 fig. n./b. (ÉTUDES THASIENNES, 24) Prix : 72 €. ISBN 978-2-86958-268-2.

Ce vingt-quatrième volume des *Études thasiennes* est consacré à la publication de fouilles menées par Yvon Garlan en 1964 et par Dominique Mulliez en 1981 sur les terrains dits « Tokatlis », « Divanakis » et « Voulgaridis », dans le quartier ouest de Thasos. Sur ces parcelles a été mise au jour une partie importante des vestiges d'une résidence relativement luxueuse édifiée entre le IIIe et le IVe siècle ap. J.-C., et remaniée de façon conséquente, vraisemblablement au VIe siècle. Il faut saluer le mérite des auteurs qui se sont attelés à la publication de ces fouilles auxquelles ils n'avaient pas participé et qui offre à J.-P. Sodini l'occasion de présenter les éléments décoratifs en marbre de cet ensemble qu'il avait étudiés dans le cadre de sa thèse *Thasos du IVe au VIIe siècle* (1975). Thasos a vu à l'époque paléochrétienne la construction de plusieurs églises, au centre et en périphérie, celle d'une « ferme monastique » et la poursuite des activités portuaires, artisanales et commerciales. L'extraction du marbre, qui avait fait la célébrité de l'île à l'époque romaine, est restée un secteur d'activité important, néanmoins suppléé par le remploi et la retaille de blocs extraits à des époques plus anciennes, procédé qui fait l'objet d'un chapitre annexe bien documenté et illustré à la fin de l'ouvrage. – Après un avant-propos et une introduction qui retracent le contexte et l'histoire de ces découvertes, le premier chapitre (p. 13-36) offre une description très détaillée des vestiges datés des IIIe-IVe siècles : une cour à péristyle d'ordre ionique donnant accès à quatre pièces, des pavements de mosaïque noir et blanc et un tapis polychrome particulièrement riche, dit « des *Erotes* » ; l'ensemble appartient à une maison qui semble reproduire, à l'époque romaine, le plan classique des maisons d'époque hellénistique. Le deuxième chapitre (p. 37-70) est consacré aux phases de reconstruction de la maison ; le troisième (p. 71-122) détaille l'installation, dans la cour réaménagée, d'une fontaine monumentale équipée d'un système d'adduction et d'évacuation d'eau. C'est véritablement à l'étude et la restitution de ce monument et de son écrin, la cour et ses façades sur deux étages, que l'ouvrage est consacré : adossé au portique ouest du péristyle, ce nymphée à édicules adopte un plan en *Pi* et présente en façade deux niveaux de petites colonnes superposées. Il aurait été élevé au milieu du VIe siècle, si l'on en croit l'étude du décor architectural abondant et caractéristique, qui fait aussi l'objet de ce chapitre, et la découverte en contexte d'une monnaie de Justinien. Le quatrième chapitre (p. 123-136) présente les fragments de sculptures découverts et le cinquième (p. 137-152) la chronologie des différentes phases de construction et de destruction de l'ensemble : le nymphée n'était plus en usage au début du VIIe siècle et l'édifice a été ruiné par un tremblement de terre en 620. Le sixième chapitre (p. 153-170) offre une synthèse très fouillée concernant les nymphées, installations plus ou moins monumentales destinées au rafraîchissement et à l'agrément des maisons, des églises et des villes. Élevés dès le Haut-Empire en Syrie, en Asie Mineure et en Afrique du Nord, et plus fréquemment encore à l'époque paléochrétienne, ces éléments de parure domestique ou urbaine semblent avoir été entretenus jusqu'à la fin du VIe siècle. Les auteurs tentent ici d'évaluer l'influence des grands nymphées urbains sur le nymphée de la maison de

Thasos qui présente la particularité – à ce jour unique en contexte domestique – de supporter un décor à ordres multiples (voir la restitution fig. 136, p. 121). Dans une première annexe (p. 171-180), T. Kozelj et M. Wurch-Kozelj reviennent sur la restitution architecturale du nymphée et proposent une anastylose graphique assise par assise, suggérant aux autorités locales diverses solutions de mise en valeur des vestiges. Dans une seconde annexe (p. 181-196) sont exposés les aspects techniques relatifs au sciage des marbres anciens et à leur remploi à la fin de l'Antiquité. La présentation de l'état des lieux des vestiges et de leurs interprétations, celle des éléments d'architecture et de décor par le biais de descriptions, d'illustrations et de photographies, les études comparatives puis les propositions de restitution s'enchaînent avec rigueur et logique. Les auteurs sont parvenus, malgré l'absence de plans de chute, à replacer en élévation la quasi-totalité des blocs d'architecture retrouvés lors des fouilles de 1964 et 1981. La restitution de l'agencement des architraves et de colonnes de différentes hauteurs dans le niveau supérieur du nymphée (fig. 136) peut dans certains détails surprendre, mais la démonstration argumentée est convaincante. La grande qualité du dossier iconographique amène à regretter que les blocs d'architecture et de décor ne soient pas systématiquement représentés par des vues géométrales dessinées, l'usage de photographies étant susceptible de fausser l'interprétation. Ainsi en est-il des photographies des plaques de marbre quadrangulaires formant des parapets (fig. 49, 51, 54, 55, 57) qui auraient pu être redressées ; en l'état – et si n'était en vis-à-vis leur représentation graphique – ces photos laissent penser que leurs formes étaient trapézoïdales. Enfin, puisqu'un modèle 3D numérique a été réalisé pour les façades de la cour et les volumes du nymphée, une vue restituée à hauteur d'homme, plus réaliste quant à l'effet produit par le nymphée dans la cour que la vue cavalière proposée (fig. 136), aurait pu être ajoutée à cette documentation graphique au demeurant déjà très complète. Ce dossier qui réunit les études monographiques et archéologiques d'une maison, d'un nymphée et de leurs éléments de décor en marbre, supportées par des synthèses fournies, offre une documentation exemplaire qui guidera la réalisation d'autres monographies à venir, à Thasos et ailleurs.

Pauline PIRAUD-FOURNET

Hervé BARBÉ, *Hébron 1119. L'invention du tombeau des Patriarches*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2017. 1 vol. broché, 16 x 25 cm, 121 p., ill. n./b. & coul. (LOCUS SOLUS, 4). Prix : 20 €. ISBN 979-10-351-0022-3.

La collection « Locus Solus », aux Éditions de la Sorbonne, consacre son quatrième numéro à une sépulture pour le moins prestigieuse puisqu'il s'agit de celle attribuée aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et à leurs femmes Sarah, Rebecca et Léa. L'ouvrage, adressé à un public large et éclairé, explore l'histoire de la (re)découverte de ce tombeau souterrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'édifice majestueux qui matérialise son emplacement au cœur de la vieille ville d'Hébron, point de convergence des trois grandes religions monothéistes. Hervé Barbé, archéologue au service des Antiquités d'Israël et associé au Centre de recherche français de Jérusalem (CRFJ), traite le sujet de manière claire et détaillée, avec pour objectif d'emmener le lecteur sur les traces de ces illustres reliques tapies dans le sous-sol de

articles. Signalons en particulier la contribution de K. G. Holum, rédigée quelques mois avant sa disparition, sur les liens économiques qui relient à l'époque tardo-antique Césarée Maritime à son arrière-pays, source essentielle de richesse pour son élite urbaine ; l'étude souligne la validité du modèle finleyen, auquel sont intégrés deux nouveaux paramètres : Césarée est le siège de l'administration politique et fiscale provinciale et l'Église y tient un rôle économique qui ne peut être sous-estimé. Cette étude de cas contraste donc radicalement avec le modèle mis en lumière par S. Th. Parker pour Ayla, port de commerce largement dépourvu de ressources agricoles. Cette dernière image est également quelque peu nuancée par J. H. Ramsay qui réunit les témoignages archéobotaniques de productions du sud transjordanien – l'étude porte sur Ayla, Pétra, Humayma, Bir Madkhur et ʿAyn Gharandal –, soulignant l'existence d'une production céréalière locale en dépit de l'aridité de l'environnement, l'importance du transport de nourriture à plus ou moins courte distance (par ex. des fruits secs) et l'impact ponctuel des importations céréalières liées à la présence d'unités militaires romaines. Le volume comprend une belle notice biographique et une utile recension de la production scientifique de S. Thomas Parker, couvrant les années 1975-2016. Mais son prix – 190 $ – est décidément prohibitif. Index. Laurent THOLBECQ

Touatia AMRAOUI, *L'artisanat dans les cités antiques de l'Algérie (Ier siècle av.n.è. – VIIe siècle ap. n.è.)*. Oxford, Archaeopress, 2017. 1 vol. 20,5 x 29 cm, XX-425 p., 356 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 26). Prix : 50 £. ISBN 978-1-78491-667-1.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en cotutelle à Lyon II et à Alger II en 2013. Il porte sur l'artisanat et la production dans les villes des provinces romaines correspondant aujourd'hui à l'Algérie et s'appuie sur une longue investigation dans les archives et une patiente recherche de terrain. Le sujet était attendu car l'artisanat n'était pas la préoccupation première des archéologues des générations précédentes. Le thème paraissait sans doute trop anodin pour les fouilleurs des sites prestigieux de Mauritanie césarienne et de Numidie, mais aussi les techniques d'investigation d'hier ne permettaient guère d'identifier les vestiges les plus modestes. Aujourd'hui la production, la transformation des produits, leur commercialisation sont à l'ordre du jour. La prise de conscience de la qualité des techniques antiques et de la dynamique économique sont des phénomènes très récents. Aussi est-ce avec un grand intérêt que l'on prend connaissance de ce travail imposant qui fait le point, rassemble une documentation considérable, déblaie le sujet et ouvre la porte à des recherches ultérieures. Trois parties classiques, l'inventaire descriptif et raisonné des installations artisanales, où l'on retrouve les sites connus de Cherchel, Sétif, Tipasa, Tiddis, Constantine, Djemila, Lambèse, Timgad ; les productions, alimentaires, textiles, métallurgiques, céramiques, verrières ; et une réflexion sur le monde des artisans et la topographie des lieux de production dans le contexte de l'économie urbaine. Dans bien des cas, le travail s'apparente à une sérieuse révision des hypothèses anciennes souvent hâtives et les identifications avancées de *fullonicae*, de fabrique de céramique ou de *garum* ont demandé de nouvelles expertises critiques que

l'auteur formule avec beaucoup d'à-propos et de compétence. La comparaison avec l'Occident est souvent intéressante et confirme les tendances actuelles de la recherche, notamment la présence de l'artisanat au sein de la ville, un artisanat à usage local, régional ou suprarégional. En Afrique comme ailleurs dans l'Empire, le mythe de la ville consommatrice fait place à une « commercial city » active et bien équipée. D'autres remarques concernent les pratiques ou traditions originales dans les outils et savoir-faire qui peuvent changer d'une région à l'autre, par exemple la chaîne opératoire en matière de foulonnerie, ou les types de meules et pressoirs. Un autre point acquis concerne le dynamisme des activités artisanales entre la fin du IV^e^ et le VI^e^ siècle. S'il y a des abandons, il y a aussi des prolongements voire des développements, avec des recompositions des espaces et des fonctionnements urbains. La problématique est nouvelle et ouverte. 356 figures, plans, dessins, photographies, graphiques complètent un texte fourni et font de ce bilan critique le point de départ obligé pour les travaux que l'on souhaite nombreux sur les artisanats dans les régions concernées. Georges RAEPSAET

François BARATTE, Véronique BROUQUIER-REDDÉ & Elsa ROCCA (Ed.), *Du culte aux sanctuaires. L'architecture religieuse dans l'Afrique romaine et byzantine*. Actes du colloque international de Paris (18-19 avril 2013). Paris, Éditions de Boccard, 2018. 1 vol. 21 x 29 cm, 376 p., nombr. ill. (ORIENT & MÉDITERRANÉE. ARCHÉOLOGIE, 25). Prix : 89 €. ISBN 978-2-7018-0442-2.

The reviewed publication is a compilation of 23 papers delivered at a conference devoted to new research into religious architecture of Roman and Byzantine Africa. It bears witness to the work of numerous international archeological missions, but first of all, it is a result of the French contribution into the development of archeology and archeologists across the Maghreb. It provides an overview of current research avenues and thus it is not a coincidence that the texts have been grouped into three chapters dealing with pagan temples, their characteristics and architectural transformations, religious practices, rituals and sacrifices as well as development of Christian temples and their survival throughout changing historical conditions. As emphasized by the editors in the introduction to the work, the majority of the texts focus on "longue durée", the continuation and transformation of the religious life in temples in the context of political, economic and cultural changes. The analytical studies of African shrines are characterized by an interdisciplinary approach incorporating architecture, archeology, epigraphy and history as well as their emphasis on the evolution of architectural forms in the historical context of the dynamic interplay between temples' functions and their changing cultural environment. The current research standards have been largely inspired by the recent work done in Thugga, as reflected in the discussion on the changes in spatial arrangement of the town's forum – its sacred architecture in particular – from the Numidian period to the Roman period. It emphasizes the importance of analysis of religious architecture in the context of urban development of a town (J.-C. Golvin *et al*.). Similarly, the analysis of a monumental complex located south of the Bulla Regia theater shows the benefits of studies on construction techniques and architectural detail for understanding of the dynamics of the spatial

anciens d'une rare férocité, consacrant d'ailleurs un chapitre complet à la xénophobie et à la misogynie foncière de leurs auteurs (Chap. 15). L'épilogue évoque brièvement le destin politique des enfants qui survécurent à Cléopâtre (*e.g*. celui de sa fille Cléopâtre Sélénè, mariée à Juba II de Maurétanie). Un appendice didactique lève les éventuels malentendus liés à l'insertion erronée d'un roi Ptolémée VII fantôme, bouleversant la nomenclature traditionnelle, et démêle l'écheveau compliqué des datations, dû à l'alignement du calendrier romain sur le calendrier lagide sous César. Le livre se clôture par une chronologie, une brève bibliographie critique et un utile index des personnes. Un petit ouvrage en tout point exemplaire, assurément instructif et à mettre entre toutes les mains. Laurent THOLBECQ

Francine BLONDÉ, (Ed.), *L'artisanat en Grèce ancienne. Filières de production : bilans, méthodes et perspectives.* Lille – Athènes, Presses universitaires du Septentrion – École française d'Athènes, 2016. 1 vol. 16 x 24 cm, 420 p., ill. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 48 €. ISBN 978-2-7574-1476-7.

L'artisanat constitue une thématique dominante dans la recherche antiquisante actuelle. Rome et les provinces romaines depuis une vingtaine d'années déjà, la Grèce un peu plus récemment. Le sujet est devenu vaste pour deux raisons : l'artisanat commercial est enfin reconnu comme une donnée majeure dans l'économie de marché ; les archéologues s'y intéressent et disposent d'outils performants pour déceler les moindres traces du travail artisanal. La « production de biens matériels finis destinés à commercialisation », en éliminant le secteur primaire, fait l'objet du présent recueil – issu d'un colloque à l'EFA en 2007 – qui fait suite à d'autres publications et colloques des années quatre-vingt-dix. *Polis* et *oikos* sont concernés, mais les poids respectifs du travail artisanal y sont d'autant plus difficiles à mesurer que la part domestique mise sur le marché est rarement quantifiable et que l'investissement public manque de visibilité. Devant l'abondance de la matière et le caractère éclaté du thème, Francine Blondé, dont on connaît l'expertise en matière de céramologie grecque, a opté pour une approche par le biais des filières ou des matériaux et privilégié trois supports, le textile, les métaux, le verre, en plus d'une contribution sur l'alun et la vannerie, et de quelques propos généralistes. Comme il est prématuré de tenter des synthèses et bilans raisonnés, l'accent a été mis plutôt sur la réflexion et la confrontation méthodologiques, les expériences des uns pouvant nourrir le travail des autres, et sur l'utilité du long terme, ce qui, en technique appliquée, s'impose naturellement. Une vingtaine de contributions se répartissent en quatre parties : topographie et lieux de l'artisanat ; corderie, vannerie et textile ; métallurgie ; verre et alun. Les lieux du travail en Grèce font l'objet de l'intéressante contribution introductive de Giorgios Sanidas qui s'interroge sur le cadre spatial de l'activité, dans ou hors de l'*oikos*, à usage privé ou public ou destiné à la commercialisation. L'un n'empêchant pas l'autre. La confection textile ou métallurgique dans un contexte domestique n'implique pas un usage familial, mais peut s'intégrer à une chaîne opératoire plus vaste et se lier à des pratiques commerciales de marché court ou long. Les problèmes sont bien posés, mais on manque cruellement de données. À titre comparatif, Alain Ferdière dresse un tableau de la Gaule romaine, sans doute la région la mieux docu-

mentée de l'Antiquité en matière d'archéologie, d'iconographie et d'épigraphie de l'artisanat, ce qui permet d'aborder de manière plus complète la problématique et d'offrir un cadre conceptuel plus riche pour aborder le sujet, touchant notamment à l'évaluation de l'artisanat rural dans la production technologique des cités et provinces. Les études de cas, parfois très pointues, sont dispersées dans le temps, l'espace et les techniques, mais toutes ont leur valeur et leur originalité comme cette étude sur les fibres de sparte identifiées dans les bordages de la coque cousue d'une épave du VI^e^ siècle, à Cala Sant Vincenç. Dès le VI^e^ siècle, mais sans doute déjà avant, vannerie et corderie peuvent atteindre un niveau de professionnalisation remarquable. Dans certains cas, les textes peuvent pallier le déficit documentaire matériel, comme pour le tissage et les textiles, entre pratique familiale et objet de grand luxe. Dans ce domaine précisément, l'archéologie des pesons, les techniques sophistiquées d'identification et de restauration du tissu et l'expérimentation des métiers aboutissent aujourd'hui à des résultats spectaculaires, même pour l'Âge du Bronze. Les contributions ne sont pas moins riches en ce qui concerne la métallurgie, qui touchent à la production thasienne, aux ateliers et à la fabrication monétaire, aux comptes de construction de Delphes et d'Épidaure, à la technologie de production d'objets en tout genre à Petres en Macédoine, ou à l'anthropologie des artisans, avec en regard, un bilan rapide sur la Gaule. Sous le titre évocateur de « neither Phoenician, nor Persian », Despina Ignatiadou démontre l'activité verrière constante et de haut niveau qualitatif en Grèce. La fouille des déblais d'un atelier à Délos en témoigne pertinemment, de même que l'étude des productions à Thessalonique à la fin de l'Antiquité. Et le tableau du mobilier en verre dans le monde égéen entre le premier siècle av. n.è. et le début du II^e^ siècle de n.è. en contexte domestique et funéraire ouvre des pistes originales et balise intelligemment le sujet. Une contribution sur l'alun clôture ce bel ensemble de travaux qui ouvre des perspectives nouvelles et devrait susciter des prolongements importants. Georges RAEPSAET

Kerstin DROß-KRÜPE, Sabine FÖLLINGER & Kai RUFFING (Ed.), *Antike Wirtschaft und ihre kulturelle Prägung*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2016. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-320 p., 3 fig., 1 carte. (PHILIPPIKA, 98). Prix : 69 €. ISBN 978-3-447-10674-0.

Le Marburger Centrum Antike Welt (*MCAW*) propose ici les Actes d'une journée d'Études consacrée en février 2014 à l'économie antique entre 2000 av. n.è. et 500 de n.è., envisagée du point de vue de sa relation avec la culture et les institutions structurant la société. Le volume est donc tout entier consacré à la mise en œuvre dans la démarche économiste antiquisante du modèle NIE (ou NEI ou NIOE), ou *New Institutional Economics* mis au point par des économistes américains dans les années 1970 pour renouveler les perspectives et grilles d'analyses en s'appuyant sur les normes et règles sociales et institutionnelles régulant les comportements. Ces institutions, au sens large de normes culturelles, sont interprétées comme des dispositifs de régulation alternatifs au marché mis en place par les agents pour minimiser les coûts de transaction. Les NIE peuvent être considérés comme une extension des outils néoclassiques standards pour l'analyse des institutions. Il convient d'ajouter que les NIE sont discutés par les économistes actuels, voire contestés, notamment par des écono-

économie constitue une perspective intéressante, avec ou sans NIE, et concerne avant tout les élites, ce qui ne constitue pas toute l'économie, tant s'en faut.

Georges RAEPSAET

Pascale DERRON (Ed.), *Économie et inégalité. Ressources, échanges et pouvoir dans l'Antiquité classique.* Huit exposés suivis de discussions. Entretiens préparés par Sitta VON REDEN. Vandœuvres, Fondation Hardt, 2017. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XI-394 p., ill. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 63). Prix : 75 FS. ISBN 978-2-600-00763-4.

Le problème des inégalités socio-économiques est évoqué régulièrement dans les débats récents sur l'économie antique, en relation notamment avec la querelle primitiviste-moderniste. Sitta von Reden, qui a préparé cette rencontre, définit les termes du débat avec la vigueur critique qu'on lui connaît et interpelle d'emblée les chercheurs par une comparaison forte avec le monde d'aujourd'hui où les inégalités entre les pays, les régions et les gens croissent de manière fulgurante, où 1 % de la population mondiale détient plus de 50 % de la richesse produite. Cette économie dite de la « réussite », des enrichissements et des émancipations socio-économiques, souvent mise en valeur dans les travaux « modernistes » qui dominent la recherche antiquisante actuelle – on pourrait ajouter comme dans les droites néolibérales aujourd'hui –, n'a-t-elle pas comme corollaire la croissance des inégalités ? Walter Scheidel a montré clairement que pour l'Antiquité, ce que les économistes actuels les plus critiques constatent également, les inégalités ne sont pas résorbées ou atténuées par la croissance économique, mais bien renforcées. Les « allégements » d'inégalité par l'affranchissement, par exemple, ne changent rien au déficit démocratique structurel des États et Cités dont la politique et les institutions concourent à maintenir un état d'inégalité et de dépendance. Les « Entretiens » se proposent de développer un point de vue ciblé pour affiner le thème : mesurer le contrôle par l'État des espaces de production et le poids du pouvoir politique et institutionnel dans la formation des inégalités. Dans le marxisme classique, les rapports de production et de partage des plus-values sont envisagés dans un cadre national. Les économistes progressistes d'aujourd'hui analysent les inégalités dans un contexte plus large de développement du capital et du marché. Les grilles d'analyse et le potentiel documentaire pour l'Antiquité n'offrent pas les mêmes possibilités, ce qui entraîne légitimement l'utilisation des sources les plus riches et dès lors le choix privilégié de la géographie économique, de l'espace de vie, de la *Landschaft-* et de la *Siedlungsarchäologie* pour évaluer les inégalités. La hiérarchisation idéologique des espaces productifs (forêts, montagnes, espaces agraires et maritimes) agit peu ou prou sur les « chances » des occupants. Les territoires et terroirs sont politiquement contrôlés par des infrastructures, institutions, sécurisation militaire, contraintes fiscales qui structurent la production de manière contraignante. Le questionnement portera donc sur cette question : jusqu'à quel point les contrôles socio-politiques influencent-ils l'économie des espaces productifs et les inégalités sociales ? Quatre dimensions spatiales sont envisagées : le paysage comme forme naturelle et du point de vue du contrôle étatique sur les ressources ; les zones frontières où l'archéologie décèle un potentiel de développe-

ment remarquable ; l'interaction régionale ; l'espace impérial qui conditionne la production, la consommation et le partage des richesses de manière très diversifiée et d'intensité très différente. Ou, comment le pouvoir et le contrôle impérial sur les régions se forment-ils et se manifestent-ils ? Et comment façonnent-ils et creusent- ils les inégalités ? Le cahier des charges proposé par Sitta von Reden est plutôt « engagé ». Les études de cas, plus nuancées. Elles concernent, sous la plume de Sylvian Fachard, les investissements athéniens dans des contrées frontalières entre Attique et Béotie pour conforter des positions stratégiques et mettre en valeur les terres au profit des élites athéniennes. Nicholas Purcell analyse ensuite les communautés des régions de montagnes, entre culture identitaire, dynamiques propres, mobilités, images d'étrangeté, et prises en charge par le pouvoir central qui peut en consolider les originalités tout en inscrivant des politiques structurées et des structures intégratives, au-delà de particularités géographiques marquées. Autre espace original, le désert oriental égyptien, région *a priori* hostile occupée par de farouches nomades, et qui sous l'Empire se « normalise » selon les critères de Rome, avec infrastructure routière et militaire, mise en valeur économique, contrôle efficace d'une route commerciale majeure entre Méditerranée et Mer Rouge. Deux cultures s'y côtoient sur une base inégalitaire sans guère d'acculturation. Le désert de Gary Reger fait place aux économies forestières de Robyn Veal. Lieu de vie difficile pour les habitants, mais ressource considérable à qui sait l'exploiter, la forêt offre au pouvoir comme aux filières privées un potentiel économique intéressant qui ne va pas sans creuser des inégalités pour les communautés indigènes. Le contrôle de l'espace en Espagne par l'implantation de colonies est analysé avec nuance par Francisco Beltran Lloris qui y trouve des situations contrastées, et des cas « positifs » où les communautés indigènes voisines peuvent y trouver leur avantage. Alain Bresson revient sur les monnaies comme instrument de contrôle institutionnel et pouvoir d'influence sur l'économie et la société. Qu'est-ce qui favorise l'égalité ou l'inégalité sous l'Empire dans l'espace provincial, se demande Frédéric Hurlet qui souligne la structure intégrative de la *pax romana* garantie par une pression fiscale qui peut aussi générer des résistances fortes et des révoltes. Les élites locales s'y retrouveront au fil du temps et au bout du compte sans modifier les composantes inégalitaires de base de la société. Les réformes de la Tétrarchie sont abordées par Peter Eich. Efficaces, les réformes, notamment en ce qui concerne la fiscalité, à côté de certains avantages, favorisent les élites du pouvoir et creusent de nouvelles inégalités. Au total, on conçoit bien qu'un pouvoir fort structure territoire et ressources à son profit et que les élites, petites ou grandes, trouvent leur compte dans les investissements consentis, sans garantir une amélioration du niveau de vie pour la majorité des gens, conséquence collatérale éventuelle difficile à évaluer. Pourtant le cas existe et les indigènes de *Caesar Augusta* dont le sort s'améliore par l'implantation de la colonie n'est pas si exceptionnel. Les paysans de Germanie dont les conditions de vie étaient précaires avant les Romains trouvent eux aussi un avantage certain à la présence des troupes sur le Rhin. Ici, point d'élites, mais des paysans dont le confort s'améliore au fil du temps. Du point de vue des ordres et des hiérarchies sociales, cela ne change rien aux inégalités structurelles, ni à l'aliénation des forces productives, à l'époque romaine comme aujourd'hui, mais il faut quand même admettre qu'il y a plus de gens qui vivent mieux sous la *pax romana* qu'avant.

Georges RAEPSAET

mentée de l'Antiquité en matière d'archéologie, d'iconographie et d'épigraphie de l'artisanat, ce qui permet d'aborder de manière plus complète la problématique et d'offrir un cadre conceptuel plus riche pour aborder le sujet, touchant notamment à l'évaluation de l'artisanat rural dans la production technologique des cités et provinces. Les études de cas, parfois très pointues, sont dispersées dans le temps, l'espace et les techniques, mais toutes ont leur valeur et leur originalité comme cette étude sur les fibres de sparte identifiées dans les bordages de la coque cousue d'une épave du VI^e^ siècle, à Cala Sant Vincenç. Dès le VI^e^ siècle, mais sans doute déjà avant, vannerie et corderie peuvent atteindre un niveau de professionnalisation remarquable. Dans certains cas, les textes peuvent pallier le déficit documentaire matériel, comme pour le tissage et les textiles, entre pratique familiale et objet de grand luxe. Dans ce domaine précisément, l'archéologie des pesons, les techniques sophistiquées d'identification et de restauration du tissu et l'expérimentation des métiers aboutissent aujourd'hui à des résultats spectaculaires, même pour l'Âge du Bronze. Les contributions ne sont pas moins riches en ce qui concerne la métallurgie, qui touchent à la production thasienne, aux ateliers et à la fabrication monétaire, aux comptes de construction de Delphes et d'Épidaure, à la technologie de production d'objets en tout genre à Petres en Macédoine, ou à l'anthropologie des artisans, avec en regard, un bilan rapide sur la Gaule. Sous le titre évocateur de « neither Phoenician, nor Persian », Despina Ignatiadou démontre l'activité verrière constante et de haut niveau qualitatif en Grèce. La fouille des déblais d'un atelier à Délos en témoigne pertinemment, de même que l'étude des productions à Thessalonique à la fin de l'Antiquité. Et le tableau du mobilier en verre dans le monde égéen entre le premier siècle av. n.è. et le début du II^e^ siècle de n.è. en contexte domestique et funéraire ouvre des pistes originales et balise intelligemment le sujet. Une contribution sur l'alun clôture ce bel ensemble de travaux qui ouvre des perspectives nouvelles et devrait susciter des prolongements importants. Georges RAEPSAET

Kerstin DROß-KRÜPE, Sabine FÖLLINGER & Kai RUFFING (Ed.), *Antike Wirtschaft und ihre kulturelle Prägung*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2016. 1 vol. 17 x 24 cm, XVI-320 p., 3 fig., 1 carte. (PHILIPPIKA, 98). Prix : 69 €. ISBN 978-3-447-10674-0.

Le Marburger Centrum Antike Welt (*MCAW*) propose ici les Actes d'une journée d'Études consacrée en février 2014 à l'économie antique entre 2000 av. n.è. et 500 de n.è., envisagée du point de vue de sa relation avec la culture et les institutions structurant la société. Le volume est donc tout entier consacré à la mise en œuvre dans la démarche économiste antiquisante du modèle NIE (ou NEI ou NIOE), ou *New Institutional Economics* mis au point par des économistes américains dans les années 1970 pour renouveler les perspectives et grilles d'analyses en s'appuyant sur les normes et règles sociales et institutionnelles régulant les comportements. Ces institutions, au sens large de normes culturelles, sont interprétées comme des dispositifs de régulation alternatifs au marché mis en place par les agents pour minimiser les coûts de transaction. Les NIE peuvent être considérés comme une extension des outils néoclassiques standards pour l'analyse des institutions. Il convient d'ajouter que les NIE sont discutés par les économistes actuels, voire contestés, notamment par des écono-

mistes français, tant au niveau théorique que dans les contenus empiriques. Cela étant, comme j'en ai fait état à plusieurs reprises dans mes chroniques publiées dans *L'Antiquité Classique*, le modèle NIE connaît un grand succès chez les historiens antiquisants. La preuve par ce volume qui entend mesurer à la fois sur le plan théorique et dans l'étude de cas la relation dialectique entre culture en tant que système de valeurs et de règles normatives et processus économiques. Une façon, selon les éditeurs de cet ouvrage, de dépasser les vieilles querelles primitivistes-modernistes, formalistes-substantivistes et de comprendre autrement l'économie antique. Le premier exemple concerne la diminution graduelle de la propriété privée sous l'Empire hittite qui conduirait à un affaiblissement de la productivité économique, ce que conteste Giulia Torri dans l'exposé qui suit. Les tablettes mésopotamiennes fourniraient un exemple *a contrario* de la pertinence de la démarche NIE appliquée aux transactions contractuelles et à la faiblesse du grand commerce. Beaucoup de choses ont été dites sur les « Prinzipal-Agenten-Beziehungen » en matière de commerce romain. Kerstin Dross-Krüpe distingue ici au nombre des acteurs du négoce les libres de même rang, et d'autre part les personnes de statuts différents engagées dans des relations contractuelles de dépendance. Sabine Föllinger entend montrer que les NIE permettent de comprendre des mesures présentes dans les *Nomoi* de Platon. Vincent Gabrielsen tente de démontrer que le rôle de l'État doit être relativisé dans l'économie grecque, tandis que les réseaux privés, basés sur la *fides* et entretenus par l'éthique des sociabilités, constituent un élément important dans les processus économiques. Autre cas d'espèce, le statut économique particulier du Pirée, reconnu par les textes, et qui constituerait, selon Sven Günther, un bon exemple du potentiel d'application des NIE, où il apparaîtrait que les mesures proposées dans les *Poroi* de Xénophon seraient à considérer comme des moyens d'abaisser les coûts de transactions. Après quelques considérations sur la manière dont le fonctionnaire à l'époque ptolémaïque définit son rapport à la « Staatsideologie », par Stefan Schorn, Wim Broekaert aborde une catégorie spécifique des NIE, les SMM ou Shared Mental Models, dont il tente de mesurer la pertinence dans l'analyse des échanges économiques et du système Principal-Agent. Et dans la foulée, Jesper Carlsen évoque les idées du stoïcien Musonius Rufus dont les normes morales reflètent les idéaux économiques des élites. Après un détour par la contextualisation du décor de la Casa des Vettii à Pompéi abordé par Nicolas Monteix, on saute à Palmyre pour une application des NIE aux réseaux commerciaux. Une organisation efficace appuyée sur des éléments institutionnels et politiques structurés assure au commerce palmyrénien une pérennité remarquable. L'organisation militaire du *limes* n'est certainement pas le dernier argument à faire valoir en matière d'interaction institution – culture – économie, ce que démontre Oliver Stoll. L'ouvrage est destiné à convaincre les historiens des vertus et bienfaits des modèles NIE. Les exemples choisis sont convaincants dans la mesure où ils valorisent le rôle des normes culturelles/institutionnelles, voire socio-mentales, comme instruments de régulation du marché, ou de capacité d'influence sur les processus économiques. Cela étant, la définition même de la « Kultur » comme système de valeurs et de règles formelles et informelles et son pouvoir d'intervention dans les processus économiques peuvent et doivent être discutées. La dialectique culture-

économie constitue une perspective intéressante, avec ou sans NIE, et concerne avant tout les élites, ce qui ne constitue pas toute l'économie, tant s'en faut.

Georges RAEPSAET

Pascale DERRON (Ed.), *Économie et inégalité. Ressources, échanges et pouvoir dans l'Antiquité classique.* Huit exposés suivis de discussions. Entretiens préparés par Sitta VON REDEN. Vandœuvres, Fondation Hardt, 2017. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XI-394 p., ill. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 63). Prix : 75 FS. ISBN 978-2-600-00763-4.

Le problème des inégalités socio-économiques est évoqué régulièrement dans les débats récents sur l'économie antique, en relation notamment avec la querelle primitiviste-moderniste. Sitta von Reden, qui a préparé cette rencontre, définit les termes du débat avec la vigueur critique qu'on lui connaît et interpelle d'emblée les chercheurs par une comparaison forte avec le monde d'aujourd'hui où les inégalités entre les pays, les régions et les gens croissent de manière fulgurante, où 1 % de la population mondiale détient plus de 50 % de la richesse produite. Cette économie dite de la « réussite », des enrichissements et des émancipations socio-économiques, souvent mise en valeur dans les travaux « modernistes » qui dominent la recherche antiquisante actuelle – on pourrait ajouter comme dans les droites néolibérales aujourd'hui –, n'a-t-elle pas comme corollaire la croissance des inégalités ? Walter Scheidel a montré clairement que pour l'Antiquité, ce que les économistes actuels les plus critiques constatent également, les inégalités ne sont pas résorbées ou atténuées par la croissance économique, mais bien renforcées. Les « allégements » d'inégalité par l'affranchissement, par exemple, ne changent rien au déficit démocratique structurel des États et Cités dont la politique et les institutions concourent à maintenir un état d'inégalité et de dépendance. Les « Entretiens » se proposent de développer un point de vue ciblé pour affiner le thème : mesurer le contrôle par l'État des espaces de production et le poids du pouvoir politique et institutionnel dans la formation des inégalités. Dans le marxisme classique, les rapports de production et de partage des plus-values sont envisagés dans un cadre national. Les économistes progressistes d'aujourd'hui analysent les inégalités dans un contexte plus large de développement du capital et du marché. Les grilles d'analyse et le potentiel documentaire pour l'Antiquité n'offrent pas les mêmes possibilités, ce qui entraîne légitimement l'utilisation des sources les plus riches et dès lors le choix privilégié de la géographie économique, de l'espace de vie, de la *Landschaft-* et de la *Siedlungsarchäologie* pour évaluer les inégalités. La hiérarchisation idéologique des espaces productifs (forêts, montagnes, espaces agraires et maritimes) agit peu ou prou sur les « chances » des occupants. Les territoires et terroirs sont politiquement contrôlés par des infrastructures, institutions, sécurisation militaire, contraintes fiscales qui structurent la production de manière contraignante. Le questionnement portera donc sur cette question : jusqu'à quel point les contrôles socio-politiques influencent-ils l'économie des espaces productifs et les inégalités sociales ? Quatre dimensions spatiales sont envisagées : le paysage comme forme naturelle et du point de vue du contrôle étatique sur les ressources ; les zones frontières où l'archéologie décèle un potentiel de développe-

comporte sans aucun doute sa part de vérité, il convient néanmoins de la nuancer : tout d'abord, l'évocation suétonienne du parc grandiose de la *domus aurea* est peu conforme à celle du fameux jardin d'Alkinoos, simple verger et potager ; ensuite, les fouilles de la maison dorée menées par une équipe franco-italienne, sous la direction de Françoise Villedieu, ont conduit en 2009 à la découverte et à la reconstitution du mécanisme de la salle à manger tournante mentionnée par Suétone (<https://lejournal.cnrs.fr/videos/lincroyable-salle-a-manger-tournante-de-neron>). Ayant soutenu sa thèse précisément en 2009, L. Lefebvre n'aurait pas pu, à l'époque, faire référence à ces trouvailles exceptionnelles. Il est cependant regrettable qu'elle n'en ait pas tenu compte dans la version publiée de son travail. Elle se contente de dire, dans une note de bas de page (165, p. 122), que « la bibliographie relative à la *domus aurea* est immense » et de renvoyer à un ouvrage de 2003, paru « en dernier lieu » ! En dépit de ces remarques, le travail de L. Lefebvre apporte sans conteste sa pierre à l'édifice des connaissances relatives à un personnage qui n'a pas fini d'intriguer et de passionner. En fin de volume se trouvent diverses annexes (tableaux des crimes imputés à Néron, tableaux comparatifs des récits tardifs de la fin de Néron, arbre généalogique de Néron, extraits de textes antiques), une bibliographie et des index fort utiles.

Odile DE BRUYN

Philippe FLEURY, *De rebus bellicis. Sur les affaires militaires*. Texte établi, traduit et commenté par Ph. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXL-121 p. en partie doubles, 12 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 416). Prix : 49 €. ISBN 978-2-251-01476-0.

Le *De rebus bellicis* est un curieux opuscule dont on ne connaît pas l'auteur ; la date est très approximative, le contenu plutôt disparate, la finalité, pas très claire, les projets militaires plutôt fantaisistes. C'est dire que l'ouvrage fut diversement apprécié par un monde savant plus à l'aise avec des œuvres plus canoniques. Et pourtant... Philippe Fleury, dont on connaît l'apport décisif à l'édition et la tradition vitruvienne autant qu'à la reconnaissance de la compétence technique de l'Antiquité, nous convainc par son analyse serrée du texte et de son contenu que l'ouvrage vaut mieux que le relatif anonymat dans lequel on l'a tenu jusqu'ici et que les *machinae* proposées sont moins farfelues qu'il n'y paraît, même dans le cas de la liburne à propulsion bovine. Nous avons affaire « à un homme instruit, un lettré intelligent et conscient de l'être, qui veut être utile à l'État, non sur un plan idéologique, mais sur un plan pratique ». Si l'on a promené l'auteur sur deux siècles, Ph. Fleury s'arrête sur l'hypothèse la plus ancienne, faisant de Valentinien I^{er} et de Valens les destinataires du traité. Notre anonyme, à la différence des Poliorcètes, envisage les problèmes de la défense de l'État globalement, touchant aux problèmes financiers et administratifs, à la maîtrise des dépenses, au financement des troupes, à la lutte contre la corruption et les fraudes, avant de dresser une liste de machines de guerre utiles à la défense de l'Empire. Sont donc décrits, parfois avec plus de conviction que de clarté, la baliste à quatre roues, le *tichodifrus*, protection mobile pour préparer les assauts, un bouclier offensif à pointes, des traits plombés, un char à faux relevable à traction simple ou double, une sous-armure, un pont d'outres, une baliste de rempart, une liburne à

bœufs, pour conclure à la nécessité de défendre les frontières contre les Barbares, mais aussi de les attaquer sur leur propre territoire, et de procéder à une réforme juridique. Ph. Fleury nous a habitués à des analyses et commentaires extrêmement complets, rigoureux, tant au plan philologique qu'historique. Le *De rebus bellicis* est de la même veine, accompagné d'une réflexion intéressante sur la notion d'innovation technique, un concept qui a été régulièrement mis en exergue depuis une trentaine d'années à propos de la technologie antique, et que l'auteur mesure ici au cas par cas. Il y a bien, tant au niveau de la gestion de l'armée que de l'armement, des innovations, ou en tout cas des idées, des engins ou des perfectionnements qu'on trouve ici mentionnés pour la première fois. Mais, comme ajoute l'éditeur, « l'innovation est peut-être aussi dans l'état d'esprit du texte, dans l'attitude à adopter face aux Barbares », un retour à une stratégie offensive. Les illustrations sont rares dans la Collection des Belles Lettres. Issues de la tradition manuscrite ou de dessins et maquettes de l'auteur, elles sont infiniment précieuses pour le lecteur. Seule la reconstitution du char à faux à un cheval ne m'a pas convaincu. C'est un détail.

Georges RAEPSAET

Charles E. MURGIA (†) & Robert A. KASTER, *Serviani in Vergili Aeneidos libros IX-XII commentarii*. Edited by C.E.M. (†). Completed and prepared for publication by R.A.K. Oxford, University Press, 2018. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, LXXII-558 p. (SOCIETY FOR CLASSICAL STUDIES). Prix : 107,50 £. ISBN 978-0-19-084956-6.

À la suite d'un séminaire consacré à Virgile que dirigeait, vers 1915, le professeur d'Harvard E.K. Rand, sept chercheurs américains (E.K. Rand lui-même, J.J.H. Savage, H.T. Smith, G.B. Waldrop, J.P. Elder, B.M. Peebles et A.F. Stocker) décidèrent d'entreprendre une nouvelle édition de Servius, placée sous le patronage de l'*American Philological Association* (voir E.K. Rand, *Une nouvelle édition de Servius, CRAI* 82 [1938], p. 311-324). Le projet démarra en 1930. Le travail préliminaire fut terminé avant la guerre. Toutefois, sur les cinq volumes initialement prévus, seuls deux virent le jour : en 1946 le volume II (*in Aen*. I-II), dirigé par E.K. Rand, et en 1965, le volume III (*in Aen*. III, IV et V), par les soins d'A.F. Stocker et A.H. Travis, qui avaient pris le relais après la mort de leur maître en 1945. Le volume I, qui devait fournir les commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, ne parut jamais, pas plus que les volumes IV et V, destinés à contenir le reste des commentaires à l'*Énéide*. L'*editio Harvardiana* s'arrêta donc en 1965. En 1975, Charles E. Murgia, qui avait la charge du volume V (*in Aen*. IX-XII), publia des *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts* (voir le c.r. de L. Holtz, *REL* 54 [1976], p. 377-378), mais le projet ne reprit pas vigueur. En 2004 eut lieu, à San Francisco, une table ronde (*Whither the ARA/Harvard Servius?*), qui regroupait C. Damon, C.E. Murgia, J. Zetzel, R. Thomas et R.A. Kaster, visant à raviver l'*editio Harvardiana*. À sa mort, en 2013, C.E. Murgia laissa un travail très avancé sur les chants IX-XII de l'*Énéide* exploitable pour la publication. Robert A. Kaster se chargea de le compléter et de l'éditer. L'édition d'Harvard de Servius est étroitement liée à la « Serviusfrage ». Les chercheurs ne s'accordent ni sur l'origine du texte de Servius, ni sur l'identité de son auteur. Le texte de Servius nous est parvenu sous deux

à valoriser les phénomènes de croissance, et à souligner les dynamiques économiques et commerciales, Manning nuance souvent le propos et l'aborde avec une retenue critique louable. Il ne suffit pas d'aligner dans un graphique des inventaires d'épaves, d'amphores ou de monnaies pour rendre compte de la réalité du pouvoir d'achat des gens. La globalisation des données crée des tendances qui ne rendent pas compte des aléas de la production. Quoi qu'il en soit, Manning perçoit les émergences de la prémodernité économique dès l'époque archaïque, en Grèce bien sûr, mais les indices de croissance sont aussi le fait des Empires achéménide, égyptien, autour de pôles urbains actifs dans des marchés interconnectés, et les marchands phéniciens ont tissé un réseau commercial méditerranéen bien avant Rome. La nouvelle dimension de l'économie romaine, le pic de productivité et d'interconnectivité de la *pax romana*, n'est pas le fait du hasard et de la seule puissance militaire et politique, elle s'inscrit dans la continuité des royaumes hellénistiques. Il n'y aurait pas eu Rome sans Athènes, Milet, Babylone ou Alexandrie. Les points forts de cet ouvrage impressionnant : un autre espace-temps, une ouverture et un regard sur les cultures méditerranéennes, un « cross cultural exchange » qui transcende nos habitudes « classicistes », une méthodologie ouverte sur l'environnemental, un référentiel bibliographique très à jour. Mais au prix d'une gymnastique intellectuelle qui oblige à sauter des comptes journaliers babyloniens aux inventaires de prix à Délos, de l'extension du crédit à Athènes au IV^e^ siècle aux routes assyriennes, des marchands phéniciens de cuivre espagnol aux agents du temple thébain d'Amon. Un exercice salutaire, sans aucun doute.

Georges RAEPSAET

Jérôme FRANCE, *Finances publiques, intérêts privés dans le monde romain. Choix d'écrits*. Bordeaux, Ausonius, 2017. 1 vol. 17 x 24 cm, 646 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 100). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-181-2.

Le recueil attendu des travaux de Jérôme France est le « fruit d'une longue immersion dans la fiscalité romaine ». Près de trente ans en effet se sont écoulés depuis une thèse remarquée sur le quarantième des Gaules initiée sous le patronage de Claude Nicolet. La production de Jérôme France n'a jamais faibli depuis, affinant sans cesse la problématique de la fiscalité et de ses corollaires – une question complexe impliquant le politique, l'économique, le commercial, le droit, l'institutionnel – dont il est devenu l'une des références les plus écoutées. Les textes regroupés ont été revus, parfois complétés et, ce qui n'est pas le moindre avantage, pourvus d'un index général. Un texte inédit : le mémoire d'habilitation consacré au personnel subalterne de l'administration fiscale et financière dans les provinces des Gaules et des Germanies. Car le propos de Jérôme France dépasse sans cesse l'évidente technicité du sujet pour toucher à la compréhension même des rouages du pouvoir impérial autant qu'aux incidences et contraintes multiples qui pèsent sur les gens. Toute la société, dans toutes ses composantes, est impactée par une fiscalité omniprésente, droit public et idéologie sont concernés ; droit privé, propriété du sol, cadastre ne le sont pas moins ; le paysan sur sa terre comme le *conductor* qui prend à ferme la gestion d'une forêt ou d'une mine. Sous la plume de Jérôme France la fiscalité devient un révélateur significatif des relations entre pouvoir, État et économie, ou,

autrement dit, entre les élites détentrices du pouvoir et les multiples dépendances et forces productives. Les quatre parties, *Portoria*, *Officia*, *Tributa*, *Privata*, abordent successivement ces questions d'un point de vue assez proche de la perspective néo-institutionnaliste. Après une introduction qui fixe les enjeux, nous cheminons pas à pas dans les arcanes de la fiscalité impériale. Sept articles dans la première partie concernent les stations du Quarantième des Gaules, la ferme et les revenus douaniers des communautés municipales ; le chapitre des *Officia*, un livre à soi seul, de près de 200 pages, est consacré au personnel subalterne de l'administration financière et fiscale, accompagné d'un catalogue d'après les sources épigraphiques ; sous le titre de *Tributa*, sont abordés la fiscalité provinciale d'après Cicéron, Verrès, les cités et les assemblées provinciales, le vocabulaire et la politique de la fiscalité ; dans les *Privata*, sont évoqués le « capitalisme » des élites trévires et une liste comptable sur plomb à Bordeaux. La matière est complexe, ramifiée à souhait, souvent redoutable à aborder pour le non-initié. Mais c'est aussi le mérite de Jérôme France de parvenir à rendre claire cette matière difficile mais néanmoins fondamentale pour comprendre le fonctionnement de l'Empire. Ce livre rendra les plus grands services à tous.

Georges RAEPSAET

J. H. RICHARDSON, F. SANTANGELO, *The Roman Historical Tradition. Regal and Republican Rome*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol., 372 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965785-8.

Le principe de la collection des "Oxford Readings in Classical Studies" est bien connu ; il s'agit de réunir sur un même sujet un certain nombre d'articles qui, tout en représentant des approches différentes, ont été, chacun à leur manière, marquants ou influents, de les présenter dans une traduction anglaise (s'ils ont été rédigés dans une autre langue), avec de mêmes normes de publication, dans une version révisée par leurs auteurs ou, à tout le moins, munie d'un *addendum* faisant mention de la bibliographie récente. L'ensemble est précédé d'une introduction par les éditeurs scientifiques et suivi d'une bibliographie générale ainsi que d'un index. – Le présent volume, et cela le distingue de la plupart de ceux qui sont déjà parus dans la collection et qui portent pour la plupart sur un auteur ou sur une œuvre, s'attache aux traditions historiographiques relatives aux temps de la Royauté et de la République romaines, en privilégiant des études – elles sont ici au nombre de 13, dont 5 sont fournies en traduction – qui considèrent un événement ou un personnage. En l'occurrence, si l'on excepte un texte plus ancien d'E. Pais (sur les 300 Fabii), le choix des éditeurs met en relief deux « moments » dans l'étude du thème : les années 1960-1970, avec quatre articles originellement publiés entre 1964 et 1975 (E. Gabba ; E. Rawson ; J.-C. Richard ; R. T. Ridley), et surtout, à juste titre sans doute, la période récente, avec huit articles publiés entre 1993 et 2004 (J. N. Bremmer ; A. Carandini ; T. J. Cornell ; M. H. Crawford ; H. I. Flower ; M. Humm ; T. P. Wiseman ; F. Zevi). Trois textes présentent des *addenda* substantiels de la part de leurs auteurs (H. Flower, M. Humm, J.-C. Richard), l'un fournit des notes et une bibliographie actualisées (J. Bremmer) ; les autres sont suivis d'un bref *addendum* rédigé par les deux éditeurs, *addendum* revu le cas échéant (F. Zevi) par l'auteur de l'article lui-

environs. La célèbre frise sculptée du linteau de Nages avec chevaux et « têtes coupées » doit évoquer la guerre dans ses pratiques habituelles plutôt que des symboliques héroïques. Les Castels constituent une place-forte imposante aux mains d'un pouvoir fort, guerrier, capable aussi d'investissements collectifs notamment en matière d'urbanisme et de structuration de l'espace. Une cité-*oppidum* organisée et riche, peut-être un des *oppida ignobilia* mentionnés par Pline. Petite remarque à propos du graffito en grec *PAIDE* qui fait penser plutôt à un esclave (*PAIS*) qu'à un enfant et à une école. La maquette est parfaite, les illustrations, innombrables et de qualité, mais pourquoi ne pas les avoir numérotées ? Georges RAEPSAET

Cécile JUNG & Valérie BEL (Ed.), *Un espace rural antique dans le territoire de la cité de Béziers.* Montpellier, Éditions de l'Association de la RAN, 2017. 1 vol. 23 x 28 cm, 571 p., 463 fig. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, Suppl. 45). Prix : 40 €. ISBN 979-10-92655-06-3.

L'opération « Aire de Repos de Valros » a été réalisée dans le cadre des travaux d'archéologie préventive liés au projet autoroutier A 75 entre Pézenas et Béziers, de 2005 à 2007. Près de 30 hectares ont été fouillés, mettant à découvert un grand domaine aristocratique de la cité de Béziers, à proximité de la Thongue et de l'Hérault, aussi de la voie domitienne. Dès le I^er^ siècle av. n.è., des éléments parcellaires apparaissent sur le site et quelques traces d'un établissement, précédant une restructuration parcellaire orthonormée et une première mise en valeur du terroir agricole datée de l'époque augustéenne. De multiples analyses croisées permettent d'établir une véritable stratigraphie paysagère et de comprendre les aménagements successifs du terroir, entre espaces forestiers, culture des céréales, vergers, mais surtout vignes jusqu'au III^e^ siècle où l'arboriculture s'étend. Le parcellaire cadastré de la cité de Nîmes reconnu naguère par Monique Clavel fait ici l'objet d'une vérification sur le terrain, ce qui suggère quelques modifications par rapport au réseau B. Sur le site du Rec de Ligno sont reconnus des bâtiments importants mais d'interprétation difficile. Au cœur du vignoble s'étend un ensemble architectural avec galerie, bases d'autels, puits, cour et ensemble boisé concentré, dont la vocation semble cultuelle et funéraire. Une petite activité de production viticole n'est pas à exclure, mais plutôt dans le contexte particulier des besoins propres au fonctionnement de l'édifice. Document rare, l'épitaphe d'une flaminique, Oppia, qui appartient à l'élite sociale de la colonie romaine de Béziers, confirme l'importance de la propriété. Un mausolée est évoqué à propos des sépultures proches. La structure édilitaire, le portique, les autels, le bois planté qui fait penser à un « bois sacré », ne pourraient-ils s'apparenter à un « grand sanctuaire » ? Autre originalité, la nécropole de La Vigne de Bioaux, avec 40 tombes concentrées sur un espace réduit, présence de chevaux et d'une entrave, entraîne les auteurs vers une interprétation sociologique, tombes d'esclaves, de dépendants, de journaliers ? Personnes adultes en tout cas qui n'appartiendraient pas au groupe familial. Le chapitre sur les sépultures est particulièrement détaillé du point de vue technique. On ne peut que souligner la rigueur de l'intervention et la précision du rapport. Toutes les ressources de l'archéologie de terrain la plus pointue sont ici mises en œuvre. Même si d'autres modèles interprétatifs peuvent être proposés, toutes les

pistes sont ouvertes et tous les documents mis à la disposition du chercheur. C'est appréciable. Georges RAEPSAET

Lourdes PRADOS TORREIRA, Carmen RUEDA GALÁN & Arturo RUIZ RODRÍGUEZ (Éds.), *Bronces ibéricos. Una historia por contar*. Libro homenaje al Prof. Gérard Nicolini. Madrid, Ediciones Universidad Autónoma de Madrid – Jaén, Editorial Universidad de Jaén, 2018. 1 vol. broché, 566 p., nombr. ill. Prix : 45 €. ISBN 978-84-8344-589-1 et 978-84-9159-087-3.

Par ce gros volume constituant les actes d'un colloque tenu les 3 et 4 mars 2016 à la Casa de Velázquez à Madrid, éditeurs et auteurs de près d'une vingtaine de communications rendent hommage aux travaux de pionnier de Gérard Nicolini dont la thèse sur *Les bronzes figurés des sanctuaires ibériques* (Paris, 1969) a marqué un véritable renouveau des études en ce domaine. C'est l'occasion, pour le récipiendaire, de rappeler les débuts de sa recherche à la fin des années 1950 / début des années 1960, sa méthode, ses fouilles. Le premier volet de ce colloque (« Historiografía y colleciones », p. 21-163) est tout entier consacré à brosser, par petites touches, l'histoire des premiers contacts des archéologues français avec la Péninsule, la constitution des collections ibériques du Louvre et leur installation dans le musée, mais aussi à évoquer les premiers érudits locaux et les collectionneurs (T. Román Pulido à Villacarrillo, G. de Osma y Scull et Adelaida Crooke y Guzmán à Madrid, J. P. Pérez Caballero à Valence). Un deuxième volet (« Orígenes, territorios y santuarios », p. 165-344) regroupe des communications relatives aux rapports entre ces statuettes ibériques et les bronzes phéniciens et orientalisants de la Péninsule au Premier Âge du Fer, à ceux qu'elles entretiennent avec la statuaire en pierre contemporaine, à la valeur de « marqueurs d'une identité » de ces ex-voto, aux rituels et aux structures sociales que permettent de reconstituer les différents types figurés, à leur gestuelle, aux sanctuaires où ils furent trouvés ainsi qu'à la répartition de ces lieux de culte dans le territoire et à leur orientation (on rappellera l'intérêt des observations astronomiques de C. Esteban, montrant que certaines parties de ces cavernes ou abris sous roche se trouvaient éclairées aux équinoxes, procurant de la sorte d'étonnantes hiérophanies solaires). Le troisième volet de cet hommage (« Nuevas aproximaciones », p. 345-566) rend compte de nouvelles approches, dont plusieurs ont été suggérées, voire initiées par les travaux de G. Nicolini : relation des différents types de coiffes féminines avec les différents âges de la vie, relation de certains types figurés avec le culte de divinités guérisseuses, signification des ex-voto d'hommes armés – et non de guerriers, par opposition à des paysans ou artisans qui ne seraient pas armés – dans une société où chacun doit pouvoir prendre les armes pour défendre la communauté, romanisation des sanctuaires – dont certains semblent bien avoir survécu aux Guerres Puniques (Muntanya Frontera de Sagonte) – ; sans oublier les aspects techniques (analyses métallographiques et étude des procédés de fabrication) et l'orfèvrerie (anneaux d'or), également chers à G. Nicolini. C'est tout le monde des bronzes ibériques qui est abordé dans ce beau volume bien illustré, un monde fascinant qui n'a que trop rarement encore retenu l'attention des chercheurs en dehors de la Péninsule, à de rares exceptions près. Jean Ch. BALTY

Sabine LEFEBVRE (Ed.), *Iconographie du quotidien dans l'art provincial romain : modèles régionaux.* Actes du XIV^e^ Congrès international d'Art provincial romain, Dijon, 1^er^-6 juin 2015. Dijon, RAE, 2017. 1 vol. 21 x 29 cm, 354 p., nombr. ill. (44^e^ Supplément à la REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST). Prix : 30 €. ISBN 2-915544-38-7.

L'Université de Bourgogne a accueilli, en juin 2015, le XIV^e^ Congrès international d'art provincial romain. En choisissant l'iconographie du quotidien dans ses faciès régionaux, les organisateurs ont voulu se démarquer des thèmes précédents et favoriser une réflexion sur la mise en scène imagée des *realia* dans les provinces occidentales, en particulier sur les monuments funéraires du Grand-Est. Le concept de « vie quotidienne » est un peu ambigu. Scènes de métier, d'artisanat, d'activités commerciales, de toilette et de mariage sont fréquentes. Mais le banquet relève-t-il du « quotidien » ? Jeanne-Marie Demarolle retrace l'évolution de la recherche dans ce champ particulier de l'histoire de l'art provincial et montre la complexité de la méthodologie actuelle. Du traditionnel cliché narratif du réel, on passe aujourd'hui à la sémantique du donner à voir et aux grilles multiples de lecture. Notre collègue messine souligne à juste titre que le monument funéraire, support privilégié de l'image, constitue un ensemble complexe, où l'archéologie, l'architectonique, l'épigraphie et les contextes de situation sont autant de clefs de compréhension de l'iconographie. Sous le titre de chapitre « Société et convivialité », il est question, au départ de deux stèles de Dalmatie, du rôle des vêtements et parures comme expression de l'identité sociale, des *realia* provinciaux en Dacie à partir de la scène du banquet funéraire, d'une approche originale et novatrice des instruments de musique et de la posture des musiciens en corrélation avec les inscriptions et les sources littéraires, de l'iconographie de l'*ars medica* des modèles italiques aux modèles provinciaux, de l'art et des supports de l'écriture dans les provinces nord-occidentales, ou de la lecture chez les Bituriges Cubes. « Ateliers, métiers et commerce » sont abordés au travers des scènes de compte chez les Trévires, des stèles-portraits du Morvan sculptées sur un granit local, des activités et outils du bois représentatifs sans doute de maîtres-artisans ou propriétaires d'entreprises, de la vie quotidienne des soldats et civils de *Novae* en Mésie inférieure, des sculpteurs et copistes de *Thuburbo Maius* analysés finement d'un point de vue technique, pour se clôturer sur une recherche pluridisciplinaire autorisant une approche périodisée des ateliers éduens. Dans le chapitre « Hommes et femmes », il est question de la vie quotidienne des soldats de la XI^e^ légion stationnée en Dalmatie, de l'évolution des uniformes et vêtements du militaire, des objets de la vie quotidienne en Dardanie, des objets liés aux métiers du textile qui pourraient être représentatifs des femmes dirigeant des ateliers à Palmyre, d'une comparaison entre *Carnuntum* et Trèves du point de vue de l'image de la femme et de l'homme, des quenouilles, fuseaux et *kalathoi* en Phrygie. Au chapitre des nouveautés, deux portraits inédits de *Caesar Augusta*, une réflexion archéologique sur les choix du défunt de deux bâtiments funéraires d'*Aeclanum* et d'*Abella* en Campanie ; un buste en marbre d'*Aquae Sextiae* ; un arc monumental impressionnant d'époque sévérienne près d'*Alesia*, avec des centaines de fragments sculptés ; la façade d'un sanctuaire récemment découvert à Pont-Sainte-Maxence (Oise), de 69 mètres de long comportant 19 arcades entièrement décorées de sculptures rehaussées

de peintures ; les animaux domestiques sur les reliefs sculptés et une stèle de rétiaire inédite à Autun. La moisson est riche et tout archéologue, historien et historien de l'art des provinces de l'Empire trouvera à y glaner. Georges RAEPSAET

Jeanne-Marie DEMAROLLE (Ed.), *L'Antiquité en Lorraine : actualité de la recherche*. Nancy, Association d'historiens de l'Est, 2017. 1 vol., 130 p. (ANNALES DE L'EST, Hors-Série). Prix : 23 €. ISSN 0365-2017.

Ce numéro spécial des *Annales de l'Est* est consacré à l'Antiquité romaine et grecque, avec un tropisme marqué pour les gallo-romains. Le volume rassemble onze contributions réparties en trois thématiques : l'archéologie des territoires, les décors et des bilans disciplinaires. Un avant-propos de M. Reddé et une introduction de J.-M. Demarolle précèdent la première section de l'ouvrage. Cette dernière propose d'analyser la question de l'occupation des sols à la lumière de deux présentations d'habitats agglomérés aux statuts atypiques (Senon et Grand) et de deux contributions synthétiques sur des microrégions situées au nord et à l'est de la cité des Médiomatriques. Dans un premier temps J.-P. Petit dresse un état des connaissances du terroir situé à l'est de la Sarre à partir des deux agglomérations de Bliesbruck et de Scharzenacker. L'auteur propose un bilan documentaire utile, puis il s'appuie sur les travaux de recherche d'A. Stinsky et de R. Goering pour traiter du milieu rural. Une occupation dense marquée par un maillage très serré ressort de l'analyse autour de deux grands sites tournés commercialement vers le monde tréviro-rhénan. À l'évidence, cette contribution enrichit la synthèse régionale initiée dans le cadre du projet *Rurland*. Le deuxième article présente succinctement l'avancée des recherches de S. Ritz, doctorant à l'Université de Lorraine, sur l'agglomération de Senon : après un bref état de la recherche, S. Ritz présente à grands traits l'urbanisme antique en s'appuyant sur les données issues de prospections géophysiques et deux fouilles préventives. Le propos est servi par un travail remarquable de DAO qui permet de discuter de la forme de l'habitat par quartier et de relever des spécificités au sein des habitations de l'agglomération et du sanctuaire périurbain. Vus les moyens financiers importants engagés par l'État pour la prospection géophysiques de près de 164 ha, il est très encourageant de constater qu'un chercheur travaille sur ce sujet avec sérieux. Un changement d'échelle intervient avec la présentation d'A. Nüsslein : dans la continuité de sa thèse de doctorat soutenue en 2016 et des travaux du programme *Rurland*, il présente deux terroirs en montrant les différences qui existent en Lorraine. Parmi les facteurs déterminants, il pointe l'héritage protohistorique qui installe durablement des « noyaux durs » autour desquels va se densifier l'occupation jusqu'à la fin du Haut Empire. La dernière contribution de cette partie, co-signée par T. Dechezleprêtre, A. Guillem et A. Resch, porte sur l'historiographie des recherches à Grand. Elle retrace l'historique des travaux depuis les plans esquissés par les érudits du XVIII^e^ s. (Comte de Caylus, Morlat) jusqu'aux travaux universitaires de Ch. Bertaux et de J.-L. Remy. Les auteurs mettent l'accent sur la structuration de la donnée ancienne dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche dirigé par T. Dechezleprêtre entre 2012 et 2014 qui a abouti à la création d'un SIG. Par ailleurs, l'approche topographique du site peut mettre à profit depuis 2010 des relevés LidAR

Joseph Gilbert MANNING, *The Open Sea. The Economic Life of the Ancient Mediterranean World from the Iron Age to the Rise of Rome.* Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XXVII-414 p., 3 cartes, 48 fig., 6 tableaux. Prix : 35 $ / 27 £. ISBN 978-0-691-15174-8.

Professeur à Yale, J. G. Manning apparaît comme une figure de proue dans la recherche en histoire économique et sociale des civilisations antiques. Ses travaux théoriques sur l'économie ancienne et ses recherches sur le monde ptolémaïque lui confèrent une incontestable autorité en la matière. Manning élargit ici le propos dans l'espace et le temps et entend embrasser le monde méditerranéen durant tout le premier millénaire av. n.è. pour démontrer que les évolutions socio-économiques majeures, les nouvelles dynamiques qui apparaissent, les fluctuations financières comme les développements institutionnels, ne peuvent pas se mesurer dans des cadres politiques fermés, dans des périodisations fixées et figées, ou dans des antagonismes supposés entre monde classique et monde oriental. Dans le grand jeu interconnecté des cultures du premier millénaire avant notre ère, l'Empire achéménide, la puissance phénicienne, la royauté ptolémaïque et les cités grecques sont liés entre eux, comme ils le sont à la géographie et au milieu, à l'environnement ou aux variations climatiques. On ne peut que souscrire à la philosophie du projet dont l'ambition se veut autant programmatique que bilantaire. Car la littérature récente sur le sujet est déjà considérable et les données environnementales en constante progression. Productions alimentaires, ressources minières, données climatiques constantes et hors-normes, pollutions multiples, variabilité démographique doivent s'ajouter aux approches classiques, et être mesurées à la fois dans leur particularisme géographique, culturel et institutionnel et dans leur connectivité méditerranéenne. Une méthodologie interdisciplinaire est ainsi constamment mise en œuvre, dans un concept espace-temps élargi, avec une ouverture aux thématiques les plus récentes qui rendent l'ouvrage passionnant par ses audaces et sa franchise, où les émissions volcaniques, les perturbations des crues du Nil, les mines d'argent, les épidémies ou les épizooties se confrontent sans complexe aux approches classiques. On notera en passant que l'histoire globale, climat compris, n'est pas un concept vraiment nouveau ; il était défendu par la « Nouvelle Histoire » autour de Braudel et de Leroy-Ladurie dès les années soixante en France. – Après une trop longue introduction historiographique sur les faiblesses du primitivisme et les vertus du modernisme et des NIE, Manning introduit les thèmes et nouvelles directions de l'étude des économies prémodernes. Il présente d'abord un inventaire raisonné des sources, puis il tente de comprendre les incidences des relations espace-temps dans l'économie. Vient ensuite l'analyse des structures institutionnelles liées à l'économie, la dialectique dynamique entre économie et institutions et les facteurs de leurs évolutions. Agriculture et travail, au chapitre suivant, qui forment la base des économies prémodernes, font l'objet d'une étude comparative et présentent une grande variété de solutions dans l'organisation de la production. Thèmes centraux dans l'analyse, le climat et l'environnement constituent assurément la clef de voûte du volume. C'est clairement aussi l'aspect le plus novateur dans la mesure où l'auteur considère que les développements économiques du millénaire avant notre ère sont corrélés dans l'espace méditerranéen et dépendent des fluctuations environnementales. Si les travaux récents – surtout anglo-saxons – ont tendance

à valoriser les phénomènes de croissance, et à souligner les dynamiques économiques et commerciales, Manning nuance souvent le propos et l'aborde avec une retenue critique louable. Il ne suffit pas d'aligner dans un graphique des inventaires d'épaves, d'amphores ou de monnaies pour rendre compte de la réalité du pouvoir d'achat des gens. La globalisation des données crée des tendances qui ne rendent pas compte des aléas de la production. Quoi qu'il en soit, Manning perçoit les émergences de la prémodernité économique dès l'époque archaïque, en Grèce bien sûr, mais les indices de croissance sont aussi le fait des Empires achéménide, égyptien, autour de pôles urbains actifs dans des marchés interconnectés, et les marchands phéniciens ont tissé un réseau commercial méditerranéen bien avant Rome. La nouvelle dimension de l'économie romaine, le pic de productivité et d'interconnectivité de la *pax romana*, n'est pas le fait du hasard et de la seule puissance militaire et politique, elle s'inscrit dans la continuité des royaumes hellénistiques. Il n'y aurait pas eu Rome sans Athènes, Milet, Babylone ou Alexandrie. Les points forts de cet ouvrage impressionnant : un autre espace-temps, une ouverture et un regard sur les cultures méditerranéennes, un « cross cultural exchange » qui transcende nos habitudes « classicistes », une méthodologie ouverte sur l'environnemental, un référentiel bibliographique très à jour. Mais au prix d'une gymnastique intellectuelle qui oblige à sauter des comptes journaliers babyloniens aux inventaires de prix à Délos, de l'extension du crédit à Athènes au IV^e^ siècle aux routes assyriennes, des marchands phéniciens de cuivre espagnol aux agents du temple thébain d'Amon. Un exercice salutaire, sans aucun doute.

Georges RAEPSAET

Jérôme FRANCE, *Finances publiques, intérêts privés dans le monde romain. Choix d'écrits*. Bordeaux, Ausonius, 2017. 1 vol. 17 x 24 cm, 646 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 100). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35613-181-2.

Le recueil attendu des travaux de Jérôme France est le « fruit d'une longue immersion dans la fiscalité romaine ». Près de trente ans en effet se sont écoulés depuis une thèse remarquée sur le quarantième des Gaules initiée sous le patronage de Claude Nicolet. La production de Jérôme France n'a jamais faibli depuis, affinant sans cesse la problématique de la fiscalité et de ses corollaires – une question complexe impliquant le politique, l'économique, le commercial, le droit, l'institutionnel – dont il est devenu l'une des références les plus écoutées. Les textes regroupés ont été revus, parfois complétés et, ce qui n'est pas le moindre avantage, pourvus d'un index général. Un texte inédit : le mémoire d'habilitation consacré au personnel subalterne de l'administration fiscale et financière dans les provinces des Gaules et des Germanies. Car le propos de Jérôme France dépasse sans cesse l'évidente technicité du sujet pour toucher à la compréhension même des rouages du pouvoir impérial autant qu'aux incidences et contraintes multiples qui pèsent sur les gens. Toute la société, dans toutes ses composantes, est impactée par une fiscalité omniprésente, droit public et idéologie sont concernés ; droit privé, propriété du sol, cadastre ne le sont pas moins ; le paysan sur sa terre comme le *conductor* qui prend à ferme la gestion d'une forêt ou d'une mine. Sous la plume de Jérôme France la fiscalité devient un révélateur significatif des relations entre pouvoir, État et économie, ou,

raisons architecturales et décoratives qu'il avance sont très intéressantes. Globalement, à la lecture des deux recherches, en fonction en particulier de la conception même de l'arc dans l'urbanisme de la colonie, l'ensemble des arguments va dans le sens d'une date julio-claudienne. Reste à combiner cela avec les traces de la dédicace. Reste aussi à revoir de manière approfondie les questions hydrologiques. L'arc d'Orange n'a pas encore révélé tous ses secrets et demandera encore des études et des réflexions. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel PY, *Anagia. Les* oppida *de la Vaunage et la cité gauloise des Castels à Nages (Gard).* Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015. 1 vol. 24,5 x 29 cm, 357 p., nombr. ill. (MONDES ANCIENS). Prix : 29 €. ISBN 978-2-36781-171-0.

C'est un volume impressionnant que nous donne ici Michel Py, un des piliers de la recherche protohistorique méridionale depuis près d'un demi-siècle. Il est consacré à un ensemble d'habitats et d'*oppida* de la région de Nîmes, plus particulièrement le terroir de la Vaunage, au cœur duquel se situe l'*oppidum* célèbre des Castels à Nages-et-Solorgues (Gard). Si Nages est l'une des villes gauloises les plus connues de la protohistoire européenne pour son urbanisme élaboré, l'état de conservation remarquable de son enceinte, sa richesse culturelle, elle n'est pas isolée dans une contrée déserte, mais au cœur d'un territoire intéressant tout au long de la protohistoire. Car la petite plaine de la Vaunage est quasiment fermée par une chaîne de collines et de plateau avec, sur autant de reliefs, six *oppida* protohistoriques : outre Nages, ceux du Roc de Gachonne et de la Font du Coucou à Calvisson, de la Liquière à Sinsans, de Mauressip à Saint-Côme-et-Maruejols et de Roque de Viou à Saint-Dionisy. Fouilles et sondages y furent menés concurremment à ceux de Nages et c'est le grand mérite de l'ouvrage de proposer une analyse de l'ensemble des vestiges reconnus dans la durée de la Protohistoire, du IX^e^ au I^er^ s. av. n.è., pour mieux comprendre l'aboutissement de cette évolution qui se cristallise aux Castels. Ces sites sont loin d'être anodins, démontrent une intense occupation du sol durant les Âges des Métaux et attestent une activité édilitaire, agricole et artisanale importante dont témoignent par exemple la céramique décorée de Roque de Viou ou la tour sommitale massive au parement de style hellénistique à Maressip. Les Castels à Nages font l'objet d'une étude très approfondie. Michel Py passe en revue toute la documentation archéologique pour comprendre à la fois les modes de vie de la population, la dynamique interne de la production, mais aussi les relations discontinues et évolutives avec le monde méditerranéen dans cette deuxième partie de l'Âge du Fer. L'économie de production est traditionnelle, agriculture céréalière, élevage d'ovi-caprins et de suidés, pêche, chasse, prolongée par un artisanat varié, céramique, verre, métal, os, textile. Les importations méditerranéennes sont bien présentes, mais avec des fluctuations dans les rythmes d'arrivée des amphores vinaires ou des céramiques fines, campaniennes notamment. Le monnayage massaliote domine pour les périodes hautes, avant l'arrivée des numéraires nîmois et volques arécomiques qui correspond aussi à l'intensification de l'occupation de la Vaunage. Des objets particuliers comme les chenets à tête de chevaux dénotent peut-être des pratiques rituelles autour du foyer domestique. Le dépôt rituel des armes pliées est attesté dans de riches tombes des

environs. La célèbre frise sculptée du linteau de Nages avec chevaux et « têtes coupées » doit évoquer la guerre dans ses pratiques habituelles plutôt que des symboliques héroïques. Les Castels constituent une place-forte imposante aux mains d'un pouvoir fort, guerrier, capable aussi d'investissements collectifs notamment en matière d'urbanisme et de structuration de l'espace. Une cité-*oppidum* organisée et riche, peut-être un des *oppida ignobilia* mentionnés par Pline. Petite remarque à propos du graffito en grec *PAIDE* qui fait penser plutôt à un esclave (*PAIS*) qu'à un enfant et à une école. La maquette est parfaite, les illustrations, innombrables et de qualité, mais pourquoi ne pas les avoir numérotées ? Georges RAEPSAET

Cécile JUNG & Valérie BEL (Ed.), *Un espace rural antique dans le territoire de la cité de Béziers.* Montpellier, Éditions de l'Association de la RAN, 2017. 1 vol. 23 x 28 cm, 571 p., 463 fig. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, Suppl. 45). Prix : 40 €. ISBN 979-10-92655-06-3.

L'opération « Aire de Repos de Valros » a été réalisée dans le cadre des travaux d'archéologie préventive liés au projet autoroutier A 75 entre Pézenas et Béziers, de 2005 à 2007. Près de 30 hectares ont été fouillés, mettant à découvert un grand domaine aristocratique de la cité de Béziers, à proximité de la Thongue et de l'Hérault, aussi de la voie domitienne. Dès le I^er^ siècle av. n.è., des éléments parcellaires apparaissent sur le site et quelques traces d'un établissement, précédant une restructuration parcellaire orthonormée et une première mise en valeur du terroir agricole datée de l'époque augustéenne. De multiples analyses croisées permettent d'établir une véritable stratigraphie paysagère et de comprendre les aménagements successifs du terroir, entre espaces forestiers, culture des céréales, vergers, mais surtout vignes jusqu'au III^e^ siècle où l'arboriculture s'étend. Le parcellaire cadastré de la cité de Nîmes reconnu naguère par Monique Clavel fait ici l'objet d'une vérification sur le terrain, ce qui suggère quelques modifications par rapport au réseau B. Sur le site du Rec de Ligno sont reconnus des bâtiments importants mais d'interprétation difficile. Au cœur du vignoble s'étend un ensemble architectural avec galerie, bases d'autels, puits, cour et ensemble boisé concentré, dont la vocation semble cultuelle et funéraire. Une petite activité de production viticole n'est pas à exclure, mais plutôt dans le contexte particulier des besoins propres au fonctionnement de l'édifice. Document rare, l'épitaphe d'une flaminique, Oppia, qui appartient à l'élite sociale de la colonie romaine de Béziers, confirme l'importance de la propriété. Un mausolée est évoqué à propos des sépultures proches. La structure édilitaire, le portique, les autels, le bois planté qui fait penser à un « bois sacré », ne pourraient-ils s'apparenter à un « grand sanctuaire » ? Autre originalité, la nécropole de La Vigne de Bioaux, avec 40 tombes concentrées sur un espace réduit, présence de chevaux et d'une entrave, entraîne les auteurs vers une interprétation sociologique, tombes d'esclaves, de dépendants, de journaliers ? Personnes adultes en tout cas qui n'appartiendraient pas au groupe familial. Le chapitre sur les sépultures est particulièrement détaillé du point de vue technique. On ne peut que souligner la rigueur de l'intervention et la précision du rapport. Toutes les ressources de l'archéologie de terrain la plus pointue sont ici mises en œuvre. Même si d'autres modèles interprétatifs peuvent être proposés, toutes les

été un facteur prépondérant de diffusion. J. Trapp revient de son côté sur l'historiographie de la recherche archéologique à Metz / *Diuodurum*. Malgré son titre, l'auteur remonte bien plus haut, depuis les écrits de Sigebert de Gembloux au XI^e^ s. jusqu'à nos jours. L'extension de la limite chronologique basse (2017) des travaux heuristiques n'apporte pas de nouveaux éléments par rapport à la thèse de doctorat publiée récemment. – En définitive, ce volume donne donc la mesure de l'activité universitaire en Lorraine, même si les colonnes ont été ouvertes aux conservateurs de sites majeurs et à des chercheurs issus de la filière préventive. Malgré un indéniable dynamisme, aucune thématique ou problématique centrale n'a pu servir de fil conducteur à ce numéro spécial. L'ouvrage constitue une compilation de travaux disparates qui comprend quelques contributions inédites et d'autres rebattues. Une logique géographique aurait sans doute été préférable plutôt qu'un rangement dans des thèmes parfois mal appropriés, à l'exception de la première section qui est assez homogène. En filigrane, on perçoit que plusieurs travaux universitaires en préparation sont prometteurs et que les recherches à Grand conservent une réelle vigueur.

Gaël BRKOJEWITSCH

Mathilde AVISSEAU-BROUSTET et Cécile COLONNA (Ed.), *Le luxe dans l'Antiquité. Trésors de la Bibliothèque nationale de France.* Musée départemental Arles antique, 1^er^ juillet 2017 – 21 janvier 2018. Arles, Musée – Gand, Snoeck, 2017. 1 vol. 23 x 28 cm, 352 p., nombr. ill., 2 cartes. Prix : 30 €. ISBN 978-94-6161-387-5.

Kenneth LAPATIN (Ed.), *Heiliger Luxus. Der römische Silberschatz von Berthouville.* Mayence, von Zabern, 2017. 1 vol. 24 x 32 cm, X-182 p., 119 ill., 2 cartes. Prix : 89,95 €. ISBN 978-3-8053-5093-8.

Découvert en 1830 dans le village de Berthouville, *Canetonum* dans la *civitas* normande des Lexoviens, dans une cache de temple au dieu Mercure, le trésor d'argenterie représente un ensemble de pièces d'un très grand luxe, d'une qualité plastique exceptionnelle et d'un intérêt historique rare grâce aux nombreuses dédicaces que les objets présentent. L'ensemble comprend aujourd'hui 69 pièces, sur la centaine mise au jour, plats, vases, canthares, gobelets, phiales, statues, datant du milieu du I^er^ au III^e^ siècle, certaines œuvres de fabrication italienne, d'autres issues d'ateliers gaulois ; mais ces points sont difficiles à établir et réclament la plus grande prudence. L'intérêt spécifique de cet ensemble de pièces rares et précieuses réside dans son contexte de découverte et sa cohérence. Non seulement il est conservé dans une large mesure, mais il a constitué le « trésor », réuni au fil du temps et placé dans une cachette maçonnée, d'un sanctuaire reconnu dans le territoire d'une cité, aux frontières des Lexoviens, Véliocasses et Aulerques Eburovices, un de ces « grands sanctuaires » qui accueillaient le culte public de l'ensemble de la cité. Ce n'étaient certes pas les seuls habitants des environs qui fréquentaient les temples et pouvaient offrir de tels présents, mais l'élite de la *civitas* qui venait de Lisieux (*Noviomagus*) et se retrouvait pour les grandes cérémonies publiques des Lexoviens. Parmi ceux-ci on citera Q. Domitius Tutus qui a fait plusieurs offrandes magnifiques et qui devait assurément représenter un membre illustre et puissant de l'aristocratie locale. Il n'est

pas exclu en outre que des visiteurs de passage à ce carrefour routier aient été sensibles au culte de Mercure, protecteur des voyageurs et des marchands, et aient apporté eux aussi des offrandes. Le trésor, conservé au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France, a déjà fait l'objet de plusieurs publications. On citera celle d'Ernest Babelon en 1916 qui fait office de référence pour sa numérotation des pièces. En ce qui concerne les dévots, l'étude d'Elizabeth Deniaux en 2006 constitue l'étude de base (dans *Sanctuaires, pratiques cultuelles et territoires civiques dans l'Occident romain*). Récemment les chercheurs américains de la Villa Getty se sont intéressés aux objets et en ont pratiqué à la fois la restauration, l'étude et l'exposition dans plusieurs musées entre 2014 et 2016. Un ouvrage en est issu sous la direction de Kenneth Lapatin, en anglais, sous le titre *The Berthouville Silver Treasure and Roman Luxury*, Getty Publications, 2014. La traduction allemande par les soins de Carsten Drecoll vient de paraître à Mayence. Dans l'intervalle une exposition d'envergure était organisée au Musée de l'Arles antique, à l'occasion de laquelle a été édité un catalogue en français. Plusieurs articles se retrouvent dans les deux volumes en traduction respective. Citons tout d'abord de l'éditeur américain K. Lapatin, un exposé général sur le luxe chez les Romains, de la maison à la tombe et au sanctuaire, qui propose un inventaire illustré des objets de grand luxe qui peuvent se rencontrer dans la décoration, la table, le mobilier funéraire et religieux, or, argent, pierres précieuses, camées etc. Ensuite les éditrices du catalogue d'Arles racontent la découverte de Berthouville avec de nombreux détails ainsi que les fouilles qui s'ensuivirent dans le sanctuaire et les autres découvertes dans les environs dont une dédicace à Mercure et au *numen* impérial dans l'église d'un village voisin, qui pourrait être le soubassement d'une statue de culte (*CIL* XIII, 3177). Une présentation globale du trésor d'argenterie complète le chapitre. Troisième article « double », celui d'Is. Fauduet qui brosse un tableau synthétique des sanctuaires de Gaule romaine afin de replacer la découverte et le lieu de culte dans leur contexte archéologique. Elle propose des exemples de temples comparables en élargissant le parcours jusqu'au temple dit de Janus à Autun ainsi que des groupes sculptés d'une grande richesse qui pouvaient orner les édifices, comme celui de Guiry-en-Vexin. L'aspect technique de la restauration n'est pas négligé : E. Sanchez et S. Lansing Maish décrivent le travail de restauration réalisé sur le trésor dans le cadre de la Villa Getty. L'exposé est technique et fait apparaître un certain nombre d'éléments de détail ou de restaurations anciennes sur les pièces ; les radiographies aident à comprendre la fabrication et les opérations de nettoyage ont permis de rendre tout leur éclat aux objets ternis. Toujours en double, les éditrices d'Arles décrivent également le Cabinet des Médailles de Paris, son histoire et la richesse de ses collections archéologiques, en divers domaines, comme le Grand Camée de France ou la coupe grecque dite d'Arcésilas datant des années 560 av. n.è. Le volume d'Arles comprend aussi un chapitre très intéressant consacré aux apports des graffiti et dédicaces sur les dévots, donateurs et commanditaires, la plupart des pièces de vaisselle du trésor étant précisément dédicacées par des personnes ayant donné leur identité. Ce chapitre historique et philologique n'a pas son pendant dans la version allemande. M. Dondin-Payre non seulement y décrit les principales caractéristiques des donateurs, dont certains ont offert plusieurs pièces, mais évoque aussi les techniques de gravure, les motivations, et revient avec esprit critique sur certaines affirmations anciennes notamment sur la

chronologie. Enfin le catalogue comprend une partie majeure consacrée à la description systématique des objets présentés dans l'exposition qui ne portait pas uniquement sur Berthouville, mais sur l'ensemble des richesses du Cabinet des Médailles, offrant ainsi une vue très large sur tout ce qui avait trait au luxe dans l'Antiquité romaine : Camée de Chartres, Trésor de Rennes, Trésor de Naix, lingots d'or, monnaies d'or, bijoux somptueux, intailles exceptionnelles, verres, bronzes, mosaïques, meubles, et bien sûr vaisselle d'argent, le tout suivi d'une rubrique spéciale où sont minutieusement analysées chacune des pièces du trésor de Berthouville. La documentation photographique est d'une qualité aussi exceptionnelle que les objets présentés et les notices font preuve d'une grande érudition. Dans le volume anglo-allemand, sans catalogue spécifique, on trouve en supplément un chapitre consacré aux quatre *missoria* du Bas-Empire qui ont été joints au trésor dans ses pérégrinations, et qui provenaient de découvertes isolées des XVII^e^ au XIX^e^ siècles : le plat d'Achille, provenant du Rhône près d'Avignon, le « bouclier d'Hannibal » de Virieu, le plat d'Héraclès de Massa-Carrara en Toscane et le plat de Geilamir, roi des Vandales. Ces quatre grands plats d'argent en partie dorés figuraient dans l'exposition d'Arles et trouvaient leur étude dans le catalogue des œuvres exposées. Au total donc, l'ouvrage anglo-allemand exploite de manière détaillée les richesses de Berthouville sur les plans artistique et archéologique, tandis que le catalogue arlésien développe, autour de Berthouville, auquel il consacre en outre un chapitre historique et social original, et des notices descriptives complètes, un aperçu global du foisonnement luxueux antique au travers des exceptionnelles collections de la Bibliothèque de France. Ainsi, les deux ouvrages illustrent à leur manière les richesses d'une production de luxe dans le monde romain, luxe privé mais aussi luxe religieux, et donnent à voir par une fenêtre rare les splendeurs que pouvaient contenir les temples et les « grands sanctuaires » gallo-romains. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Annemarie KAUFMANN-HEINIMANN & Max MARTIN (Ed.), *Die Apostelkanne und das Tafelsilber im Hortfund von 1628. Trierer Silberschätze des 5. Jahrhunderts*. Trèves, Musée rhénan de Trèves, 2017. 1 vol. relié, 333 p., nbr. ill. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 35). Prix : 98 €. ISBN 978-3-944371-06-1.

Les découvertes anciennes ou récentes effectuées dans le centre urbain de Trèves montrent, si besoin en était encore, le caractère réellement hors-norme de la culture matérielle de cette capitale impériale au cours de l'Antiquité tardive. Bien plus, c'est un seul et même quartier qui a livré, au cours du temps, les trouvailles les plus prestigieuses : en 1628, un dépôt, malheureusement passé à la refonte, de 49 objets d'argenterie pesant 250 livres, soit environ 115 kg (!) ; en 1993, un trésor de 2650 *aurei* (voir *AC* 85 [2016], p. 589-590) et, en 1992, la remarquable cruche historiée, haute de 48 cm, qui fait l'objet de la présente publication. Le volume, un véritable monument de typographie et d'édition, comprend deux parties : la première est consacrée à la découverte de 1992, la seconde à celle du XVII^e^ s., mais c'est seulement à la fin de l'ouvrage qu'est évoquée l'hypothèse d'un seul et même ensemble, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons. Les découvertes récentes – cruche d'argent et monnaies d'or – interviennent au cours d'une longue période de fouilles, qui s'est étalée

Marion BELLISSIME et Frédéric HURLET, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livre 53*. Texte établi par M. B., traduit et commenté par M. B. et Fr. H. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. 12,5 x 19 cm, LXXXVIII-106 p. en partie doubles, 3 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-00621-5.

Dans le livre 52, Dion Cassius fait en quelque sorte une pause entre les événements d'Égypte (livre 51) et l'évolution politique à Rome (livre 53), pause consacrée pour l'essentiel à deux discours, celui d'Agrippa en faveur d'un retour à la République et celui de Mécène défendant un régime monarchique. Son édition est très attendue pour servir d'introduction à ce livre 53 qui présente les faits des années 27 à 23 comme la clef institutionnelle du Principat, cette « monarchie républicaine » comme on l'a appelée. Dion Cassius a le mérite d'écrire 200 ans après les faits, riche d'un recul qui éclaire les étapes de la prise du pouvoir d'Auguste et le fonctionnement du régime impérial qui en découle. Il a aussi pour lui d'être un sénateur qui peut mesurer la réalité de ce qui reste de pouvoir au Sénat après la confiscation progressive et la concentration entre les mains d'un seul de toutes les *potestates* et de tous les contenus de l'*imperium* qui avaient structuré la République. Mais c'est aussi l'œuvre de quelqu'un de pétri de culture orientale pour qui la notion et le fonctionnement d'une monarchie ne suscitaient pas les mêmes sentiments de rejet que pour les Romains de Rome. Ce livre constitue une source essentielle pour l'histoire institutionnelle de l'Empire. Mais ce livre est aussi une œuvre littéraire et Dion Cassius l'ouvre par un discours fictif d'Auguste qui vient au Sénat le 13 janvier 27 « remettre » tous ses pouvoirs et déposer son triumvirat. Discours dont l'historien indique immédiatement le caractère trompeur (53, 11, 5). On peut s'interroger sur ses sources mais l'esprit même de cette *restitutio* apparaît dans plusieurs documents comme les *Res Gestae*. Viennent ensuite les différentes formules mises en place pour compenser ce retrait apparent et qui, au fil des années jusqu'en 23, établiront une monarchie qui garde les apparences de l'organisation républicaine : partage des provinces entre le Sénat et César, qui garde ainsi le contrôle des armées et le « *summum imperium auspiciumque* », et titre officiel d'*Imperator* (qu'Octave utilisait depuis 40 dans ses inscriptions), *cognomen* officiel d'*Augustus*, puis consolidation en diverses mesures. L'historien consacre plusieurs chapitres (53, 17-18) à l'analyse de ces décisions et à leur impact, avec un sens politique très aiguisé, et conclut d'ailleurs positivement « on changea de régime, pour le bien et le salut de tous car le régime républicain était totalement incapable de préserver les Romains » (53, 19, 1). Suivront en 23 l'abandon du consulat et l'obtention de la *tribunicia potestas* ainsi que de l'*imperium* dit *maius*. Pour Dion Cassius, qui commet d'ailleurs une étonnante erreur en parlant de « tribunat à vie » (53, 32, 5), la puissance tribunicienne ne représente pas une étape aussi importante que celle de 27, ce qui ne convainc pas les historiens d'aujourd'hui. Pour l'interprétation de ces événements on ne peut que souligner l'intérêt du commentaire des éditeurs, à la fois dans la notice et dans les notes, qui analysent avec une grande compétence les épisodes juridiques et les conséquences historiques et politiques des différentes mesures prises dans ces années, en s'appuyant sur une bibliographie très riche. Toutefois on ne peut réduire le livre 53 à ces éléments, certes capitaux. Dion Cassius décrit aussi d'autres événements comme le recensement des Gaules, la révolte des Salasses dans les Alpes, la guerre contre les

Cantabres et les Astures, par exemple. D'autre part la rédaction même, le style, la manière de présenter les faits et d'organiser les discours comme celui prêté à Octave en 27, relèvent de l'histoire littéraire et la notice introductive ne manque pas de les étudier et de les commenter. La tradition du texte du livre 53 est abondante, directe et indirecte. Le livre fait partie de ceux (36 à 60) qui bénéficient de 12 manuscrits, certains de bonne qualité comme le *Marcianus gr.* 395, daté du milieu du IX^e^ s. L'éditrice s'appuie sur le *stemma* établi par Boissevain complété notamment par les recherches de M. Coudry, G. Lachenaud et V. Fromentin. La tradition indirecte se compose pour l'essentiel des *Extraits Constantiniens* du X^e^ s., de Xiphilin (XI^e^ s.) et de Zonaras (XII^e^ s.) et a permis d'utiles compléments ou éclairages. L'établissement du texte s'appuie de préférence sur le manuscrit le plus ancien et l'apparat critique est positif. Cette édition du livre 53 de Dion Cassius constitue donc, en plus d'un texte de référence éclairé d'une traduction rigoureuse, un solide ouvrage d'histoire pour l'étude et l'explicitation de la difficile question des pouvoirs d'Auguste et des sources du régime du Principat. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Simone FOLLET, *Philostrate. Sur les héros*. Texte établi et traduit par S. F. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, CCIV-348 p. en partie doubles, ill. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 531). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00617-8.

Voici deux décennies que l'*Heroikos* de Philostrate connaît un regain d'intérêt. Il devenait peu à peu souhaitable qu'en paraisse une nouvelle édition après celle de Ludo de Lannoy, publiée en 1977. Il était surtout temps d'en avoir une traduction française complète, car la seule jusqu'alors remontait à Blaise de Vigenère, éditée à titre posthume en 1611 puis en 1614. Simone Follet a le grand mérite d'avoir comblé cette double lacune. C'est là une boucle qui se referme : ce travail est l'issue d'une thèse de doctorat inédite, commencée en 1958 sous la direction de Pierre Chantraine et soutenue dix ans plus tard. Cet ouvrage constitue une excellente entrée en matière pour les non-spécialistes de Philostrate et apporte aux philologues de précieux éclairages sur les problèmes que pose la transmission du texte. L'introduction générale se compose de deux notices, respectivement consacrées au contexte de l'*Heroikos* et à sa tradition manuscrite. Elles sont suivies d'annexes très utiles où l'on trouvera la liste exhaustive des manuscrits, puis une bibliographie, certes incomplète, des éditions, des traductions et des commentaires critiques. La lecture du texte et de sa traduction sont facilitées par un appareil volumineux de notes qui en explicitent les références historiques, épigraphiques et littéraires, et sont redoublées d'un *index nominum* et de quelques illustrations. Ces mêmes notes sont également l'occasion de connaître les choix d'édition qui ont présidé à l'établissement des différents passages. S. Follet a eu l'occasion de consulter les manuscrits de l'*Heroikos* dans leur quasi-totalité. Face aux difficultés que pose le *stemma* bifide, elle prend en considération les données épigraphiques et l'état actuel des connaissances sur l'atticisme pour remonter, autant que faire se peut, au style de l'archétype. Elle ne corrige et ne normalise le texte que lorsque aucune autre option ne lui paraît possible, bien que certaines conjectures restent sujettes à discussion. Ainsi, en 2, 19, 8, la leçon des manuscrits *ἐν Ἡφαίστῳ*

ne portant aucun titre impérial, il s'agit, selon toute vraisemblance, d'un citoyen ou d'un affranchi impérial (d'autres autorisations d'installer des chapelles dans une propriété impériale sont attestées [*CIL* XIV, 4570] – elles ne mentionnent cependant pas l'empereur mais des intendants de ces propriétés). Le passage de l'*Histoire Auguste* relatif à Commode qui aurait participé au culte de Mithra, en y commettant un homicide, doit être manié avec précaution et resitué dans son contexte : il ne peut, à lui seul, constituer une preuve de l'implication de l'empereur dans ce culte (quand bien même tel serait le cas, il s'agirait d'un exemple isolé). Les dédicaces à Mithra pour le salut de l'empereur ne prouvent en rien que les empereurs aient été intéressés par ce culte : elles témoignent simplement du fait que, comme une série d'autres divinités, Mithra pouvait être invoqué pour le salut de l'empereur ou de la maison impériale (aucun savant n'invoquerait les dédicaces faites à Silvanus pour le salut de l'empereur afin de prouver l'intérêt de ce dernier pour cette divinité). Quant aux quelques constructions de *mithraea*, qui sont le fait de fonctionnaires ou de prêtres impériaux ou qui sont implantées dans des bâtiments impériaux, elles ne témoignent pas davantage de l'implication impériale. Un prêtre ou fonctionnaire impérial pouvait agir, à titre personnel, dans le cadre de divers cultes, dont celui de Mithra. Des chapelles pouvaient être installées dans tout type de bâtiment supposant une certaine fréquentation (voir une série d'exemples à Ostie : Fr. Van Haeperen, *Cohabitations religieuses à Ostie, port de Rome*, dans *L'Oiseau et le poisson. Cohabitations religieuses dans les mondes grec et romain*, N. Belayche & J.-D. Dubois (Ed.), Paris, 2011, p. 109-128, ou à Rome : Fr. Van Haeperen, *Roman places of collective worship as meeting places*, dans *City of Encounters: Public Spaces and Social Interaction in Ancient Rome*, M.L. Caldelli & C. Ricci (Ed.), Rome (RomeScapes 1), sous presse) : l'accord tacite ou l'autorisation formelle du propriétaire ou du gestionnaire des lieux était certes nécessaire (voir *supra*) mais ne supposait pas nécessairement que celui-ci participe à ce culte ou soit un adepte des dieux honorés (fût-ce Mithra) dans la chapelle aménagée. Venons-en enfin au seul témoignage fiable attestant une intervention directe des empereurs (*CIL* III, 4413) : les Tétrarques restaurèrent le *mithraeum* de Carnuntum en 308, en qualifiant Mithra de *fautor imperii sui*. Comment interpréter cet acte évergétique ? Témoigne-t-il d'une dévotion habituelle des empereurs à Mithra ou ne s'agit-il pas, plus vraisemblablement, d'un acte dicté par les circonstances et le contexte (voir O. Latteur, *Le culte de Mithra a-t-il été intégré dans certains panthéons civiques*, dans *Latomus* 70 [2011], p. 749-751) ? Autrement dit, le socle documentaire censé prouver l'implication impériale dans le culte de Mithra est extrêmement ténu. Il faut en être conscient quand on prend connaissance de l'ouvrage d'A. Mastrocinque. Ses prémisses reposent sur des bases extrêmement fragiles. Françoise VAN HAEPEREN

Lara DUBOSSON-SBRIGLIONE, *Le culte de la Mère des dieux dans l'Empire romain*. Stuttgart, Steiner, 2018. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 551 p., ill. (POTSDAMER ALTERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 62). Prix : 78 €. ISBN 978-3-515-11990-0.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lausanne, ce volume propose une synthèse des connaissances actuelles sur *Mater Magna* et son culte dans

l'Empire romain. Après une introduction où Lara Dubosson-Sbriglione évoque la question de la dénomination de la déesse et propose une problématique d'approche, à savoir la mise à jour de l'ouvrage classique d'H. Graillot remontant à 1912, un bref parcours historiographique fait apparaître de nombreuses nouveautés dans la compréhension du culte qui peuvent justifier une révision d'ensemble. Disons d'emblée que l'exposé, qui n'est pas exempt de longueurs, ne fait pas suffisamment apparaître les dettes de l'auteur vis-à-vis de la recherche contemporaine et qu'elle donne trop souvent à penser que les idées neuves sont siennes. Le premier chapitre est consacré à l'arrivée du culte à Rome avec ses différentes versions légendaires. L'analyse des textes anciens est précise et détaillée, le bilan des versions et des interprétations est très complet, mais ne s'attarde pas sur certains aspects des récits qui concernent la place de la femme dans un épisode où l'action des hommes était incomplète. Le chapitre comprend aussi l'examen du temple palatin et celui de la place d'Attis. Le deuxième chapitre traite des fêtes et jeux en l'honneur de Magna Mater, avec comme perspective de revoir les rites en dehors de l'influence chrétienne. Vient ensuite l'étude des acteurs cultuels. C'est un domaine qui a beaucoup évolué ces dernières années à la lumière principalement de l'épigraphie qui en atteste une grande variété. Les acteurs orientaux d'abord, les galles en particulier. La question est répétée : sont-ils des prêtres ? C'est là une question récemment débattue, que je pensais résolue (cf. Fr. Van Haeperen, 2011, dans *Figures d'empire, fragments de mémoire*), ce dont les notes rendent peu compte. Ensuite l'auteur passe aux prêtres romains, archigalles et autres intervenants. Le chapitre suivant aborde la question des collèges et associations avec une introduction généraliste trop longue pour un thème connu. Les dendrophores trouvent place dans cet exposé, ainsi que des associations locales comme celle de Bénévent ou de *Novae*. La 5e partie, la plus développée, est consacrée aux tauroboles et crioboles, considérés comme des rites romains avec une partie mystérique, « dans l'idée que l'ensemble fut entièrement inventé par les Romains dans une réinterprétation romaine du mythe visant à favoriser l'intégration du culte métroaque » (p. 389). Un corpus documentaire important y est consacré avec un dossier d'inscriptions qui constitue l'annexe 2. Un petit corpus avec texte, références et traduction mais sans commentaire. Certains textes un peu énigmatiques comme celui où un citoyen de Trèves est impliqué à Alzey dans une autre province (n° 144) auraient mérité une explication (voir par exemple W. Spickermann dans *Gruppenreligionen im römischen Reich*, 2007, p. 137-140). On peut également se demander si l'auteur a bien compris le caractère de culte public de certains des tauroboles dans la mesure où elle traduit *publice* par « en public » et non « officiellement ». Une question n'est pas abordée : l'auteur ne s'intéresse pas spécifiquement aux lieux où sont célébrés les sacrifices. De vagues mentions de sites sans définition administrative, dans le tableau des pages 352-353, n'indiquent jamais dans quelle cité on se trouve, cité au sens antique de *civitas*. L'auteur emploie d'ailleurs le terme impropre de « cités » pour des agglomérations secondaires comme Alzey (p. 354). En fait la question que je me pose et qui ne me paraît pas recevoir de réponse est celle du lieu précis des célébrations. Celles-ci demandaient un personnel considérable et sans doute la présence des autorités municipales : avaient-elles lieu uniquement dans le chef-lieu, comme à Lectoure par exemple, ou aussi dans le territoire, comme à Alzey ? Sur cet autel, en effet (n° 144), n'apparaît pas le terme « *publice* ». C'est en fait toute la problématique

du culte public qui est escamotée, dans la mesure où elle considère que les tauroboles « n'appartenaient pas aux grandes fêtes publiques » (p. 355). Existerait-il des tauroboles publics et privés dans les chefs-lieux (d'où la question ignorée du statut de Die) et des tauroboles uniquement privés dans des sanctuaires du territoire ? Par ailleurs, si chaque geste est détaillé et chaque action disséquée, on aurait aimé aussi que soient développées les associations de la Mère des Dieux à d'autres divinités et en particulier aux *Numina* impériaux. L'importance des défixions est également peu abordée. L'ouvrage comporte une « prosopographie des prêtres » qui n'en est pas une mais une liste très sèche. Loin de fournir un catalogue irréprochable de tous ces *sacerdotes*, on y trouve des bévues et des lacunes. Lacunes, l'absence de relation à la province et à la *civitas* dont relèvent les prêtrises (dans quelle cité se trouve Caveirac ? ; Claudius Zosimio est prêtre d'Alba (et non d'Albens ni de Die)) ; l'absence d'indication du niveau social du prêtre (Pacius et Zminthius sont des affranchis ; Cantria Longina relève de l'ordre équestre) ; références épigraphiques obsolètes (qui seront complétées dans l'annexe épigraphique pour les inscriptions concernées par les tauroboles). Erreurs, l'identification incorrecte de certains prêtres comme le Claudius affranchi d'Atticus du temple de Mayence, qui est un Claudius Atticus affranchi (impérial ?), comme la Claudia Acropolis affranchie d'Auguste (alors qu'elle est affranchie de Claude ou de Néron, ce qui modifie sa date) ; pourquoi la mention de « *sacerdotia* » pour indiquer une prêtrise à restituer (*AE* 1998, 334) ; Bassiana Tacita n'est pas nécessairement prêtresse : l'inscription n'est pas claire et *sacerdotis* est au génitif ; ne serait-elle pas l'épouse du prêtre ? En outre certains de ces prêtres sont davantage connus, ils exercent aussi des fonctions dans leur ville ou ailleurs et d'autres sacerdoces, toutes informations indispensables dans une « prosopographie » or il n'en est pas question sauf une ou deux fois. Une troisième annexe traite des personnes citées dans les inscriptions tauroboliques avec cette fois une description un peu plus précise. Une bibliographie et un index limité complètent le volume. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nadja AKSAMIJA, Clarck MAINES & Philip WAGONER (Ed.), *Palimpsests: Buildings, Sites, Time*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché, 22 x 28 cm, 247 p., 30 ill. n./b., 91 ill. couleur. Prix : 75 € + taxes. ISBN 978-2-503-57023-5.

Ce volume pose une réflexion nouvelle découlant d'une relecture de la notion de palimpseste, appliquée à l'architecture. Fruit d'un colloque organisé à l'Université Wesleyenne (Middletown, CT), le 28 février et le 1er mars 2014, il réunit une dizaine de contributions. Les éditeurs offrent, en guise d'introduction, une définition précise du palimpseste, vu à travers les édifices, les sites et dans la durée. Son sens original, qui se rapporte à un parchemin inscrit dont les écritures ont été effacées pour y laisser place à un nouveau texte, est appliqué ici à l'architecture et se définit en trois temps : construction de l'édifice d'origine, spoliation des matériaux et construction d'un nouveau bâtiment. Cette lecture permet par conséquent d'interroger les notions de réoccupation et de remploi. Le cadre historique est très vaste puisque les études traitent aussi bien de l'Antiquité romaine que du mémorial de Ground Zero à New York. Il en va de même de l'espace géographique qui couvre tous les continents. Les

Georges FABRE & Jacques LAPART, *Inscriptions latines d'Aquitaine (ILA). Auscii*. Bordeaux, Ausonius, 2017. 1 vol. 22,5 x 30 cm, 233 p., nombr. ill. (INSCRIPTIONS LATINES D'AQUITAINE, 9). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35613193-5.

La collection des *Inscriptions latines d'Aquitaine* avance à bon train. Après les régions méridionales des Landes et Pyrénées-Atlantiques parues en 2015, voici le pays d'Auch et la cité des *Auscii*. Sont en cours les Lémovices et les Bituriges Cubes. Bientôt l'ensemble de la province romaine d'Aquitaine sera couverte par cette réédition scientifique de ses inscriptions. Comme pour la plupart des volumes, l'édition est irréprochable. Tous les textes ont été revus et vérifiés, les lectures sont sûres, les données descriptives du lemme d'une grande précision et d'une grande fiabilité, la bibliographie est complète, les photos sont excellentes, les traductions sont soignées. Il est évident que cette collection procure désormais les textes de référence dont la version doit être préférée à toute autre. L'ouvrage s'ouvre sur un chapitre d'introduction dont la qualité doit être également soulignée, offrant une synthèse de base sur la *civitas* dont la documentation, qui n'est pas très riche, est exploitée au mieux de ses possibilités. Les magistrats sont peu connus, les prêtres absents. On soulignera en particulier l'étude des deux familles dont le nom se détache, celle des *Antistii* et celle des *Iulii*, dont la place, l'activité et le rayonnement sont excellemment décryptés. Mis à part quelques broutilles, comme l'usage de *Caius* et de *Cnaeus* maintenu malgré les innombrables rappels que la forme correcte en toutes lettres est *Gaius* et *Gnaeus* ; quelques restitutions de noms un peu imprudentes, comme le *Tertulla* du n° 18, ou les *Ingenuus* des n° 47 et 54 ; une lecture *T(iberius)* plutôt que *T(itus)* comme le veut la pratique, lecture mal fondée sur l'exemple du milliaire *AE* 1965, 67a dont le texte fautif a été corrigé en *CIL* XVII, 149 ; une définition peu satisfaisante des associations de citoyens romains qui ne seraient que des « club(s) de gens distingués » au n° 12 (voir sur cette question W. Van Andringa, *CCG*, 1998), c'est dans le commentaire onomastique et religieux que l'on trouvera quelques remarques à formuler. En effet, les auteurs, qui auraient pu s'informer adéquatement des définitions précises des types de nomenclatures et des formes linguistiques qu'elles peuvent prendre (notamment sous la plume de M. Dondin-Payre dans *Noms de personnes dans l'empire romain,* précisément à Bordeaux chez Ausonius en 2011), utilisent dans des sens à mon avis incorrects des expressions comme « nom de couverture », qui pourrait être la transposition française de la formule germanophone *Decknamen*, mais ce qui n'est pas le cas. En effet en quoi *Severus* (n° 48) serait-il un nom de couverture ? *Ingenuus* est un nom de traduction uniquement en milieu germanique. Ces interprétations fines des nomenclatures ne peuvent pas dépendre du statut des personnes qui les portent. Un nom ne peut être de couverture en fonction du statut de pérégrin du porteur comme il est suggéré au n° 50 (avec une curieuse distinction entre ingénus et pérégrins), au 116 ou au n° 83. Il faut éviter de confondre statut des personnes (qui détermine la forme de la nomenclature, *tria nomina* ou idionyme) et caractéristiques linguistiques de leur dénomination qui relèvent de l'ambiance culturelle des porteurs et non de leur situation juridique. Le commentaire de cette dernière inscription pose d'autres questions. Il n'est pas clair de prétendre que la promotion au rang de citoyen d'un pérégrin « montrerait que, très tôt, une partie du corps civique aurait été recrutée parmi les éléments locaux ». Les *Auscii* sont de droit latin : de quel recrutement serait-il question ? de

quel corps civique ? pourquoi ne serait-ce pas simplement la promotion automatique d'un magistrat sorti de charge ? Enfin la notion récurrente de nom « distingué » (n° 33, 35, 41...) me paraît un jugement de valeur moderne non pertinent. Sur le plan religieux, on regrettera une référence excessive aux « eaux guérisseuses » et à la « plasticité » de certains dieux qui seraient multifonctions. Au total donc un excellent corpus, une bonne introduction à l'histoire de la cité, mais qui impose une certaine prudence dans les commentaires spécifiques de chaque inscription.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Katharina BOLLE, Carlos MACHADO & Christian WITSCHEL (Ed.), *The Epigraphic Cultures of Late Antiquity*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol., 615 p. (HABES. HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 60). Prix : 84 €. ISBN 978-3-515-11558-2.

Cet imposant volume, qui réunit les contributions d'un colloque international qui s'est tenu à Heidelberg en 2009, a pour but de mieux cerner la diversité des pratiques épigraphiques dans l'Antiquité tardive ainsi que, de façon plus large, de s'interroger sur la place des inscriptions dans l'Empire romain à partir du IV^e^ siècle de n. ère. L'épigraphie tardo-antique a longtemps souffert de jugements négatifs, autant liés à des arguments quantitatifs (le nombre d'inscriptions diminue fortement à partir du milieu du III^e^ siècle) qu'à la dépréciation plus générale de la période chez les spécialistes des siècles précédents. Si on a longtemps traduit les particularités de l'Antiquité tardive en termes de déclin, les recherches de ces dernières décennies ont permis d'appréhender cette période comme un champ d'étude en soi afin d'en dégager les dynamiques qui lui sont propres. C'est dans le cadre du renouveau des études tardo-antiques que les inscriptions de l'Antiquité tardive sont analysées ici pour elles-mêmes, en tant que productions originales de cette période féconde. Les éditeurs de ce volume proposent de s'emparer des différences entre les inscriptions classiques et celles de l'Antiquité tardive pour tenter de comprendre la place des inscriptions dans les nouvelles structures sociales, politiques et religieuses de l'époque. C'est que, comme le précisent Katharina Bolle, Carlos Machado et Christian Witschel (p. 15-30) dans l'introduction, la période voit, outre une diminution importante du nombre de textes inscrits, des transformations majeures dans la pratique épigraphique : changement au sein des formules et des systèmes onomastiques ; plus grande hétérogénéité, liée entre autres à de fortes disparités entre régions de l'Empire ; changement des lieux de visibilité des honneurs rendus aux empereurs ; préférence pour les inscriptions versifiées, avec un succès croissant des épigrammes ; importance grandissante de l'épigraphie funéraire ; innovation dans les mosaïques, notamment dans les églises ; appauvrissement de l'épigraphie municipale ; ou encore nouvelles façons de réutiliser des matériaux anciens qui occupaient en nombre le paysage urbain des cités tardo-antiques. – Comme l'indique son titre « Regional Studies », la première partie réunit des études régionales afin de quantifier les changements et de mieux mesurer les disparités non seulement d'une province à l'autre mais parfois également d'une cité à l'autre au sein d'une même province. Christian Witschel (p. 33-53) propose une synthèse des pratiques épigraphiques dans l'Ouest de l'Empire, Judith Végh (p. 55-

été un facteur prépondérant de diffusion. J. Trapp revient de son côté sur l'historiographie de la recherche archéologique à Metz / *Diuodurum*. Malgré son titre, l'auteur remonte bien plus haut, depuis les écrits de Sigebert de Gembloux au XI^e^ s. jusqu'à nos jours. L'extension de la limite chronologique basse (2017) des travaux heuristiques n'apporte pas de nouveaux éléments par rapport à la thèse de doctorat publiée récemment. – En définitive, ce volume donne donc la mesure de l'activité universitaire en Lorraine, même si les colonnes ont été ouvertes aux conservateurs de sites majeurs et à des chercheurs issus de la filière préventive. Malgré un indéniable dynamisme, aucune thématique ou problématique centrale n'a pu servir de fil conducteur à ce numéro spécial. L'ouvrage constitue une compilation de travaux disparates qui comprend quelques contributions inédites et d'autres rebattues. Une logique géographique aurait sans doute été préférable plutôt qu'un rangement dans des thèmes parfois mal appropriés, à l'exception de la première section qui est assez homogène. En filigrane, on perçoit que plusieurs travaux universitaires en préparation sont prometteurs et que les recherches à Grand conservent une réelle vigueur.

Gaël BRKOJEWITSCH

Mathilde AVISSEAU-BROUSTET et Cécile COLONNA (Ed.), *Le luxe dans l'Antiquité. Trésors de la Bibliothèque nationale de France.* Musée départemental Arles antique, 1^er^ juillet 2017 – 21 janvier 2018. Arles, Musée – Gand, Snoeck, 2017. 1 vol. 23 x 28 cm, 352 p., nombr. ill., 2 cartes. Prix : 30 €. ISBN 978-94-6161-387-5.

Kenneth LAPATIN (Ed.), *Heiliger Luxus. Der römische Silberschatz von Berthouville.* Mayence, von Zabern, 2017. 1 vol. 24 x 32 cm, X-182 p., 119 ill., 2 cartes. Prix : 89,95 €. ISBN 978-3-8053-5093-8.

Découvert en 1830 dans le village de Berthouville, *Canetonum* dans la *civitas* normande des Lexoviens, dans une cache de temple au dieu Mercure, le trésor d'argenterie représente un ensemble de pièces d'un très grand luxe, d'une qualité plastique exceptionnelle et d'un intérêt historique rare grâce aux nombreuses dédicaces que les objets présentent. L'ensemble comprend aujourd'hui 69 pièces, sur la centaine mise au jour, plats, vases, canthares, gobelets, phiales, statues, datant du milieu du I^er^ au III^e^ siècle, certaines œuvres de fabrication italienne, d'autres issues d'ateliers gaulois ; mais ces points sont difficiles à établir et réclament la plus grande prudence. L'intérêt spécifique de cet ensemble de pièces rares et précieuses réside dans son contexte de découverte et sa cohérence. Non seulement il est conservé dans une large mesure, mais il a constitué le « trésor », réuni au fil du temps et placé dans une cachette maçonnée, d'un sanctuaire reconnu dans le territoire d'une cité, aux frontières des Lexoviens, Véliocasses et Aulerques Eburovices, un de ces « grands sanctuaires » qui accueillaient le culte public de l'ensemble de la cité. Ce n'étaient certes pas les seuls habitants des environs qui fréquentaient les temples et pouvaient offrir de tels présents, mais l'élite de la *civitas* qui venait de Lisieux (*Noviomagus*) et se retrouvait pour les grandes cérémonies publiques des Lexoviens. Parmi ceux-ci on citera Q. Domitius Tutus qui a fait plusieurs offrandes magnifiques et qui devait assurément représenter un membre illustre et puissant de l'aristocratie locale. Il n'est

pas exclu en outre que des visiteurs de passage à ce carrefour routier aient été sensibles au culte de Mercure, protecteur des voyageurs et des marchands, et aient apporté eux aussi des offrandes. Le trésor, conservé au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France, a déjà fait l'objet de plusieurs publications. On citera celle d'Ernest Babelon en 1916 qui fait office de référence pour sa numérotation des pièces. En ce qui concerne les dévots, l'étude d'Elizabeth Deniaux en 2006 constitue l'étude de base (dans *Sanctuaires, pratiques cultuelles et territoires civiques dans l'Occident romain*). Récemment les chercheurs américains de la Villa Getty se sont intéressés aux objets et en ont pratiqué à la fois la restauration, l'étude et l'exposition dans plusieurs musées entre 2014 et 2016. Un ouvrage en est issu sous la direction de Kenneth Lapatin, en anglais, sous le titre *The Berthouville Silver Treasure and Roman Luxury*, Getty Publications, 2014. La traduction allemande par les soins de Carsten Drecoll vient de paraître à Mayence. Dans l'intervalle une exposition d'envergure était organisée au Musée de l'Arles antique, à l'occasion de laquelle a été édité un catalogue en français. Plusieurs articles se retrouvent dans les deux volumes en traduction respective. Citons tout d'abord de l'éditeur américain K. Lapatin, un exposé général sur le luxe chez les Romains, de la maison à la tombe et au sanctuaire, qui propose un inventaire illustré des objets de grand luxe qui peuvent se rencontrer dans la décoration, la table, le mobilier funéraire et religieux, or, argent, pierres précieuses, camées etc. Ensuite les éditrices du catalogue d'Arles racontent la découverte de Berthouville avec de nombreux détails ainsi que les fouilles qui s'ensuivirent dans le sanctuaire et les autres découvertes dans les environs dont une dédicace à Mercure et au *numen* impérial dans l'église d'un village voisin, qui pourrait être le soubassement d'une statue de culte (*CIL* XIII, 3177). Une présentation globale du trésor d'argenterie complète le chapitre. Troisième article « double », celui d'Is. Fauduet qui brosse un tableau synthétique des sanctuaires de Gaule romaine afin de replacer la découverte et le lieu de culte dans leur contexte archéologique. Elle propose des exemples de temples comparables en élargissant le parcours jusqu'au temple dit de Janus à Autun ainsi que des groupes sculptés d'une grande richesse qui pouvaient orner les édifices, comme celui de Guiry-en-Vexin. L'aspect technique de la restauration n'est pas négligé : E. Sanchez et S. Lansing Maish décrivent le travail de restauration réalisé sur le trésor dans le cadre de la Villa Getty. L'exposé est technique et fait apparaître un certain nombre d'éléments de détail ou de restaurations anciennes sur les pièces ; les radiographies aident à comprendre la fabrication et les opérations de nettoyage ont permis de rendre tout leur éclat aux objets ternis. Toujours en double, les éditrices d'Arles décrivent également le Cabinet des Médailles de Paris, son histoire et la richesse de ses collections archéologiques, en divers domaines, comme le Grand Camée de France ou la coupe grecque dite d'Arcésilas datant des années 560 av. n.è. Le volume d'Arles comprend aussi un chapitre très intéressant consacré aux apports des graffiti et dédicaces sur les dévots, donateurs et commanditaires, la plupart des pièces de vaisselle du trésor étant précisément dédicacées par des personnes ayant donné leur identité. Ce chapitre historique et philologique n'a pas son pendant dans la version allemande. M. Dondin-Payre non seulement y décrit les principales caractéristiques des donateurs, dont certains ont offert plusieurs pièces, mais évoque aussi les techniques de gravure, les motivations, et revient avec esprit critique sur certaines affirmations anciennes notamment sur la

chronologie. Enfin le catalogue comprend une partie majeure consacrée à la description systématique des objets présentés dans l'exposition qui ne portait pas uniquement sur Berthouville, mais sur l'ensemble des richesses du Cabinet des Médailles, offrant ainsi une vue très large sur tout ce qui avait trait au luxe dans l'Antiquité romaine : Camée de Chartres, Trésor de Rennes, Trésor de Naix, lingots d'or, monnaies d'or, bijoux somptueux, intailles exceptionnelles, verres, bronzes, mosaïques, meubles, et bien sûr vaisselle d'argent, le tout suivi d'une rubrique spéciale où sont minutieusement analysées chacune des pièces du trésor de Berthouville. La documentation photographique est d'une qualité aussi exceptionnelle que les objets présentés et les notices font preuve d'une grande érudition. Dans le volume anglo-allemand, sans catalogue spécifique, on trouve en supplément un chapitre consacré aux quatre *missoria* du Bas-Empire qui ont été joints au trésor dans ses pérégrinations, et qui provenaient de découvertes isolées des XVII^e^ au XIX^e^ siècles : le plat d'Achille, provenant du Rhône près d'Avignon, le « bouclier d'Hannibal » de Virieu, le plat d'Héraclès de Massa-Carrara en Toscane et le plat de Geilamir, roi des Vandales. Ces quatre grands plats d'argent en partie dorés figuraient dans l'exposition d'Arles et trouvaient leur étude dans le catalogue des œuvres exposées. Au total donc, l'ouvrage anglo-allemand exploite de manière détaillée les richesses de Berthouville sur les plans artistique et archéologique, tandis que le catalogue arlésien développe, autour de Berthouville, auquel il consacre en outre un chapitre historique et social original, et des notices descriptives complètes, un aperçu global du foisonnement luxueux antique au travers des exceptionnelles collections de la Bibliothèque de France. Ainsi, les deux ouvrages illustrent à leur manière les richesses d'une production de luxe dans le monde romain, luxe privé mais aussi luxe religieux, et donnent à voir par une fenêtre rare les splendeurs que pouvaient contenir les temples et les « grands sanctuaires » gallo-romains. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Annemarie KAUFMANN-HEINIMANN & Max MARTIN (Ed.), *Die Apostelkanne und das Tafelsilber im Hortfund von 1628. Trierer Silberschätze des 5. Jahrhunderts*. Trèves, Musée rhénan de Trèves, 2017. 1 vol. relié, 333 p., nbr. ill. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 35). Prix : 98 €. ISBN 978-3-944371-06-1.

Les découvertes anciennes ou récentes effectuées dans le centre urbain de Trèves montrent, si besoin en était encore, le caractère réellement hors-norme de la culture matérielle de cette capitale impériale au cours de l'Antiquité tardive. Bien plus, c'est un seul et même quartier qui a livré, au cours du temps, les trouvailles les plus prestigieuses : en 1628, un dépôt, malheureusement passé à la refonte, de 49 objets d'argenterie pesant 250 livres, soit environ 115 kg (!) ; en 1993, un trésor de 2650 *aurei* (voir *AC* 85 [2016], p. 589-590) et, en 1992, la remarquable cruche historiée, haute de 48 cm, qui fait l'objet de la présente publication. Le volume, un véritable monument de typographie et d'édition, comprend deux parties : la première est consacrée à la découverte de 1992, la seconde à celle du XVII^e^ s., mais c'est seulement à la fin de l'ouvrage qu'est évoquée l'hypothèse d'un seul et même ensemble, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons. Les découvertes récentes – cruche d'argent et monnaies d'or – interviennent au cours d'une longue période de fouilles, qui s'est étalée

zones qualifiées de « marginales », comme les grands cols alpins, s'expliquerait par la position des voies de fréquentation et des points de traversée, de franchissement. Plus qu'un lieu naturel, le sanctuaire devient alors un repère : il définit l'espace et protège la communauté humaine. Dans les contextes urbains, le rôle polarisateur joué par les sanctuaires est moins évident, comme à Glanum où le développement de l'agglomération autour du sanctuaire de source reste à prouver. Un important chapitre traite de la relation du lieu de culte au sein de l'espace urbain, et ce dès l'âge du Fer. Il en ressort une conception de l'espace sacré similaire à celles des sociétés contemporaines classiques grecques ou romaines, avec des emplacements choisis à but communautaire. Au Haut-Empire, certains sanctuaires protohistoriques sont abandonnés, d'autres transformés, mais la plupart des lieux de cultes romains semblent avoir été créés au même moment que les nouvelles agglomérations. Dans l'espace rural, les sanctuaires sont rarement isolés et jouent le même rôle que dans les noyaux urbanisés : répondre aux besoins des communautés. Au final, une approche novatrice basée sur des concepts empruntés à l'anthropologie et la géographie humaine offre des clés de lecture originales, complémentaires à la typologique « classique » des sanctuaires (grands sanctuaires civiques, sanctuaires d'agglomération, de *pagus*, de villa, etc.) : des lieux de cultes comme géosymboles, au sein du paysage et d'un espace défini par les communautés elles-mêmes. Une lecture mémorielle est également proposée pour certains lieux de culte établis sur d'anciens oppidums gaulois, voire dans certaines agglomérations dont l'occupation s'étale de l'âge du Fer à l'époque romaine. On soulignera la grande maitrise de R. Golosetti à propos d'une période aussi longue (V^e^ s. av. J.-C. – IV^e^ s. ap. J.-C) et pour une région aussi contrastée culturellement que géographiquement. Nicolas PARIDAENS

Florian STILP, *L'arc d'Orange. Origine et Nachleben*. Paris, les Belles Lettres / Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017. 1 vol. 22,5 x 24,5 cm, 262 p., nombr. ill. Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-44616-5.

Djemila FELLAGUE, « Retour sur l'arc d'Orange (Vaucluse), son environnement et sa datation », *Gallia*, 73-2 (2016), p. 145-168.

Il n'est guère fréquent que deux publications sur un sujet aussi précis qu'un monument romain paraissent quasiment en même temps, l'une ignorant l'autre, ou presque. Cela étonnera moins quand on sait combien les controverses sont vives autour de l'arc d'Orange, dont la datation est promenée de l'époque d'Auguste au III^e^ siècle au départ de l'analyse des mêmes éléments architecturaux, sculptés et épigraphiques. La vulgate française en fait un monument de l'époque de Tibère, éventuellement dédié à Germanicus puis restitué à Tibère, tandis que des chercheurs étrangers tendent à le rajeunir d'un siècle ou deux. Il faut reconnaître que la dédicace n'est pas vraiment conservée mais déduite de traces de fixation de lettres de bronze auxquelles on a fait dire plusieurs versions. Pour commenter ce monument dans la recherche actuelle, nous partirons de l'étude novatrice de Djemila Fellague qui se pose beaucoup de questions méthodologiques et qui entame son étude par un retour aux fouilles, anciennes et plus récentes, effectuées dans l'environnement immédiat de l'arc. Au

départ des plans de R. Amy notamment, elle s'intéresse en particulier à un bâtiment très proche dont les fondations sont plus anciennes que celles de l'arc, l'implantation de ce dernier ayant tenu compte du monument ancien, de même que de plusieurs éléments de l'urbanisme, dont un aqueduc. Sa proposition d'interprétation du bâtiment ancien surprendra : ce serait un premier arc, plus ancien, qui aurait été détruit et remplacé ensuite par l'arc que nous connaissons. L'hypothèse est intéressante car rien jusqu'à présent n'avait été suggéré pour ces fondations qui soit satisfaisant. Elle se poursuit par une interprétation peut-être plus fragile quant à l'origine de la destruction, une inondation, de celles dont on a des traces dans l'histoire du sous-sol de la ville. Enfin cette reconstitution du site donnerait un sens plus compréhensible à la « *restitutio* » apparaissant dans la dédicace, une des rares notions dont on soit presque assuré. Reprenant les problèmes épigraphiques, l'auteur se refuse à un examen approfondi original mais offre un bilan des hypothèses dont il faut bien reconnaître qu'aucune n'est vraiment satisfaisante. Toutefois une histoire du site qui comprendrait un premier arc détruit par une catastrophe naturelle d'ampleur significative rendrait plausible l'attribution à un empereur du rôle de *restitutor*. En tout cas l'auteur qui a une connaissance partielle des travaux de F. Stilp serait d'avis d'une datation augustéenne ou tibérienne. – L'ouvrage de Florian Stilp se construit sur une démarche différente. Tout d'abord, en première partie, il s'intéresse de manière très détaillée au *Nachleben* de l'arc qui a marqué le paysage et les imaginations à toutes les époques. Ensuite, en seconde partie, il évoque brièvement les fouilles anciennes et le bâtiment arasé, dont il ne tient pas compte, et étudie de manière détaillée l'architecture du bâtiment ; ce faisant il rejette l'interprétation – qui a eu cours – d'une construction en deux phases, rejet qui était aussi le fait de D. Fellague. Surtout il examine centimètre par centimètre le décor sculpté de l'arc en particulier dans la perspective d'une analyse archéologique des armements romains et gaulois. Une illustration des types de casques, de boucliers, etc. de comparaison aurait été utile à la compréhension de ces descriptions très poussées dont la chronologie intervient dans la datation du monument. Dans ce cadre, il se penche sur les nombreux noms inscrits sur les boucliers gaulois qui ont été interprétés comme des noms de combattants ou des noms d'armuriers. En particulier, il fait un sort à une autre hypothèse qui a connu des défenseurs, à savoir que le nom de Sacrovir qui y figure serait celui du chef de la révolte de 21. Selon F. Stilp, ces noms seraient ceux des élites de la ville qui ont contribué à l'érection du monument. Non présentés de manière canonique en fonction des règles de l'onomastique romaine, ces notables qui ont l'air de pérégrins sont peu crédibles dans une colonie de déduction. C'est, à notre avis, la partie la plus faible de la démonstration. En fin de compte, et sans avoir non plus analysé de manière complète la question de la dédicace qu'il reporte à une publication ultérieure, F. Stilp propose une date augustéenne, haut dans le règne, au cours de la seconde moitié du I^er^ siècle avant notre ère, entre Actium (en raison des trophées navals de l'arc) et 12, date de la pacification complète de la Gaule. « La présence sur le monument d'un armement réellement utilisé par l'armée romaine ne peut être [...] qu'un moyen consciemment choisi par le dessinateur pour l'ancrage des batailles et trophées dans le présent de la construction du monument » (p. 229). La confiance de l'auteur dans la valeur de ces indices de datation est forte et il récuse l'idée que l'apparition des armes sur l'arc ne soit « qu'un jeu d'antiquaire » à une époque récente. Mais les compa-

raisons architecturales et décoratives qu'il avance sont très intéressantes. Globalement, à la lecture des deux recherches, en fonction en particulier de la conception même de l'arc dans l'urbanisme de la colonie, l'ensemble des arguments va dans le sens d'une date julio-claudienne. Reste à combiner cela avec les traces de la dédicace. Reste aussi à revoir de manière approfondie les questions hydrologiques. L'arc d'Orange n'a pas encore révélé tous ses secrets et demandera encore des études et des réflexions. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel PY, *Anagia. Les* oppida *de la Vaunage et la cité gauloise des Castels à Nages (Gard).* Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015. 1 vol. 24,5 x 29 cm, 357 p., nombr. ill. (MONDES ANCIENS). Prix : 29 €. ISBN 978-2-36781-171-0.

C'est un volume impressionnant que nous donne ici Michel Py, un des piliers de la recherche protohistorique méridionale depuis près d'un demi-siècle. Il est consacré à un ensemble d'habitats et d'*oppida* de la région de Nîmes, plus particulièrement le terroir de la Vaunage, au cœur duquel se situe l'*oppidum* célèbre des Castels à Nages-et-Solorgues (Gard). Si Nages est l'une des villes gauloises les plus connues de la protohistoire européenne pour son urbanisme élaboré, l'état de conservation remarquable de son enceinte, sa richesse culturelle, elle n'est pas isolée dans une contrée déserte, mais au cœur d'un territoire intéressant tout au long de la protohistoire. Car la petite plaine de la Vaunage est quasiment fermée par une chaîne de collines et de plateau avec, sur autant de reliefs, six *oppida* protohistoriques : outre Nages, ceux du Roc de Gachonne et de la Font du Coucou à Calvisson, de la Liquière à Sinsans, de Mauressip à Saint-Côme-et-Maruejols et de Roque de Viou à Saint-Dionisy. Fouilles et sondages y furent menés concurremment à ceux de Nages et c'est le grand mérite de l'ouvrage de proposer une analyse de l'ensemble des vestiges reconnus dans la durée de la Protohistoire, du IX^e^ au I^er^ s. av. n.è., pour mieux comprendre l'aboutissement de cette évolution qui se cristallise aux Castels. Ces sites sont loin d'être anodins, démontrent une intense occupation du sol durant les Âges des Métaux et attestent une activité édilitaire, agricole et artisanale importante dont témoignent par exemple la céramique décorée de Roque de Viou ou la tour sommitale massive au parement de style hellénistique à Maressip. Les Castels à Nages font l'objet d'une étude très approfondie. Michel Py passe en revue toute la documentation archéologique pour comprendre à la fois les modes de vie de la population, la dynamique interne de la production, mais aussi les relations discontinues et évolutives avec le monde méditerranéen dans cette deuxième partie de l'Âge du Fer. L'économie de production est traditionnelle, agriculture céréalière, élevage d'ovi-caprins et de suidés, pêche, chasse, prolongée par un artisanat varié, céramique, verre, métal, os, textile. Les importations méditerranéennes sont bien présentes, mais avec des fluctuations dans les rythmes d'arrivée des amphores vinaires ou des céramiques fines, campaniennes notamment. Le monnayage massaliote domine pour les périodes hautes, avant l'arrivée des numéraires nîmois et volques arécomiques qui correspond aussi à l'intensification de l'occupation de la Vaunage. Des objets particuliers comme les chenets à tête de chevaux dénotent peut-être des pratiques rituelles autour du foyer domestique. Le dépôt rituel des armes pliées est attesté dans de riches tombes des

néoplatonicienne, qui depuis Plotin, puis Porphyre, prête à la vertu une dimension non seulement éthique, mais également métaphysique, en ce qu'elle permet à l'âme de remonter vers l'Intellect, son principe. L'exposé vise également à montrer que la structure même de l'œuvre est peut-être marquée par les quatre degrés de vertus (politiques, purificatrices, théorétiques et paradigmatiques). Enfin, Cyrille Michon (« La prescience et la liberté, le temps et l'éternité. Une relecture du dernier livre (V) de la *Consolation de Philosophie* ») revient sur un paradoxe abordé en quelques lignes dans l'œuvre et qui a fait couler beaucoup d'encre, celui de la prescience des actes libres par Dieu, et sur la solution qu'y apporte Boèce. Il reprend le dossier en partant de l'interprétation récente de John Marenbon (2003, 2005), qui s'oppose à l'interprétation traditionnelle, et apporte sa propre vision du problème. Les arguments de Boèce sont discutés et mis dans le contexte plus large du débat sur les futurs contingents. Le recueil fournit donc un ensemble de réflexions qui ont le mérite de souligner la richesse et la complexité, sur le plan littéraire comme sur le plan philosophique, de cette œuvre de Boèce, si influente pour la pensée médiévale, et dont on n'a pas encore fini de commenter tous les aspects. Martin LEBOUTTE

Jaś ELSNER & Jesús HERNANDEZ LOBATO (Ed.), *The Poetics of Late Latin Literature*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol., VIII-534 p. (OXFORD STUDIES IN LATE ANTIQUITY). Price: 64 £. ISBN 978-0-19-935563-1.

This dense, rich volume in five parts collects fifteen essays by specialists and is opened by an introduction by the Editors that focuses on the notion of Late Antiquity. This notion has recently received valuable problematisations, e.g. in the introduction to *Decadence: "Decline and Fall" or "Other Antiquity"?* (eds. Therese Fuhrer and Marco Formisano, Heidelberg: Winter, 2014), and in the first editorial of *Late Antiquity* and of *Studies in Late Antiquity: A Journal*, under the editorship of Elizabeth DePalma Digeser. As for the later Latin *literature*, an important parallel will be found in the *Cambridge History of Later Latin Literature* edited by Gavin Kelly and Aaron Pelttari, forthcoming from CUP, which will be accompanied by the *Cambridge Dictionary of Later Latin Literature* edited by the same scholars. The volume under review, however, focuses specifically on poetry; it also builds upon, and further develops in different directions, the work by Jacques Fontaine, Jean-Louis Charlet, and Michael Roberts. – Both 'pagan' and Christian poetry is analysed, although 'pagan' poets receive most of the attention, especially Ausonius, Sidonius, Claudianus, Optatianus and Namatianus. Among the Christian poets, Prudentius and Paulinus of Nola are prominent, but also Augustine is deployed for his language criticism. It must be noted, however, that he knew no Greek or very little (as I argued in *Origen in Augustine*, *Numen* 60 [2013], p. 280-307). – Michael Squire's contribution on Optatianus' visual poetics in *Carmina figurata* opens the First Part, *The Explosion of Form: Late Antique Experimentalism*, which is devoted to generic innovation in late antiquity. Franca-Ela Consolino focuses on polymetry in ancient poetry, especially Ausonius, Paulinus of Nola, Ennodius of Pavia, and Sidonius Apollinaris. Isabella Gualandri deals with Augustine's theory of language and its relation to ancient Latin poetry, especially Optatianus. – *Late Antique Intertextuality* is the

subject of the short Second Part of the volume. Helen Kaufmann asks what intertextuality means and how it works in late-antique Latin poetry, particularly in Sidonius Apollinaris, Juvencus, Proba, Corippus, Dracontius and Venantius Fortunatus, with a coda on intertextuality in English poets such as Coleridge, Clifford and Walcott. Editor Jaś Elsner concentrates on centos, especially an anonymous, short poem from the *Anthologia Latina* on Narcissus and its Vergilian and Ovidian echoes. – The Third Part is entitled *Programmatic Reflections: A Metaliterary Twist*. Marco Formisano treats the important literary theme of allegoresis or allegorical exegesis. This was a heritage of philosophical interpretations of traditional texts, especially in Stoicism and Middle and Neoplatonism, which I investigated especially in *Allegoria: L'età classica* (Milan, Vita e Pensiero, 2004) and *Allegoristi dell'età classica* (Milan, Bompiani, 2007). Stephen Harrison examines the two prefaces of *De raptu Proserpinae* by Claudianus and highlights the parallels with the prose *prolaliai*. Scott McGill investigates metaliterarity in Ausonius, especially some of his prefaces. Editor Jesús Hernández Lobato addresses the issue of what I would call apophaticism in late Latin literature, particularly Sidonius Apollinaris and Fulgentius; he names it a "poetics of silence". – The Fourth Part is entitled *Literature and Power* and focuses on the *Panegyrici Latini*. Roger Rees investigates the role of Latin poetry, especially Virgil, in these panegyrics. Catherine Ware deals with rhetorical tropes within the complex relation between panegyrics and poetry. I illustrated the relation between political and literary strategies in *Panegyrics, Latin*, in *Encyclopedia of Ancient Christianity*, ed. Angelo Di Berardino (Downers Grove, InterVarsity, 2014, III), p. 38-41. – The fifth part, *A New Literary Space: The Challenges of Christian Poetry*, focuses on Christian poetry and the problems it encountered in establishing itself. Michael Roberts studies *De aue phoenice* as "the first extended composition in elegiac couplets from the period of Late Antiquity" (374). Marc Mastrangelo in "The Early Christian Response to Platonist Poetics. Boethius, Prudentius and the *Poeta Theologus*" investigates Plato's criticism of poetry, its rehearsal by Augustine, who appreciated Ambrose's liturgical hymns, but by the time of the *City of God* criticised Virgil and his lies (like Jerome *Ep.* 21.9) and rejected 'pagan' allegoresis, and Boethius' *De Consolatione Philosophiae* and his debt towards Prudentius' *Hamartigenia* and *Psychomachia*. In Boethius' masterpiece, poetry is a medium between human and divine. In a poetic passage he could value the 'pagan' myth of Orpheus as an allegory of moral truths (*CPh* 3m12.52). Stoic and Platonist allegorists also developed moral allegoresis of myths, but also Christian allegorists, from Paul onwards, and especially Origen. I note that already 'pagan' Middle and Neoplatonism had overcome Plato's condemnation of poetry by using allegoresis. Gillian Clark investigates Augustine's attitude towards poetry, his rather negative approach to contemporary poetry, and his own very scarce poetic production. He admired the hymns of Ambrose and music in general as a psychagogical means towards elevation to God (something also stressed by Carol Harrison, *The Art of Listening in the Early Church*, Oxford, OUP, 2013). – This carefully collected and edited volume is a precious resource for the investigation into both poetics and generic innovation in late Latin literature. Ilaria L.E. RAMELLI

Thasos qui présente la particularité – à ce jour unique en contexte domestique – de supporter un décor à ordres multiples (voir la restitution fig. 136, p. 121). Dans une première annexe (p. 171-180), T. Kozelj et M. Wurch-Kozelj reviennent sur la restitution architecturale du nymphée et proposent une anastylose graphique assise par assise, suggérant aux autorités locales diverses solutions de mise en valeur des vestiges. Dans une seconde annexe (p. 181-196) sont exposés les aspects techniques relatifs au sciage des marbres anciens et à leur remploi à la fin de l'Antiquité. La présentation de l'état des lieux des vestiges et de leurs interprétations, celle des éléments d'architecture et de décor par le biais de descriptions, d'illustrations et de photographies, les études comparatives puis les propositions de restitution s'enchaînent avec rigueur et logique. Les auteurs sont parvenus, malgré l'absence de plans de chute, à replacer en élévation la quasi-totalité des blocs d'architecture retrouvés lors des fouilles de 1964 et 1981. La restitution de l'agencement des architraves et de colonnes de différentes hauteurs dans le niveau supérieur du nymphée (fig. 136) peut dans certains détails surprendre, mais la démonstration argumentée est convaincante. La grande qualité du dossier iconographique amène à regretter que les blocs d'architecture et de décor ne soient pas systématiquement représentés par des vues géométrales dessinées, l'usage de photographies étant susceptible de fausser l'interprétation. Ainsi en est-il des photographies des plaques de marbre quadrangulaires formant des parapets (fig. 49, 51, 54, 55, 57) qui auraient pu être redressées ; en l'état – et si n'était en vis-à-vis leur représentation graphique – ces photos laissent penser que leurs formes étaient trapézoïdales. Enfin, puisqu'un modèle 3D numérique a été réalisé pour les façades de la cour et les volumes du nymphée, une vue restituée à hauteur d'homme, plus réaliste quant à l'effet produit par le nymphée dans la cour que la vue cavalière proposée (fig. 136), aurait pu être ajoutée à cette documentation graphique au demeurant déjà très complète. Ce dossier qui réunit les études monographiques et archéologiques d'une maison, d'un nymphée et de leurs éléments de décor en marbre, supportées par des synthèses fournies, offre une documentation exemplaire qui guidera la réalisation d'autres monographies à venir, à Thasos et ailleurs.

Pauline PIRAUD-FOURNET

Hervé BARBÉ, *Hébron 1119. L'invention du tombeau des Patriarches*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2017. 1 vol. broché, 16 x 25 cm, 121 p., ill. n./b. & coul. (LOCUS SOLUS, 4). Prix : 20 €. ISBN 979-10-351-0022-3.

La collection « Locus Solus », aux Éditions de la Sorbonne, consacre son quatrième numéro à une sépulture pour le moins prestigieuse puisqu'il s'agit de celle attribuée aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et à leurs femmes Sarah, Rebecca et Léa. L'ouvrage, adressé à un public large et éclairé, explore l'histoire de la (re)découverte de ce tombeau souterrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'édifice majestueux qui matérialise son emplacement au cœur de la vieille ville d'Hébron, point de convergence des trois grandes religions monothéistes. Hervé Barbé, archéologue au service des Antiquités d'Israël et associé au Centre de recherche français de Jérusalem (CRFJ), traite le sujet de manière claire et détaillée, avec pour objectif d'emmener le lecteur sur les traces de ces illustres reliques tapies dans le sous-sol de

l'un des monuments les plus vénérés de Terre Sainte. Ce livre condense ainsi les connaissances relatives au tombeau depuis son invention en 1119 jusqu'à nos jours, recoupant découvertes archéologiques, mythes, histoires et anecdotes diverses qui en constituent la trame. L'occasion nous est donc donnée de suivre, page après page, le cheminement de cette investigation passionnante. Le livre comprend cinq chapitres accompagnés de plans, de croquis et de photographies d'archives qui illustrent parfaitement la progression de l'enquête. Le premier chapitre dresse d'abord les caractéristiques générales de l'édifice, dont le péribole attribué au règne de Hérode le Grand (37 – 4 av. J.-C.), constitué de ressauts à plan incliné séparés par des pilastres, présente des parentés avec le site de Mambré, situé 3 km plus au nord, et le temple de Jérusalem. Peut-être aurait-il fallu évoquer brièvement, à cette occasion, les travaux de S. Gibson qui soulèvent la question de la datation de ce procédé constructif utilisé dans la façade sud de l'atrium du Saint-Sépulcre constantinien (326-335) actuellement situé à l'intérieur d'une propriété russe orthodoxe. D'après ces vestiges, le chercheur israélien déduit que le tombeau des Patriarches, comme celui du Christ et l'enceinte de Mambré, sont des constructions paléochrétiennes inspirées de l'ancien temple juif. Si l'hypothèse paraît aventureuse en ce qui concerne le *Ḥaram el-Khalīl*/*HaMachpelah*, les fouilles archéologiques en cours sur le site de Mambré, sous la direction de Vincent Michel, montrent que l'enceinte comprend plusieurs phases de construction dont certaines sont incontestablement à placer au cours de la période protobyzantine. Hormis deux blocs à plan incliné dont le module est identique à celui employé dans la sépulture des Patriarches, les autres pourraient en effet bien être des imitations postérieures. Affaire à suivre… Le texte autour duquel est tissée la trame de l'ouvrage, présenté au chapitre 2, a pour titre *Traité de l'invention des saints Patriarches Abraham, Isaac et Jacob*. Rédigé vers le milieu du XII^e^ siècle, soit une vingtaine d'années après les faits relatés, il nous est parvenu sous forme de trois copies dont la plus ancienne, dite de Leyde-Tournai, n'est pas antérieure au XIV^e^ siècle. Les plus récentes, réalisées d'après un manuscrit de Tournai, datent du XVII^e^ siècle. Il conviendra donc de rester précautionneux à la lecture de ces versions ultérieures, mais cela n'entame pas le propos de l'auteur dont l'objectif consiste à relever les indices relatifs à l'organisation du sous-sol du monument. L'inventaire des témoignages médiévaux, au chapitre suivant, égrène les précieux renseignements livrés par quelques privilégiés juifs, musulmans ou chrétiens, parvenus à pénétrer à l'intérieur de ces espaces souterrains. Avant cette énumération, un bref aperçu historique sur l'état des connaissances de la sépulture à une période antérieure au XII^e^ siècle eût été appréciable, car le lecteur non averti pourrait croire que la redécouverte du souterrain s'effectue seulement en 1119, au terme d'une longue période d'oubli. Or nous savons notamment par les sources littéraires qu'un siècle et demi avant l'*inventio* latine, l'existence des tombes de la famille patriarcale était bel et bien présente dans les esprits. Le récit d'un certain Muḥammad b. Muḥammad b. Aḥmad b. Mālik, Abū Bakr al-Iskāri (964) relate par exemple la façon dont il est parvenu à pénétrer dans le souterrain à la faveur de l'hiver, en soudoyant le gardien des lieux. Il y raconte sa descente par un escalier de soixante-dix marches jusqu'à la cave sépulcrale contenant les tombeaux d'Abraham et d'Isaac, mais lorsqu'il se retourne vers les sépultures des femmes, une voix surgie de nulle part l'exhorte à sortir du lieu instamment. Cet épisode, relaté dès la seconde moitié du X^e^ siècle, semble à l'origine du récit repris

entre la fin du XII^e^ siècle et le début du XIII^e^ siècle par ʿAli al-Harawi et dont la même tradition réapparaît à la fin du XVII^e^ siècle. Vient ensuite le temps des archéologues. À partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'intérêt légitime des savants occidentaux pour ce monument d'exception se heurte à l'interdiction qui leur était faite d'y pénétrer. Progressivement, cependant, les premières études accompagnées de plans et de croquis sont réalisées. Parmi elles, la monographie des pères dominicains Vincent et Abel publiée en 1923 demeure à ce jour la référence absolue. Le souterrain reste néanmoins inaccessible, obligeant les chercheurs à des restitutions hypothétiques fondées sur les textes anciens et sur ce qu'il leur était possible d'observer depuis la surface par un regard dont l'emplacement au nord-ouest de l'ancienne église devenue mosquée est marqué par un baldaquin mamelouk. Le point culminant de l'ouvrage survient lorsque, après avoir suivi chaque étape de la découverte du mystérieux tombeau, le lecteur est soudain confronté au réel : les premières photographies parues en 1976 à l'occasion d'un article signé de la main du chef de l'état-major de l'armée israélienne, Moshe Dayan, suite à une exploration insolite réalisée au lendemain de la conquête d'Hébron. Il s'agit de l'épisode fameux de la fille du chef des services de renseignement intérieur du district de Jérusalem, alors âgée de 13 ans, introduite en pleine nuit dans l'étroit regard mentionné plus haut afin de documenter l'espace souterrain. Plus tard, un virage décisif s'opère suite à une fouille clandestine réalisée par des pilleurs israéliens en 1981. Ce forfait, resté impuni, donne lieu à l'organisation d'une mission d'expertise archéologique placée sous la responsabilité de l'Israélien Zeev Yeivin, et accompagnée des représentants de l'armée et du *waqf*. Pour la première fois, un plan, une coupe et de nouvelles photographies mettent en lumière ce réseau souterrain qui assurait le lien entre la surface et la tombe proprement dite, dont la forme est apparentée aux sépultures en puits de l'âge du Bronze. Saluons ici la sagacité de l'archéologue britannique Flinders Petrie qui avait livré, dans un compte rendu de l'ouvrage des pères dominicains, un croquis très proche de la réalité. Nous avons donc là un ouvrage de qualité qui combine la double démarche scientifique de l'historien et de l'archéologue à celle d'une véritable enquête policière. Cette publication originale permet de tourner à nouveau notre regard du côté du patrimoine exceptionnel de la ville d'Hébron qui pâtit, comme le soulignent à raison les belles pages de la préface de V. Lemire, du poids de ces illustres origines, du fardeau de son actualité sanglante et du prestige aveuglant de sa voisine Jérusalem.

Bertrand RIBA

Arne JÖNSSON & Gregor VOGT-SPIRA (Ed.), *The Classical Tradition in the Baltic Region. Perceptions and Adaptations of Greece and Rome*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2017. 1 vol. broché, 600 p., 48 fig. (SPUDASMATA, 171). Prix : 98 €. ISBN 978-3-487-15583-8.

Ce volume émane du réseau *Colloquium Balticum / Baltic Network,* qui rassemble des chercheurs de la région de la Baltique (principalement de Suède, Allemagne, Lettonie, Estonie, Lituanie et Russie) autour du thème de la réception de la culture classique dans ces régions, un domaine auquel les développements politiques de l'après-Seconde Guerre mondiale ont longtemps mis un frein dans cette zone de

lable, pour permettre tous les regroupements. La question des modèles et des transferts de l'écrit, telle qu'annoncée dans le titre, est en revanche assez bien couverte, sous ses différentes facettes, par ce recueil. Mais on reconnaîtra qu'il s'agit d'un enjeu susceptible de recouper un champ très vaste des études sur l'Antiquité. Dans ces conditions, il paraît assez difficile de porter un jugement d'ensemble sur les travaux réunis, dont on ne doit pas pour autant s'interdire de reconnaître la précision, chacun sur le domaine qui est le sien. L'ouvrage ne sera sans doute pas lu dans son intégralité par un même lecteur mais les lecteurs pourront y trouver, au gré de telle ou telle contribution, une documentation et des analyses fines en lien avec les travaux qui sont les leurs. Frédéric LE BLAY

Catalina BALMACEDA, *Virtus Romana. Politics and Morality in the Roman Historians*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2017. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 312 p., ill. (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 45 $. ISBN 978-1-4696-3512-5.

Professeur associé à la Pontifica Universidad Catolica du Chili, C. Balmaceda est spécialiste de l'historiographie romaine en général, et de Velléius Paterculus en particulier. La synthèse qu'elle propose ici sur la notion de *uirtus Romana* se distingue des études antérieures sur le même sujet (W. Eisenhut, M. McDonnell *et al.*) en ce qu'elle ne privilégie pas l'approche lexicologique et sémantique (même si les relevés d'occurrences sont une étape préliminaire importante à la base de son travail), mais se focalise sur un genre littéraire déterminé (l'historiographie) dans une perspective diachronique (de Salluste à Tacite en passant par Tite-Live et Velléius). Elle relève par conséquent davantage de l'histoire des idées morales et politiques (les deux étant indissociablement liées à Rome) que de l'anthropologie. Elle s'inscrit à ce titre en parfaite complémentarité avec les autres travaux précités. Son objectif est de montrer comment l'évolution du régime politique de la fin de la République au Principat antonin, et le positionnement éthico-politique des auteurs face à ce processus, ont influé sur leur définition et leur représentation de la *uirtus*. L'introduction commence par rappeler les principaux traits distinctifs de l'historiographie romaine (importance de la rhétorique, souci de *delectare* et de *mouere* autant que de *docere*, visée d'exemplarité morale), avant de souligner la centralité du concept de *uirtus* dans la problématique historiographique latine et d'introduire les différentes parties de l'ouvrage. Le chapitre premier se situe en amont des quatre auteurs précités et sollicite principalement Cicéron. Il est axé sur la question de l'extension sémantique de *uirtus*, de son sens étymologique de *uirilitas* à une acception morale plus large proche de l'*arété* grecque. L'auteur s'attache à montrer que le terme de *uirtus* s'est élargi pour ainsi dire naturellement et de façon immanente de la notion de « courage » à celle de « valeur », plutôt que sous l'influence directe et extérieure de la conception grecque de l'*arété* : comme le montre une étude attentive des occurrences du mot chez Caton, Plaute et Térence, c'est parce que *uirtus* avait déjà en latin cette acception élargie qu'elle a absorbé à la fois les sens respectifs d'*andréia* et *arété* sans qu'il soit besoin de forger un terme spécifique pour traduire cette dernière. L'influence hellénique sur la définition du concept est postérieure à ce processus et a surtout permis sa rationa-

lisation. L'auteur analyse dans un second temps l'apport du stoïcisme et sa convergence avec l'éthique romaine pour contribuer à théoriser des idées déjà présentes dans la pensée romaine (rôle de la quête de la *uirtus* comme moyen pour l'homme de réaliser sa fin propre et élargissement de la *uirilis uirtus* à l'*humana uirtus*), puis la position de Cicéron. Elle examine ensuite le processus d'expansion sociale de la notion de *uirtus*, valeur originellement aristocratique devenue peu à peu le slogan des *homines noui*, en parallèle avec son élargissement sémantique. L'idée est donc que *uirtus* est à Rome un concept éthique premier, tant au sens restreint de courage qu'au sens large de mérite. Le chapitre suivant est consacré à Salluste. C. Balmaceda adopte une approche par monographies (le *Catilina*, puis le *Jugurtha*) et par personnages. Le *Catilina* met le déclin de la *uirtus* individuelle au centre du processus de dégradation morale collective, et la controverse entre César et Caton illustre le problème de la fragmentation de cette valeur. De même, le *Jugurtha* met en lumière, notamment à travers le différend entre Marius et Métellus, le conflit entre différentes formes, plus ou moins imparfaites, de *uirtus*. La dernière section de ce chapitre étudie de façon synchronique la manière dont la *uirtus*, du fait de son interrelation avec certains vices, bascule aisément dans ces derniers. L'idée finale est que le déclin politique relève de la responsabilité des individus, et peut sans doute, corrélativement, être stoppé par la volonté agissante d'individus. Le chapitre trois se penche sur Tite-Live. Cet historien met au premier plan la valeur exemplaire des figures du passé romain emblématiques de la *uirtus Romana*, en sa double acception de *uirilis uirtus* et d'*humana uirtus* ; la tendance est toutefois à une restriction progressive de l'espace de la *uirtus* au fur et à mesure que la diplomatie et l'argent viennent réduire la part du courage dans la politique extérieure de Rome (notamment à partir des guerres de Macédoine). Par ailleurs, la notion de *uirtus* apparaît fortement liée à une autre idée : celle du combat pour la *libertas*, à travers le récit des affrontements entre la plèbe et le patriciat : l'accession des plébéiens au consulat par les lois licino-sextiennes est le couronnement d'un processus de promotion de la *uirtus* au service de l'État que Tite-Live, contemporain d'Agrippa, salue avec enthousiasme. La dernière sous-partie envisage la question de la *uirtus* féminine dans l'œuvre de l'historien ; si les exemples féminins de vertu ne manquent pas (soit en liaison avec la *pudicitia*, soit sous la forme d'une aide active apportée aux gouvernants masculins), le mot est peu employé à propos des femmes (sauf Clélie), dans la mesure où sa valeur étymologique reste tout de même prégnante. Au total, Tite-Live met particulièrement l'accent sur la *uirtus* fondée sur l'action au service de la collectivité, et sur l'importance de la mémoire des vertus d'autrefois pour maintenir une forme d'existence de la *uirtus Romana* dans le présent, même si celle-ci appartient essentiellement au passé. Dans le troisième chapitre, C. Balmaceda se tourne vers un Velléius Paterculus souvent méprisé pour ses qualités littéraires, mais bien intéressant du point de vue de l'histoire des idées. Ce qui ressort de son œuvre est l'idée d'une continuité, sur le mode de la *renouatio*, entre la *prisca uirtus* de la République et celle du Principat dans sa version tibérienne. Une perspective optimiste et apologétique qui s'attache notamment aux figures d'*homines noui*, en liaison avec la politique d'Auguste et de Tibère autant qu'avec les propres origines de l'auteur, et une démarche d'exemplarité qui repose sur la foi en une forme de contagion de la vertu. Le portrait de Tibère est l'illustration de cette rémanence de la vertu des anciens généraux de la République dans le cadre impérial. Au total, la conception

historique de Velléius, éloignée à la fois du pessimisme sallustéen et de passéisme livien, est fondamentalement téléologique, et fait de la *uirtus* le facteur de continuité entre passé et présent. Le quatrième chapitre, sur Tacite, vient couronner l'ensemble. Sa progression suit chronologiquement les trois grands « blocs » de l'œuvre tacitéenne : *Agricola* et *Germanie* / *Histoires* / *Annales*. Les *opera minora* abordent, d'un côté, la problématique de la *uirtus* des Barbares : si ceux-ci possèdent certains traits de vertu qui rappellent ceux dont les Romains se sont éloignés (notamment le lien entre *uirtus* et lutte pour la *libertas*), leur individualisme et leur manque de dévotion à l'intérêt public aussi bien que l'archaïsme de leur modèle politique n'en font pas pour autant des exemples imitables. D'autre part, côté romain, le problème fondamental est celui de la redéfinition de la *uirtus* sous un régime qui met la *libertas* sous le boisseau : les valeurs de *constantia* et de *moderatio* émergent dès lors comme les piliers de cette nouvelle définition, à travers la figure exemplaire d'Agricola. Les *Histoires* illustrent les difficultés d'exercice de la *uirtus* dans les guerres civiles. Les quatre empereurs et leurs principaux généraux incarnent, à des degrés divers, des formes imparfaites de la *uirtus* ; quelques figures positives de vertu en action parviennent néanmoins à émerger sur la base des deux valeurs mentionnées plus haut : dans ce contexte troublé, il reste un espace pour la vertu, mais sous des formes moins héroïques et ostentatoires que jadis. L'étude des *Annales* confirme les grandes lignes de cette analyse. L'exercice traditionnel de la *uirtus* est impossible sous les mauvais empereurs : Germanicus est une figure positive, mais relevant d'un modèle héroïque révolu ; la valeur militaire ne peut plus prétendre à la même reconnaissance qu'autrefois, et la définition de la *uirtus* doit s'adapter au nouveau contexte. Une nécessaire adaptabilité qu'illustrent (avec des nuances dans le détail) les exemples positifs de vertu « politique » (Sénèque, Burrhus, Thraséa *et al.*) : le refus de l'*adulatio* et de la peur, la pratique active de la *moderatio* et de la *constantia* sont les pierres de touche de cette nouvelle *uirtus*, essentiellement morale et intériorisée, et qui s'exerce moins désormais au service de l'État qu'en dépit de ce dernier, identifié à l'empereur. La conclusion replace les quatre historiens dans la perspective de l'évolution politique générale et imagine, de façon assez astucieuse (p. 244-245), une sorte de « dialogue » entre eux. L'ouvrage s'achève par une très riche bibliographie, non exempte toutefois de quelques coquilles (les titres français comportent plusieurs erreurs de transcription, et j'ai relevé au moins une référence erronée : l'article de T. R. Stevenson « Women of Early Rome as *Exempla* in Livy » n'est pas dans *Classical Quarterly* mais dans *Classical World*), et par un index général. Au total, la thèse de Mme Balmaceda se recommande par sa cohérence et sa clarté, et intéressera aussi bien les historiens des idées que les étudiants en littérature ancienne. François RIPOLL

William FITZGERALD & Efrossini SPENTZOU (Ed.), *The Production of Space in Latin Literature*. Oxford, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, IX-298 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-876809-8.

Ce volume, édité par W. Fitzgerald et E. Spentzou, aborde la dimension psychogéographique de la littérature latine. Le titre de l'ouvrage fait référence à *La Production de l'espace*, monographie de H. Lefebvre partant du postulat que l'espace urbain

retrouve des mots répétés à faible distance, sans justification spécifique ; de temps en temps le lecteur est confronté à des périodes assez lourdes ; comme poète, Asinius Pollio est un dilettante (voir les p. 197-204). – Abstraction faite des parallèles déjà mentionnés, E. Woytek traite aussi des relations entre la *Ciris* et Asinius Pollio d'une part et Horace d'autre part (aux p. 216-221) ; dans trois appendices, il s'attarde aussi sur les relations entre la *Ciris* et les livres I et II de Properce, le livre I des élégies de Tibulle et le *Panégyrique de Messalla*. – En ce qui concerne l'appréciation des 'Sekundärtexte' / 'Imitationen', je souhaiterais formuler quelques remarques, bien que ce soit avec beaucoup de circonspection. E. Woytek aborde son sujet d'une façon méticuleuse et fait preuve d'une grande objectivité. Mais il est évident qu'on ne peut pas tout juger d'une façon mathématique ; ceci s'applique en premier lieu aux irrégularités dans les Sekundärtexte (s'agissant d'une intégration dans le contexte ('Kontextintegration') imparfaite ou moins réussie). En outre, je ne peux pas croire que les poèmes dans lesquels des poètes comme Virgile, Horace ou Ovide utilisent ou évoquent leurs prédécesseurs ou modèles, présenteraient des irrégularités qui seraient plus ou moins comparables aux irrégularités qu'on trouve dans les vers de *poetae minores*. Je reconnais que Woytek exprime lui-même (aux p. 160-161) une remarque pertinente en ce qui concerne l'intégration d'un modèle ; il affirme à juste titre qu'il y a une différence entre un poète comme Virgile et un *poeta minor*. De plus, je suis le premier à concéder que les observations d'E. Woytek sur des irrégularités sont presque toujours pertinentes, par ex. aux p. 156-157, sur Virgile, *Aen*. IV, 283 et sqq., et particulièrement sur *adfatus*, *exordia sumere* et sur la relation entre les v. 283 et sqq. et les v. 287 et sqq. Mais sous la pression de la méthodologie utilisée, on risque de chercher ou de voir de petits défauts en des endroits où un lecteur « normal » ne verrait aucun problème. Je signale d'abord la p. 162 sur l'*Énéide* II, 403 sqq. et la p. 220 sur Horace, *Carm*. I, 13, 8-9. J'insiste surtout sur les p. 113-114 : à la p. 113 on lit : « Auch der Imitator Vergil ist nicht immer in der Lage, stilistische Glanzlichter seiner Vorlage in vollem Umfang wiederzugeben bzw. umzusetzen ». En ce qui concerne le fait que l'*Énéide* IV, 657 et sqq., au contraire de Catulle 64, 171-2, ne contient pas de *versus aureus* (voir les p. 113-114), il faut tenir compte du fait que Virgile ne veut pas offrir dans son *Énéide* autant de *versus aurei* ou *argentei* que Catulle (voir les chiffres donnés par Norden dans l'appendice III de son commentaire sur *Aen*. VI) ; et si Virgile, dans l'*Énéide* VI, 180 sqq., offre moins d'allitérations que son modèle Ennius (voir la p. 114: « Die Imitation ist an alliterierenden Verbindungen ärmer als die Vorlage »), il faut attribuer cela au fait que Virgile avait à cœur d'éviter les excès d'Ennius (ou de Naevius). Quoi qu'il en soit, l'ouvrage objet de ce compte rendu est sans aucun doute le résultat de recherches minutieuses, menées par un chercheur très aguerri dans ce genre d'études ; il est écrit d'une façon très claire et son argumentation est tout à fait convaincante ; nous tenons là une publication vraiment importante.

Willy EVENEPOEL

Lee M. FRATANTUONO & Riggs Alden SMITH, *Virgil,* Aeneid *8. Text, Translation and Commentary.* Leyde – Boston, Brill, 2018. 1 vol. relié, IX-801 p. (MNEMOSYNE, SUPPLEMENTS, 416). Prix : 199 €. ISBN 978-90-04-36735-7.

La constitution d'une série de commentaires nouveaux de l'*Énéide* chez Brill va bon train. Après ceux des chants 2, 3, 6, 7 et 11 dus à l'infatigable N. Horsfall et celui du chant 5 par le même duo Fratantuono-Smith (le premier étant par ailleurs l'auteur d'un commentaire du chant 11 paru chez Latomus), et si l'on ajoute ceux qui sont parus récemment à Oxford ou à Cambridge, on se rend compte que les vieux commentaires des années soixante (ceux d'Austin notamment) sont progressivement « poussés vers la sortie » par de nouvelles publications appelées à constituer la référence majeure pour plusieurs décennies. Non que le chant 8 soit celui qui attendait le plus une telle remise à jour, car le commentaire de Gransden, et plus encore, celui de Éden (tous deux datant des années soixante-dix) restaient des outils de travail de qualité, mais leur apport est désormais dépassé et absorbé dans le volumineux ouvrage que proposent Smith et Fratantuono, le premier ayant surtout travaillé à l'établissement du texte et à la traduction, et le second au commentaire. Les deux auteurs ont largement profité de l'expérience de leur travail antérieur sur le chant 5 (qui leur permet notamment de relever les effets d'échos entre ces deux chants, par ex. p. 95), de la bibliographie récente (en premier lieu, les autres commentaires non seulement de Virgile, mais aussi des épiques flaviens parus ces dernières années, ainsi que la *Virgil Encyclopedia* de R. F. Thomas), et ont largement et intelligemment incorporé le meilleur des travaux d'Eden et Gransden (fréquemment cités en particulier pour les remarques de stylistique et de métrique). Les nombreux articles de L. Fratantuono, en particulier sur les dieux de l'*Énéide* (qui sont un peu un « angle mort » de la critique virgilienne, Jupiter, Junon et Vénus exceptés) ou sur les animaux (cf. le lion p. 299) enrichissent aussi ce commentaire. Après une introduction assez brève mais dense et suggestive qui balaye diachroniquement la succession des grands épisodes (prophétie du Tibre à Énée, rencontre d'Énée et Évandre, fabrication du bouclier d'Énée, départ d'Énée de chez Évandre, description du bouclier) et des grandes thématiques du chant, suivie d'une mise au point sur la tradition manuscrite, vient le texte avec apparat et traduction anglaise en regard, puis le commentaire proprement dit. Une bibliographie (sur laquelle je reviendrai) et deux index clôturent l'ouvrage : *nominum* et *verborum* (mais pas *locorum*, ce qui est dommage). R. A. Smith a repris intégralement le travail de collation des manuscrits, pour procurer au final un texte qui diffère assez peu de celui de ses prédécesseurs (j'ai noté deux différences avec l'édition J. Perret des Belles-Lettres, v. 205 : *furiis*/ *furis* et 583 : *dicta*/*maesta*), mais qui possède l'autorité d'une solide autopsie scientifique. En ce qui concerne donc le commentaire, qui constitue l'apport le plus neuf de cet ouvrage, on peut dégager un certain nombre de qualités saillantes, formuler quelques critiques, et avancer quelques suggestions. La principale qualité de cet ouvrage (qui répond à une forte attente actuelle vis-à-vis des commentaires) est la maîtrise de la bibliographie (et si possible, pas seulement ultra-récente et anglo-saxonne). Sur ce chapitre, on n'est assurément pas déçu. La quantité de travaux cités au fil des notes est proprement colossale, et il n'y manque ni les grandes études classiques et toujours valables, si anciennes soient-elles, ni les travaux les plus récents (par ex. la thèse de Rogerson sur Ascagne de 2017), ni les articles les plus pointus. Les Anglo-Saxons se taillent certes la part du lion (surtout au niveau des articles) mais les travaux français les plus marquants (Heuzé, Lesueur) ne sont pas oubliés, même si l'on pourrait ajouter quelques références supplémentaires (sur Mézence notamment, cf. D. Briquel,

« La fabrication d'un tyran : Mézence chez Virgile », *BAGB* [1995], p. 173-85). Cet ouvrage est donc aussi un précieux répertoire de bibliographie virgilienne, au-delà du chant concerné. D'autre part, ce commentaire déploie au fil des notes un certain nombre de spécificités bien venues reflétant l'idiosyncrasie de son auteur dans ses aspects les plus positifs. C'est d'une part, une véritable sensibilité à l'ambiance affective et à la puissance d'évocation du texte, révélées par une lecture intelligemment subjective qui ne se borne pas à une sèche énumération de *loci similes* : nombreuses sont les remarques fines sur les *effets* des mots ou des images (par ex., au bas de la p. 628 sur le v. 597, p. 213 sur *olli*, p. 162 sur *montibus*, p. 163 sur *proaui*). D'autre part, un point fort de ce commentaire réside dans l'attention particulière à la postérité de tel ou tel passage, voire d'un simple vers, ou d'une expression, de sorte que cet ouvrage apporte aussi beaucoup à la connaissance de la réception de Virgile ; et ce, non seulement chez ses successeurs épiques (notamment Valérius Flaccus, particulièrement bien pris en compte, en partie grâce aux très bons commentaires parus sur lui ces derniers temps), mais aussi aux époques moderne et contemporaine (cf. par ex. p. 356 sur Racine ; p. 277 sur Saint Isaac Jogues ; p. 331 sur Diderot ; p. 431 sur Scott Fitzgerald…), sans oublier les arts figurés (cf. p. 231 sur Claude Lorrain). Tout cela enrichit incontestablement le commentaire. On salue par ailleurs la clarté et le bon sens qui émanent des quelques discussions d'établissement de texte, généralement convaincantes (par ex. : *litora*/ *limina*, v. 555 ; *tacitos*/ *tacitis*, v. 108 ; *tenebat*/ *tegebat*, v. 194 ; en revanche, un doute subsiste pour *furis*/ *furiis*, v. 205, et *dicta*/ *maesta*, v. 583). Par ailleurs, l'auteur sait aussi écarter avec réalisme certaines des (nombreuses) questions oiseuses soulevées par la critique virgilienne au fil des textes (cf. par ex. p. 597 sur le problème d'Énée à cheval à propos du v. 552 ; ou p. 168, sur la durée de la remontée du Tibre) ; tant il est vrai que le travail d'un critique de Virgile consiste presque autant à repousser les faux problèmes qu'à poser les bonnes questions. Tout au plus pourrait-on lui reprocher parfois de perdre précisément du temps à mentionner certaines réflexions inopportunes de ses devanciers. Cette dernière remarque m'aidera à faire la transition avec la partie critique de mon compte rendu, qui portera en premier lieu sur la sélection de l'information. En effet, ce commentaire, si riche et utile soit-il, n'est pas exempt de reproches méthodologiques. Tout d'abord, le volume impressionnant qu'il atteint n'est pas sans comporter une part de « gonflement » un peu superflu. Celui-ci résulte, d'une part, d'un usage assez massif (surtout au début) des citations de critiques modernes, certes parfois éclairantes, mais qui souvent aussi n'apportent pas grand-chose à la compréhension du texte (pour ne rien dire de la longue citation en néerlandais de la p. 128) : des économies d'espace et de caractères auraient pu être réalisées dans ce domaine, et l'ensemble aurait gagné en clarté et en commodité. D'autre part surtout, le commentaire est inutilement alourdi par une foule de notes dans lesquelles l'auteur, pour tel mot, relève et cite méticuleusement (en rappelant chaque fois le contexte) toutes les autres occurrences du même mot dans l'*Énéide* (cf. par ex. p. 179 pour *aetherius*, p. 241 pour *inimicus*, p. 311 pour *ignarus*, p. 322 pour *optare*…) là où une simple liste chiffrée de références aurait suffi amplement (surtout si cette fastidieuse énumération ne débouche au final, comme c'est souvent le cas, sur aucune conclusion notable). L'espace ainsi gagné aurait pu être consacré, par exemple, à procurer des introductions partielles plus développées aux différentes sections et sous-sections du

texte pour mieux dégager les enjeux généraux de chaque passage en prenant un peu de hauteur, et peut-être aussi, en se plaçant davantage du point de vue de la genèse intellectuelle du poème. Par ailleurs, quoiqu'il se défende, dans l'introduction, de toute polémique, ce commentaire se ressent à plus d'un endroit du « crypto-Harvardisme » de l'auteur, qui oriente sensiblement ses choix exégétiques. L. Fratantuono a certes le droit de ne pas aimer Énée et de nous le faire savoir (cf. par ex. p. 585), et aussi de faire plus de cas de Putnam, Lyne et O'Hara que de Binder, Stahl ou Morgan (dont l'interprétation intéressante du combat d'Hercule et Cacus ne reçoit cependant pas l'attention qu'elle mérite), mais cela entraîne des partis pris méthodologiques et des types de raisonnement que l'on peut légitimement discuter. En bon « pessimiste », l'auteur se livre à une traque quasi obsessionnelle des prétendus « dark echoes » ou « grim associations » de tel ou tel mot, avec un résultat assez peu probant la plupart du temps : le fait qu'un mot soit employé dans un certain nombre, voire une majorité de contextes sombres n'entraîne pas automatiquement qu'il soit toujours chargé d'une connotation négative y compris en contexte neutre (cf. par ex. p. 197 pour *conspicio*, p. 209 pour *labitur*, p. 393 pour *cumulare*, p. 445 pour *nobile…*). Sur cela se greffe un problème connexe, celui des rapprochements hasardeux, fondés sur le principe que tout peut renvoyer à tout : or c'est précisément tout le travail du commentateur que de faire le départ entre les parallèles contextuellement significatifs (cf. par ex. p. 618 sur *digressu supremo*) et les associations plus ou moins arbitraires et forcées (cf. par ex. p. 358 sur le « mauvais choix » de la date du combat d'Hercule ; p. 531 sur les Cyclopes et l'*amor habendi* des abeilles de *Georg*. 4 ; p. 714 sur le nom de *Caesar* ; cf. aussi p. 452-53, ou la « bonne » explication sur les *Capitolia aurea* (le toit doré du temple) est noyée dans un tas de considérations assez confuses sur Tarpéia, Saturne et l'*amor habendi*). Je me permettrai, en troisième lieu, quelques suggestions complémentaires : p. 222, il faudrait citer Hom., *Il*. XI, 771-776 (en amont d'*Od*. III, 5-9) parmi les antécédents de la scène d'arrivée, et l'on pourrait en outre creuser le parallèle entre l'arrivée à Pallantée et celle à Buthrote au chant 3 ; p. 374, je souscrirais volontiers à l'interprétation de Fordyce pour *abiuratae rapinae*, malgré le scepticisme de Fratantuono (l'ambiance morale de victoire sur la *perfidia* prime la pure logique narrative et justifie l'allusion « alexandrine » à une variante écartée) ; p. 461, je note une bonne interprétation, à mon avis, de *Ianiculum* comme sommet capitolin (contre Stahl), mais on pourrait citer à ce propos l'article de P. Grimal dans *REA* 1951, p. 51-61 ; p. 539, la discussion sur la « contradiction » de l'*altum limen* d'Évandre pourrait être approfondie en prenant en compte la logique suggestive de la scène (l'impression de majesté imposante du personnage émergeant graduellement à partir d'une image initiale de simplicité) ; p. 722, pour l'image d'Apollon (*arcum intendebat*), on pourrait rapprocher Horace, *Ode* II, 10, 19-20, et p. 728-29, pour le rôle pathétique du Nil v. 711-712, on peut mettre en parallèle la fonction de Tellus dans la Gigantomachie horatienne (*Ode* III, 4, 73-74). Je terminerai par une appréciation critique sur la bibliographie. Celle-ci se veut apparemment sélective, mais les critères de sélection ne sont pas clairs du tout. On attendrait sans doute d'une bibliographie du chant VIII de l'*Énéide* qu'elle comporte, d'une part, les principales études générales sur l'*Énéide*, et d'autre part, un maximum d'études particulières sur le chant VIII, les unes et les autres étant signalées par des renvois en abrégé dans le corps du commentaire (et les ouvrages touchant plus indirectement le

texte étant cités uniquement dans les notes). Au lieu de cela, cette bibliographie-ci comporte des titres qui ne sont invoqués qu'une fois et de façon très oblique dans le commentaire (cf. par ex. Harris 1973 ou Millon 1999), et ne reprend pas certains articles manifestement importants qui sont cités à plusieurs reprises dans les lemmes (obligeant du coup les auteurs à répéter chaque fois les références au complet, ce qui n'est pas très économique : voir par ex. Bacon 1939, p. 6 et 126, et Cohon 1991, p. 649), alors que d'autres articles figurent bien dans la bibliographie sans qu'on voie trop ce qui justifie cette différence de traitement. En outre, était-il nécessaire de citer un par un tous les volumes du Roscher, p. 773 ? Enfin, le nom d'A. Novara est estropié en Navara. Tout cela n'est pas très pratique. Au total donc, un commentaire riche et foisonnant, mais qui peine à sélectionner et à hiérarchiser l'information en privilégiant les critères de clarté et de commodité. François RIPOLL

David QUINT, *Virgil's Double Cross. Design and Meaning in the* Aeneid. Princeton / Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. broché, XXII-218 p. Prix : 27 £. ISBN 9780691179384.

Professeur de littérature comparée à l'Université de Yale, D. Quint est notamment connu des antiquisants pour son bel essai sur le genre épique, *Epic and Empire*, Princeton, 1993. Dans ce nouvel ouvrage, il se livre à une investigation très complète et très fine sur le procédé du chiasme dans l'*Énéide* ; plus précisément, il s'attache à montrer comment le principe du double réversible (du type *abba* ou ses variantes) est un schéma à la fois récurrent et structurant de cette épopée, tant au niveau de la composition d'ensemble que de la disposition des modèles homériques mobilisés pour façonner ses personnages. Le lecteur tant soit peu familier de l'œuvre pense évidemment à sa macrostructure bipartite (une *Odyssée* et une *Iliade* prenant la suite des poèmes homériques sous forme inversée) et aux figures antagonistes d'Énée et Turnus modelées sur Achille et Hector avec un effet de renversement (Énée, qui apparaît initialement comme le successeur d'Hector et trouve en Turnus un nouvel Achille, se retrouve à la fin de l'*Énéide* dans le rôle d'un Achille vengeur de Patrocle-Pallas contre un Turnus « Hectorisé »). Tout cela est bien connu, mais l'originalité de D. Quint est de montrer que des jeux de miroirs semblables se retrouvent pratiquement à tous les niveaux de l'épopée, à la fois entre les chants et à l'intérieur même des chants, voire des épisodes. L'ouvrage s'organise en sept chapitres, qui suivent *grosso modo* la progression de l'épopée (moyennant des regroupements thématiques), et s'achève par une bibliographie (presque entièrement anglo-saxonne) suivie d'un index général. Le premier chapitre, qui pose les principes généraux de l'analyse, s'intéresse surtout aux jeux d'échos entre les chants I (scènes de la guerre de Troie au temple de Junon à Carthage) et XII (affrontement final d'Énée et Turnus). Il étudie notamment les références au couple Diomède-Achille comme modèles tour à tour de Turnus et d'Énée, et approfondit la question de l'interchangeabilité de ces derniers en liaison avec le thème de la guerre civile (un aspect bien mis en lumière par la critique virgilienne, mais sur lequel l'auteur apporte des compléments) ; on peut en revanche hésiter à adhérer à la conclusion un peu extrapolante, dans un sens critique vis-à-vis d'Auguste, de l'étude sur Neptune et l'orateur, p. 21. Le chapitre suivant, essentielle-

central pour analyser la déviation de l'ironie ou sur la manière dont l'ironie, dans les *Métamorphoses*, cache toujours des allusions qui ne sont pas ironiques. Avant les dernières pages de conclusions (p. 353-358) qui ressaisissent les différents points de commentaire et d'analyse abordés dans le livre, le dernier chapitre est consacré à *L'apothéose dans la* sphragis *ovidienne : la* uirtus *du poète, le* sanctius animal *et Rome* (p. 337-351) : l'auteur pointe l'importance, dans le texte ovidien, du terme *opus* qui peut désigner l'œuvre artistique, mais aussi une tâche, un travail, une activité. Ovide voudrait dire qu'il a accompli une tâche lui permettant d'obtenir une apothéose et dans laquelle se manifeste sa *uirtus*, pointant ainsi la supériorité du poète et de la poésie. Il n'est pas facile d'écrire encore sur les *Métamorphoses* après toutes les études qui ont été consacrées à ce chef-d'œuvre. Pablo Martínez Astorino a trouvé une marge d'originalité en modifiant la focale et en ré-interrogeant les interprétations – par exemple l'ironie – à partir de l'étude des textes. Ce livre bien écrit et facile à lire, fruit d'années de travail sur les *Métamorphoses*, apporte sa pierre à la construction de l'interprétation ovidienne. Béatrice BAKHOUCHE

Anne LAGIÈRE, *La* Thébaïde *de Stace et le sublime*. Bruxelles, Société d'études latines de Bruxelles – Peeters, 2017. 1 vol., 300 p. (LATOMUS, 358). Prix : 57 €. ISBN 978-90-429-3558-7.

Cet ouvrage est l'émanation d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 2014. Il s'inscrit dans un regain d'intérêt actuel pour la question du sublime, illustré par plusieurs colloques récents et, dans le domaine de l'épopée latine, par la thèse de H. Day sur Lucain (2013) ainsi que par les travaux de Ph. Hardie. A. Lagière s'éloigne néanmoins de ces derniers par son refus de principe d'envisager le sublime « immanent » et « antéthéorique » d'origine empédocléenne et lucrétienne pour s'en tenir à une approche théorisante solidement arrimée sur les réflexions du pseudo-Longin (en une lecture un peu sélective et parfois simplificatrice de ce dernier toutefois). Un choix méthodologique qui se défend dans la mesure où le *Traité du Sublime*, sans doute antérieur de quelques années à la *Thébaïde*, s'inscrit dans un courant esthétique contemporain de la seconde moitié du I^er^ s. dont Sénèque et Lucain sont aussi imprégnés (au reste, la thèse d'A. Lagière associe étroitement esthétique sublime et esthétique sénéquienne, jusqu'à les assimiler un peu trop rapidement quelquefois, mais en apportant, du coup, des réflexions intéressantes sur l'influence sénéquienne chez Stace). Ce mémoire s'inscrit surtout dans la lignée des travaux pionniers de F. Delarue sur le sublime chez Stace, ainsi que de ceux de M. Leigh. Le chapitre préliminaire s'attache à la clarification notionnelle du sujet et, après avoir repoussé avec raison les notions peu opératoires de « baroque » et de « maniérisme », s'efforce de dégager du Pseudo-Longin, à défaut d'une illusoire définition unitaire du sublime, les traits caractéristiques de ce dernier : rôle central du *pathos* lié à l'*hypsos* comme déclencheur de l'effet d'*ekplèxis*, qui engendre l'état d'*ekstatis* ; un mécanisme fondamental dont la suite de l'ouvrage illustrera la mise en œuvre par des études de cas. L'importance des motifs de la verticalité (en hauteur ou en profondeur) et de l'ascension est bien soulignée, et l'analyse insiste sur le soubassement platonicien et stoïcien de la théorie, tout en opérant une différenciation opportune

avec le *deïnos* de Démétrios et le *genus grande* cicéronien. Le début du chapitre I (sur les deux que comporte l'ouvrage) poursuit cette démarche de clarification théorique préliminaire en mettant en lumière le rôle des *phantasiai* qui produisent l'*ekplèxis*, et que l'auteur propose de traduire par « visions fulgurantes ». C'est ensuite que l'étude aborde de front le texte de la *Thébaïde*, tout d'abord par une mise au point sur la question de la *persona* du poète sublime, puis par une série de deux sous-parties, l'une centrée sur les personnages (« l'aliénation des personnages ») et l'autre sur le lecteur (« la stupeur de l'auditeur-lecteur »). Cette dichotomie permet d'étudier, d'un côté, la part du sublime dans la mise en scène de l'état psycho-affectif des héros, et de l'autre, les effets de lecture induits par la présence du sublime dans les descriptions (des phénomènes naturels notamment). La première section insiste sur le mécanisme de l'*odium* comme sujet central de la *Thébaide* avec une intéressante étude du rôle de Tisiphone et du motif de la nuée infectieuse, qui débouche sur une interprétation originale de la Furie comme allégorie non pas du *furor* lui-même, mais du processus dynamique de contagion passionnelle (une astucieuse alternative à la sempiternelle controverse entre interprétation « actantielle » et interprétation « allégorique » des divinités). A. Lagière insiste aussi, dans une perspective stoïcienne et sénéquienne, sur la responsabilité du sujet dans le mécanisme passionnel : une responsabilité dans le dépassement de soi qui paraît effectivement une condition de la grandeur sublime, fût-ce dans le mal (ce qui apparente néanmoins Stace à une vision du sublime sans doute plus proche de sa modulation sénéquienne que de la conception du pseudo-Longin). La distinction opérée entre *furor* sublime et transport bacchique emporte aussi la conviction. Le chapitre sur la stupeur de l'auditeur-lecteur est quant à lui l'un des meilleurs de la thèse, avec des analyses très fines des images et de leurs effets, et de très bonnes remarques sur les motifs de la foudre, du clair-obscur et les schèmes de verticalité, ainsi que sur la réception ambivalente du sublime. Il ne manque à ces brillantes analyses de texte qu'une étude plus pointue de certaines figures de style citées par le pseudo-Longin dans son *Traité* (hyperbate, asyndète, polyptote…), et aussi des effets de la métrique. En revanche, la seconde partie nous éloigne un peu du sujet (à l'exception de sa dernière section), dans la mesure où elle s'efforce de raccrocher la question du sublime à des problématiques intergénériques (épopée et tragédie) ou axiologiques (la tyrannie) dans lesquelles la notion de sublime tend à se diluer ou à se perdre de vue. On glisse peu à peu vers une assimilation du sublime au *pathos* et du *pathos* au tragique, avant de réduire ce dernier à sa version sénéquienne et au thème de la tyrannie ; une démarche simplificatrice qui ne rend qu'imparfaitement justice à la complexité de la *Thébaïde* (dans laquelle subsistent tout de même, notamment autour d'Adraste, quelques îlots de tragique « mimétique » et « aristotélicien »). Et l'on aboutit quasiment à l'impression que le sublime est tout entier du côté du tragique, et implique une « sortie de l'épique », ce qui ne correspond ni aux propos ni aux exemples du pseudo-Longin (qui font une place certes importante, mais non exclusive, au corpus tragique). Au total, une large part de ce chapitre (le développement sur Jupiter, mais aussi sur les « héros pieux » et sur Parthénopée) frise le hors-sujet. Quant à Polynice, son analyse comme incarnation du phénomène psychique de mélancolie est très intéressante en soi, mais ne se rattache que « par la bande » à la question du sublime. On se retrouve bien, par contre, au cœur du sujet avec la dernière sous-partie, où est parfaitement mise en lumière la nature sublime des

héros qui sortent de la condition humaine par le haut ou par le bas (Tydée et Capanée), et où l'on trouve en particulier de bonnes études littéraires (dans la continuité des travaux de F. Delarue et M. Leigh) sur le thème du lien entre titanisme et sublimité. La conclusion apporte notamment un éclairage rapide mais suggestif sur la postérité du sublime antique de Burke à Nietzsche, en passant par Kant. La bibliographie est assez fournie, mais n'a été qu'incomplètement réactualisée depuis la thèse : il aurait fallu ajouter Ph. Hardie, « Flavian Epic and the Sublime », in *Flavian Epic Interactions*, G. Manuwald & A. Voigt (eds.), Berlin, 2013, p. 125-138 et J. I. Porter, *The Sublime in Antiquity*, Cambridge, 2015. – Globalement, l'ouvrage est riche et intéressant, malgré une inclination à la restriction de perspective et aux glissements de problématique. Il se signale particulièrement par sa finesse et sa sensibilité dans l'étude des images. On peut toutefois regretter une certaine tendance, précisément, à réduire le sublime à des images ou à des motifs, ce qui donne lieu à une conception un peu « fixiste » et fragmentée de celui-ci. Une approche plus dynamique de l'étude des textes, attentive aux effets de composition et de gradation émotionnelle, aurait sans doute mieux mis en relief cette impression affective de « décollage » qui est sans doute une caractéristique essentielle du sublime du point de vue de la réception. En effet, celui-ci réside autant, si ce n'est plus, dans l'agencement organique des parties que dans chaque tableau pris isolément, et la notion de *sympathéia*, qu'A. Lagière met à juste titre en avant, aurait pu servir de base de départ pour une meilleure prise en compte de l'orchestration des mouvements affectifs du lecteur au niveau de la *dispositio* poétique. Cela dit, cet ouvrage, qui allie la clarté de la réflexion théorique à la finesse de l'analyse textuelle, apporte beaucoup d'éléments utiles à la compréhension de la démarche poétique de Stace, et constitue une bonne base de réflexion sur la question du sublime antique. François RIPOLL

Martin DINTER, Charles GUÉRIN & Marcos MARTINHO (Ed.), *Reading Roman Declamation. The Declamations ascribed to Quintilian*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2016. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, 312 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 342). Prix : 99,99 €. ISBN 978-3-11-035240-5.

L'ouvrage, qui regroupe des communications en anglais et en français issues d'une semaine de manifestations scientifiques menées au Brésil, constitue le premier volet d'un triptyque consacré à la déclamation à Rome ; il porte exclusivement sur celles que l'on attribue à Quintilien, les deux tomes suivants étant consacrés à Sénèque le rhéteur et à Calpurnius Flaccus. Après avoir rapidement rappelé l'intérêt socio-culturel que présente l'étude des *declamationes* pour cerner l'esprit d'une époque dont elles demeurent le reflet bien qu'elles mettent en scène des enjeux fictifs, l'introduction, claire et argumentée, propose dès l'abord un efficace état des lieux des travaux critiques portant sur ce genre rhétorique, qui comprend *controuersiae* et *suasoriae* – présentation fort bienvenue pour un sujet qui demeure encore relativement confidentiel. L'ouvrage se donne pour objectif particulier de traiter de la *declamatio* sous l'angle poétique : l'élaboration littéraire et technique de ces exercices d'apprentissage, pour un genre qui se situe au carrefour de la rhétorique et de la fiction, constitue en effet un champ jusqu'ici encore peu travaillé, dans la mesure où

texte étant cités uniquement dans les notes). Au lieu de cela, cette bibliographie-ci comporte des titres qui ne sont invoqués qu'une fois et de façon très oblique dans le commentaire (cf. par ex. Harris 1973 ou Millon 1999), et ne reprend pas certains articles manifestement importants qui sont cités à plusieurs reprises dans les lemmes (obligeant du coup les auteurs à répéter chaque fois les références au complet, ce qui n'est pas très économique : voir par ex. Bacon 1939, p. 6 et 126, et Cohon 1991, p. 649), alors que d'autres articles figurent bien dans la bibliographie sans qu'on voie trop ce qui justifie cette différence de traitement. En outre, était-il nécessaire de citer un par un tous les volumes du Roscher, p. 773 ? Enfin, le nom d'A. Novara est estropié en Navara. Tout cela n'est pas très pratique. Au total donc, un commentaire riche et foisonnant, mais qui peine à sélectionner et à hiérarchiser l'information en privilégiant les critères de clarté et de commodité. François RIPOLL

David QUINT, *Virgil's Double Cross. Design and Meaning in the* Aeneid. Princeton / Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. broché, XXII-218 p. Prix : 27 £. ISBN 9780691179384.

Professeur de littérature comparée à l'Université de Yale, D. Quint est notamment connu des antiquisants pour son bel essai sur le genre épique, *Epic and Empire*, Princeton, 1993. Dans ce nouvel ouvrage, il se livre à une investigation très complète et très fine sur le procédé du chiasme dans l'*Énéide* ; plus précisément, il s'attache à montrer comment le principe du double réversible (du type *abba* ou ses variantes) est un schéma à la fois récurrent et structurant de cette épopée, tant au niveau de la composition d'ensemble que de la disposition des modèles homériques mobilisés pour façonner ses personnages. Le lecteur tant soit peu familier de l'œuvre pense évidemment à sa macrostructure bipartite (une *Odyssée* et une *Iliade* prenant la suite des poèmes homériques sous forme inversée) et aux figures antagonistes d'Énée et Turnus modelées sur Achille et Hector avec un effet de renversement (Énée, qui apparaît initialement comme le successeur d'Hector et trouve en Turnus un nouvel Achille, se retrouve à la fin de l'*Énéide* dans le rôle d'un Achille vengeur de Patrocle-Pallas contre un Turnus « Hectorisé »). Tout cela est bien connu, mais l'originalité de D. Quint est de montrer que des jeux de miroirs semblables se retrouvent pratiquement à tous les niveaux de l'épopée, à la fois entre les chants et à l'intérieur même des chants, voire des épisodes. L'ouvrage s'organise en sept chapitres, qui suivent *grosso modo* la progression de l'épopée (moyennant des regroupements thématiques), et s'achève par une bibliographie (presque entièrement anglo-saxonne) suivie d'un index général. Le premier chapitre, qui pose les principes généraux de l'analyse, s'intéresse surtout aux jeux d'échos entre les chants I (scènes de la guerre de Troie au temple de Junon à Carthage) et XII (affrontement final d'Énée et Turnus). Il étudie notamment les références au couple Diomède-Achille comme modèles tour à tour de Turnus et d'Énée, et approfondit la question de l'interchangeabilité de ces derniers en liaison avec le thème de la guerre civile (un aspect bien mis en lumière par la critique virgilienne, mais sur lequel l'auteur apporte des compléments) ; on peut en revanche hésiter à adhérer à la conclusion un peu extrapolante, dans un sens critique vis-à-vis d'Auguste, de l'étude sur Neptune et l'orateur, p. 21. Le chapitre suivant, essentielle-

ment consacré aux chants 2 et 3, est l'un des plus stimulants de l'ouvrage. Il part de la mise en parallèle d'Énée et de Pyrrhus (tous deux héritiers d'Achille par un certain côté, comme le suggère le motif des armes qui passent de l'un à l'autre), puis se penche sur le parallèle entre les deux suppliants grecs Sinon et Achéménide avec un effet de renversement par rapport à l'ambassade d'Ilionée à Carthage au chant 1, où les suppliants sont les Troyens face aux Carthaginois. Partant de là, l'auteur étudie les effets de parallélismes entre Grecs et Carthaginois. La prise en compte du chant 3 dans le complexe (épisode de Buthrote) fait intervenir indirectement la figure du Pyrrhus historique derrière son homonyme mythique Néoptolème. Il en résulte la suggestion que les chants 1 et 4 annoncent la victoire de Rome sur Carthage et les chants 2 et 3 sur la Grèce et l'Orient hellénistique, Actium réunissant les deux (comme le confirme le parallèle avec Properce) ; une idée que l'on retrouve dans la catabase du chant 6, où l'apparition de Didon rappelle l'hostilité de Carthage, et celle de Déiphobe celle de la Grèce, avec là encore un effet de chiasme que confirme l'alternance entre Grecs et Puniques dans le catalogue d'ennemis. À ces brillantes analyses, on apportera toutefois une réserve face à l'insistance un peu forcée de l'auteur sur l'idée que Pyrrhus sert indirectement les intérêts d'Énée en faisant pour lui le « sale boulot » (*sic*) consistant à éliminer la souche princière troyenne pour permettre à la branche collatérale de recueillir la légitimité dynastique (c'est objectivement vrai, mais Virgile ne présente pas tellement les choses ainsi : c'est un des cas où le point de vue du critique tend à se substituer à celui du poète), et l'on peut trouver un peu extrapolées les conclusions que tire l'auteur de la comparaison étudiée p. 47-48. Le chapitre 3 est centré sur la figure de Didon, à travers les chants 1, 4 et 6. L'auteur étudie tout d'abord la façon dont la version virgilienne s'articule avec les versions antérieures de la légende de Didon, où Énée n'apparaissait pas et où la reine se suicidait pour éviter un remariage ; une variante dont des traces mémorielles subsistent dans l'*Énéide*, sur le mode de l'allusion alexandrine. Il se penche ensuite sur le motif de l'enfant souhaité par Didon, dans lequel on peut voir une allusion à Césarion, et achève le chapitre par la mise en parallèle antithétique entre Rome et Carthage sur le thème de la stérilité et de la fécondité. Le chapitre 4 est essentiellement consacré au chant 6, et à la problématique de la succession dynastique. On y relève notamment de bonnes remarques sur le dédoublement de la figure de Jules César entre un César historique, critiqué pour son rôle dans les guerres civiles (mais il n'est pas du tout certain que le César du v. 286 soit Auguste plutôt que Jules César, comme le pense la majorité des critiques), et un César divinisé garant de légitimité dynastique dont Anchise représente en quelque sorte un double « épuré ». On note aussi une approche intéressante de la figure de Thésée en liaison avec le thème de la subjugation de la Grèce (moyennant une conclusion relativiste sur le mode de l'extrapolation pessimiste, p. 105, qui n'est pas la seule possible), et une bonne étude finale des figures d'héritiers (Marcellus et Iule) autour du motif du *Lusus Troiae*. Le chapitre 5 a pour objet les chants 7 et 8 (arrivée d'Énée en Italie), avec une étude approfondie de la dialectique de la rusticité et de la civilisation (p. 122-125), suivie d'une analyse d'images et de motifs (l'or *vs* le végétal, la feu, la rivière, avec, dans la partie finale, une fine remarque sur l'effet d'encadrement du chant 8 par le Tibre latin et l'Araxe exotique). Dans cette partie, l'auteur aborde aussi le schéma du double réversible à travers le combat d'Hercule et Cacus et leurs référents intradiégétiques

(Énée et Turnus) et historiques (Antoine et Octave) : un sujet bien étudié notamment par un excellent article de L. Morgan, que D. Quint cite en passant sans trop s'attarder sur ses conclusions interprétatives, pourtant bien intéressantes au regard de la problématique envisagée. Le chapitre 6, l'un des plus convaincants de l'ouvrage, nous plonge dans les combats des chants 9-10-11, avec une étude très fouillée de la résurgence des figures homériques de Sarpédon et son meurtrier Patrocle (mais aussi d'Achille, Hector, et l'Énée de l'*Iliade*) à travers leurs avatars virgiliens (Énée, Turnus, Pallas, Lausus, Mézence, Orodès) : l'auteur y démontre une virtuosité époustouflante dans le démêlage des écheveaux intertextuels et la mise en lumière des réseaux allusifs, qui culmine dans le précieux tableau des p. 157-160. C'est dans ces épisodes de combat que la prégnance du schéma chiasmatique (avec ses variantes *abab*, *ababa* ou *abcba*) s'impose de la façon la plus évidente comme un principe structurant (voir notamment la partie qui montre comment Orodès rejoue les rôles successifs des victimes de duels homériques, soit, dans l'ordre : Sarpédon-Hector-Patrocle-Hector-Sarpédon, tandis que son adversaire Mézence reprend celui des vainqueurs : Patrocle-Achille-Hector-Achille-Patrocle). Le dernier chapitre, consacré au chant 12, repose sur les mêmes principes. Il s'attache en premier lieu au modèle d'Antiloque victime de Memnon (avec une ouverture vers la tradition posthomérique), dont l'auteur retrouve la présence derrière Pallas et Lausus, et autour desquels Virgile orchestre une thématique de la vengeance où l'on retrouve le principe du renversement chiasmatique qui place tour à tour Énée et Turnus non seulement dans les rôles d'Achille et d'Hector, mais aussi de Memnon. L'analyse est encore une fois pleinement convaincante, si ce n'est que D. Quint accorde un poids peut-être démesuré, à la suite de M. Putnam, à l'éroticisation latente des rapports entre Énée et Pallas ; qu'une certaine imagerie érotique contribue à l'intensification de la réaction vengeresse d'Énée est défendable, mais voir dans la pulsion sexuelle la motivation principale de l'acte final du héros relève de ce que l'on pourrait appeler, en termes anglo-saxons : « over-simplification » (au reste, la composante affective de la relation entre Énée et Pallas, homoérotique ou pas, est très peu mise en avant dans le récit avant l'épisode final). Bref, cet ouvrage, on l'a compris, vaut davantage par le détail de ses analyses, remarquablement riches et approfondies, que par ses conclusions interprétatives, globalement assez sommaires et de tendance « crypto-harvardienne » (même si l'auteur affecte, dans son introduction, de renvoyer dos à dos « optimistes » et « pessimistes ») ; voir à ce sujet la remarque finale, p. 190, sur Auguste, qui « a été une partie du problème dont il promettait d'être la solution ». C'est vrai d'une certaine façon, mais est-ce sur ce constat désabusé que doit nécessairement culminer la lecture de l'*Énéide* ? Les structures chiasmatiques sont certes très parlantes, mais portent-elles à elles seules la signification de l'œuvre, ou sont-elles complétées par d'autres dispositifs narratifs susceptibles d'en infléchir l'interprétation ? Si l'on admet volontiers la prégnance de la problématique de la guerre civile dans cette mise en scène des doubles interchangeables, la question est de savoir si cela doit fatalement aboutir à une confusion axiologique, ou si l'ambivalence apparente du poème peut se penser sur le mode de la complémentarité, et se résoudre dans l'unité d'une intention qui ne se borne pas forcément à l'expression d'un doute ou d'un malaise. Ceux qui considèrent le relativisme aporétique comme l'horizon indépassable de la critique virgilienne sortiront assurément repus et satisfaits de la lecture de cet ouvrage. Les autres

trouveront dans cette étude magistrale une somme extraordinaire de réflexions pertinentes et stimulantes, qui leur donnera envie d'aller plus loin. François RIPOLL

Ana Clara SISUL, *La Mors immatura en la* Eneida. Cordoba (Argentine), Edicional Brujas, 2018. 1 vol. broché, 373 p. (ORDIA PRIMA. STUDIA, 10). Prix non communiqué. ISBN 978-9-977-601398.

Docteur ès Lettres de l'Universidad Nacional del Sur à Bahia Blanca (Argentine), Ana Clara Sisul publie ici sa thèse de doctorat (soutenue apparemment la même année) sur la mort prématurée dans l'*Énéide*, dont quelques articles parus ou à paraître dans diverses revues (notamment sur les personnages de Lausus, Nisus et Euryale et le motif des armes prises à autrui) donnent des aperçus partiels. Il s'agit ici de la première synthèse sur un sujet qui n'avait été abordé jusqu'alors que par des articles particuliers sur tel ou tel personnage ou épisode. La bibliographie antécédente est certes considérable, mais l'auteur la maîtrise parfaitement, comme l'attestent la riche bibliographie et les notes copieuses, dans lesquelles elle a choisi de reléguer les discussions et les citations critiques afin d'alléger au maximum le texte principal. Ce parti pris d'expansion des notes infrapaginales est parfois critiqué comme un « défaut de jeunesse » inhérent aux thèses (et de fait, cet ouvrage n'échappe pas à un travers typiquement « thésard » qui est l'abus des longues citations critiques), mais je trouve cependant qu'il a du bon, dans la mesure où il donne à la discussion principale une netteté et une concision exemptes de digressions et de sinuosités, ce qui en facilite grandement la lecture. Après une introduction méthodologique qui résume les grandes tendances de la critique interprétative virgilienne depuis les années 1970, pose la problématique et dresse l'état de la question, l'ouvrage se déploie en deux grandes parties. La première étudie de façon synchronique trois thèmes majeurs liés à la problématique de la mort prématurée : la représentation de la jeunesse, la pratique des dépouilles, et le sacrifice humain. La vigueur synthétique de cette première partie en fait sans doute la plus neuve de l'ouvrage. La seconde partie étudie successivement les principales figures de morts prématurés, de Troïlus à Marcellus, en passant par Nisus et Euryale, Pallas et Lausus, Camille et Turnus. L'abondance des publications critiques sur les personnages de l'*Énéide* fait certes que tout n'est pas absolument neuf dans cette partie de l'étude, mais Ana Clara Sisul a le don de synthétiser de façon claire et concise les travaux antérieurs tout en faisant ressortir la cohérence de l'ensemble et en y ajoutant nombre de réflexions intéressantes. Le premier chapitre de la première partie débute par une étude lexicale du terme de *iuuentus* qui caractérise généralement des individus en formation, en étroit contact avec leurs ascendants et vulnérables ; il approfondit ensuite la question des interactions entre générations avant de se pencher sur le motif de la descendance brisée, puis d'étudier les figures de concurrents juvéniles dans les jeux du chant V. On voit se dégager progressivement une sorte de « portrait-robot » du jeune héros virgilien : immature, téméraire, imperméable aux conseils des anciens, et avide de gloire personnelle au détriment du bien commun et de son propre salut. Le deuxième chapitre étudie de façon tout aussi claire et synthétique le problème de la prise des dépouilles d'autrui, au sujet duquel l'auteur montre bien comment Virgile problématise une pratique banale chez Homère pour

trouveront dans cette étude magistrale une somme extraordinaire de réflexions pertinentes et stimulantes, qui leur donnera envie d'aller plus loin. François RIPOLL

Ana Clara SISUL, *La Mors immatura en la* Eneida. Cordoba (Argentine), Edicional Brujas, 2018. 1 vol. broché, 373 p. (ORDIA PRIMA. STUDIA, 10). Prix non communiqué. ISBN 978-9-977-601398.

Docteur ès Lettres de l'Universidad Nacional del Sur à Bahia Blanca (Argentine), Ana Clara Sisul publie ici sa thèse de doctorat (soutenue apparemment la même année) sur la mort prématurée dans l'*Énéide*, dont quelques articles parus ou à paraître dans diverses revues (notamment sur les personnages de Lausus, Nisus et Euryale et le motif des armes prises à autrui) donnent des aperçus partiels. Il s'agit ici de la première synthèse sur un sujet qui n'avait été abordé jusqu'alors que par des articles particuliers sur tel ou tel personnage ou épisode. La bibliographie antécédente est certes considérable, mais l'auteur la maîtrise parfaitement, comme l'attestent la riche bibliographie et les notes copieuses, dans lesquelles elle a choisi de reléguer les discussions et les citations critiques afin d'alléger au maximum le texte principal. Ce parti pris d'expansion des notes infrapaginales est parfois critiqué comme un « défaut de jeunesse » inhérent aux thèses (et de fait, cet ouvrage n'échappe pas à un travers typiquement « thésard » qui est l'abus des longues citations critiques), mais je trouve cependant qu'il a du bon, dans la mesure où il donne à la discussion principale une netteté et une concision exemptes de digressions et de sinuosités, ce qui en facilite grandement la lecture. Après une introduction méthodologique qui résume les grandes tendances de la critique interprétative virgilienne depuis les années 1970, pose la problématique et dresse l'état de la question, l'ouvrage se déploie en deux grandes parties. La première étudie de façon synchronique trois thèmes majeurs liés à la problématique de la mort prématurée : la représentation de la jeunesse, la pratique des dépouilles, et le sacrifice humain. La vigueur synthétique de cette première partie en fait sans doute la plus neuve de l'ouvrage. La seconde partie étudie successivement les principales figures de morts prématurés, de Troïlus à Marcellus, en passant par Nisus et Euryale, Pallas et Lausus, Camille et Turnus. L'abondance des publications critiques sur les personnages de l'*Énéide* fait certes que tout n'est pas absolument neuf dans cette partie de l'étude, mais Ana Clara Sisul a le don de synthétiser de façon claire et concise les travaux antérieurs tout en faisant ressortir la cohérence de l'ensemble et en y ajoutant nombre de réflexions intéressantes. Le premier chapitre de la première partie débute par une étude lexicale du terme de *iuuentus* qui caractérise généralement des individus en formation, en étroit contact avec leurs ascendants et vulnérables ; il approfondit ensuite la question des interactions entre générations avant de se pencher sur le motif de la descendance brisée, puis d'étudier les figures de concurrents juvéniles dans les jeux du chant V. On voit se dégager progressivement une sorte de « portrait-robot » du jeune héros virgilien : immature, téméraire, imperméable aux conseils des anciens, et avide de gloire personnelle au détriment du bien commun et de son propre salut. Le deuxième chapitre étudie de façon tout aussi claire et synthétique le problème de la prise des dépouilles d'autrui, au sujet duquel l'auteur montre bien comment Virgile problématise une pratique banale chez Homère pour

faire apparaître cette dernière comme un comportement plus ou moins transgressif, archaïque et anachronique dans le contexte de sa propre épopée « civilisée » (pour reprendre une expression de B. Otis). Le troisième et dernier chapitre de la première partie fait le point sur la thématique du sacrifice humain, en montrant bien comment celui-ci apparaît comme à la fois métaphysiquement nécessaire et humainement dommageable (comme l'illustre l'étude du cas de Palinure). Un appendice sur l'épisode du *Lusus Troianus* développe la suggestion selon laquelle ce simulacre guerrier apparemment positif serait miné par des connotations sacrificielles qui l'infléchiraient vers une suggestion négative, celle d'une exposition prématurée des jeunes à une activité militaire mortifère à laquelle ils sont mal préparés : un thème récurrent chez les figures de jeunes morts prématurés qui vont être étudiés dans la seconde partie. Celle-ci commence par la figure de Troïlus (chant I), chez qui l'on trouve les motifs-clés du rapport problématique avec les armes, de l'immaturité (avec, comme parfois, une connotation sexuelle), et du combat inégal. On passe ensuite aux deux héros juvéniles par excellence, Nisus et Euryale ; l'auteur insiste sur la vision moralement pessimiste de la jeunesse, sur l'idée de transgression, sur l'éroticisation de la mort assimilée à une défloration et sur la dimension sacrificielle latente. Cette vision critique de la jeunesse est en partie contrebalancée par la présentation plus favorable des figures de Pallas et Lausus étudiées dans le chapitre suivant, qui ont notamment en commun d'être des victimes de combats inégaux, et chez qui l'on retrouve tout de même le motif du rapport problématique avec les armes qui cause plus ou moins directement leur perte. L'étude est, là encore, cohérente et bien conduite, même si l'on peut hésiter à suivre l'auteur dans son interprétation « pré-chrétienne » de Lausus comme figure quasi christique (p. 233-234). Suit une étude du personnage de Camille, suivie de celle du personnage de Turnus (qui malgré sa dimension héroïque est lui aussi un *iuuenis*), globalement bien menées, mais qui comportent moins d'éléments originaux, s'agissant de personnages largement étudiés par ailleurs. Toutefois, Mme Sisul devrait peut-être démontrer en quoi le désir d'Énée de venger Pallas est un « motif égoïste » (p. 307) car Virgile ne dit rien de tel, et devrait aussi se demander (comme du reste beaucoup d'autres critiques) si le précepte d'Anchise « *parcere subiectis* » est bien censé s'adresser à Énée (p. 309), car la chose ne va pas de soi dans le contexte d'élocution. Le rattachement en appendice des figures d'Ascagne et de Marcellus s'imposait sans doute, mais leur cas n'est pas tout à fait assimilable aux autres, puisque le premier a certes des points communs sur le plan psychologique avec les jeunes morts prématurés, mais n'en est pas un, alors que le second en est bien un, mais ne se rattache que « par la bande » à la problématique transgressive (p. 343-44). On ne peut échapper à l'impression que l'auteur cède parfois à la tentation quelque peu illusoire de vouloir ramener tous les cas étudiés à une problématique unique et à une idée simple en minimisant les spécificités et en simplifiant à l'excès la démarche virgilienne. Au final en effet, la réflexion débouche sur une conclusion pessimiste de type néo-harvardien bien décevante après des analyses remarquablement claires et globalement pertinentes. L'idée que le poète mine le message augustéen de l'épopée en déplorant le coût humain de l'avènement de l'Empire à travers le thème des morts prématurées est certes courante et intrinsèquement cohérente, mais désespérément simpliste, dans la mesure où elle repose sur le postulat de base (admis tant par les Harvardiens que par certains anti-Harvardiens eux–mêmes) selon lequel

ce qu'il est convenu d'appeler la « voix officielle » et pro-augustéenne de l'*Énéide* ne peut se concevoir autrement que sur le mode du bellicisme triomphaliste et manichéen, tout ce qui sort de ce registre tombant automatiquement dans le domaine de la subversion ; or cela ne va pas nécessairement de soi dans le contexte des années vingt, où les priorités politiques allaient sans doute moins vers la « croisade idéologique » (comme dans la décennie précédente) que vers la réconciliation, l'apaisement, et donc la déploration des pertes communes : la fameuse « polyphonie » virgilienne tant soulignée par les critiques (à la suite de G. B. Conte et non sans schématiser parfois sa pensée) n'aboutit pas inéluctablement à une cacophonie. Quoi qu'il en soit, malgré une tendance à la simplification problématique et, plus marginalement, au forçage interprétatif (par exemple p. 179, l'occurrence de l'adjectif *pulcher* en V, 728 est raccrochée de façon très lointaine et contournée à la thématique sacrificielle), cette thèse alerte et bien menée peut être considérée comme un bonne approche du thème de la mort prématurée dans l'*Énéide*, et intéressera vivement tous ceux qui s'intéressent de près à cette œuvre. François RIPOLL

Pablo MARTÍNEZ ASTORINO, *La apoteosis en las Metamorfosis de Ovidio. Diseño estructural, mitologización y "lectura" en la representación de apoteosis y sus contextos*. Bahia Blanca, Editorial de la Universidad Nacional del Sur, 2017. 1 vol. broché, 24 x 18 cm, XVI-394 p. (SERIE EXTENSIÓN. COLLECCION ESTUDIOS SOCIALES Y HUMANIDADES). Prix non communiqué. ISBN 978-987-655-080-2.

L'ouvrage est issu de la thèse de doctorat que Pablo Martínez Astorino a soutenue à l'Université de La Plata (Argentine) sous la co-direction de Lía Galàn et de l'éminent spécialiste d'Ovide, Karl Galinsky. La publication, avec une importante actualisation bibliographique, a été également enrichie grâce à différentes bourses, invitations en Allemagne et aides bibliographiques de collègues, à quoi s'ajoutent une douzaine d'articles de l'auteur déjà publiés. Le volume de près de 400 pages se développe en deux parties très disproportionnées, la première comptant 60 pages et la seconde 260. La présentation est très curieuse : les chapitres ne sont pas numérotés mais leur titre est encadré de deux §, ce qui ne permet pas un repérage facile dans le livre. La bibliographie qui suit est extrêmement riche, même si l'on peut déplorer des oublis comme l'étude – importante à mes yeux – de H. Vial, « Frontières en métamorphose : le prologue et l'épilogue des *Métamorphoses* d'Ovide » (in Br. Bureau & Chr. Nicolas éd., *Commencer et Finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*, Lyon, 2008, II, p. 393-410) ; et l'auteur ne cite apparemment que des textes dont il s'est servi, ainsi de l'ouvrage dirigé par P. Knox, *A Companion to Ovid*, qui n'apparaît (p. 369) qu'au détour d'un article signé E. J. Kenney ; or, dans ce *Companion*, l'étude de G. D. Williams (« The *Metamorphoses* : Politics and narrative ») aurait également mérité d'être citée. L'ouvrage s'achève sur un double index fort utile – celui des passages cités et un index général. L'auteur adopte, dans chacun de ses chapitres, une construction rigoureuse : il fait systématiquement un état de la question avant de développer ses propres analyses fondées sur l'étude précise du passage qu'il a choisi d'étudier. Dans la première partie *L'apothéose dans la structure des* Métamorphoses (p. 31-91), il se focalise

rences dans le degré d'ambivalence des échantillons examinés. Vatri présente ensuite ses analyses, qui sont raisonnables, même si, bien entendu, on peut différer parfois d'avis. Quels sont leurs résultats ? Il y a un nombre étonnamment bas d'ambiguïtés : 53 en tout. Leur répartition est très inégale : sept échantillons en possèdent, les sept autres en sont dépourvus. Mais à l'intérieur des œuvres « ambiguës », c'est Thucydide qui l'emporte de loin avec 15 exemples. Un examen statistique bien mené montre ensuite que cette différence est hautement significative (il existe d'autres contrastes statistiquement significatifs entre certaines œuvres). Le score de Thucydide n'est évidemment pas étonnant pour tout connaisseur de son œuvre, réputée (dès l'Antiquité) spécialement difficile. Cette coïncidence est un très bon point en faveur de la validité de l'analyse et c'est elle que Vatri met en évidence. Il laisse malheureusement de côté des cas difficiles, par exemple les 9, 2 et 0 ambiguïtés des trois discours d'Isocrate sélectionnés (respectivement *Aréopagitique*, *Archidamos* et *Évagoras*). Comment les comprendre ou les expliquer ? Il ne s'y risque pas et constate simplement les différences. La prise en compte des seules ambiguïtés syntaxiques a donc ses limites et ne donne qu'une vue partielle de la réalité. Je voudrais donc encourager l'auteur à poursuivre ses recherches en creusant d'autres caractéristiques importantes. Ainsi, richesse du vocabulaire, longueur des mots, fréquence des conjonctions de subordination, des particules, des formes verbales, des modes utilisés, etc. Des examens de ce type seraient bien plus objectifs que la seule appréciation personnelle des ambiguïtés et permettraient aussi de combiner entre elles les différentes variables considérées.

Yves DUHOUX

Aldo TAGLIABUE, *Xenophon's* Ephesiaca. *A Paraliterary Love-Story from the Ancient World*. Groningue, Barkuis & Groningen University Library, 2017. 1 vol., 17 x 24 cm, VIII-243 p. (ANCIENT NARRATIVE. SUPPLEMENTUM, 22). Prix : 95,40 €. ISBN 9789492444127.

Après quelques articles consacrés aux *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse, A. Tagliabue présente dans cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, une procédure de réhabilitation très convaincante de ce roman longtemps méprisé par les spécialistes. Maîtrisant une bibliographie multilingue quasiment exhaustive sur le sujet, il dialogue constamment avec ses collègues et montre une grande honnêteté intellectuelle, ne cherchant pas à dissimuler les points où sa démarche peut paraître critiquable. Il soutient la thèse, explicite dès le sous-titre, que les *Éphésiaques* ne sont pas, *a priori*, une œuvre ratée ou abrégée, mais une œuvre répondant largement aux critères proposés par D. Couégnas (*Introduction à la paralittérature*, Paris, 1992) pour définir la paralittérature. Sa démonstration est aussi précise que méthodique. Reprenant le constat qui distingue Xénophon des autres romanciers grecs par sa simplicité, voire, pour certains, son schématisme, A. Tagliabue choisit d'examiner le roman pour lui-même, en dégageant ses spécificités. Parmi celles-ci figure d'abord l'évolution de l'amour partagé par les deux protagonistes que le récit de deux nuits d'amour met en évidence par contraste : au plaisir de l'union sexuelle succède le plaisir de la fidélité éprouvée et conservée ; si le modèle est en filigrane Homère, Xénophon manifeste une originalité certaine en faisant d'Anthia une héroïne supé-

rieure à Pénélope dans la défense de sa vertu. L'intertextualité, toujours sur le mode thématique, est présente aussi à travers l'oracle d'Apollon, décalque de celui du Tirésias de l'*Odyssée*, et qui opère comme une véritable mise en abyme des *Éphésiaques*, dessinant, non sans ambiguïtés ni obscurités, leur cohérence : il déroule par anticipation les aventures du couple et affirme la présence continue d'Éros depuis qu'il a été outragé par Habrocomès, le protagoniste. L'oracle crée un effet de suspens et fonctionne telle une prolepse externe par la mention, notamment, des actions de grâce qui seront rendues à Isis sur les bords du Nil, hors roman donc. Dans le chapitre 3, A. Tagliabue met en valeur deux caractéristiques des *Éphésiaques*, d'une part, l'accumulation des événements – le récit des aventures est défini comme « an action-filled narrative » – qui se répètent avec des variantes créant pour le plus grand plaisir du lecteur un effet de « repeat-suspense » (cf. le tableau des p. 81-82), d'autre part, le renforcement de la personnalité des protagonistes et leur souci, face à leurs agresseurs, de conserver leur fidélité réciproque ; fait notable, à partir du livre III, le courage, *andreia*, est davantage le propre de l'héroïne que du héros. Dans le chapitre 4, « Spirituality and Mutuality in Anthia and Habrocomes' Progression in Love », l'accent est mis sur une autre singularité, l'inversion des rôles dans le couple, et donc la rupture de la symétrie entre les partenaires, ce qui constitue une exception dans le *corpus* des romans grecs : Habrocomès est présenté initialement comme un éromène digne des dialogues platoniciens *Charmide* ou *Lysis*, tandis que le rôle actif de l'éraste est attribué à Anthia, avec peut-être une influence du *Phèdre*. Mais cette coloration platonicienne n'est rien comparée à l'importance de l'Égypte dans la construction d'un amour destiné à se perpétuer après la mort. En effet, le pays n'est pas qu'un lieu de violence néfaste pour les protagonistes, il est aussi leur destination et leur destin promis par l'oracle d'Apollon (1, 6, 2). D'ailleurs, s'y produit un miracle divin aussi exceptionnel que salvateur pour le héros (4, 2, 3-9). Plus significatif encore aux yeux d'A. Tagliabue, l'épisode de la rencontre d'Habracomès avec le pêcheur Aigialée, qui conserve chez lui le corps momifié de sa femme auquel il prodigue des marques d'amour dont la connotation sexuelle est évidente (5, 1, 9-11). Cette manifestation d'un amour plus fort que la mort vaut aussi, pour le protagoniste, comme l'anticipation de sa propre histoire. C'est du moins l'interprétation que tire A. Tagliabue de 5, 1, 12, avant de montrer que le mythe égyptien d'Isis et Osiris, bien connu des Grecs de l'époque impériale, est une clé de lecture des *Éphésiaques* : l'Égypte est non seulement le lieu où les protagonistes sacrifieront à Isis, elle est aussi celui où ils seront réunis après leur mort. Cela dit, avant cet au-delà, il y a le retour à Éphèse. Les rapports des héros avec leur cité ont changé : il s'agit pour eux d'y vivre maintenant, en compagnie d'un couple de serviteurs et de leur compagnon Hippothoos qui adopte son éromène Clisthène, dans une « exclusive society of love » fondée sur l'amour réciproque et une symétrie parfaite dans les couples, qu'ils soient hétérosexuels ou non. Sur ce point aussi, les *Éphésiaques* sont une exception. Enfin, les deux derniers chapitres sont les plus novateurs. Y est soutenue la thèse annoncée dans le titre : les *Éphésiaques* relèvent des codes et de l'esthétique de la paralittérature, et leur auteur est maître de son projet. C'est donc en fonction des critères d'écriture de la paralittérature, tels qu'ils ont été repérés et définis par Couégnas, que ce roman doit être lu et évalué. Cependant, A. Tagliabue ne s'enferme pas dans la grille de lecture proposée par Couégnas et souligne l'originalité du texte de Xénophon, qui « tend » vers la

paralittérature, mais s'en distingue essentiellement sur deux points, « namely the thematic intertextuality with texts belonging to different genres and the protagonists' varied characterization ». Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut donc le comparer non pas aux autres romans grecs, mais, dans l'Antiquité, à *l'Histoire d'Apollonius roi de Tyr*, et, à l'époque contemporaine, aux romans de cape et d'épée, aux séries télévisées et aux films de série B. On aboutit alors logiquement à la conclusion que « in the Imperial Era Xenophon of Ephesus deliberately wrote a paraliterary love-story ». Du coup, la théorie selon laquelle il s'agirait d'une œuvre abrégée tombe, et A. Tagliabue donne l'estocade à ses partisans dans les dernières pages : dans le livre III des *Éthiopiques*, dans la description d'une procession à Delphes, il semble bien qu'Héliodore imite la procession d'Éphèse décrite par Xénophon et joue de l'intertextualité : d'abord tenté par « a literary account of the procession », le personnage narrateur livre, sous la pression d'un interlocuteur curieux, « an expansion of the brief Xenophontic narrative of the same episode ». Le livre se termine par une invitation à opérer une révolution copernicienne : puisque les *Éphésiaques* ne se réduisent pas à la paralittérature, mais partagent avec les romans du *corpus* des éléments de sophistication, ces romans qui passent pour plus sophistiqués recèlent sans doute aussi des éléments de paralittérature qu'il s'agit de découvrir !

Patrick ROBIANO

Florence BOURBON, *Hippocrate,* Tome XII. 4e partie, *Femmes stériles, Maladies des jeunes filles, Superfétation, Excision du fœtus*. Texte établi et traduit par F. B. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, 12,5 x 19 cm, VIII-410 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 534). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00619-2.

Ce volume regroupe deux courts traités et deux fragments ayant trait au volet gynécologique de la *Collection hippocratique*. L'étude comparée de ces textes entre eux et avec les autres traités de la *Collection* démontre qu'ils relèvent d'auteurs différents ; ils témoignent de ce que les enjeux de la gestation et de la procréation prirent une importance considérable dès la constitution de la médecine comme art. Ces quatre témoins ont selon toute vraisemblance été rédigés entre la fin du Ve siècle et le début du IVe siècle av. J.-C. L'éditrice peut être considérée comme une spécialiste du sujet puisqu'elle fut déjà en charge de la réédition du traité *Nature de la femme* au sein de la même collection (Tome XII.1, 2008). *Femmes stériles* fut considéré par Littré comme un prolongement de *Maladies des femmes I et II* et se trouve donc souvent cité sous l'intitulé *Maladies des femmes III* mais l'éditrice insiste sur le caractère autonome de ce texte : ce traité ne porte pas seulement sur la stérilité *stricto sensu* mais sur l'ensemble des situations qui font qu'une femme ne parvient pas à concevoir ou à mettre au jour un enfant. *Maladies des jeunes filles* n'est qu'un fragment conservé d'un traité – son début – dont la perspective était assez large, puisqu'il devait couvrir la maladie sacrée (épilepsie), les paralysies et les terreurs ; nous conservons la partie traitant des terreurs observées chez les jeunes filles. On peut penser que ce passage fut délibérément extrait de son contexte en vue d'être ajouté aux traités gynécologiques. On ne peut que regretter la perte de l'ensemble car l'ouvrage

l'analyse distributionnelle, chaque terme ayant été « étudié pour lui-même, dans la somme de tous ses emplois qui doivent nous amener, par les significations, à son sens » (p. 11) ; l'étymologie, par ailleurs incertaine pour la plupart de ces mots, est toutefois discutée au début de chaque chapitre. L'ouvrage en comprend cinq, un par famille lexicale, ainsi qu'une conclusion générale. Après l'étymologie des termes d'une famille, chaque chapitre aborde leurs éventuels composés attestés, leurs occurrences (illustrées par des tableaux indiquant l'analyse morphologique du terme, le genre littéraire et éventuellement l'auteur), et surtout leurs emplois, à l'appui desquels l'auteure définit le « sens » (*i.e.* le sens de base), les « significations » (*i.e.* les sens contextuels) et les « valeurs » (*i.e.* les connotations) de chaque terme ; les emplois les plus exemplaires sont cités dans leur contexte, et une traduction est fournie pour chaque texte grec. Ainsi, la famille d'ἄφενος, essentiellement attestée dans l'épopée, renvoie à une richesse héritée, liée au pouvoir, à la possession de terres et au prestige. Celle d'ὄλβος, attestée dans tous les genres poétiques, contient la notion de richesse octroyée par les dieux, non spécifiquement matérielle ; liée à la prospérité et au bonheur d'une famille, elle peut également être perçue comme un patrimoine familial, et partage donc des caractéristiques avec l'ἄφενος. Elle s'oppose à l'origine au πλοῦτος, terme moins marqué et utilisé essentiellement pour désigner la manifestation extérieure de la richesse, sans notion de faveur divine ; avec la tragédie et la comédie, ce dernier finit cependant par acquérir une valeur péjorative bien marquée, que l'auteure attribue à l'avènement d'une richesse non aristocratique, d'un πλοῦτος privé d'ὄλβος, notion inexistante chez Homère. La famille de πενία se révèle moins attestée que les précédentes ; elle renvoie à une pauvreté inéluctable, assimilée au malheur, à l'exclusion sociale, voire à la bassesse morale. Enfin le πτωχός, dont le plus célèbre exemple est celui d'Ulysse dans l'*Odyssée*, apparaît comme un *topos* littéraire, celui du noble tombé dans la pauvreté ; parmi ses caractéristiques, on trouve notamment le statut d'errant et l'absence de travail, ce qui le distingue par ailleurs du simple πένης, et en fait une figure périphérique aux notions précédentes. L'ouvrage offre une analyse bien plus détaillée de chacun des termes dans leurs chapitres respectifs, en ne manquant pas de mettre en évidence le rapport qu'ils entretiennent entre eux au sein du corpus. Il a le grand mérite d'améliorer notre compréhension de notions parfois peu considérées dans leur complémentarité : en particulier, l'analyse de πλοῦτος et ὄλβος, qui fait l'objet d'une grande partie de l'ouvrage, montre le rapport entretenu par ces deux termes qui constitue une opposition féconde dans la littérature, plus riche qu'une simple opposition de registre de langue. Les explications historiques et socio-économiques apportées par l'auteure aux changements observables dans la diachronie ne font pas l'objet, quant à elles, d'un développement et d'une argumentation dans cet ouvrage. Si elles apportent certainement un complément intéressant aux données linguistiques discutées, la qualité indéniable de l'ouvrage réside bien dans l'étude sémantique qu'il propose.

Martin LEBOUTTE

Eleanor DICKEY, *Learn Latin from the Romans. A Complete Introductory Course Using Textbooks from the Roman Empire*. Cambridge, Cambridge University Press, 2018. 1 vol. broché, 17,5 x 25 cm, XVII-512 p. Prix : 24,99 £. ISBN 978-1-316-50619-6.

Durant l'Empire romain, le latin a été enseigné comme langue étrangère, en particulier à l'intention d'élèves hellénophones. Dans ce but, des méthodes très pratiques ont été mises au point sous la forme de petits dialogues très simples, appelés *colloquia*, relatifs à la vie quotidienne (les boutiques, les thermes, le déroulement d'un procès, un repas, l'école…). Ces méthodes ont connu un grand succès à la fin de l'Antiquité, où elles ont été intégrées dans un recueil plus large, les *Hermeneumata Pseudodositheana*. Ce succès s'est confirmé durant le Moyen Âge et même à la Renaissance. Après quoi, ces textes sont tombés dans l'oubli. E. Dickey, qui a donné une excellente édition critique de ces *colloquia* en deux tomes (voir mes c.r dans *Gnomon* 86 [2014], p. 596-600 et *AC* 83 [2014], p. 321-324), a eu l'idée de les exploiter dans le cadre d'une méthode d'apprentissage du latin destinée aux débutants d'aujourd'hui. Les *colloquia* « constituent en effet une initiation à la morphologie verbale, par la reprise des mêmes verbes à des personnes ou à des temps différents dans les dialogues. Les phrases sont extrêmement brèves et réduites à leurs éléments essentiels » (J. Debut, *Koinonia* 8 [1984], p. 84). Ces textes permettent « à l'apprenti helléniste ou latiniste de s'entraîner à la conversation courante en apprenant le vocabulaire 'en situation' » (J. Debut, *LEC* 55 [1985], p. 193). Ces dialogues ont l'avantage d'avoir été composés par des latinophones. Lorsqu'on enseigne aujourd'hui le latin à des débutants et que l'on veut faire lire des textes, on doit soit utiliser des passages faciles, mais artificiels, soit recourir à des textes authentiques, mais trop difficiles, qu'il faut donc simplifier, c'est-à-dire dénaturer. Les *colloquia* ont l'avantage d'être authentiques et faciles à la fois. Toutefois, ils ne rencontrent pas entièrement les besoins d'un étudiant moderne, car il s'agit seulement d'exercices de lecture sans explication grammaticale. Il existait bien, dans l'Antiquité, des grammaires latines, et nous en avons conservé certaines, mais elles étaient conçues pour des utilisateurs connaissant le grec. Les *colloquia* ne peuvent donc constituer à eux seuls un cours complet, car on les utilisait seulement pour l'apprentissage élémentaire. Ensuite, les étudiants passaient à la lecture d'auteurs, lus avec des listes de mots. De surcroît, certaines parties des *colloquia* sont illisibles parce qu'elles ont subi des altérations au cours de la transmission. Dans ce livre, les *colloquia* sont présentés sous une forme accessible pour le lecteur moderne. Le vocabulaire est glosé et les points de grammaire et de syntaxe qui pourraient faire difficulté ont été standardisés. Le public cible de cet ouvrage est constitué essentiellement d'étudiants qui ont déjà une certaine maturité intellectuelle et qui veulent comprendre complètement ce qu'ils étudient, sans toutefois disposer de l'arrière-plan en matière de grammaire ou de connaissance du monde ancien. Après une introduction qui présente le latin et sa prononciation, la matière est découpée en 66 chapitres répartis en cinq sections et un appendice. Chaque tranche présente la théorie grammaticale et comporte des exercices et des mots de vocabulaire à apprendre. Le découpage de la matière est le suivant : les conjugaisons et l'ordre des mots (1), les noms (nominatif, vocatif et accusatif des deux premières déclinaisons) (2), les adjectifs (le genre, le neutre, les adjectifs, présentation du vocabulaire) (3), les temps (le futur, le parfait et les temps primitifs) (4), le génitif et *sum* (5), les deux premières conjugaisons et le participe parfait (6), le datif et *possum* (7), la deuxième déclinaison en *–r* et *–ius* (8), l'ablatif, les prépositions, *eo* (9) les démonstratifs et l'impératif (10), lecture (11), les pronoms personnels et le génitif (partitif et objectif) (12), le subjonctif présent, *quis* (13), la

troisième déclinaison (14), la subordination, le subjonctif imparfait, les propositions de but (15), la concordance de temps (16), la quatrième conjugaison et la conjugaison mixte (17), lecture (18), les infinitifs et le discours indirect (19), les réfléchis (20), les adjectifs de la troisième déclinaison (21), lecture (22), les démonstratifs et l'ablatif d'agent (23), les participes parfait, présent et futur (24), les relatives et *volo* (25), lecture (26), les verbes déponents (27), les subordonnées injonctives (28), le parfait des verbes déponents (29), les verbes de crainte et les longues phrases (30), lecture de poésie (31), la voix passive et le complément d'agent (32), les propositions consécutives (33), quatrième et cinquième déclinaisons, usages de l'ablatif (34), le temps et le lieu (35), lecture (36), *nolo* et *malo* (37), le comparatif et le superlatif (38), l'imparfait (39), les comparatifs et superlatifs irréguliers, les négations (40), l'adjectif verbal (41), lecture (42), adverbes (43), le plus-que-parfait et le futur antérieur (44), les verbes impersonnels (45), le subjonctif parfait et plus-que-parfait (46), les propositions subordonnées introduites par *cum* et par d'autres conjonctifs de temps (47), lecture (48), *fero* et les noms romains (49), les propositions conditionnelles (50), *fio* et suite des propositions conditionnelles (51), *iste* et *ipse* (52), lecture (53), discours indirect (54), les nombres (55), les propositions relatives au subjonctif et le participe (56), l'ablatif absolu (57), *idem*, l'expression du prix et de la valeur (58), lecture (59), gérondif I (60), gérondif II (61). Les appendices contiennent des explications grammaticales et des exercices complémentaires, un glossaire alphabétique de terminologie grammaticale, une étude du mètre de l'*Énéide*, un lexique latin-anglais et anglais-latin. L'ouvrage contient plus de 5.000 phrases modernes et exercices pour la pratique grammaticale. À partir du chapitre 11, les textes de lecture se composent de 159 passages d'auteurs latins : 49 provenant des *colloquia*, 116 d'autres auteurs (Virgile, Cicéron, Catulle, Térence, Tite-Live, la Vulgate, Apicius, saint Augustin, Plaute, Vitruve et César). Des textes documentaires sont également présents : dix graffiti, treize inscriptions, quatre tablettes de Vindolanda (248, 250, 291, 628), une lettre sur papyrus (*P. Oxy*. VII 1022), le *cave canem* d'une mosaïque de Pompéi (*CIL* X 877) et quatre chants médiévaux (*adeste fideles ; gaudeamus igitur ; pange lingua ; puer nobis nascitur)*. Dix chapitres consistent en textes de lecture sans matière grammaticale nouvelle. L'ouvrage est complété par un index des notions grammaticales et des passages latins cités.

Bruno ROCHETTE

Yannick SCOLAN, *Le Convive et le Savant. Sophistes, rhéteurs, grammairiens et philosophes au banquet, de Platon à Athénée*. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, 15,8 x 23,8 cm, 390 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 156) Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-44702-5.

Le livre de Yannick Scolan, *Le Convive et le Savant*, qui est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2013, s'organise autour de la question suivante (quatrième de couverture) : « Pourquoi Platon, Xénophon, Plutarque, Lucien et Athénée ont-ils choisi de placer leurs savants personnages dans des banquets ? », question à laquelle une réponse est donnée quelques lignes plus bas : « La table et le vin révèlent l'homme tel qu'il est, philosophe ou ignorant, non seulement dans les paroles mais aussi dans les actes : bon convive est le vrai savant ». Ce serait donc pour mettre

bœufs, pour conclure à la nécessité de défendre les frontières contre les Barbares, mais aussi de les attaquer sur leur propre territoire, et de procéder à une réforme juridique. Ph. Fleury nous a habitués à des analyses et commentaires extrêmement complets, rigoureux, tant au plan philologique qu'historique. Le *De rebus bellicis* est de la même veine, accompagné d'une réflexion intéressante sur la notion d'innovation technique, un concept qui a été régulièrement mis en exergue depuis une trentaine d'années à propos de la technologie antique, et que l'auteur mesure ici au cas par cas. Il y a bien, tant au niveau de la gestion de l'armée que de l'armement, des innovations, ou en tout cas des idées, des engins ou des perfectionnements qu'on trouve ici mentionnés pour la première fois. Mais, comme ajoute l'éditeur, « l'innovation est peut-être aussi dans l'état d'esprit du texte, dans l'attitude à adopter face aux Barbares », un retour à une stratégie offensive. Les illustrations sont rares dans la Collection des Belles Lettres. Issues de la tradition manuscrite ou de dessins et maquettes de l'auteur, elles sont infiniment précieuses pour le lecteur. Seule la reconstitution du char à faux à un cheval ne m'a pas convaincu. C'est un détail.

Georges RAEPSAET

Charles E. MURGIA (†) & Robert A. KASTER, *Serviani in Vergili Aeneidos libros IX-XII commentarii*. Edited by C.E.M. (†). Completed and prepared for publication by R.A.K. Oxford, University Press, 2018. 1 vol. relié, 16 x 24 cm, LXXII-558 p. (SOCIETY FOR CLASSICAL STUDIES). Prix : 107,50 £. ISBN 978-0-19-084956-6.

À la suite d'un séminaire consacré à Virgile que dirigeait, vers 1915, le professeur d'Harvard E.K. Rand, sept chercheurs américains (E.K. Rand lui-même, J.J.H. Savage, H.T. Smith, G.B. Waldrop, J.P. Elder, B.M. Peebles et A.F. Stocker) décidèrent d'entreprendre une nouvelle édition de Servius, placée sous le patronage de l'*American Philological Association* (voir E.K. Rand, *Une nouvelle édition de Servius, CRAI* 82 [1938], p. 311-324). Le projet démarra en 1930. Le travail préliminaire fut terminé avant la guerre. Toutefois, sur les cinq volumes initialement prévus, seuls deux virent le jour : en 1946 le volume II (*in Aen*. I-II), dirigé par E.K. Rand, et en 1965, le volume III (*in Aen*. III, IV et V), par les soins d'A.F. Stocker et A.H. Travis, qui avaient pris le relais après la mort de leur maître en 1945. Le volume I, qui devait fournir les commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, ne parut jamais, pas plus que les volumes IV et V, destinés à contenir le reste des commentaires à l'*Énéide*. L'*editio Harvardiana* s'arrêta donc en 1965. En 1975, Charles E. Murgia, qui avait la charge du volume V (*in Aen*. IX-XII), publia des *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts* (voir le c.r. de L. Holtz, *REL* 54 [1976], p. 377-378), mais le projet ne reprit pas vigueur. En 2004 eut lieu, à San Francisco, une table ronde (*Whither the ARA/Harvard Servius?*), qui regroupait C. Damon, C.E. Murgia, J. Zetzel, R. Thomas et R.A. Kaster, visant à raviver l'*editio Harvardiana*. À sa mort, en 2013, C.E. Murgia laissa un travail très avancé sur les chants IX-XII de l'*Énéide* exploitable pour la publication. Robert A. Kaster se chargea de le compléter et de l'éditer. L'édition d'Harvard de Servius est étroitement liée à la « Serviusfrage ». Les chercheurs ne s'accordent ni sur l'origine du texte de Servius, ni sur l'identité de son auteur. Le texte de Servius nous est parvenu sous deux

formes : un texte court, que les manuscrits attribuent à Servius, *grammaticus* à Rome au tournant du IV^e^ s., et un texte long, sans nom d'auteur, publié pour la première fois en 1600 par le juriste et philologue français Pierre Daniel, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire. Les spécialistes nomment ce dernier *Servius Danielis, Servius auctus, Servius plenior*, voire *Ur-Servius*, dans la mesure où ce texte long est considéré par certains philologues comme le premier, dont le texte court serait l'abrégé. Les liens entre les deux textes sont complexes, voire inextricables. L'hypothèse la plus probable serait que l'un des premiers commentaires importants du texte virgilien, celui de Donat, texte perdu, serait la source, directe ou indirecte, du texte court et/ou du texte long de Servius. Cette situation complexe rend l'édition du corpus servien difficile. L'édition de Georg Thilo et Hermann Hagen (Leipzig, 1878-1887), qui a fait date, propose une distinction claire entre le texte de Servius (édité en caractères droits) et celui du *Servius Danielis* (imprimé en italiques). Thilo pensait que les ajouts du *Servius Danielis* étaient des interpolations postérieures, compilées en Grande-Bretagne au VII^e^ s., à partir de sources antiques identiques à celles utilisées par Servius lui-même. Le texte commun aux deux commentaires est assimilé à celui de Servius, comme si le texte long contenait le texte court. La présentation de Thilo-Hagen a le défaut de ne pas permettre de repérer les divergences, certes minimes, qui apparaissent dans les manuscrits. Ce sont précisément ces divergences que l'*editio Harvardiana* a voulu mettre en évidence par une présentation typographique tout à fait particulière. Si le commentaire est propre au seul *Servius auctus*, il est présenté sur les ¾ gauche de la page. Le commentaire dont seul Servius est l'auteur est imprimé, quant à lui, sur le ¾ droit de la page. Lorsqu'il y a accord parfait entre les deux versions, le texte apparaît sur des lignes occupant toute la page. Lorsque les commentaires sont communs, mais divergents, la page est divisée en deux colonnes : la colonne de gauche est réservée au *Servius auctus*, tandis que le texte de Servius occupe celle de droite. Ce choix éditorial est certes judicieux, mais comporte des inconvénients, surtout au niveau de l'apparat critique, divisé en deux parties distinctes et donc plus difficile à consulter, sans parler du dédoublement du texte qui rend la lecture moins aisée. Plusieurs critiques ont été émises à propos de l'édition Harvard, en particulier par Eduard Fraenkel (*JRS* 38 [1948], p. 131-143 et 39 [1949], p. 145-154), même si la critique a en général été positive (N. Marinone, *RFC* 27 [1949], p. 141-152). Les remarques des recenseurs ont été prises en compte pour améliorer le volume V. Deux parties du projet n'étaient que partiellement rédigées à la mort de C.E. Murgia : l'*apparatus fontium et testium*, qui devait prendre place entre le texte et l'apparat critique, et la préface, laquelle aborde plusieurs points techniques importants : la relation avec les volumes II et III, une explication de la manière dont les deux versions du commentaire sont présentées et les différences par rapport aux volumes précédents, la manière dont sont traitées les questions orthographiques, y compris l'assimilation (ou non) des préfixes, la constitution de l'*apparatus superior*, dont le but est différent par rapport aux volumes précédents, la constitution de l'*apparatus inferior*, qui sert dans cette édition comme véritable apparat critique. R.A. Kaster a donc complété ce travail et s'est occupé de plusieurs éléments périphériques : l'appendice B (la famille α de Ramires), une liste des abréviations des ressources scientifiques, une table des auteurs, les références bibliographiques, une mise à jour de nombreuses éditions citées dans le texte, une liste des éditions antérieures de Servius, la table des sigles,

l'*index locorum* et l'*index nominum*. Pour l'aperçu de la tradition textuelle et la description des principaux manuscrits, R.A. Kaster s'est servi en particulier de l'article que C.E. Murgia avait écrit pour la *Virgil Encyclopedia*. On ne peut qu'espérer que cette édition de haute valeur scientifique, qui devrait être définitive, connaîtra rapidement un heureux aboutissement par la publication du dernier volume, c'est-à-dire le tome III (*in Aen.* VI-VIII), dont la charge est revenue à une équipe de trois philologues, E. Christian Kopff, Dirk Obbink et James Brusuelas, après la mort de P.K. Marshall en 2001. Le projet concernant le volume I, qui devait comprendre les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, a été, quant à lui, abandonné après la mort de G.P. Goold en 2001. Bruno ROCHETTE

Angelo GIAVATTO & Frédéric LE BLAY (Ed.), *Autour de la* Consolation de Philosophie *de Boèce*. Neuilly, Atlande, 2015. 1 vol. broché, 12 x 18 cm., 190 p. (FORUM). Prix : 14,85 €. ISBN 978-2-35030-316-1.

Ce volume, qui fait suite à une journée d'études organisée à Nantes le 23 avril 2012 autour de la *Consolation de Philosophie* de Boèce, regroupe les contributions des cinq intervenants. La première communication, celle de Frédéric Le Blay (« La *Consolatio Philosophiae* comme témoignage et testament »), insiste sur la dimension intertextuelle de l'œuvre de Boèce. Le texte apparaît en effet comme le témoin d'un long héritage dans lequel il s'inscrit autant sur le plan formel que philosophique ; l'exposé parcourt les caractéristiques génériques propres à la littérature antique décelables dans la *Consolatio* et faisant de cette œuvre non seulement le testament d'un condamné, mais le témoignage de toute une tradition alors sur le point de disparaître, ou de prendre d'autres formes. Dominique Doucet (« La roue et le cercle ») aborde ensuite la question de la structure de l'œuvre : sans remettre en cause une répartition fondamentale en cinq livres, il tente d'articuler les trois remarques faites par Philosophie à la fin du livre 1, à partir desquelles Pierre Courcelle (1967) dégageait déjà un plan en quatre parties, en attirant toutefois l'attention sur trois métaphores récurrentes de l'œuvre, celles du médecin et des couples vie-patrie et roue-cercle, qui permettent de nuancer cette partition en mettant en évidence l'unicité de la *Consolatio*. Trois hymnes (3, 9 ; 3, 12 ; 5, 4) sont ensuite examinés et mis en rapport avec les étapes importantes du parcours de Boèce, renforçant le caractère triadique annoncé par les trois métaphores précédentes. Béatrice Bakhouche (« Figures de Philosophie dans la *Consolation de Philosophie* de Boèce ») s'intéresse à la *figura* de Philosophie, son rôle dans l'œuvre et son rapport avec le personnage de Boèce. Son apparence et les objets qui la caractérisent (robe, livres, sceptre) sont analysés dans leur dimension symbolique ; l'influence des *Noces de Mercure et de Philologie* de Martianus Capella est ici mise en avant. Le personnage de Philosophie apparaît comme un médiateur, permettant à l'œuvre de présenter une fusion originale du dialogue platonicien et du genre de l'apocalypse allégorique ; l'exposé pointe la cohérence de ce personnage, malgré sa plasticité apparente qui a surtout retenu l'attention des commentateurs (cf. P. Courcelle, 1980). Min-Jun Huh (« La théorie néoplatonicienne de la vertu et la *Consolation de Philosophie* ») se penche ensuite sur la notion de vertu telle qu'elle apparaît dans la *Consolation*, et relève les indices d'une influence de la théorie

troisième déclinaison (14), la subordination, le subjonctif imparfait, les propositions de but (15), la concordance de temps (16), la quatrième conjugaison et la conjugaison mixte (17), lecture (18), les infinitifs et le discours indirect (19), les réfléchis (20), les adjectifs de la troisième déclinaison (21), lecture (22), les démonstratifs et l'ablatif d'agent (23), les participes parfait, présent et futur (24), les relatives et *volo* (25), lecture (26), les verbes déponents (27), les subordonnées injonctives (28), le parfait des verbes déponents (29), les verbes de crainte et les longues phrases (30), lecture de poésie (31), la voix passive et le complément d'agent (32), les propositions consécutives (33), quatrième et cinquième déclinaisons, usages de l'ablatif (34), le temps et le lieu (35), lecture (36), *nolo* et *malo* (37), le comparatif et le superlatif (38), l'imparfait (39), les comparatifs et superlatifs irréguliers, les négations (40), l'adjectif verbal (41), lecture (42), adverbes (43), le plus-que-parfait et le futur antérieur (44), les verbes impersonnels (45), le subjonctif parfait et plus-que-parfait (46), les propositions subordonnées introduites par *cum* et par d'autres conjonctifs de temps (47), lecture (48), *fero* et les noms romains (49), les propositions conditionnelles (50), *fio* et suite des propositions conditionnelles (51), *iste* et *ipse* (52), lecture (53), discours indirect (54), les nombres (55), les propositions relatives au subjonctif et le participe (56), l'ablatif absolu (57), *idem*, l'expression du prix et de la valeur (58), lecture (59), gérondif I (60), gérondif II (61). Les appendices contiennent des explications grammaticales et des exercices complémentaires, un glossaire alphabétique de terminologie grammaticale, une étude du mètre de l'*Énéide*, un lexique latin-anglais et anglais-latin. L'ouvrage contient plus de 5.000 phrases modernes et exercices pour la pratique grammaticale. À partir du chapitre 11, les textes de lecture se composent de 159 passages d'auteurs latins : 49 provenant des *colloquia*, 116 d'autres auteurs (Virgile, Cicéron, Catulle, Térence, Tite-Live, la Vulgate, Apicius, saint Augustin, Plaute, Vitruve et César). Des textes documentaires sont également présents : dix graffiti, treize inscriptions, quatre tablettes de Vindolanda (248, 250, 291, 628), une lettre sur papyrus (*P. Oxy*. VII 1022), le *cave canem* d'une mosaïque de Pompéi (*CIL* X 877) et quatre chants médiévaux (*adeste fideles ; gaudeamus igitur ; pange lingua ; puer nobis nascitur)*. Dix chapitres consistent en textes de lecture sans matière grammaticale nouvelle. L'ouvrage est complété par un index des notions grammaticales et des passages latins cités.

Bruno ROCHETTE

Yannick SCOLAN, *Le Convive et le Savant. Sophistes, rhéteurs, grammairiens et philosophes au banquet, de Platon à Athénée*. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché, 15,8 x 23,8 cm, 390 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 156) Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-44702-5.

Le livre de Yannick Scolan, *Le Convive et le Savant*, qui est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2013, s'organise autour de la question suivante (quatrième de couverture) : « Pourquoi Platon, Xénophon, Plutarque, Lucien et Athénée ont-ils choisi de placer leurs savants personnages dans des banquets ? », question à laquelle une réponse est donnée quelques lignes plus bas : « La table et le vin révèlent l'homme tel qu'il est, philosophe ou ignorant, non seulement dans les paroles mais aussi dans les actes : bon convive est le vrai savant ». Ce serait donc pour mettre

encore mieux en évidence le véritable savoir et la véritable nature de leurs personnages que ces auteurs anciens ont choisi le cadre convivial et la mise en scène festive des banquets. La présence du savant dans les banquets antiques – ainsi que des éléments qui en permettent la reconnaissance – constitue donc la thématique principale et le fil conducteur de cet ouvrage. Celui-ci s'ouvre avec une introduction et présente ensuite deux grandes parties, chacune constituée de quatre chapitres. La première partie, *Ce que savoir veut dire*, est consacrée au type de savoir, c'est-à-dire de savant, mis en scène dans les banquets ; la deuxième partie, *À l'épreuve de la table et du vin*, est consacrée au rapport entre le savoir (dans ses différentes formes) et la table au sens large. Les deux parties sont suivies d'une conclusion générale, puis de deux annexes, l'une regroupant quelques exemples d'emprunts de Plutarque aux *Problèmes physiques* d'Aristote, l'autre regroupant les correspondances, réécritures ou emprunts opérés par Athénée à partir des *Propos de table* de Plutarque. Suit une importante bibliographie, listant les éditions de textes anciens, scolies, dictionnaires et lexiques, puis les études relatives au banquet antique, groupées selon les thématiques traitées et selon les auteurs anciens concernés ; enfin, le livre se termine par quatre *indices* (des passages cités, des noms propres, des notions, des mots grecs). Indiscutablement, le livre est le fruit d'un long travail de lecture, d'étude et d'analyses détaillées et érudites à la fois des textes anciens consacrés au motif littéraire du banquet et également des auteurs modernes qui se sont intéressés à ce même motif et/ou aux différentes thématiques en corrélation avec celui-ci. Néanmoins cette érudition ne correspond pas toujours à une clarté dans le raisonnement et dans la progression de l'argumentation, et finalement l'ouvrage, loin de tirer avantage de toutes ces réflexions et ces lectures, souffre d'une certaine pesanteur et, si l'on peut dire, est parfois noyé dans des discours plus rhétoriques que concluants. Dans l'introduction, l'auteur passe d'abord en revue les auteurs qui, depuis le XVI^e^ siècle, ont étudié les textes antiques consacrés au banquet et qui, pour certains, ont considéré le *Banquet* de Platon comme un modèle de référence pour les autres auteurs conviviaux. Il énonce ensuite le principal objectif de son étude : examiner la place et la fonction du banquet dans les différents *Banquets* antiques, par-delà leur diversité formelle, afin de mettre en lumière 1) les modalités de narration spécifiques et 2) les modalités de savoir que ces Banquets poursuivent autour d'un même modèle socratique. Pour ce faire, l'auteur s'impose de ne prendre en considération qu'un certain type de corpus, qui est défini et ainsi délimité : « les œuvres dont les auteurs revendiquent de raconter des *deipna* et des *symposia* et celles que les outrages du temps ont suffisamment épargnées pour en permettre une lecture suivie » (p. 21). On y trouve sans surprise le *Banquet* de Platon, le *Banquet* de Xénophon, le *Banquet des sept sages* et les *Propos de table* de Plutarque, le *Banquet* de Lucien et les *Deipnosophistes* d'Athénée. À ce corpus principal s'ajoutent « des références aux autres œuvres qui portent le titre de *Banquet* et dont il reste de rares fragments », ainsi que certains passages de textes qui « développent ponctuellement le motif du banquet », comme la *Cyropédie* de Xénophon. L'auteur insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas « de faire la part entre une réalité supposée d'un fait social contemporain à l'œuvre et sa transcription littéraire, mais plutôt de circonscrire les principes de sa réinvention » (p. 20), les convives n'étant en ce sens que des personnages, des *personae*, à l'épreuve de la table et du vin. Ce choix de ne s'attacher que « à l'évocation littéraire du banquet, aux modalités de la narration

qui en est faite, à sa place et à sa fonction » (p. 21) est à mettre en corrélation avec sa renonciation « à poser le principe préalable de l'existence d'un genre » (p. 22) et, chose plus étonnante encore, « à examiner la question d'un modèle que fournirait une œuvre première et à évaluer la proximité ou l'écart que les suivantes entretiendraient avec elle » (p. 22). Cette renonciation, qui aurait comme conséquence un but « bien plus modeste que celui de J. Martin ou de L. Romeri » (p. 22), n'est pas vraiment justifiée par l'auteur, sinon par l'aveu suivant : « la diversité formelle des Banquets et la multiplicité des sources d'inspiration de leurs auteurs nous font craindre de manquer à une telle entreprise » (p. 22). Néanmoins ni l'entreprise ni le but ici annoncés ne sont des moindres. Car voici l'entreprise : il s'agit pour Scolan de s'astreindre « à ne mener de chaque œuvre qu'une critique interne » (p. 21), et de s'efforcer de se montrer envers ces auteurs « aussi rigoureux [...] qu'Aristarque l'a été envers Homère » (p. 21), ou encore de s'effacer « pour comprendre leur intention littéraire et pour étudier les modalités d'écriture que chacun d'entre eux a mises en œuvre au moment de composer son Banquet » (p. 21-22). Et voici le but : cette entreprise viserait bien à montrer que le banquet, loin de constituer un simple cadre narratif, « permet également de définir le savoir véritable » (p. 22), voire de mettre en exergue le philosophe idéal, comme cela arrive avec le Socrate de Platon, qui « ne semble pleinement apparaître comme philosophe qu'en sa qualité de convive » (p. 23). Ce sont les *Banquets* dans lesquels il apparaît et qui sont ici étudiés qui feraient surgir « la singularité de Socrate » (p. 23) et son rapport singulier au savoir et à la vertu. Dans cette perspective, le but de Scolan est bien celui de montrer que Socrate passerait d'un statut de « personnage » dans les œuvres de Platon et Xénophon, à celui de « modèle à imiter » chez Plutarque et Athénée, pour devenir enfin, bel et bien, un « idéal » de convive et de philosophe. Il me semble que, plus que d'une renonciation, il s'agit ici d'un refus préalable de reconnaître l'existence d'un « modèle » de banquet (en plus d'un modèle de convive-philosophe) et d'un « genre » littéraire dont, même si Scolan ne le nomme pas, le fondateur serait Platon et « l'œuvre première » en question serait son *Banquet*. Ce refus, qui est réaffirmé avec force au début de la conclusion, comme un résultat de l'étude – j'y reviendrai –, ne me semble ni justifié ni argumenté de manière convaincante. Il faut donc s'y attarder. Concernant « l'existence d'un genre », on pourrait remarquer que déjà au II^e^ siècle de notre ère, le rhéteur Hermogène de Tarse identifie, dans son traité *La méthode de l'habileté*, le *Banquet* de Platon et celui de Xénophon comme des textes fondateurs du genre rhétorique qu'il va désigner justement comme le genre des « banquets socratiques » (*symposia Sokratika*). Par ailleurs, Scolan lui-même semble parfois nuancer ce refus et penser que la mise à l'épreuve des savants et de la véritable sagesse dans les banquets constitue un véritable code commun, voire « un véritable trait d'union entre toutes ces œuvres qui racontent des banquets », comme il le dit à propos de la « dénonciation des faux-semblants », qui serait le corrélat de cette mise à l'épreuve, et qui, selon lui, « légitime la question de l'existence de conventions unificatrices et d'un genre littéraire autonome » (p. 287). Concernant le refus d'examiner la question d'un « modèle que fournirait une œuvre première », il me semble que ce refus affiché est révélateur d'une idée que défend l'auteur et qui traverse l'ensemble du livre, idée qui selon moi pose problème : Platon, son *Banquet*, ne serait pas un modèle ou un contre-modèle pour les auteurs de textes conviviaux (essentiellement Plutarque,

Lucien et Athénée), alors que Socrate est, quant à lui, un modèle de savant, et du même coup un convive exemplaire aussi, pour ces mêmes auteurs – chacun d'entre eux adaptant ce modèle de savoir et de comportement au contexte et aux finalités de son propre banquet littéraire. Or, si Scolan se donne comme but de montrer que Socrate est un modèle de convive et de savant à la fois, il me semble problématique que, dans le même temps, il renonce à se poser la question de l'existence d'un type de banquet, le banquet philosophique, dans lequel Socrate est mis en scène – un banquet dont clairement les fondateurs sont Platon et Xénophon. Du point de vue des textes qui sont à la base de toute interprétation concernant la question conviviale chez les Anciens, nous pouvons nous référer à Platon et à Xénophon, qui sont bien les auteurs de ces premiers *Banquets*, mais non à Socrate qui n'a rien écrit et qui, même s'il a réellement existé, est une « fiction » dans ces mêmes récits – ou une *persona*, comme l'admet Scolan lui-même dans son introduction (p. 20) en référence aux convives de ces banquets littéraires. Inversement, si l'on veut se référer au convive-philosophe Socrate, on se réfère forcément aussi, en même temps, aux *Banquets* de Platon et Xénophon, qui l'ont mis en scène comme leur personnage principal. Ici réside, me semble-t-il, le problème. Dans l'argumentaire de Scolan, Socrate apparaît pour ainsi dire comme autonome par rapport aux textes et aux auteurs qui le mentionnent : ainsi le Socrate philosophe-convive des banquets d'Agathon et de Callias, personnage de fiction qui représenterait au plus près le « vrai » Socrate (au chapitre V), deviendrait le Socrate « modèle » des banquets socratiques postérieurs (au chapitre VI), et finalement le Socrate incarnant le convive et le philosophe par excellence dans la recherche du « banquet idéal » de Plutarque et d'Athénée (au chapitre VIII). Or, n'ayant aucun écrit de Socrate, il me semble difficile de nettement isoler Socrate des textes dans lesquels il apparaît. Autrement dit, il me semble toujours délicat de vouloir chercher le vrai Socrate au-delà des intentions des auteurs qui le mettent en scène. Pour ne parler que de Platon, je dirai que, certes, le Socrate de Platon et Platon ne sont pas systématiquement superposables et que le Socrate de Platon n'est pas nécessairement le porte-parole de Platon, mais, inversement, que Platon non plus n'est pas nécessairement le témoin objectif et neutre du « vrai Socrate » qu'il se limiterait à photographier, sans y mettre du sien. Platon *aussi* contribue, et en grande partie, à construire et transmettre l'image de ce philosophe-convive qu'est Socrate et que Scolan reconnaît comme un modèle. Autrement dit, on ne peut pas dénier totalement à l'auteur Platon ce qu'ensuite on reconnaît à son personnage Socrate. – La première partie de l'ouvrage, *Ce que savoir veut dire*, prépare pour ainsi dire le terrain à la deuxième, qui constitue le cœur du livre. Ici, l'auteur présente de longues citations, suivies de longues analyses, des différents textes antiques sur le motif du banquet : *Banquet* de Platon et *Banquet* de Xénophon (chapitre I), *Propos de table* de Plutarque (chapitre II), *Banquet des sept sages* de Plutarque et *Banquet* de Lucien (chapitre III), *Deipnosophistes* d'Athénée (chapitre IV). Ces analyses sont très complètes. Ainsi, l'analyse détaillée des deux *Banquets*, de Platon et de Xénophon, montre de manière convaincante la façon dont surgit et s'impose la parole du philosophe Socrate, au sein d'une assemblée de convives ; selon cette lecture, le banquet pose la question du savoir véritable (ou mieux, de la philosophie) qu'il permet de définir, comme il définit les conditions de la pratique de ce savoir (p. 72). La lecture et les analyses des textes sont très précises et détaillées ; par-delà la diversité des textes étudiés, le motif

commun, qu'est celui de la mise en scène d'un banquet de savants (qu'ils soient vrais ou faux), est bien mis en exergue. Dans la deuxième partie, *À l'épreuve de la table et du vin*, l'auteur exploite ces nombreuses lectures juxtaposées : l'idée générale, qui est la thèse principale de l'auteur, est que le banquet révélerait la véritable nature des savants et que le véritable convive coïncide finalement avec le véritable savant (cf. conclusions p. 322). Pour y parvenir, l'auteur reprend ici les textes analysés dans la première partie, afin de comparer les attitudes de ces différents savants mis en scène à table et les formes (ou les natures) de leur savoir. On a, tout d'abord, le « vrai » savant qu'est le Socrate des *Banquets* de Platon et de Xénophon, qui dans les deux cas serait aussi un parfait convive, capable de convertir à la philosophie grâce à ses plaisanteries et à ses discours légers (chapitre V, voir sa conclusion p. 211) ; l'auteur continue ensuite (chapitre VI) à s'interroger sur cette figure de philosophe qu'est Socrate, de nouveau chez Platon et Xénophon, mais aussi chez Athénée, puis chez Plutarque, arrivant à une conclusion qui renforce celle du chapitre précédent, à savoir que ce personnage est, chez tous ces auteurs, une sorte de « figure archétypique » du philosophe convive. Socrate serait en somme l'élément unificateur entre ces deux types de banquets littéraires, l'un « socratique », l'autre « savant », apparemment si éloignés (p. 245), et deviendrait ainsi un « modèle à imiter » (p. 247). Au chapitre VII, à la suite de l'identification de ce savant convive « modèle » qu'est Socrate, élément positif unificateur des *Banquets*, ce sont les figures d'imposteurs par rapport au modèle qui sont identifiées par l'auteur dans ces mêmes textes (chez Platon et Xénophon, mais aussi chez Plutarque, Athénée et Lucien). Cette imposture par rapport au modèle socratique se révélerait à la fois par rapport au savoir et par rapport au comportement convivial et il s'agirait des élèves ou des amis des sophistes (Agathon chez Platon et Callias chez Xénophon), de tyrans, grammairiens et rhéteurs (comme Périandre chez Plutarque), des prétendus philosophes (comme Cynulque chez Athénée) ou encore des faux philosophes et grammairiens de Lucien. Or, si dans certains cas ce glissement entre mauvais savant et mauvais convive est incontestable, comme c'est le cas des philosophes du *Banquet* de Lucien qui sont clairement de faux philosophes et de mauvais convives à la fois, il ne me semble pas que cette idée peut être généralisée. Je ne vois pas, par exemple, sur quelles bases textuelles on peut considérer qu'Agathon (chez Platon) ou Callias (chez Xénophon), non seulement ne sont pas de vrais savants et, en tant qu'« élèves des sophistes » (p. 247), sont même des imposteurs, mais de surcroît ne sont « jamais pleinement convives », ou, pareillement, que Périandre n'est « ni sage, ni véritablement convive » (*ibidem*). Il en résulterait finalement que le seul « véritablement » et « pleinement » convive serait Socrate et ses imitations postérieures (tels les sages convives de Plutarque, ou le deipnosophiste Masurius d'Athénée). Or, si une correspondance entre le fait d'être un vrai savant et de se révéler un bon convive peut effectivement fonctionner pour le personnage Socrate et pour ses « imitations », il me semble que, inversement, les textes ne permettent pas systématiquement une lecture critique du comportement convivial des personnages « non socratiques », tels Callias, Agathon ou Périandre, sous prétexte qu'ils ne sont pas (ou pas assez, ou pas comme il faut) sages. Au contraire. Quoi qu'il en soit, après avoir démasqué ceux qu'il appelle les « imposteurs » au banquet, Scolan consacre le dernier chapitre de son livre, le chapitre VIII, à la question du « banquet idéal », qu'une certaine tradition conviviale (notamment

Plutarque dans les *Propos de table* et Athénée dans les *Deipnosophistes*) aurait recherché. Cette question reprend, pour ainsi dire pour l'amplifier et la sceller, la question posée depuis le début, celle du convive idéal (qu'était Socrate). C'est surtout sur les conclusions que Scolan tire ici, dans ce chapitre final, que je souhaiterais me concentrer. Le problème de Platon comme auteur-modèle pour les banquets socratiques postérieurs revient dès l'ouverture du chapitre, quoique sous forme de question rhétorique : « Platon ne trouve aucune grâce aux yeux d'Athénée, qui revendique pour son propre ouvrage le modèle des banquets homériques. À peine connaît-il, d'ailleurs, un meilleur sort chez Plutarque. Serait-ce à dire qu'à revendiquer Socrate pour modèle de convive, Plutarque et Athénée dénieraient à Platon toute autorité sur le banquet socratique ? » (p. 290). Je laisse ici de côté cette allusion à Plutarque, qui ne me semble pas justifiée et sur laquelle je reviendrai, mais voudrais en revanche commenter cette phrase, relative à « l'autorité platonicienne sur le banquet socratique », en ce qui concerne Athénée. Si Athénée se refuse à voir Platon comme un modèle dans les questions conviviales, c'est justement parce qu'il est, à ses yeux, un contre-modèle, une rupture par rapport à une tradition préexistante, celle d'Homère. Mais cela ne signifie pas, pour autant, qu'il dénierait « à Platon tout autorité sur le banquet socratique ». Au contraire, par sa propre critique, Athénée reconnaît implicitement l'importance d'une telle autorité dans le genre convivial, à laquelle il ne peut pas ne pas se référer constamment. Si Athénée se sert d'Homère contre Platon, c'est bien parce que le *Banquet* de Platon s'était déjà imposé, à son époque, comme le modèle par excellence de banquet philosophique pour la postérité et qu'Athénée, s'insérant dans ce même genre littéraire convivial, doit en tenir compte, tout en s'en démarquant. Revenons au chapitre VIII et à son idée de banquet idéal. Son argumentaire est développé essentiellement dans les deux premiers paragraphes : *I. Le choix d'Homère*, consacré d'une part à la claire préférence d'Athénée pour Homère dans les questions conviviales et, d'autre part, aux choix, moins clairs, de Plutarque en la matière ; et *II. D'un modèle à l'autre ? Homère, Platon, Plutarque*, consacré d'abord aux critiques que Plutarque avancerait à l'égard de Platon et de son *Banquet*, par rapport auquel il prendrait des distances (sous-paragraphe *A. Le chemin de la sagesse*), ensuite au rapport de dépendance, voire de dette, d'Athénée à l'égard de Plutarque et de ses *Propos de table*, dans sa critique à l'égard de Platon (sous-paragraphe *B. Récuser Platon pour suivre Plutarque*). Un troisième paragraphe (*III. Un banquet raté*) est consacré aux autres *Banquets* de la tradition et notamment à celui d'Épicure et aux critiques que lui adressent Athénée et Plutarque. Je laisserai de côté ce dernier, qui est moins centré sur la question posée au début, celle du banquet idéal, pour me concentrer sur les deux premiers paragraphes, *I* et *II*, et en particulier sur le deuxième. Dans le paragraphe *I. Le choix d'Homère*, sans difficulté et sans surprise, Scolan constate que le banquet idéal est chez Athénée le banquet homérique. On ne peut qu'être d'accord avec l'auteur sur ce point, Homère étant clairement l'auteur de référence, avant Platon et en deçà de Platon, dans les *Deipnosophistes* – remarquons toutefois que cette idée va être par la suite nuancée par Scolan dans sa conclusion de ce même chapitre VIII, p. 317 (j'y reviendrai). En revanche, chez Plutarque, Homère ne serait qu'un poète parmi d'autres, sans statut particulier, évoqué par ses convives érudits pour nourrir leur questionnement et leur propos. Selon cette lecture, au cœur des *Propos de table,* ce n'est donc pas une exégèse homérique, mais

« une exégèse littéraire » des *Banquets* de Platon et de Xénophon (p. 301) ; et il faut entendre par là, me semble-t-il, que c'est en analysant et comparant ces deux *Banquets* que Plutarque nous livre son idéal de banquet. C'est au paragraphe *II. D'un modèle à l'autre ? Homère, Platon, Plutarque* que Scolan développe cette idée et que la question du modèle se complique chez Plutarque. L'idée principale est que, d'une part, Plutarque critiquerait le *Banquet* de Platon, pour certains choix littéraires et certaines mises en scène, en y opposant celui de Xénophon (*A. Le chemin de la sagesse*) et, d'autre part, Athénée dans la critique qu'il adresse à Platon suivrait fidèlement Plutarque (*B. Récuser Platon pour suivre Plutarque*). Pour prouver son premier point, l'exemple pris chez Plutarque (p. 303 ; repris et développé ensuite p. 308) est le personnage d'Alcibiade qui se moque de Socrate et de sa jalousie et qui est donc un personnage désagréable dans le banquet mis en scène par Platon, contrairement au Socrate de Xénophon qui plaisante, mais ne raille pas ses camarades (la référence est à *Propos de table* II, 1 632b). Certes, les contextes et les mises en scènes des deux banquets philosophiques sont différents, mais les conclusions que tire Scolan ne me semblent pas convaincantes : ni celles concernant Plutarque et son rapport à Platon dans les *Propos de table* (p. 304), ni celles concernant la « dépendance » d'Athénée par rapport à Plutarque sur ces mêmes questions (p. 310). Compte tenu de leur caractère pour ainsi dire définitif, il faut les considérer de près, séparément. En conclusion de son paragraphe *A. Le chemin de la sagesse,* à propos des critiques de Plutarque à l'égard de Platon, Scolan affirme : « En somme, le *Banquet* de Platon offrirait un exemple de discorde contraire à l'idéal symposiaque, à partir du moment où l'excès de vin abolit toute règle […]. Ce n'est pas le vin qui fait ici l'objet de la réprobation de Plutarque ; pas même son usage immodéré, mais le parti littéraire de Platon qui s'en sert pour mettre à nu le caractère de ses personnages, proposer une comédie de mœurs et briser l'harmonie de son *Banquet* » (p. 304). Il y a, me semble-t-il, ici (p. 303-304) un problème dans la citation du texte de Plutarque, qui est d'autant plus gênant qu'il s'agit d'un point crucial dans l'argumentaire de Scolan ; sans doute s'agit-il d'une erreur involontaire, mais elle risque toutefois d'induire en erreur le lecteur peu familier des *Propos de table*. Alors que Scolan vient de se référer au passage du livre II des *Propos de table* concernant le comportement d'Alcibiade envers Socrate dans le *Banquet* (à savoir II, 1 632b), dans cette conclusion à la fin du paragraphe, il cite, pour renforcer son idée et comme s'il était dans la continuité du texte du livre II, un autre passage des *Propos de table*, à savoir la dédicace du livre III (345 a-c), où Platon est de nouveau mentionné à propos de l'utilité du vin. Or, chez Plutarque le contexte a changé, entre le livre II et le livre III, puisqu'on est passé d'un texte (au livre II), où Plutarque se réfère effectivement au *Banquet* de Platon, le comparant avec celui de Xénophon sur la question de la bonne plaisanterie au banquet, à un texte (au livre III), où Plutarque fait allusion non plus au *Banquet*, mais aux *Lois* de Platon (et précisément à *Lois* I 649d-650b) sur le pouvoir qu'aurait le vin de dévoiler les caractères, pouvoir dont aurait fait usage, entre autres, Platon dans ses œuvres. Mais Scolan ne précise pas la nouvelle référence du livre III des *Propos de table*, et *a fortiori* ne précise pas que le contexte du discours de Platon n'est plus le même, puisque on n'est plus dans le *Banquet*, mais dans les *Lois*. Autrement dit, d'un récit qui met en scène Socrate et ses camarades dans un banquet, nous sommes passés à un texte normatif, où Socrate a disparu au profit d'un Étranger d'Athènes qui voit

dans le banquet un moyen peu coûteux et inoffensif, non seulement de reconnaître les dispositions des âmes des convives, mais aussi de réaffirmer l'éducation des hommes de la cité. Car dans ces premiers livres des *Lois*, il ne s'agit pas pour Platon d'observer et de juger le comportement de certains convives à l'épreuve du vin et du banquet, mais de proposer un programme éducatif, qui est un préalable au projet législatif qui suivra dans les livres suivants. Et dans le programme éducatif des *Lois*, le vin du banquet est présenté comme un moyen fonctionnel et utile au travail du politique et du législateur, un moyen qui en raison de son pouvoir demande justement, comme le précise l'Étranger, des précautions et des lois spécifiques (cf. *Lois* II 671a-672d). Donc, chez Platon, en passant du *Banquet* aux *Lois*, on passe d'une « pratique » du banquet à une « théorisation » et « politisation » du banquet. Or, puisque ce changement de contexte chez Plutarque (et chez Platon cité par Plutarque) n'est pas précisé ici, le développement de son raisonnement induit à croire (à tort) que c'est à la suite de la critique du comportement d'Alcibiade que Plutarque condamne les effets du vin et du coup le choix de Platon en la matière. Certes, dans les deux cas, c'est le même auteur, Plutarque, qui s'exprime sur ces questions, mais si on peut admettre qu'il critique l'attitude d'Alcibiade dans le *Banquet* (au livre II des *Propos de table*), inversement il n'y a pas, me semble-t-il, de reproche au projet platonicien des *Lois* chez Plutarque (au livre III). C'est pourquoi, le raccourci présenté par cette lecture de Scolan, même s'il est involontaire, est problématique, car son argumentaire s'en trouve faussé. Revenons au chapitre VIII. Scolan insiste sur le fait que, au livre II, Plutarque critique l'attitude d'Alcibiade chez Platon et en conclut que, dans ses *Propos de table*, Plutarque n'est pas d'accord avec Platon pour ce type de choix littéraire et de mise en scène. Il me semble cependant qu'il n'est pas légitime, à partir de ce passage relu à la lumière de la dédicace du livre III, de faire dire à Plutarque que Platon « propose une comédie des mœurs et brise l'harmonie de son banquet » (p. 304). Scolan ne considère pas assez, je crois, le cadre dans lequel cet épisode est repris chez Platon et critiqué par Plutarque, ni la finalité implicite que l'on pourrait y déceler. Si Platon nous montre un Alcibiade ivre, ce n'est pas uniquement pour vanter la vertu de Socrate, c'est aussi pour nous « faire voir » comment devrait être un vrai convive après une vraie fête. Alcibiade est un « vrai » convive, contrairement à Socrate qui est trop vertueux pour être « vrai ». Plutarque critique l'Alcibiade de Platon, pas Platon, qui justement réussit par ce cadre paradoxal à la fois à vanter la vertu et la sagesse d'un Socrate incorruptible par les plaisirs terre à terre comme le vin, et à la fois à montrer que cette incorruptibilité ne peut être que « socratique », fiction littéraire mettant en scène le philosophe idéal, et que la réalité d'un vrai banquet est mieux incarnée par son Alcibiade. De plus, si le Socrate de Platon, qui est et reste un modèle de convive, n'est pas nécessairement à associer à Platon, pourquoi l'Alcibiade de Platon serait-il à associer à son auteur ? Même si la question restera toujours ouverte, il me semble que, entre ces deux personnages du banquet, Socrate et Alcibiade, il n'y a pas à hésiter pour identifier celui qui correspondrait le plus, le mieux et le plus souvent à Platon. Quoi qu'il en soit, sur la base des conclusions du paragraphe A, Scolan avance dans cette même direction et affirme, au sous-paragraphe *B. Récuser Platon pour suivre Plutarque ?*, que c'est sur le modèle de Plutarque qu'Athénée critique également Platon et son banquet, réaffirmant ainsi l'idée d'un Plutarque mettant Platon à distance et, surtout, développant celle d'un

Athénée qui partagerait ces mêmes raisons et le suivrait fidèlement dans le même esprit critique. Or, sans nier une possible influence des *Propos de table* sur Athénée, il me semble indu d'en déduire une dépendance d'Athénée à l'égard de Plutarque. Les deux ouvrages certes se positionnent par rapport au *Banquet* de Platon, mais leur forme et leur finalité les différencient foncièrement, de même que la critique faite à Platon n'a pas du tout la même portée chez l'un et chez l'autre. Pour le dire rapidement, Plutarque est certainement plus moralisant que Platon et peut donc critiquer certains choix littéraires de Platon, ne gardant que ce qui est à ses yeux l'essentiel du banquet des philosophes : la vertu, le respect, l'amitié (cf. p. 308). Plutarque dans les *Propos de table* réduit le banquet des philosophes à une pure et simple réunion de sages, sans véritable lien avec un banquet réel, j'entends sans qu'aucune véritable mise en scène conviviale ne soit donnée. Ses *Propos de table*, comme leur titre l'indique, nous proposent des discours prononcés dans des banquets, du déroulement desquels nous ne savons pratiquement rien. De ce fait, Plutarque élimine tout ce qui n'est pas « propos de table », c'est-à-dire tout ce qui n'est pas propos convenable admis à circuler à sa table, bref il élimine le peu de réalisme que Platon avait malgré tout gardé, quoique bien circonscrit, dans son banquet, comme l'arrivée d'Alcibiade avec ses plaisanteries et ses inconvenances dues au vin. En ce sens, je crois, comme je l'ai dit ailleurs, que Plutarque est plus platonicien que Platon et, tout en gardant l'essentiel de son *Banquet*, il critique certains de ses choix littéraires et de mise en scène, qu'il considère comme inutiles, sinon préjudiciables, pour le but pédagogique et moralisant qu'il s'est donné. Tout autre chose est la critique faite à Platon par Athénée. Celui-ci, certes, s'en prend tout spécialement au fonctionnement de son banquet de philosophes, auquel il oppose ses *Deipnosophistes*, mais, plus largement, manifeste une pensée anti-platonicienne, ne cachant jamais un parti pris critique sur bien d'autres aspects de l'œuvre et de la pensée de Platon, tels, par exemple, ses anachronismes, sa conception de l'âme, ses choix et ses amitiés politiques. C'est pourquoi il prend ses distances vis-à-vis de Platon, d'une manière beaucoup plus nette et définitive que ne le fait Plutarque, et pour bien d'autres raisons que lui. C'est pourquoi le fonctionnement et le contenu de son propre ouvrage convivial sont finalement à lire comme un manifeste de son anti-platonisme. Contrairement à Plutarque, qui ne retient que l'essentiel du *Banquet* de Platon, à savoir les discours du philosophe inspiré, Athénée remet *aussi* au centre du banquet bien d'autres formes de parole, à commencer par la parole poétique que Platon avait condamnée, et bien d'autres plaisirs liés au banquet, que Platon avait minimisés, voire éliminés. C'est l'érudition qui est en fête chez Athénée et qui légitime le plaisir du banquet dont l'élite éclairée peut profiter. En ce sens, je ne peux pas suivre l'auteur lorsqu'il indique : « Comme Plutarque, Athénée assigne aux banquets littéraires une visée éducative et en fait des ouvrages de propédeutique. […] En invalidant les *Banquets* de Platon et de Xénophon et en affirmant la supériorité sur eux des banquets homériques, Athénée revendique la primauté de la grammaire sur la philosophie pour conduire à la vertu. […] Le modèle premier contre lequel Athénée fonde les modalités de sa propre écriture n'est pas à chercher chez Platon : c'est bien Plutarque qui est visé et dont l'œuvre fournit à Athénée un modèle mis à distance et dépassé. Désormais la philosophie doit s'effacer devant ces arts libéraux qui s'imposent définitivement comme les fondements du savoir véritable et de la vertu » (p. 310). Premièrement, il me semble difficile

d'affirmer à la lecture des *Deipnosophistes* que Plutarque est un modèle pour Athénée : certes, la série des questions que les *Propos de table* exhibent ne sont pas loin des questions que peuvent se poser les *deipnosophistes*, mais, compte tenu de la structure et de la mise en scène des deux textes, il me semble que, au-delà de la critique, Athénée suit le *Banquet* de Platon plus que les *Propos de table* de Plutarque. Du reste, même du point de vue des chiffres, le nombre « de correspondances, de réécritures ou d'emprunts » qu'Athénée aurait opérés à partir des *Propos de table* et que Scolan liste dans son Annexe 2 (p. 329-330) est très réduit, puisqu'à peine treize sont les passages indiqués, dont deux me semblent discutables, pour un ouvrage d'Athénée qui compte quinze longs livres. Ensuite, quant à la mise à distance de Plutarque opérée par Athénée, là non plus, je ne vois pas en quel sens Scolan considère comme un dépassement de Plutarque la critique d'Athénée à l'encontre de Platon, puisque, au-delà des questions communes traitées, Athénée et Plutarque ne me semblent pas partir des mêmes présupposés ni suivre un même projet. Scolan affirme ici même que « comme Plutarque, Athénée assigne aux banquets littéraires une visée éducative et en fait des ouvrages de propédeutique » ; cette même idée est reprise plus loin, à la fin du paragraphe III (p. 317) : « Les deux auteurs [Plutarque et Athénée] affirment avec autant de force l'un que l'autre une même volonté de pédagogues et proposent, l'un à Sosius Sénécion, l'autre à Timocrate, deux ouvrages de propédeutique ». Je crois plutôt que l'ouvrage d'Athénée vise moins à éduquer et à pousser à la vertu ses lecteurs qu'à exhiber tout en la préservant une culture livresque et matérielle qui nous vient des Anciens et qu'il considère comme un patrimoine collectif. C'est pourquoi je ne partage pas du tout l'idée selon laquelle « Athénée revendique la primauté de la grammaire sur la philosophie pour conduire à la vertu ». Dans l'ouvrage d'Athénée, il n'y a pas de supériorité ou de primauté d'un savoir par rapport à un autre, bien au contraire : dans la vision encyclopédique du savoir antique qu'est celle des *Deipnosophistes*, tout savoir a sa place et son expression, y compris la philosophie, qui est constamment représentée et sollicitée par l'un ou l'autre des convives. Tout au plus, c'est la prétendue supériorité de la philosophie, affichée par certains philosophes, qui est critiquée, en une volonté, si l'on peut dire, de la remettre à sa place, au même niveau que les autres formes de savoir. Cette pluridisciplinarité qui produit un effet de polyphonie au banquet est fondamentale chez Athénée. Certes, il ne cache pas ses préférences de genre (histoire, grammaire...) et ses antipathies personnelles (pour certains philosophes), mais le but n'en est pas pour autant moins clair : la valorisation et la préservation de l'ensemble du savoir antique, dont le caractère encyclopédique est incarné par l'ensemble des deipnosophistes grâce à leur érudition et à leurs compétences spécifiques. La toute première phrase de la conclusion réaffirme de manière très catégorique ce qui est avancé avec conviction depuis le début, à savoir le refus de l'idée de genre et de modèle pour les *Banquets* littéraires : « La notion de genre est inopérante pour parler des Banquets, si l'on entend par là soit qu'ils constitueraient une unité organique […], soit que chacun de ces Banquets serait la réduplication d'un modèle originel qui servirait de référence pour juger des écarts, des modulations ou des évolutions postérieures » (p. 319). Selon l'auteur, cette notion que nombre de spécialistes des œuvres conviviales ont fait ressortir au cours de leurs recherches, impliquerait une réduction de « la radicale diversité formelle des Banquets » et parallèlement une construction de « conventions unificatrices », voire

même un refus « d'analyser les œuvres de Plutarque, de Lucien et d'Athénée pour elles-mêmes », dans l'idée que ces auteurs se seraient « contentés de se mettre ''à la table de Platon'' en voyant en lui une figure tutélaire, positive ou négative » (p. 319). En définitive, selon l'auteur, les tentatives des spécialistes modernes de réunir sous une même notion de genre littéraire l'ensemble de ces textes auraient finalement « biaisé la lecture de ces œuvres » ; toutefois, ces différences/oppositions entre les œuvres conviviales qu'il ne faut pas tenter de réduire, n'empêcheraient pas ce qui est en quelque sorte une intention commune, à savoir celle de faire « du *deipnon* et du *symposion* les moyens de la définition du savoir véritable » (p. 319). Cette idée d'une « unité programmatique du corpus » (p. 322) amène l'auteur à conclure qu'il n'existerait qu'une seule et même « veine » au sein de la tradition conviviale, la socratique, dans la mesure où le seul savant véritable et idéal serait finalement pour tous Socrate. Sans discuter cette idée d'un Socrate « convive idéal » – même si celle-ci ne me semble pas toujours opérationnelle dans le corpus, notamment chez Athénée –, ce qu'il faut relever ici est que le *Banquet* de Platon est bel et bien un point de départ et de référence, pour ces auteurs symposiaques (et, en tout cas, plus que ne l'est le *Banquet* de Xénophon). Encore une fois, sans arriver jusqu'à affirmer que Platon est une « figure tutélaire » pour les autres, il est indéniable que le *Banquet* platonicien constitue pour tous une référence dont ils se doivent de tenir compte et, s'il n'est pas un modèle ni un contre-modèle, il est néanmoins pour tous à l'origine de quelque chose de nouveau, d'une forme littéraire nouvelle, que nous pouvons appeler le « banquet philosophique ». Cette référence platonicienne, plus ou moins consciente chez ces auteurs postérieurs, et probablement aussi chez Xénophon, ne les empêche évidemment pas de réfléchir par eux-mêmes et de manière originale au type d'écriture et à la forme littéraire dans laquelle ils s'insèrent, ni de composer des œuvres conviviales qui peuvent être radicalement différentes les unes des autres. De même, le fait de parler de genre littéraire sur la base d'une référence commune au banquet platonicien n'empêche pas nécessairement le spécialiste moderne de lire et « analyser les œuvres de Plutarque, de Lucien et d'Athénée pour elles-mêmes » (p. 319), ni de reconnaître leur unicité fondamentale. Il s'agit en somme de lire ces œuvres par elles-mêmes tout en reconnaissant leur lien plus ou moins profond et plus ou moins avoué avec le premier texte à la fois philosophique *et* convivial qu'est le *Banquet* de Platon. Car, quelle que soit la suite de l'histoire et son interprétation, il est incontestable que c'est dans le *Banquet* de Platon que pour la première fois le savoir et le banquet sont indissociablement mélangés pour former une forme littéraire nouvelle. Et ce résultat est nouveau à la fois du point de vue du savoir convivial qui est impliqué et qui n'est plus un savoir traditionnel poétique ou mythique, mais à proprement parler une pratique philosophique, et du point de vue du banquet, qui n'est plus un banquet traditionnel mettant en scène poésie, musique, danse et ivresse, mais, pour reprendre les mots de Platon, une véritable *synousia*, c'est-à-dire une réunion d'hommes qui savent bien se tenir et bien parler, quel que soit le cadre dans lequel ils se trouvent. C'est de ce point de vue que nous pouvons dire que Platon est à l'origine d'un « genre nouveau », sans rien enlever aux auteurs qui ont suivi. Luciana ROMERI

M. C. FARMER, *Tragedy on the Comic Stage*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 288 p. Prix : 62 £. ISBN 9780190492076.

Il volume di Matthew C. Farmer, *Tragedy on the Comic Stage*, dall'approccio critico solido, si propone come un contributo originale che ben si colloca nel solco degli studi comici, grazie alla lettura esaustiva di tutte le forme di para-tragedia dell'archivio comico di V e IV secolo a.C. – Nell'introduzione, l'autore precisa le finalità della ricerca: una ricostruzione minuziosa della "cultura tragica", diffusa nel V secolo a.C. e riverberata sulla scena comica. Il celebre passo delle *Rane*, nel quale Aristofane ci presenta un Dioniso "lettore" dell'*Andromeda* (v. 52-72) è abilmente sfruttato da Farmer come esempio preliminare e grande anteprima di tutta una serie di giochi letterari centrati sulla parodia e sulla *moquerie* del contesto alto drammatico. La bibliografia recente è ampia, e ben discussa (si veda per esempio la nota 2 di p. 4), all'interno di un dialogo ricco e aperto, che accoglie ipotesi originali di lettura. Farmer precisa di non voler considerare la para-tragedia come una forma esclusiva di critica letteraria, secondo la linea interpretativa di alcuni studi recenti, ma di preferire orientare la lettura verso la *mise en scène* di questa critica, verso la teatralizzazione comica della cultura tragica, approccio ben studiato che si rivela fruttuoso nell'opera, e che permette di leggere in filigrana la cultura letteraria multiforme degli autori antichi. – L'opera è divisa in due parti, la prima delle quali è dedicata alla produzione comica frammentaria. In questa sezione l'analisi si appoggia su due capitoli robusti che mirano a ricostruire, rispettivamente, la cultura tragica che faceva da sfondo alla scrittura comica (capitolo 1, *Electra and the Coal Pan: Tragic Culture in the Comic Fragments*) et la parodia diretta dei testi tragici (capitolo 2: *Give Me a Bit of Para-tragedy: Tragic Parody in the Comic Fragments*). L'attenzione costante mostrata da Farmer ai differenti livelli della sofisticazione letteraria degli autori comici porta a una ricostruzione convincente del terreno sociale e culturale ateniese, così come la ricostruzione filologica minuziosa permette al lettore di rileggere unitariamente la produzione comica antica. Particolarmente apprezzabile è la lettura delle *Skeuai* di Platone comico (p. 16 s.) e della parodia dell'*Elettra* di Euripide, che pone l'accento sulla ripetitività gestuale tragica e riconduce al tema più ampio della decadenza del genere. – Facendo uso di un'analisi meta-testuale impeccabile, Farmer tesse un excursus dettagliato degli autori comici fino alla fine di IV secolo a.C., riproponendone la critica corrosiva delle forme, dei tropi e degli stili e il sabotaggio consapevole dell'archivio tragico, ogni volta manipolato, trasformato, ridicolizzato, a partire dalla conoscenza minuziosa dell'originale. Il personaggio comico è interessato a mettere in discussione la tragedia, ad aprire il testo alla critica: così la conversazione "letteraria" che ha luogo in molte commedie diventa una parodia sofisticata del genere maggiore, che chiama in causa il pubblico, invitato a riconoscere di volta in volta i passi evocati sulla scena. – La seconda parte dell'opera di Farmer analizza la produzione di Aristofane e di tre testi in particolare: le *Vespe*, le *Tesmoforiazuse*, il *Pluto*, scelti in virtù della centralità della parodia messa in campo all'interno di ciascuna opera: le *Vespe* mostrano infatti la "mania", l'"amour fou" ateniese per i tragici e il loro repertorio, le *Tesmoforiazuse* offrono al pubblico il ritratto del poeta tragico, mentre il *Pluto* e i frammenti del *Gerytades* ricreano in modo vivace le Grandi Dionisie ateniesi. – Il terzo capitolo (*The Man Is Obsessed with Song*, p. 117 s.) si focalizza sul

personaggio di Filocleone, il “maniaco” dei processi e della poesia tragica, che come ben illustra l’autore, mostra la capacità trasformativa potenziale di ogni personaggio comico. Non certo casuale è la similitudine tra Filocleone e Odisseo, la maschera più proteiforme tra gli eroi del mito, che nel testo di Aristofane diventa il paradigma della tensione centrifuga e della volontà di evasione del protagonista. La lettura mostra l’estremismo di Filocleone, l’esplosione della sua mania e del suo amore cieco per la tragedia, devianza contro la quale la commedia, eletta ad antidoto, attiva tutta una serie di contromisure, fino alla rocambolesca conversione “comica” finale del personaggio. L’esame delle *Tesmoforiazuse* riguarda la figura del poeta tragico, quale è rappresentato nella messa in scena comica. Considerando soprattutto la scena del travestimento di Agatone e della messa in scena dell’*Elena* e dell’*Andromeda*, Farmer rilegge i tecnicismi letterari del testo, per presentare la lettura metatestuale di Aristofane, che si serve della parodia interna della messa in scena tragica per proporre al suo pubblico una riflessione sull’illusione scenica (perfettamente rappresentata dal testo eccentrico dell’*Elena*) e per attivare un gioco multiforme di ripetizioni in stile tragico. A questo proposito si segnale il paragrafo sul personaggio di Eco (p. 185 s.) e sui significati allusivi prestati alla sua figura: prelevata dalla tragedia dell’*Andromeda*, Eco incarna idealmente la parodia tragica, attraverso la ripetizione deviata e insensata del discorso e l’alterazione progressiva della forma tragica, che diviene comica, stigmatizzando, proprio attraverso la sua trasformazione, il fallimento del primo sistema semiotico. – L’ultimo capitolo dedicato ad Aristofane riconsidera i testi del Pluto e dei frammenti del *Gerytades*. Il capitolo, più sintetico e conciso degli altri, sviluppa efficacemente il tema del concorso tragico e lo riconfigura in funzione dell’allusione metatestuale, nel confronto con gli altri generi letterari, che porta, inesorabilmente e forzatamente, al trionfo della commedia. – Mi si impone di precisare in questa sede una lettura differente da quella di Farmer per ciò che attiene il significato del lemma Θρακοφοῖται (gli ‘habitués’ della Tracia) nel F 156 del *Gerytades.* Farmer (p. 200) sottolinea la patina misteriosa del termine (« is equally mysterious to us, it seems to indicate that in some sense the poets are close to death »), ma in realtà si tratta di un neologismo di conio aristofaneo, che rinvia in modo inequivoco alla “mania” per la Tracia diffusa nel V secolo a. C. Aristofane forgia il termine Θρᾳικοφοῖται (cf. *CGF* 149-50; si confronti M. A. Sears, *Athens, Thrace and the Shaping of Athenian Leadership*, Cambridge 2013, p. 43 s.), per farsi beffe della fascinazione ateniese per il rude popolo straniero. Come ha ben mostrato Sears, nel solco degli studi di F. Lissarague, l’élite ateniese amava circondarsi di oggetti traci in vista di un’autopromozione sociale. Il termine, così interpretato, può ben essere integrato nella lettura più generale ingaggiata da Farmer sulla *mania* come forma parodiata e parodica dello stile tragico. – L’unità tematica del volume resta, nondimeno, innegabile e ha il merito di presentare une riflessione coerente e originale, che si serve di strumenti di raffinata analisi letteraria e filologica per offrire uno studio esaustivo e originale. Paola SCHIRRIPA

Gauthier LIBERMAN, *Les préliminaires de la guerre. Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2017. 1 vol., 291 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 99). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-186-7.

attestant leur formation humaniste. Certains acheteurs en faisaient l'acquisition pour un musée ou bien une académie des beaux-arts, où elles rencontraient l'idéal muséographique du Siècle des Lumières, qui associait projet encyclopédique et visée pédagogique. Architecte de formation, Antonio Chichi est certainement l'un des plus célèbres spécialistes de maquettes en liège. À la fin des années 1770, sa notoriété dépasse de loin celle de ses confrères, Augusto Rosa (1738-1784) et Giovanni Altieri (*ca* 1767-1790). Il produit des œuvres d'une précision et d'une qualité remarquables ce qui lui confère une grande renommée et explique le coût élevé de sa production. Son répertoire comprend 36 modèles. Fasciné par le travail de Chichi, Carl Joseph May (1747-1822), pâtissier originaire d'Erfurt, copie les œuvres du Romain en utilisant un pantographe ce qui lui permet de reproduire les maquettes dans leurs moindres détails jusqu'à la signature même du maître. Sa production connaît elle aussi un immense succès, d'autant plus qu'elle est vendue 10 à 20 % moins chère que celle de Chichi. Véritables compositions architecturales, les maquettes de May étaient utilisées pour orner les tables lors des réceptions données à la cour d'Erfurt ou bien de Gotha. Dans le cas du service à la française, qui est en usage jusqu'à la fin du XVIII[e] s., tous les plats sont présentés en même temps aux convives sur une table qui est ornée de différents décors. Ces édifices en miniature servaient alors à alimenter, au sens propre comme au figuré, les conversations des convives. Les maquettes de Gotha furent également utilisées par le personnel enseignant du lycée ducal, mais aussi par les enseignants et les élèves de l'académie de dessin fondée en 1786 par Ernest II et dirigée par Friedrich Wilhelm Eugen Doell (1756-1816). L'enseignement y était organisé autour de la copie des dessins, le dessin d'après moulages et le dessin de nus. Cet apprentissage visait à former le futur personnel des manufactures ducales. Parvenu au terme de l'ouvrage, plusieurs remarques s'imposent. La première porte sur les illustrations : absence de numérotation, légendes incomplètes (p. ex., p. 13), parfois manque de pertinence (p. ex. p. 14, p. 83). La deuxième remarque concerne le catalogue qui apporte peu d'informations sur les maquettes elles-mêmes, privilégiant plutôt le monument antique. Ces remarques ne doivent pas faire oublier la qualité des images et du texte qui est agréable à lire. L'ouvrage, qui est plutôt destiné à un grand public mais qui intéressera aussi certainement les spécialistes, permet de faire connaître une ancienne collection qui retrouve ici tout son éclat. Isabelle WARIN

Stefano NOVELLI & Massimo GIUSEPPETTI (Ed.), *Spazi e contesti teatrali. Antico e Moderno*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2017. 1 vol. broché, 324 p. (LEXIS SUPPLEMENT, 71). Prix : 60 €. ISBN 978-90-256-1327-3.

La miscellanea a cura di Stefano Novelli e Massimo Giuseppetti raccoglie 17 interventi sul teatro greco e sulla sua recezione, che, nella loro eterogeneità, rendono ragione del tema centrale variamente riproposto: lo *spazio*, nella polisemica accezione scenica, diacronica, culturale, e il *contesto*, tanto storico quanto filosofico, ovvero le due prospettive, i due contenitori che accolgono e permettono l'esistenza e il rinnovamento del teatro, o meglio, dei teatri del mondo antico e del mondo moderno. In questo senso, i contributi che si aprono ad altre direzioni, ad esempio, la relazione tra simposio e teatro (Leurini, 87), l'indagine sul rapporto tra testo e

contesto architettonico alluso (Hanink, 165, pur con qualche approssimazione eccessiva che lascia trasparire la provvisorietà delle conclusioni) o la restituzione della *rappresentazione* epistolare, che modella la citazione teatrale all'interno di un genere diverso e lontano come quello della lettera (Drago, 225), sono perfettamente raccordati all'insieme dell'opera e alla natura polifonica della raccolta. Il titolo di per sé si pone come *sphragìs* autenticante e chiave di lettura del volume e proprio la vocazione diacronica ne diviene il tratto più apprezzabile. I problemi di foliazione e di impaginazione, viceversa (soprattutto a p. 211, 225, 243, dove sono mescolate pagine di contributi diversi), e la qualità non sempre eccelsa della stampa e della redazione (manca per esempio l'indicazione del nome dell'autore nelle pagine del contributo di Maria Pia Pattoni, cf. p. 67 s.), rendono talvolta la lettura faticosa e poco agile, costringendo il lettore a un'ardua ricostruzione dell'ordine originario degli articoli. Si auspica, pertanto, un'edizione aggiornata, fornita di errata corrige, che possa attenuare il senso di spaesamento nella lettura. Il testo si apre con l'articolo di E. Medda, *Oggetti di scena e strategie drammatiche*, una ventina di pagine dense e puntuali nel bilancio filologico e critico, dedicate agli oggetti scenici dell'*Agamennone* di Eschilo. Medda torna a esaminare gli εἵματα purpurei, sottraendo la scena ad ogni genericità e riconducendola alla dialettica interna che oppone Agamennone e Clitemnestra. Il contributo di M. Giuseppetti, *L'ultima fatica: ideale eroico e celebrazione di Atene nell'Eracle di Euripide*, mette in discussione opportunamente la lettura melodrammatica della prima parte della tragedia, operata per esempio da Chalk, che sminuisce l'entrata eroica di Eracle a metà del dramma e il suo primato guerriero solitario. L'originalità dell'articolo, più che nel ritratto consueto del protagonista scavato dalla follia e riammesso in un mondo che sente inizialmente estraneo, è nelle belle pagine finali dedicate all'Atene storica e alla delicata e complessa operazione di *atenizzazione* dell'eroe compiuta da Euripide, in una rilettura ideologica che trova puntuali riscontri nelle scelte politiche della città. La rilettura del verso 805 dell'*Hecuba*, nel contributo di G. Basta Donzelli, si impone per rigore esegetico e filologico, mentre il testo di M.-P. Pattoni, *Conflitti generazionali sulla scena antica e contemporanea. Ferete* vs *Admeto nelle riscritture teatrali del mito di Alcesti*, regala al lettore uno spaccato inatteso della recezione problematica del personaggio di Ferete nella drammaturgia post-euripidea, inserendo le varianti proposte nel contesto storico e ideologico di riferimento e cogliendo di volta in volta le ragioni del diverso trattamento del personaggio: dal carattere cristallizzato nel Settecento e nell'Ottocento, fino alle riletture novecentesche, mai sovrapponibili e capaci di ridare spessore, anche in negativo, alle potenzialità drammatiche del personaggio euripideo. Il contributo di A.-T. Cozzoli ha il merito di portare un esame filologico sapiente del testo delle *Rane* e di avanzare una proposta di ridistribuzione dei versi 1407-1460, che tenga conto del mutato contesto storico all'indomani della battaglia di Egospostami e del mutato clima politico ateniese. Il breve ma denso testo di P. Totaro, *Pluto e l'adultero depilato* offre un'interessante rilettura del v. 168 della commedia di Aristofane alla luce delle traduzioni quattrocentesche. Nel contributo *Volti e immagini del poeta tragico* A. Latini compie un viaggio nella cultura figurativa di Atene e passa in rassegna la tradizione iconografica legata ai poeti tragici, cogliendo nella ritrattistica una rappresentazione efficace della mentalità collettiva e del rapporto esistente tra opera e drammaturgo. A. Marcone dedica un contributo eccentrico, ma godibile nella precisione delle fonti e

della restituzione del contesto storico, agli spettacoli antiocheni di età imperiale. P. Cipolla (*In principio era il coro. Aristofane e le origini della tragedia*) rilegge con intelligenza *Poetica* 1449 a 9 s., il passo celeberrimo delle origini della tragedia, con una sottolineatura efficace del dibattito critico di lunga data e con lo spunto ad accogliere la ricostruzione aristotelica con minore rigidità, evitando di leggere nel ditirambo l'unico modello di tragedia, ma recuperando la bontà dell'intuizione del nucleo originario del teatro nel canto cultuale. Un po' faticosa, per via dell'errata foliazione, ma non priva di interesse, la ricostruzione di A. M. Milazzo della *Aristophani et Menandri comparatio* di Plutarco, che rilegge con sapienza i piani della critica letteraria antica. Un felice cambio di prospettiva si trova nel contributo di P. d'Achille, che analizza le variazioni del mito di Ipermestra nel melodramma settecentesco e ottocentesco, individuando puntualmente i differenti focus narrativi, in relazione al diverso contesto storico e musicale. Un percorso forse un po' troppo desultorio è quello di F. Tommasini, *Ai limiti del genere teatrale*, nel confronto proposto tra Yeats e Pasolini (chiamato erroneamente poeta bolognese a p. 263), che propone una *reductio* difficilmente condivisibile. Se la personalità dei due poeti è ugualmente eclettica e ugualmente permeabile alle sollecitazioni più diverse, il piano della critica sociale non può essere assimilato. La critica pasoliniana alla società dei consumi e al nuovo fascismo si comprende di fatto solo e soltanto alla luce della rilettura profonda dell'esperienza del Ventennio, della guerra e soprattutto del dopoguerra italiano, e non ha che un rapporto labile con la critica portata da Yeats alla società irlandese di inizio secolo: troppo diversi i *contesti* appunto, per tornare a una delle parole chiave del titolo. Interessante invece, la rilettura del mito e del suo significato, della sua dimensione di parola e di portato storico. Il contributo di P. Falzone, *Il poeta e le Furie*, propone un excursus storico della traduzione pasoliniana dell'*Orestiade* che ha l'indiscusso pregio di riconsiderare il contesto di insieme del progetto voluto da Gassmann e Licignagni per la messa in scena dell'*Orestea* nella stagione siracusana del 1960. L'opera corrosiva di Pasolini, che si proponeva anche nella lingua una traduzione antiborghese e anticlassica, è sapientemente riannodata, alla luce del saggio di Thomson, pubblicato nel 1941, *Aeschylus and Athens*, e un nuovo spazio trovano in essa le Furie, l'espressione dell'irrazionale che si integra nella coscienza dell'artista e che poi torna ad essere pieno sfogo irrazionale nel *Pilade*. L'ultimo contributo, *Il rito, la festa e la rappresentazione*, considera lo spazio vascolare come spazio rappresentativo. C. Roscino conduce un'analisi dettagliata del cratere apulo dei Bari Pipers, recante sul lato principale una scena da palcoscenico, dove i particolari rinviano a una performance di alta qualità tecnica e permettono di riconfigurare il rapporto tra rappresentazione vascolare e rappresentazione fliacica. Il volume *Spazi e contesti teatrali* si propone dunque come un itinerario e insieme un intenzionale détour nello *spazio* del teatro, che talvolta si declina anche come lo spazio fisico o virtuale della sua ricezione, della sua riformulazione, della sua evoluzione storica o filosofica.

Paola SCHIRRIPA

travers le corpus des nombreux graffiti trouvés en Espagne, Gaule et Italie. Le livre est dépourvu de conclusion et d'index, mais cela ne nuit en rien à la grande qualité de cet ouvrage très cohérent qui pose les jalons de futures études sur la culture épigraphique de l'Empire romain tardo-antique. Aude BUSINE

Iman WILKENS, *La guerre de Troie a bien eu lieu… mais ailleurs*. Traduit de l'anglais par Jacques Guiod. Préface de Franc Ferrand. Édition révisée et augmentée. Paris, Plon, 2017. Prix : 22,50 €. ISBN 9782259259774.

Il volume costituisce la versione aggiornata di un'opera che fu accolta negli anni Novanta da un diffuso scetticismo, compendiato nell'articolo di A. Snodgrass («A Paradigm Shift in Classical Archaeology?», *CAJ* 12 [2002], p. 190) che ne smontò l'ipotesi generale e le supposte evidenze archeologiche; viene così da chiedersi quale sia il senso di una nuova edizione, spenta la nouvelle vague del revisionismo un po' dilettantesco sulla geografia omerica e delle letture bizzarre e non specialistiche che fiorirono alle diverse latitudini (cf. F. Vinci, *Omero nel Baltico*, 1995). – La tesi di Wilkens si riduce in breve all'assunto secondo il quale i poemi omerici non sarebbero che la versione rimaneggiata in greco di saghe celtiche dell'età del bronzo. In forza di questa ricostruzione, che definire fantasiosa è eufemistico e che l'autore non spiega né dimostra, nonostante la profusione di carte, disegni e mappe improbabili, la geografia omerica, da secoli croce e delizia dei filologi, si spiegherebbe perfettamente: basterebbe riposizionare il catalogo delle navi e l'oceano solcato da Odisseo nell'Atlantico e ricalcolare di conseguenza, in base alla nuova "geolocalizzazione" fornita, tempi di navigazioni e rotte marittime, e ottenere una perfetta quadratura del cerchio. Nella rilettura di Wilkens, che ricalca in realtà quella ottocentesca di Cailleux, Omero non è che il ricettore di una memoria druidica e i poemi si lasciano leggere in una chiave gnostico-iniziatica (la presentazione della "filosofia" dei poemi è lacunosa e anacronistica, e rivendica una "matrice" celtica imprecisata, in una giustapposizione di piani irrelati, si vedano soprattutto le p. 60-61). L'assenza di ogni qualsivoglia prospettiva storica e religiosa seria appare evidente, e non necessita di puntigliose puntualizzazioni, tanto la disamina dell'autore appare grossolana e tesa a una sintesi impossibile. La lettura simbolica di Wilkens non tiene conto della dimensione storica del pensiero greco, pretende di riferire a Omero una religione aniconica (p. 57: "Quant à Homère, il ne fait jamais état des statues des divinités, seulement d'autels (bomoi)"), smentita da almeno un passo dell'*Iliade*, la processione delle donne troiane al tempio di Atena sulla rocca, dove il poeta presenta la statua della dea, narrando che: "*esse tesero tutte, col grido sacro, le mani ad Atena/mentre prendendo il peplo, la bella guancia Teano lo pose sulle ginocchia d'Atena bella chioma* (Hom., *Il.* VI, 301-303). Il simulacro di Atena, che nel poema assolve a una precisa funzione narrativa e sacrale, è del tutto ignorato da Wilkens, deciso a rintracciare nei poemi la religione celtica della natura e il culto teriomorfico diffuso nell'età del bronzo. Wilkens non spiega in questo modo gli anacronismi interni al poema, ma li risolve tout court, senza peraltro dare loro profondità e spessore storici. – Il metodo dell'inchiesta è (molto latamente) archeologico e linguistico, o per lo meno archeologia e linguistica sono gli strumenti che l'autore invoca per dissezionare i poemi e

offrirne una chiave interpretativa che sembrerebbe di primo acchito intenzionalmente ironica e volutamente forzata, tanto astruse appaiono certe congetture e certe ricostruzioni etimologiche (valga su tutte il legame linguistico istituito tra il nome di Circe e i termini sassoni *church* (inglese), *kirke* (tedesco), *Kerke* (danese), giustificato, a dire dell'autore, dai significati gnostici del personaggio omerico (p. 257), laddove è noto che i termini suddetti sono tutti figli di un lemma gotico perduto, a sua volta derivato dal sintagma greco bizantino *Kyriake (oikia)*, *kyriakon doma)*. Sarebbe davvero difficile dar conto di tutte le invenzioni di Wilkens e della sua fantasiosa quanto ipotetica ricostruzione della guerra di Troia, combattuta in Inghilterra, e dello sforzo (pur sempre immenso) di dar ragione di tutti i toponimi greci, basandosi su qualche fortuita coincidenza consonantica con i toponimi anglosassoni (l'esempio più esilarante è dato dalla supposta parentela linguistica tra il fiume Scamandro e il fiume inglese Cam, basata sulla ricorrenza del gruppo di lettere CAM, cf. p. 88). – Ci si limita in questa sede a citare qualche esempio della farraginosa disamina dell'economista danese. Sin dall'inizio, Wilkens cerca di sostenere la sua ipotesi, partendo dall'uso omerico del termine "oceano", per tentare di dimostrare che, poiché il termine non si adatta al mar Egeo, né al mar Mediterraneo, esso non può che essere un relitto dell'antica saga celtica dai quali i poemi trarrebbero ispirazione (cf. p. 47 ss.). Il termine oceano, una volta recuperata l'ambientazione atlantica, riacquisterebbe il suo senso precipuo, così come troverebbero spiegazioni epiteti come "color del vino" riferito al mare o l'uso del termine *kyma* che indicherebbe la marea montante, del tutto naturale se ci si sposta a latitudini nordiche. La semplificazione operata da Wilkens fa sorridere, per prima cosa perché tiene conto esclusivamente di una nomenclatura geografica moderna: che Omero sapesse la differenza tra mare, lago e oceano è tutto da dimostrare, così come quando Wilkens afferma che "De plus, les Grecs n'ont jamais appelé la Méditerranée *Okeanos*, mais *pontos*, *pelagos*, *hals* et *thalassa*", basterebbe ricordargli la mitologia e il significato del termine Oceano, un fiume per Omero (*Il.* XVIII, 607), ma soprattutto rammentargli che i vari termini da lui citati hanno un'esatta dimensione storica, come già ricordava Meillet, e che si tratta di lemmi relativamente "recenti" (cf. A. Meillet, *Lineamenti di storia della lingua greca*, trad. italiana, Einaudi, Torino, 1976, p. 23). Piaccia o no a Wilkens, l'uso del termine Okeanos è perfettamente spiegabile, perché, come mostra lo scudo di Achille, è il nastro d'acqua che circonda le terre emerse, ha una sua dimensione mitica nella concettualizzazione arcaica, è il mare "perimetrale immenso che circonda le terre emerse" (G. Cerri, *L'oceano di* Omero: *un'ipotesi nuova sul percorso di Ulisse*, in E. Greco e M. Lombardo, *Atene e l'Occidente. I grandi temi*, Atene, 2007, p. 13-46, in part. p. 35, per una rivalutazione seria della rotta "oceanica"). – Del resto, Omero lo usa in variazione sinonimica con altri sostantivi, come dimostra l'uso della formula in clausola πολυφλοίσβοιο θαλάσσης. Tutta la trattazione di Wilkens risulta, inoltre, linguisticamente fragilissima. Anche la teoria delle maree sembra peregrina, perché non tiene conto dei caratteri specifici dell'epos e si incaglia in una lettura letterale, di per sé vuota di significato. Wilkens sembra ignorare con ingenuità disarmante ciò che persino gli studenti liceali sanno, senza bisogno di scomodare Bachtin e Havelock: l'epica non può che cantare il mare mugghiante, perché per statuto ingigantisce ciò che è ordinario e si gioca nell'intenzionale dilatazione enfatica, indipendentemente dalla fedeltà al reale. Quanto a *kyma*, si tratta di un vocabolo ricorrente e l'uso che ne

fa per esempio Archiloco nell'elegia a Pericle è del tutto consentaneo a quello omerico (fr. 13 West, κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης). Anche nel caso del mare color del vino (*oinops*), l'epiteto si cristallizza molto presto nella tradizione mediterranea, e dipende in parte dalla diversa percezione cromatica degli antichi, già oggetto di numerosi studi. – Resta il problema vero della geografia omerica, che spiega il proliferare di titoli eccentrici e di ricerche pionieristiche nell'editoria accademica e pseudo-accademica degli ultimi venti anni: come ha ben argomentato G. Cerri, la geografia omerica (soprattutto quella dell'*Odissea*) è "al di fuori di ogni verosimiglianza, anche solo poetica" (Cerri, *L'Oceano di* Omero, *cit*., 13-46, p. 19), elemento che forse giustifica almeno parzialmente esperimenti come quello di Wilkens. – La prefazione di F. Ferrand chiarisce vieppiù gli scopi editoriali di una ripubblicazione, nata in un solco ormai ricco e rodato di opere che trasformano in generale l'oggetto di studio dell'"antico" in una caccia al tesoro appetibile e glamour, in una scoperta sensazionalistica, in un cartonato. Ferrand invita i cosiddetti accademici titolati a voler prendere sul serio l'ipotesi di Wilkens (p. 9), pronto a scommettere che non lo faranno: in questo ha ragione. L'accademia è sicuramente polverosa, ma è pronta a misurarsi con le nuove ipotesi, anche quando siano azzardate, a condizione che siano frutto di una ricerca seria, rigorosa, scientifica, condizioni che purtroppo sono disattese dal volume di I. Wilkens. Paola SCHIRRIPA

Irad MALKIN, *Un tout petit monde. Les réseaux grecs de l'Antiquité*. Traduit par Julie Delamard. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, 389 p., 18 fig. (MONDES ANCIENS, 6). Prix : 26,50 €. ISBN 978-2-251-44812-1.

À une époque où les études consacrées à l'Antiquité gréco-romaine paraissent dépassées aux yeux de ceux qui privilégient l'utilité immédiate et l'ancrage dans le présent, il existe au moins deux moyens de contrer une telle tendance : le premier consiste à souligner la proximité des auteurs anciens par rapport à nous-mêmes, en tenant néanmoins compte de leur altérité en raison du contexte différent dans lequel ils ont vécu ; le second, à recourir à des méthodologies nouvelles, mises au point dans d'autres disciplines, pour revisiter des sujets antiques. C'est ce dernier moyen qu'Irald Malkin a utilisé dans son livre *A Small Greek World : Networks in the Ancient Mediterranean* (Oxford, 2011), dont le présent ouvrage est la traduction. Pour ceux qui n'ont pas lu l'édition originale, précisons qu'Irad Malkin recourt aux dynamiques de connectivité des réseaux actuels de la Toile comme grille de lecture de la colonisation grecque en Méditerranée durant la période archaïque. Il s'en justifie longuement dans un premier chapitre introductif. En effet, alors que l'expansion grecque était auparavant envisagée à travers le modèle centralisateur de l'opposition entre centre et périphérie, elle peut être analysée, selon lui, à partir de concepts de réseaux qui font apparaître d'autres modèles de relation, qu'il s'agisse de réseaux décentralisés ou de réseaux distribués à travers une multitude de nœuds ou de pôles. La diversité des liens unissant, à la manière de la Toile, les différents comptoirs, établissements, colonies, métropoles entraînerait dès lors une question : a-t-elle joué un rôle dynamique et créateur dans la formation globale de la civilisation grecque ? Les cinq chapitres suivants constituent des études de cas, qui permettent de mieux cerner le fonctionnement

œuvre ouverte située au cœur des croisements génériques et des influences multiples, Ératosthène au contraire entend clairement distinguer et séparer chaque type de discours dans une forme littéraire précise : c'est la classification des genres qui se met déjà en œuvre et qui, à mon sens, confirme qu'Ératosthène est bien le successeur d'Apollonios de Rhodes. » (*Apollonios de Rhodes et Ératosthène de Cyrène : bibliothécaires et poètes à Alexandrie*, p. 141-162). Si, disait-on, Ératosthène était le second dans de nombreux domaines, il était bien le premier en géographie, un vrai précurseur (A. Dan, *The First of the* Bêta *: Notes on Eratosthenes' Invention of Geography*, p. 165-222). À partir des citations d'auteurs que Strabon fait dans sa *Géographie*, Daniela Dueck essaie de découvrir les sources dont on disposait à son époque (*Strabo's Choice of Sources as a Clue to the Availability of Texts in His Time*, p. 227-243). Pour E. Friedheim, il semble que le contexte historico-politique d'Alexandrie peu favorable aux Juifs explique le silence de Philon sur la Bibliothèque. Philon ne veut pas légitimer le système socio-culturel illustré par cette institution (*Quelques notes sur la signification historique du silence philonien à propos de la Bibliothèque d'Alexandrie*, p. 245-255). La destruction totale ou partielle de la Bibliothèque et sa fin sont étudiées par E. Almagor et C. Rico. Le premier analyse la représentation littéraire de cet événement dans la *Vie de César* de Plutarque : « … the Library came to symbolyze a lost world destroyed in civil wars » (*« Read after Burning » : The End of the Library of Alexandria According to Plutarch* (Caesar 49), p. 257-291). Selon le second, si une destruction totale ou partielle de la Bibliothèque en 48 av. n. è. est très vraisemblable, on a les preuves d'une activité scientifique au Musée après cette date. Celle-ci ne pouvait s'exercer sans une bibliothèque, mais une bibliothèque dont la grandeur fut bien inférieure à la grandeur de l'institution des Ptolémées (*The Destruction of the Library of Alexandria : A Reassessment*, p. 293-328). L'ouvrage se termine par le compte rendu des discussions qu'ont suscitées ces communications lors d'un colloque qui s'est tenu à Jérusalem. C. Rico avait introduit le sujet en présentant les différentes interventions : *Introduction. The Library of Alexandria. A Cultural Crossroads of the Ancient World* (p. XVII-XIX). Jean A. STRAUS

Cornel DORA, Philipp LENZ & Franziska SCHNOOR (Ed.), *Im Paradies des Alphabets. Die Entwicklung der lateinischen Schrift. Winterausstellung 26. November 2016 bis 12. März 2017.* Sankt Gallen, Verlag am Klosterhof, 2016. 1 vol. broché, 124 p., 57 fig. coul. Prix : 25 €. ISBN 978-3-906819-09-9.

Cet ouvrage collectif a été conçu à l'occasion d'une exposition présentée de novembre 2016 à mars 2017 dans la *Stiftsbibliothek* de l'abbaye de Saint-Gall (Suisse). Profitant de la richesse des collections de cette bibliothèque, il passe en revue les écritures latines livresques des différentes périodes de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, en les illustrant de photographies (en couleur et d'excellente qualité) de manuscrits conservés entre ses murs et qui offrent des exemples particulièrement représentatifs des écritures en question. Après quelques pages d'introduction sur l'écriture au Moyen Âge (par Michele S. Ferrari), les six premiers chapitres (dont la rédaction se partage entre Franziska Schnoor et Philipp Lenz) sont respectivement consacrés aux écritures antiques et tardo-antiques

(chap. 1), aux écritures précarolines (chap. 2) et insulaires (chap. 3), à la minuscule caroline (chap. 4), aux écritures gothiques au Nord des Alpes (chap. 5) et enfin aux écritures italiennes de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance (chap. 6). Chaque chapitre se présente de la même façon : après une page d'introduction générale, plusieurs doubles pages sont consacrées à des écritures spécifiques, illustrées chacune par la reproduction d'un extrait manuscrit tiré des collections de Saint-Gall. Par exemple, la description de la *capitalis quadrata* est éclairée par la reproduction d'une page du Cod. Sang. 1394 présentant un passage de l'*Énéide* de Virgile (le *Vergilius Sangallensis,* copié vers 400). Le chapitre 7 (dû à Cornel Dora) présente l'histoire du scriptorium et de la bibliothèque de Saint-Gall ; le huitième (par Cornel Dora et Franziska Schnoor) est consacré aux initiales enluminées, tandis que le neuvième (par Peter Erhart) propose un parcours plus rapide dans les écritures documentaires. Le chapitre 10 (« Musteralphabete », par Klaus-Peter Schäffel) reconstitue, comme sur un cahier d'écolier, les alphabets types des principales écritures traitées dans les six premiers chapitres (à quelques exceptions près, comme la mérovingienne ou l'alphabet runique anglo-saxon qui ne sont pas repris). Sont ainsi présentés (sur base des documents de Saint-Gall dont la liste est reprécisée à la page 124) les alphabets de la *capitalis quadrata,* la *capitalis rustica,* l'onciale, la semi-onciale (cf. chapitre 1), la semi-onciale insulaire, la minuscule insulaire (cf. chapitre 3), les minuscules rhétique et alémanique (cf. chapitre 2), la minuscule caroline (cf. chapitre 4), la *rotunda* (cf. chapitre 6), la *textualis formata,* la bâtarde (cf. chapitre 5), la minuscule et la cursive humanistiques (cf. chapitre 6). Comme le signale une note à la dernière page, les alphabets en question sont également disponibles sous forme de polices à télécharger sur le site internet www.kps-fonts.ch. Le chapitre 10 explique aussi par l'exemple le vocabulaire paléographique (en allemand, évidemment) servant à décrire les différentes parties des lettres. Un appendice est consacré à l'étrange écriture oghamique, originaire d'Irlande, attestée dans le codex 904 de Saint-Gall. L'ouvrage se clôt par quelques pages de notes et une liste des sources manuscrites (on regrettera l'absence de bibliographie générale ; les ouvrages paléographiques de référence les plus souvent cités dans les notes sont, à première vue, Bischoff et Battelli). L'ensemble de l'ouvrage est un vrai régal pour les yeux, et constitue une excellente introduction à la paléographie, à travers le prisme des collections de l'abbaye de Saint-Gall.

Aline SMEESTERS

Patrick MORANTIN, *Lire Homère à la Renaissance. Philologie humaniste et tradition grecque*. Genève, Droz, 2017. 1 vol. broché, 17,5 x 24,8 cm, 407 p. (TRAVAUX D'HUMANISME ET RENAISSANCE, 575). Prix : 108 CHF. ISBN 978-2-600-01911-8.

L'auteur se propose d'étudier la démarche épistémologique de deux humanistes du XVI^e^ siècle dans leur étude des œuvres d'Homère. L'un, l'Italien Vettor Fausto, titulaire de la chaire de grec de l'École de Saint-Marc à Venise, est maintenant presque un inconnu par rapport au second, le Français Guillaume Budé, helléniste par excellence, qui persuada le roi François I^er^ de créer ce qui devint le Collège de France. Or, ces deux figures humanistes de la Renaissance qui fréquentaient des personnalités intellectuelles de premier plan (Érasme, Jean Lascaris) avaient des préoccupations

entre la fin du XII^e^ siècle et le début du XIII^e^ siècle par ʿAli al-Harawi et dont la même tradition réapparaît à la fin du XVII^e^ siècle. Vient ensuite le temps des archéologues. À partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'intérêt légitime des savants occidentaux pour ce monument d'exception se heurte à l'interdiction qui leur était faite d'y pénétrer. Progressivement, cependant, les premières études accompagnées de plans et de croquis sont réalisées. Parmi elles, la monographie des pères dominicains Vincent et Abel publiée en 1923 demeure à ce jour la référence absolue. Le souterrain reste néanmoins inaccessible, obligeant les chercheurs à des restitutions hypothétiques fondées sur les textes anciens et sur ce qu'il leur était possible d'observer depuis la surface par un regard dont l'emplacement au nord-ouest de l'ancienne église devenue mosquée est marqué par un baldaquin mamelouk. Le point culminant de l'ouvrage survient lorsque, après avoir suivi chaque étape de la découverte du mystérieux tombeau, le lecteur est soudain confronté au réel : les premières photographies parues en 1976 à l'occasion d'un article signé de la main du chef de l'état-major de l'armée israélienne, Moshe Dayan, suite à une exploration insolite réalisée au lendemain de la conquête d'Hébron. Il s'agit de l'épisode fameux de la fille du chef des services de renseignement intérieur du district de Jérusalem, alors âgée de 13 ans, introduite en pleine nuit dans l'étroit regard mentionné plus haut afin de documenter l'espace souterrain. Plus tard, un virage décisif s'opère suite à une fouille clandestine réalisée par des pilleurs israéliens en 1981. Ce forfait, resté impuni, donne lieu à l'organisation d'une mission d'expertise archéologique placée sous la responsabilité de l'Israélien Zeev Yeivin, et accompagnée des représentants de l'armée et du *waqf*. Pour la première fois, un plan, une coupe et de nouvelles photographies mettent en lumière ce réseau souterrain qui assurait le lien entre la surface et la tombe proprement dite, dont la forme est apparentée aux sépultures en puits de l'âge du Bronze. Saluons ici la sagacité de l'archéologue britannique Flinders Petrie qui avait livré, dans un compte rendu de l'ouvrage des pères dominicains, un croquis très proche de la réalité. Nous avons donc là un ouvrage de qualité qui combine la double démarche scientifique de l'historien et de l'archéologue à celle d'une véritable enquête policière. Cette publication originale permet de tourner à nouveau notre regard du côté du patrimoine exceptionnel de la ville d'Hébron qui pâtit, comme le soulignent à raison les belles pages de la préface de V. Lemire, du poids de ces illustres origines, du fardeau de son actualité sanglante et du prestige aveuglant de sa voisine Jérusalem.

Bertrand RIBA

Arne JÖNSSON & Gregor VOGT-SPIRA (Ed.), *The Classical Tradition in the Baltic Region. Perceptions and Adaptations of Greece and Rome*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2017. 1 vol. broché, 600 p., 48 fig. (SPUDASMATA, 171). Prix : 98 €. ISBN 978-3-487-15583-8.

Ce volume émane du réseau *Colloquium Balticum / Baltic Network,* qui rassemble des chercheurs de la région de la Baltique (principalement de Suède, Allemagne, Lettonie, Estonie, Lituanie et Russie) autour du thème de la réception de la culture classique dans ces régions, un domaine auquel les développements politiques de l'après-Seconde Guerre mondiale ont longtemps mis un frein dans cette zone de

l'Europe. Il contient vingt-cinq contributions en anglais et en allemand, distribuées en quatre grandes sections : 1) les auteurs latins majeurs de la première modernité ; 2) la traduction et la réception de la littérature classique ; 3) la présence culturelle de l'Antiquité ; 4) l'histoire de l'enseignement et de l'éducation. Les contributions couvrent toute la région concernée (en particulier la Suède et la Lettonie, et dans une moindre mesure l'Estonie, la Lituanie, la Poméranie et la Prusse), sur un arc temporel qui va du début du XIII^e^ siècle à aujourd'hui, avec douze contributions consacrées aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, huit aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, et trois au XX^e^ s. (où l'occupation soviétique occupe une place importante). Beaucoup de ces contributions sont d'un grand intérêt, et permettent au lecteur de découvrir des auteurs et/ou des corpus moins familiers. J'épinglerai, de façon forcément subjective, quelques découvertes réservées par ce volume : la création poétique latine du grand astronome danois Tycho Brahe (article de Martina Björk) ; les épigrammes d'une grande richesse et complexité du peu connu Marcus Bernhardinus (Poméranie, XVII^e^ siècle ; article de Boris Dunsch) ; ou encore les productions académiques (traductions, dissertations, discours) des universités de Lund, Uppsala et Tartu aux XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles (articles de Johanna Akujärvi, Kaidi Kriisa et Cajsa Sjöberg). Le plan choisi pour le volume me semble toutefois discutable à divers égards. D'abord, certains articles semblent mal placés : ainsi, il est étonnant de trouver dans la section *Prominent writers* un article consacré à des inscriptions, ou dans la section *Translation and Reception of Classical Literature* une étude des paratextes aux œuvres d'une poétesse suédoise. Ensuite, dans chaque section, les articles sont classés par ordre chronologique ; mais comme la première section s'arrête au XVII^e^ s. et que la seconde reprend au XVIII^e^, le lecteur développe la sensation d'une progression chronologique continue pendant les 290 premières pages du volume, avant d'être brusquement ramené de l'époque contemporaine au XVII^e^ s. à l'entrée de la troisième section, puis à nouveau, dans le passage de la troisième à la quatrième section, du XIX^e^ au XVI^e^ s. Peut-être un classement purement chronologique sur l'ensemble du volume aurait-il été préférable ? Il aurait en tout cas permis de mieux mettre en évidence les spécificités de chaque période pour la zone considérée. En termes de présence de la culture classique, il est en effet évident que la *res publica litterarum* renaissante a créé un contexte culturel bien différent de celui de l'occupation soviétique, par exemple. Une présentation d'ensemble plus historiquement informée aurait aussi permis de répondre à la question corollaire, qui n'est pas traitée même en introduction mais que ce volume pose par son thème même (aux profanes en la matière en tout cas) : quelle fut l'unité culturelle de la région de la Baltique à travers l'histoire ? Le volume ne propose pas de conclusion générale, mais se clôt sur les abstracts anglais de toutes les contributions (initiative extrêmement utile) ainsi que sur de courtes biographies des auteurs, en anglais également, et sur un index mêlant les noms et les thèmes. L'ouvrage doit être salué en ce qu'il offre une belle introduction à un univers de recherche géographico-historique trop souvent mal connu et dont la dimension des *Classics after Antiquity* est encore largement inexplorée, même par les chercheurs de la région en question, qui témoignent ici d'un beau dynamisme en ce sens. Il réserve ainsi au lecteur des trouvailles inattendues et souvent passionnantes.

Aline SMEESTERS

Maximien (fin du IIIe s.), en qui il voyait le propriétaire de la *villa* (mais son hypothèse n'a pas été retenue). C'est sans doute le désir de fournir l'information la plus complète possible qui a primé ici sur une position plus logique – qui eût été d'opter toujours pour la même solution. Mais le but était, dans ce livre, d'éclairer le mieux possible un large public ; le lecteur soucieux d'une vision plus scientifique n'a d'ailleurs pas été tout à fait oublié puisqu'une bibliographie très complète est à sa disposition en fin de volume. Insistons enfin sur la qualité de l'illustration : les excellentes photographies de Luciano et Marco Pedicini contribuent pleinement à justifier le titre de l'ouvrage, « La splendeur des mosaïques ». Janine BALTY

Jutta DRESKEN-WEILAND, *Mosaics of Ravenna. Image and Meaning*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol. relié, nombr. ill. Prix : 86 €. ISBN 978-3-7954-3206-5.

Ce très beau livre sur les mosaïques de Ravenne, également publié en allemand sous le titre *Die frühchristlichen Mosaiken von Ravenna. Bild und Bedeutung* chez le même éditeur, comprend, entre un court prologue et une brève conclusion, trois grandes parties entre lesquelles sont répartis les monuments de Ravenne décorés de mosaïques d'après leur fonction (je traduis les titres) : I. « Une sépulture privée et ses mosaïques : le Mausolée de Galla Placidia » (on notera que l'auteur accepte l'interprétation devenue maintenant évidente que ce n'était pas la sépulture de Galla Placidia. Le titre du chapitre aurait peut-être pu l'indiquer, mais ce n'était sans doute pas nécessaire dans la mesure où c'est devenu un *locus communis*) ; II. « L'iconographie des espaces baptismaux » qui regroupe évidemment le Baptistère de la cathédrale, expression que l'auteur préfère à celle de Baptistère des Orthodoxes, et le Baptistère des Ariens ; III. « L'iconographie des mosaïques dans les édifices ecclésiastiques » (« church buildings », partie où l'on trouve, sans surprise, Saint-Apollinaire-le-Neuf, Saint-Vital, Saint-Apollinaire in Classe, et, en dernier, « Un oratoire privé : la chapelle archiépiscopale »). C'est sans doute la présence de ce dernier ensemble qui a empêché de donner à cette troisième partie le titre plus simple de mosaïques d'églises. En fait ce regroupement thématique correspond à peu près à un ordre chronologique sauf précisément pour la chapelle archiépiscopale qui avait sa place, d'après la chronologie acceptée par l'auteur, après les pages consacrées à Saint-Apollinaire-le-Neuf ou même avant celles-ci puisque les mosaïques des deux monuments sont contemporaines. Malgré le titre qui donne l'impression que J. Dresken-Weiland consacre le livre entièrement aux mosaïques et à leur signification, on voit facilement qu'il s'agit en fait d'un livre consacré aux monuments paléochrétiens de Ravenne. En effet, pour chaque monument étudié, quelques pages sont consacrées à l'architecture, ce qui était indispensable pour un livre visant clairement un lectorat allant au-delà du cercle restreint de spécialistes. Dans cette perspective, il n'aurait pas été inutile d'inclure dans les illustrations les plans des principaux monuments, qui auraient facilité la lecture, par exemple pour un monument aussi complexe que Saint-Vital, mais c'est le cas aussi pour le Baptistère de la cathédrale où l'emplacement des mosaïques (dont l'auteur tire des conclusions intéressantes) aurait ainsi pu être rendue visible. Mais c'est bien sûr sur les mosaïques que porte l'essentiel du livre ; et, pour ce qui est des mosaïques, c'est l'iconographie qui est l'élément principal, ce qui

semble d'ailleurs impliqué par le sous-titre du livre qui met l'accent sur la signification de ces mosaïques. L'auteur n'oublie pas pour autant l'aspect stylistique (voir, par exemple, p. 103 pour le Baptistère des Ariens ou encore, p. 162-163, la belle description des prophètes de Saint-Apollinaire-le-Neuf très bien mis en valeur). Parfois on a effectivement affaire à une description très classique de ces mosaïques de Ravenne. Il est difficile de rendre compte en détail de ce livre, ne serait-ce qu'en raison de la richesse et de l'importance des monuments qui sont son objet. Ce n'est sans doute pas un hasard si, à un intervalle assez rapproché, ont paru deux livres, chez le même éditeur d'ailleurs, livres certes différents dans leur conception et leur approche (C. Jäggi, *Kunst und Kultur einer spätantiken Residenzstadt : die Bauten und Mosaiken des 5. und 6. Jahrhunderts*, Regensburg 2016, en plus de celui qui fait l'objet de ce compte rendu). C'est évidemment un livre qui s'appuie sur la monumentale œuvre de F.W. Deichmann sur Ravenne qui reste important et essentiel pour sa documentation très précise si l'on veut reprendre de nombreuses questions. Mais il permet de mettre à jour un certain nombre de problèmes, de proposer des interprétations neuves. Il était important également d'avoir un livre regroupant de nombreuses photographies en couleurs des mosaïques de Ravenne, mais aussi, en noir et blanc, de nombreuses photographies de comparaison. La richesse et la qualité de cette documentation photographique contribuent à l'importance de l'ouvrage. Elles le rendent aussi attrayant pour un public plus large, car malgré son niveau scientifique, la lecture en reste aisée ; un large public d'étudiants devrait y trouver beaucoup de profit. On se contentera ci-dessous de souligner quelques interprétations qui paraissent particulièrement importantes et de noter aussi quelques peu nombreuses divergences. Il est par exemple intéressant de noter le rapprochement que fait l'auteur, p. 23, entre le Christ représenté assis et les représentations de Zeus/Jupiter dans la même position, même si cette analogie ne me semble pas essentielle pour le Christ Bon Pasteur du mausolée de Galla Placidia (j'avais, de mon côté, essayé de montrer que cette ressemblance avait sans doute retardé l'apparition de représentations du Christ barbu trônant). Plus généralement, on apprécie les interprétations précises proposées pour les différentes images qui décorent ce mausolée, par exemple l'idée que la présence de saint Laurent est liée à une vénération familiale ou encore la remarque sur la direction du geste des apôtres vers saint Pierre. Pour le Baptistère des Orthodoxes, J. Dresken-Weiland considère qu'il va de soi que, dans l'état originel de la mosaïque, le Christ était imberbe ; c'est effectivement vraisemblable, voire presque sûr, mais, au milieu du V^e^ siècle, des Christs barbus sont bien attestés et une (légère) incertitude peut subsister, même si un Christ barbu n'est attesté que plus tard dans le Baptême. Je suis un peu moins convaincu par l'idée que les figures représentées dans les rinceaux du niveau inférieur sont des saints ou des rois, et non des prophètes. D'intéressantes remarques sont faites sur la barbe des apôtres dans le Baptistère des Ariens. Le fait que la procession des apôtres est à regarder depuis l'Ouest tandis que le médaillon central est à regarder depuis l'Est est mis en rapport de manière convaincante avec la position respective de ceux qui allaient être baptisés et de l'évêque. À Saint-Apollinaire-le-Neuf, il me paraît loin d'être sûr que l'opposition Christ imberbe/ Christ barbu entre la série de la Vie publique et celle de la Passion doit marquer une différence dans l'âge du Christ. L'auteur cite comme parallèle les deux Christs du grand sarcophage de Milan, mais, dans ce cas, l'opposition est certainement à mettre

en rapport avec le polymorphisme du Christ. Cette interprétation est moins évidente, sinon peu vraisemblable à Saint-Apollinaire-le-Neuf. Ce choix me semble difficile à expliquer ici. P. 139, la note 469 renvoie à un Cutler 2011, qui n'apparaît pas dans la bibliographie donnée à la fin du volume : il s'agit de son article « The Matter of Ivory and the Movement of Ideas: Thoughts on some Christian Diptychs of Late Antiquity » in Meredith, Hallie G. (éd.): *Objects in Motion: The Circulation of Religion and Sacred Objects in the Late Antique and Byzantine World* (BAR International series 2247), Oxford, 2011, p. 57-72. Une remarque importante est faite à propos des chapiteaux de Saint-Apollinaire in Classe qui sont plus anciens que l'église elle-même et sont restés dans des dépôts pendant deux ou trois décennies. À propos de la Croix de l'abside de cette église, l'auteur évoque un certain nombre de croix, réelles ou représentées, avec un buste du Christ à la croisée des bras ou au-dessus de la croix. Je ne suis pas sûr que les deux séries soient à interpréter de la même façon. Pour les bustes du Christ au-dessus de la croix, il faut mentionner l'abside de Saint-Jean-du-Latran à Rome où une telle iconographie est vraisemblable et qui serait l'exemple le plus ancien connu de la série. On ne peut qu'être d'accord avec la constatation que l'iconographie de l'abside de la chapelle archiépiscopale ne peut pas être interprétée dans un sens anti-arien. L'auteure suggère, à titre d'hypothèse, que l'inscription pourrait contenir un subtil message allant dans cette direction. Cela ne peut certes pas être exclu, mais, par principe méthodologique, je préfère m'abstenir d'hypothèses aussi ténues, même si elles sont loin d'être absurdes et même si, parfois, il est inévitable qu'on en fasse : elles peuvent être fécondes, mais, trop souvent, on les voit reprises comme des certitudes qui finissent par se répandre. Ce livre en tout cas mérite d'être lu et regardé, tant pour son texte que pour son illustration. D'un point de vue formel, il n'y a rien à lui reprocher. Il mérite de figurer dans de nombreuses bibliothèques ; son format, qui permet des photographies de qualité et de bien voir les détails, entraîne évidemment un certain coût, mais qui reste très raisonnable, compte tenu de la richesse et de la qualité de son contenu. Jean-Michel SPIESER

Marie-Patricia RAYNAUD & Agron ISLAMI, *Corpus of the Mosaics of Albania*. 1. *Butrint* intramuros. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol. relié, 292 p., 319 fig. (MOSAICS OF THE BALKANS 1). Prix : 40 €. ISBN 978-2-3561-3221-5.

Une nouvelle collection est née : les « Mosaics of the Balkans » ! Après plusieurs années de fouilles en Albanie, M.-P. Raynaud a décidé, en 2012, de mettre en œuvre – en collaboration avec son collègue, le restaurateur albanais A. Islami – un *Corpus des mosaïques d'Albanie*, qui constituerait un inventaire complet de tous les pavements découverts dans le pays, qu'ils soient conservés *in situ*, dans un musée ou dans un dépôt provisoire. La nécessité de réunir à cet effet une documentation exhaustive, site par site, offrirait du même coup l'occasion de former une équipe de spécialistes, soucieuse de parcourir les différentes étapes de l'activité archéologique, du terrain à la publication – un beau projet que l'accord passé, en 2013, entre l'Albanie et la France a rendu maintenant réalisable. Le site de la péninsule de Butrint (Butrint *intra-muros*) a été choisi comme premier objet d'étude, en raison du soutien accordé au projet de *corpus* par la « Butrint Foundation », et la préparation du volume I, tant dans les

della restituzione del contesto storico, agli spettacoli antiocheni di età imperiale. P. Cipolla (*In principio era il coro. Aristofane e le origini della tragedia*) rilegge con intelligenza *Poetica* 1449 a 9 s., il passo celeberrimo delle origini della tragedia, con una sottolineatura efficace del dibattito critico di lunga data e con lo spunto ad accogliere la ricostruzione aristotelica con minore rigidità, evitando di leggere nel ditirambo l'unico modello di tragedia, ma recuperando la bontà dell'intuizione del nucleo originario del teatro nel canto cultuale. Un po' faticosa, per via dell'errata foliazione, ma non priva di interesse, la ricostruzione di A. M. Milazzo della *Aristophani et Menandri comparatio* di Plutarco, che rilegge con sapienza i piani della critica letteraria antica. Un felice cambio di prospettiva si trova nel contributo di P. d'Achille, che analizza le variazioni del mito di Ipermestra nel melodramma settecentesco e ottocentesco, individuando puntualmente i differenti focus narrativi, in relazione al diverso contesto storico e musicale. Un percorso forse un po' troppo desultorio è quello di F. Tommasini, *Ai limiti del genere teatrale*, nel confronto proposto tra Yeats e Pasolini (chiamato erroneamente poeta bolognese a p. 263), che propone una *reductio* difficilmente condivisibile. Se la personalità dei due poeti è ugualmente eclettica e ugualmente permeabile alle sollecitazioni più diverse, il piano della critica sociale non può essere assimilato. La critica pasoliniana alla società dei consumi e al nuovo fascismo si comprende di fatto solo e soltanto alla luce della rilettura profonda dell'esperienza del Ventennio, della guerra e soprattutto del dopoguerra italiano, e non ha che un rapporto labile con la critica portata da Yeats alla società irlandese di inizio secolo: troppo diversi i *contesti* appunto, per tornare a una delle parole chiave del titolo. Interessante invece, la rilettura del mito e del suo significato, della sua dimensione di parola e di portato storico. Il contributo di P. Falzone, *Il poeta e le Furie*, propone un excursus storico della traduzione pasoliniana dell'*Orestiade* che ha l'indiscusso pregio di riconsiderare il contesto di insieme del progetto voluto da Gassmann e Licignagni per la messa in scena dell'*Orestea* nella stagione siracusana del 1960. L'opera corrosiva di Pasolini, che si proponeva anche nella lingua una traduzione antiborghese e anticlassica, è sapientemente riannodata, alla luce del saggio di Thomson, pubblicato nel 1941, *Aeschylus and Athens*, e un nuovo spazio trovano in essa le Furie, l'espressione dell'irrazionale che si integra nella coscienza dell'artista e che poi torna ad essere pieno sfogo irrazionale nel *Pilade*. L'ultimo contributo, *Il rito, la festa e la rappresentazione*, considera lo spazio vascolare come spazio rappresentativo. C. Roscino conduce un'analisi dettagliata del cratere apulo dei Bari Pipers, recante sul lato principale una scena da palcoscenico, dove i particolari rinviano a una performance di alta qualità tecnica e permettono di riconfigurare il rapporto tra rappresentazione vascolare e rappresentazione fliacica. Il volume *Spazi e contesti teatrali* si propone dunque come un itinerario e insieme un intenzionale détour nello *spazio* del teatro, che talvolta si declina anche come lo spazio fisico o virtuale della sua ricezione, della sua riformulazione, della sua evoluzione storica o filosofica.

Paola SCHIRRIPA

Christophe RICCO and Anca DAN (Ed.), *The Library of Alexandria. A Cultural Crossroads of the Ancient World. Proceedings of the Second Polis Institute Interdisciplinary Conference*. Jérusalem, Polis Institute Press, 2017. 1 vol., xxix-409 p., 21 fig. Prix : 48 €. ISBN 978-965-7698-10-5.

Les livres sur la Bibliothèque d'Alexandrie ne manquent pas. Celui-ci a le mérite de poser des questions précises : où se situait exactement la Bibliothèque d'Alexandrie ? Quels genres de textes étaient conservés dans cette bibliothèque ? Jusqu'à quel point la Bibliothèque d'Alexandrie devint-elle un lieu de rencontre de différentes langues et cultures (grecque, juive, égyptienne) ? À quel point dans son développement historique est-il possible de concevoir l'existence du Musée sans une bibliothèque ? Devons-nous établir une distinction entre le Musée et la Bibliothèque d'un point de vue institutionnel ? Quand on considère la destruction de la Bibliothèque, devrions-nous distinguer entre les collections de livres tenues dans la bibliothèque et les équipements qui abritaient ces collections ? Les collections étaient-elles conservées dans des bâtiments séparés ? Qu'est-ce qui causa la destruction de ces collections et combien fut perdu ? Pourquoi quelques auteurs anciens restent-ils silencieux à propos de la disparition de la Bibliothèque ? L'imprécision des témoignages dont on dispose, quand il ne s'agit pas de contradictions, fait que les réponses sont bien moins précises que les questions. Selon Hélène Fragaki, les sources littéraires semblent montrer l'existence d'au moins deux complexes architecturaux rassemblant des livres : les *apothêkai*, réservés aux acquisitions récentes et situés dans les chantiers navals (*néôria*) et la Bibliothèque elle-même, localisée dans le Broucheion, la partie occidentale du quartier royal près des *néôria*. On ne sait rien sur l'architecture de ces bâtiments. En revanche, le système de catalogage des auteurs et des œuvres, les *Pinakes* de Callimaque, permet d'avancer l'hypothèse que le rangement physique des livres correspondait aux différentes branches du savoir suivant les principes d'Aristote (*La Bibliothèque d'Alexandrie : questions de topographie et d'architecture*, p. 3-42). La *Septante* figurait-elle parmi les ouvrages rassemblés dans la Bibliothèque d'Alexandrie ? Sylvie Honigman (*The Library and the Septuagint: Between Representations and Reality*, p. 45-77) le souhaite : « Once again, we might wish to speculate that translations of legal texts, such as Demotic Manual of Law and the Pentateuch books, might have been at home to such a collection. » (p. 76-77) Je penche vers une réponse affirmative. En revanche, pour J. Joosten, la *Septante* n'a probablement jamais pris place dans la Bibliothèque d'Alexandrie (*The Egyptian Background of the Septuagint*, p. 79-87). É. Nodet compare deux traditions concernant les origines de la traduction grecque du *Pentateuque* : la *Lettre d'Aristée* et le passage de Flavius Josèphe dans les *Antiquités juives* (XII, 11-118). Selon l'auteur, Joseph a utilisé la *Lettre* qu'il paraphrase (*Josephus and Aristeas' Letter: A Comparison*, p. 89-120). Alors que l'on étudie souvent l'utilisation du vocabulaire homérique dans la poésie alexandrine, Jane L. Lightfoot s'intéresse à l'emploi des glossaires et des *onomastica* dans cette poésie (*Words, Words, Words:* Onomastica *and Onomastic Technique in Alexandrian Poetry*, p. 125-138). C. Cusset montre comment Apollonios de Rhodes et Ératosthène de Cyrène suivent un chemin différent dans leur manière de combiner poésie et science : « alors qu'Apollonios de Rhodes compose une épopée selon de nouveaux critères poétiques qui lui permettent d'en faire une

œuvre ouverte située au cœur des croisements génériques et des influences multiples, Ératosthène au contraire entend clairement distinguer et séparer chaque type de discours dans une forme littéraire précise : c'est la classification des genres qui se met déjà en œuvre et qui, à mon sens, confirme qu'Ératosthène est bien le successeur d'Apollonios de Rhodes. » (*Apollonios de Rhodes et Ératosthène de Cyrène : bibliothécaires et poètes à Alexandrie*, p. 141-162). Si, disait-on, Ératosthène était le second dans de nombreux domaines, il était bien le premier en géographie, un vrai précurseur (A. Dan, *The First of the* Bêta *: Notes on Eratosthenes' Invention of Geography*, p. 165-222). À partir des citations d'auteurs que Strabon fait dans sa *Géographie*, Daniela Dueck essaie de découvrir les sources dont on disposait à son époque (*Strabo's Choice of Sources as a Clue to the Availability of Texts in His Time*, p. 227-243). Pour E. Friedheim, il semble que le contexte historico-politique d'Alexandrie peu favorable aux Juifs explique le silence de Philon sur la Bibliothèque. Philon ne veut pas légitimer le système socio-culturel illustré par cette institution (*Quelques notes sur la signification historique du silence philonien à propos de la Bibliothèque d'Alexandrie*, p. 245-255). La destruction totale ou partielle de la Bibliothèque et sa fin sont étudiées par E. Almagor et C. Rico. Le premier analyse la représentation littéraire de cet événement dans la *Vie de César* de Plutarque : « … the Library came to symbolyze a lost world destroyed in civil wars » (*« Read after Burning » : The End of the Library of Alexandria According to Plutarch* (Caesar 49), p. 257-291). Selon le second, si une destruction totale ou partielle de la Bibliothèque en 48 av. n. è. est très vraisemblable, on a les preuves d'une activité scientifique au Musée après cette date. Celle-ci ne pouvait s'exercer sans une bibliothèque, mais une bibliothèque dont la grandeur fut bien inférieure à la grandeur de l'institution des Ptolémées (*The Destruction of the Library of Alexandria : A Reassessment*, p. 293-328). L'ouvrage se termine par le compte rendu des discussions qu'ont suscitées ces communications lors d'un colloque qui s'est tenu à Jérusalem. C. Rico avait introduit le sujet en présentant les différentes interventions : *Introduction. The Library of Alexandria. A Cultural Crossroads of the Ancient World* (p. XVII-XIX). Jean A. STRAUS

Cornel DORA, Philipp LENZ & Franziska SCHNOOR (Ed.), *Im Paradies des Alphabets. Die Entwicklung der lateinischen Schrift. Winterausstellung 26. November 2016 bis 12. März 2017.* Sankt Gallen, Verlag am Klosterhof, 2016. 1 vol. broché, 124 p., 57 fig. coul. Prix : 25 €. ISBN 978-3-906819-09-9.

Cet ouvrage collectif a été conçu à l'occasion d'une exposition présentée de novembre 2016 à mars 2017 dans la *Stiftsbibliothek* de l'abbaye de Saint-Gall (Suisse). Profitant de la richesse des collections de cette bibliothèque, il passe en revue les écritures latines livresques des différentes périodes de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, en les illustrant de photographies (en couleur et d'excellente qualité) de manuscrits conservés entre ses murs et qui offrent des exemples particulièrement représentatifs des écritures en question. Après quelques pages d'introduction sur l'écriture au Moyen Âge (par Michele S. Ferrari), les six premiers chapitres (dont la rédaction se partage entre Franziska Schnoor et Philipp Lenz) sont respectivement consacrés aux écritures antiques et tardo-antiques

l'Antiquité, qui a été édité en 2005 dans la même collection que le présent ouvrage (voir p. 30 n. 4, 31 n. 7, 409 n. 45…). – Ces remarques ne sauraient occulter la grande qualité de l'ouvrage sur un thème difficile qui montre la porosité entre philosophie et religion. Béatrice BAKHOUCHE

Corinne BONNET, Nicole BELAYCHE, Marlène ALBERT-LLORCA, Alexis AVDEEFF, Francesco MASSA & Iwo SLOBODZIANEK, *Puissances divines à l'épreuve du comparatisme. Constructions, variations et réseaux relationnels*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 489 p., 18 fig. n./b., 27 fig. couleur (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES RELIGIEUSES, 175). Prix : 70 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56944-4.

Une des thèses les plus originales de Jean-Pierre Vernant est d'avoir considéré les dieux grecs non comme des personnes ayant une existence autonome, mais comme des puissances s'inscrivant dans un réseau de relations. Elles n'y apparaissent donc pas comme un sujet singulier, mais comme un pluriel, tantôt pluralité indéfinie, tantôt multiplicité nombrée. Une thèse qui s'oppose à la définition qu'un W. Burkert donnait des dieux, envisagés comme une pluralité d'êtres personnels, perçus par analogie avec l'homme et imaginés comme ayant une forme humaine. Cette thèse peut-elle aussi s'appliquer à des personnalités divines appartenant à d'autres champs historiques et géographiques ? Prolongeant la réflexion de Jean-Pierre Vernant dans les autres religions antiques et dans les religions tribales, les contributeurs de cet ouvrage revisitent, à travers la notion de « puissance divine », les concepts de panthéon et de divinité. L'Antiquité méditerranéenne au sens large, le monde indien, antique et contemporain, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique des Hopi sont au centre de ces questions, sous différents angles d'approche, tantôt historiques, tantôt anthropologiques. Les panthéons qui sont ici envisagés ont en commun d'être des panthéons populaires, et non des dieux issus d'une réflexion théologique savante. L'idée de « personne », qu'elle soit divine ou humaine, fondée sur un dualisme âme/corps, n'aurait, en effet, rien d'universel. Ainsi, en Israël, puissance et personne sont très tôt distinguées, ainsi que le soutient Ron Naiweld ; parfois encore, la puissance peut être temporairement personnifiée, et cela ne dure que le temps du rituel, comme chez les Sora, en Inde, sujet de la contribution de C. Guillaume-Pey. L'ouvrage est construit autour de cinq thématiques : les questions de méthodologie, la structure des panthéons, les relations des puissances divines au sein des panthéons, le pouvoir de ces puissances divines et enfin, leur captation. Après une introduction méthodologique, comprenant une contribution historiographique de V. Pirenne et de J. Scheid et une seconde de type ethnographique de G. Schlemmer sur les Kulung du Népal, c'est la structure et la plasticité des panthéons qui est envisagée à travers l'exemple de trois dieux souverains de Mésopotamie, Enlil, Marduk, Assur (J.-J. Glassner), et celui des puissances divines en réseau chez les Grecs (G. Pironti). A. Avdeeff explore la notion de panthéon dans l'hindouisme d'Inde du Sud, à travers l'astrologie et les pratiques divinatoires. Une des seules études clairement iconographiques de l'ouvrage (avec la réflexion d'Y. Volokhine sur la puissance du regard en Égypte ancienne, notamment dans les objets cosmétiques égyptiens en lien avec Hathor), est l'article de V. Zachari qui

montre que l'image d'Apollon près de l'autel véhicule une réflexion sur l'identification d'une puissance divine singulière dans un ensemble pluriel. Comment ces puissances s'individualisent-elles, telle est la question qui est au cœur de la troisième partie de l'ouvrage. Elles se parent d'attributs, symboles des pouvoirs qu'elles détiennent. Le vocabulaire suggère d'ailleurs, aussi bien à Rome (M. Bettini) que chez les Hopi, dont P. Pérez étudie les *Katsinam*, puissances vivant auprès des hommes, que les dieux n'y sont pas perçus comme des personnes. Les dieux des religions monothéistes sont aussi évoqués dans les contributions de Ch. Nicolas (sur l'empereur Valens orant privilégié et médiateur de l'institution ecclésiale) et de R. Naiweld, sur le dieu du judaïsme des premiers siècles. Les mots permettent de stimuler ces puissances ou, au contraire, d'en diminuer le pouvoir. Zeus occupe la place centrale de ces réflexions. Perçu comme une divinité hors normes déjà dans les textes homériques (Cl. Bertau-Courbières), il se voit doté d'un surcroît de puissance par l'accolement de son nom à celui d'un autre dieu, dans le monde grec d'Asie Mineure, comme l'attestent les inscriptions votives d'époque impériale (R. Parker). Cette « puissance divine » peut aussi jouir d'un pouvoir temporaire : chez les Grecs, certains dieux, dont Zeus, peuvent être temporairement omnipotents, comme le montre H. S. Versnel. D'autres puissances en sont parfois temporairement dépourvues, comme Inanna et Aphrodite, ainsi que le suggère I. Slobodzianek, dans une contribution qui fait une large part à un texte inédit. Dans les papyrus magiques égyptiens, c'est par la dénomination, et notamment l'évocation du nom du dieu dans l'incantation, que l'on diminue ou que l'on accroît son pouvoir (Th. Galoppin). La parole est l'image idéale de l'action divine dans le rituel védique : c'est ce que nous dit S. D'Intino dans une contribution sur les liens privilégiés entre les dieux védiques et le langage. Enfin, la captation des puissances se fait là où elles résident : certains espaces sont des lieux hautement sensibles, puisque les dieux s'y manifestent souvent, y résident parfois, manifestent aussi parfois un désir de le quitter. Sont ici rassemblées des contributions portant sur le Proche-Orient et l'Égypte antiques, l'Afrique et l'Inde du Sud. O. Journet-Diallo étudie le cas des autels des Jóola de Guinée-Bissau, près desquels se manifestent les Ukíin, des puissances intermédiaires qui patronnent des moments de la vie des individus. La porte du temple, le temple sont chez les Sémites des éléments de connexion et de séparation, comme le défend F. Porzia. Néanmoins, contrairement à ses voisins proche-orientaux, le dieu de la Bible ne vit pas dans une maison, mais y fait habiter son nom. A.-C. Rendu Loisel étudie la figure de l'exorciste qui pratique des rituels pour inciter les dieux à rester dans leurs temples. En pays Tulu (Inde du Sud), la puissance divine ne se manifeste pas dans un édifice, mais dans des figures gémellaires, les *bhuta*, dans le cadre de célébrations rituelles. Mélange de contributions d'auteurs confirmés venus de l'histoire, de la philologie, de l'ethnographie, de l'anthropologie et de chercheurs débutants présentant les travaux issus de leurs thèses, l'ouvrage met en lumière les modes opératoires des divinités et leurs interactions au sein de panthéons. S'il s'agissait de montrer que la thèse de J.-P. Vernant trouve des échos dans d'autres cultures, l'ouvrage atteint son but. L'ouvrage apporte donc quantité d'éléments nouveaux, mais il reste l'impression d'une mosaïque de phénomènes apparentés, juxtaposés, mais non réellement comparés, en dépit de contributions introductives à chaque thématique. Que faut-il penser de l'absence de certaines cultures, et notamment des divinités celtiques ou des

dieux de l'Iran ancien pour le monde antique, et de l'Océanie, pour les religions tribales ? D'une manière générale, considérer les dieux comme des « puissances » et non comme des personnes me paraît plus pertinent pour les religions « tribales » que pour les religions anciennes. Il aurait été intéressant, par exemple, d'évoquer le cas des Baining de la péninsule de la Gazelle en Nouvelle-Bretagne, dont les ethnologues disent qu'ils n'ont ni culture ni religion, et qui pourtant matérialisent, sous forme de masques, des esprits de la nature aussi étranges que l'épaule de cochon ou le moustique des forêts, qui s'imposent à eux au cours de rêves ; on a ici l'impression de véritables « puissances » à l'œuvre. Enfin, on peut regretter que l'iconographie, qui pourrait être une clé d'interprétation des données, soit très peu sollicitée et ne figure souvent qu'à titre d'illustration. Isabelle TASSIGNON

Maria Anna DE LUCIA BROLLI (Ed.), *Il Santuario di Monte Li Santi-Le Rote a Narce. Scavi 1985-1996*. Volume III. *Le iscrizioni, le offerte alimentari. Conclusioni*. Pisa-Roma, Fabrizio Serra, 2016. 1 vol. broché, 21,5 x 31 cm, 95 p. (MEDITERRANEA. SUPPLEMENTI, 16 ; CIVILTÀ ARCAICA DEI SABINI NELLA VALLE DEL TEVERE, 8). Prix : 895 €. ISBN 978-88-6227-880-5.

Les fouilles du sanctuaire périurbain de Monte Li Santi-Le Rote à Narce ont mis au jour les vestiges d'un lieu de culte important et bien documenté, dont l'activité est datable entre la première moitié du V^e^ siècle et le début du I^er^ siècle avant notre ère. Les étapes les plus importantes de l'histoire du sanctuaire sont la construction d'une *platea* monumentale (peut-être autour d'un temple mal documenté) dans la première moitié du V^e^ siècle, puis le réaménagement complet de l'espace dans le troisième quart de ce même siècle avec la mise en place d'un *sacellum*, ensuite des travaux de restructuration du *sacellum* avec installation de murs délimitant trois pièces dans la seconde moitié du IV^e^ siècle, enfin dans le courant des III^e^ et II^e^ siècles la transformation d'une de ces trois pièces en enclos et la mise en place d'autels *sub diuo*, avant l'abandon du sanctuaire. – Le volume III de la publication des fouilles, édité sous la direction de Maria Anna De Lucia Brolli comme les précédents, contient une étude des inscriptions retrouvées dans le sanctuaire, par Laura Biondi (p. 11-37, avec tables), une analyse des vestiges d'offrandes alimentaires d'origine animale, par Jacopo De Grossi Mazzorin (p. 39-56), un bref *addendum* sur les découvertes monétaires (p. 57-61) et une conclusion (p. 63-67), tous deux par Maria Anna De Lucia Brolli, avant une bibliographie (p. 69-92) et une table des matières des trois volumes (p. 93-95). – Parmi les trente-deux inscriptions, quatre sont particulièrement intéressantes. L'inscription n° 3, gravée peut-être avant cuisson sur le fond d'une coupe en *bucchero nero*, porte la forme *apalus* en alphabet et en langue étrusque. Elle peut dater de la fin du V^e^ siècle. Il se pourrait qu'*apalus* soit à interpréter comme le génitif d'une forme anthroponymique (mais, comme l'indique L. Biondi, les parallèles en Étrurie du sud sont peu abondants), ou plutôt comme celui du nom d'Apollon, ce qui aurait des conséquences importantes pour l'histoire du culte de ce dernier, comme le souligne L. Biondi. Le fait qu'à Narce le prénom courant *velθur*, où la seconde voyelle est presque toujours notée avec un -u-, soit attesté au génitif sous la forme

susciter de nouvelles réceptions. Ce travail ne se résume pas à un simple survol chronologique ; au contraire, à plusieurs reprises C. Vout se focalise sur certains contextes pour mieux se concentrer sur quelques situations particulièrement illustratives. C'est le cas du collectionnisme anglais qui attire toute l'attention de l'auteur pour la fin des Temps modernes. Mais ces choix permettent d'aborder beaucoup plus en profondeur les dynamiques de réception en présence. Et pour cause, C. Vout convoque systématiquement une quantité et une variété impressionnantes de témoignages. Il s'agit surtout de sources écrites, antiques et modernes, empruntées aux archéologues, artistes ou collectionneurs qui ont marqué de près ou de loin les études classiques, mais aussi de documents iconographiques qui restituent, par exemple, l'agencement des œuvres classiques dans les collections, ou l'inspiration classique qui préside à certaines créations artistiques. Grâce à de nombreux rapprochements et confrontations judicieuses, ces documents permettent de rendre la situation, contexte après contexte, avec un maximum de nuances. En plus du tableau nuancé que génère l'analyse de ces nombreux témoignages, cette méthode permet aussi d'aborder une série de thématiques transversales. C. Vout s'interroge ainsi notamment sur l'identité des collectionneurs d'antiques, leurs objectifs, les critères de sélection des œuvres « classiques », les sources d'approvisionnement en œuvres antiques, l'agencement des collections autour des œuvres antiques, le statut des copies et réappropriations artistiques. En définitive, ce travail de fond ouvre de nouvelles pistes de réflexion sur les réceptions des œuvres classiques en abordant un horizon chronologique particulièrement large, tout en présentant un grand nombre de documents qui permettent d'examiner en profondeur les nuances et les enchevêtrements complexes de ce phénomène en perpétuel renouvellement.

Antoine ATTOUT

Laurence TERRIER ALIFERIS, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 343 p., 359 fig. n./b. (LES ÉTUDES DU RILMA. ETRILMA, 7). Prix : 125 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-55317-7.

Les œuvres orfévrées, peintes et sculptées du Nord-Ouest de l'Europe à la fin du XII^e^ siècle et au début du XIII^e^ siècle relèvent d'un style distinct des arts roman et gothique. Dénommé « art 1200 » ou « style 1200 » depuis l'exposition éponyme de 1970, cet art se caractérise par un aspect antiquisant. C'est à la détermination des sources de ces caractères antiquisants et aux modalités de leur imitation par les artistes médiévaux que Laurence Terrier consacre sa monographie. Dans sa recherche des modèles antiques utilisés dans l'élaboration des œuvres de style 1200, l'auteure a systématiquement comparé le style de cette production aux corpus grec, romain, gallo-romain et byzantin. Elle discrimine ainsi les œuvres dont la création a nécessité l'observation directe d'un modèle antique de celles qui imitent des objets byzantins ou d'autres œuvres médiévales. Dans certains cas, il est possible d'identifier précisément des prototypes antiques visibles actuellement. Dans d'autres, l'auteure propose une comparaison avec des objets typologiquement et stylistiquement proches de ceux qui ont été imités, ces derniers ayant aujourd'hui disparu. Un troisième cas de figure est celui dans lequel un motif est considéré comme inspiré de l'Antiquité car trop sin-

gulier dans l'art médiéval, sans que l'on puisse en déterminer l'origine. Le chapitre introductif est consacré à l'historiographie et à l'explicitation des objectifs et de la méthode de l'étude. Le chapitre suivant définit la notion d'imitation au Moyen Âge en appuyant la réflexion sur des sources textuelles et sur le cahier de croquis de Villard de Honnecourt. Dans ce contexte, l'imitation, par la mémorisation ou par la copie dans des carnets de modèles, est considérée comme une étape nécessaire dans le processus de création. Les caractéristiques du ou des modèles sont ensuite adaptées en une œuvre originale. Le cœur de l'ouvrage est dédié à l'examen des œuvres d'art de 1200 et de leurs modèles antiques. Cette partie du livre est divisée en trois chapitres selon une progression chronologique et une distribution par technique : orfèvrerie, sculpture et peinture. Tout d'abord, les orfèvres mosans du XII^e^ siècle sont présentés comme des précurseurs dans l'imitation de l'art antique. L'auteure mentionne à ce propos les fonts baptismaux de Liège et le chef-reliquaire du pape Alexandre. Une importante proportion de ce chapitre est ensuite réservée à la figure de Nicolas de Verdun. Celui-ci, défini comme « l'initiateur du style 1200 », s'est manifestement inspiré d'objets antiques dans la création des trois œuvres qui lui sont attribuées. Concernant l'ambon de Klosterneuburg et la châsse des rois mages de Cologne, l'auteure repère précisément des modèles antiques provenant de Reims et de Cologne. Ceci la pousse à écarter l'hypothèse d'un voyage de l'artiste à Rome. Selon elle, c'est grâce à l'observation d'œuvres antiques locales variées – sarcophages, ivoires, statuettes, portraits d'empereurs et de philosophes, rondes-bosses et plus rarement gemmes – que Nicolas de Verdun met au point les caractéristiques de son style personnel : maîtrise du *contraposto*, souplesse des drapés, tridimensionnalité des corps et variété dans les physionomies et les postures. Elle n'en rejette pas pour autant la reprise de motifs byzantins. L'auteure explique l'absence de prototypes antiques repérables pour la châsse Notre-Dame de Tournai par l'assimilation complète de leurs caractéristiques dans un style désormais entièrement propre. Elle attribue ensuite à Nicolas de Verdun une vaste postérité parmi les orfèvres colonais, mosans et aixois ainsi qu'au sein du milieu des peintres et des sculpteurs. Certains d'entre eux se tournent eux-mêmes vers des prototypes antiques. Dans le chapitre sur la sculpture monumentale, l'auteure effectue un tri rigoureux entre les œuvres qui attestent d'une observation directe d'objets antiques et celles qui imitent les innovations de l'orfèvrerie. Les sculptures de la cathédrale de Laon, des consoles de Saint-Rémi de Reims et les fragments de Saint-Yved de Braine sont considérés comme relevant de cette seconde catégorie. La façade occidentale de la cathédrale de Sens est au contraire présentée comme le fruit de l'observation de modèles grecs alors visibles localement et dont les caractéristiques propres se retrouvent dans le style sénonais. L'auteure relève aussi des citations ponctuelles de l'Antiquité dans les ensembles de Chartres et de Paris. Le cas de la cathédrale de Reims est largement développé. De nombreux éléments, dont le célèbre groupe de la Visitation, laissent supposer l'imitation de modèles antiques locaux aujourd'hui perdus : des bustes et rondes-bosses d'origine romaine importés en Gaule, des bronzes provinciaux et un sarcophage également observé par Nicolas de Verdun. Dans l'Empire, l'auteure relève que seuls le transept sud et le pilier des anges de Strasbourg ainsi que la clôture de chœur d'Halberstadt comportent des références directes à l'Antiquité. Le reste de la sculpture impériale imite l'art byzantin et les innovations de la sculpture française plutôt que ses sources

antiques. En Angleterre, la chercheuse considère que plusieurs statues conservées à Winchester et à York attestent de l'observation de modèles antiques. La sculpture de la cathédrale de Wells à l'inverse imiterait l'art médiéval continental. Le chapitre suivant traite de l'enluminure, du vitrail et brièvement de la peinture murale. L'auteure passe en revue de nombreuses œuvres, provenant du Nord de la France, de l'Empire, de l'Angleterre et de la Péninsule ibérique. Elle examine plus longuement le Psautier d'Ingeburge. À une exception près – les vitraux de la cathédrale de Canterbury –, ces œuvres ne sont pas considérées comme relevant de modèles antiques. Le dernier chapitre est consacré à la perception médiévale de l'art antique. En se référant aux chapitres précédents, l'auteure insiste sur l'origine locale des modèles utilisés. Selon elle, le dessein des artistes de 1200 qui se sont inspirés d'œuvres antiques est la volonté d'atteindre un plus grand naturalisme. La période étudiée dans l'ouvrage se différencie en cela des autres « renaissances » qui émaillent le Moyen Âge et dont les motivations sont politiques. En conclusion, L. Terrier propose une bonne étude de l'imitation de l'art antique dans les œuvres de 1200. D'une part, elle synthétise et met à la portée du lecteur francophone de nombreux arguments qui étaient jusqu'ici surtout discutés dans la littérature de langue allemande. D'autre part, elle enrichit les connaissances actuelles de nouvelles comparaisons. De plus, grâce au systématisme et à la rigueur de sa méthode, elle arrive à des résultats précis et convaincants concernant l'identification de modèles et la discrimination des œuvres véritablement imitées de l'Antiquité. Enfin, les rapprochements opérés sont illustrés de nombreuses figures utiles au lecteur. Seul l'usage indifférencié des concepts d'« imitation » et d'« influence » est regrettable. Ces deux paradigmes ne sont pourtant pas interchangeables car ils impliquent des rapports différents entre sources et produits. Dans le cadre d'une étude comme celle-ci, une définition de ces concepts et un usage plus précis des termes qui s'y rapportent auraient été les bienvenus. Quoi qu'il en soit, on saluera l'ampleur des corpus antique et byzantin examinés ici et la minutie des comparaisons stylistiques. Grâce à ces qualités, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)* intéressera aussi bien le curieux en quête d'une bonne synthèse sur la production singulière des années 1200 que le chercheur en histoire de l'art médiéval ou antique. Charlotte TASSIN

Martin EBERLE, *Monumente der Sehnsucht. Die Sammlung Korkmodelle auf Schloss Friedenstein Gotha*. Heidelberg, Morio Verlag, 2017. 1 vol. relié. 119 p., ill. n/b et coul. Prix : 24,95 €. ISBN 978-3-945424-25-4.

Cet ouvrage porte sur les maquettes d'architecture en liège de la collection ducale de Gotha. En Allemagne, elle fut l'une des premières à posséder des maquettes du célèbre modéliste romain, Antonio Chichi (1743-1816), dont les productions ont largement contribué aux études sur l'architecture antique au nord des Alpes. Dans une première partie (p. 9-23), l'auteur évoque l'art de la phelloplastique (p. 9-15). Il présente ensuite l'histoire de la collection ducale (p. 15-19) et les usages de ces maquettes à la cour de Gotha (p. 19-23). Un catalogue très détaillé et richement illustré forme le cœur de l'ouvrage (p. 25-115). En histoire de l'art, la phelloplastique désigne l'art de fabriquer des maquettes en liège de monuments anciens. Les séries

montrent les bulles d'archives de l'agora ; ce sont les habitants qui se signalent dans les inscriptions comme Ἀδριανοὶ Παλμυρηνοί. Ἀρετή et σωφροσύνη ne sont pas des adjectifs comme *carissima*, *dulcissima*, *pia*, etc. (p. 68). Pourquoi parler de « loculus plaques » (p. 30) à propos des « Kastengrabreliefs » de Rome et de l'Italie pour avouer, à la phrase suivante, « however, in Rome it […] did not have the same function of sealing a loculus » ? La comparaison avec Palmyre valait, certes, d'être évoquée, mais la dénomination adoptée est assurément erronée. La coiffure de Faustine l'Ancienne n'est pas une « Melonfrisur » (p. 73 : « This hairstyle is generally referred to as the melon or Faustina hairstyle » ; ce sont là deux coiffures tout à fait différentes). Ce n'est pas à proprement parler le bras levé (« the raised arm ») qui est un « female marker » (p. 35), mais le mouvement qu'il produit et qui porte la main au voile posé sur la tête ou au visage, c'est-à-dire le geste même, qui est un marqueur féminin – et ce, qu'il connote la *pudicitia* ou ne soit qu'une pose, plus ou moins maniérée. Le catalogue (p. 161-407), abondamment illustré, fournit une brève description de chaque monument, la date qu'il convient de lui attribuer ou que précise une inscription, ses dimensions, sa localisation actuelle, le texte de l'éventuelle inscription accompagnant le portrait et les références muséographiques et bibliographiques de l'œuvre ; inutile de dire qu'il rendra les plus grands services pour toute recherche ultérieure sur ces portraits féminins qui demeurent une des réalisations les plus fascinantes de la civilisation de l'oasis syrienne. L'approche si détaillée de S. Krag, avec ses chiffrages et les nuances qu'elle apporte aux classements proposés jusque-là, met en évidence les points forts d'une évolution ; elle n'entendait pas épuiser tous les aspects du portrait féminin palmyrénien et note, à plusieurs reprises, que certains d'entre eux, d'ordre esthétique, symbolique ou sémantique, « fall outside the scope of the present study » (p. 109 ; cf. p. 71 à propos de l'étoffe suspendue derrière certaines images : « Here, I address the function and use of the cloth in the portrait reliefs, not its potential symbolism », d'ailleurs qualifié de « largely speculative »). La place même de la femme, à la gauche (n^os^ 33, 525, 715, p. ex.) ou à la droite (n^os^ 137, 138, 436, p. ex.) de son mari, n'a pas non plus retenu l'auteur, qui s'est intéressée, en revanche, à la position qu'elle occupe à côté de lui ou légèrement derrière lui (p. 70-75) ; cette place, ailleurs significative (ou habituelle ?), n'aurait-elle aucun sens à Palmyre ? La forme des bustes et l'évolution que l'on pourrait constater d'une période à l'autre devraient être envisagées aussi et éventuellement mises en rapport avec ce que l'on observe à Rome (les quelques lignes des p. 30-31 ne sauraient suffire ; les graphiques 3.7 et 3.12 semblent indiquer que le nombre des bustes représentés sans bras augmente au III^e^ siècle ; serait-ce dû à la fréquence de leur représentation sous les lits de banquet à cette date ?). D'autres travaux ne manqueront sans doute pas de revenir sur ces différents points ; le *corpus* est maintenant établi – et bien établi –, il suscitera certainement de nouveaux questionnements encore. Jean Ch. BALTY

Caroline ARNOULD-BÉHAR & Véronique VASSAL (Ed.), *Art et archéologie du Proche-Orient hellénistique et romain. Les circulations artistiques entre Orient et Occident*. Oxford, BAR Publishing, 2018. 1 vol. broché, VII-115 p., ill. n./b. & coul. (BAR INTERNATIONAL SERIES, 2897). Prix : 28 £. ISBN 9781407316444.

Ce petit volume, fruit d'une journée d'étude organisée en mai 2017 à l'Institut catholique de Paris, a un double mérite : réunir des communications qui s'affranchissent des barrières politiques contemporaines à l'origine d'un environnement scientifique dommageablement morcelé et poser dans un même élan la question des interactions artistiques entre le Proche-Orient et la Méditerranée, en déplaçant pour l'occasion le curseur de l'archéologie vers l'histoire de l'art. Les dossiers ne sont certes pas tous radicalement neufs, mais renvoient utilement d'une part à la question centrale de l'hellénisme comme catégorie interprétative dans un Levant dont Fr. Villeneuve rappelle « le sous-peuplement sédentaire (et probablement aussi nomade), le sous-développement urbain et le sous-équipement » de la fin du IV^e^ s. au milieu du II^e^ s., et d'autre part à celle des interactions entre vocabulaire gréco-romain et expressions artistiques indigènes. P. Leriche reprend ainsi l'antienne d'une nécessaire révision du concept moderne de colonisation urbaine prêtée aux Séleucides, colonisation dont l'archéologie a désormais précisé les étapes de développement. Cette circulation des pratiques et des formes est par exemple explorée par le prisme du jardin dans les espaces domestiques syriens (E. Morvillez), et par celui du recours à des couleurs « similis » – *i.e.* de faible coût mais imitant des couleurs rares et précieuses – orientales (or, pourpre et lapis-lazuli), essentiellement dans la sculpture de Délos (Ph. Jockey). Trois articles traitent du monde hérodien : M. E. Fuchs souligne la présence de statuaire et d'images figurées en contexte palatial hérodien privé, non soumis à un quelconque interdit de représentation, et explore sous un angle allégorique la présence récurrente de motifs décoratifs végétaux (laurier, lierre et vigne), entre l'époque hérodienne et le VI^e^ s. ; V. Vassal traite avec précision des motifs floraux mosaïqués apparus en contexte balnéaire, identifiant leur origine et les lectures allégoriques (*e.g.* lys / Judée ; lotus / Égypte) qui leur sont associées ; C. Arnould-Béhar étudie le décor funéraire (tombeaux, sarcophages et ossuaires), essentiellement végétal, du point de vue du répertoire et de l'organisation. A. Sartre-Fauriat se penche sur l'apparition et l'évolution de rares (et frustes) représentations figurées dans la sculpture funéraire du Hauran. K. Abdallah publie d'intéressants tapis mosaïqués inscrits, funéraires selon leurs inventeurs, et d'époque romaine (II^e^-III^e^ s.), découverts en 1976 à Amrit (Marathos). S. de Pontbriand présente de son côté une chronologie générale d'Europos (Doura) et une étude approfondie de la « résidence de Lysias ». Enfin, D. Seigneuret tente de décrypter le décor figuré de la façade du temple de Kh. edh-Dharih (Jordanie), martelé lors d'une crise iconoclaste tardive. En définitive, une publication rapide de dossiers certes ponctuels mais tous assurément intéressants.

Laurent THOLBECQ

Robert J. BULL, with Jane DEROSE EVANS, Alexandra L. RATZLAFF, Andrew H. BOBECK & Robert S. FRITZIUS, *The Mithraeum at Caesarea Maritima*. Boston, The American Schools of Oriental Research, 2017. 1 vol. relié, XIII-100 p., 76 fig. n./b. & coul. (AMERICAN SCHOOLS OF ORIENTAL RESEARCH ARCHAEOLOGICAL REPORTS, 25 – THE JOINT EXPEDITION TO CAESAREA MARITIMA EXCAVATION REPORTS, 2). Prix : 74,95 $. ISBN 9780897570978.

Ce petit volume, fruit d'une journée d'étude organisée en mai 2017 à l'Institut catholique de Paris, a un double mérite : réunir des communications qui s'affranchissent des barrières politiques contemporaines à l'origine d'un environnement scientifique dommageablement morcelé et poser dans un même élan la question des interactions artistiques entre le Proche-Orient et la Méditerranée, en déplaçant pour l'occasion le curseur de l'archéologie vers l'histoire de l'art. Les dossiers ne sont certes pas tous radicalement neufs, mais renvoient utilement d'une part à la question centrale de l'hellénisme comme catégorie interprétative dans un Levant dont Fr. Villeneuve rappelle « le sous-peuplement sédentaire (et probablement aussi nomade), le sous-développement urbain et le sous-équipement » de la fin du IV^e^ s. au milieu du II^e^ s., et d'autre part à celle des interactions entre vocabulaire gréco-romain et expressions artistiques indigènes. P. Leriche reprend ainsi l'antienne d'une nécessaire révision du concept moderne de colonisation urbaine prêtée aux Séleucides, colonisation dont l'archéologie a désormais précisé les étapes de développement. Cette circulation des pratiques et des formes est par exemple explorée par le prisme du jardin dans les espaces domestiques syriens (E. Morvillez), et par celui du recours à des couleurs « similis » – *i.e.* de faible coût mais imitant des couleurs rares et précieuses – orientales (or, pourpre et lapis-lazuli), essentiellement dans la sculpture de Délos (Ph. Jockey). Trois articles traitent du monde hérodien : M. E. Fuchs souligne la présence de statuaire et d'images figurées en contexte palatial hérodien privé, non soumis à un quelconque interdit de représentation, et explore sous un angle allégorique la présence récurrente de motifs décoratifs végétaux (laurier, lierre et vigne), entre l'époque hérodienne et le VI^e^ s. ; V. Vassal traite avec précision des motifs floraux mosaïqués apparus en contexte balnéaire, identifiant leur origine et les lectures allégoriques (*e.g.* lys / Judée ; lotus / Égypte) qui leur sont associées ; C. Arnould-Béhar étudie le décor funéraire (tombeaux, sarcophages et ossuaires), essentiellement végétal, du point de vue du répertoire et de l'organisation. A. Sartre-Fauriat se penche sur l'apparition et l'évolution de rares (et frustes) représentations figurées dans la sculpture funéraire du Hauran. K. Abdallah publie d'intéressants tapis mosaïqués inscrits, funéraires selon leurs inventeurs, et d'époque romaine (II^e^-III^e^ s.), découverts en 1976 à Amrit (Marathos). S. de Pontbriand présente de son côté une chronologie générale d'Europos (Doura) et une étude approfondie de la « résidence de Lysias ». Enfin, D. Seigneuret tente de décrypter le décor figuré de la façade du temple de Kh. edh-Dharih (Jordanie), martelé lors d'une crise iconoclaste tardive. En définitive, une publication rapide de dossiers certes ponctuels mais tous assurément intéressants.

Laurent THOLBECQ

Robert J. BULL, with Jane DEROSE EVANS, Alexandra L. RATZLAFF, Andrew H. BOBECK & Robert S. FRITZIUS, *The Mithraeum at Caesarea Maritima*. Boston, The American Schools of Oriental Research, 2017. 1 vol. relié, XIII-100 p., 76 fig. n./b. & coul. (AMERICAN SCHOOLS OF ORIENTAL RESEARCH ARCHAEOLOGICAL REPORTS, 25 – THE JOINT EXPEDITION TO CAESAREA MARITIMA EXCAVATION REPORTS, 2). Prix : 74,95 $. ISBN 9780897570978.

Ce petit volume, le deuxième d'une collection qui en compte désormais six, était attendu depuis longtemps. Après avoir coédité avec Robert J. Bull une étude des monnaies exhumées par la *Joint Expedition to Caesarea Maritima* (2006), Jane DeRose Evans a réuni une petite équipe qui a finalisé la publication de l'un des rares *mithraea* fouillés au Proche-Orient. Elle rend ainsi hommage à Robert J. Bull (1920-2013), professeur à la Drew University (Madison, NJ) et directeur de ce programme de recherche, ayant rassemblé pas moins de 24 institutions nord-américaines entre 1971 et 1996. Le *mithraeum* de Césarée est en réalité un squat, inséré après la fin du IIe s. de n.è., dans la partie orientale d'un long couloir voûté de 30 m de long, 5 m de large et 5 m de haut ; ce couloir est associé à trois autres pièces parallèles de même longueur, communiquant par de petites portes internes, ouvertes côté ouest en direction du rivage ; l'ensemble est par conséquent interprété comme des *horrea*, situés au sud du port, entre le temple de Rome et d'Auguste et l'hippodrome littoral. Ces magasins s'adossent à une colline sur laquelle s'est développé un complexe civil, assurément *praetorium* à l'époque byzantine. Les travaux menés à Césarée par de nombreuses autres équipes, après la fouille du *mithraeum* en 1973 et 1974, justifient que les propositions chronologiques avancées en 1987 par J. A. Blakely dans *The Pottery and Dating of Vault 1: Horreum, Mithraeum, and later uses* (JECM Excavations Reports, 4), très articulées sur la connaissance que l'on avait alors des données amphoriques, aient été partiellement revues (J. DeRose Evans, p. 11-37). Si la date des *horrea* reste discutée (époque hérodienne ou impériale), le *mithraeum* du IIIe s. n'a fonctionné qu'un petit siècle, avant d'être abandonné au début du IVe s. La partie orientale du couloir est dotée de deux banquettes basses opposées, encadrant un podium à niche, précédé d'un autel ; à son pied a été retrouvé un bas-relief circulaire de marbre de 0,75 m de diamètre représentant Mithra tauroctone (registre supérieur) et trois épisodes de la vie de Mithra (registre inférieur). L'un des intérêts du site réside dans un rare panneau peint qui associe trois saynètes à deux personnages, classiquement isolées par des arbres cyprès et dans lesquelles A. L. Ratzlaff reconnaît des étapes de l'initiation aux mystères mithriaques (p. 39-60). Deux puits de lumière sont aménagés, à l'entrée du *mithraeum* et au-dessus de l'autel, tandis que 19 mortaises alignées se déploient sur la voûte, à une dizaine de mètres du podium, à l'aplomb du début des banquettes ; R. S. Fritzius (p. 61-68) reprend une proposition de R. J. Bull selon laquelle se déployait à cet endroit un éventail métallique suspendu à la voûte délimitant l'espace de réunion ; il développe ensuite une lecture calendaire de cette grille de bois ou de métal associant selon lui année lunaire et année solaire ; si la situation de ces mortaises permet de suggérer un aménagement lié au *mithraeum* (encore que rien ne l'assure formellement), il paraît prudent d'attendre qu'apparaissent d'autres exemples de ce dispositif en contexte comparable avant d'accepter l'interprétation avancée. A. L. Ratzlaff (p. 69-77) signe enfin une dernière mise en perspective des vestiges, concluant à une possible utilisation de cet espace par des militaires de la *legio VI Ferrata* basée à *Legio* (Caparcotna), soulignant que l'abandon du *mithraeum* de Césarée au début du IVe s. est contemporain du déplacement sur le *Limes Arabicus* de la *legio X Fretensis* de Jérusalem à *Ayla*/Aqaba et de la *VI Ferrata* de *Legio* à *Augustopolis*/Udruh. Le volume se referme sur trois petites annexes techniques (photographie, petits objets et phasage). Cette publication étoffe donc le dossier archéologique des *mithraea* levantins, à côté de l'exceptionnel *mithraeum*

d'époque flavienne de Hawarte en Apamène (M. Wagner & D. Zielińska, *Last Masterpieces of Ancient Painters*, Varsovie, 2012), et de celui de Sidon, désormais localisé (J.-M. Saint-Jalm, « Vers la localisation du *mithraeum* de Sidon », *Topoi* 18.1 [2013], p. 295-313) et dont la statuaire conservée au Louvre a fait l'objet d'une restauration récente. Un bémol toutefois : la mise en contexte topographique du *mithraeum* de Césarée Maritime souffre gravement de l'absence de plan général des vestiges exhumés, les plans publiés dans ce volume se limitant aux carrés de fouille ouverts par l'équipe dans ce qui paraît être un désert urbain. Pour un plan des *horrea*, l'on se référera utilement à J. Patrich, « Warehouses and Granaries in Caesarea Maritima », dans A. Raban & K. G. Holum (Ed.), *Caesarea Maritima: A Retrospective After Two Millennia*, Leiden, 1996, p. 146-175, fig. 1 et 5. Et pour saisir l'insertion du complexe dans la grille urbaine d'époque romaine et son articulation sur les vestiges adjacents, on utilisera les éclairantes analyses de J. Patrich dans E. Stern (Ed.), *The New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land*, 5, Suppl. Vol., Jérusalem, 2008, p. 1676-1677 et le plan publié dans *The Greek and Latin Inscriptions of Caesarea Maritima* (2000), p. 4, fig. 3. Bref index. Laurent THOLBECQ

Achim LICHTENBERGER, *Terrakotten aus Beit Nattif. Eine Untersuchung zur religiösen Alltagspraxis im spätantiken Judäa*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol., XVI-299 p., 446 ill. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 7). Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-56884-3.

Ce beau volume sur les terres cuites découvertes à Beit Nattif (Judée) est le résultat de recherches menées par Achim Lichtenberger à Mayence et à Jérusalem. Il constitue essentiellement une présentation commentée d'un corpus limité d'artéfacts et d'un catalogue illustré (p. 17-185 ; 195-249), complété par une étude livrant des informations sur les contextes géographique, archéologique et chronologique, les techniques de fabrication, les ateliers de production, la typologie et une interprétation de ce corpus de figurines de terres cuites. Deux planches en couleur de bonne qualité en échelle 1:1 présentent les trois principaux groupes de figurines définissant le type « Beit Nattif » : femme, cavalier et oiseau/colombe. Comme entrée en matière, et avant d'aborder la combinaison de ces trois groupes, qui déterminera par la suite très essentiellement l'interprétation du corpus qui n'avait jusqu'ici été que partiellement publié (D. Baramki, « Two Roman Cisterns at Beit Nattīf », *Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine* 5, 1936, p. 3-10), l'auteur donne dans une introduction des informations de base sur les figurines de Beit Nattif comme leur localisation (mais l'échelle des cartes est trop petite), leur datation et leur valeur pour la classification de la population et la culture de la Judée après la révolte de Bar-Kokhba (132-135 après J.-C.). L'objectif principal de l'auteur est de contribuer au développement d'une nouvelle interprétation des pratiques quotidiennes non orthodoxes et non conformes d'une piété populaire qui s'écarte de la norme établie par des groupes rabbiniques ayant à l'époque une forte influence sur la production de textes. Seront ainsi particulièrement mis à l'épreuve les concepts de « paganisme » et de « judaïsme ». À travers et à l'aide de la confrontation annoncée des sources textuelles et matérielles, l'auteur remettra en question des approches historico-philosophiques qui propagent

chaque fois que faire se peut, dans la perspective la plus large, qui conduit notamment, pour les monnaies, à s'intéresser à la fréquence des différents ateliers monétaires pour chaque période considérée, mais aussi à comparer cette fréquence avec celle que fournissent d'autres chantiers de la ville (basilique du « Staatsmarkt », « Hanghaus I », « Verulanushallen », p. ex.). La fouille d'une portion de l'aqueduc d'Aristion, qui passe sous la *media cavea* du théâtre pour aller alimenter le nymphée de Trajan, a produit, par ailleurs, d'intéressants restes de faune ; ils sont répertoriés à leur tour (p. 417-432). M. Hofbauer, qui s'est chargé de l'analyse archéologique des sondages, A. Öztütk et G. Styhler-Aydın, qui livreront prochainement l'analyse architecturale du théâtre, présentent enfin les grandes lignes de l'évolution du monument depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive, en allemand (p. 433-473), puis en anglais (p. 475-512) ainsi qu'une rapide conclusion et un tableau récapitulatif, bilingues eux aussi, des différentes phases observées (p. 513-522 et 523-541). L'illustration est abondante et d'excellente qualité : photographies des structures mises au jour par ces sondages et du matériel archéologique découvert, profils de céramique, dessin des petits objets, photographies en couleurs de quelques pièces de céramique et de statuettes en *bigio antico* ou en *alabastro fiorito*, relevés de détail des sondages, plans, élévations et coupes du théâtre. C'est une documentation exceptionnelle qui est mise là à la disposition des chercheurs. Ces volumes récents des *Forschungen in Ephesos* – on pense également à ceux qui ont été précédemment consacrés au prytanée, au *bouleuterion*, au nymphée de Trajan ou aux « Hanghäuser » – comptent au nombre des meilleures publications des grands chantiers de fouilles du monde antique. On ne peut qu'en féliciter l'Institut archéologique autrichien et l'Académie de Vienne, sans oublier les auteurs de ces différents volumes que leur nombre ne permet malheureusement pas de citer nommément ici (il n'y en a pas moins de dix-neuf dans ce cas-ci). Notre réelle reconnaissance leur est acquise pour ce travail rigoureux et si clairement présenté malgré sa complexité. Jean Ch. BALTY

Lidewijde DE JONG, *The Archaeology of Death in Roman Syria. Burial, Commemoration and Empire*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, 18,3 x 26 cm, XV-365 p., 62 fig. n./b. Prix : 74,99 £. ISBN 978-1-107-13141-5.

Christoph EGER & Michael MACKENSEN (Ed.), *Death and Burial in the Near East from Roman to Islamic Times. Research in Syria, Lebanon, Jordan and Egypt*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 260 p., 134 fig. coul., 156 fig. n./b. (MÜNCHNER BEITRÄGE ZUR PROVINZIALRÖMISCHEN ARCHÄOLOGIE, 7). Prix : 149 €. ISBN 978-395490-317-7.

L'archéologie funéraire du Proche-Orient classique reste un sujet relativement négligé ; le pillage ancien et généralisé des nécropoles, la médiocrité de la documentation disponible et l'intérêt appuyé d'une certaine archéologie pour le monumental, le texte et l'image, ont laissé dans l'ombre des pans entiers de la question. À l'heure où sont introduites de nouvelles méthodes d'analyse – *e.g.* bio-anthropologiques –, le sujet connaît un renouvellement salutaire et généralisé dans lequel le monde méditerranéen accuse aujourd'hui encore un retard certain. Deux ouvrages récents tentent de

redynamiser le débat : le premier constitue une synthèse qui rassemble la documentation disponible en Syrie et au Liban à l'époque romaine, le second réunit une quinzaine de dossiers indépendants recueillis plus largement dans le Proche-Orient romain et byzantin. – Forte d'une grande expérience de terrain, L. De Jong (Rijksuniversiteit Groningen) articule son ouvrage sur un corpus de 2.314 tombes provenant de 13 sites urbains et ruraux (*e.g.* Apamée, Baalbek, Beyrouth, Bosra, Homs, Jebleh...), distribués sur l'ensemble du territoire syro-libanais, du nord au sud, de la côte à la steppe orientale, en y adjoignant le Massif calcaire et le Hauran. Ceci nous vaut d'emblée une très utile présentation par site (annexe 1, p. 225-313) et un catalogue exhaustif des données recueillies (toujours présenté par site, via <www.cambridge.org/dejonglidewijde>). Au cœur de l'ouvrage se trouve la question de l'éventuelle évolution des pratiques funéraires à l'époque romaine dans un Orient marqué, depuis l'Âge du Fer, par des identités géographiques, politiques et culturelles fortes. L. De Jong propose un parcours cumulatif, épuisant dans les quatre premiers chapitres les paramètres discriminants : localisation et organisation des nécropoles, typologie des tombes, mobilier puis défunts (ossements, représentations, épigraphie), avant de reconstituer les pratiques funéraires et commémoratives de la Syrie romaine (Chap. 5) et d'étudier en quoi elles relèvent ou interagissent avec des représentations qui relèveraient de la Romanité (Chap. 6). Très consciente des biais introduits par la très faible représentativité du data – que sont en effet ces 2.314 tombes en regard des millions de personnes ayant traversé ces trois ou quatre siècles ? –, L. De Jong s'attaque courageusement à un sujet difficile et a au moins le mérite de poser les questions sur lesquelles s'articuleront les travaux futurs : en explorant par exemple, dans la mesure du possible et en dépit des incertitudes chronologiques, l'évolution diachronique et la localisation des nécropoles (sans surprise à proximité des voies d'accès), les éventuelles continuités et ruptures topographiques, les variations planimétriques ou l'imbrication des nécropoles et des activités ou bâtiments publics érigés en périphérie (Chap. 1). En explorant aussi (Chap. 2), à travers une grande variété de supports (*e.g.* tombes à ciste, enclos funéraires, hypogées, enfouissement dans des contenants céramiques, mausolées, fosses simples, sarcophages, stèles, tombes-tours, tumulus..., présentés dans l'annexe 2, p. 314-334), les éventuels éléments de continuité morphologiques remontant à l'Âge du Fer (particulièrement soulignés dans le Hauran par exemple). De même, l'étude du mobilier funéraire (Chap. 3) tend à souligner les logiques de continuité et la prégnance de pratiques locales anciennement définies (mobiliers associés). L. De Jong pratique une dialectique classique, qui fait émerger des tendances lourdes, perçues sur le temps long, et en recherche les causes (sociales, économiques), en renonçant aux explications simplistes et uni-causales. À travers une approche statistique certes prudente mais qui n'est que rarement décisive en raison même du biais introduit par le data – on pense en particulier à la surreprésentativité de Palmyre –, elle contribue par touches successives à la définition d'une image générale dont les conclusions sont en réalité souvent attendues (ainsi par ex. de la discussion sur le rôle social des marqueurs de tombe p. 141-144 ou du Chap. 5). Ceci nous vaut cependant, et à titre d'exemple, une première tentative d'exploitation à peu près systématique des inscriptions funéraires de la région ou l'une des premières études générales disponibles sur les nécropoles de soldats ou de vétérans dans cette région de l'Empire. Au terme de son parcours (Chap. 6), L. De

Jong troque le concept de romanisation qu'elle juge inopérant contre celui de globalisation, lequel exprimerait mieux les dynamiques mises en œuvre en Syrie romaine illustrées par l'étude de ses nécropoles. Ma foi, ce dernier concept en vaut bien un autre, d'autant qu'il est visiblement à la mode... Il est d'ailleurs ici utilisé à rebours, considérant que cette globalisation favorise par contraste l'expression d'identités locales (postscript et par ex. p. 222) ; oui, les questions posées reflètent bel et bien les interrogations de notre temps... Quoi qu'il en soit, le data réuni ici et les principales questions posées serviront assurément tous les chercheurs qui se pencheront à l'avenir sur le sujet. – De leur côté, les contributions réunies par Christoph Eger (Berlin) & Michael Mackensen (Munich), en marge de deux journées de rencontres organisées en 2013 à l'Université de Jordanie à Amman, sont autant de compléments au livre précédent. Certains dossiers relèvent du sauvetage, qu'il s'agisse de présenter des monuments aujourd'hui pour partie détruits (étude diachronique des monuments funéraires de Palmyre et de leur décor architectural par A. Schmidt-Colinet, en anglais, ce qui ravira le lectorat non germanophone ; parcours à travers les pratiques funéraires de l'« Early Palmyra » par L. de Jong) ou des fouilles « préventives » (hypogées tardo-romains et byzantins de Darayya, en banlieue sud de Damas par M. Hamoud & Chr. Eger ; mise à jour des données relatives aux nécropoles de Beyrouth, de l'Âge du Bronze à nos jours, par B. Stuart & H. Curvers) ; qu'il s'agisse aussi d'informations exhumées d'archives (du fonds de R. du Mesnil du Buisson pour l'Emésène orientale par M. al-Maqdissi) ou de matériel muséal médiocrement répertorié (C. Pogoda avec une proto-étude des sarcophages de Jérash) ou pour partie perdu (inventaire des exceptionnelles trouvailles de Chisphin, sur le territoire de Hippos/Susita, Jawlan, conservées au Musée national de Damas, R. Gogräfe). D'autres tracent la voie à suivre pour dépasser les frustrations actuelles et dynamiser le questionnement (excellente présentation archéologique des rythmes de déposition et du mobilier retrouvé dans plusieurs fosses rupestres de Pétra des Ier s. av – Ier s. de n.è., par M. A. Perry & J. L. Walker). Dans l'une des meilleures contributions du volume, Ch. Eger présente de son côté le résultat de fouilles menées dans un tombeau à hypogée inviolé de Kh. Yajuz, au nord d'Amman, définissant ainsi une nouvelle image des pratiques funéraires en Arabie chrétienne (Ve – VIIe s.). Il présente par ailleurs un inventaire des sépultures intégrées dans des églises de la province d'Arabie byzantine, travail auquel s'emploie à son tour R. Schick mais pour les églises de Jordanie de manière générale, en complément du corpus établi en 2001 par Anne Michel. Quatre articles traitent de l'Égypte, gréco-romaine (Alexandrie, Tuna el-Gebel et Thèbes, K. Lembke), tardo-romaine et byzantine (Qarara et Sharuna en Moyenne-Égypte, B. Huber), byzantine tardive (fin VIe – début Xe s., Deir el-Bakhît, Thèbes-Ouest, I. Eicher) et toutes périodes (architecture funéraire, de la préhistoire à nos jours, par F. Arnold). Le volume se referme sur une contribution plus anthropologique et une présentation des coutumes funéraires musulmanes en Jordanie contemporaine (A. Lash & J. Harun). Ces livres refermés, le sentiment qui prévaut reste celui d'une course contre la montre menée par les archéologues pour sauver ce qui peut l'être encore, avec l'espoir cependant de voir financées quelques fouilles de programme qui permettraient des avancées attendues, sur des bases fermement établies.

Si l'on songe à la découverte récente d'exceptionnelles tombes peintes à Bayt Ras / Capitolias (Jordanie), le sous-sol du Proche-Orient semble encore disposé à nous réserver de très belles surprises. Laurent THOLBECQ

Signe KRAG, *Funerary Representations of Palmyrene Women. From the First Century BC to the Third Century AD*. Turnhout, Brepols Publishers, 2018. 1 vol. broché, XII-421 p., nombr. fig. et graphiques (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-2-503-56965-9.

Partie intégrante et première étude monographique du « Palmyra Portrait Project » financé par la Fondation Carlsberg, cette thèse soutenue à Aarhus en 2015 s'appuie sur un *corpus* de 985 portraits funéraires féminins provenant des nécropoles de Palmyre et s'échelonnant de la fin du Ier siècle av. J.-C. (la plus ancienne inscription de fondation de tombeau date de 12 av. J.-C.) à la chute de la ville en 273 (les deux derniers portraits masculins datés sont de 252/253), soit sur près de trois siècles. Aucune de ces œuvres ne semble dépasser ce repère fatidique, alors même que l'oasis a continué à être habitée bien au-delà ; une page de son histoire avait bel et bien été définitivement tournée. La répartition chronologique de ces portraits en trois groupes proposée par H. Ingholt dès 1928 et adoptée par M.A.R. Colledge en 1976 est ici reprise, mais « testée » sur la base d'un examen systématique de toutes leurs caractéristiques (stèles, plaques de *loculi*, sarcophages, scènes de banquet, statues ou peintures ; gestuelle ; polychromie ; vêtements ; bijoux ; coiffes et coiffures) et, dès lors, nuancée sur certains points, quand bien même elle s'en trouve confirmée dans ses grandes lignes. Une attention particulière est accordée aux plaques figurant deux ou plusieurs personnes, qui, par leur position respective et leur gestuelle, autorisent à entrevoir le rapport familial qui les unit et que ne précisent pas toujours les inscriptions de ces monuments. Les groupes de banquet, qui vont jusqu'à représenter, au IIIe siècle, six, voire sept individus, constituent à cet égard d'étonnantes mises en scène de la famille dans les exèdres des tombeaux où elles sont tout spécialement mises en évidence. S. Krag prend très raisonnablement position contre l'idée de M. K. Heyn que le geste de la main levée tenant le voile ait pu remplacer, comme marqueur féminin, le motif du fuseau et de la quenouille tenus dans la main gauche (p. 35-36), ou celle de C. Finlayson que certains reliefs figurant une femme et un enfant dont le nom ne comporte aucun patronymique puissent faire allusion à un mariage temporaire (mariage *mut'a* ; p. 80-81). Statistiques, graphiques et « camemberts » chiffrent la présence des différentes caractéristiques de ces portraits, jusqu'à la disposition des doigts de la main pour définir certains gestes (un dessin schématique de ces mains eût été plus « parlant » que les brèves descriptions des graphiques 3.5 et 3.6) ; deux de ces gestes sont plus particulièrement étudiés par l'auteur, celui qui retient le voile – et dont la pose est plus ou moins maniérée – et celui de la « mano cornuta » – que l'on évitera cependant de reconnaître sur les scènes de banquet où le banqueteur tient un *skyphos* (p. 41) et où l'annulaire est en réalité replié contre le vase (cf., entre autres, les nos 278, 282, 564). Nombreuses sont, malheureusement, les approximations et formulations maladroites, voire fautives. Palmyre ne s'est jamais appelée Ἁδριανὸν Παλμυρηνόν (p. 6), mais bien Πάλμυρα Ἁδριανή, comme le

chaque fois que faire se peut, dans la perspective la plus large, qui conduit notamment, pour les monnaies, à s'intéresser à la fréquence des différents ateliers monétaires pour chaque période considérée, mais aussi à comparer cette fréquence avec celle que fournissent d'autres chantiers de la ville (basilique du « Staatsmarkt », « Hanghaus I », « Verulanushallen », p. ex.). La fouille d'une portion de l'aqueduc d'Aristion, qui passe sous la *media cavea* du théâtre pour aller alimenter le nymphée de Trajan, a produit, par ailleurs, d'intéressants restes de faune ; ils sont répertoriés à leur tour (p. 417-432). M. Hofbauer, qui s'est chargé de l'analyse archéologique des sondages, A. Öztütk et G. Styhler-Aydın, qui livreront prochainement l'analyse architecturale du théâtre, présentent enfin les grandes lignes de l'évolution du monument depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive, en allemand (p. 433-473), puis en anglais (p. 475-512) ainsi qu'une rapide conclusion et un tableau récapitulatif, bilingues eux aussi, des différentes phases observées (p. 513-522 et 523-541). L'illustration est abondante et d'excellente qualité : photographies des structures mises au jour par ces sondages et du matériel archéologique découvert, profils de céramique, dessin des petits objets, photographies en couleurs de quelques pièces de céramique et de statuettes en *bigio antico* ou en *alabastro fiorito*, relevés de détail des sondages, plans, élévations et coupes du théâtre. C'est une documentation exceptionnelle qui est mise là à la disposition des chercheurs. Ces volumes récents des *Forschungen in Ephesos* – on pense également à ceux qui ont été précédemment consacrés au prytanée, au *bouleuterion*, au nymphée de Trajan ou aux « Hanghäuser » – comptent au nombre des meilleures publications des grands chantiers de fouilles du monde antique. On ne peut qu'en féliciter l'Institut archéologique autrichien et l'Académie de Vienne, sans oublier les auteurs de ces différents volumes que leur nombre ne permet malheureusement pas de citer nommément ici (il n'y en a pas moins de dix-neuf dans ce cas-ci). Notre réelle reconnaissance leur est acquise pour ce travail rigoureux et si clairement présenté malgré sa complexité. Jean Ch. BALTY

Lidewijde DE JONG, *The Archaeology of Death in Roman Syria. Burial, Commemoration and Empire*. Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 1 vol. relié, 18,3 x 26 cm, XV-365 p., 62 fig. n./b. Prix : 74,99 £. ISBN 978-1-107-13141-5.

Christoph EGER & Michael MACKENSEN (Ed.), *Death and Burial in the Near East from Roman to Islamic Times. Research in Syria, Lebanon, Jordan and Egypt*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2018. 1 vol. relié, 21 x 29,7 cm, 260 p., 134 fig. coul., 156 fig. n./b. (MÜNCHNER BEITRÄGE ZUR PROVINZIALRÖMISCHEN ARCHÄOLOGIE, 7). Prix : 149 €. ISBN 978-395490-317-7.

L'archéologie funéraire du Proche-Orient classique reste un sujet relativement négligé ; le pillage ancien et généralisé des nécropoles, la médiocrité de la documentation disponible et l'intérêt appuyé d'une certaine archéologie pour le monumental, le texte et l'image, ont laissé dans l'ombre des pans entiers de la question. À l'heure où sont introduites de nouvelles méthodes d'analyse – *e.g.* bio-anthropologiques –, le sujet connaît un renouvellement salutaire et généralisé dans lequel le monde méditerranéen accuse aujourd'hui encore un retard certain. Deux ouvrages récents tentent de

redynamiser le débat : le premier constitue une synthèse qui rassemble la documentation disponible en Syrie et au Liban à l'époque romaine, le second réunit une quinzaine de dossiers indépendants recueillis plus largement dans le Proche-Orient romain et byzantin. – Forte d'une grande expérience de terrain, L. De Jong (Rijksuniversiteit Groningen) articule son ouvrage sur un corpus de 2.314 tombes provenant de 13 sites urbains et ruraux (*e.g.* Apamée, Baalbek, Beyrouth, Bosra, Homs, Jebleh...), distribués sur l'ensemble du territoire syro-libanais, du nord au sud, de la côte à la steppe orientale, en y adjoignant le Massif calcaire et le Hauran. Ceci nous vaut d'emblée une très utile présentation par site (annexe 1, p. 225-313) et un catalogue exhaustif des données recueillies (toujours présenté par site, via <www.cambridge.org/dejonglidewijde>). Au cœur de l'ouvrage se trouve la question de l'éventuelle évolution des pratiques funéraires à l'époque romaine dans un Orient marqué, depuis l'Âge du Fer, par des identités géographiques, politiques et culturelles fortes. L. De Jong propose un parcours cumulatif, épuisant dans les quatre premiers chapitres les paramètres discriminants : localisation et organisation des nécropoles, typologie des tombes, mobilier puis défunts (ossements, représentations, épigraphie), avant de reconstituer les pratiques funéraires et commémoratives de la Syrie romaine (Chap. 5) et d'étudier en quoi elles relèvent ou interagissent avec des représentations qui relèveraient de la Romanité (Chap. 6). Très consciente des biais introduits par la très faible représentativité du data – que sont en effet ces 2.314 tombes en regard des millions de personnes ayant traversé ces trois ou quatre siècles ? –, L. De Jong s'attaque courageusement à un sujet difficile et a au moins le mérite de poser les questions sur lesquelles s'articuleront les travaux futurs : en explorant par exemple, dans la mesure du possible et en dépit des incertitudes chronologiques, l'évolution diachronique et la localisation des nécropoles (sans surprise à proximité des voies d'accès), les éventuelles continuités et ruptures topographiques, les variations planimétriques ou l'imbrication des nécropoles et des activités ou bâtiments publics érigés en périphérie (Chap. 1). En explorant aussi (Chap. 2), à travers une grande variété de supports (*e.g.* tombes à ciste, enclos funéraires, hypogées, enfouissement dans des contenants céramiques, mausolées, fosses simples, sarcophages, stèles, tombes-tours, tumulus..., présentés dans l'annexe 2, p. 314-334), les éventuels éléments de continuité morphologiques remontant à l'Âge du Fer (particulièrement soulignés dans le Hauran par exemple). De même, l'étude du mobilier funéraire (Chap. 3) tend à souligner les logiques de continuité et la prégnance de pratiques locales anciennement définies (mobiliers associés). L. De Jong pratique une dialectique classique, qui fait émerger des tendances lourdes, perçues sur le temps long, et en recherche les causes (sociales, économiques), en renonçant aux explications simplistes et uni-causales. À travers une approche statistique certes prudente mais qui n'est que rarement décisive en raison même du biais introduit par le data – on pense en particulier à la surreprésentativité de Palmyre –, elle contribue par touches successives à la définition d'une image générale dont les conclusions sont en réalité souvent attendues (ainsi par ex. de la discussion sur le rôle social des marqueurs de tombe p. 141-144 ou du Chap. 5). Ceci nous vaut cependant, et à titre d'exemple, une première tentative d'exploitation à peu près systématique des inscriptions funéraires de la région ou l'une des premières études générales disponibles sur les nécropoles de soldats ou de vétérans dans cette région de l'Empire. Au terme de son parcours (Chap. 6), L. De

Jong troque le concept de romanisation qu'elle juge inopérant contre celui de globalisation, lequel exprimerait mieux les dynamiques mises en œuvre en Syrie romaine illustrées par l'étude de ses nécropoles. Ma foi, ce dernier concept en vaut bien un autre, d'autant qu'il est visiblement à la mode... Il est d'ailleurs ici utilisé à rebours, considérant que cette globalisation favorise par contraste l'expression d'identités locales (postscript et par ex. p. 222) ; oui, les questions posées reflètent bel et bien les interrogations de notre temps... Quoi qu'il en soit, le data réuni ici et les principales questions posées serviront assurément tous les chercheurs qui se pencheront à l'avenir sur le sujet. – De leur côté, les contributions réunies par Christoph Eger (Berlin) & Michael Mackensen (Munich), en marge de deux journées de rencontres organisées en 2013 à l'Université de Jordanie à Amman, sont autant de compléments au livre précédent. Certains dossiers relèvent du sauvetage, qu'il s'agisse de présenter des monuments aujourd'hui pour partie détruits (étude diachronique des monuments funéraires de Palmyre et de leur décor architectural par A. Schmidt-Colinet, en anglais, ce qui ravira le lectorat non germanophone ; parcours à travers les pratiques funéraires de l'« Early Palmyra » par L. de Jong) ou des fouilles « préventives » (hypogées tardo-romains et byzantins de Darayya, en banlieue sud de Damas par M. Hamoud & Chr. Eger ; mise à jour des données relatives aux nécropoles de Beyrouth, de l'Âge du Bronze à nos jours, par B. Stuart & H. Curvers) ; qu'il s'agisse aussi d'informations exhumées d'archives (du fonds de R. du Mesnil du Buisson pour l'Emésène orientale par M. al-Maqdissi) ou de matériel muséal médiocrement répertorié (C. Pogoda avec une proto-étude des sarcophages de Jérash) ou pour partie perdu (inventaire des exceptionnelles trouvailles de Chisphin, sur le territoire de Hippos/Susita, Jawlan, conservées au Musée national de Damas, R. Gogräfe). D'autres tracent la voie à suivre pour dépasser les frustrations actuelles et dynamiser le questionnement (excellente présentation archéologique des rythmes de déposition et du mobilier retrouvé dans plusieurs fosses rupestres de Pétra des Ier s. av – Ier s. de n.è., par M. A. Perry & J. L. Walker). Dans l'une des meilleures contributions du volume, Ch. Eger présente de son côté le résultat de fouilles menées dans un tombeau à hypogée inviolé de Kh. Yajuz, au nord d'Amman, définissant ainsi une nouvelle image des pratiques funéraires en Arabie chrétienne (Ve – VIIe s.). Il présente par ailleurs un inventaire des sépultures intégrées dans des églises de la province d'Arabie byzantine, travail auquel s'emploie à son tour R. Schick mais pour les églises de Jordanie de manière générale, en complément du corpus établi en 2001 par Anne Michel. Quatre articles traitent de l'Égypte, gréco-romaine (Alexandrie, Tuna el-Gebel et Thèbes, K. Lembke), tardo-romaine et byzantine (Qarara et Sharuna en Moyenne-Égypte, B. Huber), byzantine tardive (fin VIe – début Xe s., Deir el-Bakhît, Thèbes-Ouest, I. Eicher) et toutes périodes (architecture funéraire, de la préhistoire à nos jours, par F. Arnold). Le volume se referme sur une contribution plus anthropologique et une présentation des coutumes funéraires musulmanes en Jordanie contemporaine (A. Lash & J. Harun). Ces livres refermés, le sentiment qui prévaut reste celui d'une course contre la montre menée par les archéologues pour sauver ce qui peut l'être encore, avec l'espoir cependant de voir financées quelques fouilles de programme qui permettraient des avancées attendues, sur des bases fermement établies.

Si l'on songe à la découverte récente d'exceptionnelles tombes peintes à Bayt Ras / Capitolias (Jordanie), le sous-sol du Proche-Orient semble encore disposé à nous réserver de très belles surprises. Laurent THOLBECQ

Signe KRAG, *Funerary Representations of Palmyrene Women. From the First Century BC to the Third Century AD*. Turnhout, Brepols Publishers, 2018. 1 vol. broché, XII-421 p., nombr. fig. et graphiques (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-2-503-56965-9.

Partie intégrante et première étude monographique du « Palmyra Portrait Project » financé par la Fondation Carlsberg, cette thèse soutenue à Aarhus en 2015 s'appuie sur un *corpus* de 985 portraits funéraires féminins provenant des nécropoles de Palmyre et s'échelonnant de la fin du Ier siècle av. J.-C. (la plus ancienne inscription de fondation de tombeau date de 12 av. J.-C.) à la chute de la ville en 273 (les deux derniers portraits masculins datés sont de 252/253), soit sur près de trois siècles. Aucune de ces œuvres ne semble dépasser ce repère fatidique, alors même que l'oasis a continué à être habitée bien au-delà ; une page de son histoire avait bel et bien été définitivement tournée. La répartition chronologique de ces portraits en trois groupes proposée par H. Ingholt dès 1928 et adoptée par M.A.R. Colledge en 1976 est ici reprise, mais « testée » sur la base d'un examen systématique de toutes leurs caractéristiques (stèles, plaques de *loculi*, sarcophages, scènes de banquet, statues ou peintures ; gestuelle ; polychromie ; vêtements ; bijoux ; coiffes et coiffures) et, dès lors, nuancée sur certains points, quand bien même elle s'en trouve confirmée dans ses grandes lignes. Une attention particulière est accordée aux plaques figurant deux ou plusieurs personnes, qui, par leur position respective et leur gestuelle, autorisent à entrevoir le rapport familial qui les unit et que ne précisent pas toujours les inscriptions de ces monuments. Les groupes de banquet, qui vont jusqu'à représenter, au IIIe siècle, six, voire sept individus, constituent à cet égard d'étonnantes mises en scène de la famille dans les exèdres des tombeaux où elles sont tout spécialement mises en évidence. S. Krag prend très raisonnablement position contre l'idée de M. K. Heyn que le geste de la main levée tenant le voile ait pu remplacer, comme marqueur féminin, le motif du fuseau et de la quenouille tenus dans la main gauche (p. 35-36), ou celle de C. Finlayson que certains reliefs figurant une femme et un enfant dont le nom ne comporte aucun patronymique puissent faire allusion à un mariage temporaire (mariage *mut'a* ; p. 80-81). Statistiques, graphiques et « camemberts » chiffrent la présence des différentes caractéristiques de ces portraits, jusqu'à la disposition des doigts de la main pour définir certains gestes (un dessin schématique de ces mains eût été plus « parlant » que les brèves descriptions des graphiques 3.5 et 3.6) ; deux de ces gestes sont plus particulièrement étudiés par l'auteur, celui qui retient le voile – et dont la pose est plus ou moins maniérée – et celui de la « mano cornuta » – que l'on évitera cependant de reconnaître sur les scènes de banquet où le banqueteur tient un *skyphos* (p. 41) et où l'annulaire est en réalité replié contre le vase (cf., entre autres, les nos 278, 282, 564). Nombreuses sont, malheureusement, les approximations et formulations maladroites, voire fautives. Palmyre ne s'est jamais appelée Ἁδριανὸν Παλμυρηνόν (p. 6), mais bien Πάλμυρα Ἁδριανή, comme le

qui après 135 n'ont probablement jamais complètement disparu du pays, l'auteur s'appuie sur le phénomène de la *longue durée*, c'est-à-dire une hypothèse de 1000 ans de continuité entre les figurines des VIII^e^-VII^e^ siècles av. n.è. et celles de Beit Nattif. Sans pouvoir retracer la chaîne de la culture matérielle depuis l'Âge du Fer jusqu'à la fin de l'Antiquité, il postule une « ré-orientalisation » de l'Antiquité tardive, dont les porteurs ne peuvent pas être identifiés hors de tout doute comme juifs ou comme païens. Au moins, les figurines de Beit Nattif montrent, d'une part, la parenté des pratiques juives avec celles de l'environnement païen et indiquent, d'autre part, pour le judaïsme de l'Antiquité tardive, la large gamme de pratiques religieuses. Le volume se clôture par un résumé en anglais, une bibliographie et plusieurs *indices*. Il sera considéré, malgré les faiblesses relevées ici, comme un ouvrage de référence sur le corpus des figurines de Beit Nattif. Nos félicitations !

Régine HUNZIKER-RODEWALD

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *The Archaeology and History of Jerash. 110 Years of Excavations*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XX-277 p., 254 ill. n./b. (JERASH PAPERS, 1). Prix : 130 € + taxes. ISBN 978-2-503-57820-0.

En marge de leurs travaux menés entre 2011 et 2016 à Jérash, Jordanie (voir *AC* 87 [201]8, p. 674-675), et dans la lignée des deux volumes du *Jerash Archaeological Project* édités par F. Zayadine en 1986 et 1989, A. Lichtenberger et R. Raja publient un utile ouvrage, premier d'une nouvelle collection, réunissant une quinzaine de contributions dues à la fois aux vétérans de l'archéologie de la ville et à une jeune génération de chercheurs. C'est là une excellente initiative. Le volume apporte en effet son lot de nouveautés, qu'il s'agisse de dossiers anciennement ouverts (*macellum*, temples de Zeus et d'Artémis) ou de travaux plus récents (thermes de l'est, quartier nord-ouest et quartier sud-ouest tout nouvellement exploré). Curieusement, les éditeurs ont cru bon de présenter les communications par ordre alphabétique d'auteur, ce qui est absurde, au lieu de leur préférer une présentation chronologique ou thématique. La lecture du volume en est inutilement perturbée. On en présentera ici les résultats les plus saillants en respectant un ordre logique. Deux communications posent le contexte : Eva Mortensen livre un minutieux inventaire des voyageurs qui visitèrent Jérash avant la Première Guerre mondiale et des archives graphiques et photographiques produites alors (p. 167-186) ; il comprend de nombreuses nouveautés que l'on se réjouit de voir traitées en détail dans le second volume annoncé de la collection. De son côté, David D. Boyer présente (p. 59-86), dans le sillage des travaux du regretté Jean Sapin (1930-2015), ce qui constitue sans doute la première analyse géomorphologique approfondie du territoire proche de la ville (dans un rayon de 5 km). L'article comprend une remarquable étude de l'occupation de la région, du Paléolithique au XIX^e^ s., essentiellement axée sur la gestion de l'eau, y compris par aqueducs pour la période romaine. Particulièrement neuve également, l'étude de l'érosion accélérée des sols et celle des glissements de terrain qui ont altéré la topographie de la ville et de ses alentours, aux V^e^, VI^e^ et VII^e^ siècles. Mis à part une présentation par M. al-Nahar du site néolithique de Tell Abu Suwwan (p. 7-14), les

dossiers concernent les époques hellénistique, romaine, byzantine et islamique. J. Seigne livre (p. 207-214) une description rapide des transformations architecturales intervenues entre 69/70 et 135/140 dans le *naos* du sanctuaire de Zeus (*i.e.* avant les développements de la seconde moitié du siècle) ; il souligne les originalités planimétriques du bâtiment et suggère de les expliquer par une fonction oraculaire connue par diverses inscriptions. Il propose ensuite de rechercher dans cette évolution un écho à l'attitude des Géraséniens durant les deux guerres juives et de voir dans la séquence destruction/reconstruction du bâtiment dans les années 135/140, un reflet direct d'une sanction impériale d'Hadrien à l'encontre de la ville, par ailleurs illustrée par un dossier épigraphique nourri. Deux auteurs reviennent sur les travaux menés par l'équipe italienne dans le sanctuaire d'Artémis : M. Brizzi présente (p. 87-110) une séquence constructive du temple d'Artémis (succession de phases, non pas chronologie absolue), rappelant l'inachèvement de la péristasis et identifiant un changement de programme intervenu dans la *cella* en cours de construction (si je saisis bien, sans doute à l'époque sévérienne) ; il avance ensuite l'hypothèse selon laquelle les développements intervenus à l'époque antonine sur la terrasse supérieure font écho à ceux illustrés par le temple de Zeus, et suppose l'existence d'un sanctuaire ancien – à Artémis, à côté d'au moins un autre sanctuaire repéré sous la cathédrale – en partie basse, très largement occulté par d'importants remblais, à l'inverse du temple de Zeus où ces éléments antérieurs furent intégrés dans une cour basse toujours utilisée ; il suggère enfin de rechercher au croisement du « *cardo* » et de l'axe central de cet immense complexe, plusieurs dispositifs à la gloire du couple impérial Antonin et Faustine et de ses fils adoptifs, dans deux monuments absidés autrefois interprétés comme nymphées ; ces derniers définiraient un espace politico-religieux trapézoïdal, refermé par un bâtiment que M. Brizzi qualifie de *triporticus*, transformé dès l'époque sévérienne en rue à portique transversale au « *cardo* », alors doté d'un arc aujourd'hui disparu. Le dossier est assurément intéressant, orienté par de nombreuses inscriptions remployées dans des bâtiments byzantins du secteur, mais il conviendrait de l'étayer par des descriptions architecturales précises, des relevés et du mobilier archéologique. R. Parapetti présente (p. 187-194) les résultats de sondages ouverts en 2012 sur un autel-tour axial situé à l'ouest du « *cardo* », révélant de nombreux remplois (dont des couronnements de merlons), monument abandonné selon lui à l'époque antonine – mais pas selon M. Brizzi (p. 101) – et qu'il propose de dater du tournant des I^er^/II^e^ s. ; il publie par ailleurs plusieurs restitutions du « complexe impérial » susmentionné et signale divers travaux de restauration menés entre 2008 et 2014 dans ce même secteur. Th. Lepaon, N. Turshan et Th. Weber livrent (p. 131-142) quelques éléments de la fouille menée ces dernières années dans un grand complexe balnéaire situé dans le quartier est de la ville. Cet imposant bâtiment (8000 m²), exceptionnellement bien conservé et qui a livré un remarquable ensemble de sculpture (cf. E.A. Friedland, *AJA* 107.3 [2013], p. 413-448), a été construit dans la seconde moitié du II^e^ s. ; il a ensuite connu un important accroissement, au plus tôt à l'époque sévérienne, qui s'est traduit par l'adjonction d'une quinzaine de grandes pièces distribuées autour d'une cour de *ca* 50 x 12 m, centrée sur une large abside semi-circulaire (diam. 22,40 m) ouverte au milieu de l'un de ses longs côtés et dans laquelle il faut vraisemblablement rechercher une pièce destinée à honorer la famille impériale. C'est dans ce secteur qu'une fouille a été ouverte en 2016 ; outre la découverte d'une grande piscine

dans le *frigidarium*, elle a mis au jour de nouveaux éléments de statuaire et des fragments inscrits mais surtout une séquence qui s'étend jusqu'aux occupations postérieures à la destruction du bâtiment intervenue au milieu du VIII^e^ s. A. Uscatescu et M. Martin-Bueno reviennent (p. 215-240) sur les travaux anciennement menés par une équipe espagnole sur le *macellum* du quartier ouest (dont on notera en passant l'articulation topographique avec le sanctuaire de Zeus via le « *cardo* » et la place ovale). De plan octogonal (comme à Bosra), et originellement à entrées multiples, il aurait été construit entre les années 120/125 et, au plus tard, la fin du II^e^ s. ; il a connu une importante reconstruction dans la seconde moitié du V^e^ siècle et une réaffectation au moins partielle de son espace de vente de viandes (et poissons + produits dérivés ?) en une teinturerie à l'époque byzantine avant d'être totalement détruit au milieu du VII^e^ s., seule une petite partie de sa ruine (exèdre 4) étant réutilisée à l'époque omeyyade. En marge de nouveaux commentaires apportés à une intéressante inscription sur mosaïque retrouvée dans l'une des boutiques du « *cardo* » (*Bull. ép*., 2008, 571, révisée aux p. 232-236), les auteurs présentent une brève mais utile synthèse relative aux locations d'espaces publics et aux constructions civiles de Jérash aux V^e^-VI^e^ siècles. L'article se clôt par un appendice épigraphique qui apporte quelques corrections de lecture à *SEG* 58, 1773, livre une dédicace inédite au gouverneur d'Arabie Tiberius Iulius Iulianus et une nouvelle édition de l'inscription sur mosaïque susmentionnée. D. Baldoni présente (p. 15-37) les résultats d'une fouille menée en 1991/92 sur une boutique du « *cardo* » située immédiatement au nord de la large façade du sanctuaire d'Artémis. Ce secteur a révélé des vestiges non perturbés par la construction du sanctuaire antonin qui respectent l'orientation d'une voie secondaire oblique Est-Ouest ; ils sont apparemment datés de la fin du I^er^ s. de n. è. et sont occupés jusqu'au milieu du IV^e^ s. Après une phase d'abandon, cet espace situé à l'intersection de deux axes importants de la ville est radicalement transformé et utilisé comme *thermopolium*, entre le milieu du VI^e^ et le milieu du VII^e^ s. ; il livre ainsi un assemblage de référence pour le mobilier céramique de ce type d'établissement, étudié ici par D. Baldoni, et qui rendra de fiers services aux céramologues. I. Kehrberg-Ostrasz se penche (p. 119-129) sur la multiplication des dépotoirs liés à des ateliers de production céramique (et pas uniquement dans l'hippodrome partiellement désaffecté), et conclut à l'existence d'une production locale quasi industrielle à vocation régionale élargie, entre l'époque tardo-romaine et l'époque byzantine au moins. A. Lichtenberger et R. Raja présentent (p. 143-166) une étude diachronique de l'occupation du quartier nord-ouest exploré par l'équipe germano-danoise qu'ils dirigent : les témoignages antérieurs à la création de la province d'Arabie sont très limités, les 24 sondages ouverts entre 2011 et 2016 ayant révélé des carrières, vraisemblablement exploitées à l'occasion de l'extension urbaine du tournant des I^er^/II^e^ s. et/ou lors de la construction du rempart. De cette époque datent également deux grands réservoirs rupestres de 40 x 18 m et 18 x 12 m, creusés dans ce secteur le plus élevé de la ville *intra-muros* et alimentés par un aqueduc ; ils furent utilisés, l'un jusqu'à l'époque tardo-romaine, l'autre jusqu'à l'époque byzantine. Le secteur présente une succession de terrasses artificielles assurément aménagées au V^e^ s. voire plus tôt. Plusieurs sondages ouverts dans l'axe du « *decumanus* nord » – construit entre le tétrapyle du « *cardo* », l'odéon et l'agora – révèlent que le projet urbanistique initial ne fut jamais poursuivi vers l'ouest et que le secteur resta ouvert, sans doute

occupé par des jardins (abris sous roche et éléments de pressoirs). Aucune trace de nécropole n'y a été décelée. Le secteur de la synagogue tardo-antique, transformée en église au début du VI^e^ s., recèle d'importants dépotoirs témoignant de transformations majeures intervenues à partir du IV^e^ s. ; un complexe ecclésiastique, sans doute articulé sur l'église, s'y développe après le milieu du VI^e^ s., ce dont témoignent deux nouvelles inscriptions sur mosaïques datées (*Bull. ép.* 2017, 612). Le secteur est ensuite occupé par divers bâtiments domestiques (époque islamique récente et médiévale). Trois études concernent du matériel : P.-L. Gatier publie (p. 111-117) un ex-voto inédit (inscription grecque) remployé dans l'hippodrome et offert au III^e^ s. par un membre de l'administration romaine à Gérasa à une déesse de nom inconnu. P. M. Watson revient (p. 257-272) sur l'iconographie des « Jerash Bowls » (VI^e^-VII^e^ s.) tandis que I. et W. Schulze présentent (p. 195-205) le matériel numismatique issu des fouilles du quartier nord-ouest, l'analyse portant plus précisément sur les productions d'époque omeyyade. Deux autres excellents articles (A. Walmsley et L. Blanke) traitent des époques omeyyade et abbasside et sortent donc du cadre chronologique de *L'Antiquité Classique*. En définitive, ce volume se révèle extrêmement utile en ce qu'il présente du matériel inédit, soulignant au passage la grande quantité de données produites par diverses équipes qui attendent toujours d'être publiées, et l'importance de ces informations, mises au jour dès le début du XIX^e^ siècle, à intégrer dans une synthèse qui... reste à écrire. Index.

Laurent THOLBECQ

Walter D. WARD (Ed.), *The Socio-Economic History and Material Culture of the Roman and Byzantine Near East. Essays in Honor of S. Thomas Parker*. Piscataway (NJ), Gorgias Press, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,7 cm, XLII-391 p., ill. n./b. & coul. (GORGIAS STUDIES IN CLASSICAL AND LATE ANTIQUITY, 22). Prix : 190 $. ISBN 978-1-4632-0701-4.

Ces mélanges réunissent une douzaine d'articles offerts par des collègues et d'anciens étudiants à S. Thomas Parker, archéologue et historien américain (North Carolina State University, Raleigh) dont les travaux sur le *Limes Arabicus*, sur le camp légionnaire de Lejjun (Jordanie), sur la ville portuaire romano-byzantine d'Ayla (Aqaba) et plus récemment sur le rempart nord de Pétra, marqueront durablement notre connaissance de la province romaine d'Arabie. Ses quatre parties, « prospections », « culture matérielle et écrite », « armée » et « économie », recouvrent les champs de recherche auxquels S. Th. Parker aura le plus contribué. Je me limiterai à en présenter quelques communications représentatives. Côté prospections, Ch. Ben-David étoffe le dossier des voies reliant le Ghor al-Safi, la région située au sud-est de la mer Morte, et les plateaux moabite et édomite transjordaniens, à l'époque romaine (et en réalité byzantine) ; si les résultats sont loin d'être décisifs, l'importance de Zôora (forteresse nabatéo-romaine d'Umm at-Tawabeen, établissement romano-byzantin de Kh. esh-Sheikh ʻĪsā et nécropole d'al-Naqʻ) comme pivot entre la Judée/Palestine et la province d'Arabie en est utilement rappelée. Pour la culture matérielle, c'est sans doute l'article de T. Erickson-Gini et de Ch. A. Tuttle qui retiendra le plus l'attention : reprenant le dossier de la maison H 1, partiellement fouillée entre 1974 et

index (sources antiques, sources médiévales, noms divins et mythologiques, noms de personnes, toponymes) et la liste des illustrations. Le volume, d'excellente facture, rendra de grands services aux historiens de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Corinne BONNET

Maurice SARTRE, *Cléopâtre, un rêve de puissance*. Paris, Tallandier, 2018. 1 vol. broché, 21,5 x 14,5 cm, 350 p., 8 pl. coul., 4 cartes. Prix : 21,50 €. ISBN 979-10-210-2698-8.

Il fallait une certaine intrépidité pour s'attaquer, après bien d'autres, au sujet « Cléopâtre » sans crainte de redites et en espérant apporter du neuf. Fort d'une fréquentation ancienne et parfaitement maîtrisée des sources, Maurice Sartre a relevé le défi et nous livre ici un essai qui confine à l'exercice de style tant le chemin était semé de chausse-trappes et le résultat convaincant. Soit un excellent sujet de séminaire : comment faire, sur base de sources multiples, souvent polémiques ou d'interprétation désespérée, en dépit de la gangue de propagande octavienne qui entoure les sources contemporaines des faits, en dépit aussi de débats ouverts parfois même du vivant des protagonistes et relayés par d'innombrables auteurs à leur suite, comment faire œuvre d'historien ? Car si l'ouvrage débute par quelques pages trempées d'une très belle plume romanesque, ce début de récit s'interrompt en effet brutalement pour ramener le lecteur à l'essentiel : les latitudes de l'historien ne sont pas celles du romancier. L'ouvrage explore donc, en une quinzaine de chapitres, les relations établies entre Rome et l'Égypte, de Sylla à 30 av. n.è. environ, à travers divers protagonistes, pas tous aussi célèbres que César, Marc Antoine, Octave et Cléopâtre d'ailleurs. Les sources, de diverse nature (littéraires, épigraphiques, papyrologiques, archéologiques), sont scrupuleusement placées sous les feux de la critique, certaines étant écartées, d'autres délaissées parce qu'inutilisables, d'autres encore interprétées en fonction du contexte mouvant de ces années folles. Le focus varie, de l'intimité des palais aux arrière-plans économiques et religieux des deux entités en présence, des alliances de circonstance aux enjeux dynastiques, des ambitions individuelles aux enjeux géopolitiques (les Parthes, déjà ou encore, c'est selon...), des nécessités stratégiques (le bois pour les flottes) aux enjeux financiers (un Trésor romain exsangue face à une richesse égyptienne en apparence inépuisable, d'où des prêts nombreux et une interdépendance ancienne des élites). La ligne tracée par M. Sartre revient à identifier les marges de manœuvre de Cléopâtre, jouet du bon-vouloir et des desiderata romains (au même titre que ses ancêtres directs ou d'autres princes-clients du Levant), et à inférer des sources disponibles les ambitions politiques de la reine ; s'ensuit un récit crédible qui nous vaut de nombreuses mises au point : date de naissance de Cléopâtre (décembre 70 plutôt que janvier 69), chronologie du règne et des « corégences », date de naissance de Césarion (sans doute entre mai et novembre 47 plutôt qu'en 44), sort de Chypre, lecture des « dons territoriaux » d'Antoine comme rétablissement d'une assise géographique proche-orientale lagide ancienne, interprétation théologico-politique des manifestations religieuses du couple royal Dionysos/Isis-Aphrodite, jusqu'à la mise en contexte du suicide de Cléopâtre par les connaissances médicinales de son temps. M. Sartre n'a de cesse de contextualiser et de rééquilibrer des récits

anciens d'une rare férocité, consacrant d'ailleurs un chapitre complet à la xénophobie et à la misogynie foncière de leurs auteurs (Chap. 15). L'épilogue évoque brièvement le destin politique des enfants qui survécurent à Cléopâtre (*e.g*. celui de sa fille Cléopâtre Sélénè, mariée à Juba II de Maurétanie). Un appendice didactique lève les éventuels malentendus liés à l'insertion erronée d'un roi Ptolémée VII fantôme, bouleversant la nomenclature traditionnelle, et démêle l'écheveau compliqué des datations, dû à l'alignement du calendrier romain sur le calendrier lagide sous César. Le livre se clôture par une chronologie, une brève bibliographie critique et un utile index des personnes. Un petit ouvrage en tout point exemplaire, assurément instructif et à mettre entre toutes les mains. Laurent THOLBECQ

Francine BLONDÉ, (Ed.), *L'artisanat en Grèce ancienne. Filières de production : bilans, méthodes et perspectives.* Lille – Athènes, Presses universitaires du Septentrion – École française d'Athènes, 2016. 1 vol. 16 x 24 cm, 420 p., ill. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 48 €. ISBN 978-2-7574-1476-7.

L'artisanat constitue une thématique dominante dans la recherche antiquisante actuelle. Rome et les provinces romaines depuis une vingtaine d'années déjà, la Grèce un peu plus récemment. Le sujet est devenu vaste pour deux raisons : l'artisanat commercial est enfin reconnu comme une donnée majeure dans l'économie de marché ; les archéologues s'y intéressent et disposent d'outils performants pour déceler les moindres traces du travail artisanal. La « production de biens matériels finis destinés à commercialisation », en éliminant le secteur primaire, fait l'objet du présent recueil – issu d'un colloque à l'EFA en 2007 – qui fait suite à d'autres publications et colloques des années quatre-vingt-dix. *Polis* et *oikos* sont concernés, mais les poids respectifs du travail artisanal y sont d'autant plus difficiles à mesurer que la part domestique mise sur le marché est rarement quantifiable et que l'investissement public manque de visibilité. Devant l'abondance de la matière et le caractère éclaté du thème, Francine Blondé, dont on connaît l'expertise en matière de céramologie grecque, a opté pour une approche par le biais des filières ou des matériaux et privilégié trois supports, le textile, les métaux, le verre, en plus d'une contribution sur l'alun et la vannerie, et de quelques propos généralistes. Comme il est prématuré de tenter des synthèses et bilans raisonnés, l'accent a été mis plutôt sur la réflexion et la confrontation méthodologiques, les expériences des uns pouvant nourrir le travail des autres, et sur l'utilité du long terme, ce qui, en technique appliquée, s'impose naturellement. Une vingtaine de contributions se répartissent en quatre parties : topographie et lieux de l'artisanat ; corderie, vannerie et textile ; métallurgie ; verre et alun. Les lieux du travail en Grèce font l'objet de l'intéressante contribution introductive de Giorgios Sanidas qui s'interroge sur le cadre spatial de l'activité, dans ou hors de l'*oikos*, à usage privé ou public ou destiné à la commercialisation. L'un n'empêchant pas l'autre. La confection textile ou métallurgique dans un contexte domestique n'implique pas un usage familial, mais peut s'intégrer à une chaîne opératoire plus vaste et se lier à des pratiques commerciales de marché court ou long. Les problèmes sont bien posés, mais on manque cruellement de données. À titre comparatif, Alain Ferdière dresse un tableau de la Gaule romaine, sans doute la région la mieux docu-

doivent être associées aux diverses conditions climatiques et aux pratiques locales. Dans une dernière section, D. Rogers reprend l'ensemble des aspects abordés dans une vision holistique, transversale. La capacité à capter l'eau et à la conduire, la distribuer, la concéder, la donner en spectacle a été, pour les Romains, synonyme de pouvoir et de domination. À propos d'une fontaine, l'inscription *CIL* VIII, 2631 (p. 72) provient de Lambèse et non d'Urbino : les deux édiles ne restaurent pas un *saliens* mais un *lacus* dans lequel l'eau avait cessé de couler (*cessaverit ut saliret*) depuis quatre années. Il faut aussi percevoir l'expérience culturelle partagée de l'eau, dans le contexte religieux, comme élément naturel du paysage (selon la notion de « *waterscape* » développée par A. Rogers) et dans le domaine des plaisirs associés aux cinq sens dont les sources littéraires aussi bien que les vestiges archéologiques se font l'écho. D. Rogers défend l'importance de l'eau comme grille de lecture de la vie romaine dans tous les domaines, économique, politique, culturel et sociétal, et l'on souscrit volontiers à sa réflexion. L'ouvrage s'adresse tant aux étudiants à partir du Master qu'aux chercheurs qui souhaitent engager un travail sur le thème de l'eau à l'époque romaine et recherchent une étude introductive. La force de ce travail est l'approche globale d'une « *water culture* » et non pas seulement des aspects techniques de la question de l'eau dans l'Antiquité. Grâce à son remarquable effort de synthèse, D. Rogers offre en 80 pages d'analyse une vision très générale mais complète du sujet. Nicolas LAMARE

Marco VITALE, *Das Imperium in Wort und Bild. Römische Darstellungsformen beherrschter Gebiete in Inschriftenmonumenten, Münzprägungen und Literatur*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol. relié, 374 p., 185 fig. n./b. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 246). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11554-4.

Spécialiste du culte impérial dans l'Orient romain et auteur de plusieurs contributions concernant les représentations et le statut des provinces orientales, Marco Vitale publie ici sa thèse d'habilitation en histoire ancienne soutenue en 2016 à l'Université de Zurich. Il y explore dans le détail l'évolution de la représentation figurée des peuples vaincus et des territoires conquis, de l'époque républicaine au milieu du V^e^ s., sur base des sources écrites et iconographiques, par l'entremise d'une contextualisation poussée des cadres – historique, juridique, institutionnel, politique, symbolique… – dans lesquels ces images sont apparues. En découle une synthèse particulièrement riche et très documentée témoignant de processus multiples, plus polysémiques qu'il n'y paraissait peut-être à première vue. Après les prolégomènes d'usage (partie 1, p. 13-48) dans lesquels l'auteur tord le cou à quelques idées reçues (*e.g.* l'image n'est pas *a priori* destinée aux illettrés, les personnifications de provinces sont féminines parce que le genre des provinces est grammaticalement féminin...), M. Vitale explore en parallèle l'évolution des codes de représentation et des définitions juridiques romaines des espaces conquis (partie 2, p. 49-181). Cette évolution témoigne d'un glissement progressif des discours, de la mise en scène de la victoire républicaine à celle de la soumission puis de l'intégration à l'édifice impérial (époque antonine), parallèlement à la substitution aux *gentes*/*nationes* vaincues, des représentations de provinces, progressivement introduites comme personnifications.

L'auteur puise son argumentaire à de nombreuses descriptions de triomphes (*e.g.* Pompée, Cornelius Balbus), de processions funéraires (Auguste, Pertinax), à des monuments conservés ou non (*e.g.* trophées, *Porticus ad Nationes*, théâtre d'Hérode à Jérusalem, *Sebasteion* d'Aphrodisias, *Hadrianeum in Campo Martio*...), et à des frappes monétaires (en particulier pour les époques antonine et sévérienne), tout en articulant son analyse sur l'évolution des cadres juridiques (chap. 2.9, p. 148-181). M. Vitale livre ainsi un traitement approfondi des titres honorifiques accordés aux généraux et aux empereurs après une victoire, de l'époque républicaine à l'époque tardo-romaine et une analyse précise du cadre législatif de la *reductio* provinciale. La troisième partie est spécifiquement consacrée à la genèse et au développement de l'image provinciale, ici encore entre le Ier s. av. et le Ve s. (p. 183-334). L'analyse n'est pas systématique mais privilégie les études de cas (*e.g.* Asie, Sicile, Crète et Cyrène, Égypte), la transition iconographique et symbolique entre le vaincu et la personnification provinciale d'époque impériale étant elle aussi abordée dans le détail à travers des exemples spécifiques (e.g. *Iudaea recepta*, *Iudaea*, *Iudaea capta*, *Iudaea devicta*). M. Vitale ne manque pas de traiter au passage de la personnification de l'Italie et de celle de la province de naissance de l'empereur (*origo augusti*) qui se développe sous les Sévères, mais aussi de la disparition progressive des multiples personnifications provinciales après Dioclétien (au moins dans les frappes monétaires) et de la réémergence de l'idée du peuple barbare, de l'image de la bataille et du peuple soumis (*e.g.* par la *calcatio colli*) à partir du IIIe siècle. L'auteur explore également la forme de la représentation d'une province dans ses propres frappes, à travers l'exemple de la Cilicie (et très partiellement de la Syrie). Un chapitre est consacré aux représentations de royaumes soumis, depuis l'époque républicaine (Persée, Jugurtha, Bocchus I de Maurétanie) à l'Arménie ou au royaume parthe, explorant également la représentation de principautés « clientes » et inversement de la victoire perse sur Valérien et de l'*amicitia* signée avec Philippe l'Arabe, tant du point de vue romain que parthe. La quantité de matériel exploité impressionne et aurait pu rebuter le lecteur si M. Vitale n'avait pris le soin de ponctuer son texte de synthèses d'étapes qui en facilitent la lecture. L'étude fourmille de remarques d'une grande acuité qui toutes mériteraient un commentaire approfondi. On n'hésitera pas à exploiter les données réunies ici, qui témoignent du chemin parcouru depuis la toujours utile synthèse de G.-Ch. Picard, *Les trophées romains, contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome*, Paris, 1957, en tirant tout le bénéfice possible des études de Paul Zanker sur l'image augustéenne (1987). Étant donné le large spectre spatio-temporel, la variété des documents exploités (encore que les monnaies dominent), et la multiplicité des cas de figure explorés, on n'est pas surpris de lire que les systèmes de représentation répondent à diverses *Darstellungs-logiken*, ne peuvent pas être réduits à une interprétation univoque et ne suivent pas un schéma de développement linéaire (excellente synthèse p. 324-334). La grande variété des contextes politiques et historiques envisagés l'explique aisément. Par la quantité de sources explorées, la qualité de ses analyses et la pertinence des études de cas envisagées, l'ouvrage de M. Vitale livre une importante contribution au débat de l'impérialisme romain, perçu ici dans la longue durée et projeté dans ses multiples représentations.

Laurent THOLBECQ

occupé par des jardins (abris sous roche et éléments de pressoirs). Aucune trace de nécropole n'y a été décelée. Le secteur de la synagogue tardo-antique, transformée en église au début du VI^e^ s., recèle d'importants dépotoirs témoignant de transformations majeures intervenues à partir du IV^e^ s. ; un complexe ecclésiastique, sans doute articulé sur l'église, s'y développe après le milieu du VI^e^ s., ce dont témoignent deux nouvelles inscriptions sur mosaïques datées (*Bull. ép.* 2017, 612). Le secteur est ensuite occupé par divers bâtiments domestiques (époque islamique récente et médiévale). Trois études concernent du matériel : P.-L. Gatier publie (p. 111-117) un ex-voto inédit (inscription grecque) remployé dans l'hippodrome et offert au III^e^ s. par un membre de l'administration romaine à Gérasa à une déesse de nom inconnu. P. M. Watson revient (p. 257-272) sur l'iconographie des « Jerash Bowls » (VI^e^-VII^e^ s.) tandis que I. et W. Schulze présentent (p. 195-205) le matériel numismatique issu des fouilles du quartier nord-ouest, l'analyse portant plus précisément sur les productions d'époque omeyyade. Deux autres excellents articles (A. Walmsley et L. Blanke) traitent des époques omeyyade et abbasside et sortent donc du cadre chronologique de *L'Antiquité Classique*. En définitive, ce volume se révèle extrêmement utile en ce qu'il présente du matériel inédit, soulignant au passage la grande quantité de données produites par diverses équipes qui attendent toujours d'être publiées, et l'importance de ces informations, mises au jour dès le début du XIX^e^ siècle, à intégrer dans une synthèse qui... reste à écrire. Index.

Laurent THOLBECQ

Walter D. WARD (Ed.), *The Socio-Economic History and Material Culture of the Roman and Byzantine Near East. Essays in Honor of S. Thomas Parker*. Piscataway (NJ), Gorgias Press, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,7 cm, XLII-391 p., ill. n./b. & coul. (GORGIAS STUDIES IN CLASSICAL AND LATE ANTIQUITY, 22). Prix : 190 $. ISBN 978-1-4632-0701-4.

Ces mélanges réunissent une douzaine d'articles offerts par des collègues et d'anciens étudiants à S. Thomas Parker, archéologue et historien américain (North Carolina State University, Raleigh) dont les travaux sur le *Limes Arabicus*, sur le camp légionnaire de Lejjun (Jordanie), sur la ville portuaire romano-byzantine d'Ayla (Aqaba) et plus récemment sur le rempart nord de Pétra, marqueront durablement notre connaissance de la province romaine d'Arabie. Ses quatre parties, « prospections », « culture matérielle et écrite », « armée » et « économie », recouvrent les champs de recherche auxquels S. Th. Parker aura le plus contribué. Je me limiterai à en présenter quelques communications représentatives. Côté prospections, Ch. Ben-David étoffe le dossier des voies reliant le Ghor al-Safi, la région située au sud-est de la mer Morte, et les plateaux moabite et édomite transjordaniens, à l'époque romaine (et en réalité byzantine) ; si les résultats sont loin d'être décisifs, l'importance de Zôora (forteresse nabatéo-romaine d'Umm at-Tawabeen, établissement romano-byzantin de Kh. esh-Sheikh ʻĪsā et nécropole d'al-Naqʻ) comme pivot entre la Judée/Palestine et la province d'Arabie en est utilement rappelée. Pour la culture matérielle, c'est sans doute l'article de T. Erickson-Gini et de Ch. A. Tuttle qui retiendra le plus l'attention : reprenant le dossier de la maison H 1, partiellement fouillée entre 1974 et

1977 par le tout jeune Kenneth W. Russell à proximité du « Temple aux lions ailés » de Pétra, et que sa disparition inopinée en 1992, à peine âgé de 42 ans, avait laissé en déshérence, les auteurs bousculent plusieurs certitudes, à propos de la typo-chronologie de la céramique fine nabatéenne et, partant, de la chronologie de la ville. À la lumière de données recueillies dans le Négeb, T. Erickson-Gini considère en effet que cette demeure, plutôt modeste et construite dans le courant du Ier s. de n.è. (1) témoignerait de réparations consécutives à un séisme intervenu au début du IIe s. et (2) aurait été abandonnée entre la fin du IIe et le début du IIIe s. de n.è. – et non un siècle plus tôt –, peut-être à la suite d'une épidémie (suivant en cela une hypothèse émise en 2001 par P. M. Bikai et M. A. Perry suite à l'étude des "Petra North Ridge Tombs", mais en réalité abandonnée depuis). Plusieurs assemblages contemporains (*ca* 150-225) provenant du « Temple aux lions ailés » sont publiés à titre de comparaison (mais les planches sont hélas quasi illisibles), ce qui est une contribution essentielle au débat. Ceci étant, si la mise en perspective des premières propositions chrono-typologiques provenant des fouilles de Ez-Zantur et du « Temple aux lions ailés » est assurément salutaire, l'existence d'un séisme au début du IIe s. ne me paraît pas encore définitivement établie (en particulier si l'on doit réviser la typo-chronologie de S. G. Schmid), pas plus que celle d'un abandon du secteur suite à une épidémie (dans cette hypothèse, on pense bien entendu à la « peste antonine » – *i.e.* la variole ? –, qui se propage dans l'Empire durant la seconde moitié du siècle, bien que cette épidémie ne soit pour l'heure pas attestée dans les nécropoles de la région et que ce ne soit là qu'une des causes envisageables de l'abandon des vestiges, si l'hypothèse d'un abandon doit effectivement être retenue, ce qui est loin d'être établi…). En d'autres termes, si elle devait se confirmer, la révision chronologique constituerait assurément une avancée décisive du point de vue de la culture matérielle, et ses conséquences interprétatives seraient nombreuses, mais pour le reste, la prudence reste de mise, et l'on se gardera d'étendre trop rapidement à Pétra des propositions interprétatives avancées dans le Négeb méridional, dans un contexte géographique, politique et socio-économique différent. Signalons aussi, dans cette partie « culture matérielle », la petite étude par E. C. Lapp de quatre lampes d'époque impériale dites « à la grenouille », produites en Égypte et retrouvées à Ayla et Lejjun ; l'auteur y conclut, entre autres, à l'existence, pas inattendue mais désormais avérée archéologiquement, de liens maritimes et/ou terrestres entre Ayla et Clysma (Suez). Enfin, D. F. Graf et A. M. Smith II proposent, en marge de la publication d'une modeste épitaphe nabatéenne de Bir Madkhur, un long excursus selon moi largement spéculatif relatif aux noms basilophores et à la divinisation des dynastes nabatéens. Pour la partie « armée », signalons les contributions de J. P. Oleson et de Z. T. Fiema : le premier, sur base de travaux minutieux réalisés sur le camp de troupes auxiliaires de Humayma (Hawara), mène une étude générale des proportions planimétriques de 45 camps militaires romains et tardo-antiques de Jordanie et établit l'utilisation du *pes monetalis* (0,296 m) dans une cinquantaine de camps du Proche-Orient. Le second recueille les témoignages textuels (littéraires et épigraphiques) relatifs à la présence de militaires à Pétra, durant les époques romaine et byzantine ; il conclut à la présence plutôt marquante d'une armée d'occupation, moins justifiée à ses yeux par des menaces extérieures que par la nécessité d'assurer la paix civile et la bonne administration de la province. La dernière partie « Économie » comprend trois

articles. Signalons en particulier la contribution de K. G. Holum, rédigée quelques mois avant sa disparition, sur les liens économiques qui relient à l'époque tardo-antique Césarée Maritime à son arrière-pays, source essentielle de richesse pour son élite urbaine ; l'étude souligne la validité du modèle finleyen, auquel sont intégrés deux nouveaux paramètres : Césarée est le siège de l'administration politique et fiscale provinciale et l'Église y tient un rôle économique qui ne peut être sous-estimé. Cette étude de cas contraste donc radicalement avec le modèle mis en lumière par S. Th. Parker pour Ayla, port de commerce largement dépourvu de ressources agricoles. Cette dernière image est également quelque peu nuancée par J. H. Ramsay qui réunit les témoignages archéobotaniques de productions du sud transjordanien – l'étude porte sur Ayla, Pétra, Humayma, Bir Madkhur et ʿAyn Gharandal –, soulignant l'existence d'une production céréalière locale en dépit de l'aridité de l'environnement, l'importance du transport de nourriture à plus ou moins courte distance (par ex. des fruits secs) et l'impact ponctuel des importations céréalières liées à la présence d'unités militaires romaines. Le volume comprend une belle notice biographique et une utile recension de la production scientifique de S. Thomas Parker, couvrant les années 1975-2016. Mais son prix – 190 $ – est décidément prohibitif. Index. Laurent THOLBECQ

Touatia AMRAOUI, *L'artisanat dans les cités antiques de l'Algérie (Ier siècle av.n.è. – VIIe siècle ap. n.è.)*. Oxford, Archaeopress, 2017. 1 vol. 20,5 x 29 cm, XX-425 p., 356 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 26). Prix : 50 £. ISBN 978-1-78491-667-1.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en cotutelle à Lyon II et à Alger II en 2013. Il porte sur l'artisanat et la production dans les villes des provinces romaines correspondant aujourd'hui à l'Algérie et s'appuie sur une longue investigation dans les archives et une patiente recherche de terrain. Le sujet était attendu car l'artisanat n'était pas la préoccupation première des archéologues des générations précédentes. Le thème paraissait sans doute trop anodin pour les fouilleurs des sites prestigieux de Mauritanie césarienne et de Numidie, mais aussi les techniques d'investigation d'hier ne permettaient guère d'identifier les vestiges les plus modestes. Aujourd'hui la production, la transformation des produits, leur commercialisation sont à l'ordre du jour. La prise de conscience de la qualité des techniques antiques et de la dynamique économique sont des phénomènes très récents. Aussi est-ce avec un grand intérêt que l'on prend connaissance de ce travail imposant qui fait le point, rassemble une documentation considérable, déblaie le sujet et ouvre la porte à des recherches ultérieures. Trois parties classiques, l'inventaire descriptif et raisonné des installations artisanales, où l'on retrouve les sites connus de Cherchel, Sétif, Tipasa, Tiddis, Constantine, Djemila, Lambèse, Timgad ; les productions, alimentaires, textiles, métallurgiques, céramiques, verrières ; et une réflexion sur le monde des artisans et la topographie des lieux de production dans le contexte de l'économie urbaine. Dans bien des cas, le travail s'apparente à une sérieuse révision des hypothèses anciennes souvent hâtives et les identifications avancées de *fullonicae*, de fabrique de céramique ou de *garum* ont demandé de nouvelles expertises critiques que

sorti ce volume, doit à son énergie et à celle de E. Marroni, coéditrice de la publication. Paul FONTAINE

Marion BOLDER-BOOS & Dominik MASCHEK (Ed.) *Orte der Forschung, Orte des Glaubens: neue Perspektiven für Heiligtümer in Italien von der Archaik bis zur Späten Republik. Akten der internationalen Tagung in Darmstadt am 19. und 20. Juli 2013*. Bonn, Dr. Rudolf Habelt Verlag, 2016. 1 vol. relié, VIII-189 p. Prix : 79 €. ISBN 978-3-7749-3979-0.

Issu d'une journée d'étude, l'ouvrage vise à présenter de nouvelles perspectives de recherche sur les sanctuaires d'Italie, depuis l'époque archaïque jusqu'à la fin de la République, en les envisageant en tant que lieux d'interactions entre les hommes et les dieux. Les études sur l'architecture, les décors et les dédicaces des sanctuaires sont situées dans le contexte de l'historiographie récente sur l'hellénisation et la romanisation, tout en prenant en considération le rôle des acteurs locaux. – La première partie de l'ouvrage est consacrée aux espaces sacrés dans différentes régions d'Italie. Marion Bolder-Boos s'intéresse aux sanctuaires de Gravisca (Pyrgi) et de San Omobono (Rome), en tant que zones de contacts entre locaux et « visiteurs » de diverses origines (Phéniciens et Grecs). Dieta Svoboda tente de mettre en lumière la mixité culturelle des trois sanctuaires de la colonie grecque d'Elea, en Lucanie : leur organisation spatiale doit être expliquée en tenant compte non seulement des schémas dérivés de l'architecture grecque mais aussi à partir de modèles spécifiquement lucaniens. Valentino Gasparini étudie le contexte historique, social et topographique qui voit la construction du temple de *Fortuna Augusta* à Pompéi (sur la question, le lecteur consultera aussi avec profit les travaux de W. Van Andringa qui, avec son équipe, a récemment fouillé le temple). Annalisa Calapà examine les sanctuaires d'Étrurie d'époque républicaine et du début de l'Empire, qui sont généralement présentés comme dédiés à des dieux guérisseurs, et remet en cause ces identifications. Les ex-voto anatomiques ne peuvent être considérés comme un trait propre aux cultes guérisseurs, comme le montrent leurs caractéristiques et leur distribution, tandis que les dits « sanctuaires de sources » ne peuvent que rarement être interprétés comme lieux de culte « guérisseurs », sur la base des sources épigraphiques et archéologiques. – La deuxième partie a pour objet les offrandes votives et les dédicaces dans les sanctuaires d'Italie. Andreas M. Murgan se penche sur la terminologie moderne appliquée aux diverses pratiques d'offrandes dans les sanctuaires antiques. Dans la mesure où celle-ci tend à compliquer, par sa diversité, la communication sur cette thématique, il appelle les chercheurs à fournir une description et analyse la plus fine possible des découvertes, en évitant des termes prêtant à confusion. Sur la base de quelques exemples, Cathrin Schmitt s'interroge sur les persistances et transformations dans les pratiques d'offrandes, attestées dans des sanctuaires de Grande Grèce : en quoi les évolutions éventuelles sont-elles dues aux influences et interactions entre Grecs, Italiques et Romains ? Marleen K. Termeer entend proposer de nouvelles pistes pour l'étude du matériel votif retrouvé dans les colonies latines, en tant que témoin du changement culturel dans l'Italie républicaine. – La troisième partie traite de l'architecture sacrée. Dominik Maschek propose une première tentative d'étude

des sanctuaires tardo-républicains bien connus, tels ceux de Préneste, Tivoli et Terraccina, par le biais d'une analyse phénoménologique architecturale. L'outil heuristique principal n'est pas une typologie traditionnelle mais la prise en compte de leur singularité et de leur esthétique respectives, telles qu'elles s'expriment dans le concept de « architectural landscape ». Alessandro D'Alessio, pour sa part, met en lumière quelques-unes des caractéristiques essentielles de l'organisation et de la structure de ces mêmes sanctuaires tardo-républicains. C'est aussi aux grands sanctuaires d'Italie de la fin de la République que s'intéresse Andrea Carini, en orientant son enquête vers ceux, moins connus, qui furent établis dans la zone septentrionale de la Campanie. Enfin, Claudia Widow se penche sur les autels érigés dans les sanctuaires samnites au IIe s. av. n.è. Françoise VAN HAEPEREN

Alessandra AVAGLIANO, *Le origini di Pompei. La città tra il VI e il V sec. a.C.* Louvain, Peeters, 2018. 1 vol., 21 x 26,7 cm, VIII-245 p., illustrations et planches (BABESCH SUPPLEMENT, 33). Prix : 86 €. ISBN 978-90-429-3567-9.

Pompéi est un site archéologique remarquable dont la trame urbaine nous est parvenue, dans sa grande majorité, à la suite de l'ensevelissement de la cité par des nuées ardentes de l'éruption du Vésuve de 79. Pourtant, l'organisation urbanistique telle que nous la connaissons ne relève que des dernières phases d'aménagements urbains qui se sont succédé au fil des siècles. Les origines de la cité antique remontent à l'époque archaïque et c'est là tout l'objet de cet ouvrage qui offre une vue complète et panoramique de la ville de Pompéi, entre le début du VIe s. et la moitié du Ve s. av. n.è., avec une attention toute particulière à la question du développement et de l'organisation de l'espace urbain. A. Avagliano propose ainsi, en partant du plan de la ville pompéienne décelable aujourd'hui, de décomposer l'agencement de la cité en isolant et en replaçant les éléments urbains initialement présents à l'époque archaïque. Tel un palimpseste, une image reconstituée de la ville de Pompéi à ses débuts est offerte aux lecteurs. La démarche est argumentée et illustrée à l'aide de plusieurs supports : un catalogue complet des découvertes archéologiques datées de l'époque archaïque (p. 137 à 209), quatre planches du plan de la cité sur lesquelles ont été repositionnées ces découvertes ainsi qu'un CD-rom accompagnant le livre, qui présente ces planches sous format PDF. Dans la lignée des travaux *princeps* de Ch. Reusser, l'auteure livre donc une véritable compilation actualisée des données archéologiques relatives à l'organisation urbaine archaïque de la ville de Pompéi, en se fondant à la fois sur des études publiées et inédites ainsi que sur des travaux archéologiques en cours. En premier lieu, l'auteure traite l'historiographie de la question : les premiers débats sur les origines de Pompéi et son organisation urbaine remontent au XIXe siècle et aux premiers travaux de G. Fiorelli, A. Mau et H. Nissen. Elle met également l'accent sur la théorisation de ces origines avec le concept de l'*Altstadt* proposé par F. Haversfield. Celui-ci considère la zone sud-est de la ville (*Regio* VII et VIII), ce périmètre curviligne délimité par la succession des *vici dei Soprastanti*, *degli Augustali*, *dei Lupanare* et la *via dei Teatri*, comme le centre névralgique originel de la cité, caractérisé par une organisation non perpendiculaire des rues. Dans sa lignée, S. De Caro affirme que l'*Altstadt* constitue une zone privilégiée au sein de l'enceinte

taken up by non-residential buildings. If the base estimate of 100 person per ha is too high, it would imply a consistent bias in the dataset. Ancient urbanism differed qualitatively from medieval and early modern. Civic status (*polis*, *civitas, municipium, colonia*) was conferred on communities not on places. Many of the smaller cities were little more than monumental façades for communities that resided in the countryside. Hanson sees the problem; the urban-rural divide was 'exceedingly permeable' (p. 100). But there is a contradiction in advocating urbanism as a proxy for economic growth and subsequently classifying small settlements as cities based on the monuments they had and/or the civic status of the communities to which they belonged. Such mini-'towns' were too small to stimulate labour specialisation or to siphon off rural overpopulation. The editorial is sloppy. There are numerous typos and layout errors (the most eye-catching being hyperlinks and some text passages set in a larger typescript). Proofreading by a classicist could have eliminated eye-soring slip-ups (such as *ius Romani* p. 41, 82-83, and *passim*). Nevertheless, despite its problems this book remains an impressive achievement. Its limitations are mainly the result of this being a one-man project. The comparable 'Empire of 2000 Cities' project in Leiden relied on a team of six PhD students. The upside is Hanson's unity of approach. It is now up to others to supplement and correct the dataset and see if the detected patterns are more than digital artefacts. Koenraad VERBOVEN

Richard L. GORDON, Georgia PETRIDOU & Jörg RÜPKE (Ed.), *Beyond Priesthood. Religious Entrepreneurs and Innovators in the Roman Empire*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2017. 1 vol. relié, 15,5 x 23 cm, XIV-460 p., 28 ill. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 66). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-044701-9.

Issu d'un colloque organisé dans le cadre du projet « Lived Ancient Religion » dirigé par notre très dynamique collègue Jörg Rüpke, le volume est consacré à un large spectre de 'religious professionals', à leurs interactions dynamiques avec les autorités et institutions religieuses établies, à leurs contributions aux innovations religieuses dans le monde méditerranéen ancien, depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive. Comme l'indique le titre, les éditeurs souhaitent dépasser les catégories de 'prêtres' et de 'sacerdoce', afin d'envisager l'ensemble des agents participant à l''entreprenariat' religieux et à l'innovation : « religious entrepreneurs, ritual practitioners, hieratic specialists, even philosophers and poets ». Les formules 'religious entrepreneurs' ou 'religious professionals', largement utilisées dans l'introduction et le volume, auraient vraisemblablement gagné à être définies, afin de rendre l'objectif visé plus explicite. – La première partie de l'ouvrage porte sur les formes et les limites de l'innovation. F. Santangelo et J. Rüpke envisagent la question du savoir religieux institutionnalisé à Rome et des lieux de l'innovation. F. Santagelo étudie le rôle des collèges sacerdotaux et des prêtres dans le contexte de la redéfinition de la compétition aristocratique au début du principat, tandis que J. Rüpke s'intéresse à la représentation des collèges sacerdotaux émanant des écrits de Cassius Dion : l'innovation religieuse n'est pas entre leurs mains mais se décèle plutôt dans les pratiques divinatoires, l'architecture et la philosophie. J. Bremmer analyse le regard sceptique que porte Lucien sur deux 'entrepreneurs' religieux, Peregrinus et Alexandre

d'Abonoteichos. N. Denzey Lewis se penche sur les accusations formulées à l'encontre d'hérétiques gnostiques du IIe s. et montre qu'elles appartiennent à une rhétorique particulière de diffamation de l'innovation. A. Luijendijk examine les interactions entre 'professionnels' religieux et le peuple dans les communautés chrétiennes d'Oxyrhynque : d'après la correspondance entre l'évêque du lieu et ses collègues évêques, les relations entre prêtres païens et 'spécialistes religieux' chrétiens y apparaissent harmonieuses durant le IIIe s. – La deuxième section du livre est consacrée aux auteurs anciens, envisagés comme 'entrepreneurs' religieux, c'est-à-dire comme agents de transformation religieuse. Philon d'Alexandrie et sa représentation des *therapeutae* et *therapeutrides*, en tant que groupe ascétique incarnant la vraie religion, font l'objet de l'attention d'A. Standhartinger qui se demande dans quelle mesure Philon visait, par ce récit, à réformer le seul judaïsme ou la notion même de 'religion' en tant que telle. A. Weissenrieder se penche sur la description et l'interprétation que fait Flavius Josèphe des vêtements du grand-prêtre et de l'architecture du temple de Jérusalem, peu après sa destruction : de la sorte, le texte de l'auteur devient implicitement le réceptacle autorisé de cette tradition. G. Petridou examine à nouveaux frais les *therapeutai* actifs dans le sanctuaire d'Asclépios à Pergame sous l'Empire – parmi lesquels Aelius Aristide et Galien – et y reconnaît un des groupes les plus dynamiques d'experts religieux et médicaux. M. Vinzent montre que les 'juifs' hellénisés et les philosophes 'chrétiens' ont, au IIe s., reconceptualisé le sacrifice et le culte à rendre au Temple de Jérusalem, afin de compenser la fin des sacrifices sanglants réguliers, à la suite de la destruction du Temple. M. Swartz analyse les interactions entre les poètes inspirés par Dieu et la communauté dans la tradition juive tardo-antique. Ces poètes ont tenté de se présenter comme des 'entrepreneurs' religieux charismatiques, aptes à représenter le groupe dans sa communication avec le divin. – Dans la troisième partie sont regroupéss des contributions présentant l'innovation religieuse comme une caractéristique permanente des systèmes religieux du monde gréco-romain, même si celle-ci est peu visible à travers les institutions religieuses publiques. E. Eidinow examine les connotations culturelles qui s'attachent à la figure du prêtre-mendiant ('beggar-priest') itinérant, depuis la Grèce classique jusqu'à l'époque impériale. La contribution de R. Gordon est consacrée aux petits groupes religieux ('small religious groups') sous l'Empire, aux attentes, à l'inventivité et aux objectifs de leurs 'organisateurs' ('organisers'). Selon lui, les idées développées aux marges des cadres traditionnels religieux des mondes grec et romain offraient davantage de possibilités à ces 'entrepreneurs' religieux. E. Urciuoli examine le renforcement du sacerdoce chrétien, à travers la lutte pour le monopole des biens religieux et la construction d'un champ religieux chrétien. – La dernière section de l'ouvrage a pour objet le corps, porteur de signification religieuse. A. Klöckner examine les témoignages iconographiques sur les galles (dévots auto-castrés) et les archigalles de la Mère des dieux (ses analyses et les miennes [Fr. Van Haeperen, *Rappresentazioni dei ministri della Mater Magna a Roma e nelle province occidentali dell'Impero*, in *Sacrum facere. Atti del IV Seminario di Archeologia del Sacro*, éd. F. Fontana, E. Murgia, Trieste, 2018, p. 241-262] se rejoignent en bonne partie mais il faut souligner que les archigalles ne sont pas décrits dans les sources comme des personnages efféminés ou portant des vêtements féminins et qu'il me semble dès lors difficile de les reconnaître dans les portraits de Lanuvium ou le buste

du Capitole, comme le fait A. Klöckner). V. Gasparini discute les pratiques isiaques d'ascétisme, de vertu morale et de pureté corporelle et leur rôle dans la définition d'un profil religieux propre à ces cultes, en montrant que de telles différences pouvaient conduire à des accusations d'altérité négative, comme dans le cas fameux – réel ou fictif, peu importe – de Paulina et de Decius Mundus, sous Tibère, tel que le rapporte Flavius Josèphe. Enfin, R. Raja questionne la signification des représentations palmyréniennes d'hommes en vêtement sacerdotal. – *Index rerum*.

Françoise VAN HAEPEREN

Thibaud LANFRANCHI (Ed.), *Autour de la notion de* sacer. Rome, École française de Rome, 2017. 1 vol. broché, 295 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 541). Prix : 27 €. ISBN 978-2-7283-1288-7.

Le volume est issu d'une journée d'étude sur la notion de *sacer*, organisée à l'École française de Rome, dans le cadre d'un programme de recherche sur les rapports entre Rome et ses voisins entre les VI^e^ et III^e^ s. av. n.è. Or, parmi les concepts communs partagés par Rome et ses voisins figure le *sacer*. Il s'agit ainsi « d'une de ces notions transversales qui apparaissent dans de multiples situations dans l'Italie antique » (p. 7). Afin d'éclairer ce concept complexe, le choix a été fait d'un comparatisme rigoureux qui insère le vocabulaire dans son contexte historique et archéologique. Sont à juste titre écartées la perspective chrétienne, anachronique dans ce cadre, mais aussi toute conception universalisante du 'sacré'. Peuvent ainsi émerger les divers usages du *sacer* ainsi que les différences et convergences éventuelles d'un peuple italique à l'autre et aux Romains. Le premier chapitre, de D. Dehouve, envisage le sacré comme concept anthropologique. Cette enquête montre en quoi le concept de *sacer*, à cause de son dérivé « sacré », a été entaché d'une série de « surdéterminations anthropologiques » qui ne sont pas nécessairement présentes dans les sources. Les chapitres suivants analysent la notion de *sacer* à travers les corpus des langues étrusque et osque (V. Belfiore, à partir de l'étrusque ; E. Dupraz à partir des Tables eugubines ; G. Rocca, sur la base des inscriptions ombriennes dites 'mineures' ; O. de Cazanove, en s'appuyant sur le cippe d'Abella). Les trois derniers chapitres portent sur le contexte romain. E. Tassi Scandone interroge les rapports entre *sacer* et *sanctus*. R. Fiori étudie la condition de l'*homo sacer* au sein de la structure sociale de la Rome archaïque. Y. Berthelet examine la question des rapports entre la figure de l'*homo sacer*, la *consecratio* et la *destinatio dis* et montre qu'il est erroné d'interpréter la figure de l'*homo sacer* à partir du modèle de la victime sacrificielle. A. Bertrand s'est pliée à l'exercice exigeant de la conclusion et observe au terme de celle-ci que le concept de *sacer* apparaît, à la lecture des diverses contributions, comme « une notion en évolution constante », nécessitant un « effort de définition contextualisé historiquement », afin d'éviter « les écueils d'une certaine anthropologie trop prompte à s'appuyer sur de supposés invariants religieux pour proposer des significations commodes et universelles, dont le sacré a fait les frais plus qu'à son tour ». – Index des auteurs et des sources ; index des noms et des *res notabiles*.

Françoise VAN HAEPEREN

du Capitole, comme le fait A. Klöckner). V. Gasparini discute les pratiques isiaques d'ascétisme, de vertu morale et de pureté corporelle et leur rôle dans la définition d'un profil religieux propre à ces cultes, en montrant que de telles différences pouvaient conduire à des accusations d'altérité négative, comme dans le cas fameux – réel ou fictif, peu importe – de Paulina et de Decius Mundus, sous Tibère, tel que le rapporte Flavius Josèphe. Enfin, R. Raja questionne la signification des représentations palmyréniennes d'hommes en vêtement sacerdotal. – *Index rerum*.

Françoise VAN HAEPEREN

Thibaud LANFRANCHI (Ed.), *Autour de la notion de* sacer. Rome, École française de Rome, 2017. 1 vol. broché, 295 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 541). Prix : 27 €. ISBN 978-2-7283-1288-7.

Le volume est issu d'une journée d'étude sur la notion de *sacer*, organisée à l'École française de Rome, dans le cadre d'un programme de recherche sur les rapports entre Rome et ses voisins entre les VI^e^ et III^e^ s. av. n.è. Or, parmi les concepts communs partagés par Rome et ses voisins figure le *sacer*. Il s'agit ainsi « d'une de ces notions transversales qui apparaissent dans de multiples situations dans l'Italie antique » (p. 7). Afin d'éclairer ce concept complexe, le choix a été fait d'un comparatisme rigoureux qui insère le vocabulaire dans son contexte historique et archéologique. Sont à juste titre écartées la perspective chrétienne, anachronique dans ce cadre, mais aussi toute conception universalisante du 'sacré'. Peuvent ainsi émerger les divers usages du *sacer* ainsi que les différences et convergences éventuelles d'un peuple italique à l'autre et aux Romains. Le premier chapitre, de D. Dehouve, envisage le sacré comme concept anthropologique. Cette enquête montre en quoi le concept de *sacer*, à cause de son dérivé « sacré », a été entaché d'une série de « surdéterminations anthropologiques » qui ne sont pas nécessairement présentes dans les sources. Les chapitres suivants analysent la notion de *sacer* à travers les corpus des langues étrusque et osque (V. Belfiore, à partir de l'étrusque ; E. Dupraz à partir des Tables eugubines ; G. Rocca, sur la base des inscriptions ombriennes dites 'mineures' ; O. de Cazanove, en s'appuyant sur le cippe d'Abella). Les trois derniers chapitres portent sur le contexte romain. E. Tassi Scandone interroge les rapports entre *sacer* et *sanctus*. R. Fiori étudie la condition de l'*homo sacer* au sein de la structure sociale de la Rome archaïque. Y. Berthelet examine la question des rapports entre la figure de l'*homo sacer*, la *consecratio* et la *destinatio dis* et montre qu'il est erroné d'interpréter la figure de l'*homo sacer* à partir du modèle de la victime sacrificielle. A. Bertrand s'est pliée à l'exercice exigeant de la conclusion et observe au terme de celle-ci que le concept de *sacer* apparaît, à la lecture des diverses contributions, comme « une notion en évolution constante », nécessitant un « effort de définition contextualisé historiquement », afin d'éviter « les écueils d'une certaine anthropologie trop prompte à s'appuyer sur de supposés invariants religieux pour proposer des significations commodes et universelles, dont le sacré a fait les frais plus qu'à son tour ». – Index des auteurs et des sources ; index des noms et des *res notabiles*.

Françoise VAN HAEPEREN

Attilio MASTROCINQUE, *The Mysteries of Mithras: A Different Account*. Tübingen, Mohr Siebeck, 2017. 1 vol. XXI-363 p. (ORIENTALISCHE RELIGIONEN IN DER ANTIKE, 24). Prix : 99 €. ISBN 978-3-16-155112-3.

Dans cet ouvrage consacré aux mystères de Mithra, Attilio Mastrocinque soutient une thèse provocatrice, résumée en ces mots en quatrième de couverture : les mystères de Mithra sont expliqués comme « une transformation d'éléments mazdéens en une lecture idéologique et religieuse de l'histoire d'Auguste », l'auteur entendant montrer que « la figure de Mithra joua le rôle d'Apollon en favorisant la victoire d'Auguste et la naissance de l'Empire romain ». L'auteur entend ainsi prouver que les empereurs n'étaient pas seulement impliqués dans ou intéressés par le mithraïsme mais qu'ils représentaient Mithra lui-même. « Mithra devint le modèle des empereurs romains, en se révélant tout à la fois leur allié personnel ('personnal supporter') et en devenant leur égal dans le statut divin » (chap. 2). Le propos foisonnant du livre vise à prouver cette hypothèse surprenante, sur la base d'une analyse complexe de la documentation et, plus particulièrement, de l'iconographie des *mithraea* (chap. 3 à 7). Il s'agit, pour l'auteur, d'y développer les termes de l'équation suivante : comme, d'une part, les rois orientaux s'identifient à Mithra et que l'empereur romain (Auguste) correspond à Apollon, comme d'autre part, Mithra peut être identifié à Apollon, alors, l'empereur romain correspond à Mithra (p. 80). La construction s'appuie sur une multitude de documents, tous interprétés en fonction de l'hypothèse de départ (qui est présentée, par l'auteur, comme une 'conclusion' à laquelle il peut aboutir sur la base de ses analyses). La méthode et les interprétations de l'auteur pourraient susciter de très nombreuses observations et critiques et son livre faire l'objet d'une réfutation détaillée. Attirons simplement l'attention sur trois points qui me semblent essentiels. Premièrement, si l'auteur rappelle opportunément que le terme 'mithraïsme' est un néologisme moderne (p. 6), il ne l'utilise pas moins abondamment dans son ouvrage, y compris dans les titres des chapitres, laissant ainsi malencontreusement entendre que le culte de Mithra aurait constitué une religion. Deuxièmement, la catégorie même de « mystères de Mithra » gagnerait à être envisagée à l'aune des recherches récentes menées par N. Belayche et F. Massa : cette 'étiquette' repose en effet largement sur la fabrique chrétienne d'« une notion large et totalisante des *mustêria* païens », à partir de la 2e moitié du IIe s. (N. Belayche, F. Massa, *Quelques balises introductives : lexique et historiographie*, dans *Mètis* 14 [2016], p. 17). Il convient d'analyser les textes des auteurs chrétiens traitant de Mithra, en gardant davantage à l'esprit le caractère polémique de leur propos d'une part, mais surtout en tenant davantage compte du fait que ses auteurs contribuent avant tout à « façonner les contours d'une nouvelle catégorie religieuse où se mêlent le secret, l'initiation, l'enseignement allégorique, la connaissance de doctrines secrètes, les formules initiatiques » (F. Massa, *La notion de 'mystères' au IIe siècle de notre ère : regards païens et Christian turn*, dans *Mètis* 14 [2016], p. 127). Troisièmement, il faut souligner le manque de fondements de l'idée selon laquelle les empereurs romains ont été impliqués dans le 'mithraïsme'. Les textes cités aux p. 42-45 ne permettent pas de soutenir cette hypothèse. L'inscription d'Ostie (*CIL* XIV, 65) d'après laquelle la *crypta* d'un *palatium* a été concédée à un *pater* de Mithra ne mentionne pas l'autorisation de l'empereur : le Marcus Aurelius dont il est question

ne portant aucun titre impérial, il s'agit, selon toute vraisemblance, d'un citoyen ou d'un affranchi impérial (d'autres autorisations d'installer des chapelles dans une propriété impériale sont attestées [*CIL* XIV, 4570] – elles ne mentionnent cependant pas l'empereur mais des intendants de ces propriétés). Le passage de l'*Histoire Auguste* relatif à Commode qui aurait participé au culte de Mithra, en y commettant un homicide, doit être manié avec précaution et resitué dans son contexte : il ne peut, à lui seul, constituer une preuve de l'implication de l'empereur dans ce culte (quand bien même tel serait le cas, il s'agirait d'un exemple isolé). Les dédicaces à Mithra pour le salut de l'empereur ne prouvent en rien que les empereurs aient été intéressés par ce culte : elles témoignent simplement du fait que, comme une série d'autres divinités, Mithra pouvait être invoqué pour le salut de l'empereur ou de la maison impériale (aucun savant n'invoquerait les dédicaces faites à Silvanus pour le salut de l'empereur afin de prouver l'intérêt de ce dernier pour cette divinité). Quant aux quelques constructions de *mithraea*, qui sont le fait de fonctionnaires ou de prêtres impériaux ou qui sont implantées dans des bâtiments impériaux, elles ne témoignent pas davantage de l'implication impériale. Un prêtre ou fonctionnaire impérial pouvait agir, à titre personnel, dans le cadre de divers cultes, dont celui de Mithra. Des chapelles pouvaient être installées dans tout type de bâtiment supposant une certaine fréquentation (voir une série d'exemples à Ostie : Fr. Van Haeperen, *Cohabitations religieuses à Ostie, port de Rome*, dans *L'Oiseau et le poisson. Cohabitations religieuses dans les mondes grec et romain*, N. Belayche & J.-D. Dubois (Ed.), Paris, 2011, p. 109-128, ou à Rome : Fr. Van Haeperen, *Roman places of collective worship as meeting places*, dans *City of Encounters: Public Spaces and Social Interaction in Ancient Rome*, M.L. Caldelli & C. Ricci (Ed.), Rome (RomeScapes 1), sous presse) : l'accord tacite ou l'autorisation formelle du propriétaire ou du gestionnaire des lieux était certes nécessaire (voir *supra*) mais ne supposait pas nécessairement que celui-ci participe à ce culte ou soit un adepte des dieux honorés (fût-ce Mithra) dans la chapelle aménagée. Venons-en enfin au seul témoignage fiable attestant une intervention directe des empereurs (*CIL* III, 4413) : les Tétrarques restaurèrent le *mithraeum* de Carnuntum en 308, en qualifiant Mithra de *fautor imperii sui*. Comment interpréter cet acte évergétique ? Témoigne-t-il d'une dévotion habituelle des empereurs à Mithra ou ne s'agit-il pas, plus vraisemblablement, d'un acte dicté par les circonstances et le contexte (voir O. Latteur, *Le culte de Mithra a-t-il été intégré dans certains panthéons civiques*, dans *Latomus* 70 [2011], p. 749-751) ? Autrement dit, le socle documentaire censé prouver l'implication impériale dans le culte de Mithra est extrêmement ténu. Il faut en être conscient quand on prend connaissance de l'ouvrage d'A. Mastrocinque. Ses prémisses reposent sur des bases extrêmement fragiles. Françoise VAN HAEPEREN

Lara DUBOSSON-SBRIGLIONE, *Le culte de la Mère des dieux dans l'Empire romain*. Stuttgart, Steiner, 2018. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 551 p., ill. (POTSDAMER ALTERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 62). Prix : 78 €. ISBN 978-3-515-11990-0.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lausanne, ce volume propose une synthèse des connaissances actuelles sur *Mater Magna* et son culte dans

and three. It consists, in the second section, of researching the information transmitted by Plutarch about Greek authors through his quotations and commentaries. This is the longest section of the book, a representative example of Plutarch's large readings. A.C. Vicente Sánchez (p. 131-140) introduces important remarks about intertextuality and then she contrasts the coincident references in Plato's *Letters* and in Plutarch's *Life of Dion*. We must be aware that, if it were not for Plutarch, we would never have known about the verses of certain Greek poets. For instance, the poetesses that D. Romero González (93-99) discusses in his article. We can also appreciate how Plutarch received influence from Herodotus' method of narration or from specialised texts like the *Hippocratic Corpus*. The third section focuses on the reception of Plutarch's writings in the works of Aulus Gellius (p. 187-193), Eusebius of Caesarea (p. 207-214) or Eunapius of Sardis (p. 215-223). Precisely the intertextual "dialogue" of Eunapius and Plutarch allows J. Campos Daroca to introduce the new concept of "architext". In addition, Plutarch had a great influence on early Christian literature. I. Muñoz Gallarte (p. 195-205) illustrates this by analysing the literary motif of the moon's abyss in the Nag Hammadi Library, the heresiologists and the *Corpus Hermeticum*. The fourth section is dedicated to the reception of Plutarch from Renaissance to our days. C. García Gual (p. 227-240) reviews the reception of *Moralia* and *Lives* in Western culture, and particularly in Spain. Thus, Plutarch's treatises *Perì dusopías* or his *Parallela minora* were translated into Latin by great humanists, Erasmus of Rotterdam (p. 251-261) or Guarino, and they inspired later authors like Juan de Espinosa (p. 251-261), Lorenzo de Zamora (p. 263-271) or the philosopher Xavier Zubiri (p. 283-290). The Franciscan friar Juan de Torquemada used Plutarch as the hypotext for his *Monarquía Indiana* (p. 273-281): it constitutes a significant proof of how classical authors serve to interpret the Holy Scriptures. The fifth and last section addresses literary, historical and philosophical aspects. Just to name a few examples: F. Frazier (p. 293-306) proposes a new literary approach for the biographical texts of Plutarch's *Lives*; while J. García López (p. 311-319) analyses the formal structure and the religious elements of the same treatise. D. Leâo (p. 357-364), on his behalf, discusses the context of the word *politeuma* in the *Lives* and *Moralia*. Finally, N. Simôes Rodriges (p. 371-381) and P. Volpe (p. 383-389) dedicate their studies to social issues in Plutarch's writings, that is, the conception of the *hetairai* and *pornai* and the relationship between animals and humans, respectively. In summary, the quality of this volume lies, principally, in the interdisciplinary character of its works. Scholars from different fields find in Plutarch a reason to cooperate in order to promote and carry on with the study of such an influential and multifaceted author.

Nerea LÓPEZ CARRASCO

Jacques BOULOGNE, Marion MULLER-DUFEU & Maude PICOUET-DE CRÉMOUX (Ed.), *Choses vues et entendues par Pausanias. Guide des croyances de la Grèce antique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol., 20 x 27 cm, 439 p., 76 photos, 15 cartes et plans (ARCHAIOLOGIA). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7574-0886-5.

Selon les auteurs de l'ouvrage, celui-ci est destiné à un public non spécialisé « qui souhaite se documenter sur la vision antique de la religion grecque » (p. 11). La *Périégèse* de Pausanias est en effet reconnue pour être l'ancêtre de nos guides touristiques et, en tant que telle, s'adresse à un large public. Fruit d'un travail collectif mené avec des étudiants, ce « guide des croyances de la Grèce antique » reprend tous les textes de Pausanias attestant de croyances ou de cultes (divins, héroïques, dynastiques), mais également ceux qui concernent des personnages historiques ou considérés comme tels par les Grecs. Ce travail adopte la présentation de Pausanias, à savoir un classement en dix livres/chapitres consacré chacun à une région de Grèce, elle-même subdivisée en sous-régions (par exemple : Livre I : Attique, Athènes, Mégaride). Chaque livre commence par une carte générale retraçant le parcours de Pausanias, accompagnée de la liste de ses différentes étapes, et suivie de trois autres listes alphabétiques : un catalogue des croyances générales, un catalogue des croyances locales par sites et un catalogue des sites par cultes. Cette présentation en trois catalogues est également adoptée pour les sous-régions. Ensuite, tant pour les régions que pour les sous-régions, viennent les textes, en traduction française (établie essentiellement à partir de l'édition de Jones en Loeb, mais également de la partie de l'œuvre déjà publiée dans la *CUF* et de l'édition commentée de Papachatzis publiée par l'Ecdotiki Athinon). C'est ici que le lecteur perd quelque peu pied dans cette organisation complexe : là où on s'attend à retrouver les titres des trois catalogues, on trouve les rubriques « croyances générales », « topographie, toponymie et curiosités artistiques », « personnages héroïques », « divinités ». En revenant à l'introduction, on comprend que ces trois dernières rubriques sont des sous-rubriques du « catalogue des croyances locales par site ». Quant au « catalogue des sites par culte », il ne renvoie pas à des textes propres, mais à ceux du deuxième catalogue dont il est tout compte fait une variante avec une autre entrée. Quant aux extraits, ils se déploient dans l'ordre du texte qui ne correspond pas à l'ordre alphabétique des catalogues. Les *indices* qui figurent en fin de volume et qui renvoient simplement aux livres peuvent être utiles. Au final, cet ouvrage ne satisfait ni le spécialiste en religion grecque (on peut déplorer l'absence de textes grecs et de commentaires, ainsi que la vision large et volontairement non précisée de ce qu'englobe le terme « croyance ») ni le non-spécialiste qui se perd dans un ouvrage à la consultation complexe et qui aurait besoin d'un commentaire de textes parfois un peu opaques pour le non-initié. Il peut toutefois constituer un outil de travail qui doit être complété par des études scientifiques sur l'apport de l'œuvre du Périégète dans l'étude de la religion grecque antique, comme celle de Vinciane Pirenne-Delforge (*Retour à la source. Pausanias et la religion grecque*, Liège, CIERGA, 2008 [KERNOS, Supplément 20]).

Carine VAN LIEFFERINGE

Émeline MARQUIS & Alain BILLAULT (Ed.), MIXIS. *Le mélange des genres chez Lucien de Samosate*. Paris, Demopolis, 2017. 1 vol. broché, 296 p. (COLLECTION QUAERO). Prix : 29,50 €. ISBN 978-2-35457-123-8.

Cet ouvrage collaboratif étudie la *mixis* chez Lucien, entendons par là le mélange tant des genres littéraires que des types de discours, des styles ou des registres linguis-

dimension d'espace sacré. L'attention portée aux ancres, dont l'auteure fournit un catalogue raisonné, et une analyse détaillée des inscriptions et symboles, constitue un apport majeur de l'étude. Outre les ancres métalliques récupérées sur les épaves, le catalogue reprend également les ancres votives, toujours en pierre, parfois inscrites, et un commentaire sur leur contexte de découverte. Cette dernière partie sur les ex-voto à terre traite des offrandes de bateaux (ainsi que du bateau comme instrument du rituel), de parties de bateaux, d'images et modèles réduits de bateaux, et d'ustensiles de pêche. La synthèse est très complète si l'on s'en tient aux objets dont le caractère « marin » est immédiatement perceptible d'un point de vue formel, mais elle n'est pas strictement représentative de la pratique votive des gens de la mer. Un examen de l'ensemble du matériel votif de temples importants pour les navigateurs – on regrette ainsi le peu d'attention portée à Naucratis – aurait révélé que ces objets ne constituent qu'une fraction marginale des assemblages. Il est par ailleurs souvent délicat de restituer l'activité ou l'intention d'un dédicant, et son éventuelle perception du dieu en tant que patron de la navigation, sur base de la forme et de l'iconographie de son offrande. Néanmoins, l'ouvrage étoffe voire remplace la synthèse de M. Romero Recio, *Cultos Maritimos y Religiosidad de Navegantes en el Mundo Griego Antiguo*, Oxford, 2000, qui n'avait par ailleurs pas la qualité d'outil de travail du présent volume et de ses riches annexes, cartes et index. En fonction des espaces et des circonstances, les marins avaient la possibilité de se tourner vers une grande diversité d'entités ; Poséidon n'avait pas le monopole de la mer ! La recherche d'Annick Fenet souligne combien il faut voir dans cette notion de « cultes maritimes » une application « normale » du polythéisme grec à un contexte marin. Ce travail, dont il faut louer la pluridisciplinarité et l'érudition, deviendra assurément la nouvelle référence sur le sujet.

Marie DE WIT

Gabriella PIRONTI & Corinne BONNET (Ed.), *Les dieux d'Homère. Polythéisme et poésie en Grèce ancienne*. Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2017. 1 vol., 16 x 24 cm, 257 p., 6 fig. (KERNOS, SUPPLÉMENT, 31). Prix : 25 €. ISBN 978-2-87562-130-6.

L'objectif annoncé de cet ouvrage collectif est de montrer que « les divinités présentes dans les poèmes (homériques) ne constituent pas un banal ornement du récit, mais au contraire une voie féconde pour appréhender et comprendre la manière dont les Grecs concevaient et représentaient les puissances supérieures qui gouvernent le *kosmos* et guident le destin des hommes » (p. 8). Il s'agit donc de dégager la « représentation » des dieux qui traverse l'œuvre d'Homère dans l'idée que celle-ci est panhellénique, autrement dit partagée par l'ensemble de la culture grecque antique, même si des critiques, dès l'Antiquité, se sont élevées contre l'anthropomorphisme et l'immoralité des dieux homériques, critiques encore accentuées par la polémique chrétienne. Cet ouvrage veut inaugurer une nouvelle lecture des poèmes homériques, lecture au sens propre du terme puisqu'il entend mettre en lumière la connexion entre la complexité et la diversité des techniques narratives à l'œuvre dans les poèmes homériques d'une part, et, d'autre part, celles du monde des dieux d'Homère et des relations entre les sphères divine et humaine si intimement liées dans

le récit. Neuf chapitres, répartis en trois grandes parties, développent cette approche nouvelle. La première partie, « Raconter les puissances divines », s'ouvre par une contribution dans laquelle Maurizio Bettini s'intéresse à la différence de visibilité qui, dans la narration poétique, distingue les dieux selon qu'ils se trouvent dans l'espace divin (où ils se montrent tels qu'ils sont, dans une description anthropomorphique souvent sublimée) ou dans le monde humain (où leur véritable apparence est estompée, voire invisible, et se manifeste par des signes), remettant à juste titre en question le concept de métamorphose pour préférer celui d'illusion. Cette illusion s'opère par les brumes et les nuées, symboles de vanité et de tromperie dans la culture grecque, ou par l'obscurité, qui rend les hommes incapables de voir les dieux. Mais sous quelque forme que le dieu apparaisse et même quand il n'apparaît pas, sa spécificité est d'être pluriel. Dans le deuxième chapitre, Adeline Grand-Clément revient sur les épiphanies divines pour en souligner un autre aspect que le seul visuel : la relation avec le divin peut faire intervenir le toucher, l'ouïe et l'odorat. Par ailleurs, se fondant principalement sur les épithètes, l'auteure étudie les couleurs associées aux dieux non tant dans leurs apparitions que dans la signification de leurs compétences. Enfin, Gabriella Pironti revient sur l'interaction entre les dieux et les hommes, et sur les divisions qui existent dans le monde des dieux et, en parallèle, dans celui des hommes. Elle en épingle plus particulièrement la confrontation entre Zeus et Héra, confrontation dont un des moments-clés est l'entreprise de séduction de l'épouse avec la complicité d'Aphrodite qui, en lui confiant son ruban qui charme, lui octroie ses pouvoirs pour un temps. Elle montre comment cet antagonisme si particulier à la relation entre Zeus et son épouse assure à l'ensemble de la narration une dynamique qui tend à la réalisation de la *boulè* du dieu souverain. Trois contributions composent la deuxième partie de l'ouvrage, « Entre l'Olympe et la terre ». Corinne Bonnet étudie les scènes d'assemblée divine pour montrer l'importance qu'elles revêtent non seulement dans la structure du récit épique, mais également dans la compréhension du fonctionnement d'un monde divin qui est loin d'être figé, des relations qui s'y tissent et détissent, et des interactions qui s'établissent entre le monde des dieux et le monde des hommes. Un bref détour par l'iconographie et quelques rapprochements avec les sources orientales closent l'article. Entre l'Olympe et la terre, le lien est assuré par des messagers et des envoyés divins. Carmine Pisano consacre le chapitre suivant à deux de ces *angeloi*, Iris et Hermès, aux occasions dans lesquelles ils interviennent et à leurs modalités d'action. Tous deux transmettent les messages de Zeus aux dieux et aux héros sur des critères déterminés par Zeus selon les lieux d'action et le type d'intervention : là où Iris rapporte exactement les paroles du dieu, Hermès est dépêché dans les situations critiques où il doit mettre en œuvre son pouvoir de conviction. Ces deux modes d'action sont néanmoins présentés comme des « tendances » et non en termes d'« exclusivité ». Vinciane Pirenne-Delforge clôt cette partie avec une réflexion sur la communication qui s'établit entre les hommes et les dieux par le rituel – prières, offrandes et sacrifices –, ou par l'intermédiaire de la statue de la divinité, notant que les dieux peuvent accéder à la demande des mortels ou pas, selon la volonté de Zeus. Comme son titre l'indique, la troisième partie, « De la guerre au salut », embrasse l'ensemble de la narration épique qui va de la guerre à la paix. Ainsi, Pascal Payen analyse, par le filtre de la guerre, la nature des relations qui se mettent en place entre les dieux et les héros, et, de là, la place qu'elle occupe dans la narration épique. David

Bouvier se penche sur les causes de la guerre, remarquant, après d'autres, l'absence de guerres de religion dans la société grecque antique qui a pourtant érigé la guerre en divinité et il s'interroge sur les raisons qui ont conduit les Grecs à admettre la guerre dans le champ religieux ou, plus exactement, à intégrer dans leur système polythéiste des divinités personnifiant la guerre et la discorde. Enfin, Miguel Herrero de Jauregui termine par une série de réflexions novatrices sur la thématique du salut, prérogative des dieux, des actions et du pouvoir salvateurs de ces derniers, ainsi que des limites imposées à ce pouvoir par la Moire ou la volonté contraire d'un autre dieu. Neuf chapitres donc, ordonnancés avec une belle cohérence, qui, pour reprendre les mots de Carmine Pisano, invitent « à reconnaître et à admirer la plasticité et la malléabilité du langage polythéiste » (p. 133). Carine VAN LIEFFERINGE

Michael KREWET, *Vernunft und Religion bei Herodot*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2017. 1 vol. relié, 786 p. (STUDIEN ZU LITERATUR UND ERKENNTNIS, 8). Prix : 66 €. ISBN 978-3-8253-6332-1.

Cet ouvrage constitue la thèse d'habilitation de l'auteur. L'objectif de Michael Krewet est d'évaluer le degré d'autonomie qu'Hérodote attribue à ses protagonistes humains par rapport au divin. En d'autres termes : dans l'œuvre d'Hérodote, dans quelle mesure les êtres humains sont-ils maîtres de leur destin ? La raison humaine peut-elle peser d'une manière décisive sur le cours des événements, ou est-elle impuissante face à la volonté des dieux ? Dans l'introduction (p. 1-92), M. Krewet présente les contributions de précédents philologues et les réponses qu'ils ont tenté d'apporter à cette problématique. Comme l'explique l'auteur, des débats importants ont eu lieu sur la compatibilité entre certains passages d'Hérodote, qui semblent laisser une place importante à la volonté humaine, et d'autre passages, qui paraissent présenter la volonté des dieux comme omnipotente (voir p. 4). L'auteur s'oppose à cette vision et s'efforce de rechercher ce qu'il y a de commun entre les différents passages de l'œuvre d'Hérodote, au lieu de les considérer comme mutuellement incompatibles, une attitude qui selon lui revient à nier l'unité de l'œuvre d'Hérodote : « Wenn das Urteil negativ ausfällt, liegt eine Negation des Einheitlichen vor. Einheitlich bedeutet Konstanz » (p. 5). Pour M. Krewet, qui souligne qu'Hérodote n'était ni un sceptique ni un agnostique (voir p. 53), l'explication la plus vraisemblable est qu'Hérodote envisageait la possibilité d'une autonomie humaine dans le cadre de limites définies par le divin : « Zum anderen scheint aufgrund der Textzeugnisse ebenso der Schluß denkbar, daß Herodot in seinen Darstellungen einem Denken gefolgt sein kann, das an eine göttliche Ordnung und Vorsehung glaubte, daß aber diese Vorsehung durchaus dem Menschen eine eigene Möglichkeit der Überlegung, Entscheidung und Umsetzung der Entscheidung in eine Handlung zugedacht hat. » (p. 56) Dans le chapitre 2 (p. 93-171), l'auteur présente sa méthodologie et ses critères d'interprétation ; il écrit que la recherche conclut « daß Herodots Konzeption der *Historien* literarischen Einflüssen unterliegt » (p. 93), et il lui importe de détecter ces influences littéraires. Il explique par ailleurs que sa monographie constitue une étude narratologique (voir p. 152) et insiste sur l'importance de comprendre le contexte littéraire de l'époque pour comprendre la manière dont l'œuvre d'Hérodote

Lactance formulent le vœu que la fin des temps n'arrive pas tout de suite et ils considèrent la survie de Rome comme la garantie la plus sûre d'un délai de la fin du monde (voir Tertullien, *Apol*. 32, 1 et Lactance, *Inst*. VII, 25, 6). En ce qui concerne Lactance, S. Freund parle (à la p. 165) d'un grand écart entre "Romtreue" et triomphalisme eschatologique. Aussi bien saint Cyprien que Tertullien rattachent leur discours sur la fin des temps à ce que païens et chrétiens croyaient constater autour d'eux, c'est-à-dire le déclin (Tertullien) ou le vieillissement du monde (saint Cyprien, *Demetr*. 3, 1). Enfin on est frappé par les sentiments ambivalents de tous ces auteurs concernant la fin des temps : d'une part ils craignent le chaos inévitable et l'arrivée de l'Antéchrist, d'autre part ils attendent impatiemment le moment où Dieu apportera la justice aux croyants. – Aussi bien les *Instructiones* que le *Carmen apologeticum* de Commodien contiennent une partie eschatologique. C. Schubert, qui situe le poète au milieu du IIIe siècle, se concentre dans son étude sur les vers 805-1060 du *Carmen apologeticum*. Le poète est, comme Lactance, un chiliaste ; il offre à ses lecteurs une version personnelle et effrayante de l'eschatologie chrétienne (on y rencontre entre autres deux figures d'Antéchrist et un *Nero redivivus* !). Afin de persuader ses lecteurs de la vérité de sa vision prophétique et de les convertir au christianisme, il invoque sa propre conversion et la réalisation des prophéties de l'Ancien Testament dans le Christ ; de plus, sa vision de l'avenir est entremêlée de références dissimulées à des événements contemporains, comme les persécutions des empereurs Décius et Valérien. Il est difficile de se prononcer sur le public visé par le *Carmen apologeticum* : C. Schubert pense qu'il s'agit de païens qui étaient intéressés par la tradition juive (voir la p. 191) ; d'ailleurs, le poète combine des représentations eschatologiques judéo-chrétiennes et des emprunts à la littérature latine classique (voir les p. 190-194). – Il ne m'est pas possible de m'étendre dans le cadre de ce compte rendu sur la dernière contribution de la troisième partie du présent volume, à savoir l'étude de M. Stein sur la conception manichéenne du temps, ni sur les trois articles de la deuxième partie du volume : A. Wolkenhauer traite de l'absence de la notion du temps et d'une structure temporelle quand il s'agit de l'enfer, du paradis ou de la *nox intempesta* ; M. Rühl discute la façon dont, à l'époque de Néron, on parle à maintes reprises d'une *aurea aetas*, conçue par référence au temps de l'empereur Auguste ; E. Stein s'interroge sur les raisons pour lesquelles l'humaniste Italien Paolo Giovio (1486-1552) croit vivre une période de décadence. Willy EVENEPOEL

John William HANSON, *An Urban Geography of the Roman World, 100 BC to AD 300*. Oxford, Archaeopress, 2016. 1 vol. broché, VIII-818 p., 145 fig. n./b. et coul. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 18). Prix : 65 £. ISBN 978-1-78491-472-1.

There are many studies on ancient cities but few on 'urbanism' and its economic implications – none on the scale of the empire as a whole. This ambitious book based on an Oxford PhD dissertation aims to "*bring the discussion of the urbanism of the Roman world into line with* […] *studies of the urban geography and urban history of other places or periods"* (p. 6). It comprises 818 pages with a limited text part (195 pages, including 145 figures) and a long catalogue (available also on the website of the Oxford Roman Economy Project). After an introduction on the project and its

methodology, J. W. Hanson discusses useful theories on urbanism: Boserup's intensification model, Von Thünen's isolated state model, Christaller's central place theory, and settlement scaling theory. Zifp's rank-size rule predicts that in perfectly integrated systems the population of an urban centre is inversely proportional to its rank. Deviations from this theoretical distribution provide information on real urban systems: convex (more equal) distributions suggest imperfect integration; concave distributions stronger dependency of n^{th} order cities. The third chapter on numbers, distributions, and changes, begins to discuss the project's results. The defining criteria for Hanson are size, monumentality, and civic status. This gives a dataset of 1388 cities – less than the conventional '2000' but considerably more than late medieval and early modern Europe. Chronologically the number peaks in the second century, probably reflecting population growth, followed by decline. 885 sites were selected because they covered more than 10 ha, an additional 611 for their civic status or monumentality. Most developed organically. Their geographic distribution shows that favourable conditions (coastlines, rivers…) were important but insufficient. The fourth chapter studies city sizes, with surface used as a proxy for population. Hanson made his own estimate for 736 sites, using published maps or plans. Drawing on previous studies he settles on 100-500 persons per ha, differentiated according to size because larger cities tend to have higher population densities than smaller ones (100 p/ha for 50 ha and below, 150 for 50-100 ha, and so on until 500 p/ha for sites above 400 ha). Plotted on a map the estimates suggest urbanisation was higher than expected in the west, with an urbanised area stretching along the Rhône-Saône and Seine basin to south-west England. The figures imply that the estimated overall urban population was significantly higher than previously believed, implying either higher urbanisation rates (above 11-13%) or a larger total population. Rank-size analysis shows little primacy (except for Rome) and a high degree of integration. Middle order cities, however, ranked slightly higher than lower order, suggesting that older urban systems coalesced into a single system. Hanson collected information on 9468 monumental structures in 1207 sites (Ch. 5). The first century BCE and second CE saw the greatest increase, followed by decline in the third. Hanson notes similar levels of monumentalization were not reached again until the industrial revolution. I doubt this, given the number of churches, chapels, and other religious hospitals in late medieval and early modern cities. Most monuments were non-political (temples, theatres, aqueducts…), suggesting that administration and politics were not the main functions of most cities. Even small cities had monumental architecture, suggesting they fulfilled similar functions as larger ones. Given that monumentality was an independent criterion for inclusion in the dataset, however, I don't think this conclusion is strong. Chapter six discusses the civic statuses of ancient cities. This is the weakest chapter of the book. The discussion is superficial and based on an insufficient grasp of the literature. Civic statuses were given to communities, not to cities. The relation between cities and communities could be complex. Augusta Treverorum, for instance, became a *colonia* under Claudius but the *civitas Trevirorum* continued to exist with its own institutional structures. Both may have received only Latin rights. No mention is made of the *Lex Flavia municipalis* in Spain, which promoted Spanish *civitates* to *municipia Latina*. The last chapter analyses spatial patterns. Density patterns are non-random. Some regions show clustering – indicating

urban genesis based on local conditions – others ordering (or dispersal) – indicating urban genesis based on function within a wider system to control and extract resources. The relation of cities to their hinterland is studied via buffering (one to three days walking) and allocation (Thiessen polygons) as proxies. An impressive 81% of the empire is within a day's walk from a city, 96% within two days. Overlap of buffer zones with allocation areas is taken to indicate that cities had low control over necessary resources, which in turn suggests mutual dependence. Strangely, Hanson ignores the size of centres (small towns need less resources that large ones). Proper network analysis was not possible with the data collected. Modern river maps and the BA road network were used instead to provide a preliminary impression. This is problematic because riverine networks have drastically changed since the 18th century. Nearly all cities, however, were evidently well-connected through land, river, *and* (rather than or) sea routes. The text part closes with a general conclusion and discussion. The main results contradict former views that the Roman urban system was strongly primate and concave. There were more intermediate cities and they were integrated in an empire-wide urban system. The growth in cities outstripped natural population growth (probably reflecting per capita economic growth). The rapid increase of cities, followed by monumentalization and spread of civic status suggest an initial one-off growth followed by a sustained qualitative growth that lasted until the third century. The well-connectedness of the urban system indicates a high degree of integration. Hanson postulates a multipolar interdependence between urbanised and rural regions (rather than centripetal as in Hopkins' taxes and trade model). Over the 'longue durée' its high degree of integration made the Roman urban system robust but also vulnerable to collapse when tensions eventually became too great. The 16th century European urban system was comparable in number of cities and density but did not form a single system, making it more resilient in the long term. Hanson's achievement is impressive and in many respects innovative and convincing, but there are (potential) problems. The analysis relies on pattern-detection through big data methodology. Errors in individual records are considered insignificant because they are assumed to even out. But how many data do we need to validate the big-data assumption? Hanson's dataset (c. 10,000 data on 1388 cities) is impressive to ancient historians, but hardly to modernists. At provincial levels, the number of data becomes uncomfortably small. How can we know if the patterns are really robust? Do the errors really average out or is there a structural bias in the collected material? There are certainly a lot of errors in the database. Just a few examples: for Belgica the tiny *vicus* of Beda (c. 2 ha ~ 200 inhabitants!) is included because it had a theatre and walls, but the significantly larger *vicus* of Orolaunum (c. 15 ha), with walls and a bathhouse, is not; nor is the comparable *vicus* of *Coriovallum* (Heerlen). Neither *Castellum Menapiorum* nor *Turnacum*, successive capitals of the *civitas Menapiorum* are included. The temple site of *Fanum Martis*, near *Bagacum* is mistaken for the capital with the same name of the *civitas Coriosolitum* in Armorica. The municipal status of Aeso in Tarraconensis is missing. Translating city sizes into population figures is difficult. Hanson accepts the commonly used base figure of 100 p/ha for centres smaller than 50 ha. Recent work by Vermeulen and his team in the Potenza valley, however, suggests that the population density of Roman towns was significantly lower than their medieval counterpart. Much larger urban areas were

taken up by non-residential buildings. If the base estimate of 100 person per ha is too high, it would imply a consistent bias in the dataset. Ancient urbanism differed qualitatively from medieval and early modern. Civic status (*polis*, *civitas, municipium, colonia*) was conferred on communities not on places. Many of the smaller cities were little more than monumental façades for communities that resided in the countryside. Hanson sees the problem; the urban-rural divide was 'exceedingly permeable' (p. 100). But there is a contradiction in advocating urbanism as a proxy for economic growth and subsequently classifying small settlements as cities based on the monuments they had and/or the civic status of the communities to which they belonged. Such mini-'towns' were too small to stimulate labour specialisation or to siphon off rural overpopulation. The editorial is sloppy. There are numerous typos and layout errors (the most eye-catching being hyperlinks and some text passages set in a larger typescript). Proofreading by a classicist could have eliminated eye-soring slip-ups (such as *ius Romani* p. 41, 82-83, and *passim*). Nevertheless, despite its problems this book remains an impressive achievement. Its limitations are mainly the result of this being a one-man project. The comparable 'Empire of 2000 Cities' project in Leiden relied on a team of six PhD students. The upside is Hanson's unity of approach. It is now up to others to supplement and correct the dataset and see if the detected patterns are more than digital artefacts. Koenraad VERBOVEN

Richard L. GORDON, Georgia PETRIDOU & Jörg RÜPKE (Ed.), *Beyond Priesthood. Religious Entrepreneurs and Innovators in the Roman Empire*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2017. 1 vol. relié, 15,5 x 23 cm, XIV-460 p., 28 ill. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 66). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-044701-9.

Issu d'un colloque organisé dans le cadre du projet « Lived Ancient Religion » dirigé par notre très dynamique collègue Jörg Rüpke, le volume est consacré à un large spectre de 'religious professionals', à leurs interactions dynamiques avec les autorités et institutions religieuses établies, à leurs contributions aux innovations religieuses dans le monde méditerranéen ancien, depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive. Comme l'indique le titre, les éditeurs souhaitent dépasser les catégories de 'prêtres' et de 'sacerdoce', afin d'envisager l'ensemble des agents participant à l''entreprenariat' religieux et à l'innovation : « religious entrepreneurs, ritual practitioners, hieratic specialists, even philosophers and poets ». Les formules 'religious entrepreneurs' ou 'religious professionals', largement utilisées dans l'introduction et le volume, auraient vraisemblablement gagné à être définies, afin de rendre l'objectif visé plus explicite. – La première partie de l'ouvrage porte sur les formes et les limites de l'innovation. F. Santangelo et J. Rüpke envisagent la question du savoir religieux institutionnalisé à Rome et des lieux de l'innovation. F. Santagelo étudie le rôle des collèges sacerdotaux et des prêtres dans le contexte de la redéfinition de la compétition aristocratique au début du principat, tandis que J. Rüpke s'intéresse à la représentation des collèges sacerdotaux émanant des écrits de Cassius Dion : l'innovation religieuse n'est pas entre leurs mains mais se décèle plutôt dans les pratiques divinatoires, l'architecture et la philosophie. J. Bremmer analyse le regard sceptique que porte Lucien sur deux 'entrepreneurs' religieux, Peregrinus et Alexandre

avant tout orientée vers la fidélité au détail exact ou réaliste et à la tradition connue par d'autres représentations ailleurs : il ne se pose pas la question de l'expressivité de la représentation spécifique et « inhabituelle » des figurines de Beit Nattif. À la place d'une *Scheitelzopffrisur* qui afficherait plutôt un rouleau tressé que deux nœuds sur la tête, la critique propose d'identifier la coiffure particulière des figurines féminines de Beit Nattif avec une *Scheitelknotenfrisur* aux boucles (ou tresses repliées) latérales (voir M. Gkikaki, *Die weiblichen Frisuren auf den Münzen und in der Grossplastik der klassischen und hellenistischen Zeit. Typen und Ikonologie*, 2014 ; cf. *AC* 84 [2015], p. 499-500). – L'ouvrage est complété par un catalogue de deux groupes de terres cuites du type « Beit Nattif », c'est-à-dire (a) 24 figurines provenant des fouilles en Cis- et en Transjordanie (p. 195-212) dont deux reproduites seulement par des dessins et quatre sans illustrations (leur publication est en préparation). La provenance de la figurine presque complète aux bras levés (p. 210-211, Inv. Nr. 3100) conservée au musée Dar as-Saraya à Irbid en Jordanie est inconnue (elle n'appartient donc pas au groupe 1) ; le verso modelé de la figurine complète RN 90239 découverte à Pella (p. 212-213) montre que la femme représentée ne se tient pas debout, mais est assise ou appuyée contre un siège (voir ci-dessus et les p. 215, 219, 230, 246 et 249). Le second groupe se compose de 44 figurines conservées dans des musées en Israël (à Haifa, Jerusalem, Tel Aviv), aux États-Unis (Semitic Museum Harvard University), en France (Louvre) et au Canada (Royal Ontario Museum) dont la majorité est dans un très bon état et montre même encore des restes de peinture ; elles proviennent toutes du marché de l'art ou ont été acquises directement auprès de collectionneurs. Dans de nombreux cas, les figurines des groupes (a) et (b) affichent des détails intéressants, non attestés ou seulement indiqués de manière très rudimentaire dans le corpus des deux citernes à Beit Nattif. Ceci s'applique par exemple au type « kourotrophos » (p. 212-213), à la « danseuse » habillée et tenant un hochet (Israel Museum 69.27.567, p. 220) et à la « gravida » mettant les mains sur les hanches ou les plaçant sur le ventre (p. 230, 246 et 249). Certes, les figurines du groupe (b) doivent nécessairement être mises en valeur, mais citées uniquement sous réserve de déclaration de leur provenance inconnue. Que l'auteur n'hésite pas à évaluer des artefacts acquis au marché se manifeste dans sa présentation d'objets comparatifs du musée Bible+Orient à Fribourg en Suisse (p. 33, 90 et 155) ; selon les normes internationales, il conviendrait d'indiquer qu'ils sont d'origine inconnue. L'observation de variations de style entre les terres cuites des citernes et d'ailleurs, et les différences des qualités d'argile confirmées par les analyses pétrographiques n'impliquent pas nécessairement l'existence de plusieurs ateliers. Un seul atelier peut utiliser différentes qualités d'argile de même que plusieurs ateliers peuvent travailler avec la même qualité d'argile. En plus, un seul atelier qui produit sur une certaine période de temps peut changer la composition de l'argile utilisé et modifier des détails de style dans sa production. Ainsi, il est généralement supposé que les lampes à huile du type « Beit Nattif » proviennent de plusieurs ateliers en Judée du Sud ; et il pourrait en être de même pour les figurines... Mais après avoir examiné diverses possibilités, l'auteur conclut finalement, sur base d'une argumentation assez vague, à l'existence d'un seul atelier pour toutes les terres cuites du type « Beit Nattif » (p. 252). Aussi incertaine en principe que leur production dans un atelier unique, est la fonction des terres cuites du type « Beit Nattif ». Les figurines anthropo- et zoomorphes ont uniquement été

découvertes dans des maisons privées et des tombes, et jamais dans des sanctuaires. Elles ont toutes un support et étaient destinées à être placées debout, deux figurines disposant de trous semble-t-il pour être suspendues. De ces contextes, l'auteur conclut que ces objets ont une fonction religieuse ou magique dans le domaine privé. En application de cette conclusion, il réduit toutes les figurines bien variées de son catalogue aux types « femme nue », « cavalier » et « colombe » et rejoint du même coup les modèles d'interprétation de W. Helck, *Betrachtungen zur grossen Göttin und den ihr verbundenen Gottheiten*, Religion und Kultur der alten Mittelmeerwelt in Parallelforschungen 2, München, 1971 et de S. Böhm, *Die 'nackte Göttin'. Zur Ikonographie und Deutung unbekleideter weiblicher Figuren in der frühgriechischen Kunst*, Mainz, 1990 : la représentation de la femme nue mise dans un édicule ou sur un support est l'icône de la Déesse nue proche-orientale. L'auteur admet, au moins, que pour la femme aux bras levés, qu'il considère comme musicienne – je pense qu'il vaudrait mieux l'interpréter comme danseuse –, une interprétation comme déesse est difficile. En réalité, il me semble que ces femmes aux bras levés et les femmes enceintes ne sont pas nécessairement liées à des êtres divins, mais elles produisent une *efficacy*, c'est-à-dire elles servent de médiateurs entre les gens ayant une préoccupation particulière et le divin (cf. D. Frankfurter, « Terracotta Figurines and Popular Religion in Late Antique Egypt: Issues of Continuity and 'Survival' », dans G. Tallet & C. Zivie-Coche (Ed.), *Le myrte & la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand*, Montpellier, 2014, p. 129-141 ; R. Hunziker-Rodewald, « Conception, grossesse et accouchement. L'enchantement des figurines du Levant Sud à l'âge du fer », dans S. Donnat, R. Hunziker-Rodewald & I. Weygand (Ed.), « *Figurines féminines nues* ». *Néolithique – IV^e siècle ap. J.-C. Proche-Orient, Égypte, Nubie, Méditerranée orientale, Asie centrale. Actes du colloque international Strasbourg, 25-26 juin 2015*, Paris, sous presse, p. 241-255). A. Lichtenberger consacre deux des quatre derniers chapitres de son ouvrage à l'iconographie de la déesse nue proche-orientale associée au cavalier et à la colombe, notamment en Judée de l'Âge du Fer (p. 257-259, 261-262). Mais il est loin de discuter des détails iconographiques au sens propre du terme, sa présentation ne consistant qu'en un enchaînement de citations de chercheurs qui depuis 1920 observèrent la présence, entre autres, de la colombe, du cavalier et de la femme nue dès l'Âge du Bronze jusqu'à l'époque impériale romaine dans les cultures balkaniques, anatoliennes et syro-palestiniennes. En postulant des coutumes proche-orientales largement répandues et des pratiques locales qui en découlaient, sans préciser les détails concernant le corpus étudié ici, l'auteur n'apporte rien à la discussion et ne reflète que superficiellement une position comparative traditionnelle du XX^e siècle. C'est particulièrement vrai de remarques relatives à Ashéra, dans lesquelles il renvoie à une piété familiale judéenne impliquant la « Déesse nue » et les figurines pilier judéennes (cf. p. 33 ; la forme asexuée du pilier et la peinture de beaucoup de ses figurines indiquent qu'elles n'ont très probablement pas été présentées nues) sans se référer aux approches les plus récentes du sujet (cf. E. Darby, *Interpreting Judean Pillar Figurines. Gender and Empire in Judean Apotropaic Ritual*, Tübingen, 2014). Vers la fin du volume, l'auteur revient à la question de la clientèle des producteurs des terres cuites de Beit Nattif. Sur la base d'une citation rabbinique, il conclut que l'atelier concerné peut avoir produit des lampes à huile et des terres cuites pour des juifs et des païens. Pour les clients juifs,

qui après 135 n'ont probablement jamais complètement disparu du pays, l'auteur s'appuie sur le phénomène de la *longue durée*, c'est-à-dire une hypothèse de 1000 ans de continuité entre les figurines des VIII^e^-VII^e^ siècles av. n.è. et celles de Beit Nattif. Sans pouvoir retracer la chaîne de la culture matérielle depuis l'Âge du Fer jusqu'à la fin de l'Antiquité, il postule une « ré-orientalisation » de l'Antiquité tardive, dont les porteurs ne peuvent pas être identifiés hors de tout doute comme juifs ou comme païens. Au moins, les figurines de Beit Nattif montrent, d'une part, la parenté des pratiques juives avec celles de l'environnement païen et indiquent, d'autre part, pour le judaïsme de l'Antiquité tardive, la large gamme de pratiques religieuses. Le volume se clôture par un résumé en anglais, une bibliographie et plusieurs *indices*. Il sera considéré, malgré les faiblesses relevées ici, comme un ouvrage de référence sur le corpus des figurines de Beit Nattif. Nos félicitations !

Régine HUNZIKER-RODEWALD

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *The Archaeology and History of Jerash. 110 Years of Excavations*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XX-277 p., 254 ill. n./b. (JERASH PAPERS, 1). Prix : 130 € + taxes. ISBN 978-2-503-57820-0.

En marge de leurs travaux menés entre 2011 et 2016 à Jérash, Jordanie (voir *AC* 87 [201]8, p. 674-675), et dans la lignée des deux volumes du *Jerash Archaeological Project* édités par F. Zayadine en 1986 et 1989, A. Lichtenberger et R. Raja publient un utile ouvrage, premier d'une nouvelle collection, réunissant une quinzaine de contributions dues à la fois aux vétérans de l'archéologie de la ville et à une jeune génération de chercheurs. C'est là une excellente initiative. Le volume apporte en effet son lot de nouveautés, qu'il s'agisse de dossiers anciennement ouverts (*macellum*, temples de Zeus et d'Artémis) ou de travaux plus récents (thermes de l'est, quartier nord-ouest et quartier sud-ouest tout nouvellement exploré). Curieusement, les éditeurs ont cru bon de présenter les communications par ordre alphabétique d'auteur, ce qui est absurde, au lieu de leur préférer une présentation chronologique ou thématique. La lecture du volume en est inutilement perturbée. On en présentera ici les résultats les plus saillants en respectant un ordre logique. Deux communications posent le contexte : Eva Mortensen livre un minutieux inventaire des voyageurs qui visitèrent Jérash avant la Première Guerre mondiale et des archives graphiques et photographiques produites alors (p. 167-186) ; il comprend de nombreuses nouveautés que l'on se réjouit de voir traitées en détail dans le second volume annoncé de la collection. De son côté, David D. Boyer présente (p. 59-86), dans le sillage des travaux du regretté Jean Sapin (1930-2015), ce qui constitue sans doute la première analyse géomorphologique approfondie du territoire proche de la ville (dans un rayon de 5 km). L'article comprend une remarquable étude de l'occupation de la région, du Paléolithique au XIX^e^ s., essentiellement axée sur la gestion de l'eau, y compris par aqueducs pour la période romaine. Particulièrement neuve également, l'étude de l'érosion accélérée des sols et celle des glissements de terrain qui ont altéré la topographie de la ville et de ses alentours, aux V^e^, VI^e^ et VII^e^ siècles. Mis à part une présentation par M. al-Nahar du site néolithique de Tell Abu Suwwan (p. 7-14), les

dossiers concernent les époques hellénistique, romaine, byzantine et islamique. J. Seigne livre (p. 207-214) une description rapide des transformations architecturales intervenues entre 69/70 et 135/140 dans le *naos* du sanctuaire de Zeus (*i.e.* avant les développements de la seconde moitié du siècle) ; il souligne les originalités planimétriques du bâtiment et suggère de les expliquer par une fonction oraculaire connue par diverses inscriptions. Il propose ensuite de rechercher dans cette évolution un écho à l'attitude des Géraséniens durant les deux guerres juives et de voir dans la séquence destruction/reconstruction du bâtiment dans les années 135/140, un reflet direct d'une sanction impériale d'Hadrien à l'encontre de la ville, par ailleurs illustrée par un dossier épigraphique nourri. Deux auteurs reviennent sur les travaux menés par l'équipe italienne dans le sanctuaire d'Artémis : M. Brizzi présente (p. 87-110) une séquence constructive du temple d'Artémis (succession de phases, non pas chronologie absolue), rappelant l'inachèvement de la péristasis et identifiant un changement de programme intervenu dans la *cella* en cours de construction (si je saisis bien, sans doute à l'époque sévérienne) ; il avance ensuite l'hypothèse selon laquelle les développements intervenus à l'époque antonine sur la terrasse supérieure font écho à ceux illustrés par le temple de Zeus, et suppose l'existence d'un sanctuaire ancien – à Artémis, à côté d'au moins un autre sanctuaire repéré sous la cathédrale – en partie basse, très largement occulté par d'importants remblais, à l'inverse du temple de Zeus où ces éléments antérieurs furent intégrés dans une cour basse toujours utilisée ; il suggère enfin de rechercher au croisement du « *cardo* » et de l'axe central de cet immense complexe, plusieurs dispositifs à la gloire du couple impérial Antonin et Faustine et de ses fils adoptifs, dans deux monuments absidés autrefois interprétés comme nymphées ; ces derniers définiraient un espace politico-religieux trapézoïdal, refermé par un bâtiment que M. Brizzi qualifie de *triporticus*, transformé dès l'époque sévérienne en rue à portique transversale au « *cardo* », alors doté d'un arc aujourd'hui disparu. Le dossier est assurément intéressant, orienté par de nombreuses inscriptions remployées dans des bâtiments byzantins du secteur, mais il conviendrait de l'étayer par des descriptions architecturales précises, des relevés et du mobilier archéologique. R. Parapetti présente (p. 187-194) les résultats de sondages ouverts en 2012 sur un autel-tour axial situé à l'ouest du « *cardo* », révélant de nombreux remplois (dont des couronnements de merlons), monument abandonné selon lui à l'époque antonine – mais pas selon M. Brizzi (p. 101) – et qu'il propose de dater du tournant des I^er^/II^e^ s. ; il publie par ailleurs plusieurs restitutions du « complexe impérial » susmentionné et signale divers travaux de restauration menés entre 2008 et 2014 dans ce même secteur. Th. Lepaon, N. Turshan et Th. Weber livrent (p. 131-142) quelques éléments de la fouille menée ces dernières années dans un grand complexe balnéaire situé dans le quartier est de la ville. Cet imposant bâtiment (8000 m²), exceptionnellement bien conservé et qui a livré un remarquable ensemble de sculpture (cf. E.A. Friedland, *AJA* 107.3 [2013], p. 413-448), a été construit dans la seconde moitié du II^e^ s. ; il a ensuite connu un important accroissement, au plus tôt à l'époque sévérienne, qui s'est traduit par l'adjonction d'une quinzaine de grandes pièces distribuées autour d'une cour de *ca* 50 x 12 m, centrée sur une large abside semi-circulaire (diam. 22,40 m) ouverte au milieu de l'un de ses longs côtés et dans laquelle il faut vraisemblablement rechercher une pièce destinée à honorer la famille impériale. C'est dans ce secteur qu'une fouille a été ouverte en 2016 ; outre la découverte d'une grande piscine

dans le *frigidarium*, elle a mis au jour de nouveaux éléments de statuaire et des fragments inscrits mais surtout une séquence qui s'étend jusqu'aux occupations postérieures à la destruction du bâtiment intervenue au milieu du VIII^e^ s. A. Uscatescu et M. Martin-Bueno reviennent (p. 215-240) sur les travaux anciennement menés par une équipe espagnole sur le *macellum* du quartier ouest (dont on notera en passant l'articulation topographique avec le sanctuaire de Zeus via le « *cardo* » et la place ovale). De plan octogonal (comme à Bosra), et originellement à entrées multiples, il aurait été construit entre les années 120/125 et, au plus tard, la fin du II^e^ s. ; il a connu une importante reconstruction dans la seconde moitié du V^e^ siècle et une réaffectation au moins partielle de son espace de vente de viandes (et poissons + produits dérivés ?) en une teinturerie à l'époque byzantine avant d'être totalement détruit au milieu du VII^e^ s., seule une petite partie de sa ruine (exèdre 4) étant réutilisée à l'époque omeyyade. En marge de nouveaux commentaires apportés à une intéressante inscription sur mosaïque retrouvée dans l'une des boutiques du « *cardo* » (*Bull. ép*., 2008, 571, révisée aux p. 232-236), les auteurs présentent une brève mais utile synthèse relative aux locations d'espaces publics et aux constructions civiles de Jérash aux V^e^-VI^e^ siècles. L'article se clôt par un appendice épigraphique qui apporte quelques corrections de lecture à *SEG* 58, 1773, livre une dédicace inédite au gouverneur d'Arabie Tiberius Iulius Iulianus et une nouvelle édition de l'inscription sur mosaïque susmentionnée. D. Baldoni présente (p. 15-37) les résultats d'une fouille menée en 1991/92 sur une boutique du « *cardo* » située immédiatement au nord de la large façade du sanctuaire d'Artémis. Ce secteur a révélé des vestiges non perturbés par la construction du sanctuaire antonin qui respectent l'orientation d'une voie secondaire oblique Est-Ouest ; ils sont apparemment datés de la fin du I^er^ s. de n. è. et sont occupés jusqu'au milieu du IV^e^ s. Après une phase d'abandon, cet espace situé à l'intersection de deux axes importants de la ville est radicalement transformé et utilisé comme *thermopolium*, entre le milieu du VI^e^ et le milieu du VII^e^ s. ; il livre ainsi un assemblage de référence pour le mobilier céramique de ce type d'établissement, étudié ici par D. Baldoni, et qui rendra de fiers services aux céramologues. I. Kehrberg-Ostrasz se penche (p. 119-129) sur la multiplication des dépotoirs liés à des ateliers de production céramique (et pas uniquement dans l'hippodrome partiellement désaffecté), et conclut à l'existence d'une production locale quasi industrielle à vocation régionale élargie, entre l'époque tardo-romaine et l'époque byzantine au moins. A. Lichtenberger et R. Raja présentent (p. 143-166) une étude diachronique de l'occupation du quartier nord-ouest exploré par l'équipe germano-danoise qu'ils dirigent : les témoignages antérieurs à la création de la province d'Arabie sont très limités, les 24 sondages ouverts entre 2011 et 2016 ayant révélé des carrières, vraisemblablement exploitées à l'occasion de l'extension urbaine du tournant des I^er^/II^e^ s. et/ou lors de la construction du rempart. De cette époque datent également deux grands réservoirs rupestres de 40 x 18 m et 18 x 12 m, creusés dans ce secteur le plus élevé de la ville *intra-muros* et alimentés par un aqueduc ; ils furent utilisés, l'un jusqu'à l'époque tardo-romaine, l'autre jusqu'à l'époque byzantine. Le secteur présente une succession de terrasses artificielles assurément aménagées au V^e^ s. voire plus tôt. Plusieurs sondages ouverts dans l'axe du « *decumanus* nord » – construit entre le tétrapyle du « *cardo* », l'odéon et l'agora – révèlent que le projet urbanistique initial ne fut jamais poursuivi vers l'ouest et que le secteur resta ouvert, sans doute

occupé par des jardins (abris sous roche et éléments de pressoirs). Aucune trace de nécropole n'y a été décelée. Le secteur de la synagogue tardo-antique, transformée en église au début du VI^e^ s., recèle d'importants dépotoirs témoignant de transformations majeures intervenues à partir du IV^e^ s. ; un complexe ecclésiastique, sans doute articulé sur l'église, s'y développe après le milieu du VI^e^ s., ce dont témoignent deux nouvelles inscriptions sur mosaïques datées (*Bull. ép.* 2017, 612). Le secteur est ensuite occupé par divers bâtiments domestiques (époque islamique récente et médiévale). Trois études concernent du matériel : P.-L. Gatier publie (p. 111-117) un ex-voto inédit (inscription grecque) remployé dans l'hippodrome et offert au III^e^ s. par un membre de l'administration romaine à Gérasa à une déesse de nom inconnu. P. M. Watson revient (p. 257-272) sur l'iconographie des « Jerash Bowls » (VI^e^-VII^e^ s.) tandis que I. et W. Schulze présentent (p. 195-205) le matériel numismatique issu des fouilles du quartier nord-ouest, l'analyse portant plus précisément sur les productions d'époque omeyyade. Deux autres excellents articles (A. Walmsley et L. Blanke) traitent des époques omeyyade et abbasside et sortent donc du cadre chronologique de *L'Antiquité Classique*. En définitive, ce volume se révèle extrêmement utile en ce qu'il présente du matériel inédit, soulignant au passage la grande quantité de données produites par diverses équipes qui attendent toujours d'être publiées, et l'importance de ces informations, mises au jour dès le début du XIX^e^ siècle, à intégrer dans une synthèse qui... reste à écrire. Index.

Laurent THOLBECQ

Walter D. WARD (Ed.), *The Socio-Economic History and Material Culture of the Roman and Byzantine Near East. Essays in Honor of S. Thomas Parker*. Piscataway (NJ), Gorgias Press, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,7 cm, XLII-391 p., ill. n./b. & coul. (GORGIAS STUDIES IN CLASSICAL AND LATE ANTIQUITY, 22). Prix : 190 $. ISBN 978-1-4632-0701-4.

Ces mélanges réunissent une douzaine d'articles offerts par des collègues et d'anciens étudiants à S. Thomas Parker, archéologue et historien américain (North Carolina State University, Raleigh) dont les travaux sur le *Limes Arabicus*, sur le camp légionnaire de Lejjun (Jordanie), sur la ville portuaire romano-byzantine d'Ayla (Aqaba) et plus récemment sur le rempart nord de Pétra, marqueront durablement notre connaissance de la province romaine d'Arabie. Ses quatre parties, « prospections », « culture matérielle et écrite », « armée » et « économie », recouvrent les champs de recherche auxquels S. Th. Parker aura le plus contribué. Je me limiterai à en présenter quelques communications représentatives. Côté prospections, Ch. Ben-David étoffe le dossier des voies reliant le Ghor al-Safi, la région située au sud-est de la mer Morte, et les plateaux moabite et édomite transjordaniens, à l'époque romaine (et en réalité byzantine) ; si les résultats sont loin d'être décisifs, l'importance de Zôora (forteresse nabatéo-romaine d'Umm at-Tawabeen, établissement romano-byzantin de Kh. esh-Sheikh ʻĪsā et nécropole d'al-Naqʻ) comme pivot entre la Judée/Palestine et la province d'Arabie en est utilement rappelée. Pour la culture matérielle, c'est sans doute l'article de T. Erickson-Gini et de Ch. A. Tuttle qui retiendra le plus l'attention : reprenant le dossier de la maison H 1, partiellement fouillée entre 1974 et

1977 par le tout jeune Kenneth W. Russell à proximité du « Temple aux lions ailés » de Pétra, et que sa disparition inopinée en 1992, à peine âgé de 42 ans, avait laissé en déshérence, les auteurs bousculent plusieurs certitudes, à propos de la typo-chronologie de la céramique fine nabatéenne et, partant, de la chronologie de la ville. À la lumière de données recueillies dans le Négeb, T. Erickson-Gini considère en effet que cette demeure, plutôt modeste et construite dans le courant du Ier s. de n.è. (1) témoignerait de réparations consécutives à un séisme intervenu au début du IIe s. et (2) aurait été abandonnée entre la fin du IIe et le début du IIIe s. de n.è. – et non un siècle plus tôt –, peut-être à la suite d'une épidémie (suivant en cela une hypothèse émise en 2001 par P. M. Bikai et M. A. Perry suite à l'étude des "Petra North Ridge Tombs", mais en réalité abandonnée depuis). Plusieurs assemblages contemporains (*ca* 150-225) provenant du « Temple aux lions ailés » sont publiés à titre de comparaison (mais les planches sont hélas quasi illisibles), ce qui est une contribution essentielle au débat. Ceci étant, si la mise en perspective des premières propositions chrono-typologiques provenant des fouilles de Ez-Zantur et du « Temple aux lions ailés » est assurément salutaire, l'existence d'un séisme au début du IIe s. ne me paraît pas encore définitivement établie (en particulier si l'on doit réviser la typo-chronologie de S. G. Schmid), pas plus que celle d'un abandon du secteur suite à une épidémie (dans cette hypothèse, on pense bien entendu à la « peste antonine » – *i.e.* la variole ? –, qui se propage dans l'Empire durant la seconde moitié du siècle, bien que cette épidémie ne soit pour l'heure pas attestée dans les nécropoles de la région et que ce ne soit là qu'une des causes envisageables de l'abandon des vestiges, si l'hypothèse d'un abandon doit effectivement être retenue, ce qui est loin d'être établi…). En d'autres termes, si elle devait se confirmer, la révision chronologique constituerait assurément une avancée décisive du point de vue de la culture matérielle, et ses conséquences interprétatives seraient nombreuses, mais pour le reste, la prudence reste de mise, et l'on se gardera d'étendre trop rapidement à Pétra des propositions interprétatives avancées dans le Négeb méridional, dans un contexte géographique, politique et socio-économique différent. Signalons aussi, dans cette partie « culture matérielle », la petite étude par E. C. Lapp de quatre lampes d'époque impériale dites « à la grenouille », produites en Égypte et retrouvées à Ayla et Lejjun ; l'auteur y conclut, entre autres, à l'existence, pas inattendue mais désormais avérée archéologiquement, de liens maritimes et/ou terrestres entre Ayla et Clysma (Suez). Enfin, D. F. Graf et A. M. Smith II proposent, en marge de la publication d'une modeste épitaphe nabatéenne de Bir Madkhur, un long excursus selon moi largement spéculatif relatif aux noms basilophores et à la divinisation des dynastes nabatéens. Pour la partie « armée », signalons les contributions de J. P. Oleson et de Z. T. Fiema : le premier, sur base de travaux minutieux réalisés sur le camp de troupes auxiliaires de Humayma (Hawara), mène une étude générale des proportions planimétriques de 45 camps militaires romains et tardo-antiques de Jordanie et établit l'utilisation du *pes monetalis* (0,296 m) dans une cinquantaine de camps du Proche-Orient. Le second recueille les témoignages textuels (littéraires et épigraphiques) relatifs à la présence de militaires à Pétra, durant les époques romaine et byzantine ; il conclut à la présence plutôt marquante d'une armée d'occupation, moins justifiée à ses yeux par des menaces extérieures que par la nécessité d'assurer la paix civile et la bonne administration de la province. La dernière partie « Économie » comprend trois

articles. Signalons en particulier la contribution de K. G. Holum, rédigée quelques mois avant sa disparition, sur les liens économiques qui relient à l'époque tardo-antique Césarée Maritime à son arrière-pays, source essentielle de richesse pour son élite urbaine ; l'étude souligne la validité du modèle finleyen, auquel sont intégrés deux nouveaux paramètres : Césarée est le siège de l'administration politique et fiscale provinciale et l'Église y tient un rôle économique qui ne peut être sous-estimé. Cette étude de cas contraste donc radicalement avec le modèle mis en lumière par S. Th. Parker pour Ayla, port de commerce largement dépourvu de ressources agricoles. Cette dernière image est également quelque peu nuancée par J. H. Ramsay qui réunit les témoignages archéobotaniques de productions du sud transjordanien – l'étude porte sur Ayla, Pétra, Humayma, Bir Madkhur et ʿAyn Gharandal –, soulignant l'existence d'une production céréalière locale en dépit de l'aridité de l'environnement, l'importance du transport de nourriture à plus ou moins courte distance (par ex. des fruits secs) et l'impact ponctuel des importations céréalières liées à la présence d'unités militaires romaines. Le volume comprend une belle notice biographique et une utile recension de la production scientifique de S. Thomas Parker, couvrant les années 1975-2016. Mais son prix – 190 $ – est décidément prohibitif. Index. Laurent THOLBECQ

Touatia AMRAOUI, *L'artisanat dans les cités antiques de l'Algérie (Ier siècle av.n.è. – VIIe siècle ap. n.è.)*. Oxford, Archaeopress, 2017. 1 vol. 20,5 x 29 cm, XX-425 p., 356 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 26). Prix : 50 £. ISBN 978-1-78491-667-1.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en cotutelle à Lyon II et à Alger II en 2013. Il porte sur l'artisanat et la production dans les villes des provinces romaines correspondant aujourd'hui à l'Algérie et s'appuie sur une longue investigation dans les archives et une patiente recherche de terrain. Le sujet était attendu car l'artisanat n'était pas la préoccupation première des archéologues des générations précédentes. Le thème paraissait sans doute trop anodin pour les fouilleurs des sites prestigieux de Mauritanie césarienne et de Numidie, mais aussi les techniques d'investigation d'hier ne permettaient guère d'identifier les vestiges les plus modestes. Aujourd'hui la production, la transformation des produits, leur commercialisation sont à l'ordre du jour. La prise de conscience de la qualité des techniques antiques et de la dynamique économique sont des phénomènes très récents. Aussi est-ce avec un grand intérêt que l'on prend connaissance de ce travail imposant qui fait le point, rassemble une documentation considérable, déblaie le sujet et ouvre la porte à des recherches ultérieures. Trois parties classiques, l'inventaire descriptif et raisonné des installations artisanales, où l'on retrouve les sites connus de Cherchel, Sétif, Tipasa, Tiddis, Constantine, Djemila, Lambèse, Timgad ; les productions, alimentaires, textiles, métallurgiques, céramiques, verrières ; et une réflexion sur le monde des artisans et la topographie des lieux de production dans le contexte de l'économie urbaine. Dans bien des cas, le travail s'apparente à une sérieuse révision des hypothèses anciennes souvent hâtives et les identifications avancées de *fullonicae*, de fabrique de céramique ou de *garum* ont demandé de nouvelles expertises critiques que

l'auteur formule avec beaucoup d'à-propos et de compétence. La comparaison avec l'Occident est souvent intéressante et confirme les tendances actuelles de la recherche, notamment la présence de l'artisanat au sein de la ville, un artisanat à usage local, régional ou suprarégional. En Afrique comme ailleurs dans l'Empire, le mythe de la ville consommatrice fait place à une « commercial city » active et bien équipée. D'autres remarques concernent les pratiques ou traditions originales dans les outils et savoir-faire qui peuvent changer d'une région à l'autre, par exemple la chaîne opératoire en matière de foulonnerie, ou les types de meules et pressoirs. Un autre point acquis concerne le dynamisme des activités artisanales entre la fin du IV^e^ et le VI^e^ siècle. S'il y a des abandons, il y a aussi des prolongements voire des développements, avec des recompositions des espaces et des fonctionnements urbains. La problématique est nouvelle et ouverte. 356 figures, plans, dessins, photographies, graphiques complètent un texte fourni et font de ce bilan critique le point de départ obligé pour les travaux que l'on souhaite nombreux sur les artisanats dans les régions concernées. Georges RAEPSAET

François BARATTE, Véronique BROUQUIER-REDDÉ & Elsa ROCCA (Ed.), *Du culte aux sanctuaires. L'architecture religieuse dans l'Afrique romaine et byzantine*. Actes du colloque international de Paris (18-19 avril 2013). Paris, Éditions de Boccard, 2018. 1 vol. 21 x 29 cm, 376 p., nombr. ill. (ORIENT & MÉDITERRANÉE. ARCHÉOLOGIE, 25). Prix : 89 €. ISBN 978-2-7018-0442-2.

The reviewed publication is a compilation of 23 papers delivered at a conference devoted to new research into religious architecture of Roman and Byzantine Africa. It bears witness to the work of numerous international archeological missions, but first of all, it is a result of the French contribution into the development of archeology and archeologists across the Maghreb. It provides an overview of current research avenues and thus it is not a coincidence that the texts have been grouped into three chapters dealing with pagan temples, their characteristics and architectural transformations, religious practices, rituals and sacrifices as well as development of Christian temples and their survival throughout changing historical conditions. As emphasized by the editors in the introduction to the work, the majority of the texts focus on "longue durée", the continuation and transformation of the religious life in temples in the context of political, economic and cultural changes. The analytical studies of African shrines are characterized by an interdisciplinary approach incorporating architecture, archeology, epigraphy and history as well as their emphasis on the evolution of architectural forms in the historical context of the dynamic interplay between temples' functions and their changing cultural environment. The current research standards have been largely inspired by the recent work done in Thugga, as reflected in the discussion on the changes in spatial arrangement of the town's forum – its sacred architecture in particular – from the Numidian period to the Roman period. It emphasizes the importance of analysis of religious architecture in the context of urban development of a town (J.-C. Golvin *et al*.). Similarly, the analysis of a monumental complex located south of the Bulla Regia theater shows the benefits of studies on construction techniques and architectural detail for understanding of the dynamics of the spatial

organization of religious architecture and, in consequence, its function during various historical settings (H. Ksouri). Nonetheless, analyses of religious architecture do not absolve researchers from the responsibility of making an effort to draw documentation, as underscored by the reconstruction of a supposed *capitolium* in Ammaedara (J.-C. Golvin *et al.*). The emphasis on evolution of the architecture itself and its urban context shared by many studies revealed also the difficult problem of a decline of functioning of temples which was not noticed in older archeological works and which is exemplified by the analysis of Sanctuary D in Volubilis (V. Brouquier-Reddé *et al.*). However, the temple with two *cellae* dated back to the times of the Mauretanians described in the said paper calls for extreme caution in interpretation of religious practices. Moreover, at times places of worship cannot be clearly recognized, as was the case with the Mauretanian complex in Kouass, on the Atlantic coast (M. Kbiri Alaoui *et al.*). It is significantly simpler in situations where archeological work can be verified by accompanying Latin inscriptions including information regarding a given architectural complex and the function of a sanctuary, as seen in the case of the temple of the imperial cult in Aradi (A. Ben Abed-Ben Khader *et al.*). The studies compiled in the reviewed publication reflect progress of the Mediterranean archaeology which, thanks to new methods and research instruments, has entered a phase of more in-depth analyses of earlier archeological works which were too often focused solely on unearthing architecture of ancient towns. Naturally, this does not equal abandoning attempts at making new discoveries, as convincingly proven by studies in Zama Regia and the discovery of the region's first temple to the god Attis (A. Ferjaoui *et al.*). Nevertheless, modern archeology is capable of significant advances in studies concerning religious practices, sacrifices and rituals, which require analysis of materials commonly omitted in earlier works. The discovery of a tophet of Ba'al Hammon in Althiburos does not only attest to the strong Punic traditions within Numidia, which in Roman times gave rise to the cult of Saturn: the field of urns and steles unearthed there, supplemented with anthropological and bioarchaeological analyses, also sheds new light on religious practices and the subject of child sacrifice within this temple, which was virtually abandoned in the 4th c. AD (N. Kallala *et al.*). Similarly, new trial trenches in Temple B overshadowing Volubilis provided valuable insights about its architectural evolution and, even more so, its functioning in the context of previously discovered several hundred steles, as well as pottery and urns for ashes evidencing sacrificial practices in the period spanning from the 1st c. BC to at least the 3rd c. AD (V. Brouquier-Reddé *et al.*). The role of iconographic studies in the context of the newly found temples remains important for understanding religious realities, as convincingly shown by a new analysis of votive steles from the Mactaris and Zama Regia regions witnessing the cult of Ba'al Hammon-Saturn as well as *Caelestis-Nutrix* (A. M'Charek). Their interpretation at times reveals significant modifications of traditional Punic motives in local cultural, religious and artistic environments (A. Limam). Studies of African sanctuaries and religious cults provide important evidence concerning problems studied in other regions of the ancient world. In the Uthina (Jebel Oust) colony, an anonymous Roman temple with a source of hot water supplying the nearby public baths, illustrates the blurred boundary between the religious and secular use of hot springs (A. Ben Abed-Ben Khader, H. Broise, J. Scheid), a case similar to that of the temple of *Aqua*

Septimiana in Timgad where the spring was offered to residents of the town by the epigraphically confirmed *Genius patriae* and *Dea patria* along with other deities including Serapis and Asclepius (J.-P. Laporte). This architecturally complex seven thousand square meter sanctuary also contained a *viridarium*, thus indicating the presence of gardens in temples of Roman Africa studied already since the 1990s through the initiative of W.F. Jashemski. The identification of such temple gardens significantly alters our understanding of the relationship between people and gods during the Roman times (A.-A. Malek). In terms of private worship, the households of African towns constitute an important area of research with their *lararia*, *sacraria* and altars located not only in the public sections of the dwellings but also within the *cubicula*, as seen in Volubilis and other cities of Mauretania Tingitana (N. Brahmi). Problems of African sanctuaries in the context of "longue durée" extend into late Antiquity when the conscious policy of the Roman state called the potential continuation of earlier religious traditions into question. In this context, the example of a Punic temple in Kerkouane is significant, since although it had been abandoned in the mid-3rd c. BC, its status of a pagan holy place lingered well into the 5th c. AD (M. Fantar). On the other hand, the famous quarries of Numidian marble in Chimtou, on the hill Bourfifa, reflects the layering of various religious cults – from a monumental altar in memory of Massinissa which, over time, was transformed into a temple of Ba'al Hammon-Saturn with numerous votive steles, to a Christian basilica. The "Holy Hill" was also home to the temples of *Dea Caelestis* as well as *Dii Mauri* and was a place of worship for a number of other deities including *Deus Sanctus Infernus* tied to the functioning of imperial quarries (M. Khanoussi). Late Antiquity is marked by an outflow of human activity from the towns to the country which prompted researchers to become aware of the need for a more in-depth analysis of the Christianization of the rural areas. This can be observed in Cyrenaica where the density of rural settlements with their numerous churches evidences prosperity of the Libya Superior province prior to the Arab invasions in the mid-7th c. AD (V. Martin). A similar picture also emerges in western provinces, for example around the area of Ammaedara, Thelepte, Cilium and Sufetula (F. Béjaoui). Such studies usually have to be limited to field surveys and documentation, but occasional excavation works provided extraordinary results illustrating the relation between church architecture and liturgical practice, for instance in Henchir Beghil, a large center of ceramic production (T. Ghalia). Incidentally, pottery discovered in Christian temples, such as the basilicas and episcopal complex in Aradi (Sidi Jdidi), speaks volumes not only about the way these structures were used but also about the activities of local religious communities and their economic status (T. Mukai). The presented publication clearly proves that the problems of "longue durée", the continuation and transformation of religious phenomena in urban and rural environments over the centuries, require meticulous study. From this perspective, the analysis of the Sidi Ghanem mosque in Mileu, a town in Numidia with continuous settlement stretching from Antiquity to modern times, may be seen as a warning, since although it seems to be erected on walls of structures dated back to Antiquity, it is separated from the actual level of the ancient town by a thick layer of nearly sterile soil (Y. Abeiche, S. Slimani).

Jerzy ŻELAZOWSKI

Umberto PAPPALARDO & Rosaria CIARDIELLO, *Die Pracht römischer Mosaiken. Die Villa Romana del Casale auf Sizilien*. Darmstadt, WBG – Philipp von Zabern, 2018. 1 vol. relié, 208 p., 162 pl. coul. Prix : 49, 95 €. ISBN 978-3-8053-4880-5.

En 1997, la *villa* romaine du Casale, à Piazza Armerina, est inscrite par l'Unesco au Patrimoine mondial de l'humanité. Cette décision marque pour l'édifice, fatigué par des décennies de tourisme destructeur et de structures vieillies, le début d'une nouvelle vie. Une campagne de restauration des mosaïques et des peintures murales mobilise, pendant cinq ans, de nombreux experts, un nouveau dispositif de circulation est installé, où le bois et le verre recyclé remplacent le plastique et le fer et – initiative de première importance – de nouvelles campagnes de fouille sont entreprises par l'Université de Rome (La Sapienza, P. Pensabene), qui permettent d'agrandir la surface connue de la *villa* et de confirmer, d'affiner ou de modifier différents points de la chronologie. Au sein d'un Parc archéologique remodelé, l'édifice rouvre ses portes, le 4 juillet 2012, promis à un succès déjà confirmé aujourd'hui. Telles sont les raisons de la parution de ce beau livre, si bien illustré, qui est essentiellement destiné au grand public cultivé. La première partie (Introduction) est due à U. Pappalardo : après une présentation rapide de la *villa* dans son environnement géographique et historique, l'auteur commente largement les restaurations du bâtiment et des mosaïques. La question de l'identification du propriétaire, qui a toujours passionné les esprits et a beaucoup varié au cours des années, est également abordée : même si l'incertitude du nom demeure, pour Pappalardo, on peut affirmer, au vu de l'architecture et du caractère du décor, qu'il ne pouvait s'agir que d'un haut fonctionnaire de l'administration impériale (civile ou militaire) – c'est la solution généralement admise aujourd'hui. Notons que l'interprétation intéressante mais trop récente (2017) de B. Steger (cf. *AC* 87 [2018], p. 697-700) n'a pu être prise en compte ici, même si l'ouvrage est cité dans la bibliographie finale. Les problèmes de l'origine africaine des ateliers et de la chronologie des pavements ne sont que rapidement esquissés, tandis que l'intérêt se marque davantage pour « les artisans au travail » (questions techniques relatives à la fabrication des mosaïques). Le chapitre se conclut sur une classification des thèmes (motifs décoratifs et géométriques, scènes de la vie quotidienne, scènes de genre, scènes mythologiques), qui définissent la *villa*, dans sa *pars urbana* (*locus amoenus* où le *dominus* s'adonne aux plaisirs intellectuels), comme dans sa *pars rustica* (lieu de production qui assure à la famille sa richesse). En annexe, on trouvera la traduction des témoignages de Pline (XXXVI, 61, 185-189) et de Vitruve (VII, 2-5) sur l'art de la mosaïque. La deuxième partie du livre, confiée à Rosaria Ciardiello, est consacrée à la description des pavements, conçue comme un itinéraire à travers la *villa*, itinéraire dont la poursuite est facilitée par la présence, au début du livre (p. 8-9), d'un grand plan où chaque salle est soigneusement numérotée. Au fil de la promenade, se distribuent les informations sur la fonction des lieux (thermes, palestre, *aula* basilicale...) et les analyses des mosaïques elles-mêmes, où sont souvent cités les auteurs des recherches antérieures. La diversité de ces avis peut nuire parfois à la cohérence du développement : alors qu'au début une chronologie au IV^e^ siècle, en deux phases – constantinienne et théodosienne –, est affirmée pour les mosaïques, R. Ciardiello signale, dans son commentaire des scènes à personnages, les identifications de G. V. Gentili relatives aux membres de la famille de l'empereur

Maximien (fin du IIIe s.), en qui il voyait le propriétaire de la *villa* (mais son hypothèse n'a pas été retenue). C'est sans doute le désir de fournir l'information la plus complète possible qui a primé ici sur une position plus logique – qui eût été d'opter toujours pour la même solution. Mais le but était, dans ce livre, d'éclairer le mieux possible un large public ; le lecteur soucieux d'une vision plus scientifique n'a d'ailleurs pas été tout à fait oublié puisqu'une bibliographie très complète est à sa disposition en fin de volume. Insistons enfin sur la qualité de l'illustration : les excellentes photographies de Luciano et Marco Pedicini contribuent pleinement à justifier le titre de l'ouvrage, « La splendeur des mosaïques ». Janine BALTY

Jutta DRESKEN-WEILAND, *Mosaics of Ravenna. Image and Meaning*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol. relié, nombr. ill. Prix : 86 €. ISBN 978-3-7954-3206-5.

Ce très beau livre sur les mosaïques de Ravenne, également publié en allemand sous le titre *Die frühchristlichen Mosaiken von Ravenna. Bild und Bedeutung* chez le même éditeur, comprend, entre un court prologue et une brève conclusion, trois grandes parties entre lesquelles sont répartis les monuments de Ravenne décorés de mosaïques d'après leur fonction (je traduis les titres) : I. « Une sépulture privée et ses mosaïques : le Mausolée de Galla Placidia » (on notera que l'auteur accepte l'interprétation devenue maintenant évidente que ce n'était pas la sépulture de Galla Placidia. Le titre du chapitre aurait peut-être pu l'indiquer, mais ce n'était sans doute pas nécessaire dans la mesure où c'est devenu un *locus communis*) ; II. « L'iconographie des espaces baptismaux » qui regroupe évidemment le Baptistère de la cathédrale, expression que l'auteur préfère à celle de Baptistère des Orthodoxes, et le Baptistère des Ariens ; III. « L'iconographie des mosaïques dans les édifices ecclésiastiques » (« church buildings », partie où l'on trouve, sans surprise, Saint-Apollinaire-le-Neuf, Saint-Vital, Saint-Apollinaire in Classe, et, en dernier, « Un oratoire privé : la chapelle archiépiscopale »). C'est sans doute la présence de ce dernier ensemble qui a empêché de donner à cette troisième partie le titre plus simple de mosaïques d'églises. En fait ce regroupement thématique correspond à peu près à un ordre chronologique sauf précisément pour la chapelle archiépiscopale qui avait sa place, d'après la chronologie acceptée par l'auteur, après les pages consacrées à Saint-Apollinaire-le-Neuf ou même avant celles-ci puisque les mosaïques des deux monuments sont contemporaines. Malgré le titre qui donne l'impression que J. Dresken-Weiland consacre le livre entièrement aux mosaïques et à leur signification, on voit facilement qu'il s'agit en fait d'un livre consacré aux monuments paléochrétiens de Ravenne. En effet, pour chaque monument étudié, quelques pages sont consacrées à l'architecture, ce qui était indispensable pour un livre visant clairement un lectorat allant au-delà du cercle restreint de spécialistes. Dans cette perspective, il n'aurait pas été inutile d'inclure dans les illustrations les plans des principaux monuments, qui auraient facilité la lecture, par exemple pour un monument aussi complexe que Saint-Vital, mais c'est le cas aussi pour le Baptistère de la cathédrale où l'emplacement des mosaïques (dont l'auteur tire des conclusions intéressantes) aurait ainsi pu être rendue visible. Mais c'est bien sûr sur les mosaïques que porte l'essentiel du livre ; et, pour ce qui est des mosaïques, c'est l'iconographie qui est l'élément principal, ce qui

semble d'ailleurs impliqué par le sous-titre du livre qui met l'accent sur la signification de ces mosaïques. L'auteur n'oublie pas pour autant l'aspect stylistique (voir, par exemple, p. 103 pour le Baptistère des Ariens ou encore, p. 162-163, la belle description des prophètes de Saint-Apollinaire-le-Neuf très bien mis en valeur). Parfois on a effectivement affaire à une description très classique de ces mosaïques de Ravenne. Il est difficile de rendre compte en détail de ce livre, ne serait-ce qu'en raison de la richesse et de l'importance des monuments qui sont son objet. Ce n'est sans doute pas un hasard si, à un intervalle assez rapproché, ont paru deux livres, chez le même éditeur d'ailleurs, livres certes différents dans leur conception et leur approche (C. Jäggi, *Kunst und Kultur einer spätantiken Residenzstadt : die Bauten und Mosaiken des 5. und 6. Jahrhunderts*, Regensburg 2016, en plus de celui qui fait l'objet de ce compte rendu). C'est évidemment un livre qui s'appuie sur la monumentale œuvre de F.W. Deichmann sur Ravenne qui reste important et essentiel pour sa documentation très précise si l'on veut reprendre de nombreuses questions. Mais il permet de mettre à jour un certain nombre de problèmes, de proposer des interprétations neuves. Il était important également d'avoir un livre regroupant de nombreuses photographies en couleurs des mosaïques de Ravenne, mais aussi, en noir et blanc, de nombreuses photographies de comparaison. La richesse et la qualité de cette documentation photographique contribuent à l'importance de l'ouvrage. Elles le rendent aussi attrayant pour un public plus large, car malgré son niveau scientifique, la lecture en reste aisée ; un large public d'étudiants devrait y trouver beaucoup de profit. On se contentera ci-dessous de souligner quelques interprétations qui paraissent particulièrement importantes et de noter aussi quelques peu nombreuses divergences. Il est par exemple intéressant de noter le rapprochement que fait l'auteur, p. 23, entre le Christ représenté assis et les représentations de Zeus/Jupiter dans la même position, même si cette analogie ne me semble pas essentielle pour le Christ Bon Pasteur du mausolée de Galla Placidia (j'avais, de mon côté, essayé de montrer que cette ressemblance avait sans doute retardé l'apparition de représentations du Christ barbu trônant). Plus généralement, on apprécie les interprétations précises proposées pour les différentes images qui décorent ce mausolée, par exemple l'idée que la présence de saint Laurent est liée à une vénération familiale ou encore la remarque sur la direction du geste des apôtres vers saint Pierre. Pour le Baptistère des Orthodoxes, J. Dresken-Weiland considère qu'il va de soi que, dans l'état originel de la mosaïque, le Christ était imberbe ; c'est effectivement vraisemblable, voire presque sûr, mais, au milieu du V^e^ siècle, des Christs barbus sont bien attestés et une (légère) incertitude peut subsister, même si un Christ barbu n'est attesté que plus tard dans le Baptême. Je suis un peu moins convaincu par l'idée que les figures représentées dans les rinceaux du niveau inférieur sont des saints ou des rois, et non des prophètes. D'intéressantes remarques sont faites sur la barbe des apôtres dans le Baptistère des Ariens. Le fait que la procession des apôtres est à regarder depuis l'Ouest tandis que le médaillon central est à regarder depuis l'Est est mis en rapport de manière convaincante avec la position respective de ceux qui allaient être baptisés et de l'évêque. À Saint-Apollinaire-le-Neuf, il me paraît loin d'être sûr que l'opposition Christ imberbe/ Christ barbu entre la série de la Vie publique et celle de la Passion doit marquer une différence dans l'âge du Christ. L'auteur cite comme parallèle les deux Christs du grand sarcophage de Milan, mais, dans ce cas, l'opposition est certainement à mettre

en rapport avec le polymorphisme du Christ. Cette interprétation est moins évidente, sinon peu vraisemblable à Saint-Apollinaire-le-Neuf. Ce choix me semble difficile à expliquer ici. P. 139, la note 469 renvoie à un Cutler 2011, qui n'apparaît pas dans la bibliographie donnée à la fin du volume : il s'agit de son article « The Matter of Ivory and the Movement of Ideas: Thoughts on some Christian Diptychs of Late Antiquity » in Meredith, Hallie G. (éd.): *Objects in Motion: The Circulation of Religion and Sacred Objects in the Late Antique and Byzantine World* (BAR International series 2247), Oxford, 2011, p. 57-72. Une remarque importante est faite à propos des chapiteaux de Saint-Apollinaire in Classe qui sont plus anciens que l'église elle-même et sont restés dans des dépôts pendant deux ou trois décennies. À propos de la Croix de l'abside de cette église, l'auteur évoque un certain nombre de croix, réelles ou représentées, avec un buste du Christ à la croisée des bras ou au-dessus de la croix. Je ne suis pas sûr que les deux séries soient à interpréter de la même façon. Pour les bustes du Christ au-dessus de la croix, il faut mentionner l'abside de Saint-Jean-du-Latran à Rome où une telle iconographie est vraisemblable et qui serait l'exemple le plus ancien connu de la série. On ne peut qu'être d'accord avec la constatation que l'iconographie de l'abside de la chapelle archiépiscopale ne peut pas être interprétée dans un sens anti-arien. L'auteure suggère, à titre d'hypothèse, que l'inscription pourrait contenir un subtil message allant dans cette direction. Cela ne peut certes pas être exclu, mais, par principe méthodologique, je préfère m'abstenir d'hypothèses aussi ténues, même si elles sont loin d'être absurdes et même si, parfois, il est inévitable qu'on en fasse : elles peuvent être fécondes, mais, trop souvent, on les voit reprises comme des certitudes qui finissent par se répandre. Ce livre en tout cas mérite d'être lu et regardé, tant pour son texte que pour son illustration. D'un point de vue formel, il n'y a rien à lui reprocher. Il mérite de figurer dans de nombreuses bibliothèques ; son format, qui permet des photographies de qualité et de bien voir les détails, entraîne évidemment un certain coût, mais qui reste très raisonnable, compte tenu de la richesse et de la qualité de son contenu. Jean-Michel SPIESER

Marie-Patricia RAYNAUD & Agron ISLAMI, *Corpus of the Mosaics of Albania*. 1. *Butrint* intramuros. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol. relié, 292 p., 319 fig. (MOSAICS OF THE BALKANS 1). Prix : 40 €. ISBN 978-2-3561-3221-5.

Une nouvelle collection est née : les « Mosaics of the Balkans » ! Après plusieurs années de fouilles en Albanie, M.-P. Raynaud a décidé, en 2012, de mettre en œuvre – en collaboration avec son collègue, le restaurateur albanais A. Islami – un *Corpus des mosaïques d'Albanie*, qui constituerait un inventaire complet de tous les pavements découverts dans le pays, qu'ils soient conservés *in situ*, dans un musée ou dans un dépôt provisoire. La nécessité de réunir à cet effet une documentation exhaustive, site par site, offrirait du même coup l'occasion de former une équipe de spécialistes, soucieuse de parcourir les différentes étapes de l'activité archéologique, du terrain à la publication – un beau projet que l'accord passé, en 2013, entre l'Albanie et la France a rendu maintenant réalisable. Le site de la péninsule de Butrint (Butrint *intra-muros*) a été choisi comme premier objet d'étude, en raison du soutien accordé au projet de *corpus* par la « Butrint Foundation », et la préparation du volume I, tant dans les

archives que sur le terrain, a débuté dès 2015. Plusieurs autres volumes sont d'ores et déjà prévus (Byllis, Saranda, Durres, Apollonia, Lagha et Skhodra) et l'on ne peut que s'en réjouir : le livre qui sort aujourd'hui est, en effet, un *corpus* modèle ! Une courte introduction brosse, photographies et cartes à l'appui, la situation géographique de Butrint, au bord de son lac poissonneux, et rappelle rapidement les grandes lignes de son histoire, des lointains ancêtres illyriens au protectorat italien et aux premières fouilles des années 1930. Mais c'est depuis la fin du XX^e^ siècle, quand en 1992 Butrint fut désignée par l'Unesco comme appartenant au patrimoine culturel mondial, que la recherche archéologique déboucha sur d'importants résultats – contexte dans lequel s'inscrit désormais ce *corpus* de mosaïques. Le volume comporte deux parties distinctes, d'égal intérêt : le catalogue proprement dit et une série d'études particulières sur certaines des mosaïques. Dans le catalogue sont regroupées, par ordre chronologique, vingt-sept notices (une mosaïque d'époque hellénistique, quinze d'époque romaine et onze d'époque protobyzantine), chacune de celles-ci présentant, dans une même succession, toutes les informations techniques nécessaires (type de mosaïque, dimensions, densité des cubes, couleurs, état de conservation et restaurations éventuelles, description des motifs ou des images, discussion de la datation). Le deuxième chapitre contient huit articles de nature diverse, destinés à éclairer l'un ou l'autre aspect de tel pavement du catalogue (différents auteurs y ont contribué : E. Neri, M.-P. Raynaud, A.-O. Poilpré) ; cette initiative est bienvenue car de tels commentaires n'auraient pu être intégrés dans les notices elles-mêmes sans créer une impression de surcharge et nuire à l'uniformité de la présentation. À côté d'études sur des points précis (utilisation des tesselles de verre, analyses iconographiques ou observations d'ordre architectural), on trouve aussi des développements de synthèse plus larges : l'un concerne l'apport des mosaïques à l'histoire du site, un autre – bien documenté et convaincant – identifie les ateliers qui ont travaillé à Butrint à l'époque romaine (treize mosaïques sur quinze appartiennent à un même groupe) et au début de l'époque byzantine (toutes les mosaïques de deux des basiliques et du baptistère sont dues à l'activité d'un seul atelier qui avait œuvré aussi à Nicopolis, en Grèce) ; enfin, une longue étude générale est consacrée à ce prestigieux baptistère, à l'iconographie très particulière de sa mosaïque et à sa place dans le développement de ce type de bâtiment dans la première moitié du VI^e^ siècle. Le chapitre se clôt sur le problème de la conservation, qui se pose à chaque mission ; c'est l'occasion pour M.-P. Raynaud de définir le rôle de chacun des membres de l'équipe dans ce travail matériel, délicat et essentiel, supervisé en finale par A. Islami. Les responsables des recherches en bibliothèque, préalables à l'édition, ne sont pas oubliés non plus ; tous sont cités. Le *Corpus* des mosaïques d'Albanie est vraiment une œuvre collective et réussie, à laquelle on souhaite chance, succès et longue vie. On n'émettra qu'un seul regret (qui ne concerne d'ailleurs pas les auteurs, mais l'imprimeur) : quel dommage qu'un grand nombre des photographies, par ailleurs excellentes, soient beaucoup trop sombres et dès lors peu lisibles ! Janine BALTY

Jean-Pierre SODINI, Tony KOZELJ & Manuela WURCH-KOZELJ, *Le nymphée d'une maison de l'Antiquité tardive à Thasos (terrains Tokatlis / Divanakis / Voulgaridis)*. Athènes, École française d'Athènes, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 214 p., 192 fig. n./b. (ÉTUDES THASIENNES, 24) Prix : 72 €. ISBN 978-2-86958-268-2.

Ce vingt-quatrième volume des *Études thasiennes* est consacré à la publication de fouilles menées par Yvon Garlan en 1964 et par Dominique Mulliez en 1981 sur les terrains dits « Tokatlis », « Divanakis » et « Voulgaridis », dans le quartier ouest de Thasos. Sur ces parcelles a été mise au jour une partie importante des vestiges d'une résidence relativement luxueuse édifiée entre le IIIe et le IVe siècle ap. J.-C., et remaniée de façon conséquente, vraisemblablement au VIe siècle. Il faut saluer le mérite des auteurs qui se sont attelés à la publication de ces fouilles auxquelles ils n'avaient pas participé et qui offre à J.-P. Sodini l'occasion de présenter les éléments décoratifs en marbre de cet ensemble qu'il avait étudiés dans le cadre de sa thèse *Thasos du IVe au VIIe siècle* (1975). Thasos a vu à l'époque paléochrétienne la construction de plusieurs églises, au centre et en périphérie, celle d'une « ferme monastique » et la poursuite des activités portuaires, artisanales et commerciales. L'extraction du marbre, qui avait fait la célébrité de l'île à l'époque romaine, est restée un secteur d'activité important, néanmoins suppléé par le remploi et la retaille de blocs extraits à des époques plus anciennes, procédé qui fait l'objet d'un chapitre annexe bien documenté et illustré à la fin de l'ouvrage. – Après un avant-propos et une introduction qui retracent le contexte et l'histoire de ces découvertes, le premier chapitre (p. 13-36) offre une description très détaillée des vestiges datés des IIIe-IVe siècles : une cour à péristyle d'ordre ionique donnant accès à quatre pièces, des pavements de mosaïque noir et blanc et un tapis polychrome particulièrement riche, dit « des *Erotes* » ; l'ensemble appartient à une maison qui semble reproduire, à l'époque romaine, le plan classique des maisons d'époque hellénistique. Le deuxième chapitre (p. 37-70) est consacré aux phases de reconstruction de la maison ; le troisième (p. 71-122) détaille l'installation, dans la cour réaménagée, d'une fontaine monumentale équipée d'un système d'adduction et d'évacuation d'eau. C'est véritablement à l'étude et la restitution de ce monument et de son écrin, la cour et ses façades sur deux étages, que l'ouvrage est consacré : adossé au portique ouest du péristyle, ce nymphée à édicules adopte un plan en *Pi* et présente en façade deux niveaux de petites colonnes superposées. Il aurait été élevé au milieu du VIe siècle, si l'on en croit l'étude du décor architectural abondant et caractéristique, qui fait aussi l'objet de ce chapitre, et la découverte en contexte d'une monnaie de Justinien. Le quatrième chapitre (p. 123-136) présente les fragments de sculptures découverts et le cinquième (p. 137-152) la chronologie des différentes phases de construction et de destruction de l'ensemble : le nymphée n'était plus en usage au début du VIIe siècle et l'édifice a été ruiné par un tremblement de terre en 620. Le sixième chapitre (p. 153-170) offre une synthèse très fouillée concernant les nymphées, installations plus ou moins monumentales destinées au rafraîchissement et à l'agrément des maisons, des églises et des villes. Élevés dès le Haut-Empire en Syrie, en Asie Mineure et en Afrique du Nord, et plus fréquemment encore à l'époque paléochrétienne, ces éléments de parure domestique ou urbaine semblent avoir été entretenus jusqu'à la fin du VIe siècle. Les auteurs tentent ici d'évaluer l'influence des grands nymphées urbains sur le nymphée de la maison de

Thasos qui présente la particularité – à ce jour unique en contexte domestique – de supporter un décor à ordres multiples (voir la restitution fig. 136, p. 121). Dans une première annexe (p. 171-180), T. Kozelj et M. Wurch-Kozelj reviennent sur la restitution architecturale du nymphée et proposent une anastylose graphique assise par assise, suggérant aux autorités locales diverses solutions de mise en valeur des vestiges. Dans une seconde annexe (p. 181-196) sont exposés les aspects techniques relatifs au sciage des marbres anciens et à leur remploi à la fin de l'Antiquité. La présentation de l'état des lieux des vestiges et de leurs interprétations, celle des éléments d'architecture et de décor par le biais de descriptions, d'illustrations et de photographies, les études comparatives puis les propositions de restitution s'enchaînent avec rigueur et logique. Les auteurs sont parvenus, malgré l'absence de plans de chute, à replacer en élévation la quasi-totalité des blocs d'architecture retrouvés lors des fouilles de 1964 et 1981. La restitution de l'agencement des architraves et de colonnes de différentes hauteurs dans le niveau supérieur du nymphée (fig. 136) peut dans certains détails surprendre, mais la démonstration argumentée est convaincante. La grande qualité du dossier iconographique amène à regretter que les blocs d'architecture et de décor ne soient pas systématiquement représentés par des vues géométrales dessinées, l'usage de photographies étant susceptible de fausser l'interprétation. Ainsi en est-il des photographies des plaques de marbre quadrangulaires formant des parapets (fig. 49, 51, 54, 55, 57) qui auraient pu être redressées ; en l'état – et si n'était en vis-à-vis leur représentation graphique – ces photos laissent penser que leurs formes étaient trapézoïdales. Enfin, puisqu'un modèle 3D numérique a été réalisé pour les façades de la cour et les volumes du nymphée, une vue restituée à hauteur d'homme, plus réaliste quant à l'effet produit par le nymphée dans la cour que la vue cavalière proposée (fig. 136), aurait pu être ajoutée à cette documentation graphique au demeurant déjà très complète. Ce dossier qui réunit les études monographiques et archéologiques d'une maison, d'un nymphée et de leurs éléments de décor en marbre, supportées par des synthèses fournies, offre une documentation exemplaire qui guidera la réalisation d'autres monographies à venir, à Thasos et ailleurs.

Pauline PIRAUD-FOURNET

Hervé BARBÉ, *Hébron 1119. L'invention du tombeau des Patriarches*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2017. 1 vol. broché, 16 x 25 cm, 121 p., ill. n./b. & coul. (LOCUS SOLUS, 4). Prix : 20 €. ISBN 979-10-351-0022-3.

La collection « Locus Solus », aux Éditions de la Sorbonne, consacre son quatrième numéro à une sépulture pour le moins prestigieuse puisqu'il s'agit de celle attribuée aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et à leurs femmes Sarah, Rebecca et Léa. L'ouvrage, adressé à un public large et éclairé, explore l'histoire de la (re)découverte de ce tombeau souterrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'édifice majestueux qui matérialise son emplacement au cœur de la vieille ville d'Hébron, point de convergence des trois grandes religions monothéistes. Hervé Barbé, archéologue au service des Antiquités d'Israël et associé au Centre de recherche français de Jérusalem (CRFJ), traite le sujet de manière claire et détaillée, avec pour objectif d'emmener le lecteur sur les traces de ces illustres reliques tapies dans le sous-sol de

l'un des monuments les plus vénérés de Terre Sainte. Ce livre condense ainsi les connaissances relatives au tombeau depuis son invention en 1119 jusqu'à nos jours, recoupant découvertes archéologiques, mythes, histoires et anecdotes diverses qui en constituent la trame. L'occasion nous est donc donnée de suivre, page après page, le cheminement de cette investigation passionnante. Le livre comprend cinq chapitres accompagnés de plans, de croquis et de photographies d'archives qui illustrent parfaitement la progression de l'enquête. Le premier chapitre dresse d'abord les caractéristiques générales de l'édifice, dont le péribole attribué au règne de Hérode le Grand (37 – 4 av. J.-C.), constitué de ressauts à plan incliné séparés par des pilastres, présente des parentés avec le site de Mambré, situé 3 km plus au nord, et le temple de Jérusalem. Peut-être aurait-il fallu évoquer brièvement, à cette occasion, les travaux de S. Gibson qui soulèvent la question de la datation de ce procédé constructif utilisé dans la façade sud de l'atrium du Saint-Sépulcre constantinien (326-335) actuellement situé à l'intérieur d'une propriété russe orthodoxe. D'après ces vestiges, le chercheur israélien déduit que le tombeau des Patriarches, comme celui du Christ et l'enceinte de Mambré, sont des constructions paléochrétiennes inspirées de l'ancien temple juif. Si l'hypothèse paraît aventureuse en ce qui concerne le *Ḥaram el-Khalīl*/*HaMachpelah*, les fouilles archéologiques en cours sur le site de Mambré, sous la direction de Vincent Michel, montrent que l'enceinte comprend plusieurs phases de construction dont certaines sont incontestablement à placer au cours de la période protobyzantine. Hormis deux blocs à plan incliné dont le module est identique à celui employé dans la sépulture des Patriarches, les autres pourraient en effet bien être des imitations postérieures. Affaire à suivre… Le texte autour duquel est tissée la trame de l'ouvrage, présenté au chapitre 2, a pour titre *Traité de l'invention des saints Patriarches Abraham, Isaac et Jacob*. Rédigé vers le milieu du XII^e^ siècle, soit une vingtaine d'années après les faits relatés, il nous est parvenu sous forme de trois copies dont la plus ancienne, dite de Leyde-Tournai, n'est pas antérieure au XIV^e^ siècle. Les plus récentes, réalisées d'après un manuscrit de Tournai, datent du XVII^e^ siècle. Il conviendra donc de rester précautionneux à la lecture de ces versions ultérieures, mais cela n'entame pas le propos de l'auteur dont l'objectif consiste à relever les indices relatifs à l'organisation du sous-sol du monument. L'inventaire des témoignages médiévaux, au chapitre suivant, égrène les précieux renseignements livrés par quelques privilégiés juifs, musulmans ou chrétiens, parvenus à pénétrer à l'intérieur de ces espaces souterrains. Avant cette énumération, un bref aperçu historique sur l'état des connaissances de la sépulture à une période antérieure au XII^e^ siècle eût été appréciable, car le lecteur non averti pourrait croire que la redécouverte du souterrain s'effectue seulement en 1119, au terme d'une longue période d'oubli. Or nous savons notamment par les sources littéraires qu'un siècle et demi avant l'*inventio* latine, l'existence des tombes de la famille patriarcale était bel et bien présente dans les esprits. Le récit d'un certain Muḥammad b. Muḥammad b. Aḥmad b. Mālik, Abū Bakr al-Iskāri (964) relate par exemple la façon dont il est parvenu à pénétrer dans le souterrain à la faveur de l'hiver, en soudoyant le gardien des lieux. Il y raconte sa descente par un escalier de soixante-dix marches jusqu'à la cave sépulcrale contenant les tombeaux d'Abraham et d'Isaac, mais lorsqu'il se retourne vers les sépultures des femmes, une voix surgie de nulle part l'exhorte à sortir du lieu instamment. Cet épisode, relaté dès la seconde moitié du X^e^ siècle, semble à l'origine du récit repris

entre la fin du XII^e^ siècle et le début du XIII^e^ siècle par ʿAli al-Harawi et dont la même tradition réapparaît à la fin du XVII^e^ siècle. Vient ensuite le temps des archéologues. À partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'intérêt légitime des savants occidentaux pour ce monument d'exception se heurte à l'interdiction qui leur était faite d'y pénétrer. Progressivement, cependant, les premières études accompagnées de plans et de croquis sont réalisées. Parmi elles, la monographie des pères dominicains Vincent et Abel publiée en 1923 demeure à ce jour la référence absolue. Le souterrain reste néanmoins inaccessible, obligeant les chercheurs à des restitutions hypothétiques fondées sur les textes anciens et sur ce qu'il leur était possible d'observer depuis la surface par un regard dont l'emplacement au nord-ouest de l'ancienne église devenue mosquée est marqué par un baldaquin mamelouk. Le point culminant de l'ouvrage survient lorsque, après avoir suivi chaque étape de la découverte du mystérieux tombeau, le lecteur est soudain confronté au réel : les premières photographies parues en 1976 à l'occasion d'un article signé de la main du chef de l'état-major de l'armée israélienne, Moshe Dayan, suite à une exploration insolite réalisée au lendemain de la conquête d'Hébron. Il s'agit de l'épisode fameux de la fille du chef des services de renseignement intérieur du district de Jérusalem, alors âgée de 13 ans, introduite en pleine nuit dans l'étroit regard mentionné plus haut afin de documenter l'espace souterrain. Plus tard, un virage décisif s'opère suite à une fouille clandestine réalisée par des pilleurs israéliens en 1981. Ce forfait, resté impuni, donne lieu à l'organisation d'une mission d'expertise archéologique placée sous la responsabilité de l'Israélien Zeev Yeivin, et accompagnée des représentants de l'armée et du *waqf*. Pour la première fois, un plan, une coupe et de nouvelles photographies mettent en lumière ce réseau souterrain qui assurait le lien entre la surface et la tombe proprement dite, dont la forme est apparentée aux sépultures en puits de l'âge du Bronze. Saluons ici la sagacité de l'archéologue britannique Flinders Petrie qui avait livré, dans un compte rendu de l'ouvrage des pères dominicains, un croquis très proche de la réalité. Nous avons donc là un ouvrage de qualité qui combine la double démarche scientifique de l'historien et de l'archéologue à celle d'une véritable enquête policière. Cette publication originale permet de tourner à nouveau notre regard du côté du patrimoine exceptionnel de la ville d'Hébron qui pâtit, comme le soulignent à raison les belles pages de la préface de V. Lemire, du poids de ces illustres origines, du fardeau de son actualité sanglante et du prestige aveuglant de sa voisine Jérusalem.

Bertrand RIBA

Arne JÖNSSON & Gregor VOGT-SPIRA (Ed.), *The Classical Tradition in the Baltic Region. Perceptions and Adaptations of Greece and Rome*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2017. 1 vol. broché, 600 p., 48 fig. (SPUDASMATA, 171). Prix : 98 €. ISBN 978-3-487-15583-8.

Ce volume émane du réseau *Colloquium Balticum / Baltic Network,* qui rassemble des chercheurs de la région de la Baltique (principalement de Suède, Allemagne, Lettonie, Estonie, Lituanie et Russie) autour du thème de la réception de la culture classique dans ces régions, un domaine auquel les développements politiques de l'après-Seconde Guerre mondiale ont longtemps mis un frein dans cette zone de

l'Europe. Il contient vingt-cinq contributions en anglais et en allemand, distribuées en quatre grandes sections : 1) les auteurs latins majeurs de la première modernité ; 2) la traduction et la réception de la littérature classique ; 3) la présence culturelle de l'Antiquité ; 4) l'histoire de l'enseignement et de l'éducation. Les contributions couvrent toute la région concernée (en particulier la Suède et la Lettonie, et dans une moindre mesure l'Estonie, la Lituanie, la Poméranie et la Prusse), sur un arc temporel qui va du début du XIII^e^ siècle à aujourd'hui, avec douze contributions consacrées aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, huit aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, et trois au XX^e^ s. (où l'occupation soviétique occupe une place importante). Beaucoup de ces contributions sont d'un grand intérêt, et permettent au lecteur de découvrir des auteurs et/ou des corpus moins familiers. J'épinglerai, de façon forcément subjective, quelques découvertes réservées par ce volume : la création poétique latine du grand astronome danois Tycho Brahe (article de Martina Björk) ; les épigrammes d'une grande richesse et complexité du peu connu Marcus Bernhardinus (Poméranie, XVII^e^ siècle ; article de Boris Dunsch) ; ou encore les productions académiques (traductions, dissertations, discours) des universités de Lund, Uppsala et Tartu aux XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles (articles de Johanna Akujärvi, Kaidi Kriisa et Cajsa Sjöberg). Le plan choisi pour le volume me semble toutefois discutable à divers égards. D'abord, certains articles semblent mal placés : ainsi, il est étonnant de trouver dans la section *Prominent writers* un article consacré à des inscriptions, ou dans la section *Translation and Reception of Classical Literature* une étude des paratextes aux œuvres d'une poétesse suédoise. Ensuite, dans chaque section, les articles sont classés par ordre chronologique ; mais comme la première section s'arrête au XVII^e^ s. et que la seconde reprend au XVIII^e^, le lecteur développe la sensation d'une progression chronologique continue pendant les 290 premières pages du volume, avant d'être brusquement ramené de l'époque contemporaine au XVII^e^ s. à l'entrée de la troisième section, puis à nouveau, dans le passage de la troisième à la quatrième section, du XIX^e^ au XVI^e^ s. Peut-être un classement purement chronologique sur l'ensemble du volume aurait-il été préférable ? Il aurait en tout cas permis de mieux mettre en évidence les spécificités de chaque période pour la zone considérée. En termes de présence de la culture classique, il est en effet évident que la *res publica litterarum* renaissante a créé un contexte culturel bien différent de celui de l'occupation soviétique, par exemple. Une présentation d'ensemble plus historiquement informée aurait aussi permis de répondre à la question corollaire, qui n'est pas traitée même en introduction mais que ce volume pose par son thème même (aux profanes en la matière en tout cas) : quelle fut l'unité culturelle de la région de la Baltique à travers l'histoire ? Le volume ne propose pas de conclusion générale, mais se clôt sur les abstracts anglais de toutes les contributions (initiative extrêmement utile) ainsi que sur de courtes biographies des auteurs, en anglais également, et sur un index mêlant les noms et les thèmes. L'ouvrage doit être salué en ce qu'il offre une belle introduction à un univers de recherche géographico-historique trop souvent mal connu et dont la dimension des *Classics after Antiquity* est encore largement inexplorée, même par les chercheurs de la région en question, qui témoignent ici d'un beau dynamisme en ce sens. Il réserve ainsi au lecteur des trouvailles inattendues et souvent passionnantes.

Aline SMEESTERS

Vassiliki POTHOU & Anton POWELL (Ed.), *Das antike Sparta*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol. relié, 17,6 x 24,6 cm, 319 p. (ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN) Prix : 60 €. ISBN 978-3-515-11371-7.

Issu du séminaire international sur Sparte de Ratisbonne, ce livre a pour but d'élargir l'audience de ce séminaire à des chercheurs de divers pays et aussi à des jeunes. Le séminaire n'avait pas seulement pour but l'étude de la Sparte antique, mais aussi la réception de Sparte, de l'Antiquité à nos jours, ce dernier point intéressant particulièrement nos amis allemands. Le premier de ces articles, de G. Rechenauer (p. 19-36), traite du rapport entre le corps humain et le pouvoir tant politique que social dans la Sparte antique ; ce serait alors la raison du traitement « masculinisant » du corps des femmes spartiates, des corps de dominants, hommes et femmes. A. Powell (p. 37-56) et S. Hodkinson (p. 57-86) isolent deux épisodes bien documentés de l'histoire spartiate – la bataille de Mantinée de 418 chez Powell, et le traitement de l'histoire de Sphodrias chez Xénophon pour Hodkinson – pour montrer que l'on a encore bien des sujets de réflexion à explorer à partir de quelques points qui nous livrent une vision réelle de la vie à Sparte. N. Richer, dans *Rumeur, acclamations et musique (*Phèmè*,* boè *et* mousikè*) à Sparte* » (p. 87-110) revient d'ailleurs (p. 95) sur l'histoire de Sphodrias. Ensuite, S. Rebenich traite de l'image de Sparte dans l'historiographie allemande, à travers la figure de H. Berve et de ses successeurs (p. 111-132). F.-G. Hermann se consacre à l'impact idéologique de Sparte dans la pensée de Kritias (p. 143-157). H. Roche revient (p. 157-180) à l'étude de l'influence de la vision de Sparte dans l'histoire contemporaine allemande en étudiant l'École royale prussienne des Cadets de 1818 à 1920. Th. Blank (p. 181-206) livre une étude sur l'*Archidamos* d'Isocrate et sur la rupture de ce texte avec la tradition (à mon avis, déjà exprimée plusieurs fois, parce qu'il y a réellement eu une rupture, masquée par Xénophon qui escamote la perte de la Messénie et, du même coup, les mesures prises par Agésilas et Archidamos pour restaurer la puissance combattante de Sparte et partir immédiatement à la reconquête des territoires perdus ; doit-on considérer que c'était secret militaire ? En tous cas, Isocrate, politique refoulé et attentif, nous signale qu'il s'est passé quelque chose qui touche aux fondamentaux militaires lacédémoniens). N. Bouidghaghen (p. 207-220) traite d'Hérodote et des Thermopyles. Ph. Davies évoque p. 221-243 la conspiration de Cinadon. D. Rhode s'attache (p. 245-270) au sujet, ô combien difficile, des finances de Sparte (je rappelle que l'inscription *IG*, V, 1, 1 et son complément énumérant des dons faits à Lacédémone ont été trouvés dans le Sud de la plaine de Sparte, en fait sur le lieu, ou, pour le nouveau morceau, près de l'endroit où l'on fouille actuellement le site mycénien auquel était certainement liée la tombe de Vaphio. L'article ignore la publication de M. Piérart (*BCH* 119 [1995]) qui date, il me semble à juste titre, cette contribution de 411. Enfin le livre se clôt p. 246-271 sur un article de V. Pothou, qui élargit le sujet (*Sparte, Qumran et Alexandrie*) en étudiant les sources hellénistiques et romaines qui ont comparé Spartiates et Juifs. Au total, un ensemble qui se veut rééquilibrant, en quelque sorte, en réinsérant (2 articles en français, 2 en anglais, 8 en allemand) les travaux allemands dans les études européennes sur Sparte, objet presque uniquement de recherches anglophones pendant quelques décennies. Mais (avec l'Europe ?), une nouvelle ère historiographique se lève : Français et Italiens réinvestissent le sujet, et ce livre vient donc rappeler que nos

collègues allemands sont aussi actifs, avec une interrogation particulière concernant l'usage fait de ce sujet historique à un certain moment de leur histoire. Le livre en fait vient compléter la série d'ouvrages collectifs sur Sparte qu'Anton Powell édite régulièrement, série qui forme désormais une impressionnante collection. *Indices*.

Jacqueline CHRISTIEN

Emmanuelle HÉNIN & Valérie NAAS (Ed.), *Le mythe de l'art antique, entre anecdotes et lieux communs*. Paris, CNRS Éditions, 2018. 1 vol. broché, 15 x 23 cm, 487 p., 100 pl. (« GÉNÉTIQUE »). Prix : 25 €. ISBN 978-2-271-09020-1.

La peinture grecque est, on le sait, la grande absente de l'histoire de l'art antique, si l'on en juge par ce qu'on devine qu'elle fut. Pour la sculpture, mieux connue grâce à des copies d'époque romaine, le problème est un peu différent ; mais les originaux ne sont pas non plus très nombreux. Les artistes, peintres et sculpteurs qui exercèrent leur art entre l'époque de Périclès et celle d'Alexandre – période d'excellence s'il en fut – ont été cependant considérés pendant des décennies, des siècles même, comme des modèles absolus ; des écrits leur étaient consacrés et d'innombrables anecdotes couraient à leur sujet. Ainsi que le rappelle Agnès Rouveret dans la préface de ce livre, ce sont ces récits, devenus traditionnels, qui ont servi de vecteurs mémoriels dans les liens forts qui unirent, à partir de la Renaissance, l'art antique et l'art moderne. Les livres XXXIV à XXXVI de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien ne contiennent pas moins de cent soixante et une de ces anecdotes qui ont marqué profondément Vasari ; celui-ci s'en est aussitôt inspiré dans ses *Vite* d'artistes. C'est une rencontre, en quelque sorte du même type, qui a donné naissance à l'ouvrage qui nous retient ici : c'est en effet par la conjonction de leurs recherches, au départ divergentes, que V. Naas – spécialiste de Pline – et E. Hénin – davantage centrée sur le passage du texte à l'image et donc spécialiste de la peinture – ont pu concevoir ce long voyage à travers le temps des anecdotes antiques, qui servent tantôt de récits fondateurs aux interprétations modernes, tantôt (mais plus rarement) sont interprétées sur le mode comique ou burlesque. Sans cesse relus, commentés et transformés – dans la mesure où ils sont appliqués à des cas inédits –, ces récits, devenus des lieux communs, contribuent en fait à la création d'interprétations nouvelles. C'est le cas dans ce livre, qui surprend par sa richesse et par l'extraordinaire variété des thèmes, répondant, comme en écho, à la multiplicité des anecdotes elles-mêmes. Mais il est impossible de rendre ici justice à chacun des auteurs de communication de ce qui fut au départ un colloque tenu en octobre 2015 à l'École Normale Supérieure. Je rappellerai seulement, par allusions, quelques-unes des anecdotes les plus célèbres reprises par différents auteurs, directement ou en filigrane : Pausias et Glycère évoqués par Rubens, dans un tableau qui représente le peintre en compagnie de son épouse Isabella Brandt ; ou l'Aphrodite de Cnide, discrètement citée dans quatre lettres d'un poète, lui-même « agalmatophile » ; ou les poèmes composés sur le buste de Louis XIV par Bernin, les pièces italiennes s'attardant à l'image d'Alexandre et à l'éloge d'un Bernin-Lysippe, tandis que les poèmes français célèbrent plutôt un Bernin-Apelle ; mais aussi la figure d'Apelle, qui est à l'honneur à San Domenico de Bologne où fra Damiano, un marqueteur renommé en son temps, se pose en lointain

émule du grand peintre de Cos ; ou encore Michel-Ange, décrit sous la plume de Sade comme un tortionnaire, lorsqu'il souhaitait peindre, selon l'antique *mimesis*, l'expression de la douleur d'après nature, comme l'avait fait le grand Parrhasios désirant montrer avec un maximum de réalisme la souffrance de Prométhée supplicié. C'est également l'exemple d'Apelle qui est repris dans un chapitre entier consacré à « l'artiste amoureux de son modèle » : quand Alexandre s'aperçut que le peintre tombait sous le charme de Campaspe, une de ses maîtresses favorites, il la lui offrit ; l'aspect qui séduisait le plus dans cette historiette, c'est qu'elle illustrait en quelle estime étaient tenus les peintres. Mais bien d'autres anecdotes pourraient être citées encore. Riche, brillant et toujours marqué d'une érudition de bon aloi, ce livre est doté d'une illustration démonstrative et de bonne qualité, ce qui ajoute à la séduction qui s'en dégage. Janine BALTY

Sascha KANSTEINER, *Pseudoantike Skulptur II. Klassizistische Statuen aus antiker und nachantiker Zeit*. Berlin, W. de Gruyter, 2017. 1 vol. relié, VIII-124 p., 42 pl. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 47). Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-051797-2.

Ce deuxième volume relatif à la « Pseudoantike Skulptur » (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 291-293) battra indiscutablement tous les records au « Guinness Book » des citations d'*Academia.edu* tant il concerne de statues de nos musées – et de collections privées – « revisitées » en fonction de différentes caractéristiques qui invitent à les considérer comme modernes, c'est-à-dire « nachantik » ; et ce, qu'il s'agisse de têtes sculptées au XVII^e^ siècle (« neuzeitlich ») pour compléter des œuvres mises au jour depuis la Renaissance mais fragmentaires, ou de statues carrément réalisées « à l'antique », voire d'imitations ne datant que de la fin du XIX^e^ ou du début du XX^e^ siècle pour alimenter le commerce d'art et que l'on n'hésitera donc pas à tenir pour des faux. Dans le cadre du projet « Aneigung antiker Skulptur ab dem 16. Jahrhundert. Wahrnehmung und Kanonisierung » auquel il participe comme chercheur, S. Kansteiner a examiné avec la plus grande attention, depuis plus de dix ans, des centaines de statues qu'un index (p. 111-124) permet de retrouver aisément dans le corps du texte et dans les notes, abondantes et précieuses, elles aussi, pour tous les renseignements qu'elles contiennent. Absence de toute concrétion à la surface, qualité médiocre de la copie, mauvaise qualité du marbre utilisé (marbre de Carrare présentant de fortes veines ou des défauts), fausses cassures des membres ou cassures mal rendues, nez intact alors que l'œuvre présente d'autres parties brisées, absence de traces de tenons à des endroits où l'on en attendrait, absence de supports ou supports curieux, manière anormale de sculpter la pupille des yeux, le mamelon des seins ou la toison pubienne constituent autant de critères de suspicion, qui, s'ajoutant souvent les uns aux autres, emportent généralement la décision. Il en résulte que près de cent cinquante des œuvres étudiées ne sont autres que des imitations de statues classicisantes (p. 5-14), des « Neuschöpfungen all'antica » (p. 15-40), des « Umbildungen » modernes d'*opera nobilia* (p. 53-76) ou des imitations de l'un ou l'autre personnage de groupes statuaires classicisants (p. 77-80) – ce qui conduit à prendre également en compte et à réexaminer dans ce volume quelques statues antiques qui ont pu passer pour des « Neuschöpfungen » classicisantes (p. 41-52) mais sont ici tenues pour des

répliques d'œuvres classiques (l'Aurige de l'Esquilin, les différentes répliques du « type Albani – Copenhague », la tête de bronze du Louvre autrefois dite « tête de Bénévent »). Un important appendice (p. 85-102) regroupe une série d'imitations modernes de copies romaines d'*opera nobilia* grecs. C'est toute la chaîne de production de la statuaire antique qui est ici concernée et notre approche de l'histoire de la sculpture grecque et romaine qui s'en trouve ébranlée sur certains points. Les remarques techniques (certaines parfois un peu rapides, voire subjectives) et les conclusions qu'en tire l'auteur se succèdent, quasiment sans appel, tout au long du livre. Gravures et dessins anciens, histoire des collections, catalogues de ventes successives sont tour à tour convoqués pour suivre le cheminement de plusieurs œuvres ; le nom de sculpteurs comme B. Cavaceppi ou I. Buzzi, qui ne se sont pas toujours contentés de restaurer les œuvres, apparaît à différentes reprises ; celui de quelques collectionneurs abusés aussi… Tous nos musées ou presque ont, à un moment ou un autre de leur histoire, acheté ou reçu en don des pièces aujourd'hui suspectes, voire franchement falsifiées. Certaines d'entre elles, de ci, de là, sont cependant encore considérées comme antiques dans des publications récentes (cf. le torse d'Aphrodite dite « Vénus de l'Esquilin » du Louvre, l'Aphrodite du « type Louvre – Naples » de Holkham Hall, l'Hermès Lansdowne ou la Vénus « type Médicis » du Metropolitan Museum, le « pseudo-Discophore » de Bâle). Inutile de dire que les conclusions de S. Kansteiner ne réjouiront et ne convaincront pas tout le monde… Une chose demeure, n'en déplaise à certains de nos collègues anglo-saxons : la « Kopienkritik » a encore de beaux jours devant elle ; car c'est bien à elle que l'on doit cette explosion de notations critiques des plus salutaire. Jean Ch. BALTY

Carolyn HIGBIE, *Collectors, Scholars, and Forgers in the Ancient World. Object Lessons*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 14 x 22 cm, XV-276 p. Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-875930-0.

Voici un ouvrage au titre séduisant et à la couverture attrayante (quoique non référencée de façon adéquate) publié par Oxford University Press. Écrit dans un style alerte et plaisant, il est l'œuvre de Caroyln Higbie à qui l'on devait déjà *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of Their Past*, paru en 2003 chez le même éditeur. Ce livre réjouira l'amateur éclairé qui y trouvera rassemblées à peu près toutes les mentions de collectionneurs, de collections et de faussaires dont nous parlent les textes antiques. Grevé de trop de lacunes et d'une méthodologie incertaine, il décevra pourtant le lecteur informé. Les lacunes d'abord. Puisqu'il traite des collectionneurs, des savants et des faussaires dans l'Antiquité, mon premier réflexe fut d'aller voir ce qui y est dit de Posidippe de Pella, dont la récente et sensationnelle redécouverte nous rend une image tellement vivante sur la célébrité des sculpteurs antiques et les querelles de chapelles entre partisans d'écoles rivales. Mais l'index est muet à ce sujet (il n'est même pas évoqué p. 56 alors qu'il a là toutes les raisons de l'être [*nb* : les références en notes omettent la plupart du temps de donner les pages concernées, ce qui est une régression par rapport aux usages en sciences humaines]). L'index ne reprend pas non plus Jean Hardouin, l'exemple le plus extrême de pyrrhonisme qui en vint à tenir toute la littérature antique pour l'œuvre d'une bande de faussaires. Mieux

encore : une grande partie des entrées reprises il y a un siècle et demi déjà par Edmond Bonnaffé dans les tables de son ouvrage *Les collectionneurs de l'ancienne Rome : notes d'un amateur* (Paris, 1867, p. 125-128) sont ici absentes (de même que la référence au livre de Bonnaffé lui-même, pourtant la seule monographie sur le sujet). En parcourant la bibliographie, on se rend bientôt compte que C. Higbie ne cite pratiquement aucune étude qui ne soit pas en anglais. C'est bien simple : sur les quelque 400 titres repris, on en compte précisément 4 en allemand, 3 en français et 1 en italien, la plupart du temps d'ailleurs parce qu'il s'agit de sources primaires. L'auteur paraît tout ignorer des travaux de collègues qui, à l'instar de Marion Muller-Dufeu ou d'Eva Falaschi, ont pourtant récemment consacré une partie importante de leurs activités au sujet. Comme me l'indique Alain Schnapp, même les travaux classiques de Krzysztof Pomian sur le phénomène de la collection et d'André Vayson de Pradenne sur l'existence de collections dès la préhistoire sont ignorés. C'est très scandaleux. La connaissance des langues est non seulement une richesse distinctive des sciences humaines ; elle est obligatoire si l'on prétend faire un travail professionnel. Dans le cas contraire, on se condamne nécessairement à ignorer une kyrielle de contributions majeures. D'autant que le sujet est éminemment européen et que les travaux publiés en français, en allemand et en italien – pour s'en tenir à ces trois langues-là – l'emportent en volume (à tout le moins) sur ce qui s'est publié en anglais. Même en anglais, on enregistre des lacunes assez curieuses comme, pour se limiter à un cas de grande visibilité, les pages stimulantes qu'a consacrées Mary Beard à Verrès et aux « Roman art thieves » dans *Confronting the classics*, Londres, 2014, p. 88-95. Dans le cas présent, on a aussi l'impression que l'auteur a travaillé sans encadrement. C'est parfois rafraîchissant comme quand elle met en avant *The Invention of Tradition* (Cambridge, 1983), édité par Eric Hobsbawm et Terence Ranger, comme le modèle méthodologique dont elle s'est inspirée pour penser la manière dont le passé est recréé (même si elle admet que, faute de documentation, tout transfert vers l'Antiquité demeure conjectural). C'est parfois problématique, comme quand elle écrit : « I define forgery as an object or document that is not what it is said to be. » (p. 13) « Qui n'est pas ce qu'il est dit être. » Par qui ? Par le producteur, par le propriétaire, par le commentateur ? Il s'agit d'une définition tellement vague qu'elle en devient non opératoire puisque susceptible de couvrir la totalité du réel. Plus loin, elle reprend pour les faux les quatre catégories définies dans le catalogue d'une exposition tenue en 1973 au Minnesota Institute of Arts. On doutera qu'il s'agisse de la référence la plus appropriée pour une question somme toute importante. L'impression est dès lors celle d'un libre vagabondage, peu structuré, où l'occasion fait le larron. Toute l'introduction est à l'avenant : une promenade plaisante à travers une galerie de cas qui sont plus évoqués que fermement articulés. Et que l'on pourrait sans peine compléter dans la mesure où l'auteur – concentrée sur les textes – passe complètement à côté des découvertes archéologiques paraissant attester un tempérament de collectionneur (rien sur les cargaisons d'Anticythère ou de Mahdia, sur les trouvailles du Pirée, sur les compositions de certains trésors monétaires, etc.). La construction elle-même du livre est problématique qui se termine (Chapitre 4 : The Forgery of the Past) par là où il eut fallu sans doute commencer, c'est-à-dire la présentation des sources primaires (Pline, Pausanias, la chronique de Lindos, etc.) et des *case studies* qui fondent l'analyse. Les

chapitres 2 et 3, intitulés de façon un peu surprenante « visual forgeries » et « textual forgeries » (comme si les textes n'étaient pas « visuels »), indiquent bien la volonté de l'auteur de considérer les œuvres matérielles comme les œuvres littéraires, ce qui n'avait jamais été réalisé jusqu'ici. Et pour cause, serait-on tenté de dire, car cette division de support estompe complètement et de façon dommageable une division d'intention beaucoup plus importante. Soit deux catégories de créations qu'il convient de dissocier : celle qui relevait du délit, du crime économique comme les faux testaments, la fausse monnaie (ici placée avec les « faux textuels ») ou la contrefaçon de pierres précieuses, et celle qui ne l'était pas, comme c'est généralement le cas de l'ensemble des manifestations artistiques, dont l'auteur répète qu'elles n'étaient soumises ni au copyright ni aux royalties. « Remarkably, écrit l'auteur, not once in his discussion of sculpture does Pliny discuss forgery » (p. 201). Il n'y a là rien de remarquable et c'est bien là que réside le principal vice de l'ouvrage : l'anachronisme radical et ingénu d'une vision qui, de façon répétée, définit les faussaires comme des personnages duplices cherchant à s'enrichir en trompant leurs clients. Les notions majeures d'émulation, de citation et d'imitation artistique – les bases de l'histoire de l'art – sont pour ainsi dire ici absentes. Le mot « imitatio » n'est pas à l'index et est à peine traité pour dire qu'il s'agit de « quelque chose de différent du faux et du plagiat » (p. 147-148). À plusieurs reprises, la traduction tire abusivement les textes du côté de la falsification volontaire (p. 159 : l'expression « non esse meam » est traduite par « forgery » ; p. 165 : « fingendi » par « faking » et p. 175-176 : « interciderat » par « falsify »). Quoiqu'implicite, le parti pris est clairement de souligner les similitudes entre hier et aujourd'hui. L'Antiquité est alors repeinte aux couleurs plates de l'Amérique contemporaine et d'un capitalisme cupide, avec une grille de lecture simpliste et moralisante opposant le bon collectionneur au mauvais comme « good starting point » (p. 59, 71). De nombreux et subtils travaux avaient pourtant patiemment montré combien les catégories d'originaux et de copies étaient moins étanches dans l'Antiquité qu'aujourd'hui, combien les Romains étaient « guided little, if at all, by the name of the artist » (p. 110). Carolyn Higbie conteste cette vision. Il est bien possible, pour le monde gréco-romain, qu'on soit allé un peu trop loin dans la négation du statut d'artiste telle que nous l'entendons. Pour autant, le lecteur informé se demandera si ce qu'elle entend substituer – une revalorisation de l'artiste, de la conscience de sa valeur, et du *connoisseurship* de ceux qui l'apprécient, à l'aune de notre monde contemporain – ne constitue pas un regrettable retour en arrière, moins fin, moins intelligent. Un exemple parmi d'autres : à propos des signatures d'artistes, elle note, p. 85, que « some sculptors did not wish to be anonymous craftsmen ». Un article de Didier Viviers (en français et dès lors ignoré) avait plus finement montré combien la faible proportion de signatures par des artistes identifiés sur les vases (pensons aux 40 signatures de Douris sur les 300 vases qui lui sont attribués) et les sculptures s'expliquait tout autrement : non pas par la fierté des créateurs mais avant tout par la volonté des commanditaires (D. Viviers, « Signer une œuvre en Grèce ancienne : pourquoi ? Pour qui ? », dans J. de la Genière (éd.), *Les clients de la céramique grecque*, Paris, 2004, p. 141-154). C'est donc un livre-promenade qui nous est proposé, où le lecteur trouvera une foule de renseignements érudits plaisamment relatés, mais qui se révèle au total d'une grande ingénuité moderniste, faute de surface culturelle. Il est étonnant – et à vrai dire assez décourageant – de voir qu'une maison

d'édition aussi respectable qu'Oxford University Press se soit accommodée d'une telle situation, qui n'est rien moins qu'une atteinte directe à une composante fondamentale de la notion même d'humanisme. François DE CALLATAŸ

Caroline VOUT, *Classical Art. A Life History from Antiquity to the Present*. Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. relié, XI-359 p., 80 ill coul., 132 ill. n./b. Prix : 30 £. ISBN 9780691177038.

Caroline Vout retrace ici l'histoire de l'art classique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours en se focalisant sur le concept même d'« art classique » et ses mutations au cours du temps. L'ouvrage tend à démontrer que la notion de « classique » est une construction idéologique complexe élaborée par des réappropriations successives, depuis l'Antiquité. L'exemple des *Tyrannoctones*, présenté en guise d'introduction, illustre justement ces problématiques : déjà célèbre et abondamment reproduit dans le monde gréco-romain, ce groupe a joui pendant les Temps modernes et l'Époque contemporaine d'une nouvelle notoriété, tour à tour auprès des collectionneurs, des artistes, des archéologues et des historiens de l'art, au point de devenir, pendant long-temps, l'un des icônes de l'art classique grec et de l'art grec reconstitué. Dans cette perspective, l'ouvrage propose de reconsidérer avec une grande minutie les contextes de production et de conservation des œuvres classiques ou des œuvres inspirées par elles au fil d'une série de moments-clefs de l'histoire occidentale. C. Vout développe donc une approche pratiquement stratigraphique pour disséquer les perceptions qui se sont progressivement superposées autour de ces œuvres. Dès lors, l'ouvrage s'articule chronologiquement, autour d'une série de moments-clefs soigneusement sélectionnés. En premier lieu, l'auteur aborde le contexte grec du V^e^ siècle av. J.-C. où les sculptures sont des emblèmes politiques pour la cité et les citoyens. À leur tour, les royaumes hellénistiques se réapproprient le style grec et en font l'apanage du pouvoir. Mais c'est aussi à cette période qu'apparaissent les premières grandes collections, parallèlement à l'émergence d'un discours sur l'art. À Rome, les mêmes phénomènes se produisent, se complexifient et s'intensifient. Ils atteignent leur acmé sous Néron et sous Hadrien. L'Antiquité tardive et le Moyen Âge ne sont pas oubliés : C. Vout rappelle que l'art antique était omniprésent à Constantinople puis à Venise qui se voulaient, l'une et l'autre, héritières de Rome. La Renaissance marque un regain d'intérêt pour l'art antique auprès des artistes et des cours italiennes, en particulier à Florence et à Rome. Rapidement, les cours européennes notamment en France et en Angleterre importent ces nouvelles pratiques grâce à la création de collections classiques et d'académies d'art qui attirent progressivement une sélection de pièces classiques. C. Vout se penche ensuite plus spécifiquement sur le collectionnisme anglais qui connaît un vif succès pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. À son tour, le siècle du néo-classicisme ravive de plus belle l'intérêt des artistes et des riches particuliers pour l'art classique alors qu'au même moment, les fouilles de Pompéi jettent une lumière nouvelle sur la vie quotidienne antique. Dans la foulée, les œuvres classiques deviennent progressivement des objets pour l'étude de l'art antique. Finalement, C. Vout montre aussi à travers quelques œuvres contemporaines ou l'agencement récent du musée Mougins, que l'art classique continue de vivre aujourd'hui et de

susciter de nouvelles réceptions. Ce travail ne se résume pas à un simple survol chronologique ; au contraire, à plusieurs reprises C. Vout se focalise sur certains contextes pour mieux se concentrer sur quelques situations particulièrement illustratives. C'est le cas du collectionnisme anglais qui attire toute l'attention de l'auteur pour la fin des Temps modernes. Mais ces choix permettent d'aborder beaucoup plus en profondeur les dynamiques de réception en présence. Et pour cause, C. Vout convoque systématiquement une quantité et une variété impressionnantes de témoignages. Il s'agit surtout de sources écrites, antiques et modernes, empruntées aux archéologues, artistes ou collectionneurs qui ont marqué de près ou de loin les études classiques, mais aussi de documents iconographiques qui restituent, par exemple, l'agencement des œuvres classiques dans les collections, ou l'inspiration classique qui préside à certaines créations artistiques. Grâce à de nombreux rapprochements et confrontations judicieuses, ces documents permettent de rendre la situation, contexte après contexte, avec un maximum de nuances. En plus du tableau nuancé que génère l'analyse de ces nombreux témoignages, cette méthode permet aussi d'aborder une série de thématiques transversales. C. Vout s'interroge ainsi notamment sur l'identité des collectionneurs d'antiques, leurs objectifs, les critères de sélection des œuvres « classiques », les sources d'approvisionnement en œuvres antiques, l'agencement des collections autour des œuvres antiques, le statut des copies et réappropriations artistiques. En définitive, ce travail de fond ouvre de nouvelles pistes de réflexion sur les réceptions des œuvres classiques en abordant un horizon chronologique particulièrement large, tout en présentant un grand nombre de documents qui permettent d'examiner en profondeur les nuances et les enchevêtrements complexes de ce phénomène en perpétuel renouvellement.

Antoine ATTOUT

Laurence TERRIER ALIFERIS, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 343 p., 359 fig. n./b. (LES ÉTUDES DU RILMA. ETRILMA, 7). Prix : 125 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-55317-7.

Les œuvres orfévrées, peintes et sculptées du Nord-Ouest de l'Europe à la fin du XII^e^ siècle et au début du XIII^e^ siècle relèvent d'un style distinct des arts roman et gothique. Dénommé « art 1200 » ou « style 1200 » depuis l'exposition éponyme de 1970, cet art se caractérise par un aspect antiquisant. C'est à la détermination des sources de ces caractères antiquisants et aux modalités de leur imitation par les artistes médiévaux que Laurence Terrier consacre sa monographie. Dans sa recherche des modèles antiques utilisés dans l'élaboration des œuvres de style 1200, l'auteure a systématiquement comparé le style de cette production aux corpus grec, romain, gallo-romain et byzantin. Elle discrimine ainsi les œuvres dont la création a nécessité l'observation directe d'un modèle antique de celles qui imitent des objets byzantins ou d'autres œuvres médiévales. Dans certains cas, il est possible d'identifier précisément des prototypes antiques visibles actuellement. Dans d'autres, l'auteure propose une comparaison avec des objets typologiquement et stylistiquement proches de ceux qui ont été imités, ces derniers ayant aujourd'hui disparu. Un troisième cas de figure est celui dans lequel un motif est considéré comme inspiré de l'Antiquité car trop sin-

gulier dans l'art médiéval, sans que l'on puisse en déterminer l'origine. Le chapitre introductif est consacré à l'historiographie et à l'explicitation des objectifs et de la méthode de l'étude. Le chapitre suivant définit la notion d'imitation au Moyen Âge en appuyant la réflexion sur des sources textuelles et sur le cahier de croquis de Villard de Honnecourt. Dans ce contexte, l'imitation, par la mémorisation ou par la copie dans des carnets de modèles, est considérée comme une étape nécessaire dans le processus de création. Les caractéristiques du ou des modèles sont ensuite adaptées en une œuvre originale. Le cœur de l'ouvrage est dédié à l'examen des œuvres d'art de 1200 et de leurs modèles antiques. Cette partie du livre est divisée en trois chapitres selon une progression chronologique et une distribution par technique : orfèvrerie, sculpture et peinture. Tout d'abord, les orfèvres mosans du XII^e^ siècle sont présentés comme des précurseurs dans l'imitation de l'art antique. L'auteure mentionne à ce propos les fonts baptismaux de Liège et le chef-reliquaire du pape Alexandre. Une importante proportion de ce chapitre est ensuite réservée à la figure de Nicolas de Verdun. Celui-ci, défini comme « l'initiateur du style 1200 », s'est manifestement inspiré d'objets antiques dans la création des trois œuvres qui lui sont attribuées. Concernant l'ambon de Klosterneuburg et la châsse des rois mages de Cologne, l'auteure repère précisément des modèles antiques provenant de Reims et de Cologne. Ceci la pousse à écarter l'hypothèse d'un voyage de l'artiste à Rome. Selon elle, c'est grâce à l'observation d'œuvres antiques locales variées – sarcophages, ivoires, statuettes, portraits d'empereurs et de philosophes, rondes-bosses et plus rarement gemmes – que Nicolas de Verdun met au point les caractéristiques de son style personnel : maîtrise du *contraposto*, souplesse des drapés, tridimensionnalité des corps et variété dans les physionomies et les postures. Elle n'en rejette pas pour autant la reprise de motifs byzantins. L'auteure explique l'absence de prototypes antiques repérables pour la châsse Notre-Dame de Tournai par l'assimilation complète de leurs caractéristiques dans un style désormais entièrement propre. Elle attribue ensuite à Nicolas de Verdun une vaste postérité parmi les orfèvres colonais, mosans et aixois ainsi qu'au sein du milieu des peintres et des sculpteurs. Certains d'entre eux se tournent eux-mêmes vers des prototypes antiques. Dans le chapitre sur la sculpture monumentale, l'auteure effectue un tri rigoureux entre les œuvres qui attestent d'une observation directe d'objets antiques et celles qui imitent les innovations de l'orfèvrerie. Les sculptures de la cathédrale de Laon, des consoles de Saint-Rémi de Reims et les fragments de Saint-Yved de Braine sont considérés comme relevant de cette seconde catégorie. La façade occidentale de la cathédrale de Sens est au contraire présentée comme le fruit de l'observation de modèles grecs alors visibles localement et dont les caractéristiques propres se retrouvent dans le style sénonais. L'auteure relève aussi des citations ponctuelles de l'Antiquité dans les ensembles de Chartres et de Paris. Le cas de la cathédrale de Reims est largement développé. De nombreux éléments, dont le célèbre groupe de la Visitation, laissent supposer l'imitation de modèles antiques locaux aujourd'hui perdus : des bustes et rondes-bosses d'origine romaine importés en Gaule, des bronzes provinciaux et un sarcophage également observé par Nicolas de Verdun. Dans l'Empire, l'auteure relève que seuls le transept sud et le pilier des anges de Strasbourg ainsi que la clôture de chœur d'Halberstadt comportent des références directes à l'Antiquité. Le reste de la sculpture impériale imite l'art byzantin et les innovations de la sculpture française plutôt que ses sources

antiques. En Angleterre, la chercheuse considère que plusieurs statues conservées à Winchester et à York attestent de l'observation de modèles antiques. La sculpture de la cathédrale de Wells à l'inverse imiterait l'art médiéval continental. Le chapitre suivant traite de l'enluminure, du vitrail et brièvement de la peinture murale. L'auteure passe en revue de nombreuses œuvres, provenant du Nord de la France, de l'Empire, de l'Angleterre et de la Péninsule ibérique. Elle examine plus longuement le Psautier d'Ingeburge. À une exception près – les vitraux de la cathédrale de Canterbury –, ces œuvres ne sont pas considérées comme relevant de modèles antiques. Le dernier chapitre est consacré à la perception médiévale de l'art antique. En se référant aux chapitres précédents, l'auteure insiste sur l'origine locale des modèles utilisés. Selon elle, le dessein des artistes de 1200 qui se sont inspirés d'œuvres antiques est la volonté d'atteindre un plus grand naturalisme. La période étudiée dans l'ouvrage se différencie en cela des autres « renaissances » qui émaillent le Moyen Âge et dont les motivations sont politiques. En conclusion, L. Terrier propose une bonne étude de l'imitation de l'art antique dans les œuvres de 1200. D'une part, elle synthétise et met à la portée du lecteur francophone de nombreux arguments qui étaient jusqu'ici surtout discutés dans la littérature de langue allemande. D'autre part, elle enrichit les connaissances actuelles de nouvelles comparaisons. De plus, grâce au systématisme et à la rigueur de sa méthode, elle arrive à des résultats précis et convaincants concernant l'identification de modèles et la discrimination des œuvres véritablement imitées de l'Antiquité. Enfin, les rapprochements opérés sont illustrés de nombreuses figures utiles au lecteur. Seul l'usage indifférencié des concepts d'« imitation » et d'« influence » est regrettable. Ces deux paradigmes ne sont pourtant pas interchangeables car ils impliquent des rapports différents entre sources et produits. Dans le cadre d'une étude comme celle-ci, une définition de ces concepts et un usage plus précis des termes qui s'y rapportent auraient été les bienvenus. Quoi qu'il en soit, on saluera l'ampleur des corpus antique et byzantin examinés ici et la minutie des comparaisons stylistiques. Grâce à ces qualités, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)* intéressera aussi bien le curieux en quête d'une bonne synthèse sur la production singulière des années 1200 que le chercheur en histoire de l'art médiéval ou antique. Charlotte TASSIN

Martin EBERLE, *Monumente der Sehnsucht. Die Sammlung Korkmodelle auf Schloss Friedenstein Gotha*. Heidelberg, Morio Verlag, 2017. 1 vol. relié. 119 p., ill. n/b et coul. Prix : 24,95 €. ISBN 978-3-945424-25-4.

Cet ouvrage porte sur les maquettes d'architecture en liège de la collection ducale de Gotha. En Allemagne, elle fut l'une des premières à posséder des maquettes du célèbre modéliste romain, Antonio Chichi (1743-1816), dont les productions ont largement contribué aux études sur l'architecture antique au nord des Alpes. Dans une première partie (p. 9-23), l'auteur évoque l'art de la phelloplastique (p. 9-15). Il présente ensuite l'histoire de la collection ducale (p. 15-19) et les usages de ces maquettes à la cour de Gotha (p. 19-23). Un catalogue très détaillé et richement illustré forme le cœur de l'ouvrage (p. 25-115). En histoire de l'art, la phelloplastique désigne l'art de fabriquer des maquettes en liège de monuments anciens. Les séries

produites concernent des édifices de l'Antiquité classique, principalement ceux de l'architecture romaine. Les origines de la technique sont à chercher du côté de Naples et de la fabrication des crèches de Noël au XVI^e^ s. À cela, il faut ajouter que la redécouverte des sites d'Herculanum (1738) et de Pompéi (1748) a joué un rôle important dans le développement des études archéologiques et dans la diffusion du goût pour l'Antique. Ce n'est donc pas un hasard si les premiers exemplaires du XVIII^e^ s. proviennent de Campanie. Dès l'origine, ces maquettes ont rencontré un succès immense partout en Europe. Elles représentaient les édifices en ruines tels qu'ils se présentaient aux yeux de leurs contemporains et ne cherchaient pas à reconstituer le monument dans son état originel. Leurs concepteurs savaient en outre tirer avantage des qualités du matériau (légèreté, souplesse, résistance, découpe facile) et de ses porosités afin de rendre compte des altérations de surface des ruines antiques, parvenant même à restituer les effets de polychromie. Outre leurs indéniables qualités esthétiques, elles étaient aussi un objet scientifique tant dans leur conception que par leur destination. Leurs producteurs s'appuyaient en effet sur les mesures les plus exactes et les gravures les plus précises disponibles à l'époque. Les maquettes véhiculaient une image plus proche de la réalité matérielle des vestiges que les gravures publiées. Les débats sur la précision et la fidélité des reproductions gravées ont d'ailleurs alimenté tout le XVIII^e^ s. Ces maquettes ont ainsi joué un rôle considérable dans la diffusion du goût et du savoir sur l'art antique et dans le développement de la science archéologique. La prise de conscience de la réalité matérielle des ruines comme sources historiques a joué un rôle essentiel dans la construction de l'archéologie et de la *Bauforschung* comme disciplines scientifiques au XIX^e^ s., siècle durant lequel les maquettes et les moulages ont connu un véritable âge d'or dans les universités et les académies des Beaux-arts, où l'enseignement reposait sur la copie des modèles de l'Antiquité. Au cours du XX^e^ s., les maquettes et les moulages ont été peu à peu dépréciés, avant d'être délaissés dans les réserves de diverses institutions. C'est à la fin des années 1980 qu'elles ont connu un véritable regain d'intérêt en raison de leur valeur documentaire (W. Szambien, *Le Musée d'Architecture*, Paris, 1988 ; W. Helmberger et V. Kockel (Ed.), *Rom über die Alpen tragen : Fürsten sammeln antike Architektur. Die Aschaffenburger Korkmodelle*, Landshut, Ergolding, 1993). – À Gotha, les maquettes en liège ont été en grande partie acquises par le duc Ernst II de Sachsen-Gotha-Altenburg (1745-1804) au cours du dernier quart du XVIII^e^ s – il en possédait 13 – et léguées au musée peu avant sa mort. Une maquette du temple de Paestum réalisée par Padiglione et une maquette de l'arc de triomphe de Constantin, signée Chichi et achetée en 1864 à une vente aux enchères, vinrent plus tard compléter la collection. Ce corpus comprend ainsi des œuvres d'Antonio Chichi (11), de Carl Joseph May (3) et d'Agostino Padiglione (1). En 1771/72, le futur duc et son frère, August de Sachsen-Gotha-Altenburg, réalisent leur *Kavalierstour*. Le décès de leur père en 1772 oblige Ernst à interrompre son voyage afin de prendre la succession. De son côté, August poursuit son périple, durant lequel il rencontre Johann Friedrich Reiffenstein (1719-1793), antiquaire, marchand d'art et cicérone, qui appartenait au cercle de Winckelmann et de Mengs. Catherine II de Russie, Ernest II de Sachsen-Gotha-Altenburg et peut-être aussi Friedrich II de Hesse-Cassel utilisèrent volontiers ses services afin d'enrichir leurs collections. Ces maquettes étaient surtout destinées à une clientèle fortunée qui accomplissait son Grand Tour, désireuse d'acquérir un objet

attestant leur formation humaniste. Certains acheteurs en faisaient l'acquisition pour un musée ou bien une académie des beaux-arts, où elles rencontraient l'idéal muséographique du Siècle des Lumières, qui associait projet encyclopédique et visée pédagogique. Architecte de formation, Antonio Chichi est certainement l'un des plus célèbres spécialistes de maquettes en liège. À la fin des années 1770, sa notoriété dépasse de loin celle de ses confrères, Augusto Rosa (1738-1784) et Giovanni Altieri (*ca* 1767-1790). Il produit des œuvres d'une précision et d'une qualité remarquables ce qui lui confère une grande renommée et explique le coût élevé de sa production. Son répertoire comprend 36 modèles. Fasciné par le travail de Chichi, Carl Joseph May (1747-1822), pâtissier originaire d'Erfurt, copie les œuvres du Romain en utilisant un pantographe ce qui lui permet de reproduire les maquettes dans leurs moindres détails jusqu'à la signature même du maître. Sa production connaît elle aussi un immense succès, d'autant plus qu'elle est vendue 10 à 20 % moins chère que celle de Chichi. Véritables compositions architecturales, les maquettes de May étaient utilisées pour orner les tables lors des réceptions données à la cour d'Erfurt ou bien de Gotha. Dans le cas du service à la française, qui est en usage jusqu'à la fin du XVIII[e] s., tous les plats sont présentés en même temps aux convives sur une table qui est ornée de différents décors. Ces édifices en miniature servaient alors à alimenter, au sens propre comme au figuré, les conversations des convives. Les maquettes de Gotha furent également utilisées par le personnel enseignant du lycée ducal, mais aussi par les enseignants et les élèves de l'académie de dessin fondée en 1786 par Ernest II et dirigée par Friedrich Wilhelm Eugen Doell (1756-1816). L'enseignement y était organisé autour de la copie des dessins, le dessin d'après moulages et le dessin de nus. Cet apprentissage visait à former le futur personnel des manufactures ducales. Parvenu au terme de l'ouvrage, plusieurs remarques s'imposent. La première porte sur les illustrations : absence de numérotation, légendes incomplètes (p. ex., p. 13), parfois manque de pertinence (p. ex. p. 14, p. 83). La deuxième remarque concerne le catalogue qui apporte peu d'informations sur les maquettes elles-mêmes, privilégiant plutôt le monument antique. Ces remarques ne doivent pas faire oublier la qualité des images et du texte qui est agréable à lire. L'ouvrage, qui est plutôt destiné à un grand public mais qui intéressera aussi certainement les spécialistes, permet de faire connaître une ancienne collection qui retrouve ici tout son éclat. Isabelle WARIN

Stefano NOVELLI & Massimo GIUSEPPETTI (Ed.), *Spazi e contesti teatrali. Antico e Moderno*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2017. 1 vol. broché, 324 p. (LEXIS SUPPLEMENT, 71). Prix : 60 €. ISBN 978-90-256-1327-3.

La miscellanea a cura di Stefano Novelli e Massimo Giuseppetti raccoglie 17 interventi sul teatro greco e sulla sua recezione, che, nella loro eterogeneità, rendono ragione del tema centrale variamente riproposto: lo *spazio*, nella polisemica accezione scenica, diacronica, culturale, e il *contesto*, tanto storico quanto filosofico, ovvero le due prospettive, i due contenitori che accolgono e permettono l'esistenza e il rinnovamento del teatro, o meglio, dei teatri del mondo antico e del mondo moderno. In questo senso, i contributi che si aprono ad altre direzioni, ad esempio, la relazione tra simposio e teatro (Leurini, 87), l'indagine sul rapporto tra testo e

production locale. Les liens interculturels sont ici manifestes. Le cas de Métaponte se trouve enrichi de ces parallèles. Le mobilier de la tombe 20 comporte des objets appartenant à la vie militaire et agonistique. La tombe 18 contenait divers artefacts montrant l'intégration du défunt dans la communauté : un stylet prouve que le défunt était alphabétisé. La présence d'équipements militaires (leur dépôt funéraire est une coutume osco-samnite) et celle de vases protolucaniens laissent à penser qu'il pourrait s'agir d'un guerrier italique entré au service de la cité grecque. La tombe 415 a livré le même type de mobilier, mais elle avait un caractère monumental plus marqué. Les vases semblent être un support préférentiel de diffusion des valeurs culturelles et sociales. Ces deux tombes étaient situées en périphérie, d'où l'hypothèse d'une élite indigène, éventuellement initiée à l'orphisme et au pythagorisme. La surenchère d'éléments grecs, comme dans la « Tombe du plongeur », serait une manière de compenser l'origine indigène du défunt. Enfin, la tombe 336, où était inhumé l'individu souffrant d'acromégalie, se distingue des autres, en ce qu'elle était couverte par des tuiles. Elle comportait plusieurs vases dont un alabastre rare. L'analyse de l'iconographie va dans un sens eschatologique. Le dysfonctionnement hormonal induit par la pathologie entraînant un abaissement de la voix, on peut se demander si le défunt avait profité de sa voix grave pour se faire remarquer comme chanteur. Si c'est bien un musicien, la déformation des os de sa main en revanche l'a contraint à cesser de jouer de l'instrument à la fin de sa vie. Est formulée l'hypothèse de voir dans cet homme un étranger à la cité, peut-être disciple du Pythagoricien Hippase de Métaponte. En effet, sur 218 Pythagoriciens, 38 sont originaires de Métaponte. Sa taille inhabituelle d'ailleurs le rapprochait de Pythagore, qui était plus grand que la moyenne. La conclusion proposée de ce cas d'étude suggère que ces particularités physiques du mort ont pu donner l'impression qu'il était un chaman doté de pouvoirs thaumaturgiques. L'ouvrage se clôt sur des tableaux synoptiques très utiles réunissant les principales données anthropologiques et archéologiques. En somme, malgré quelques redites et quelques hypothèses méritant un examen plus approfondi, ce livre propose une synthèse utile sur les cordophones trouvés dans les tombes de Grande-Grèce. On regrette toutefois l'absence d'étude organologique pour couronner l'ensemble.

Sylvain PERROT

Pierre O. JUHEL, *Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide. Cinq études militaires entre histoire, philologie et archéologie*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd., 2017. 1 vol. broché, x-277 p., nombr. ill. n./b. et coul. (ARCHAEOPRESS ARCHAEOLOGY). Prix : 34 £ (+ taxes). ISBN 978-1-78491-732-6.

Cet ouvrage rassemble cinq études issues des recherches menées par Pierre Juhel dans le cadre de sa thèse de doctorat en histoire ancienne et archéologie, *L'armée du royaume de Macédoine à l'époque hellénistique (323-148 av. J.-C.). Les troupes « nationales ». Organisation et analyse de l'iconographie militaire, avec déductions quant à la nature de l'armement*, soutenue en 2007 à l'Université de Paris IV. Ce livre, qui a pour cadre la Macédoine des Antigonides, se présente sous la forme d'un recueil de textes portant sur l'apparition et la nature de la phalange macédonienne (p. 1-93), sur l'infanterie d'élite que sont les hypaspistes et les peltastes (p. 94-160),

sur l'infanterie lourde (p. 161-172), sur l'ambivalence de certains termes relatifs aux institutions militaires macédoniennes – notamment les sômatophylaques – (p. 173-212), et sur deux armes d'époque hellénistique (p. 213-277). L'auteur s'appuie sur une riche documentation qui est surtout composée de sources philologiques et iconographiques ; l'archéologie joue ici un rôle plutôt secondaire, les vestiges archéologiques de l'armement (que l'auteur connaît au demeurant très bien) n'étant que peu évoqués. Au début de l'ouvrage, le lecteur trouvera une table des matières (p. I-V) très détaillée, qui corrige l'absence d'index, ainsi qu'une liste des figures (p. VII-VIII). L'ouvrage est d'ailleurs richement illustré. – La première étude évoque l'apparition de la phalange macédonienne, dont l'origine remonterait selon l'*opinio communis* à Philippe II, et sa nature exacte à l'époque des Antigonides (p. 1-93). Dans l'Antiquité, la phalange désigne une formation serrée de combattants. Le terme reste cependant assez imprécis puisqu'il n'apporte en effet aucune information sur la disposition exacte des combattants au sein de cette formation, ni même sur leur panoplie ou bien sur leur manière de se battre ou de tenir les armes. L'auteur revient tout d'abord sur le long et riche débat historiographique, animé essentiellement par les spécialistes germanophones et anglophones de la question militaire. Grâce à un important travail de documentation, l'auteur dresse le tableau des conclusions hâtives, des incohérences ou bien encore des erreurs factuelles de ses prédécesseurs (voir aussi p. 69-74). Il propose ensuite une analyse détaillée des sources littéraires concernant les réformes militaires de Philippe II, l'apparition de la phalange macédonienne, la sarisse et son maniement. Il complète son étude par les données issues de l'iconographie antique en se tournant en préambule vers les armes des fantassins byzantins et médiévaux (p. 31-39). L'auteur parvient ainsi à formuler plusieurs conclusions. Tout d'abord, Philippe II de Macédoine a bel et bien pris l'initiative de réformes militaires qui visaient à instaurer des modifications structurelles dans la phalange, mais en s'appuyant sur une organisation militaire antérieure sans occasionner pour autant une « révolution militaire » (p. 1). Les phalangistes de Philippe II et d'Alexandre le Grand auraient ainsi manié leur arme d'une seule main, chaque rangée utilisant d'ailleurs des sarisses de longueurs différentes. Le maniement de la sarisse à deux mains serait un apport plus tardif (premier quart du III^e^ s. ou bien fin du troisième quart du III^e^ s. av. J.-C., p. 61). En outre, les premiers rangs de la phalange auraient été aussi « lourdement armés que les hoplites grecs » (p. 61). Encore faudrait-il savoir exactement à quoi l'auteur, si prompt à corriger ses prédécesseurs (voir p. 161-162), fait référence ici. La deuxième étude aborde les troupes d'élite de l'armée macédonienne, les hypaspistes et les peltastes (p. 94-160). Les hypaspistes sont surtout connus sous les règnes de Philippe II et d'Alexandre le Grand : ils formaient alors une troupe d'élite, de 3000 hommes environ, disposée à l'avant de la phalange. Plus tard, sous le règne des Diadoques, les hypaspistes ne semblent plus être concernés par la bataille en formation serrée. Aux III^e^ et II^e^ s. av. J.-C., cette troupe, réduite alors en nombre, est affectée à la protection rapprochée du roi (les fameux hypaspistes royaux) ou fait office de police militaire (p. 95). Ces hommes, qui appartenaient à l'élite de la société macédonienne, étaient équipés d'une lance courte, mais aussi d'un bouclier, peut-être l'*aspis* des hoplites grecs si l'on suit l'argumentation de l'auteur (p. 99-103). P. Juhel se penche ensuite sur les peltastes de l'armée macédonienne, lesquels constituent également une troupe d'élite qui succèdera à celle des hypaspistes. Notons que les

hypaspistes et les peltastes ne se laissent pas facilement identifier dans les sources iconographiques (p. 104-112, p. 125-145). L'auteur fait certes preuve de la plus grande prudence dans ses conclusions, mais le lecteur peine quelque peu à le suivre dans sa rapide analyse des sources iconographiques. Dans la troisième étude, P. Juhel discute de la notion d'infanterie lourde en Macédoine, à partir d'une description donnée par Polybe *Hist*., XVIII, 29-30, 4 (p. 161-172). Les spécialistes d'histoire militaire distinguent généralement les troupes dites lourdes des troupes dites légères, en prenant en compte l'armement individuel de chaque combattant, mais aussi leur disposition sur le champ de bataille et leur mode de combat. En réalité, les sources sont parfois tellement insaisissables qu'il est souvent difficile de conclure. Selon l'auteur, l'équipement des phalangistes macédoniens serait plus léger que celui des hoplites grecs – ce qui, à mon sens, reste à discuter –, mais en raison de sa capacité à enfoncer la formation adverse, le groupe serait à considérer dans son ensemble comme une infanterie lourde (p. 167). Dans la quatrième étude, l'auteur livre quelques remarques d'ordre philologique et historique sur les troupes d'élite de l'armée macédonienne, les sômatophylaques et les hypaspistes (p. 173-212). Le lecteur s'interroge : pourquoi ne pas avoir traité la question des hypaspistes plus tôt (voir ci-dessus p. 94-112) ? Les sômatophylaques constituent une garde rapprochée, dont le profil évolue progressivement. P. Juhel s'appuie à la fois sur les sources grecques et latines. Toute la difficulté de l'analyse réside dans la connaissance que les auteurs latins avaient des institutions macédoniennes ; par ailleurs, le sens des mots ou des syntagmes évolue au fil du temps pour recouvrir diverses réalités. En conclusion, l'auteur s'étonne de la « méthode historique » des auteurs antiques, mais cette fausse naïveté ne convainc guère (voir p. 199 et l'appendice p. 200-204). La cinquième étude porte sur deux armes qui seraient apparues à l'époque hellénistique (p. 213-277). L'auteur évoque tout d'abord le cas de la *phoinikis* qui désignerait, selon lui, un corselet, c'est-à-dire une cuirasse, en feutre (p. 216-217), de couleur rouge pourpre, qui serait attesté par les sources iconographiques (p. 219). Une objection s'élève aussitôt dès lors que cet équipement militaire n'est pas nouveau puisqu'il est déjà attesté à Sparte et dans d'autres cités grecques, dès l'époque archaïque. Il est généralement interprété comme un vêtement appartement à l'équipement du guerrier (p. 214) ou même assimilé à une couleur (cf. J.-C. Couvenhes, « Le rouge porté au combat à Sparte : une couleur sang, mais laquelle ? », dans L. Bodiou & V. Mehl (Ed.), *L'Antiquité écarlate. Le sang des Anciens*, Rennes, 2017, p. 61-74). Le sentiment qui prévaut est que de nombreuses questions n'ont pas été abordées. L'auteur revient ensuite sur un nouveau type de casque, qu'il désigne, d'après A. Reinach, « Trophées macédoniens », *REG* XXVI/1913, p. 393, par le nom de *morion macédonien* (p. 262-263). À ma connaissance, ce casque n'est connu que par les sources iconographiques et aucun exemplaire n'en a été mis au jour par les archéologues. L'auteur s'appuie ici sur un corpus homogène de statuettes de terre cuite découvertes en 1962 à Pella. D'une hauteur de 40 cm environ, ces objets représentaient la déesse Athéna coiffée d'un casque bombé, à hauts bords relevés et muni de cornes de bovidé. La forme et les hauts bords relevés de ce couvre-chef évoqueraient un casque, le *morion*, en usage à la Renaissance, d'où l'appellation choisie par l'auteur. Les casques représentés sur les statuettes de Pella sont en effet d'une très grande homogénéité et on est enclin à suivre l'hypothèse avancée ici. Au

terme de la lecture de cet ouvrage, quelques remarques s'imposent. L'ouvrage pâtit d'un certain nombre de faiblesses qu'il ne saurait être question de toutes relever ici. D'une grande densité et d'une érudition soutenue, ce recueil, écrit d'une belle plume, n'est pas de lecture facile et ce pour plusieurs raisons : l'ampleur prise par les notes de bas de page (p. 1, 33, 51, etc.), qui occupent parfois une page entière (p. 22, 41, 59, etc.), interrompt constamment le fil de la lecture. Le lecteur peine à affronter cette masse compacte d'informations qui s'avère pourtant d'un grand intérêt. À cela, s'ajoutent les nombreuses digressions de l'auteur, l'abondance des citations et les allers-retours incessants entre texte et notes qui sont autant d'obstacles à la fluidité du discours. Le lecteur perd souvent le fil du propos et peine à en dégager les idées essentielles, et plus encore les apports personnels de l'auteur. Une solide conclusion générale et un résumé en anglais auraient ainsi permis de synthétiser les idées avancées et d'assurer une meilleure diffusion des résultats de cette étude. Ces quelques remarques sur la forme ne doivent cependant pas masquer le travail de fond que nous propose ici l'auteur. Le lecteur a conscience d'être devant un travail de recherche d'une grande générosité : P. Juhel nous livre sans hésitation le résultat de ses recherches et les conclusions auxquelles il est parvenu au terme d'un travail de plusieurs années. Cet ouvrage, qui s'adresse surtout à un lectorat de spécialistes de la question militaire, dresse un bilan indispensable de l'historiographie moderne qui a construit au fil du temps une histoire devenue bancale, si ce n'est parfois fantasmée, autour de la phalange et des institutions militaires macédoniennes. L'auteur s'est attelé à une tâche immense et nécessaire, celle de dénouer les fils d'un écheveau complexe qui s'est formé autour de l'un des thèmes favoris de l'*Altertumswissenschaft*. La masse documentaire réunie fait de cet ouvrage un outil destiné à une meilleure compréhension de l'infanterie d'élite macédonienne, même si les analyses et les conclusions ne manqueront pas de susciter de vives discussions.

Isabelle WARIN

Dominique MULLIEZ (Ed.), *Thasos. Métropole et colonies.* Actes du symposium international à la mémoire de Marina Sgourou, Thasos, 21-22 septembre 2006. *Θάσος. Μητρόπολη και αποικίες.* Πρακτικά του διεθνούς συμποσίου στη μνήμη Μαρίνας Σγούρου, Θάσος, 21-22 Σεπτεμβρίου 2006. Paris, De Boccard, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, ill. n./b., 454 p. (RECHERCHES FRANCO-HELLÉNIQUES, 5). Prix : 84 €. ISBN 978-2-86958-288-0.

L'ouvrage rassemble les actes d'un colloque organisé en 2006 en l'honneur de l'archéologue grecque Marina Sgourou, disparue prématurément après avoir consacré une grande partie de sa carrière à Thasos. Il comprend 24 contributions en français, en anglais et en grec, organisées de manière globalement thématique malgré l'absence de subdivision affichée. Les trois premières contributions dressent le décor de l'environnement thasien, en s'appuyant sur les données de la géoarchéologie et de la géomorphologie. Laurent Lespez retrace l'évolution des paysages thasiens depuis le Néolithique jusqu'à la fin du premier millénaire av. n.è. au gré des interactions homme-milieu, tandis que Gilles Sintès consacre une étude spécifique à la plaine de Liménas, lieu d'implantation du centre politique de la cité, fortement modifiée au fil

violence en général dans les scènes du *corpus* ici étudié renvoie une image assez sombre de la société et de l'évolution des mentalités. Les liens que l'on peut établir avec l'histoire politique et sociale de Chiusi livrent certes une part d'explication mais on ne peut s'empêcher de s'interroger sur les préoccupations proprement religieuses qui sous-tendent les choix iconographiques. S'il n'épuise pas toutes les questions, l'ouvrage de F. de Angelis s'impose sans l'ombre d'un doute comme l'étude la plus importante jamais publiée sur une des productions les plus représentatives de l'artisanat artistique tardo-étrusque. Son édition sous la forme d'un livre traditionnel plutôt qu'en version numérique, en fait un instrument de travail de premier ordre, promis à une durabilité que l'on souhaite en rapport avec son prix élevé. Paul FONTAINE

Maria Pia DONATO & Vincent JOLIVET (Ed.), *Eredità etrusca. Intorno al singolare caso della tomba monumentale di Grotte Scalina (Viterbo)*. Vetralla, Davide Ghaleb Editore, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 161 p., ill n./b. et coul. (ARCHEOLOGIA CITTÀ E TERRITORIO, 5). Prix : 25 €. ISBN 978-88-85261-22-8.

Cet ouvrage réunit les communications présentées lors d'une rencontre tenue à Paris le 10 décembre 2016, sous la présidence de Stéphane Verger. Il comprend deux parties, une première dédiée à Grotte Scalina, un site d'origine étrusque et funéraire qui a été utilisé jusqu'à l'époque moderne, et une seconde qui porte sur de nombreux cas de réutilisation des sites funéraires étrusques au Moyen Âge et aux Temps modernes. Dans *Grotte Scalina. Vita morte e rinascita di una tomba monumentale etrusca*, Vincent Jolivet et Edwige Lovergne livrent un brillant bilan des fouilles archéologiques franco-italiennes menées de 2010 à 2017 à la tombe de Grotte Scalina, située entre Tuscania et Viterbe, redécouverte successivement au XIX^{e} siècle et en 1998. Le site a livré deux tombes individuelles jointes par un unique tumulus, datées de la fin du VI^{e} siècle av. notre ère, qui sont le premier témoignage d'occupation funéraire, mais surtout une tombe monumentale datée de la seconde moitié du IV^{e} siècle, creusée dans le tuf sur 12 mètres de large et 14 mètres de hauteur. Une grande salle qui a été fortement endommagée, un *unicum* probablement destiné au banquet funéraire, était à l'origine divisée par le dromos. Séparée en trois niveaux accessibles par des escaliers, la tombe fut scellée au II^{e} siècle av. notre ère, comme en témoigne un petit dépôt. La première chambre funéraire contenait huit sarcophages et une urne, et a livré un mobilier attribuable au monde masculin, tandis que la seconde, à laquelle menait un deuxième dromos, a souffert plus intensément des destructions et des pillages, mais recelait néanmoins un mobilier lié à la sphère féminine du III^{e} siècle av. notre ère. Trouvant des parallèles dans quelques nécropoles de la région, cette sépulture particulière s'inspirerait des palais macédoniens de Vergina et de Pella. Enfin, ce qui constitue son intérêt principal est la réoccupation de la zone par une communauté érémitique entre le VIII^{e} et le XIII^{e} siècle, avant l'établissement d'une structure en bois et enfin une intense fréquentation entre le XVI^{e} et le XVIII^{e} siècle liée au pèlerinage vers les monuments jubilaires romains. Le volet anthropologique, traité par Giordana Amicucci et Paola Catalano dans *1800 anni di sepolture*, a permis, grâce au Laboratorio di Antropologia della Soprintendenza Speciale Archeologia, Belle Arti e Paesaggio di Roma, de déterminer parmi des fragments anatomiques sans connexion

sept squelettes d'adultes dont trois hommes. Le CEDAD de Lecce a quant à lui livré des dates qui s'étalent du plateau hallstattien à 770-990 de notre ère, indiquant par là un remploi de la sépulture. Ensuite, Laura Ambrosini, dans *Varcare la soglia : la monumentalità funeraria in età ellenistica,* étudie avec précision la typologie des sépultures du Viterbese et détermine ainsi trois styles principaux : la tombe creusée en cube dans le tuf (comme celle de Grotte Scalina), le plus souvent surmontée d'une terrasse, la tombe en forme d'habitation et la tombe en forme de temple, aux origines orientales. Son analyse des cippes de Grotte Scalina conduit aux mêmes déterminations du sexe des défunts des deux chambres que celles établies par l'étude du mobilier. Ce modèle est d'origine locale mais a reçu des influences macédoniennes claires profondément remaniées pour correspondre aux coutumes étrusques. Ces influences auraient été apportées par des contacts présumés avec l'aristocratie macédonienne, que seul un passage d'Arrien documente, ainsi que par la circulation d'architectes et de biens. Dominique Briquel aborde quant à lui les *carmina conuiualia,* leur ascendance étrusque et leur influence sur l'architecture funéraire dans *Carmina conuiualia in Etruria? A proposito della tomba dei Rilievi di Cerveteri.* On en trouve des traces dans une citation de Caton par Cicéron, mais aussi dans un fragment de Varron ; N. Zorzetti, à partir des années 1990, est le premier à les lier aux Étrusques. Selon F. Roncalli, le *libro linteo de la Tomba dei Rilievi* pourrait ainsi trouver un écho dans le couvercle du sarcophage del Magistrato et celui d'une urne cinéraire de Chiusi. Surmonté de la coiffe des haruspices, et donc lié à la sphère religieuse, il serait, selon l'analyse pertinente de l'auteur, un recueil des hauts faits de la famille du mort, qui auraient été contés lors du banquet funéraire, une pratique dont la salle de banquet de Grotte Scalina pourrait être l'expression architecturale, ces chants étant probablement à l'origine de la tradition historique romaine. Selon Luca Pesante, la géographie aurait quant à elle joué un rôle prépondérant dans le développement architectural de l'habitat et de la sphère funéraire. L'article *Eremiti, pellegrini, mercanti. Le diverse vite dei luoghi etruschi* établit ainsi la continuité dans laquelle s'insèrent le Moyen Âge et les Temps modernes. La crise italienne du Haut Moyen Âge permet le développement de Tuscania aux dépens de Tarquinia, alors que les centres urbains sont délaissés et que la population s'organise notamment autour de nombreuses cellules religieuses reculées fondées jusqu'au XI^{e} siècle, et ce parfois en reprenant des cavités déjà creusées pour des sépultures. L'approche d'historien de l'auteur l'amène à s'intéresser plus particulièrement aux sources écrites concernant le Viterbese, qui mentionnent un regain de vitalité grâce à ses stations thermales, ses monuments religieux et ses transhumances ; Grotte Scalina, qui passe de mains en mains au cours des siècles, fut certainement remployée dans ce cadre. L. Pesante s'intéresse ensuite, dans un appendice, aux médailles de dévotion, popularisées au XVI^{e} siècle, dont un exemple a été découvert à Grotte Scalina et prend son sens dans la proximité architecturale de la sépulture avec la *Scala Santa* et la *Porta Santa*. Ces deux monuments occupent une place majeure dans les pèlerinages des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Délaissant la sépulture de Grotte Scalina, Gaetano Curzi et Carlo Tedeschi s'intéressent aux graffiti de templiers de la tombe Bartoccini à Tarquinia, dont ils livrent une excellente interprétation. *Il medioevo di una tomba etrusca. Graffiti templari a Tarquinia* propose ainsi trois types d'inscriptions, le nom des templiers présents dans la sépulture, des actes cérémoniels, principalement à caractère sexuel,

qui s'y seraient déroulés et enfin des lettres, qui rappelleraient fortement des rituels de consécration de lieux religieux. Ces inscriptions et autres symboles incisés se marient par ailleurs parfaitement avec les décorations originelles étrusques, ce que les deux auteurs expliquent par la volonté des templiers de réutiliser cette sépulture en particulier, en raison de ses couleurs principales, un damier rouge et blanc, et de son bestiaire dont une nouvelle lecture aurait ainsi émergé au XIII^e^ siècle. Julie Labregère, dans *La riscoperta degli Etruschi nel Medioevo e nel Rinascimento*, explore un peu plus la redécouverte des Étrusques en Italie qui ne prend pas place avant le XII^e^ siècle. C'est avant tout le personnage de Porsenna et la grande religiosité des Étrusques qui y conduisit, et quelques récits rocambolesques de la découverte de tombes anciennes nous sont parvenus, avec notamment la description de l'exploration du tumulus de Montecalvario à Castellina in Chianti en 1507 par Antonio Ivani da Sarzana. Les objets et éléments architecturaux découverts fortuitement étaient alors réutilisés dans les églises, et peu à peu s'est ainsi développé le mythe de l'ascendance supérieure étrusque des élites toscanes. Luca Cappuccini tente, dans *Giovanni Francesco Tinti a Monte Giovi: un eccentrico erudito del XVI secolo tra le vestigia etrusche*, une audacieuse restitution des motivations d'un ecclésiastique de la famille Tinti dans le dépôt de médailles commémoratives à son effigie sur le site étrusque de Monte Giovi. L'auteur arrive à la conclusion, à partir de recherches historiques, que la perduration de la mémoire était un leitmotiv dans la famille du personnage. *La Tuscia rupestre. Eredità dell'antico, le nuove realtà rupestri e il tempo dei castra, l'età moderna* de Elisabetta de Minicis fait le lien entre les structures anciennes et leur réutilisation au Moyen Âge et aux Temps modernes en Toscane. Ainsi, les nécropoles et les carrières anciennes pouvaient être réutilisées par les communautés monastiques ou même comme dispositif défensif en bordure des routes importantes. Ces cellules monastiques et autres *castra* atteignent leur apogée aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, en utilisant toujours les creusements du tuf pour leurs citernes, leurs colombiers ou encore les réseaux de routes. Le croisement des disciplines archéologiques et historiques par l'auteur permet de cerner au mieux ces structures, et d'identifier leur utilisation pour l'élevage, comme c'était parfois le cas encore au XVI^e^ siècle. Mais la quantité de céramique découverte sur le site de Grotte Scalina ne s'explique pas seulement par le développement d'un habitat à proximité, comme l'explique Daniela Giosue dans *A Roma in fretta e senza incontrare gli Etruschi. La Tuscia Viterbese nei testi di alcuni viaggiatori d'oltralpe dei secoli XVI-XVIII*. La proximité symbolique d'un tel site avec les monuments jubilaires de Rome en a fait un lieu substitutif pour les locaux. Difficilement appréhendée en dehors des antiquités grecque et romaine, l'étruscologie ne se développa cependant pas vraiment avant le XVII^e^ siècle, avec par exemple le *De Etruria regali libri septem* de Thomas Dempster, édité par Thomas Coke et Filippo Buonarroti un siècle plus tard. L'étruscomanie n'atteindra par ailleurs pas vraiment le monde anglo-saxon avant le XIX^e^ siècle et les explorateurs Elizabeth Hamilton Gray et George Dennis, car à l'aube des Temps modernes, le Viterbese est peu à peu délaissé pour des routes menant plus directement à Rome, du fait de la fin du pèlerinage à pied. Maria Pia Donato clôt l'ouvrage avec *Conclusioni: Viaggio, morte, religiosità in età moderna. Brevi riflessioni intorno al sepolcro di Grotte Scalina*. Elle interroge elle aussi les médailles et la raison de la fréquentation de la sépulture jusqu'aux Temps modernes, et conclut sur la peur de la mort. En effet, les voyages sont une des

plus grandes causes de mortalité dans les sociétés médiévale et moderne. Des saints assurent la protection des pèlerins, et des institutions spéciales prennent en charge les morts ainsi délaissés, pour leur assurer une sépulture, et ce dès les XII^e^ et XIII^e^ siècles. Cette peur ne se désamorce pas au fil du temps puisqu'un culte à San Andrea Avellino se développe encore aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Il est par ailleurs repris sur des médailles, qui sont finalement une sorte de protection. Le dernier article conclut assez curieusement cette somme d'interventions car il ne porte finalement que sur un détail des découvertes de Grotte Scalina sans le lier véritablement à la sépulture étrusque. Ce manque de synthèse est un peu préjudiciable à l'ouvrage car les articles, tous de très bonne qualité, semblent aller un peu en tous sens. Il faut cependant en saluer l'originalité, imprimée par la volonté d'aborder la survivance des lieux étrusques aux époques médiévales et modernes. Chaque article possède sa bibliographie propre.

Alexandre WIMLOT

Diego RONCHI, *La colonia di* Circeii. *Dal tardo arcaismo alla colonia di Cesare padre: santuari ed evidenze monumentali*. Pise, Edizioni ETS, 2017. 1 vol. broché, 21 x 27 cm, 176 p., ill. n./b. (MOUSAI. LABORATORIO DI ARCHEOLOGIA E STORIA DELLE ARTI, 6). Prix : 25 €. ISBN 9788846751225.

À près d'un siècle de la publication de la *Forma Italiae* sur Circei (1928), voici un ouvrage original qui pose un regard neuf sur des questions que le travail de G. Lugli n'avait pas épuisées, quoi qu'on ait pu en penser après lui. Non seulement de nouvelles découvertes mais aussi un travail d'approfondissement critique sur des vestiges connus de longue date conduisent D. Ronchi à ébranler sérieusement des interprétations que l'on croyait définitivement acquises. C'est là le principal intérêt de cette étude : sans entrer dans le détail d'un méticuleux travail de déconstruction puis de reconstruction du paysage politique et religieux du district de Monte Circeo, on retiendra l'hypothèse, résolument neuve, d'identification de la « Villa dei Quattro Venti » comme un sanctuaire tardo-républicain dédié à Vénus, en lien avec une fondation coloniale du père de Jules César. Par ailleurs, deux autres sanctuaires connus par la tradition voient leur localisation basculer dans le statut d'hypothèses en attente de confirmation : le sanctuaire de Circé près du sommet occidental du promontoire de Circei, et celui d'Athéna sur le Colle Monticchio, près du village de San Felice Circeo. Dans un registre plus formel, l'économie du livre pourra paraître un peu déroutante. Celui-ci combine en effet une série de développements à caractère monographique – chap. I à VI – avec des références à une carte topographique qui sert en même temps de support à une carte archéologique – chap. VII, qui n'en est pas vraiment une puisque certains numéros renvoient purement et simplement à des développements placés dans un des chapitres précédents. Par ailleurs, s'attaquer à la description d'un vaste et complexe monument à terrasses comme celui de la « Villa des Quatre Vents » représente un vrai défi. Le lecteur se perd un peu dans la présentation du monument, et l'abondance de plans, le cas échéant sans échelle et d'orientations diverses, ne facilite pas la compréhension d'ensemble. On regrettera aussi le découpage de la carte topographique de référence en sections réparties sur plusieurs planches non numérotées, d'échelles diverses également, et sans cotes

même. – Au vu du thème retenu, le principal « facteur de variabilité » parmi les articles sélectionnés tient dans le crédit qui est accordé ou non à la tradition littéraire, certains modernes faisant preuve à son encontre de scepticisme et d'autres lui accordant foi, voire tentant de la réhabiliter. Ces points de vue sont ici l'un et l'autre représentés, puisqu'on trouve dans l'ouvrage un texte de T. P. Wiseman (pour le premier point de vue) aussi bien qu'un autre d'A. Carandini (pour le second). Plus précisément, le sommaire suit pour l'essentiel l'ordre chronologique des événements considérés en partant du plus ancien : les origines de Rome ; Numa ; Démarate, père de Tarquin l'Ancien ; Servius Tullius ; L. Brutus ; les Saliens et l'augure Attus Navius ; la bataille de Crémère ; Sp. Cassius ; les colonies fondées par Rome ; la *lex Ouinia* ; Ti. Sempronius Gracchus, père des Gracques. Cette étude sur les Gracques met toutefois particulièrement en avant le contexte de production des récits et cela sera aussi le cas des deux derniers articles qui, partiellement, échappent à la succession chronologique que met en avant la table des matières. L'un, en effet, considère de manière générique la vision et le traitement du passé romain par Cicéron ; l'autre s'intéresse à la manière dont Auguste promut une tradition relative aux dépouilles opimes. Au cœur de cette ultime enquête se trouve la bataille de Clastidium en 222, avant donc les événements discutés dans l'article sur le père des Gracques ; ce qui pousse les éditeurs à terminer avec ce texte n'est pas l'époque des faits racontés, mais le contexte augustéen du récit qui en est fait, élément qui semble le plus déterminant en la circonstance. – Ce point semble révélateur d'une tendance plus générale du volume, sans doute délibérée dans le chef de ses éditeurs, à ne pas trancher entre histoire et historiographie. Cela aurait pu constituer une faiblesse. Au contraire, en utilisant la rencontre des deux approches pour faire apparaître la complexité de la représentation qui était donnée aux Romains de leur propre passé, J. H. Richardson et F. Santangelo donnent à réfléchir de manière globale à la fois sur un passé reconstruit et sur les modalités de cette reconstruction. Assortissant à cet effet des articles de qualité, présentés dans une édition soignée, c'est en définitive un livre relativement peu formaté qu'ils proposent, une lecture stimulante à laquelle ils invitent. Olivier DEVILLERS

Jean-Paul THUILLIER, *Allez les rouges ! Les jeux du cirque en Étrurie et à Rome*, textes réunis par Hélène Dessales et Jean Trinquier. Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2018. 1 vol. 16 x 24 cm, 300 p., 50 ill. n./b. et coul. (ÉTUDES DE LITTÉRATURE ANCIENNE, 26). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7288-0580-8.

Jean-Paul Thuillier a dédié en grande partie sa vie scientifique à l'étude du sport dans le monde antique et a ainsi contribué à la mise en lumière d'un domaine longtemps négligé. Mobilisant aussi bien les sources littéraires et épigraphiques qu'archéologiques et prenant souvent le contre-pied de ses confrères, il a, au fil de sa longue carrière, brossé un tableau fidèle de ce qu'étaient le sport et les sportifs dans l'Antiquité. Cet ouvrage, qui fait la somme de ses articles les plus importants rédigés en français entre 1982 et 2008, est divisé en deux grandes parties, le sport en Étrurie (traitant des jeux hippiques et des jeux athlétiques) et le sport à Rome (qui regroupe les deux mêmes sous-sections, ainsi qu'une troisième intitulée « sport et littérature »). L'ouvrage est amorcé par *L'aurige Ratumenna*, un exemple parfait de ce qu'il est

possible de restituer comme *realia* à partir d'un récit aux accents mythiques. Cet épisode, raconté par Plutarque, Pline et Festus, est ainsi l'occasion de connaître le nom d'un artisan véien et de son atelier, chargés d'exécuter un quadrige en terre cuite pour Rome par Tarquin, mais aussi celui d'un aurige, même si celui-ci serait plutôt de nature mythique. Lorsque le monument des Thessaliens de Pharsale érigé par Daochos II au IVe s. mentionne dans une inscription métrique une lutte à mort livrée par l'un de ses ancêtres et un champion étrusque, c'est l'occasion pour J.-P. Thuillier de restituer les conditions d'un combat d'apparence banal dans un article intitulé *Mort d'un lutteur*. La nature servile des athlètes étrusques du Ve siècle, et l'exclusion des Étrusques, parce que barbares, des jeux grecs sacrés principaux, permettent alors d'appréhender dans ce combat une lutte d'exhibition. *La nudité athlétique* fait le point sur un cliché qui a toujours la peau dure : celle-ci, en effet, n'aurait pas toujours été du goût des Grecs, et encore moins de celui des Romains ; exécrée par les Romains de la République les plus conservateurs parce qu'elle menait immanquablement à l'homosexualité dans les palestres, elle s'est peu à peu imposée ; le manque d'utilité de la nudité lors des compétitions athlétiques, et l'usage d'un suspensoir bien documenté pour les Étrusques notamment, livrent le témoignage d'une pratique qui se serait adaptée à l'esthétique des représentations artistiques. Les représentations de boxeurs permettent à J.-P. Thuillier, dans *Les danseurs qui tuent… et autres athlètes étrusques*, de se pencher sur une confusion volontairement entretenue par les anciens, puisque leur attitude est souvent celle de la danse. Il restitue ainsi trois situations : une première où se déroule un véritable ballet de la boxe, une seconde où des boxeurs isolés exécutent la danse, et enfin une dernière qui voit des boxeurs affrontés dos à dos dansant eux aussi, des scènes qu'une très pertinente mobilisation de l'iconographie conduit à situer à la fin du combat. La qualité du raisonnement est cependant un peu noyée par une abondance d'autres considérations sur le sport étrusque en général et qui s'éloignent assez incompréhensiblement du thème de l'article. Ensuite, le déroulement des jeux romains et les conditions de leur organisation sont l'occasion de plusieurs articles particulièrement intéressants qui permettent de comprendre les origines étrusques des jeux romains. Dans *Le programme hippique des jeux romains : une curieuse absence*, l'inexistence de simples courses montées en est par exemple un bel exemple, et si elles sont mentionnées par Denys d'Halicarnasse, J.-P. Thuillier les attribue à un *topos* littéraire utilisé par l'auteur qui souhaite doter Rome d'origines grecques. Des courses de voltigeurs à deux chevaux, de *desultores,* sont quant à elles bien documentées, notamment par l'iconographie ; pour J.-P. Thuillier, si les Étrusques pratiquaient plus volontiers la voltige à un cheval, ils sont en meilleure position pour avoir transmis l'organisation de ces courses aux Romains. Ces origines étrusques ne seraient pas incompatibles avec l'organisation en factions des concurrents des courses hippiques à Rome, dont il serait difficile de trouver avec le modèle grec une quelconque parenté. En effet, celui-ci préconisait le concours de propriétaires privés à qui revenaient les honneurs de la victoire de l'aurige engagé par leurs soins. L'existence d'une ambiance grecque en Italie aux VIe et Ve siècles aurait favorisé l'existence de ce type d'organisation, mais l'utilisation de l'épigraphie étrusque par J.-P. Thuillier dans *L'organisation et le financement des* ludi circenses *au début de la République. Modèle grec ou modèle étrusque ?* l'amène à raison à considérer le cas du guerrier de Lanuvium comme l'expression la plus septentrionale

d'une ambiance athlétique émanant de Grande-Grèce. Féru de philologie, l'auteur de *Les cursores du cirque étaient-ils toujours des coureurs à pied* aborde ensuite des questions de terminologie, qui sont souvent l'occasion de confusions quant à la nature de certains participants aux jeux. Ainsi les *cursores*, le plus souvent compris comme des coureurs à pied, pourraient être liés à des *desultores*, comme le *kélétès* et le *kalpé* grecs, comme en témoigne l'inscription particulière de Fuscus (sélectionnée savamment par l'auteur) qui mentionne ses victoires aux jeux des Frères Arvales, au programme desquels ne figurait nulle course à pied. Ces *desultores,* qui n'avaient pas le succès des *agitatores*, ont été popularisés par les Romains, et tous les grands jeux en proposaient. Il est plus difficile cependant, et ce même de l'aveu de J.-P. Thuillier, de reconstituer leur place dans la chronologie des *ludi*, et même si leur dédicace à Hesperus et Lucifer indiquerait plutôt un déroulement en début et en fin de jeu, les rares témoignages mobilisés par l'auteur dans *Les desultores de l'Italie antique* ne s'accordent pas. L*'auriga* et l'*agitator* ont aussi été souvent confondus, mais l'auteur de *Auriga/agitator : de simples synonymes ?*, en utilisant deux inscriptions d'Espagne, attribue pertinemment à l'aurige une signification générique, alors qu'*agitator* ne désignerait que les personnages ayant conduit le quadrige lors de courses officielles. Et lorsque la confusion n'émane pas de l'épigraphie, c'est dans les représentations iconographiques que la recherche moderne s'est un peu égarée. L'article *Agitator ou sparsor ? à propos d'une célèbre statue de Carthage* fait ainsi le point sur une statue de Carthage qui n'était pas identifiée formellement. Une fois encore J.-P. Thuillier résout le problème brillamment en étudiant la panoplie et la mosaïque, et identifie le personnage comme étant un *sparsor*. Le terme lui-même est sujet à quelques hésitations terminologiques, comme bon nombre d'autres d'ailleurs, et ce principalement du fait de la tradition historique. *Sparsor* ou *spartor,* un problème de terme qui en rappelle d'autres, et que la philologie ne peut éclaircir dans *Circensia. Des noms des choses et des hommes*. L'article sur les implications des jeux sur la ville, *Une journée particulière dans la Rome antique. Pour une topographie sportive de l'*Vrbs rend quant à lui particulièrement bien compte, et ce principalement grâce au témoignage des auteurs anciens, des déplacements de population qu'impliquaient des manifestations sportives au Cirque Maxime, par exemple, mais aussi de l'empreinte sonore d'une telle organisation. La question de l'ancienneté des jeux athlétiques à Rome se pose également, et J.-P. Thuillier vient au secours de la philologie et des sources littéraires en mobilisant l'iconographie étrusque dans *Le programme athlétique des* ludi circenses *dans la Rome républicaine.* En effet, celle-ci témoigne de l'ancienneté des *munera,* qui sont à distinguer formellement des *athleta*, principalement constitués par les épreuves du pentathlon grec. Ces derniers, qui n'ont par ailleurs jamais connu un grand succès auprès des Romains, n'ont existé à Rome qu'à partir de 186 avant notre ère et ce à l'occasion de rares exhibitions, alors que le *munus* est séculaire. Ces questions d'organisation des jeux ne peuvent être résolues sans le concours des auteurs anciens, et il faut parfois s'atteler à la réhabilitation du témoignage de certains afin de reconstituer le programme des jeux, ce qu'a fait excellemment J.-P. Thuillier avec le récit de Stace des jeux funèbres donnés à la mort d'Archémore dans un article intitulé *Stace,* Thébaïde *VI. Les jeux funèbres et les réalités sportives*. La riche iconographie des athlètes a quant à elle motivé l'article *Le Cirrus et la barbe. Questions d'iconographie athlétique*, qui s'est borné à déterminer la signification de quelques traits

physiques caractéristiques, que sont la barbe et le *cirrus*, une mèche de cheveux particulière. Malgré une typologie un peu légère, qui comporte des exceptions et trop peu de spécimens, J.-P. Thuillier est convaincant lorsqu'il propose la répartition des athlètes en trois catégories d'âge, à la manière grecque attestée par ailleurs pour les *Robigalia*, avec les *minores* qui porteraient le *cirrus*, les *maiores* et leur barbe, et enfin une catégorie intermédiaire, les *imberba*, qui seraient figurés avec des attributs de transition. *Panem et luctatores. Pain public et sport privé* clôture l'ouvrage avec la démonstration de la négligence des historiens et philologues à l'égard de l'histoire du sport, en soulignant notamment l'excellente connaissance de Suétone à cet égard, et l'usage savant de termes sportifs pour caractériser les empereurs dont il traite. Ce recueil réuni par Hélène Dessales et Jean Trinquier, est un instrument essentiel pour tous ceux qui s'intéressent aux jeux romains et étrusques, qui livre un tour de la question à la fois rapide et exhaustif. La qualité constante de cet ensemble est notamment le fait de l'abondance et la variété des sources employées par J.-P. Thuillier qui manie un répertoire d'une étendue particulièrement impressionnante. Le lecteur trouvera ainsi, en plus de la qualité de l'analyse, un inventaire complet des témoignages de l'Antiquité sur le sujet. Sur la forme, l'utilisation d'illustrations en couleur, mais surtout la présence d'une bibliographie de J.-P. Thuillier et d'une bibliographie générale enrichissent encore cet ouvrage précieux. Alexandre WIMLOT

Alexandre GRANDAZZI, Urbs. *Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste*. Paris, Perrin, 2017. 1 vol. broché, 768 p. Prix : 30 €. ISBN 978-2-262-02880-0.

Alexandre Grandazzi est l'un des grands spécialistes de l'histoire romaine, auteur de plusieurs monographies dédiées à la fondation de Rome. Cet ouvrage de vulgarisation raconte pour sa part l'histoire de la Ville jusqu'à la mort d'Auguste, mais d'un point de vue original : « C'est de cette ville, et d'elle seulement, dont sera racontée ici l'histoire : Rome *intra muros* » (p. 26). Il s'inscrit dans le cadre d'un regain d'intérêt pour les recherches sur l'*Vrbs*, par exemple sur sa topographie, dans ce grand mouvement amorcé dans les années 1980. A. Grandazzi nous livre une étude chronologique et synthétique sur la ville de Rome. Il exclut de sa fresque historique tout ce qui est hors des murailles, ainsi que les édifices privés, trop peu documentés. Il s'attache donc aux monuments qu'ont laissés derrière eux tous ceux qui ont participé au pouvoir à Rome, depuis la deuxième partie de la période royale jusqu'à l'époque augustéenne : « La Ville est le lieu où le pouvoir cherche constamment à s'affirmer comme tel par des réalisations qui prouvent et augmentent sa légitimité » (p. 32). Il s'agit donc d'une histoire de Rome à travers ses monuments. Dans le prologue, l'auteur retrace la naissance du site d'un point de vue géomorphologique, avant de souligner l'importance de l'eau et du Tibre. Il tente ainsi de répondre à la question « Pourquoi quelque chose a-t-il pu naître là, et pourquoi ce quelque chose a-t-il pu devenir Rome ? » (p. 47). A. Grandazzi développe ensuite son propos en vingt-deux chapitres, répartis en trois grandes sections, mais sans subdivisions thématiques : la ville royale (*Regnum*), la ville libre (*Civitas*), la ville universelle (*Metropolis*). Malgré son imposant volume, le livre se lit facilement et rapidement. L'auteur affirme que

l'auteur formule avec beaucoup d'à-propos et de compétence. La comparaison avec l'Occident est souvent intéressante et confirme les tendances actuelles de la recherche, notamment la présence de l'artisanat au sein de la ville, un artisanat à usage local, régional ou suprarégional. En Afrique comme ailleurs dans l'Empire, le mythe de la ville consommatrice fait place à une « commercial city » active et bien équipée. D'autres remarques concernent les pratiques ou traditions originales dans les outils et savoir-faire qui peuvent changer d'une région à l'autre, par exemple la chaîne opératoire en matière de foulonnerie, ou les types de meules et pressoirs. Un autre point acquis concerne le dynamisme des activités artisanales entre la fin du IV^e^ et le VI^e^ siècle. S'il y a des abandons, il y a aussi des prolongements voire des développements, avec des recompositions des espaces et des fonctionnements urbains. La problématique est nouvelle et ouverte. 356 figures, plans, dessins, photographies, graphiques complètent un texte fourni et font de ce bilan critique le point de départ obligé pour les travaux que l'on souhaite nombreux sur les artisanats dans les régions concernées. Georges RAEPSAET

François BARATTE, Véronique BROUQUIER-REDDÉ & Elsa ROCCA (Ed.), *Du culte aux sanctuaires. L'architecture religieuse dans l'Afrique romaine et byzantine*. Actes du colloque international de Paris (18-19 avril 2013). Paris, Éditions de Boccard, 2018. 1 vol. 21 x 29 cm, 376 p., nombr. ill. (ORIENT & MÉDITERRANÉE. ARCHÉOLOGIE, 25). Prix : 89 €. ISBN 978-2-7018-0442-2.

The reviewed publication is a compilation of 23 papers delivered at a conference devoted to new research into religious architecture of Roman and Byzantine Africa. It bears witness to the work of numerous international archeological missions, but first of all, it is a result of the French contribution into the development of archeology and archeologists across the Maghreb. It provides an overview of current research avenues and thus it is not a coincidence that the texts have been grouped into three chapters dealing with pagan temples, their characteristics and architectural transformations, religious practices, rituals and sacrifices as well as development of Christian temples and their survival throughout changing historical conditions. As emphasized by the editors in the introduction to the work, the majority of the texts focus on "longue durée", the continuation and transformation of the religious life in temples in the context of political, economic and cultural changes. The analytical studies of African shrines are characterized by an interdisciplinary approach incorporating architecture, archeology, epigraphy and history as well as their emphasis on the evolution of architectural forms in the historical context of the dynamic interplay between temples' functions and their changing cultural environment. The current research standards have been largely inspired by the recent work done in Thugga, as reflected in the discussion on the changes in spatial arrangement of the town's forum – its sacred architecture in particular – from the Numidian period to the Roman period. It emphasizes the importance of analysis of religious architecture in the context of urban development of a town (J.-C. Golvin *et al*.). Similarly, the analysis of a monumental complex located south of the Bulla Regia theater shows the benefits of studies on construction techniques and architectural detail for understanding of the dynamics of the spatial

organization of religious architecture and, in consequence, its function during various historical settings (H. Ksouri). Nonetheless, analyses of religious architecture do not absolve researchers from the responsibility of making an effort to draw documentation, as underscored by the reconstruction of a supposed *capitolium* in Ammaedara (J.-C. Golvin *et al.*). The emphasis on evolution of the architecture itself and its urban context shared by many studies revealed also the difficult problem of a decline of functioning of temples which was not noticed in older archeological works and which is exemplified by the analysis of Sanctuary D in Volubilis (V. Brouquier-Reddé *et al.*). However, the temple with two *cellae* dated back to the times of the Mauretanians described in the said paper calls for extreme caution in interpretation of religious practices. Moreover, at times places of worship cannot be clearly recognized, as was the case with the Mauretanian complex in Kouass, on the Atlantic coast (M. Kbiri Alaoui *et al.*). It is significantly simpler in situations where archeological work can be verified by accompanying Latin inscriptions including information regarding a given architectural complex and the function of a sanctuary, as seen in the case of the temple of the imperial cult in Aradi (A. Ben Abed-Ben Khader *et al.*). The studies compiled in the reviewed publication reflect progress of the Mediterranean archaeology which, thanks to new methods and research instruments, has entered a phase of more in-depth analyses of earlier archeological works which were too often focused solely on unearthing architecture of ancient towns. Naturally, this does not equal abandoning attempts at making new discoveries, as convincingly proven by studies in Zama Regia and the discovery of the region's first temple to the god Attis (A. Ferjaoui *et al.*). Nevertheless, modern archeology is capable of significant advances in studies concerning religious practices, sacrifices and rituals, which require analysis of materials commonly omitted in earlier works. The discovery of a tophet of Ba'al Hammon in Althiburos does not only attest to the strong Punic traditions within Numidia, which in Roman times gave rise to the cult of Saturn: the field of urns and steles unearthed there, supplemented with anthropological and bioarchaeological analyses, also sheds new light on religious practices and the subject of child sacrifice within this temple, which was virtually abandoned in the 4th c. AD (N. Kallala *et al.*). Similarly, new trial trenches in Temple B overshadowing Volubilis provided valuable insights about its architectural evolution and, even more so, its functioning in the context of previously discovered several hundred steles, as well as pottery and urns for ashes evidencing sacrificial practices in the period spanning from the 1st c. BC to at least the 3rd c. AD (V. Brouquier-Reddé *et al.*). The role of iconographic studies in the context of the newly found temples remains important for understanding religious realities, as convincingly shown by a new analysis of votive steles from the Mactaris and Zama Regia regions witnessing the cult of Ba'al Hammon-Saturn as well as *Caelestis-Nutrix* (A. M'Charek). Their interpretation at times reveals significant modifications of traditional Punic motives in local cultural, religious and artistic environments (A. Limam). Studies of African sanctuaries and religious cults provide important evidence concerning problems studied in other regions of the ancient world. In the Uthina (Jebel Oust) colony, an anonymous Roman temple with a source of hot water supplying the nearby public baths, illustrates the blurred boundary between the religious and secular use of hot springs (A. Ben Abed-Ben Khader, H. Broise, J. Scheid), a case similar to that of the temple of *Aqua*

Septimiana in Timgad where the spring was offered to residents of the town by the epigraphically confirmed *Genius patriae* and *Dea patria* along with other deities including Serapis and Asclepius (J.-P. Laporte). This architecturally complex seven thousand square meter sanctuary also contained a *viridarium*, thus indicating the presence of gardens in temples of Roman Africa studied already since the 1990s through the initiative of W.F. Jashemski. The identification of such temple gardens significantly alters our understanding of the relationship between people and gods during the Roman times (A.-A. Malek). In terms of private worship, the households of African towns constitute an important area of research with their *lararia*, *sacraria* and altars located not only in the public sections of the dwellings but also within the *cubicula*, as seen in Volubilis and other cities of Mauretania Tingitana (N. Brahmi). Problems of African sanctuaries in the context of "longue durée" extend into late Antiquity when the conscious policy of the Roman state called the potential continuation of earlier religious traditions into question. In this context, the example of a Punic temple in Kerkouane is significant, since although it had been abandoned in the mid-3rd c. BC, its status of a pagan holy place lingered well into the 5th c. AD (M. Fantar). On the other hand, the famous quarries of Numidian marble in Chimtou, on the hill Bourfifa, reflects the layering of various religious cults – from a monumental altar in memory of Massinissa which, over time, was transformed into a temple of Ba'al Hammon-Saturn with numerous votive steles, to a Christian basilica. The "Holy Hill" was also home to the temples of *Dea Caelestis* as well as *Dii Mauri* and was a place of worship for a number of other deities including *Deus Sanctus Infernus* tied to the functioning of imperial quarries (M. Khanoussi). Late Antiquity is marked by an outflow of human activity from the towns to the country which prompted researchers to become aware of the need for a more in-depth analysis of the Christianization of the rural areas. This can be observed in Cyrenaica where the density of rural settlements with their numerous churches evidences prosperity of the Libya Superior province prior to the Arab invasions in the mid-7th c. AD (V. Martin). A similar picture also emerges in western provinces, for example around the area of Ammaedara, Thelepte, Cilium and Sufetula (F. Béjaoui). Such studies usually have to be limited to field surveys and documentation, but occasional excavation works provided extraordinary results illustrating the relation between church architecture and liturgical practice, for instance in Henchir Beghil, a large center of ceramic production (T. Ghalia). Incidentally, pottery discovered in Christian temples, such as the basilicas and episcopal complex in Aradi (Sidi Jdidi), speaks volumes not only about the way these structures were used but also about the activities of local religious communities and their economic status (T. Mukai). The presented publication clearly proves that the problems of "longue durée", the continuation and transformation of religious phenomena in urban and rural environments over the centuries, require meticulous study. From this perspective, the analysis of the Sidi Ghanem mosque in Mileu, a town in Numidia with continuous settlement stretching from Antiquity to modern times, may be seen as a warning, since although it seems to be erected on walls of structures dated back to Antiquity, it is separated from the actual level of the ancient town by a thick layer of nearly sterile soil (Y. Abeiche, S. Slimani).

Jerzy ŻELAZOWSKI